UC-NRLF
$B 737 909

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA

ALUMNUS
BOOK FUND

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

M de Bunsen
Paris 1904

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LE

MARÉCHAL DE LUXEMBOURG

ET

LE PRINCE D'ORANGE

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

DU MÊME AUTEUR

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

Format in-8°

LE ROYAUME DE LA RUE SAINT-HONORÉ *(Ouvrage couronné par l'Académie française)*. . . . . 1 vol.

LA DERNIÈRE DES CONDÉ. . . . . 1 —

LA JEUNESSE DU MARÉCHAL DE LUXEMBOURG. . . 1 —

PLON ET NOURRIT, ÉDITEURS

Format in-8°

LE MARÉCHAL DE SÉGUR *(Ouvrage couronné par l'Académie française)*. . . . . 1 vol.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 714-1-02. — Encre Lorilleux.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

GUILLAUME HENRI DE NASSAU
PRINCE D'ORANGE.
1650 - 1702

Imp Ch Wittmann

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LE
MARÉCHAL DE LUXEMBOURG
ET
LE PRINCE D'ORANGE

1668-1678

PAR

PIERRE DE SÉGUR

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ALUM.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

D277
S45

LE MARÉCHAL DE LUXEMBOURG ET LE PRINCE D'ORANGE

CHAPITRE PREMIER

État politique de la France après la paix d'Aix-la-Chapelle. — Dispositions personnelles du Roi. — Préparatifs de guerre contre la Hollande. — Inaction forcée du duc de Luxembourg. — Son impatience d'obtenir un emploi. — Ses appuis à la Cour : Condé et Louvois. — Mission du comte de Chamilly. — Tâche parallèle confiée à Luxembourg. — Inquiétude qu'en ressent Chamilly. — Débuts menaçants de l'année 1672. — Les alliés du Roi : l'Électeur de Cologne, le prince-évêque de Munster. — Caractère féroce de Bernard von Galen : un prélat *condottiere* au XVIIe siècle. — Luxembourg et Louvois à Cologne. — Conférences avec les prélats. — Conclusion laborieuse du traité. — Luxembourg donné comme mentor aux deux princes-évêques alliés à la France.

L'intervalle de quatre ans, qui, de la paix d'Aix-la-Chapelle[1], s'étend jusqu'au début de la guerre de Hollande, fut pour la France entière une période d'attente

1. Conclue le 2 mai 1668.

850

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

frémissante et d'activité silencieuse. L'arrangement conclu à la hâte sous la pression mal déguisée des deux puissances « médiatrices » — la Hollande et la Grande-Bretagne — avait laissé chez l'une et l'autre des parties traitantes un égal ferment de rancune. L'Espagne, vaincue et dépouillée, rêvait sourdement une revanche ; la France, brusquement arrêtée dans son glorieux essor, déguisait mal son impatience de se remettre en marche. Le Roi surtout, « piqué au vif », comme il écrit lui-même, par l'intervention imprévue de ceux qu'il avait crus liés à sa cause par la reconnaissance, brûlait d'une ardeur de vengeance contre « ses bons, anciens et fidèles amis les Hollandais », qui, bien loin de « s'intéresser à sa fortune comme à la base de leur État », s'étaient placés « en son chemin » pour s'opposer insolemment « à la rapidité de ses conquêtes » [1]. Ce franc aveu de son ressentiment, Louis XIV ne s'est pas borné à l'inscrire après coup, pour la postérité, dans un fragment de ses mémoires. Six mois avant de se mettre en campagne, il s'en était expliqué sans mystère, dans une lettre officielle aux États de Hollande : « Nous avons été bien aise, y lit-on [2], de l'aveu que vous faites d'avoir reçu en plusieurs rencontres des marques de bonté des rois nos prédécesseurs ; mais nous aurions souhaité que vous n'eussiez pas oublié ce qui s'est passé depuis notre avènement à la couronne.

1. Mémoire de Louis XIV sur la campagne de 1672. — Arch. de la Guerre, t, 1112.

2. Lettre de Louis XIV aux États Généraux, du 6 janvier 1672. Arch. des Aff. étr., corr. de Hollande, t. 92. — Voir appendice, p. 539.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

La mémoire que vous en auriez conservée vous aurait fait juger moins favorablement que vous ne faites de la conduite que vous avez tenue à notre égard, et vous vous seriez souvenus que vous n'avez pas toujours gardé la fidélité due à notre ancienne alliance. » La hautaine leçon se complète par cette phrase, menaçante sous son apparente ironie : « S'il est vrai, comme vous le reconnaissez, que la justice soit la règle de nos actions, et que vous soyez demeurés satisfaits de l'examen que vous avez fait des vôtres, vous ne devriez pas prendre inquiétude de nos armes. »

On ne conçoit pas bien, après un tel langage, que les Hollandais aient pu feindre d'ignorer le motif de l'agression préméditée contre eux. On comprend moins encore l'incroyable inertie qui, jusqu'à la veille de la guerre, laisse leur armement incomplet, leurs magasins à moitié vides, leurs frontières dégarnies, leur plan de défense incertain. En France, à l'opposé, tout se prépare et s'organise avec une entente admirable, où l'entrain joyeux de la race s'allie à la méthode et se discipline sous la règle. Une politique patiente, ingénieuse et discrète, habile à profiter de toutes les occasions, associe insensiblement à la grande entreprise les deux tiers de l'Europe, s'assure de la neutralité des uns, du concours effectif des autres, laisse la Hollande comme isolée parmi l'indifférence ou l'hostilité générales. Nos forces militaires sont telles qu'en France on n'en avait point vues : cent vingt mille combattants, dont un tiers de troupes étrangères, une artillerie formidable pour l'époque, des magasins et des dépôts immenses, accumulés tant sur notre frontière que sur le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

territoire des petits princes alliés. Un système d'invasion laborieusement échafaudé par nos deux plus grands capitaines semble restreindre au minimum ce qui, dans le jeu de la guerre, est le lot obscur du hasard. Comment s'élabora cette œuvre magnifique, et quels en furent les artisans — Hugues de Lionne, Louvois, Turenne, le grand Condé — les ouvrages d'historiens récents l'ont décrit avec trop d'éclat pour qu'il reste autre chose à faire que d'y renvoyer le lecteur[1]. Ce bref exposé suffira pour rappeler en quelles circonstances s'ouvre notre nouveau récit.

Pour ceux qui n'ont point part à cette fiévreuse besogne, généraux, diplomates ou simples hommes de Cour, il est aisé d'imaginer le levain d'impatience qui fermente au fond de leurs âmes, inquiétude de savoir quel emploi leur est destiné, jalousie des rivaux plus heureusement traités, crainte de manquer l'instant et l'occasion propices, ardeur à se placer sur le chemin du maître, à quêter une promesse, une parole d'espérance. Dans cette foule d'ambitieux, l'œil aux aguets et l'oreille aux écoutes, nul sans doute n'est plus angoissé, plus anxieux de savoir son sort que François de Montmorency, duc de Luxembourg; de même que nul n'est plus habile à couvrir son âpre passion d'un rôle impénétrable, à la dissimuler sous un masque de dévouement, de zèle pour le service du Roi. La partie qui s'annonce est pour lui décisive. C'est cette fois ou jamais qu'il faut se hisser sur la scène, y jouer

1. Voir notamment l'*Histoire des négociations relatives à la guerre de succession d'Espagne*, par Mignet, l'*Histoire de Louvois*, par C. Rousset, l'*Histoire des princes de Condé*, par le duc d'Aumale, etc.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

le rôle auquel il se sent apte, conquérir de haute lutte la gloire qu'il rêve dès sa jeunesse. Après tant de traverses, de déceptions et d'amertumes, la Fortune, semble-t-il, est prête à lui sourire. La campagne de Franche-Comté, qu'une « paix maudite » a trop tôt suspendue, a suffi néanmoins à le mettre en lumière ainsi qu'à confirmer publiquement sa rentrée en grâce. Le général du Roi a triomphé des souvenirs inquiétants du « condéen » rebelle ; le nouveau duc de Luxembourg a définitivement tué l'ancien comte de Boutteville. Si le Roi ne l'aime pas encore — et peut-être, à tout prendre, ne l'aimera-t-il jamais — tout au moins il le considère, fait cas de son esprit, et rend justice à ses talents. En ce bossu chétif, au visage tourmenté, Louis XIV, avec son sûr instinct à découvrir les bons serviteurs de l'État — le plus précieux peut-être de ses dons de souverain — semble avoir dès lors pressenti le futur chef de ses armées, l'héritier naturel de ses grands capitaines.

D'ailleurs, pour le rappeler au moment opportun à la mémoire du maître, Luxembourg a su se pourvoir de deux influents protecteurs, les plus puissants sans contredit qui soient à l'heure présente: Condé d'abord, son parent proche et son ami de tous les temps, Condé, rentré pleinement dans la faveur du Roi, et dont le crédit retrouvé ne manquera pas de s'employer pour ceux qui l'ont suivi dans sa mauvaise fortune ; et puis le personnage qui, plus encore que M. le Prince, possède l'intime confiance de Louis, le grand dispensateur des places, le premier ministre de fait, bien qu'il n'en porte pas le titre, celui que les railleurs du temps appellent déjà « le Connétable », le marquis de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Louvois, secrétaire d'État pour la guerre, alors à l'apogée de son pouvoir et de sa renommée. Le hasard de la vie des camps a rapproché, quelques années plus tôt, le rejeton des Montmorency du fils de Michel Le Tellier ; la camaraderie du début s'est vite changée en étroite amitié, faite d'un rapprochement d'intérêts plus que d'attachement véritable. La campagne de Franche-Comté n'a fait que resserrer entre eux les liens récemment établis. Et c'est sur ce solide appui que compte avant tout Luxembourg, pour gravir les échelons qui le séparent encore du faîte où il aspire.

Conserver, affermir sa liaison avec ces deux hommes fut pour lui le souci constant et l'incessante étude des trois dernières années. A Chantilly comme à Paris, il s'est montré l'hôte assidu, le familier de M. le Prince, associé à tous ses travaux, confident de toutes ses pensées. Il ne fréquente guère moins au logis de Louvois. Quelques passages de leur correspondance font même de discrètes allusions à certains soupers fins, à certaines fêtes intimes, où le ministre laborieux avec l'ambitieux grand seigneur se délassent en commun des préoccupations du jour en mal édifiante compagnie. Lorsque le soin de ses affaires l'appelle quelques semaines dans sa magnifique terre de Ligny — où sa femme délaissée, seule avec ses nombreux enfants, traîne mélancoliquement une obscure existence — Luxembourg ronge son frein, s'inquiète de son éloignement, tremble de peur d'être oublié, et se rappelle à ses amis par des lettres fréquentes, prolixes, énervées, où revient, ainsi qu'un refrain, le sujet qui lui brûle les lèvres : à quel emploi le destine-t-on ? Combien

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de temps encore se consumera-t-il inutile, réduit, quand tant d'autres travaillent, à cultiver ses terres et à « planter ses choux »?

En dépit des menées, des instances, des flatteries, cette rentrée en scène tant souhaitée, appelée par des vœux si fervents, se fait assez longtemps attendre. En 1671 seulement, vers la fin de l'année, sonnera l'heure joyeuse de l'action. Encore est-ce au début une mission passagère, occulte, mal définie, laissant pour le lendemain place à l'incertitude. L'obligation où l'on était de ménager l'Espagne contraignait les armées françaises qui marcheraient vers les Provinces-Unies à contourner les Pays-Bas, à dériver vers la vallée du Rhin et la frontière orientale de Hollande. La voie tout indiquée, pour pénétrer de ce côté, était le territoire de l'Électorat de Cologne, dont le souverain actuel, Maximilien de Bavière, était en arrangements secrets avec la cour de France. Cette invasion, dont le dessein ne devait éclater qu'à la dernière minute, c'est à Condé que revenait la tâche d'en étudier le plan, d'en préparer discrètement les moyens. Un de ses lieutenants préférés, le comte Hérard de Chamilly — d'accord avec Verjus, notre résident à Cologne — fut chargé spécialement de mettre la besogne en train. Il partit pour Cologne, s'installa dans l'Électorat, sous quelque prétexte spécieux; ses rapports, conservés dans les archives de Chantilly, démontrent avec quelle conscience il s'efforça de justifier la confiance de son chef. Reconnaissance des routes, des rivières navigables, levés topographiques, description des places fortes et des défenses de la frontière du Rhin, installation de maga-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sins où viennent s'accumuler vivres et munitions, envoi clandestin d'artillerie, de pontons et d'engins de siège, rien n'est omis par Chamilly, pour faciliter l'offensive et « soigner » les détails de la grande entreprise [1].

Mais Chamilly, malgré son zèle, ne reste pas longtemps le seul à renseigner la cour de France. Un autre émissaire mystérieux, à l'esprit plus alerte, à l'œil encore plus pénétrant, franchit fréquemment la frontière, apparaît un jour à Cologne, le lendemain à Dorsten, pousse même jusqu'à Keyserwerth, non loin du territoire de la République hollandaise, inspectant, écoutant, examinant tout par lui-même, et revenant prestement à Versailles rapporter à Louvois le fruit de ses observations. Chamilly n'ignore pas les allées et venues de cet actif et habile auxiliaire, et ne peut se défendre d'en témoigner quelque inquiétude : « Je supplie Votre Altesse, écrit-il à Condé [2], de me faire savoir si Elle juge que l'on soit content de moi par deçà et de me faire la grâce de me mander ce que j'aurais à réformer à ma conduite. » Au fond, sa crainte secrète est qu'au dernier moment on ne lui substitue ce trop adroit rival, et que le grain semé d'une main si diligente ne soit, au jour de la moisson, mis en gerbe par Luxembourg.

Jamais crainte, disons-le, ne fut plus pleinement justifiée. Une fois de plus va s'affirmer la règle ordinaire de ce monde — moins injuste à la réflexion qu'elle ne paraît à première vue — qui attribue le profit et

1. *Histoire des princes de Condé*, par le duc d'Aumale.
2. Décembre 1671. — Arch. de Chantilly.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'honneur à l'architecte et non à l'artisan, à l'homme dont l'esprit créateur met en œuvre les matériaux laborieusement assemblés par un autre, et des éléments dispersés construit un solide édifice. L'heure n'est guère éloignée où l'infortuné Chamilly devra céder la place à son brillant collègue. En attendant, tous deux travailleront côte à côte, en des emplois d'abord semblables, et bientôt après différents. C'est dans le rôle, nouveau pour lui, de négociateur, d'agent diplomatique autant que militaire, que Luxembourg inaugurera véritablement ses services dans la lutte toute prête à s'ouvrir. Les circonstances de cette mission rendront d'ailleurs ce début difficile. Les talents qu'il y déploiera feront honneur à la sagacité de ceux qui l'y ont jugé propre.

La nuée qui depuis deux années se suspendait, vaguement menaçante, au-dessus des Provinces-Unies, se précisa et s'épaissit soudain dans la première semaine de 1672. De cet orage lointain qui obscurcissait l'horizon, un éclair jaillit tout à coup. « Qui dit Hollandais dit glorieux, écrivait encore Gui Patin au mois de juillet précédent [1]; et puis ils sont huguenots et républicains, ils ont réussi dans leur révolte contre le roi d'Espagne, et sont gens de mer, qui sont les causes de leur superbe. » De cette « gloire » et de cette « superbe », on ne trouve plus trace, à vrai dire, dans le langage humble et soumis que tint à Louis XIV leur ambassadeur, Pierre de Groot [2], à l'audience qu'il obtint le 4 janvier 1672 :

1. *Lettres de Gui Patin*, 23 juillet 1671.
2. Fils de Hugo Grotius, et personnellement ami de la France.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

« Votre Majesté, lui dit-il[1], a fait un armement extraordinaire, et le bruit s'est répandu partout qu'Elle veut s'en servir contre les Provinces-Unies; mais elles ne sauraient s'imaginer que Votre Majesté ait le dessein de détruire l'ouvrage des rois ses prédécesseurs. Elles ont donné des marques de leur respect et de leur reconnaissance en toutes les occasions qui se sont présentées; et si elles ont manqué en quelque chose, elles sont prêtes à le réparer de la manière qui plaira à Votre Majesté. Commandez, Sire, qu'elles désarment, elles obéiront; et cette action d'obéissance fera mieux connaître en un moment la gloire de Votre Majesté que le nombre de ses armées et les plus heureux succès de la guerre. » La brève réplique du Roi dédaigne ces excuses et repousse ces avances : « Quand j'ai appris, répondit-il[2], que les Provinces-Unies essayaient de débaucher mes alliés et sollicitaient les rois mes parents d'entrer en des ligues offensives contre moi, j'ai voulu me mettre en état de me défendre, et j'ai levé quelques troupes. Mais je prétends en avoir plus encore vers le printemps, et je m'en servirai, en ce temps-là, de la manière que je jugerai le plus à propos pour le bien de mon intérêt et pour ma gloire. »

Toutefois, si le but est avoué, les moyens restent mystérieux; et lorsque Louis XIV semble ainsi découvrir orgueilleusement son jeu, son principal ministre — qui, par la mort de Hugues de Lionne, porte tout

1. Arch. des Aff. étr., corr. de Hollande, t. 93.
2. *Ibid.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

seul pour quelques mois le double fardeau de la guerre et de la politique étrangère[1] — depuis huit jours déjà, et sans que nul s'en doute, se trouve sur la frontière du Rhin, pour y sceller l'accord avec de mystérieux alliés. Louvois, dans cette expédition, emmène un compagnon de route, qui n'est autre que Luxembourg, un compagnon discret, modeste, silencieux, qui restera dans la coulisse et ne paraîtra guère en scène, jusqu'à l'instant prochain d'y être l'acteur en vedette. Le but proclamé du voyage est d'aller inspecter les places de la Flandre française; mais tous deux brusquement changent leur itinéraire et, le 1er janvier, débarquent sans bruit à Cologne. Ils y ont donné rendez-vous aux auxiliaires qui doivent, dans la pensée du Roi, seconder l'action de la France. Ces alliés, encore inavoués, et dont il faut maintenant préciser le concours, sont l'archevêque-électeur de Cologne et le prince-évêque de Munster. L'un et l'autre de ces personnages — le second particulièrement — seront, dans la période qui suit, si étroitement mêlés à la trame du récit, que je ne puis me dispenser de les présenter au lecteur.

Maximilien-Henry de Bavière, électeur de Cologne depuis bientôt vingt ans, était un prince faible, indolent, de caractère léger, d'intelligence médiocre, sans cesse en quête d'argent, qu'il employait à ses plaisirs plus qu'au

1. Hugues de Lionne étant mort le 1er septembre 1671, le Roi nomma à sa place le marquis de Pomponne. Mais ce dernier, alors ambassadeur en Suède, ne put quitter immédiatement son poste, et Louvois, en attendant son arrivée, prit l'intérim des affaires étrangères.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

bien de ses peuples. « Il ne s'occupait que de chimie », écrit le marquis de Pomponne, et se croyait un grand savant. Enfermé tout le jour avec ses cornues et ses drogues, il négligeait la politique et se reposait de ce soin sur l'évêque de Strasbourg, son ministre et son suffragant, qui « le dominait entièrement » et gouvernait l'Électorat. Assez piètre figure encore que celle de ce prélat, au témoignage de ceux qui l'ont approché le plus près. « Tout ce que vous pouvez imaginer de plus ignorant, confie Louvois à Le Tellier[1], ne l'est pas tant que M. de Strasbourg. Si vous ajoutez à cela une irrésolution continuelle et une avarice sordide, je suis assuré que vous plaindrez ceux qui ont à traiter avec lui ! » Même note, un peu plus tard, dans les lettres de Luxembourg : « A chaque dépense nouvelle, écrit-il de sa plume caustique[2], M. de Strasbourg fait des prières pour la paix, aussi bien qu'après avoir bu, des vœux pour la guerre. » Et le duc de Duras n'en parle pas avec moins de dédain : « Il m'écrit tous les jours des choses fort inutiles ; je ne puis lui refuser des réponses pleines de galimatias[3]. »

1. Lettre du 4 janvier 1672, Archives de la Guerre. — Une partie de la correspondance qui existe aux Archives de la Guerre pour l'année 1672 a été imprimée à La Haye en 1759, sous le titre de : *Campagne de Hollande en 1672, sous les ordres de M. le duc de Luxembourg*. Quand je citerai les lettres qui ont fait l'objet de cette publication, je me bornerai à en indiquer la date, sans renvoyer le lecteur, ainsi que je ferai pour les autres, aux tomes du dépôt de la Guerre où se trouvent les originaux.

2. Luxembourg à Louvois, du 31 janvier 1672.

3. 29 septembre 1672.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

De longue date acquis à la France et subventionné par le Roi, ce prélat, dans les derniers temps, avait jeté son maître, Maximilien de Bavière, dans la coalition nouée contre les Provinces-Unies. Une deuxième influence, non moins puissante sur l'Électeur, avait également contribué à l'entraîner dans cette voix politique. Le frère de l'évêque de Strasbourg, de caractère plus estimable et d'esprit plus ouvert que lui, Guillaume de Fürstenberg, tout Français de cœur et de goûts, était dans la réalité l'agent secret de Louis XIV auprès des petits princes allemands, le renseignait sous main sur leurs dispositions, leurs ressources, leurs côtés faibles, faisait luire à leurs yeux l'avantage d'une alliance avec « le plus puissant monarque de l'Europe », enfin se conduisait en tout « comme un bon serviteur du Roi[1] ». L'Électeur, entre ces deux hommes, incapable de résister à leurs sollicitations pressantes, se soustrayait de plus en plus à l'autorité de l'Empereur, pour se plier aux vues ambitieuses de la France,

Moins malléable et moins inoffensif était notre second allié, Christophe-Bernard von Galen, prince-évêque de Munster; et la raison d'État est à peine suffisante à faire excuser Louis XIV d'avoir posé sa main auguste dans la main sinistre et sanglante du bandit couronné qui déshonorait à la fois le trône et l'épiscopat. Ce souverain ecclésiastique, véritable « fléau de Dieu » et fier de cette appellation, ce soudard en robe et en mitre qui,

1. Louvois au Roi, 1er janvier 1672. — Archives de la Guerre, t. 272.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sur vingt-huit années de règne, compta plus de vingt ans de luttes et de batailles, tyran de ses sujets, épouvante des États voisins, eût déjà, a-t-on dit, « fait scandale au XIIIe siècle », à l'époque des prélats guerriers, dont la crosse était une massue. Mais qu'un tel pasteur d'âmes ait pu régner et prospérer au temps de Fénelon et de Bossuet, que son peuple l'ait toléré, que les plus illustres souverains — et le Grand Roi plus qu'aucun autre — aient cherché son alliance et cultivé son amitié, c'est ce qui confond la pensée et trouble l'imagination. Mieux que bien des dissertations, de tels spectacles font comprendre combien ce grand XVIIe siècle, si « galant » et si policé quand on le regarde à distance, était, dans la réalité, proche, par certains côtés, des mœurs brutales du Moyen Age, quelle foncière rudesse d'âme se dissimulait trop souvent sous la pompe fleurie du langage et la grâce des belles révérences [1].

Le ressentiment de Galen contre ses voisins de Hollande datait des débuts de son règne. A peu près seuls, à toute époque, les États Généraux s'étaient courageusement opposés à sa tyrannie, avaient protégé contre lui les petits seigneurs limitrophes dont il ravageait les frontières. Même cette intervention avait failli leur coûter cher; en 1665, au fort de la guerre maritime entre la Hollande et l'Angleterre, dix-huit mille soldats de Munster, conduits par l'évêque en personne, avaient envahi les provinces de Gueldre, de Drenthe et de l'Over-Yssel, dévastant les

1. Je renvoie les lecteurs curieux de détails sur ce sinistre personnage à l'étude que j'ai publiée dans le numéro du 1er avril 1901 de la *Revue des Deux Mondes* : *Un allié de Louis XIV*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

campagnes et saccageant les villes, faisant main-basse tant sur la bourgeoisie que sur les garnisons [1], et ne laissant derrière leurs pas que « des masures en ruines, des déserts ensanglantés, une désolation extrême ». Pour faire obstacle à ce torrent, il avait fallu que la France, alors unie à la Hollande par le traité de 1662, se mît en travers de la route, en envoyant un corps de six mille hommes au secours des Provinces-Unies. Les reîtres munstériens, bien que très supérieurs en nombre, ne tinrent pas un instant devant les régiments français; au premier engagement, ils se dispersèrent en tous sens; et le 18 avril suivant, un traité de paix fut signé, traité peu glorieux pour Galen, qui restituait toutes ses conquêtes et licenciait la plupart de ses troupes.

Malgré leur piètre résistance, le prompt succès des Munstériens, tant qu'ils n'avaient affaire qu'aux seules troupes de Hollande, avait fait impression parmi les cours d'Europe. Le nom de von Galen était sur toutes les lèvres; son ardeur, son audace, lui tenaient lieu, dans l'opinion, de talents militaires; peu s'en fallait qu'il ne passât pour l'un des bons capitaines de son temps. De cette époque date, dans l'esprit du Roi, le dessein arrêté de mettre cette force à profit et de faire entrer von Galen dans le mouvement patiemment préparé contre la puissance hollandaise [2]. Dès l'année suivante, en effet, en

1. Lettre du comte d'Estrades du 1er octobre 1665. — *Annales des Provinces-Unies*, par Basnage, t. Ier.

2. Une lettre de la main du Roi, retrouvée aux archives de la Guerre, fait allusion, à mots couverts, aux pourparlers dès lors en train, et témoigne du savoir-faire que le souverain montrait à l'oc-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

mai 1667, un premier traité se conclut. L'évêque renouvelle pour trois ans son adhésion à la ligue du Rhin, promet en cas de guerre de fermer ses États au passage des troupes de l'Empire ainsi qu'à leurs alliés; en échange de quoi il reçoit d'importants subsides de la France [1]. La paix rapide d'Aix-la-Chapelle rend inutile un concours plus actif; mais la partie n'est que remise; Galen, secrètement stimulé, emploie cette période de répit à compléter ses apprêts militaires. Jour et nuit, ses agents sillonnent les routes d'Allemagne et parcourent les États voisins, embauchant des soldats, achetant des chevaux et des armes, engageant à prix d'or les officiers dont l'épée est à vendre. Munster, en peu de temps, devient le rendez-vous des coureurs d'aventure et des porte-rapières, de tous ceux qui cherchent fortune dans les hasards des champs de bataille. En cette cour ecclé-

casion pour chatouiller l'orgueil des gens qu'il voulait gagner à sa cause : « Mon cousin — écrit, le 10 novembre, Louis XIV à l'évêque de Munster — envoyant le sieur Millet, maréchal de mes camps, dans le duché de Bremen pour le sujet que je l'ai chargé de vous dire, je me sers de ce prétexte public pour vous pouvoir faire parler plus secrètement d'une autre affaire qui ne vous est pas inconnue. Vous pouvez donc donner la même foi et créance audit Millet que vous donneriez à moi-même en tout ce qu'il vous dira, tant sur la même affaire que sur les bons sentiments que j'ai pour tout ce qui vous regarde, étant certain qu'il ne se peut rien ajouter à la parfaite bienveillance que j'ai pour vous et à la singulière estime que je fais de votre personne, pour les grandes qualités que je sais que vous possédez, et dont vous avez déjà donné des preuves si éclatantes qu'elles m'inspirent une très forte passion de vous donner lieu d'augmenter de plus en plus votre gloire. Me remettant au surplus, etc., etc. » (Arch. de la Guerre, t. 635).

1. *Mss. de l'Arsenal*. 4893.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

siastique, « on tient conseil plus souvent que chapitre »; on y trouve toujours table ouverte aux frais de l'évêché; et c'est « entre deux vins » que, la plupart du temps, s'élaborent les plans de campagne [1].

Galen, dans ces préparatifs guerriers, s'est réservé une part spéciale et personnelle. Tout ce qui touche à l'artillerie est de son domaine exclusif. Sa compétence en cette matière est universellement admise, ses connaissances pyrotechniques éblouissent les gens de son temps; dans la science de jeter des fusées et des bombes il ne connaît point de rival. Non content d'appliquer, il perfectionne, invente, porte à « son dernier point », dit-on, l'art de réduire les villes en cendres et leurs habitants en poussière [2]. Aussi, le plus clair de son temps se passe en expériences de ces procédés terrifiants. Les champs, les terrains vagues qui bordent les murs de Munster retentissent sans cesse d'explosions, de détonations effroyables. Dans « l'ouragan de feu » déchaîné par ses mains, impassible au milieu du vacarme et de la fumée, Galen respire à l'aise et se sent, comme il dit, « dans son véritable élément ». Et les populations tremblantes, contemplant de loin leur évêque, croient voir en lui le dieu terrible de la guerre, l'ange cruel de la destruction [3].

La frayeur n'était guère moins vive hors des frontières de l'évêché. Les armements et les levées du turbulent prélat étaient dans toute la Germanie un sujet continuel

1. C. Rousset. *Histoire de Louvois*, t. Ier.
2. *Mémoires* du marquis de Pomponne.
3. *La vie et les faits mémorables de l'évêque de Munster*. Leyde, 1679. — *Annales des Provinces-Unies*, etc., etc.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de trouble et de malaise. Chacun se demandait sur qui fondrait l'orage. Les marches qu'il dirigeait lui-même pour exercer ses troupes étaient, chez ses voisins, la cause d'alertes incessantes. Tantôt le bruit courait qu'il avait envahi la Gueldre, « où tout succombait à sa rage », tantôt qu'il était sur l'Yssel avec ses hordes redoutées de pillards et de maraudeurs. Sur une fausse nouvelle de ce genre, les habitants d'Arnheim s'enfuirent un jour jusqu'à Doesburg; il ne fut pas aisé de les ramener dans leurs foyers. Les États mêmes moins proches n'étaient pas exempts d'anxiété: « L'évêque de Munster fait une furieuse armée, mande avec alarme à son frère, le palatin du Rhin, la duchesse Sophie de Hanovre[1]. Il devient fort comme un démon! » Et des légendes circulent sur cette armée épiscopale: « On dit, écrit la même correspondante, qu'il a un régiment de prêtres, bien montés et bien armés, qui ne font rien que d'attendre, lorsque l'ennemi est battu, l'occasion de piller et de prendre tout ce qu'ils peuvent attraper. »

Tels étaient les étranges et peu sûrs auxiliaires que Louvois, assisté du duc de Luxembourg, rencontrait à Cologne en janvier 1672, et qu'il s'agissait d'engager dans une action commune avec les armes du Grand Roi.

Le terrain, comme on sait, ayant été déblayé à l'avance par Chamilly et par Verjus, Louvois, en homme expéditif, espérait terminer cette affaire en deux jours. Mais il fallut compter avec la lenteur germanique, les irréso-

1. *Correspondance avec le palatin du Rhin.* Leipzig, 1886.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

lutions de l'évêque de Strasbourg, et la méfiance cauteleuse de l'évêque de Munster: ce fut la première déception d'une alliance qui, du reste, en réservait bien d'autres. Les pourparlers eurent lieu d'abord à Bruhl, petite bourgade située à trois lieues de Cologne. En débarquant, le 31 décembre, le premier qu'y trouvèrent les délégués du Roi fut l'évêque de Strasbourg. Ils eurent, le matin même, un entretien de trois heures avec lui, sans en tirer une parole un peu claire, sauf « qu'il ne savait pas où il prendrait le premier homme » des huit mille qu'il devait fournir, ni « le premier sol » des dépenses nécessaires pour faire cette levée. L'après-dînée vint le tour de Galen; le succès obtenu ne fut pas plus brillant : « Je fus quatre heures avec lui, écrit Louvois au Roi[1], sans pouvoir réussir à autre chose qu'à le faire convenir que nous parlerions affaires aujourd'hui. » Un point toutefois paraît acquis: c'est que M. de Munster, tout en se disant prêt à contracter une alliance offensive, « persiste à ne vouloir rien signer, et à exiger que l'on se contente de sa parole », alléguant pour raison le serment solennel qu'il a fait devant son chapitre de ne conclure aucune alliance avec un souverain étranger.

Le lendemain, seconde conférence : « M. de Munster, écrit Louvois, est arrivé sur le midi; après un dîner fort sobre et fort court pour le pays où nous sommes, je l'ai enfermé dans ma chambre et, pendant une conférence de cinq heures, nous avons mis par écrit tous les articles du traité offensif. Nous sommes convenus que demain

1. Lettre du 1er janvier 1672.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

soir, ou après-demain au plus tard, l'on signerait tout de part et d'autre. » Mais, au jour dit, nouvelle mésaventure; impossible, au dernier moment, de « parachever l'affaire ». Les prélats, pour fêter l'alliance, ont résolu de « faire la débauche »; c'est une journée entière de liesse et de festin, de discours, de « santés » et de larges rasades, au sortir de quoi les convives se sentent « hors d'état de rien faire ». M. de Cologne pourtant « n'a guère accoutumé de boire »; mais « M. de Strasbourg s'en acquitte pour deux[1] »; et M. de Munster ne lui cède en rien sur ce point. Enfin, quarante-huit heures plus tard, dans la petite ville d'Ottendorff, les mandataires français obtiennent les signatures. Le marquis de Louvois, en maugréant du temps perdu, reprend le cours interrompu de sa tournée sur les frontières de l'Est; tandis que Luxembourg fait diligence sur la route de Paris et s'en va, le traité en poche, mettre Louis XIV au courant des détails de l'affaire. Un seul nom cependant, celui de l'Électeur, figure au bas de l'acte officiel. Galen, pris de scrupule, n'a cru devoir faire plus que de s'obliger par écrit « à signer à la fin du mois le même traité qu'a fait l'Électeur de Cologne ». C'est le biais ingénieux qu'il a trouvé pour « s'engager avec Sa Majesté », tout en pouvant, de retour à Munster, « jurer à son chapitre qu'il n'a rien signé avec Elle[2] ». Cette restriction rassure sa conscience délicate.

Le *Traité de ligue offensive* — comme s'intitule le

1. *Lettres* de Pellisson.

2. Louvois au Roi, 10 janvier 1672. — Verjus au Roi, Aff. étr., corr. de Cologne, t. 87

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

document — a pour but essentiel « d'abattre l'orgueil et la conduite insupportables que les États des Provinces-Unies tiennent envers tous les potentats et princes de la chrétienté, et surtout envers leurs voisins[1] ». Les deux princes-évêques sont tenus de fournir pour cette guerre un corps de dix-huit mille hommes, ainsi que certaines quantités de vivres et de munitions. Louis XIV, en retour, doit joindre à l'armée des prélats deux mille hommes à cheval et quatre mille hommes d'infanterie, qui feront campagne avec eux. Il leur promet de plus d'importants subsides en argent, sans compter, selon l'occurrence, « certains agrandissements de territoire aux dépens de la Hollande ». La lettre où Louvois analyse les principales clauses du traité se termine par ces mots : « Il est absolument nécessaire que le général que Votre Majesté aura choisi se rende immédiatement près d'eux, pour réveiller leur lenteur et éclaircir leur ignorance. »

Si urgente que la dît Louvois, cette désignation cependant resta quelques jours en suspens ; aussi provoqua t-elle bien des compétitions et bien des convoitises. S'il ne s'agissait tout d'abord que de guider, « d'éclaircir » les prélats, de se faire en quelque façon leur mentor militaire, nul doute que cette fonction ne devînt en un temps prochain celle de général en chef de l'armée auxiliaire, commandant un « corps séparé » dans la guerre imminente. Ainsi s'expliquent le nombre et la haute qualité des candidats qui se mirent aussitôt sur les rangs.

1. Le traité, bien que signé le 4, porte la date du 2 janvier.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Ce sont d'abord les maréchaux de Créqui [1] et de Bellefonds [2], puis le duc de Duras [3], et Luxembourg lui-même, tous également avides d'être chargés de cette besogne, et mettant mille ressorts en jeu pour en arriver à leurs fins. Un cinquième concurrent, qui possède l'avantage d'être depuis longtemps installé dans la place, le comte de Chamilly, brigue secrètement ce même emploi; mais sa timidité l'empêche de faire valoir personnellement ses titres. Il s'adresse aux prélats eux-mêmes, leur rappelle ses services, sa longue connaissance du pays, la douceur de son caractère; si bien que, persuadés, ils insistent auprès de Louvois pour conserver Chamilly auprès d'eux. Dans les observations qu'ils font parvenir au ministre, ils écartent de prime abord MM. de Créqui et de Bellefonds, leur dignité de maréchal de France étant, disent-ils, « embarrassante », parce qu'assurément ils ne voudront avoir personne au-dessus d'eux, tandis que M. de Munster entend « être présent et commander à tout ce qui se fera [4] ». Quant à Duras et Luxembourg, « leur qualité de duc et pair » aurait les mêmes inconvénients et ne laisserait pas aux évêques « la liberté d'agir ». Chamilly, au contraire, malgré son mérite reconnu, sera vis-à-vis d'eux plus accommodant et plus

1. François de Bonne de Créqui, plus tard duc de Lesdiguières, 1624-1687. — Maréchal de France en 1668.

2. Bernard Gigault, marquis de Bellefonds, 1630-1694. — Maréchal de France en 1668.

3. Jacques Henri de Durfort, duc de Duras, 1626-1704. — Maréchal de France en 1675.

4. Lettre de Chamilly à Condé, janvier 1672. — Arch. de Chantilly.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

souple. Ces raisons, comme on pense, n'impressionnent guère Louvois, dont aussi bien le siège semble être fait d'avance. « Que diable avez-vous fait à ces princes, pour vous aimer tant? » demande-t-il brusquement au comte de Chamilly. Et, sans nul ménagement, il annonce aux prélats son « dessein arrêté » de nommer auprès d'eux le duc de Luxembourg, qui se tiendra « fort honoré de cet emploi », qui d'ailleurs, ajoute-t-il avec une discrète ironie, « se montrera sans doute aussi soumis que pas un autre ». Chamilly, pour consolation, sera plus tard adjoint à Luxembourg en qualité de lieutenant général. Mais, dès longtemps malade, le cœur plein d'amertume, il mourra peu de mois après dans la ville de Maeseyck [1], regretté de ses chefs comme un excellent serviteur.

Les alliés acceptèrent sans plus de résistance le général envoyé par le Roi. « Je rends grâce à Votre Majesté, écrit d'une plume courtoise l'Électeur de Cologne [2], du choix qu'elle a bien voulu faire de la personne du duc de Luxembourg, pour commander l'armée qui sera composée de mes troupes et de celles de M. l'évêque de Munster. Les rares et grandes qualités dudit sieur duc me sont trop connues pour ne pas être bien persuadé que nous ne pouvions mettre le commandement de nos troupes en meilleures mains. Aussi je crois, en mon particulier, avoir une obligation très sensible à Votre Majesté de s'être bien voulu priver d'une personne de son mérite pour nous le donner. »

1. Au mois d'octobre 1672.

2. Aff. étr., corr. de Cologne, t. 8. — Lettre du 1er février 1672.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Les instructions du Roi portaient qu'il fallait se hâter. « Les troupes marchent vers Cologne ; c'est M. de Luxembourg qui doit ouvrir la scène », écrit madame de Sévigné à la date du 22 janvier. Luxembourg, en effet, se met sur l'heure en route pour la frontière du Rhin ; et les lettres fréquentes qu'il envoie dès lors à la Cour nous raconteront, avec une verve humoristique, tous les détails de sa mission.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE II

Arrivée de Luxembourg à Cologne. — Début de sa mission. — Susceptibilité de l'Électeur. — Ardeurs impatientes de M. de Munster. — La lune de miel de l'alliance. — Luxembourg *feld-maréchal* de l'armée alliée. — Son activité, ses travaux. — Le marquis de Chamlay. — Inquiétudes et méfiances des alliés. — Les conférences de Dorsten. — Extravagances de Galen. — Ses fureurs et ses désespoirs. — Habileté diplomatique de Luxembourg. — La déclaration de guerre à la Hollande. — Luxembourg propose un plan de campagne. — Début des opérations militaires. — Luxembourg envahit l'Over-Yssel. — Rapides succès de l'armée alliée. — Férocité des bandes de Galen. — Louis XIV et ses deux alliés. — Galen au quartier du Roi. — L'accord se gâte entre M. de Munster et la Cour de France. — Mécontentement croissant de Luxembourg. — Il demande et obtient son rappel.

Luxembourg arrive à Cologne dans les derniers jours de janvier. Comme tout à l'heure Louvois, il semble s'être fait illusion à l'avance sur la facilité de sa tâche : « M. le marquis de Louvois, écrit-il de Bonn à Colbert[1], a fait ici les choses les plus importantes, de sorte que je n'ai à agir que pour celles qui en dépendent... Je partirai aujourd'hui ou demain, pour ajuster avec M. de

1. Janvier 1672. Mss. Bibl. nat. Mélanges Colbert.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Munster ce qui regarde l'artillerie, et après je demeurerai *valet à louer* jusqu'à l'entrée en campagne. » Comme Louvois également, tout le long du chemin il s'entoure de mystère : « J'ai répandu le bruit que j'allais voir ma sœur [1] en Mecklembourg, si je ne recevais de ses nouvelles qui m'apprissent qu'elle revenait en France, auquel cas je n'irais qu'au-devant d'elle — ce que j'ai insinué pour avoir un prétexte d'aller et de venir sans en devoir dire une raison nouvelle. Celle-là a paru véritable, et tous ceux que j'ai vus en ont tâté. »

Le premier écueil qu'il rencontre, aussitôt débarqué, est la jalousie réciproque de l'évêque de Munster et de l'Électeur de Cologne, chacun d'eux voulant être seul à jouir de la confiance du Roi, et regardant comme une injure toute attention qu'on a pour son rival. Le hasard veut que Luxembourg voie d'abord l'évêque de Munster ; aussi l'Électeur, le lendemain, lui fait « une mine très froide », et s'informe avec amertume « si ses instructions lui prescrivent d'avoir un attachement plus fort pour M. de Munster que pour lui [2] ». Il faut, pour l'adoucir, que Luxembourg, avec un heureux à-propos, en remettant à ce prince susceptible une lettre de la main du Roi, lui en fasse voir une toute semblable destinée à l'évêque de Munster [3], et l'assure en termes exprès

1. Isabelle de Montmorency, d'abord duchesse de Châtillon, puis remariée au duc de Mecklembourg-Schwerin. — Voir *La Jeunesse du Maréchal de Luxembourg*, pp. 483 et suiv.

2. Luxembourg à Louvois, 31 janvier 1672.

3. Voir appendice, p. 541, le texte de ces deux lettres, fort élogieuses pour Luxembourg.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

« qu'il ne l'avait point donnée, parce que sa première obligation était de lui remettre la sienne avant que de faire aucune démarche. — A quelque chose malheur est bon, ajoute ironiquement le négociateur, car vous savez, monsieur, que je ne donnai point cette lettre parce que mes valets, qui avaient la cassette où je l'avais mise, ne me purent joindre; et cela fit des merveilles auprès de M. de Cologne! » Ce dernier, en effet, se montra si flatté de cette marque de déférence, « qu'il ne savait plus quelle chère me faire, et il poussa la courtoisie jusqu'à vouloir me reconduire, en passant la porte après moi ».

Au reste — à l'exception des questions d'étiquette — l'archevêque de Cologne prétend ne se mêler de rien. « Il me remit à M. de Strasbourg pour parler des préparatifs nécessaires pour la guerre ». C'est donc à ce dernier que s'adresse l'envoyé du Roi, et de cette entrevue il trace, en quelques mots, une malicieuse esquisse : « Les choses, avec lui, paraissent d'abord faciles: mais, dès qu'il les a approfondies et qu'il voit ce qu'elles coûtent, on est bien loin de compte, et il en faut essuyer une quantité d'inutiles avant que de venir à celles qu'il faut résoudre; car il n'y en a point qui ne lu plaise, dès qu'on lui en parle, et qui ne lui fasse de la peine, quand il en considère la dépense. Enfin, quand on l'a laissé parler sur d'autres chapitres, il en revient au fait, et il arrête ce que l'on veut, sans savoir ce qu'il signe. » Ce qui frappe surtout Luxembourg, dans ces escarmouches de début, c'est l'indécision énervante de l'Électeur et de son ministre : « En ce pays, écrit-il

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

à Colbert [1], quand il est question de s'acquitter, on ne le fait qu'avec des lenteurs extraordinaires et, dès qu'on leur veut donner de l'argent, on voit qu'il y est aussi rare que les incertitudes pour l'employer sont fréquentes. » La différence d'idiomes et la nécessité d'user d'un interprète ajoutent à l'embarras de ces discussions laborieuses; aussi le duc demande-t-il à Louvois de lui donner comme aide de camp « l'aîné des petits Feuquières [2] », car « il parle allemand comme français ; dans ce commencement-ci, il n'en ferait pas semblant, et il comprendrait tout ce qu'ils disent ». Et surtout, conclut-il en grand seigneur lettré, « le petit Feuquières entend le latin; nous en lirions ensemble, et cela me désennuierait durant que je n'ai rien à faire ».

D'ailleurs, avec sa finesse coutumière, Luxembourg a vite reconnu que, dans la pièce en jeu, l'archevêque de Cologne et l'évêque de Strasbourg ne sont, en fait, que des comparses. Les talents militaires attribués à Galen font que ses deux confrères, malgré leur jalousie, se déchargent sur lui de tout ce qui touche à la guerre. Aussi

1. Mss. de la Bibl. nat. Mélanges Colbert.

2. Antoine de Pas, marquis de Feuquières, né à Paris le 16 avril 1648, entré au service à dix-sept ans, lieutenant général en 1693, mort à Paris le 27 janvier 1711. Il avait épousé mademoiselle d'Hocquincourt. Il était proche parent du duc de Luxembourg, qui l'aimait tendrement et qui, le 30 août 1678, écrivait à Louvois : « Il est mon cousin issu de germain, fils d'une mère avec qui j'ai vécu toute ma vie comme si elle avait été ma sœur. Dès qu'il est entré dans le monde, il ne m'a presque point quitté soit en paix, ou en guerre... Il s'est toujours extrêmement distingué. » (Arch. de la Guerre, t. 592). Nous retrouverons Feuquières en plusieurs circonstances de l'histoire de Luxembourg.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

bien n'admettrait-il point qu'il en fût autrement. C'est donc avec cet allié mal commode qu'il faut s'accommoder pour les choses importantes; et la patience du général français est soumise à une rude épreuve.

Non qu'il s'agît, comme le croyait Louvois, de réveiller cette fois « la lenteur » germanique : c'est « le diable », au contraire, affirme Luxembourg, de contenir l'ardeur de l'évêque, de réfréner sa fougue irréfléchie. L'armée du Roi n'étant pas prête à entrer sur l'heure en campagne, Galen veut à toute force, en attendant la vraie partie, réaliser lui seul « quelque entreprise particulière » c'est-à-dire piller pour son compte la frontière des pays voisins. Prières, objurgations, menaces, il faut tout employer pour le retenir dans cette voie, qui deviendrait vite hasardeuse, « les Hollandais faisant état d'avoir quarante mille hommes en campagne, qui pourraient bien être assez hardis pour vouloir donner une bataille contre les dix-huit mille hommes de M. de Munster ! » C'est Louvois qui s'exprime ainsi et qui, mis au courant, fait chorus avec Luxembourg. « Quand on fait, ajoute-t-il sèchement, une armée aux dépens du Roi, il est juste de s'entendre avec Sa Majesté, sans s'imaginer que l'on est plus fin qu'Elle ! » Le Roi, d'ailleurs, « souhaite de bonne foi que mondit sieur de Munster fasse des miracles avec son armée et celle de M. de Cologne; mais il ne lui enverra pas les deux mille chevaux ni les quatre mille hommes de pied pour les exposer à être sûrement battus ». Que le fougueux prélat patiente seulement jusqu'à la mi-juillet : « Quand une fois les armes du Roi seront sur les bords de l'Yssel, il pourra tout entreprendre impunément, et la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

terreur aura tellement troublé l'esprit des gens auxquels il aura affaire », qu'il aura loisir, sans nul risque, « de s'en aller en maraude et de se donner tout entier à tirer de l'argent [1]. »

Ces bonnes paroles et ces consolantes perspectives produisent leur effet sur Galen. Il est, dit-il, résigné à attendre. L'Électeur de Cologne et l'évêque de Munster sont dans les mêmes dispositions. Tous les trois s'accordent maintenant pour prodiguer à Luxembourg leur confiance et leur sympathie, l'honorent même « du doux nom de frère », et lui confèrent enfin, avec le commandement futur de toute l'armée alliée, le titre de *Feld-maréchal* [2]. « Vous en pouvez accepter la commission, lui mande ironiquement Louvois, à condition de revenir volontaire, l'année prochaine, dans les armées du Roi, ou tout au plus aide de camp d'un maréchal. » A quoi le duc réplique par une flatterie à l'adresse du Grand Roi : « Le titre de *Feld-maréchal*, que Sa Majesté veut bien que je prenne, ne m'empêchera pas d'être enseigne, par le zèle que j'ai pour le service de mon maître. J'espère lui en rendre assez pour parvenir à quelque autre poste plus considérable, et je vois tant de gens qui se poussent, que je me flatte que si j'osais un jour dire au Roi mes petites raisons sans trembler — ce qui m'est toujours arrivé dès la première parole que je lui ai dite — quoique Sa Majesté m'ait fait plus de grâces que

1. Lettres des 7 et 17 mars 1672.

2. *Histoire de la maison de Montmorency*, par Désormeaux. — Lettre de Louvois du 21 mars 1672.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

je ne vaux, je suis certain qu'Elle m'en ferait encore d'autres [1]. »

Ces premières semaines, à vrai dire, sont la lune de miel de l'alliance; et la ville de Cologne, où résident la plupart du temps le duc et les prélats, voit se succéder coup sur coup les plus magnifiques réjouissances. Un jour c'est l'Électeur qui, pour célébrer l'événement, offre « aux dames de la ville », dans son palais épiscopal, un « grand bal » d'une splendeur inouïe; et quelques jours plus tard, c'est l'évêque de Strasbourg qui « fait festin » à Luxembourg et à d'autres seigneurs français, puis, « pour la fête de Saint-Joseph », recommence le lendemain, en cette même compagnie, dans le couvent des Carmes déchaussés [2]. En vain le chapitre cathédral, peu satisfait de la tournure des choses, adresse à l'archevêque avertissements et remontrances « de ne se point embarrasser dans la faction française, et de ne leur accorder ni quartiers ni passage », le prélat n'en tient compte, et comble de faveurs les serviteurs du Roi. « Toute la ville est remplie de Français, écrit avec dépit un gazetier de Cologne, et M. le duc de Luxembourg n'en bouge presque point [3]. » L'Électeur pousse la gracieuseté jusqu'à faire don à son *Feld-maréchal* d'une jolie maison de plaisance, située à deux lieues de la ville, pour y établir sa demeure; le duc y passe son temps fort agréablement : « J'apprends que vous y avez joué à

1. Lettre du 3 avril 1672.

2. *Relations véritables des Pays-Bas.* — Année 1672. Bibl. de Bruxelles.

3. *Ibid.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'hombre, et que vous y avez perdu bien de l'argent, lui écrit en souriant Louvois[1] ; je n'ai pas voulu laisser partir ce courrier sans vous faire ce reproche. » Luxembourg, comme on pense, fait de son mieux pour ne pas demeurer en reste, et cherche à reconnaître, par ses bons procédés, les attentions de ses hôtes. Il ne recule à cet effet devant nulle complaisance, s'agît-il de détails personnels et intimes. Le prévôt du chapitre étant vivement épris de madame d'Intresson, fille d'honneur de Madame, une lettre écrite tout exprès à Versailles plaide la cause du galant, intéresse Louvois à l'intrigue : « Le Roi veut-il le laisser mourir faute de voir madame d'Intresson, dont il ne saurait plus supporter l'absence? Vous n'auriez pas cru qu'elle pût réduire un homme en cet état-là ! » Et le ministre, ému, promet « ses bons offices » pour servir les desseins de l'amoureux prévôt[2].

Ces plaisirs et ces soins ne font pas tort à des occupations plus graves. Il faut, à tout instant, stimuler le zèle des alliés, presser leurs armements, les empêcher de se noyer en mille difficultés puériles, apaiser les disputes toujours prêtes à s'élever entre eux. Mais la tâche essentielle, pendant ce temps d'expectative, est l'étude du terrain, des chemins, des voies pénétrantes, toute la préparation sur place de l'invasion et de la conquête. Luxembourg y déploie une activité sans égale ; et ses rapports précis, substantiels, riches de faits et d'observations, sont la mine abondante où Louvois, Turenne et

1. Lettre du 27 février 1672. — Arch. de la Guerre, t. 272.
2. Lettres des 16 et 22 avril 1672.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Condé puiseront les éléments de leur plan de campagne. Tantôt il se transporte, « en habit déguisé », sur les bords de l'Yssel, inspecte de ses propres yeux les défenses et les retranchements qui hérissent formidablement les rives de ce bras du vieux Rhin [1] ; tantôt il explore à cheval le pays qui s'étend de Cologne à Dorsten, reconnaît le cours de la Lippe [2], rédige un long mémoire où la topographie de cette région accidentée est décrite en détail avec une clarté merveilleuse [3]. Il s'adjoint, disons-le, pour cette dernière besogne, un technicien habile, Jules-Louis Bolé, marquis de Chamlay [4], alors « maréchal des logis aux camps et armées du Roi », qui va se révéler comme le meilleur des aides de camp, le plus expert et le plus consciencieux des chefs d'état-major, un homme de premier ordre dans les emplois de second plan. Saint-Simon le dépeint comme « un fort gros homme, blond et court, l'air grossier et paysan, même rustre [5] », mais avec « de l'esprit, de la politesse, un grand et respectueux savoir-vivre avec tout le monde... un grand sens, et un talent unique à connaître les pays et n'oublier

1. *Relations véritables*, loc. cit.

2. Affluent du Rhin, qui se jette dans le fleuve à Wesel, après avoir traversé la Prusse Rhénane.

3. Avril 1672.

4. Né à Paris en avril 1650, fils d'un procureur au parlement de Paris. Il s'éleva graduellement aux plus hautes fonctions militaires, refusa, après la mort de Louvois, le titre de ministre de la Guerre, mais, en réalité, en exerça l'office. Il mourut d'apoplexie aux bains de Bourbon, le 21 juin 1719. Voir, sur ce personnage, la savante notice de M. de Boislisle, dans le *Cabinet historique* de 1877.

5. *Mémoires de Saint-Simon* éd. Chéruel. t. VIII, p. 98.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

jamais la position des moindres lieux, ni le cours et la nature du plus petit cours d'eau... » Turenne, quelques années plus tard, fera de Chamlay cet éloge : « Qu'on me donne Chamlay pour les campements, Saint-Hilaire pour l'artillerie, Jacquier pour les vivres, et trente mille hommes de vieilles troupes : il n'y a pas de puissance que je ne force à se soumettre ! » Luxembourg eut le mérite de deviner avant tout autre le mérite supérieur qui se cachait sous une épaisse enveloppe ; il vanta auprès de Louvois les services qu'il tirait de ce précieux aide de camp : « C'est peut-être, lui mandait-il, le garçon le plus propre qu'on pourrait rencontrer pour faire sa charge ; car c'est une carte vivante, et il en fait une juste de ce qu'il n'a vu qu'une fois [1]. »

Le bon accord qui persista, dans cette première période, entre le duc et les prélats facilitait toute cette besogne ; les choses marchèrent à souhait pendant environ six semaines. Dans la seconde quinzaine de mars, quelques nuages, légers au début, commencèrent à s'élever dans la sérénité du ciel. La sourde hostilité de l'Espagne, l'attitude plus ouvertement menaçante de l'Électeur de Brandebourg [2], amenèrent chez les alliés des méfiances, un trouble d'esprit, que le moindre incident eût pu changer en épouvante. Le prince Guillaume de Fürstenberg en avertit sous main le Roi : « J'ai trouvé, écrit-il [3],

1. Avril 1672.

2. « De la manière dont M. l'Électeur de Brandebourg se conduit, il y a apparence qu'il a dessein de se joindre aux Hollandais », écrit, le 17 mars, Louvois à Luxembourg.

3. Lettre du 10 mars 1672.— Aff. étr., corr. de Cologne, t. 8.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

M. l'Électeur de Cologne et l'évêque de Strasbourg, mon frère, si fort abattus par l'appréhension qu'ils avaient que Votre Majesté ne prît le parti de tourner toutes ses forces contre les Espagnols et ne les laissât seuls démêler leurs fuseaux avec les Hollandais, qu'il m'aurait été impossible de leur relever le courage, si la lettre que Votre Majesté a eu la bonté de m'écrire ne fût venue à mon secours. » Galen, au dire du même témoin, n'est pas plus rassuré. Dans sa frayeur de voir envahir ses États, il se met dans la tête de « lever deux armées », l'une pour attaquer les princes d'Allemagne, l'autre « pour défendre son pays »; et son agitation prend bientôt des proportions telles que Luxembourg se détermine à l'aller trouver à Dorsten[1], son quartier général, pour dissiper ses craintes et prévenir ses extravagances. Rendez-vous fut convenu pour le 31 mars, dans une maison près de Dorsten qui appartenait à l'évêque; le duc se mit la veille en route, accompagné de M. de Strasbourg, ainsi que de Verjus, notre résident à Cologne[2], dont la longue expérience des hommes et des choses du pays

1. Sur la Lippe, dans la principauté de Munster.

2. Louis Verjus, comte de Crécy, 1626-1709, d'abord secrétaire du cardinal de Retz, puis agent diplomatique auprès de diverses cours d'Allemagne, élu membre de l'Académie française en 1677. « C'était, dit Saint-Simon, un homme sage, mesuré, et qui, sous un extérieur et des manières peu agréables et qui sentaient bien plus l'étranger, le nouveau débarqué, que le Français, à force d'avoir séjourné au dehors, et un langage de même, cachait une adresse et une finesse peu communes, une prompte connaissance, par le discernement, des gens avec qui il avait à traiter et de leur but, et qui, à force de patience et de suite infatigable et de fécondité à

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

devait être d'un grand secours en ces circonstances délicates.

Malgré les doléances et les « chicanes » de l'évêque de Munster, Luxembourg croyait bien, d'après ses récentes assurances, le trouver tout au moins « en bonnes dispositions quant au gros des affaires » et n'avoir à régler que des points de détail. Mais quelles furent sa surprise et sa désillusion en constatant, au premier entretien, que tout était encore à faire et qu'il n'avait rien pu gagner sur l'obstiné prélat ! « J'en reviens cette fois si rebuté, s'écrie-t-il[1], que j'aimerais mieux être aide de camp du plus nouvel officier général de France que d'essuyer tout ce qu'il faut que j'essuie ! ... » Tantôt Galen prétend « aller faire des conquêtes en Hollande », entrer « en association avec l'Électeur de Cologne et M. de Lorraine » pour « picorer » sur les frontières avec quatre mille hommes chacun ; tantôt il se dit résolu à diriger ses troupes contre le pays de Brunswick, en affirmant à Luxembourg « que cela fera une diversion ». — « Il a parlé là-dessus une journée entière, sans vouloir écouter personne. Enfin, malgré qu'il en eût, je lui ai soutenu que cela nous attirerait toute l'Allemagne sur les bras ; et, après une autre demi-journée à ne parler que là-dessus, il s'est désisté de son opinion[2]. « Le lendemain, fantaisie nouvelle : « Ce n'est que de prendre

présenter sous toutes sortes de faces différentes les mêmes choses qui avaient été rebutées, arrivait souvent à son but. » (*Mémoires*, éd. Boislisle, t. II, p. 242-3.)

1. Lettre du 3 avril 1672.

2. *Ibid.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Amsterdam; et il traite cela comme une chose si faisable qu'il m'a juré qu'il ne dirait pas, pour cent mille écus, à M. de Louvois le moyen qu'il en a. Il a mille desseins de cette sorte! »

Ces folles divagations redoublent à chaque conférence. La résistance qu'on lui oppose fait perdre l'esprit au despote, le jette en des rages effroyables, auxquelles succèdent un abattement, des lamentations ridicules. « Il m'a paru, dit Luxembourg[1], dans des agitations si violentes, qu'elles visaient à l'égarement... Il m'a dit qu'au dedans et au dehors il souffrait mille persécutions fâcheuses, que la plupart des princes étrangers ne lui parlent que de la ruine de son pays, que son chapitre fait le diable contre lui, que tout est révolté, jusqu'à ses propres frères... » Et ce sont de plus belle des projets chimériques et des propositions absurdes, dont Luxembourg, blasé sur ces sottises, prend sagement le parti de faire des gorges-chaudes. « Il me dit qu'il avait avis que les ennemis nous défendraient le passage de l'Yssel avec deux cent mille hommes, et si je ne voulais pas les aller attaquer? Sur quoi, lui ayant dit qu'il ne devait point douter de mon envie pour les battre, il me prit au mot en s'écriant: « Eh bien, allons tout droit rompre l'ennemi, et le poussons, où qu'il soit, où qu'il aille ! » Ce sont ses propres paroles[2]. » A cette invite inattendue, Luxembourg se contente d'opposer « deux difficultés : La première, avec combien de troupes il pensait que

1. Lettre à Louvois, du 12 avril.
2. *Ibid.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

nous puissions forcer un passage sur l'Yssel, défendu par deux cent mille hommes? Il me répondit: « Avec trois cent mille! » Sur quoi, je tombai d'accord que, les ayant, je ne ferais point de difficulté pour l'entreprendre, et cela fondé sur ce que, avec trois cent mille hommes, on peut faire beaucoup de choses ». Mais « voici le diable sur les trois cent mille hommes, raille quelques lignes plus bas le correspondant de Louvois; car, lui demandant d'où nous les aurions, voici le calcul qu'il me fit: sept mille hommes de pied qu'il doit fournir, avec trois mille chevaux et quatre cents dragons de l'Électeur; deux mille chevaux du Roi et quatre mille fantassins; ajoutant que pour le surplus, il fournirait ce qui était destiné pour garder son pays, soit dix mille chevaux et deux mille fantassins, » c'est-à-dire un total de vingt-huit mille quatre cents hommes.

Quant à la seconde objection : « Comment il s'y prendra pour nourrir tout ce monde », l'évêque prie instamment que « l'on ne s'en mette point en peine »; ses troupes seront toujours contentes, pourvu qu'elles aient assez de *pompernickel*, dont il se charge bien « de ne les point laisser manquer ». — « Je lui laissai faire son petit projet, conclut le duc avec philosophie, sans m'y opposer, pour ne le point aigrir, et parce que je jugeai bien que cela n'arriverait que trop tôt. Et nous vînmes à un lieu où nous devions faire l'expérience de ses boulets creux, de ses bombes et de ses grosses grenades, ce qui est pour lui une occupation si agréable qu'il ne songea plus à autre chose. »

Luxembourg pourtant, le lendemain, profitant d'un

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

instant de calme, « coule doucement » à l'évêque que le Roi interdit de façon absolue toute attaque et toute entreprise jusqu'au jour où l'armée française « sera à portée de le soutenir ». Rien n'égale, à ces mots, la déception, le « chagrin » de Galen. Il est prêt, s'exclame-t-il, à quitter la partie sur l'heure, à se retirer dans sa ville, « pour y dire son bréviaire », plutôt que « se voir exposé, en ne faisant rien, à perdre la réputation qu'il s'est acquise[1] ». Le tout, dit Luxembourg, « accompagné de larmes, et d'un air qui me toucha de compassion pour lui ». Ce grand désespoir, il est vrai, aboutit un moment après à d'instantes demandes de subsides; mais la scène est si bien conduite que Luxembourg — d'ordinaire peu sensible — se laisse prendre à cette comédie et paraît presque apitoyé. Aussi conseille-t-il à Louvois « de faire quelque petite chose pour le soulagement de ce pauvre homme, qui a mis tout ce qu'il avait d'argent à faire des levées, de sorte qu'il lui en reste peu... Croyez-moi, conclut-il, faisons-le entrer en campagne sans lui donner de chagrin et, quand on sera une fois en besogne, les choses iront le mieux du monde. Mais il ne faut pas le rebuter pour les bien enfourner ».

Louvois, au reçu de ces lettres, prit les incartades du « pauvre homme » moins doucement que son mandataire. « L'extravagance de M. de Munster, réplique-t-il d'un ton irrité, met le Roi hors de toute mesure ». Il faut « prendre un parti », déclarer tout net à Galen qu'il n'aura ni troupes ni argent, qu'il n'ait exécuté toutes les

1. Lettre de Luxembourg du 12 avril 1672.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

clauses du contrat et ne se soit humblement soumis aux ordres de Sa Majesté : « Vous savez bien, dit-il encore, vous qui étiez présent à Ottendorff, que M. de Munster n'y a pas été surpris, et que les choses y ont été assez débattues pour que sa *bonne foi allemande* ne lui ait rien fait faire dont il n'ait eu bonne connaissance[1]. » — « Vous étiez en colère quand vous m'avez écrit, riposte Luxembourg d'un ton de bonne humeur, car vous grondez de force choses sur lesquelles un peu de réflexion vous ferait passer plus doucement. » D'ailleurs, le général français, sans prendre l'affaire au tragique, se conforme consciencieusement aux instructions péremptoires de Louvois; mais, sans rien céder sur le fond, il sait adoucir dans la forme la raideur cassante du ministre. Son tact délié de courtisan, sa spirituelle bonne grâce de grand seigneur courtois, lui tiennent lieu d'expérience dans la carrière diplomatique; et, mieux que par force ou menaces, il vient à bout, sans heurt, d'apaiser les colères, d'endormir les méfiances de l'ombrageux évêque et de le conduire à ses fins. « Pour Westphalien, dit-il en riant, c'est ce que M. de Munster ne pense pas encore tout à fait que je puisse être, mais, dans la vérité, je fais tous les jours quelque chose pour qu'il me croie tel. »

Il n'est, effectivement, subterfuge qu'il n'emploie. Comme il ne peut — pour cause — faire lire à notre allié les lettres brutales de Louvois, il prend sur lui d'en fabriquer de fausses, et lui met en main des extraits « où il a ajouté des articles entiers pour flatter M. de Munster

1. Lettres de Louvois à Luxembourg, des 22 et 26 avril 1672.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

et lui donner à entendre ce qu'il doit faire », modifiant, retouchant, transformant à son gré la prose ministérielle, y laissant juste ce qu'il faut pour persuader l'évêque et « ne le point cabrer ». Luxembourg, on se l'imagine, ne révèle pas à son correspondant les libertés qu'il prend avec son œuvre épistolaire; c'est Verjus qui s'avise d'en régaler le Roi dans une lettre confidentielle, où il rend hommage aux talents de son collègue improvisé : « M. de Luxembourg, dit-il[1], se conduit au milieu des boutades et des imaginations de ces messieurs avec une adresse, une patience et une modération que je ne puis assez admirer; et il trouve toujours le moyen, quand ils s'égarent, de les ramener tout doucement au but, jusqu'à ce qu'ils lui échappent pour courir à quelque vue nouvelle... »

Tandis que ces débats se poursuivaient hors des frontières, l'horizon, à Versailles, s'assombrissait de plus en plus; on marchait à la guerre d'un pas chaque matin plus rapide. M. de Groot, l'ambassadeur de Hollande, vieil et sincère ami de la France, ne se résolvait pas toutefois à quitter la partie, à proclamer, en prenant ses passeports, la rupture officielle et le conflit inévitable. Il fallut que Pomponne[2], nommé aux Affaires étrangères, lui donnât « honnêtement » avis que son séjour en France était désormais inutile et qu'il serait « plus à propos qu'il ne fût point à Paris au moment de la décla-

1. Verjus au Roi, lettre du 13 avril 1672. — Aff. étr., corr. de Cologne, t. 8.

2. Simon Arnauld, marquis de Pomponne, 1618-1699, ministre des Affaires étrangères de 1671 à 1679.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ration de guerre[1] ». Ainsi poussé par les épaules, Groot demanda son audience de congé, évitant, même alors, de prononcer des mots irréparables. « Il témoigna, écrit le marquis de Pomponne[2], que — n'ayant été arrêté dans son ambassade au delà du temps pendant lequel ses maîtres avaient bien voulu le dispenser de la charge qu'il avait chez eux, que par une longue maladie et la mauvaise saison — il se mettait en état de se servir du congé qu'ils lui avaient envoyé, à cette heure que sa santé et le temps devenaient plus favorables. » Dès qu'il eut franchi la frontière, le 8 avril 1672, le Roi fit publier le hautain manifeste qui déclarait la guerre ouverte entre la France et les Provinces-Unies.

Ce dont on peut s'étonner à bon droit, c'est qu'au moment où Louis XIV passait de la menace lointaine à l'action immédiate, le plan d'opérations depuis si longtemps à l'étude n'était pas encore arrêté, et que l'on discutait sur la méthode à suivre, sur le chemin par où l'on engagerait l'armée. Pour pénétrer au cœur de la Hollande, il fallait traverser l'un des trois bras du Rhin[3]: l'on ne savait lequel choisir, l'Yssel, le plus praticable des trois, étant, disait-on, protégé par un système de défenses formidables. « M. le Prince est fort occupé de cette grande affaire, écrit madame de Sévigné à la date du 27 avril. Il lui vint l'autre jour une manière de fou assez plaisant, qui lui dit qu'il savait fort bien faire de la

1. Note du 8 avril 1672. Aff. étr., corr. de Hollande, suppl. t. 5.
2. Lettre du 25 mars à M. Bernard. *Ibid.*
3. Le Wahal au sud, le Leck au milieu, l'Yssel au nord.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

monnaie : « Mon ami, lui dit M. le Prince, je te remercie, mais, si tu savais une invention pour nous faire passer le Rhin sans être assommés, tu me ferais un grand plaisir, car je n'en sais point ». Une lettre de Louvois confiait à Luxembourg l'embarras où se débattaient nos plus grands capitaines, demandait son avis « sur ce qu'on pourrait faire ». La réponse qu'il reçut était pleine de réserves et de précautions oratoires : « Je sais bien[1] qu'il serait plus prudent à moi de ne point parler, que de m'y hasarder sur des choses dans lesquelles je suis fort malhabile ; mais mon zèle pour ce que je crois avantageux au service l'emporte sur la retenue que je dois avoir, et, après tout, quand j'aurais quelque tort de vous expliquer ma pensée, vous me mandez de le faire. » A ce modeste préambule succède, en raccourci, tout un plan de campagne : « Si l'armée du Roi pouvait attaquer Orsoy et Rheinberg, l'autre, commandée par M. le Prince, Wesel, et celle-ci (l'armée des Alliés), Rées, on se donnerait la main les uns aux autres ; le Rhin serait pris aussitôt qu'on le saurait attaquer, et l'avantage serait, pour l'établissement des conquêtes du Roi, d'avoir des places qui se soutiendraient toutes les unes les autres... »

Par une heureuse rencontre — où le hasard n'a sans doute pas tout fait — le thème général adopté fut presque mot pour mot celui qu'indiquait Luxembourg. Au mois de mai, l'armée française se mit lentement en marche vers la Meuse, séparée en deux masses, dont la plus importante, conduite par le Roi et Turenne, suivit

1. Lettre de Luxembourg du 12 avril 1672.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

la rive gauche du fleuve, tandis que M. le Prince guidait le second corps le long de la rive droite. Le point de concentration fut la ville de Visé, entre Liège et Maëstricht, d'où Condé se rendrait sous les murs de Wesel, tandis que M. de Turenne assiégerait Orsoy et Rheinberg. L'armée alliée, pendant ce temps, réunie sur la Lippe, sous les ordres de Luxembourg, à la pointe droite de la ligne générale, aurait pour objectif de conquérir le Bas-Yssel, et, comme écrit le Roi, « de donner par là inquiétude aux ennemis [1] », en détournant leur attention de ce qui se passerait ailleurs.

Ces dispositions arrêtées, Luxembourg, le 10 mai, se rendit à Cologne pour y faire la revue des troupes, tant françaises qu'étrangères, rassemblées dans l'Électorat, « quatorze mille hommes des plus lestes », dit le correspondant de la *Gazette de France* [2]. Galen, de son côté, avait promis d'amener quatorze mille chevaux et cinq mille fantassins ; mais Luxembourg, dans sa correspondance, semble faire peu de fond sur la réalité du chiffre. Louvois, d'ailleurs, par précaution, se résout à faire en personne un nouveau tour vers la frontière du Rhin, pour combiner une dernière fois l'action commune des troupes alliées avec la grande armée royale. « Sa Majesté, dit-il, me commande de me rendre à Nuys le 19 ou 20 de mai prochain... Si M. de Munster pouvait s'y trouver, ce serait une grande affaire [3]. » Un rendez-vous avec

1. Mémoire de Louis XIV sur la campagne de 1672. *Loc. cit.*
2. *Gazette* de mai 1672.
3. Lettres à Luxembourg des 22 et 26 avril.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Galen fut pris à Keyserwerth : « J'espère, écrit le duc, que, quand vous le verrez, vous en viendrez à bout... Je vous dirai mon sentiment, par l'expérience que j'ai de son caractère, sur la manière dont il le faudra prendre. » Le 23 mai, à Nuys, Louvois rejoignit Luxembourg ; les deux amis, le surlendemain, furent à Keyserwerth, où ils trouvèrent Galen et l'évêque de Strasbourg ; tous les quatre eurent ensemble une longue et sérieuse conférence, où l'on échangea, semble-t-il, autre chose que des compliments. Le ministre, en effet, pas plus que Luxembourg, ne parut ébloui de la façon dont les prélats avaient jusqu'à cette heure tenu leurs engagements. « Il n'y a pas un grain de blé converti en farine, écrit Louvois au Roi avec quelque amertume [1] ; le peu de blé qu'ils ont acheté est gâté ; il n'y a pas un cheval d'équipage, et les deux cents charrettes que l'Électeur doit fournir à M. de Munster ne sont pas encore commencées... J'espère, dit-il plus loin, que le méchant état de toutes les troupes (alliées) rendra M. de Munster un peu plus traitable sur tout ce que j'ai à lui proposer de la part de Votre Majesté ; et je crois avoir disposé M. de Strasbourg à lui parler de manière qu'il n'aura d'autre parti à prendre que de se laisser conduire aveuglément par Votre Majesté. »

Tant bien que mal enfin, on parvint à s'entendre. Les efforts combinés du ministre et du général déterminèrent, avec leurs tristes auxiliaires, l'adoption d'un plan de campagne. Il était temps : déjà l'armée française passait

1. Louvois au Roi, 24 mai 1672.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

victorieusement la frontière des Provinces-Unies, et ses corps avancés allaient mettre le siège devant quatre places à la fois.

Le 26 mai, le duc de Luxembourg quitta Cologne pour se rendre à Munster, dans le dessein d'y retrouver l'évêque et de mettre ses troupes en mouvement : « J'en partirai demain, mande-t-il le 29 à Louvois, marchant sans bagage, à la réserve d'un petit chariot pour me porter à un petit bateau, de la grandeur de ceux que se servent les sauvages, et dont je me servirai pour aller joindre la flotte anglaise, s'il m'en prend envie... M. de Munster, que je ratrapai en chemin, me demanda fort si vous étiez content de lui, et se mit sur vos louanges, excepté sur une chose qu'il regarde en vous comme un grand défaut, qui est d'épargner un peu trop l'argent de votre maître. » Ce ton de bonne humeur témoigne que l'entente règne enfin parmi les alliés. Louis XIV, fidèle à tenir sa promesse, a permis à Galen, dès le premier coup de canon, de se livrer à son penchant pour la maraude et le pillage. Le prélat, aussitôt « ceint l'épée au côté » — non sans « l'avoir bénie à une messe particulière qu'il dit à cet effet[1] » — et ses bandes déchaînées se répandent dans l'Over-Yssel, conquérant sur la route force bourgs et villages, et ramassant force butin. En ce beau début de campagne, c'est Galen tout seul qui commande. Luxembourg, sans intervenir, le laisse jeter son premier feu et « se divertir » à son aise. Le 4 juin seulement — le

1. *Relations véritables des Pays-Bas*. Loc. cit.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

jour même où Condé fait tomber les murs de Wesel — il prend le commandement de toute l'armée alliée.

Avec le contingent envoyé par le Roi, cette armée comprend au total vingt-huit mille combattants. Luxembourg y compte sous ses ordres quelques bons généraux français, en première ligne Chamilly, auquel Louvois n'a pas cru pouvoir refuser ce dédommagement de ses peines : « L'intention du Roi, lui écrit-il sèchement, est que vous serviez sous M. de Luxembourg comme vous eussiez fait si vous eussiez demeuré dans l'armée des alliés, c'est-à-dire qu'en qualité de *Feld-maréchal* il soit votre supérieur, mais que vous fassiez sous lui le détail de tout votre corps. Je me réjouis de ce que vous allez avoir occasion de servir le Roi. » Les lieutenants du *Feld-maréchal* sont encore le comte de Choiseul, MM. de la Vallière, du Montal et de Villeroy. Mais Galen obtint la faveur de garder pour soi seul la direction des douze mille hommes fournis par sa principauté, et l'expérience montra bientôt l'inconvénient de ce partage.

Au commencement, tout alla bien. La première sérieuse entreprise fut l'attaque de la ville de Grool, dans l'Over-Yssel, « une des meilleures places de Hollande », écrit Louis XIV à la Reine [1]. Elle fut prise en quatre jours, après un semblant de défense. Même sort pour Deventer, dont la reddition fut si prompte, qu'on soupçonna les « magistrats » d'être de connivence avec les agresseurs : « Je vois décidément que ces traîtres me tiendront parole », entendit-on dire à Galen. « Jarzé, écrit

1. Lettre du 12 juin 1672. — *Œuvres de Louis XIV.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

à propos de ce siège madame de Sévigné[1], y était avec M. de Munster ; il a eu permission de s'y faire assommer, et il y a bien réussi. Vous savez que Jarzé était exilé. » Rectifions en passant l'erreur de la marquise. Le Jarzé qui fut tué au siège de Deventer n'est pas le héros de la Fronde — dont, dans un précédent volume, j'ai raconté les aventures et la juste disgrâce — mais son fils Urbain-Charles, obscur et modeste officier, dont une balle égarée termina la courte carrière. L'ex « petit maître » de Condé, le frondeur turbulent, le compagnon de jeunesse de Boutteville, mourut, quatre ans plus tard, bourgeoisement dans son lit[2].

Les villes de Zwolle, Zutphen et Doesburg — cette dernière défendue par une garnison de trois mille hommes — se rendirent également presque sans coup férir : et la belle place de Cœvorden, « clé des provinces de Frise et de Groningue », n'offrit pas, trois semaines après, une plus héroïque résistance. Galen l'investit brusquement, avec dix mille chevaux et six mille fantassins, et, presque sans travaux d'approche, le bombardement commença. « La ville est assez forte, et pourrait tenir longtemps, écrit Chamilly à Louvois ; mais je crois qu'il la prendra par ses bombes, à cause de la peur[3]. » C'est, en effet, au siège

1. Lettre du 24 juin 1672 à madame de Grignan. — Ed. Monmerqué.

2. René du Plessis, marquis de Jarzé, décédé le 21 janvier 1676, en son château du Plessis-Bouré, à l'âge de soixante-deux ans, inhumé le 27 du même mois dans la chapelle du château. — Voir la notice de M. Arthur du Chêne, publiée dans la *Revue d'Anjou*.

3. Lettre du 10 juillet 1672. — Voir à l'appendice, p. 542, la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de Cœvorden que se fit, au dire de Pomponne, la première expérience des engins destructeurs inventés par l'évêque. L'effet moral fut foudroyant. Lorsqu'ils virent pleuvoir sur leurs têtes cette grêle de projectiles, éclatant dans les airs avec un fracas déchirant, les officiers municipaux implorèrent une trêve de trois jours. « Pas une heure ! » leur répond Galen ; et, pour la nuit suivante, il annonce un « déluge de feu », plus effrayant, plus mystérieux encore, suivi d'un assaut général où rien ne serait épargné, « pas même les enfants au berceau [1] ». Le cœur, à cette menace, faillit aux assiégés. Malgré le gouverneur, la ville ouvrit ses portes et se rendit à discrétion, ce qui n'empêcha pas qu'elle fût saccagée dans les règles.

Jamais d'ailleurs plus qu'en ces premiers mois n'éclata la férocité des bandes recrutées par Galen. « Ils n'épargnaient sexe ni âge », dit un contemporain ; le viol et l'assassinat étaient le salaire assuré de toute tentative de défense. Sur le bruit de ces barbaries, les populations des villages fuyaient à leur approche, se réfugiaient dans les grands centres, jetant par d'horribles récits « l'effroi et la consternation ». Ce sont — s'écrie, en les voyant à l'œuvre, le comte de Chamilly — « les plus grands misérables qui aient jamais été ! » Galen lui-même, d'ailleurs, en ses heures de gaieté, comparait ses soldats à une troupe de démons, « chargés d'avancer le supplice des huguenots damnés de Hollande ». Les proches témoins de ces exploits sont vite

lettre de félicitations écrite par Louis XIV à l'évêque de Munster pour la prise de Cœvorden.

1. *Annales des Provinces-Unies*, passim.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

écœurés du spectacle ; et Luxembourg, dès les premières semaines, dégoûté de servir avec un pareil auxiliaire, se plaint amèrement à Louvois. « Je ne suis point surpris de ce que vous me dites de M. de Munster, ayant vu par ma propre expérience quel homme c'est, lui répond le ministre d'un ton dépourvu d'illusion... Si vous continuez lui dit-il quelques jours plus tard, à être aussi doux que vous l'avez été jusqu'à présent, vous en essuierez bien d'autres, ce qui fait que je vous conseille de ne plus lui en laisser passer aucune [1]. » Le comte de Chamilly dénonce, de son côté, les exactions éhontées de l'évêque, le pillage auquel il se livre. La ville de Zwolle, dit-il, est « épuisée, ruinée de fond en comble », ainsi que les régions voisines ; les habitants terrorisés « font des vœux continuels pour tomber entre les mains de Sa Majesté, et se voir délivrés des Munstériens [2] ».

Malheureusement la politique a de terribles exigences, et l'intérêt d'État parle d'une voix plus haute que la justice et la pitié. On en peut voir une preuve de plus dans la différence d'attitude qu'observe Louis XIV, selon qu'il a commerce avec l'un ou l'autre de ses alliés. S'agit-il de M. de Cologne, prince faible, inoffensif, marionnette impuissante dont il tient les fils dans sa main, le Roi n'a pas assez d'indifférence et de dédain. Dès l'ouverture de la campagne, l'Électeur a sollicité l'honneur d'aller rendre visite à son puissant allié. Il présente cette requête en termes discrets et modestes, en ayant soin d'accuser

1. Lettres des 18 et 20 juin 1672.
2. Lettre du 10 juillet.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

les distances. Son intention, écrit Louvois, interprète de ses humbles vœux, serait « de mettre pied à terre de fort loin, dès qu'il aura aperçu Votre Majesté, puis, après l'avoir saluée, de remonter à cheval pour la suivre jusqu'à une demi-heure en deçà de Lidberg, où il prétend faire préparer, sous une feuillée, une manière de dîner pour Votre Majesté, devant laquelle il ne prétend pas de fauteuil », se contentant d'« un simple siège, quoique l'Empereur lui donne une chaise pareille à la sienne[1] ». En marge de cette lettre, Louis XIV, de sa main royale, écrit laconiquement : « J'approuve ce que vous me proposez ; il faudrait seulement que le repas fût court. » Toutes choses, au jour fixé, s'apprêtent selon ce programme, et l'Électeur s'applique à faire cette réception aussi « merveilleuse » qu'il se peut. Dans la bourgade de Nuys, où doit avoir lieu l'entrevue, arcs de triomphe, banderoles, inscriptions en latin, festin somptueux, rien n'est omis pour fêter cet hôte de passage, et pour complaire à son orgueil. Mais tout, hélas ! est en pure perte ; l'archevêque en est pour ses frais. Le Roi, quand il le voit courir à sa rencontre, ne descend même pas de cheval, lui fait à peine « en cette posture » un semblant d'« embrassade », refuse de prendre part au banquet qui l'attend, puis, après « un demi-quart d'heure » de phrases banales et de compliments officiels, « expédie » l'Électeur confus et mortifié[2]. En revanche, peu d'instants après, le souverain « retient à sa table, sous une tente,

1. Louvois au Roi, 24 mai, *Œuvres de Louis XIV*.
2. *Relations véritables des Pays-Bas*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

M. l'évêque de Strasbourg, dont la pratique lui est plus utile ».

Quel contraste avec l'accueil réservé, à quelques jours de là, à l'évêque de Munster, quand l'Attila germain fait trêve à sa sanglante besogne pour aller parader à la Cour du Roi très chrétien ! Il y fait son entrée dans le plus galant appareil : « Il marche en un équipage fort militaire, écrit l'historiographe officiel du Grand Roi[1], et a une garde d'heiduques fort beaux à voir, tous vêtus couleur de musc, avec de grands boutons d'argent massif, des sabres courts et larges, et des écharpes rouges. » Le Roi ordonne, en son honneur, un *Te Deum* solennel, où Galen officie lui-même, car, « bien qu'il s'aimât mieux l'épée à la main que la crosse, et en tête d'une armée qu'en queue d'une procession[2] », il ne dédaignait pas de vaquer quelquefois à des soins moins profanes. Au cours de la cérémonie, il présente au Roi l'eau bénite « tout botté, éperonné, vêtu d'un justaucorps brun », et remplit l'office de prélat en cette tenue de mousquetaire. Il a de Louis XIV « une audience de deux heures », suivie d'un festin magnifique où il s'assoit en place d'honneur, et au sortir duquel il est « régalé par le Roi d'une croix de diamants d'un grand prix[3] ». Toutefois, ces pompes et ces délices ne sauraient retenir longtemps un si brillant guerrier : « Il s'en est retourné le même jour à son armée, disant qu'il ne pouvait

1. *Lettres* de Pellisson.
2. *La vie et les faits mémorables de l'évêque de Munster*. Passim.
3. *Relations véritables*. — *Gazette* de 1672, etc., etc..

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

être davantage absent, à cause qu'il fait lui seul le détail de toutes choses [1] ».

Cet édifiant accord est d'ailleurs éphémère et ne saurait survivre aux passagères nécessités des opérations militaires. Dès que le succès de nos armes, le passage du Rhin presque sans résistance, les faciles et rapides progrès de l'invasion française — dont je n'ai pas, après tant d'autres, à refaire ici le tableau — ont « mis à l'aise » l'esprit du Roi sur le début de la campagne, l'utilité d'une diversion dans les régions d'Over-Yssel lui apparaît de moins en moins pressante; le prestige de Galen en diminue d'autant; ses méfaits sont considérés d'un œil moins empreint d'indulgence. Dès la seconde quinzaine de juin, le changement de ton est sensible: « J'envoie vers vous Verjus, lui écrit le Roi le 22 [2], pour vous faire des plaintes de quelques choses qui se sont passées depuis quelques jours, contraires aux traités que nous avons faits ensemble. A quoi m'assurant que vous remédierez, je ne vous ferai la présente plus longue. » La raideur toute nouvelle qu'affecte à présent Luxembourg accentue cette sèche remontrance. Il refuse plus énergiquement de s'associer aux desseins de Galen, de sanctionner par son silence ses fantaisies stratégiques. Le jour où le prélat veut faire passer l'Yssel à son armée sans équipages de ponts et sans trains de bateaux, le général français le prie de « l'excuser, s'il ne peut commander en cette action aux troupes du Roi, ni les exposer si visiblement à un

1. *Lettres* de Pellisson.

2. *Œuvres de Louis XIV*, t. III.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

mauvais succès », ajoutant, avec ironie, qu'il suivra, pour son compte, l'opération « en simple volontaire », curieux qu'il est de voir de près le résultat d'une si belle conception [1]. Et Louvois, mis au fait, encourage fort cette résistance : « S'il fait encore quelque chose sans votre participation, vous devez lui dire que, connaissant par là qu'il n'a pas la confiance qu'il doit avoir en vous, vous aimez mieux laisser commander son armée par ceux en qui il en a tant ».

Quelle est la fureur de Galen, avec quelle violence il s'en prend au *Feld-maréchal* de cette contradiction, on se l'imagine aisément. La position bientôt devient intolérable; et « la méchante humeur » de l'évêque de Munster atteint à de telles proportions, que Louvois mande à Luxembourg qu'il l'autorise, si les choses continuent, à s'en aller avec le corps français et les troupes de Cologne, et à « laisser l'évêque tout seul exécuter les visions dont il a la tête remplie... Il vaudrait mieux seulement, ajoute prudemment le ministre, que la séparation dont vous me parlez vînt de M. de Strasbourg, que si, venant de vous, on pouvait l'imputer au Roi. Je crois que, cela étant, vous trouverez fort bien ici votre place, et que le pis qui vous pourrait arriver serait de commander à part le corps de M. l'Électeur, avec quelques troupes du Roi que l'on y joindrait[2]. » Le duc de Luxembourg ne se le fait pas dire deux fois. Dès le premier prétexte — un désaccord au sujet de l'occupation de Zutphen — il

1. *Lettres* de Pellisson.

2. Lettres de Louvois des 18 et 29 juin. — *Relations véritables*, etc.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

demande son rappel[1], abdique sans un regret son titre de *Feld-maréchal*, prend congé de l'évêque, et rejoint les armées françaises. Galen, libre de toute entrave, va pouvoir enfin sans contrainte donner l'essor à son génie[2].

1. *Mémoires* de Saint-Germain, cités par Désormeaux dans *l'Histoire de la maison de Montmorency*.

2. Sur la manière dont il usa de cette liberté et notamment sur le siège de Groningue, voir l'article déjà cité de la *Revue des Deux Mondes*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE III

Luxembourg rejoint le quartier du Roi à Utrecht. — Tournure nouvelle des affaires. — Rochefort et les écluses de Muyden. — L'événement passe d'abord inaperçu. — Louis XIV à Utrecht. — Rejet des propositions pacifiques des États. — Résolution désespérée de la Hollande. — Rupture des digues. — Les inondations volontaires. — Brusque arrêt des conquêtes de la France. — Le Roi quitte l'armée. — Luxembourg nommé au commandement en chef de l'armée de Hollande. — La ville d'Utrecht. — Insuffisance des troupes françaises. — Louvois prescrit de se borner à la défensive. — Luxembourg administrateur des provinces conquises. — Sa modération au début, malgré les excitations de Louvois. — Ses auxiliaires : l'intendant Robert, Pierre Stoppa. — Luxembourg s'endurcit à la longue ; sa sévérité croissante envers les Hollandais. — Bouffonneries cruelles. — La question religieuse en Hollande. — Luxembourg résiste à Louvois, et reste neutre entre catholiques et huguenots. — Indiscipline des troupes. — Indulgence de Luxembourg. — Motif secret de cette facilité. — Sa popularité dans l'armée.

Dans la première semaine de juillet 1672, Luxembourg, enfin quitte de son ingrate besogne, ralliait, sous les murs d'Utrecht, le quartier général du Roi. L'occasion était opportune, et c'était choisir le moment avec un heureux à-propos. Cette heure est, en effet, celle où la guerre prend brusquement une face nouvelle, où l'affaire de Hollande entre dans une phase imprévue.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Le premier mois de la campagne, marqué pour les armées françaises par de si foudroyants succès, avait amené des résultats qu'on avait pu croire décisifs. Des difficultés attendues, nulle ne s'était réalisée. La manœuvre hardie de Condé, poussant vivement vers la Bétuwe quand on l'attendait sur l'Yssel, avait emporté d'un seul coup toutes les défenses du Rhin; des villes, des forteresses réputées imprenables capitulaient sans résistance; et les Français, dit un contemporain, n'avaient « guère employé plus de temps à se rendre maîtres de toutes les places du plat pays, qu'il n'en faut d'ordinaire à un voyageur pour les visiter au passage[1] ». L'impression générale, en France et en Europe, était qu'on allait voir une nouvelle édition des campagnes récentes de Flandre et de Franche-Comté, où le Roi, par sa seule présence, faisait s'ouvrir les portes et tomber les murailles. La Hollande, au surplus, semblait s'abandonner, se résigner à sa mauvaise fortune. « Les États Généraux, écrit le chevalier Temple[2], étaient troublés et irrésolus sur ce qu'ils devaient faire. Les troupes étaient sans général et, ce qui est pis, sans courage; la faction, la défiance et la sédition avaient pénétré fort avant dans l'État et dans l'armée... » Enfin la division maladroite du pouvoir, partagé entre deux rivaux — le Grand Pensionnaire Jean de Witt, et le jeune prince Guillaume d'Orange, capitaine général — paralysait les forces du pays, paraissait devoir entraîner sa ruine inévitable.

1. *Mémoires* du chevalier Temple.
2. *Ibid.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Aussi, dans cette période, n'a-t-on pas, du côté français, assez de dédaigneuses railleries pour de si piètres adversaires. Caricaturistes, gazetiers, rimeurs et gens de Cour exercent leur verve à l'envi sur ces « républicains », hier encore « superbes », à présent humiliés, l'oreille basse et l'échine ployée. « On a fait une assez plaisante folie de la Hollande, écrit madame de Sévigné[1]; c'est une comtesse âgée d'environ cent ans; elle est bien malade, elle a autour d'elle quatre médecins; ce sont les rois d'Angleterre, d'Espagne, de France et de Suède. Le roi d'Angleterre lui dit: « Montrez la langue.... Ah! la mauvaise langue! » Le roi de France tient le pouls, et dit: « Il faut une grande saignée... » — « Sa Majesté, s'écrie dans le même temps madame de Scudéry[2], va être roi de Hollande comme de France! » Et le « bon La Fontaine » se départ à son tour de sa douceur accoutumée pour lancer aux vaincus des traits de sanglante ironie:

A vous, marchands de fromage[3],
Salut, révérence, hommage!...
C'est à vous d'être en ombrage
De ce terrible équipage
Qu'on fait sur votre rivage.
C'est vous, pêcheurs de hareng,
C'est vous, vendeurs de safran,
Qui prétendez d'un fromage
Faire au soleil un ombrage! ...[4] »

1. Lettre du 27 juin 1672. Ed. Monmerqué.

2. Lettre du 26 juin 1672. *Correspondance de Bussy-Rabutin.*

3. Virelai sur les Hollandais, 1672.

4. Citons encore ces couplets d'une *Lettre en vers* adressés à M. de Béverningck, ambassadeur des États Généraux

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Pourtant, aux derniers jours de juin, un incident surgit, qui eût pu ébranler une confiance moins robuste. Tandis que Louis XIV prenait l'une après l'autre les petites citadelles du Rhin, le marquis de Rochefort [1], « parent et créature de Louvois », comme écrit le comte d'Aligny [2], avait été lancé avec un corps de cavalerie dans la province d'Utrecht, où se trouvait le prince d'Orange. Il s'avança sans rencontrer d'obstacle aux portes mêmes d'Utrecht, que le prince évacua sur le seul bruit de son approche, mit une garnison dans la ville, puis, suivi de cent mousquetaires, poussa sa pointe jusqu'à Muyden, petite place sur le Zuyderzée,

Vous connaissez bien Josué,
Les murs tombaient à ses menaces;
Cependant il a plus sué
Que notre Roi devant vos places.

Au nom de ce juif vous tremblez;
D'où vient cela, ne vous déplaise?
On dit que vous lui ressemblez;
Vous devez en être bien aise.

D'un Hollandais avec un juif
Assez convenable est l'image.
C'est comme la graisse et le suif,
Ou bien le beurre et le fromage.

Mais, selon mon petit conseil,
La chose pèche dans sa source:
Cet homme arrêta le soleil,
Et vous avez hâté sa course!

(*Jean de Witt*, par M. A. Lefèvre-Pontalis, t. II, p. 561.)

1. Henri-Louis d'Aloigni, marquis de Rochefort, maréchal de France en 1675, mort le 23 mai 1676.

2. Mémoires inédits, Mss. de l'Arsenal, n° 3723.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

clé et centre des grandes écluses qui défendent de l'inondation toute cette région de la Hollande. Muyden se rendit comme le reste ; mais Rochefort — incurie, ignorance, ou défaut d'instructions précises[1] — ne conserva pas cette précieuse conquête. « Croyant, dit encore d'Aligny, avoir fait merveille d'avoir pris Utrecht, une des plus belles villes de l'Europe », il y revint avec ses cavaliers et y établit ses quartiers, en laissant le prince de Nassau reprendre et fortifier Muyden. Deux jours après, le 22 juin, « ceux d'Amsterdam, par une résolution subite, se décidaient à lâcher les écluses » ; et les eaux gagnaient peu à peu les plaines basses qui entourent la capitale des Provinces-Unies.

Cette nouvelle, au premier abord, ne produisit qu'une émotion légère, et les suites, semble-t-il, en furent comme inaperçues. L'extraordinaire sécheresse qui régnait depuis un mois retardait, il est vrai, les progrès de l'inondation ; et l'on se consolait de voir quelques points submergés, en se disant, avec Louvois, que nos ennemis recevraient par là « un dommage qu'ils ne pourraient réparer de dix ans ». Les Hollandais, raillait madame de Scudéry [2], « ont levé les écluses d'Amsterdam ; mais ils ne nous ont donné qu'un *demi-bain*, car ils n'ont pas eu assez d'eau pour inonder la campagne. »

Le 3 juillet, Monsieur, « frère unique du Roi », vint visiter la ville d'Utrecht, « qu'il trouva des plus riantes

1. M. C. Rousset, dans son *Histoire de Louvois*, s'efforce de disculper Rochefort, que condamnent unanimement tous ses contemporains (t. I, p. 366 et suiv.).

2. *Correspondance de Bussy-Rabutin*, passim.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

et des plus propres » ; et le chevalier de Lorraine « y traita Son Altesse Royale à dîner avec toute la somptuosité possible [1] ». Louis XIV, deux jours plus tard, y fit une entrée triomphale, au bruit des cloches et du canon, parmi l'acclamation d'un peuple qui voulait, disait-on, « faire connaître sa joie d'être honoré de la présence d'un monarque auquel il s'était soumis de son propre mouvement [2] ». Il est vrai que, le 26 juin, un « traité de soumission » avait été signé par les États d'Utrecht. On y lisait que le gouvernement de la ville et de la province « demeurerait en la même forme et aux mêmes personnes que ci-devant », que l'on y jouirait « du maintien et du libre exercice de la religion réformée », que les habitants ne seraient « ni sujets au pillage ni obligés de se racheter » ; moyennant quoi le roi de France serait accueilli dans Utrecht comme dans une ville de son royaume [3]. Ces promesses furent d'abord tenues ; entre conquérants et conquis parut régner une amitié sans nuages. « Les dames, dit le gazetier, vont tous les jours faire une promenade au camp, et elles semblent tout accoutumées avec les Français, dont la bonne grâce et la galanterie ne les introduisent pas moins dans les cœurs que leur bravoure dans les places qu'ils attaquent. »

C'est au sein de cette quiétude que se tenaient les conférences ouvertes, sur la demande des États Géné-

1. *Gazette de France* de 1672 — Voir appendice, p. 542.
2. *Ibid.*
3. *Advis fidèle aux véritables Hollandais*. Pièces justificatives. — *Mémoires* du marquis de la Fare, etc., etc.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

raux, pour le rétablissement de la paix. Les conditions offertes à la France dépassaient, ainsi qu'on l'a dit, « les rêves les plus hardis de Henri IV, de Richelieu et de Mazarin [1]. » Cession de Maëstricht, des places du Rhin, de la Flandre hollandaise, avec pour prochaine conséquence l'annexion presque inévitable des Pays-Bas espagnols : telles étaient les propositions qui furent, hélas ! jugées insuffisantes, et dont le rejet dédaigneux allait contraindre la Hollande à chercher son salut dans l'excès de son désespoir. Mais les résolutions extrêmes ne semblaient pas alors à craindre : « J'espère que lundi soir, écrit le 2 juillet Louvois à Le Tellier, nous saurons à quoi nous en tenir sur nos voisins ; et je suis bien trompé, ou ils viendront signer tout ce qu'on leur a demandé. » Le Roi, dans une pareille confiance, attendait les nouvelles dans son camp sous Utrecht. Ce que l'on y apprit bientôt ne fut point ce qu'on supposait ; force fut de prendre au sérieux ce que l'on avait jusque-là regardé comme une vaine menace.

« Quand on jette les yeux sur une carte de la Hollande, lit-on dans un ouvrage de géographie militaire [2], on a peine à comprendre qu'un tel pays puisse exister. On ne saurait dire au premier aspect si c'est la terre ferme ou l'eau qui domine. On voit des côtes basses et humides, découpées sur de larges baies ; des grands fleuves, qui n'ont pas l'apparence de fleuves, mais bien de bras de

1. C. Rousset, *Histoire de Louvois*.
2. *Géographie militaire*, par le colonel Niox, t. III.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

mer ; et réciproquement une mer qui paraît changée en rivières et découpe le pays en îles sans nombre ; des lacs, des flaques d'eau qui se croisent dans tous les sens... La Hollande est une conquête de l'homme sur la mer ; c'est un pays artificiel, un pays qu'on a fait. Les Hollandais l'ont créé ; il subsiste parce que les Hollandais le gardent ; il disparaîtrait si les Hollandais l'abandonnaient. » Cette dispute perpétuelle d'un peuple contre la nature a pour moyen d'action tout un système de digues, construites à grands frais et grand'peine [1], qui canalisent les fleuves, resserrent leur cours en des lits invariables, et conduisent leurs eaux à la mer par une échelle d'écluses savamment calculées.

Il est aisé d'imaginer que cette défense contre les flots peut s'utiliser au besoin contre une invasion d'autre sorte ; et, de fait, l'emploi judicieux des inondations volontaires constitue encore, de nos jours, la meilleure garantie de l'indépendance hollandaise. Qu'on rompe les digues, qu'on ouvre les écluses sur certains points déterminés : l'eau se répand avec rapidité sur des espaces prévus d'avance, couvrant de quelques pieds les prairies et les champs sillonnés de petits canaux, cachant aux regards de l'ennemi tous les accidents du terrain, rendant l'accès impraticable, à l'exception des routes, qui, « tracées sur les digues, ne sont que de longs défilés ».

Une fois déjà, en l'an 1629, les armées réunies du roi d'Espagne et de l'Empereur avaient dû reculer devant

1. Telle digue a coûté, dit-on, « le prix d'une digue de bronze revêtue de lames d'argent » (*Géogr. militaire*, passim).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

cette barrière aquatique. Une « ligne d'eau » fut établie dans la région d'Utrecht, formée en grande partie par le cours répandu des rivières le Vecht et le Vaart ; et les envahisseurs, menacés par derrière, exposés à mourir de faim dans des régions pauvres et sans ressources, retournèrent sur leurs pas et quittèrent la partie. En l'année 1672, le moyen de salut que tenta la Hollande fut plus complet, plus héroïque encore, plus désastreux dans ses effets. L'eau douce étant insuffisante, on recourut à l'eau de mer, dont le résultat assuré est de stériliser le sol pour de nombreuses années. Les digues du Zuyderzée furent percées en plusieurs endroits ; un torrent furieux, mugissant, se déchaîna sur le territoire d'Amsterdam ; une nappe sombre et liquide couvrit comme un linceul les prairies verdoyantes et les fertiles campagnes. Puis, à l'abri de cette muraille infranchissable, on établit en hâte des ouvrages fortifiés qui protégèrent tous les points accessibles, de la ligne de Muyden jusqu'au lac de Haarlem. Les canaux furent barrés ; sur l'Amstel surgirent de toutes parts des batteries flottantes et des embarcations armées. Et les vainqueurs se virent contraints d'arrêter leur marche en avant, sous peine de voir la terre se dérober tout à coup sous leurs pas. « Les États, écrit Louis XIV [1], revenus de leur première frayeur, mirent leur pays entièrement sous l'eau, et me mirent dans la nécessité de borner mes conquêtes, du côté de la province de Hollande, à Naerden, à Utrecht et à Woerden. »

1. Mémoire de Louis XIV sur la campagne de 1672. Arch. de la Guerre, t. 1112.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Il faut rendre au Roi cette justice qu'il envisagea d'un œil ferme la brusque chute de ses belles espérances. Sans s'acharner contre les éléments, il prit aussitôt le parti d'ajourner ses projets, de suspendre toute offensive et de se restreindre uniquement à garder les régions conquises, jusqu'à l'époque où les gelées, transformant en sol dur la surface aujourd'hui mouvante, détruiraient cette suprême barrière et permettraient d'atteindre au cœur la puissance hollandaise.

C'est ainsi que se présentait la situation générale, le jour où Luxembourg débarquait à Utrecht et recevait du Roi un accueil chaleureux. Louis XIV, à cette heure, se préparait à retourner en France, où sa présence était désormais plus utile que sur le théâtre d'une guerre momentanément défensive. Mais, cette armée d'occupation qu'il allait laisser derrière lui, il lui fallait un chef énergique et capable, administrateur autant que général, assez prudent pour gouverner sans heurt les peuples des provinces conquises, assez hardi pour profiter de tout retour de la Fortune et saisir le joint « d'entreprendre ». Ce choix, délicat en tous temps, était spécialement difficile par suite de récentes circonstances. Louis XIV, en effet, dès l'entrée en campagne, avait voulu, pour prévenir tout conflit, régler l'ordre et la hiérarchie dans les grands commandements. Turenne, en conséquence, avait reçu le titre et les fonctions de « maréchal général des armées », ayant autorité sur les maréchaux ses collègues. Trois de ceux-ci — les plus considérables — MM. de Bellefonds, de Créqui et d'Humières, refusèrent nette-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ment d'accepter cette subordination, qui eût « déshonoré, dirent-ils, la dignité où ils étaient élevés ». Le Roi, non moins vivement, maintint sa décision [1] ; et les trois maréchaux, après des pourparlers aussi longs qu'inutiles, se virent expédiés dans leurs terres et destitués de tout emploi. L'émoi fut grand, dans le public, de cet éclat, à la veille d'une grande guerre : « Voilà de quoi l'on parle uniquement, écrit madame de Sévigné [2]. L'un dit qu'ils ont bien fait, l'autre qu'ils ont mal fait ; la comtesse (de Fiesque) s'égosille ; le comte de Guiche prend son fausset ; il les faut séparer, c'est une comédie ! Ce qui est vrai, c'est que voilà trois hommes d'une grande importance pour la guerre, et qu'on aura bien de la peine à remplacer... Enfin, la France, qui est pleine de grands capitaines, n'en trouvera pas assez, par ce malheureux contre-temps. »

A défaut de Turenne, absorbé par l'armée d'Allemagne, le commandement en chef des forces de Hollande avait été, dans la pensée du Roi, destiné d'abord à Condé. Mais la santé du prince ne lui permettait plus d'assumer un si lourd fardeau ; à la blessure sérieuse reçue lors du passage du Rhin — le poignet gauche brisé d'une balle de pistolet — s'ajoutaient depuis peu des indispositions pénibles. « Ma santé n'a pas été trop bonne depuis quelque temps, écrivait-il à Luxembourg [3], car je n'ai pas été plutôt quitte de la goutte et de la fièvre que j'ai eues,

1. Lettre de Louvois à Créqui du 22 avril 1672.
2. Lettre du 27 avril 1672. — Ed. Monmerqué, t. III.
3. Condé à Luxembourg, 22 juillet 1672. — Arch. de Chantilly.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

qu'il me fallut percer un abcès qui est venu au-dessous de ma blessure, qui me cause assez de douleur. Il y a même encore de la rougeur au-dessous de l'ouverture de cet abcès, qui me fait appréhender qu'il ne faille faire encore une incision. Le bruit est fort grand que le Roi s'en retournera bientôt à Paris; si cela est, je m'y en retournerai aussi, d'abord que je pourrai souffrir la voiture. Je ne manquerai pas de vous écrire avant cela, pour prendre congé de vous. Conservez-moi, je vous conjure, toute votre amitié... » Ces malaises persistants ne laissèrent même pas à Condé la force nécessaire pour voyager avec le Roi. Au mois d'août seulement, il put quitter Arnhaim, et gagner à petites journées sa terre de Chantilly.

Enfin, pour achever la série, le protégé, « l'âme damnée » de Louvois, son candidat secret pour ce poste d'honneur, le marquis de Rochefort, voyait de jour en jour baisser ses chances et son crédit. Les conséquences de l'affaire de Muyden apparaissaient maintenant à tous les yeux; et Rochefort, accusé d'avoir ou mal compris ou mal exécuté ses ordres, était partout blâmé comme l'auteur responsable de l'échec du plan de conquête. Au reste, en habile courtisan, il opposa bonne mine à mauvais jeu, et fit instance auprès du Roi pour « n'être point abandonné dans les quartiers d'Utrecht », mais pour « suivre Sa Majesté partout où Elle irait [1] ». De sorte, ajoute l'historiographe du Roi, « que ce serait

1. *Lettres* de Pellisson, juillet 1672. — Rochefort fut nommé, en effet, au commandement des troupes de la maison du Roi.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

M. de Luxembourg qui commanderait l'armée que l'on laisse à Utrecht ». Pellisson avait prédit juste; et cette désignation heureuse, dont on a fait honneur au discernement de Louvois, fut, selon l'apparence, l'œuvre toute personnelle du Roi. « Ce qu'il y a de plus agréable pour moi, écrit en confidence Luxembourg à Colbert [1], c'est que la pensée en est venue à Sa Majesté d'elle-même, sans que personne lui ait représenté que je pourrais la servir aussi bien qu'un autre... » Le 10 juillet — le jour où Louis XIV quitta le camp d'Utrecht — le nouveau gouverneur prit possession de son emploi. Le Roi, avant de s'éloigner, lui donna de sa bouche des instructions précises, lui enjoignit de retirer les troupes de certains postes éloignés, de tenir autant que possible le gros de ses forces sous la main, et de veiller avant toute chose que « l'armée demeure en état, ou de profiter des jours qui se pourront trouver d'entrer plus avant durant la belle saison, ou d'attendre les gelées [2] ». Ces recommandations faites, le Roi marcha d'abord vers Bois-le-Duc, bientôt après vers la frontière de France; et, le 1er août au soir, il s'installait à Saint-Germain, laissant ses généraux terminer sans lui la campagne.

C'est dans la ville d'Utrecht que le duc établit son quartier général. Construite sur le Vieux-Rhin, à la pointe d'un triangle dont Amsterdam et La Haye peuvent figurer la base [3], dans le centre d'une plaine élevée qui

1. 26 juillet 1672. Mss. de la Bibl. nat. — Mélanges Colbert, 160.
2. Note du 16 juillet 1672. Aff. étr., corr. de Hollande, t. 92.
3. A 32 kilomètres S.-E. d'Amsterdam et 50 kilomètres E. de La Haye.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

protège ses abords contre l'inondation, Utrecht tirait de cette situation spéciale une grande valeur au point de vue militaire. Dès le mois de juin, le comte d'Estrades, notre ambassadeur à Bruxelles, dans une dépêche au Roi en signalait le prix exceptionnel : « Lorsque le Roi, disait-il [1], sera maître d'Utrecht, il pourra abolir la République et faire en deux mois ce que toutes les puissances du monde n'arriveraient pas à faire ensemble. » Louvois, un peu plus tard, écrit à Luxembourg presque dans les mêmes termes : « Pourvu que le Roi garde Utrecht pendant cet hiver, il est maître de la Hollande. » La disposition de la place ne répondait point, par malheur, à son importance stratégique. La vaste étendue de l'enceinte, la médiocrité des ouvrages, rendaient la défense difficile, à moins d'une garnison nombreuse. « Utrecht, mande Vauban à Louvois [2], est une fort belle ville et une très méchante place. Les faubourgs sont terriblement grands et spacieux. J'en ai visité les environs avec M. de Luxembourg, à qui j'ai donné mon avis pour leur fortification, dans l'intention qu'il m'a dit avoir d'y loger un grand corps d'infanterie pendant l'hiver prochain. » — « Vous connaissez assez cette place, écrit de son côté Luxembourg au ministre [3], pour savoir qu'elle ne peut être gardée que par une armée entière. »

Or l'effectif total de l'armée laissée par le Roi ne dépassait guère vingt mille hommes, que l'on avait dû répartir

1. Lettre du 18 juin. Aff. étr., corr. de Hollande, t. 92.
2. Lettre du 26 août 1672.
3. 16 août 1672.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

entre les villes de la province ; et Luxembourg, dès les premières semaines, insiste avec ardeur pour obtenir quelque renfort : « Plusieurs raisons, dit-il, doivent engager à fortifier ce lieu. Une essentielle, c'est que les ennemis ont désarmé leur flotte, ce qui leur donnera dix mille soldats meilleurs qu'aucuns qu'ils aient... et je sais que le prince d'Orange tient plusieurs conseils pour voir ce qu'il pourra entreprendre, tout ce pays voulant que ce soit sur Utrecht... Après cela, si l'on ne m'envoie pas cinq ou six bataillons, ce n'est pas moi qui perds davantage ; car un échec que les ennemis auraient eu ici, ou seulement si on les avait obligés à se retirer de quelques-uns des postes qu'ils occupent, cela seul serait capable de les engager à demander la paix à genoux. »

Louvois faisait la sourde oreille ; bien mieux, il ripostait en proposant au duc de dégarnir sa faible armée de quelques bataillons pour renforcer celle de Turenne. L'indignation de Luxembourg, à cette menace inattendue, s'exprime en termes violents : « J'aimerais mieux, répondit-il [1], avec cinquante *maîtres* [2] charger une aile de cavalerie que de demeurer ici avec ce qui me resterait ! Car du moins ferais-je une chose hardie qui m'acquerrait de la gloire ; et, si je demeure ici avec rien, les ennemis brûleront nos faubourgs, et il faudra que je quitte sept ou huit postes que j'occupe, ce qui fera à la réputation des armes du Roi la plus grande honte du monde... Je

1. Lettre du 30 août 1672.
2. On appelait *maîtres* les soldats de cavalerie.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

vous le dis encore, redit-il quelques pages plus loin, j'aimerais mieux devenir capitaine de chevau-légers que rester ici si l'on en tire du monde ; car, dès que les choses n'iront plus bien pour nous, les places et les paysans se soulèveront, et l'on sera ici misérables... » Et il termine sa philippique par cette éloquente apostrophe où éclate noblement la fierté de sa race : « C'est ce que je verrais avec la plus grande douleur quand même un autre commanderait, parce qu'en moi bon sang ne peut mentir, et que je m'intéresse plus que la plupart des Français en l'honneur de la France ! »

Au fond, cette vive colère vient moins d'une crainte réelle de voir ses quartiers attaqués que d'un désir fiévreux de prendre lui-même l'offensive, d'accomplir, comme il dit « quelque action de vigueur », et c'est ce que Louvois n'a point de peine à démêler. Aussi, tout en se décidant à renforçer de quelques milliers d'hommes la petite armée de Hollande, s'applique-t-il à calmer la fougue ambitieuse de son chef : « Je vous répète encore, sur ce que vous proposez de faire quelque entreprise, que la meilleure et la plus avantageuse de toutes est de bien conserver Utrecht et que, pourvu que cela soit, les Hollandais sont perdus cet hiver... Oubliez toute autre entreprise, et ne songez qu'à bien conserver les troupes qui sont sous votre commandement pour donner une bataille à *la suédoise*, entre Noël et la Chandeleur [1] »

Force fut de se résigner à « servir le Roi à sa mode ». Le général du corps d'occupation se renferma

1. 31 août 1672.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

donc, au début, dans ses fonctions de gouverneur, d'administrateur général des territoires conquis, et, comme il dit avec dédain, d'« extorqueur des deniers » d'une population épuisée.

Reconnaissons que tout d'abord il essaya de la modération. Nous aurons, par la suite, à reprocher à Luxembourg trop d'actes de dureté, trop de cruautés inutiles, pour ne pas proclamer ici que ces exécutions barbares — dont le souvenir a mis une tache de sang sur un nom d'ailleurs si glorieux — n'ont été commises que plus tard, dans l'énervement d'une lutte interminable, sous le fouet des excitations venues de la cour de Versailles. Son âme, à dire le vrai, n'est pas foncièrement inhumaine. Sa jeunesse tout entière écoulée dans les camps, les tableaux familiers du massacre des champs de bataille, des horreurs de la guerre civile, n'ont pas étouffé dans son cœur tout germe de pitié. Une phrase tombée de sa plume, un mot échappé de ses lèvres, le révèlent par instant plus touché qu'il ne voudrait dire des spectacles affreux qui se déroulent autour de lui. Mais sa volonté se raidit contre ce qu'il juge une faiblesse; trop souvent il se plaît à faire parade d'insensibilité, dérobe son émotion tantôt sous un masque impassible, tantôt sous une railleuse grimace; et cette fanfaronnade, cette affectation de cynisme — dont l'habitude enfin fera comme une seconde nature — causeront à sa mémoire un tort plus grave et plus profond que ses plus lourdes fautes et ses vices les plus indéniables.

De cette contradiction fréquente entre son langage et

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ses actes, les premiers temps du séjour à Utrecht fournissent un exemple frappant. A peine installé dans son poste, ses lettres à Louvois font prévoir à l'avance une attitude impitoyable. « Les États ont commencé à me donner des mémoires auxquels je réponds à chaque article. Ce sont des marauds qui cherchent toujours à se plaindre, qui disent des pauvretés, et qui ne veulent rien faire pour le soulagement de leur pays, de peur qu'un jour on ne leur impute à crime de nous avoir aidés en quelque chose[1]. » Quant à ces « messieurs d'Amsterdam », dit-il un peu plus loin, j'ai fait écrire à ceux qui ont des maisons sur le canal que je les ferais brûler s'ils ne paient contribution; mais ils ne seront pas quittes pour donner de l'argent, car il ne se fera rien que je n'aie quelque chose qui vienne des Indes, je vous le dis franc et net ». A cette déclaration brutale, il n'ajoute que ce correctif : « Si j'en avais quelqu'une galante, croyez-vous que ce fût pour moi? Non, je vous en assure, ce serait pour mon Roi, et vous pourriez bien avoir quelque guenille. Voilà tous mes projets de volerie! » Écoutons cependant les gens qu'il est censé piller, maltraiter de la sorte. Tous, d'une voix unanime, rendent, dans ces commencements, hommage à sa justice, à son attitude conciliante, aux ménagements qu'il garde à l'égard des peuples conquis. « Les troupes françaises, écrit d'Utrecht un gazetier hollandais[2], vivent avec tant d'ordre que l'on n'a pas jusqu'ici le moindre sujet de s'en plaindre, et la

2. Lettre du 24 juillet à Louvois.
1. *Relations véritables*. Loc. cit.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

barque qui y vient d'ordinaire d'Amsterdam continue ses voyages comme en temps de paix, les soldats ne faisant aucune prise sur les habitants de cette ville. » Une lettre des États au marquis de Pomponne[1] reconnaît également que « M. le duc de Luxembourg, gouverneur général, a mis tout l'ordre nécessaire, et autant qu'on le pourrait souhaiter, pour éviter la ruine de la campagne et du pays, qui se faisait par les fourrageurs et gens de guerre ». Et l'on trouve encore en septembre une délibération des notables d'Utrecht remerciant chaudement Luxembourg des soins qu'il prend « pour soulager » la ville et plaider à la cour de France la cause des habitants ruinés, écrasés par les taxes[2].

Mais cette mansuétude relative n'était pas pour plaire en haut lieu; les lettres de Louvois sont pleines d'exhortations à témoigner moins de clémence, à pressurer d'une main plus rude les infortunés Hollandais : « Mettez-vous bien dans l'esprit qu'il ne faut point songer à gagner l'esprit et le cœur de ces gens-là, et qu'il vaut mieux conserver un soldat au Roi que d'avoir leurs bonnes grâces... Sa Majesté n'a pas été persuadée par ce qui est contenu dans votre lettre de ménager autant la ville d'Utrecht que vous le proposez. Il en faut tirer tout ce qui se pourra et y prendre tous les avantages imaginables, sans se soucier de la bonne ou de la méchante humeur des Hollandais[3]. » Luxembourg, néanmoins, ne se rend

1. Lettre des États d'Utrecht, du 19 août 1672. Aff. étr., corr. de Hollande, t. 92.

2. *Advis fidèle aux véritables Hollandais*. Pièces justificatives.

3. Lettre de Louvois du 27 août. Arch. de la Guerre, t. 273.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

pas du premier coup. Nous le voyons encore, pendant les premiers mois, se poser en « médiateur » entre les habitants et les agents du fisc, pourvu toutefois « qu'il n'y ait pas trop de différence de leurs offres aux demandes de M. l'intendant », leur promettre, à cette condition, d'intercéder auprès du Roi. « La vérité, mande-t-il confidentiellement au ministre, est qu'il leur sera difficile de payer ce qu'on leur réclame. Ne croyez pas que, quand je vous dis ça, ce soit par ma sottise naturelle qui fait que j'ai de la peine à demander, car autrefois je l'ai forcée pour tirer de l'argent du pays de Gueldre; mais c'est la pure vérité. » Lorsqu'un ordre de l'intendant fait contribuer la ville pour soixante-quinze mille florins par mois, enjoint en sus aux citoyens de « fournir à chaque soldat une livre de bœuf et un pot de bière par jour », taxe à « quarante livres par tête plus de mille malheureux qui ne vivent que d'aumônes », Luxembourg déclare hardiment que ce sont des « charges trop lourdes », et conseille aux États de s'adresser directement au Roi pour obtenir une réduction. Il appuie lui-même cette requête dans une lettre à Louvois[1] : « Il est vrai que la somme est trop forte. Si vous faites diminuer la demande qu'on leur a faite, ce qu'ils auront promis sera acquitté régulièrement; au lieu que, si nous prétendons faire ces impositions, il y aura bien des lieux d'où l'on ne tirera quoi que ce soit, et le proverbe se trouvera véritable, qui dit que *là où il n'y a rien, le Roi perd ses droits.* » Mais Louvois est inexorable, et la réponse qu'il fait aux réclamations des États ne

1. Lettre du 22 août 1672.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

laisse place à nulle espérance : « Je juge facilement, leur dit-il [1], que vous ne pouvez satisfaire aux demandes sans une très grande peine ; mais, comme nécessité n'a point de loi, et qu'il faut que les armées du Roi subsistent, vous vous accommoderez avec le sieur Robert sur ce que vous aurez à fournir ; autrement, il est impossible que vous ne tombiez dans une très grande désolation. »

Pour mener à bonne fin cette partie de sa tâche, deux hommes étaient adjoints au général en chef, deux hommes fort différents par les mœurs et le caractère, et qui figurent exactement les deux tendances contraires qui se disputent encore l'esprit de Luxembourg. L'un, dont on vient de lire le nom, est l'intendant Robert, type achevé de l'agent fiscal selon le cœur de Louvois, rapace pour le service du Roi, désintéressé pour lui-même, fertile en expédients, brutal dans ses moyens, incorruptible autant qu'impitoyable. « M. Robert fait le diable à quatre, écrit Luxembourg en raillant, et je pense qu'il tirera des États de grosses sommes, ce qui me paraît aisé comme de tirer de l'huile d'un mur. » Les doléances des habitants d'Utrecht nous enseignent quels procédés l'ingénieux intendant employait pour ce résultat, allant lui-même de maison en maison, escorté d'une bande de soldats, laissant « une garnison de deux, quatre et jusqu'à douze de ses satellites en celles où l'on était en demeure de payer, et doublant ce nombre le

1. *Advis fidèle*, Pièces justificatives. Délibération des États du 5 octobre 1672.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

lendemain », faisant même au besoin, pour dompter les récalcitrants, « enlever les lits de dessous les femmes nouvellement accouchées » et emporter « leurs misérables linges » au bout des mousquets des soldats[1]; bref, dit le narrateur, jetant dans le peuple d'Utrecht « une si horrible épouvante, qu'on a vu la femme d'un mercier mourir de peur, au seul bruit de l'approche de ces exécuteurs ». Aussi Robert est-il promptement la terreur de toute la province, et l'on se répète à l'oreille les propos les plus effrayants : « Il a déclaré aux députés des États que, si ce qu'ils alléguaient sur la pauvreté de leur ville était vrai, il ferait mettre le feu aux quatre coins, et lui-même l'allumerait au milieu, afin de réduire en cendres une ville qui n'était qu'inutile et à charge au Roi son maître[2]. »

D'humeur plus débonnaire et plus compatissante était le second personnage, Pierre Stoppa[3], gouverneur

1. *Advis fidèle*. Loc. cit.

2. Il faut reconnaître que les violences de Robert ne constituent pas un fait isolé dans cette guerre. Une brochure, aujourd'hui presque introuvable, éditée à Amsterdam en 1675, *Le conseil d'extorsion, ou la volerie exercée dans la ville de Nimègue par le commissaire Méthelet*, donne des détails qui, même à les supposer exagérés, n'en sont pas moins tristement instructifs sur les procédés d'un autre des mandataires de Louvois.

3. Pierre Stoppa, dont ses contemporains écrivent le nom Stoup, ou Stupe, ou même Stoub, était né à Chiavenna, dans les Grisons, en 1620. Colonel des Gardes-Suisses en 1685, il mourut le 3 janvier 1701, à quatre-vingts ans passés. Il avait épousé, en 1661, Anne-Charlotte de Gondy, bâtarde de la maison de Retz. On le confond souvent (et M. Camille Rousset, dans sa savante *Histoire de Louvois*, n'a pas évité cette erreur) avec son frère cadet, Jean-Baptiste

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

d'Utrecht sous les ordres de Luxembourg. Cette simple figure d'honnête homme, dont la rude atmosphère des camps n'a pas endurci l'âme et desséché le cœur, est assez rare à cette époque pour que l'œil s'y repose avec une certaine complaisance. Originaire du pays des Grisons, entré dès sa jeunesse dans le service de France, il avait rapidement conquis le grade de maréchal de camp. Brave, modeste, un peu froid, homme de ressources sans avoir « un génie fort vif », il était doué, dit le marquis de Sourches[1], d' « un certain patelinage, par lequel il faisait faire aux Suisses tout ce qu'il voulait ». Cette influence sur ses compatriotes se révéla surtout dans la préparation de la guerre de Hollande. Envoyé dans les cantons suisses pour y lever des régiments, Stoppa, à travers mille obstacles, recruta pour la France près de vingt mille hommes d'infanterie; et ce succès inespéré lui valut l'estime de Louvois et la faveur de Louis XIV, qui lui passait son franc parler, ses manières parfois un peu frustes. Un jour qu'il réclamait du Roi le paiement arriéré de la solde des Suisses: « Sire, dit aigrement Louvois, on est toujours pressé par les Suisses; si Votre Majesté avait tout l'argent qu'Elle et ses prédécesseurs ont donné aux Suisses, on pourrait paver d'argent une chaussée de Paris à Bâle. — Cela peut être, reprit Stoppa; mais aussi, si Votre Majesté avait tout le sang que les Suisses ont répandu pour le service de

Stoppa, tué à Steinkerque en 1692, dont nous aurons l'occasion de parler dans la suite de cette histoire.

1. *Mémoires*, t. I.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

France, on pourrait en faire un fleuve de Bâle à Paris. » Le Roi sourit, et fit payer la solde[1].

La première récompense des services de Stoppa fut l'emploi recherché de gouverneur d'Utrecht, et Luxembourg apprécia vite ce précieux auxiliaire : « Si M. Stoupe, écrit-il à Louvois[2], ne commandait pas dans la ville, il faudrait que le Roi l'envoyât quérir, quelque part qu'il fût, car il ne saurait en mettre un qui le serve mieux. » Mêmes éloges quelques mois plus tard : « Je n'ai de ma vie vu un aussi bon cœur que le sien, si dévoué à la moindre chose où il y a du service, et se portant à tout avec une bonne volonté pareille... Cet homme-là nous est plus nécessaire que tout autre[3]. » Sa modération, sa douceur, son désintéressement, le rendirent promptement populaire parmi les habitants d'Utrecht : « J'espère, écrit l'un d'eux[4], que M. Stupe *(sic)* ne trouvera pas mauvais que je lui rende ce témoignage qu'il n'a jamais voulu prendre part aux excès qui se sont commis dans cette ville... qu'il n'a jamais voulu prendre des présents, de quelque nature qu'ils fussent, directement ou indirectement, de peur qu'on ne lui pût un jour reprocher d'avoir profité des misères des habitants d'Utrecht, dont il a toujours eu horreur, et dont il a toujours condamné les auteurs. »

Les bons avis, l'exemple de Stoppa contribuèrent pen-

1. Moréri, *Dictionnaire historique*.

2. 10 octobre 1672.

3. Luxembourg à Louvois, 3 janvier 1673. — Arch. de Dijon, Fonds Thiard.

4. *Advis fidèle*, etc.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

dant quelques mois à maintenir Luxembourg dans une voie conciliante à l'égard des provinces conquises. Peu à peu cependant, à mesure que le temps s'écoule et que l'inaction se prolonge, l'impatience le saisit, une sourde irritation s'accumule au fond de son âme et, par une flagrante injustice, il semble s'en prendre aux vaincus des dégoûts d'une ingrate et rebutante besogne. L'habitude des tristes spectacles ferme insensiblement son cœur à la pitié ; c'est d'une oreille indifférente qu'il écoute désormais les prières et les cris d'une population misérable ; il en vient même à s'égayer de ce qui, au début, lui causait une sorte d'horreur. Lorsque Louvois, pour le piquer au jeu, demande, d'un ton demi-sérieux, s'il n'aurait point, par aventure, bénéficié « d'un petit pot-de-vin », qui le dispose à l'indulgence pour « ses bons amis de Hollande », il repousse d'abord, il est vrai, l'insinuation avec hauteur : « Je ne sais si — malgré l'expérience que vous avez faite, quand j'allai dans le pays de Limbourg, que je n'étais pas capable d'être touché d'aucun vilain intérêt — il vous pourrait passer par la tête que le retardement des contributions peut venir de ce que j'y aurais trouvé quelque ordure *(sic)*, qu'on me donnerait pour ne rien faire. Si cela est, proposez au Roi un autre en ma place, et je vous rendrai grâce[1]. » Mais, sa colère une fois tombée, il n'oppose plus de résistance aux objurgations du ministre, et le félicite sans rancune de sa merveilleuse clairvoyance : « Vous connaissez ces gens-ci comme si vous les aviez vus toute votre vie, quand vous dites que

1. Lettre sans date. — Arch. de la Guerre, t. 288.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ce serait une folie de les vouloir gagner par la douceur ! »

De ce moment, il met sa coquetterie à renchérir sur les vues de Louvois ; c'est avec une verve bouffonne qu'il lui raconte de quelle cruelle façon il pressure ses administrés et les oblige à rendre gorge : « Je vais envoyer brûler aujourd'hui une jolie maison qui est près d'Absconde ; ce n'est qu'à deux heures et demie d'Amsterdam. Il vaut mieux brûler plus loin, parce que ce qui est près ne peut nous échapper. Outre cela, le maître de la maison a détourné les autres de traiter. Pour les avoir empêchés de payer, il trouvera, à la place d'un joli édifice, un placard qui portera qu'on s'en est pris à lui, et que le reste aura la même destinée s'ils ne payent. » Non seulement, écrit-il encore, « nous ne souffrons point les insolences de la canaille ; mais, sur une alarme mal fondée dans nos faubourgs, un gros bourgeois de la ville ayant paru sur sa porte, avec une mine gaie, en se frottant les mains d'un méchant air, je le fis mettre dans un cachot où il est encore[1] ». Quelques soldats, dans le bourg de Campen, ayant été, d'après des rapports de police, « débauchés » du service du Roi par des matelots et bourgeois de la ville : « Vous me manderez, écrit Luxembourg à Louvois[2], si nous pendrons tous les paysans, matelots et bourgeois, ou s'ils se pourront racheter de la corde pour de l'argent. Pour moi, mon sentiment serait que tout fût pendu, à moins qu'on n'en

1. Lettres des 9, 13, 27 septembre, 8 novembre 1672.
2. 26 août.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

eût une grosse somme. » Quelques semaines plus tard : « On fera ce que vous ordonnez ; et s'il ne faut que faire beau feu pour cela, nous brûlerons bien. Il y a le château de Diegfeld, que je voudrais bien pour l'amour de vous qui fût à la place de Chaville[1] ; il est à l'un de ceux du conseil d'Amsterdam, qui devrait donner cent mille francs pour qu'on le laissât en son entier. Mais demain le comte de Sault y enverra, et l'on fera un des plus beaux feux qui se puissent ! » Ces expéditions incendiaires finissent par devenir un jeu, une distraction d'oisifs : « Jamais accès de fièvre n'ont été mieux réglés que notre coutume de brûler, de deux jours, l'un ceux qui sont assez sots pour nous y obliger. » Il s'établit d'ailleurs entre les deux compères comme une émulation de joyeuses plaisanteries. Louvois lui transmettant, avec d'ironiques commentaires, l'humble supplique d'un notable d'Utrecht qui demande à être épargné : « Je vois bien, réplique Luxembourg, que vous ne désirez pas que, lorsque nous brûlerons les maisons, la sienne serve d'exemple ; du reste, quand on le soulagera de ce qui le charge jusqu'à sa chemise, je comprends aussi que vous n'y trouverez nullement à redire. »

Il est pourtant un point sur lequel Luxembourg fait prévaloir plus fermement sa politique, ses idées personnelles, au mépris des inspirations qui lui viennent de la cour de France : c'est en ce qui concerne la question religieuse. Dans l'orgueil enivré de ses premiers succès,

1. Propriété de Louvois.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Louis XIV à coup sûr avait vaguement rêvé de ramener la Hollande au culte catholique, de conquérir d'un bloc tout un peuple à l'Église de Rome, un peu par persuasion, beaucoup par crainte, au besoin par la force. Le 28 juin 1672, l'officieux rédacteur de la *Gazette de France* escompte déjà, d'un ton lyrique, « les très notables avantages » que la Foi recueillera de la conquête royale : « Partout où l'on plante les fleurs de lys, on replante en même temps l'étendard de la religion, en rebénissant les églises des villes conquises. Le cardinal de Bouillon, suivant les intentions de Sa Majesté, prend ce soin si digne de son zèle, et s'attache avec une application singulière à toutes les choses nécessaires pour l'instruction de ce peuple, essayant de soumettre autant de sujets à l'Église que ce grand monarque en soumet à sa couronne. » Louvois, un peu plus tard, préconise hardiment des moyens plus expéditifs. Dans un mémoire transmis à Luxembourg, il lui conseille de menacer les Hollandais d'abattre certaines digues du Rhin et d'inonder ainsi d'immenses portions de territoire, « n'ayant point de doute, ajoute-t-il [1], qu'ils viendront à mains pliées supplier de ne le vouloir faire, et se soumettront ainsi aux ordres de Sa Majesté, en recevant la foi catholique et apostolique, de quoi leurs ancêtres ont fait profession depuis neuf cents ans, par la prédication de saint Villeborden ».

C'est déjà, comme on voit, la politique néfaste de 1685 ; c'est le système des dragonnades treize ans avant

1. Mémoire du 12 août 1672. — Arch. de la Guerre, t. 273.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

la révocation de l'édit de Nantes. L'intérêt de la Foi d'ailleurs n'y entre que pour peu de chose ; les pieuses expressions de Louvois ne doivent point nous donner le change sur ses sentiments véritables. Ses préoccupations, dans la réalité, sont moins religieuses que profanes. Trompé par de fausses apparences, il s'attend à trouver chez les catholiques de Hollande une sympathie plus ou moins déclarée pour leurs envahisseurs ; il espère s'en faire peu à peu, par des flatteries adroites, des partisans actifs et des alliés à l'intérieur. Dans la seule ville d'Utrecht, mandait le 18 juin le comte d'Estrades au Roi[1], on compte « plus de six mille catholiques qui se rallieraient volontiers aux armes de la France ». Le meilleur, le plus sûr moyen de se les attacher serait sans aucun doute de retourner à leur profit la situation existante, et de rendre aux fidèles de Rome les temples d'où jadis les avait chassés la Réforme.

Le clair bon sens de Luxembourg n'est pas dupe de ces illusions. Il reconnaît promptement, dès qu'il a pris contact avec le peuple de Hollande, la chimère de telles espérances. Sans doute l'évêque d'Utrecht et son entourage immédiat lui marquent quelque sympathie, lui fournissent au besoin quelques informations utiles ; mais le petit clergé et la foule des fidèles ne professent pas une moindre horreur que leurs concitoyens huguenots pour les ennemis de leur patrie, font les même vœux secrets pour être délivrés de leur domination et « voir noyé le dernier des Français ». Les moines surtout, Jacobins,

1. Aff. étr., corr. de Hollande, t. 92.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Augustins, Jésuites, sont « les plus mal intentionnés du monde pour le service du Roi », prêchent clandestinement la révolte contre l'occupation française, et préconisent l'alliance avec la catholique Espagne. A leur douleur patriotique s'ajoutent, dit Luxembourg, des considérations privées : « Chacun d'eux jusqu'ici vivait dans sa paroisse comme un petit pape, y faisant tout ce qu'il voulait sans règle et sans dépendre d'aucun supérieur[1] »; ils craignent à présent que « le changement arrivé dans la ville » ne trouble cette indépendance; les injonctions répétées de l'évêque ne peuvent les décider « à quitter leurs chapelles pour venir dans l'église cathédrale y faire les fonctions du service divin ».

Aussi, devant ces résistances, le duc de Luxembourg se résout-il sagement à tenir la balance égale entre catholiques et huguenots, à ménager, par une conduite prudente, les sentiments intimes d'un peuple croyant et sincère. De cette attitude équitable, il ne se départira point durant les dix-huit mois de son gouvernement; ses ennemis les plus acharnés ne peuvent s'empêcher, sur ce point, de proclamer sa tolérance. « Nos hôtes, dit le gazetier d'Utrecht[2], se sont contentés jusqu'ici, pour l'exercice de leur religion, de la grande église appelée le Dôme, toutes les autres étant encore entre les mains des réformés. » Et, quatre mois plus tard, on pourra lire dans le registre des États : « Il a été rapporté aux États que M. le duc de Luxembourg, s'étant plus particulière-

1. Luxembourg à Louvois, lettre du 5 août 1672.
2. *Relations véritables des Pays-Bas*, 16 septembre 1672.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ment fait informer touchant les temples et églises, a décidé qu'il faut que les religionnaires demeurent en possession de leurs temples... Les catholiques pourront cependant faire dire la messe en tel lieu qu'ils voudront [1]. »

Néanmoins, cette modération est exempte de faiblesse; et s'il permet aux protestants de célébrer en paix les cérémonies de leur culte, il ne tolérera point que la chaire se tourne en tribune et que l'on y attaque les serviteurs du Roi. Le comte de Sault, un certain soir, rapporte à Luxembourg qu'il s'est trouvé, dans la journée, à une prédication où l'orateur « déclama fort contre la vie débordée » des conquérants d'Utrecht, contre « les paillardises, jeux, blasphèmes et autres vices qui sont familiers aux Français »; sur quoi le comte de Sault, s'étant « posté à un pilier vis-à-vis de la chaire », s'est efforcé « d'imiter publiquement les gestes et grimaces du prédicateur, pour le rendre ridicule aux auditeurs », sans réussir, par cette mimique, à déconcerter le ministre et à faire cesser son sermon. Luxembourg, le lendemain, se rend de sa personne au prêche, interpelle le déclamateur, lui ordonne de se taire, l'oblige enfin à s'enfuir de sa chaire, au grand effroi de l'assistance. Il réprimera de même les excès de langage du parti catholique : « Nos moines, écrit-il à Louvois [2], exhortaient les fidèles pour les Espagnols ; je leur ai persuadé qu'ils seraient de plus de fruit pour la religion dans les lieux où l'on ne fait point de service public, qu'ici où nous avions des

1. Délibération des États d'Utrecht du 17 janvier 1673. *Advis fidèle*, etc. Pièces justificatives.

2. 19 août. 1672.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

prêtres habitués; ils y sont allés, et ainsi n'ai-je point eu à les chasser. »

Les soucis administratifs s'aggravent, les premiers mois, des ennuis qui résultent de la licence des troupes françaises, du relâchement de discipline qu'entraîne l'inaction prolongée. Toutes les lettres d'Utrecht, tant françaises qu'hollandaises, dénoncent semblablement le désordre funeste où vit l'armée du Roi, du plus obscur « goujat » jusqu'aux « officiers subalternes », sans compter quelquefois certains chefs d'un grade supérieur. La rareté relative des vivres et des subsistances, la disette de fourrages, l'obligation, par suite, d'envoyer prendre au loin par des détachements isolés ce qu'on ne peut trouver aux entours de la ville, rendent la surveillance moins aisée, la tentation plus forte, les abus plus fréquents et plus intolérables. Aussi s'élève bientôt un tumulte de plaintes des paysans rançonnés à merci, des bourgades « nettoyées » de tout ce qu'elles possèdent; et ce concert grandit si fort qu'il va troubler au loin, dans sa Cour majestueuse, la sérénité du Grand Roi. Louvois, dès la première quinzaine d'août, en touche un mot à Luxembourg, d'un ton encore léger et sans grande insistance : « Sa Majesté, en entendant la lecture de la lettre où vous parlez de la quantité de marmites qui sont dans votre camp, m'a demandé si c'étaient les *courses* que faisaient les officiers et soldats qui les garnissaient si bien. Vous voyez que cela veut dire qu'Elle ne l'approuverait pas, et qu'il faut par toutes voies que vous l'empêchiez[1]. »

1. 12 août 1672.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Recommandation opportune! Luxembourg, en effet, témoigne, convenons-en, trop d'indulgence pour ces « pilleries » et ne paraît guère s'émouvoir si « quelque galopin » envoyé au fourrage met, comme il dit, « un mouton dans sa trousse, ou des hardes, s'il en peut prendre[1] ». Quand les choses vont trop loin, quand l'aventure surtout a fait du bruit, il fait pendre, de temps à autre, deux ou trois maraudeurs, pour apaiser les « criailleries » et pour servir d'exemple; puis, après ce coup de vigueur, il rentre dans son calme et ferme de nouveau les yeux. Cette dédaigneuse indifférence devient bientôt de la part de Louvois un objet continuel de gronderies et d'objurgations, la source de querelles constamment renouvelées entre les deux amis. Le ministre, non sans raison, veut qu'on s'en prenne aux officiers des « manquements » de leurs hommes : « Vous ne viendrez point à bout de réduire les troupes au point que vous désirez, lui répète-t-il dans toutes ses lettres, par faire pendre des soldats; punissez les officiers, et vous verrez que tout le désordre cessera[2]. » Ce n'est pas, d'ailleurs, que Louvois se soucie peu ou prou des larmes et des cris du pauvre peuple de Hollande; cette considération le laisse parfaitement insensible. Mais, ce que prennent à leur profit les officiers et les soldats, c'est sur quoi il fait fond pour grossir le trésor royal; et tout pillage particulier lui semble un vol fait à l'État. Telle est aussi la conception de l'intendant Robert. Ce

1. Luxembourg à Louvois, sans date. Arch. de la Guerre, t. 288.
2. Lettre du 30 août.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

zélé commissaire, qui paraît placé là pour contrôler son chef et renseigner sous main Louvois sur Luxembourg, avive par ses propos l'irritation ministérielle : « Les troupes, écrit-il à Louvois dans ses lettres confidentielles, s'appliquent davantage à piller qu'à fourrager. Ils tuent leurs chevaux de fatigue pour rapporter ce qu'ils pillent, et rapportent peu de fourrage pour les nourrir... Je me plains depuis le matin jusqu'au soir de la licence qui est parmi les troupes ». De ce fâcheux désordre, Robert accuse nettement le duc de Luxembourg, dénonce sa hautaine insouciance en face du « gaspillage », son désir excessif de rester « populaire », au prix de quelques complaisances, parmi les officiers comme parmi les soldats. « Il a tant de facilité qu'après avoir un peu crié tout demeure toujours impuni. Les officiers le connaissent sur ce pied-là, ce qui est cause qu'ils ne tiennent point du tout la main à l'ordre et à la discipline, étant bien persuadés que, quoi qu'il arrive, en disant un mot en particulier à M. de Luxembourg, ou en lui faisant dire un mot par une personne de qualité, il accordera ce qu'ils voudront. On ne peut avoir meilleure intention ni aller plus droit au bien du service que fait M. le duc de Luxembourg; mais sa facilité gâte tout[1]. » Après ce réquisitoire, Robert convient toutefois que toute la faute n'est pas au général en chef; la solde insuffisante des troupes, plus encore le retard que l'on met à payer leurs maigres subsides, incitent officiers et soldats à prendre de leurs mains ce qu'ils ne reçoivent point

1. Lettre du 27 septembre. Arch. de la Guerre, t. 287.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

d'ailleurs : « Après m'être plaint de la licence des troupes, je suis obligé de vous dire que la misère en est en partie cause. Je ne sais pas quand vous voudrez qu'on augmente leur paye; mais, assurément, la meilleure partie des officiers subalternes ne vit que du pain de munition, et je dirais presque tous, n'était qu'il y en a qui profitent du pillage des soldats[1]. »

Louvois n'admet point cette excuse, et son mécontentement s'exprime avec sévérité : « Le Roi a été bien surpris, mande-t-il rudement à Luxembourg, de voir que le pays est encore au pillage et exposé à toutes les violences des soldats. Vous savez aussi bien que qui que ce soit que c'est le vrai moyen de ruiner les troupes et le pays... Sa Majesté m'a commandé de vous faire savoir qu'Elle désire que vous y remédiez par quelque voie que ce soit, en sorte que les paysans de la campagne soient dans un aussi grand repos en payant leurs taxes, qu'ils l'étaient du temps des Hollandais. » Luxembourg n'est pas homme à supporter, sans relever l'attaque, qu'on le morigène sur ce ton; et sa réplique est d'une curieuse audace, dans une époque où le seul nom du Roi suffit à faire toutes les langues se glacer et se ployer toutes les échines : « Il semble, à voir votre lettre, que ce ne soit pas moi qui, tout le beau premier, vous aie mandé la

1. Luxembourg, quelques semaines plus tard, confirme ces allégations : « Je vous dirai franchement une chose, qu'on nous a dite à M. l'intendant et à moi qui contribuait au désordre : c'est que la plupart des officiers sont gueux, et que les subalternes vivent des vaches que prennent les soldats, faute d'autre chose. » (3 novembre 1672.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

peine où me mettaient les pillages... Vous croyez que, pour satisfaire tout le monde et ménager les gens, j'ai eu des indulgences plénières. On a trouvé ici que j'en avais si peu, qu'il n'y a guère de gens avec qui je n'aie été mal, parce que le Roi m'en avait assez dit pour que je ne songeasse qu'à faire observer un grand ordre, sans vouloir capter la bénévolence de personne, qui est une chose à laquelle je ne me suis point occupé. Ainsi, de torts je n'en ai point, puisque je ne me les reproche pas le premier ; et si je suis assez malheureux pour que le Roi ne soit pas content de moi là-dessus, je ne lui promets pas de mieux faire[1]. » Il ne défend pas moins vivement certains de ses subordonnés, que Louvois voulait faire punir : « Si j'avais reçu des ordres du Roi pour l'interdiction des trois colonels[2] qui allèrent ensemble au fourrage, je vous le dis tout franc, monsieur, je ne les aurais pas fait exécuter, que je n'aie représenté le fait à Sa Majesté, qui tous les jours dans le Conseil casse des arrêts obtenus sur choses supposées. Ces trois messieurs n'ont eu aucun tort... Dans ces choses-là, conclut dédaigneusement la lettre, on fait du mieux que l'on peut, et j'aime beaucoup mieux ne me mêler de rien que de recevoir des lettres comme la vôtre, que je ne devais point du tout m'attirer ! »

Louvois n'insista pas, du moins pour le moment, et les choses poursuivirent leur cours. Les troupes continuèrent à piller, les populations à gémir, Luxembourg à

1. Luxembourg à Louvois, sans date. — Arch. de la Guerre, t. 288.
2. MM. Dauger, de Rantz et de Tallart.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

fermer les yeux sur ce qu'il regardait comme un mal nécessaire. Au fond, cette indulgence fait partie d'un système et d'un plan préconçus. Lorsqu'il tolère certaines licences parmi ceux qu'il a sous ses ordres, il compte bien, quoiqu'il s'en défende, gagner les cœurs de ceux qu'il doit conduire au feu et rattraper en dévouement ce que perdra la discipline. « Qu'on les mène à l'ennemi, et l'on verra ce qu'ils sauront faire ! » C'est une formule qui vient constamment sous sa plume. De fait, si dangereux qu'il soit, le procédé lui réussit. Nul chef ne fut, en aucun temps, plus populaire que Luxembourg. Tout ce qu'il demande à ses hommes — encore, comme on verra, qu'il leur demande parfois des choses extraordinaires — il l'obtient d'eux sur l'heure et sans hésitation. Berwick, qui ne l'aime guère, le constate après Saint-Simon : « Sa grande familiarité, écrit-il [1], lui avait attiré l'amitié des officiers, et son indulgence à ne point trop se soucier d'empêcher la maraude l'avait fait adorer des soldats, qui, de leur côté, se piquaient d'être toujours à leur devoir quand il avait besoin de leurs bras... Jamais homme n'eut plus la confiance des troupes qui étaient sous ses ordres. » Jusqu'au bout de sa longue carrière, à travers mille vicissitudes, il gardera cet ascendant, verra rayonner ce prestige. Ce chétif général, avec sa longue figure bizarre, ses yeux noirs étincelants sous la broussaille des sourcils, sa taille tordue et contrefaite, est, à l'heure du combat, l'invincible héros que l'on suit avec

1. *Mémoires* du maréchal de Berwick. — Collection Michaud et Poujoulat.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

fanatisme, un entraîneur d'hommes sans égal. « La France, crient un jour ses soldats [1], repose tout entière sur sa bosse ; et la Victoire s'y est nichée, au détriment de ses ennemis ! »

1. *Essais tactiques* du chevalier de Folard.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE IV

Côté politique de la mission de Luxembourg. — Les factions en Hollande : les « honnêtes gens » et la « canaille ». — Chefs respectifs des deux partis. — Le Grand-Pensionnaire, Jean de Witt. — Guillaume d'Orange, perpétuel rival de Luxembourg. — Son portrait moral et physique. — Sa passion pour la guerre. — Sa haine de la France. — Son élévation au stathoudérat. — Luxembourg soutient le parti du Grand-Pensionnaire. — Négociations clandestines avec ce dernier. — Conditions proposées de part et d'autre. — La lutte s'aggrave entre Jean de Witt et le prince d'Orange. — Démission du Grand-Pensionnaire. — Massacre des deux frères de Witt. — Scènes de sauvagerie. — Responsabilité de Guillaume dans ces événements. — Effervescence en Hollande. — Luxembourg songe à profiter du désarroi général. — La fermeté du stathouder déjoue ces projets. — L'ordre rétabli dans les Provinces-Unies — Triomphe complet du parti de la guerre.

Toute la guerre de Hollande, du début à la fin, offre ce caractère spécial que l'action militaire et la diplomatie y marchent constamment de front. Pendant les sept années qu'elle dure, et presque sans interruption, on négocie en même temps qu'on se bat, tantôt à ciel ouvert comme lors du congrès de Cologne, tantôt dans la coulisse et par des agents clandestins. Nous avons vu, dès les premières semaines, sur les conseils de Pierre de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Groot, les États Généraux ouvrir des conférences, faire des avances à leurs envahisseurs. Le rejet de ces conditions et l'attitude hautaine du Roi n'ont pas découragé les partisans obstinés de la paix; des pourparlers, officieux cette fois et remplis de mystère, s'établissent bientôt à Utrecht entre les personnages qui représentent les deux pays. On ne s'étonnera pas de voir le duc de Luxembourg diriger en personne ces négociations. Au XVIIe siècle — même encore au siècle suivant — la division des rôles n'est pas tranchée comme de nos jours; certains emplois, distincts en apparence, ne sont très souvent séparés que par des frontières imprécises. On passe sans transition d'un congrès dans un camp, de l'épée à la plume. Tout général d'armée doit être, à l'occasion, doublé d'un diplomate; de même qu'en un besoin pressant un ambassadeur de carrière n'hésite pas à lever une troupe, pour achever par la force l'œuvre où la persuasion s'est montrée impuissante.

Luxembourg, à peine installé, constate et signale en Hollande deux partis, deux « factions », de tendance opposée : d'une part « les honnêtes gens », c'est-à-dire les gens modérés, amis de la conciliation et du repos public; et, d'autre part, ce qu'il nomme « la canaille[1] », qui tient pour la lutte à outrance tant qu'un seul étranger foulera le sol natal. Dans le premier parti, on compte les magistrats, les « bons bourgeois », les commerçants, tous ceux qui ont pignon sur rue et possèdent du bien

1. Luxembourg à Louvois, 5 août 1672. — Arch. de Dijon. F. Thiard. Registre 22.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

au soleil. Ceux-là sont, dit-il, « fort fâchés que le traité de paix que Grotius négociait n'ait point eu lieu. Ils sont tous d'accord que le véritable intérêt de la Hollande serait d'avoir la paix avec la France, de jouir de l'amitié et protection du Roi, et de continuer leur commerce, qui suffit, comme ils en sont persuadés, pour les rendre riches et heureux ». Ces sentiments sont, à n'en pas douter, ceux de la grande majorité des États Généraux, de ceux-là mêmes qui, quelques mois plus tôt, écrivaient à l'Empereur d'Allemagne : « Nous ne pouvons nous dispenser d'engager solennellement notre foi et notre parole que nous n'avons jamais seulement songé à troubler le repos de l'Europe, et de représenter que, la navigation et le commerce faisant tout le bonheur et la prospérité de cet État, nous ne pouvons comprendre comment on nous peut seulement soupçonner de vouloir faire la guerre[1]. »

Mais ces hommes doux et pacifiques ont à compter avec « la populace », laquelle, au dire de Luxembourg, est « fort méchante et en très grand nombre dans ce pays », et qui n'a point les mêmes raisons pour vouloir « la paix à toute force ». Le parti militaire, assez peu nombreux il est vrai, mais actif, énergique, accorde à présent son concours à « la faction démocratique ». Enfin dans le même camp se rangent, pour la plupart, les « ministres et prédicants », dont l'intransigeant fanatisme n'admet point de compromission avec les ennemis de leur foi, et qui, « jouissant d'un grand crédit parmi le

1. Aff. étr., corr. de Hollande, t. 92.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

bas peuple des villes », le rend « fort mal intentionné » à l'égard des Français[1].

Chacun des deux partis a son chef attitré ; chacun de ces chefs est un haut personnage, un grand dignitaire de l'État ; et leur rivalité mutuelle, sourde d'abord et souterraine, éclatera bientôt au grand jour, dégénérera en lutte sanglante, et provoquera, en fin de compte, une révolution violente dans les destinées du pays.

Par la retraite de Pierre de Groot[2], la direction des modérés était exclusivement passée aux mains de Jean de Witt[3], Grand-Pensionnaire depuis l'an 1652, adversaire passionné de l'influence anglaise, et par suite ennemi-né de la maison d'Orange et de Nassau, qui pendant tant d'années avait gouverné la Hollande. C'est par sa secrète influence qu'en 1667 avait été voté, dans l'assemblée générale des États, le célèbre *Édit perpétuel*, qui abolissait à jamais le système du stathoudérat, frappant d'un coup direct les espoirs ambitieux du jeune Guillaume d'Orange. Malgré l'ardente hostilité que, par cette attitude, il souleva contre lui, ses détracteurs eux-mêmes et les plus chauds amis de la maison d'Orange sont obligés de rendre hommage aux vertus solides du « grand Jean », à sa rare probité, à ses qualités d'homme d'État : « Dans ses dix-

1. Lettre de Luxembourg du 5 août, *passim*.

2. Devant les attaques dont il était l'objet, il s'exila lui-même le 22 juillet. Ses biens furent aussitôt saisis et confisqués. (*Gazette* du 28 juillet 1672.)

3. Né à Dordrecht le 24 septembre 1625, mort le 20 août 1672. — Voir, sur cet homme d'Etat, la savante étude de M. A. Lefèvre-Pontalis, *Jean de Witt*, 2 vol. in-8°, 1884.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

huit ans de ministère, écrit après sa mort le chevalier Temple[1], il ne s'est jamais occupé ni de ses plaisirs ni de son bien-être, et presque point de sa fortune... C'était un homme d'une activité infatigable, d'une constance inflexible, d'un esprit net et profond, d'une intégrité sans tache. » La faute capitale de sa vie — qui lui fut durement reprochée et finalement causa sa perte — était d'avoir, dans ces dernières années, pour ménager les deniers de l'État, négligé systématiquement de fortifier les places-frontières et licencié les vieilles troupes mercenaires entretenues par la République. Mais ce fut une erreur et non une trahison ; l'unique mobile de ses actions fut toujours « sa passion ardente pour ce qu'il jugeait profitable au bien de son pays[2] ». Il apportait cette même bonne foi dans la politique extérieure. Pour lui, le vrai péril reste toujours la concurrence de la marine et du commerce anglais ; et, contre ce danger, aujourd'hui comme jadis, l'alliance française lui apparaît comme le meilleur remède, la seule garantie efficace. Aussi, malgré les querelles passagères, ne désespère-t-il pas de voir renaître et refleurir la belle union d'antan. Conclure, à des conditions acceptables, un arrangement avec le roi de France, dont on évincerait l'Angleterre : tel est le rêve qu'il poursuit sans relâche du jour de l'entrée en campagne. C'est sur ce même terrain que nous le verrons se tenir, pour engager avec le

1. Lettre traduite de l'anglais et envoyée à Pomponne par un agent français. — Aff. étr., corr. de Hollande, suppl. t. 5.

2. *Ibid.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

commandant de l'armée de Hollande une négociation secrète.

Quant au chef du parti guerrier, plus d'un lecteur sans doute l'a déjà pressenti; car le nom de Guillaume d'Orange est comme inséparable du nom de Luxembourg. A tout instant de leur histoire— et spécialement dans la période qui fait l'objet de ce volume— la destinée les met aux prises, les oppose l'un à l'autre, donne ce duel en spectacle à l'Europe attentive; et le rideau tombera sur cette scène vingt fois renouvelée, sans qu'acteurs ni public aient témoigné nulle lassitude. Mais si, à première vue, la partie entre eux semble égale, on ne saurait en dire autant de la chance des deux adversaires. Toujours, malgré sa constance héroïque, la victoire échappe à Guillaume; c'est tout au plus s'il peut, de loin en loin, vanter comme un succès une affaire indécise. Ses échecs, au contraire, sont aussi nombreux qu'éclatants; et son ferme sang-froid, l'énergie qu'il déploie à dompter son âme violente, l'orgueil qui le provoque à n'avouer jamais ses défaites, semblent parfois prêts à fléchir devant ce malheur persistant. « Ce duc de Luxembourg, qui est en possession de me vaincre partout, vient encore de le faire à Nerwinde », mandera-t-il avec amertume à son allié l'Empereur d'Allemagne. Et qui ne sait l'exclamation qui lui vaudra de son rival la célèbre réplique: « Ne pourrai-je donc jamais battre ce méchant bossu-là? — Bossu, comment le sait-il? Il ne m'a jamais vu par derrière! »

Le personnage qui va se trouver désormais mêlé d'une façon si étroite à toutes les phases de ce récit, de même

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

que Luxembourg naquit enfant posthume; son père, Guillaume II de Nassau, stathouder de Hollande, avait quitté cette terre huit jours avant qu'il y fît son entrée, le 14 octobre 1650. Comme Luxembourg encore, il vint au monde chétif, souffreteux, n'ayant que le souffle, et fut sauvé par une mère admirable, Henriette-Marie Stuart, fille de Charles Ier d'Angleterre. Elle disputa victorieusement son enfance à la mort, anima son âme et sa chair de la merveilleuse énergie qui le fit triompher des pièges tendus par la nature. Guillaume lui dut plus encore, au témoignage de ses contemporains: « La princesse douairière d'Orange, écrit le chevalier Temple[1], était la femme du meilleur esprit et du plus grand sens que j'aie jamais connue; et je ne doute pas que le prince n'ait tiré de cette mère vertueuse le germe de toutes les hautes qualités qu'il possède. » La mauvaise fortune fit le reste; l'adversité précoce fut, pour l'enfant sans père, une bienfaisante et rude éducatrice. Pauvre, entouré d'ennemis, suspect, du fait de sa naissance, à ceux qui tenaient le pouvoir, il est, dès sa première jeunesse, placé sous le contrôle sévère de Jean de Witt, rival héréditaire des siens; et, si l'influence maternelle domine secrètement dans son cœur, il lui faut pourtant à toute heure dissimuler ses sentiments, donner le change sur ses idées, ses désirs et ses ambitions, cacher à des yeux vigilants ses sympathies et, plus encore, ses haines.

Ce qu'il acquiert à cet apprentissage, on se l'imagine aisément. Nul homme ne fut jamais plus impassible et

1. *Mémoires*, Ed. Michaud et Poujoulat.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

plus maître de soi, plus ferme contre la souffrance, ne contempla d'un œil plus dédaigneux les revers et les trahisons, ne se raidit plus fortement contre les coups du sort, les déceptions de l'existence, ne gouverna d'une main plus assurée sa barque au milieu des écueils. Mais cette rare force d'âme a sa contre-partie. Ce cœur vaillant est dur, inexorable; cette volonté tendue ne s'embarrasse d'aucun scrupule; cette bouche, qui ne se plaint jamais, est facile au mensonge, indulgente au parjure; ces yeux, qui n'ont jamais pleuré, ne sauront exprimer ni pitié ni tendresse.

A sa nature morale correspond son aspect physique. Au-dessus d'un corps maigre et frêle, aux épaules étroites et voûtées avant l'âge, s'incline une tête au front large et puissant, qui plie sous le poids des pensées. Le nez saillant, recourbé en bec d'aigle, donne au profil arqué quelque vague ressemblance avec le grand Condé. Ses yeux, sous de sombres sourcils, brûlent d'un éclat fiévreux; les joues, pâles, émaciées, trouées par la petite vérole, paraissent comme labourées par les soucis et les souffrances; les lèvres, fortement serrées, coupées au coin d'un pli profond, accentuent l'expression morose de la physionomie. Tout son être respire une gravité sévère; ceux qui vivent dans son entourage disent ne l'avoir jamais vu rire, sauf parfois au fort d'une bataille. Comment, d'ailleurs, pourrait-il s'égayer? Sa vie est une torture constante; des maux de tête cruels lui tenaillent le cerveau sans trêve; des crises d'asthme l'étouffent et déchirent sa poitrine par une toux continuelle; dès sa jeunesse, il ne pourra dormir que la tête relevée par plusieurs oreil-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

lers [1]. A vingt ans, il en porte trente; à trente, il paraît un vieillard. Son langage est bref et tranchant; ses manières brusques et bourrues; il méprise « la bonne grâce française », et se fait gloire d'effaroucher les gens. Les lettres, les sciences et les arts ne l'intéressent que faiblement, bien que sa prodigieuse mémoire facilite pour lui toute étude, et qu'il soit, assure-t-on, un remarquable polyglotte. Le hollandais est sa langue naturelle; mais il comprend et parle encore le français, l'espagnol, l'italien, l'anglais et l'allemand. Il n'y cherche, d'ailleurs, aucun plaisir d'esprit, et n'y voit qu'un moyen de servir ses vues d'homme d'État. La politique, les finances et la guerre, seules ces choses le touchent et l'émeuvent; seules elles lui donnent quelque jouissance; seules il les juge dignes d'effort.

La guerre surtout! Voilà l'unique passion qui fasse vibrer cette âme rigide et bouillonner ce cœur glacé. Il l'aime comme on aime une maîtresse, avec d'autant plus de ferveur qu'il n'est guère payé de retour. Des dons et des talents qui font les grands souverains, celui de capitaine est peut-être le seul que lui ait refusé la nature, et c'est celui de tous qu'il met à plus haut prix. Il souffre cruellement de cette lacune de son génie, mais les déceptions qu'il éprouve ne sauraient le décourager. Ses fautes de stratégie, ses erreurs de tactique, cette malchance obstinée qui fait dire à ses détracteurs que « M. le prince d'Orange peut au moins se vanter qu'aucun général à son âge n'ait levé tant de sièges et perdu autant de batailles »,

1. Macaulay, *Histoire d'Angleterre*, t. II.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

il met tout sur le compte d'un apprentissage incomplet. Général en chef à vingt ans, il n'a pas pu, dit-il, étudier à fond son métier et recevoir d'un maître les premiers principes de son art : « Je donnerais, s'écrie-t-il un jour, une bonne partie de mes États pour avoir servi quelques campagnes sous M. le prince de Condé! » Il ne désespère point toutefois qu'une longue pratique supplée aux grandes leçons qui lui ont fait défaut, et garde ce patient espoir jusqu'au dernier jour de sa vie. D'ailleurs, il faut le reconnaître, ce qui lui manque comme science technique, il le regagne — et au delà — par la ténacité et par le caractère. L'énergie de sa volonté tient du prodige et confine au génie. Il n'est jamais plus grand qu'au lendemain d'un désastre. Pas un instant il ne faiblit ; pas une fois il ne s'abandonne ; en aucun cas surtout il ne se reconnaît vaincu. Son sang-froid, sa lucidité redoublent dans l'épreuve. Sans perdre une heure, il se remet à l'œuvre ; et son adversaire triomphant « n'a pas encore chanté le *Te Deum* »[1], qu'il le trouve devant lui, debout, réparé, tout prêt à combattre. Ses campagnes et ses batailles sont d'un médiocre tacticien, mais elles sont aussi d'un grand homme.

Tel est l'adversaire redoutable que les modérés de Hollande voient surgir devant eux, aussitôt les premières défaites, et qui s'oppose résolument à toute ouverture pacifique. Qu'il entre en cette intransigeance quelque hostilité personnelle à l'égard du Grand-Pensionnaire, on ne saurait le contester. Cependant la pensée du petit-fils du Taci-

1. Macaulay, *loc. cit.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

turne monte plus haut et porte plus loin qu'un simple désir de vengeance. Celui qu'il vise dès ce moment est plus puissant que Jean de Witt. Le plan qu'il a conçu dans son cerveau précoce rayonne hors des limites de sa propre patrie. Aux regards de Guillaume d'Orange, le véritable ennemi c'est le roi Louis XIV, et le but qu'il s'est assigné, c'est d'affranchir l'Europe de la domination française. Sa politique, on l'a dit justement, n'est ni anglaise ni hollandaise ; elle est surtout « européenne » ; et son perpétuel objectif est de briser le joug auquel un seul peuple asservit la communauté des puissances. Malgré l'antipathie de race, le contraste des caractères, l'éloignement qu'inspire au puritain sectaire la dévotion fastueuse du souverain catholique, l'objet de la haine de Guillaume n'est pas la personne même de Louis[1]. Peut-être même, au fond du cœur, l'admire-t-il en le jalousant ; il ne permet pas en tout cas qu'on le rabaisse en sa présence. Un de ses familiers, après une visite à Versailles, lui disant un jour en raillant — par allusion à madame de Maintenon et à M. de Barbezieux — que ce qu'il avait vu de plus curieux en France était un roi pourvu d'un ministre en bas âge et d'une maîtresse quinquagénaire : « Cela doit vous prouver, lui répondra sèchement Guillaume, qu'il ne se sert ni de l'un ni de l'autre ». Mais c'est à la France qu'il en veut ; c'est son abaissement qu'il poursuit avec une ardeur inlassable ; c'est contre sa vaste ambition qu'il se constituera le champion de l'Eu-

1. Voir à l'Appendice, p. 544, une lettre de Louis XIV à Guillaume qui témoigne de leurs bonnes relations avant cette guerre.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

rope. Et l'instinct populaire ne s'y trompe pas chez nous. Le seul nom de Guillaume d'Orange excite les fureurs de la foule ; et nous verrons plus tard, au faux bruit de sa fin subite, le peuple de Paris célébrer la nouvelle par de si bruyantes réjouissances, qu'un provincial, fraîchement débarqué, croit à la naissance d'un Dauphin, et se trouve tout surpris d'apprendre que le sujet de cette joie délirante est la mort d'un prince étranger.

Au point où nous prenons aujourd'hui son histoire, Guillaume est encore loin de cette éclatante renommée. Il n'est, pour ses compatriotes, que le descendant d'une grande race, peut-être un espoir pour l'avenir, mais, dans le temps actuel, un personnage de second plan, dont la récente autorité est discutée, battue en brèche. Il a, pendant ses vingt premières années, vécu loin des affaires publiques ; puis subitement, trois mois avant le début de la guerre, en février 1672, les États Généraux assemblés à La Haye se sont par hasard avisés du pâle adolescent dont les ancêtres ont fondé l'indépendance de leur patrie. Un mouvement subit se déclare, dont les efforts de Jean de Witt ne peuvent rompre le cours; le jeune prince est nommé « capitaine général des armées de terre et de mer », et prend sur l'heure possession de l'emploi [1]. Les

1 Ceux qui étaient le plus engagés dans le parti de ce prince, écrit le vicomte de Montbas dans son *Mémoire sur la campagne de 1672*, criaient publiquement que le seul et unique remède pour réunir les esprits était de le faire capitaine général. Personne n'osait dire encore « stathouder », autrement dit vice-roi, car cette charge était incompatible avec celle de capitaine général. Toutes les pro-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

qualités de commandement, l'activité, l'ardeur dont il fait preuve lui valent, quelques semaines plus tard, une élévation supérieure [1]. Une résolution des États abolit l'Édit perpétuel, rétablit le stathoudérat [2]; et c'est alors que s'engage le conflit, chaque jour plus vif et plus aigu, entre les deux premiers dignitaires de l'État, le Stathouder et le Grand-Pensionnaire, Guillaume d'Orange et Jean de Witt. Dans cette lutte d'influence entre deux factions opposées, l'intérêt de la France ne peut être douteux. Luxembourg, pour sa part, n'hésite pas un moment; et toute sa politique consiste à soutenir discrètement le bourgeois sage et pacifique contre le prince jeune et aventureux qui veut jusqu'au bout tenir tête aux trahisons de la Fortune.

C'est d'ailleurs le Grand-Pensionnaire qui fait — ou qui fait faire — les premières ouvertures. Une lettre de Luxembourg adressée à Colbert et confiée au comte d'Ar-

vinces et tous les particuliers qui avaient voix dans l'État avaient fait serment solennel de ne permettre jamais qu'elles fussent exercées par une même personne; et il avait été arrêté que le premier qui proposerait quelque chose contraire à cette résolution serait déclaré criminel de lèse-majesté et ne pourrait jamais avoir sa grâce sous quelque prétexte que ce pût être. M. le prince d'Orange avait fait le serment comme les autres... Il jura et promit solennellement que, quand on lui voudrait donner la charge de stathouder, il la refuserait. Sur cette condition, on lui accorda la charge de capitaine général pour la campagne qui allait commencer. »

1. Voir, dans la *Gazette de France* de 1672, le détail des moyens employés par Guillaume pour gagner les États et le peuple de Hollande.

2. La résolution qui abolit l'Édit perpétuel est du 2 juillet 1672. La proclamation de Guillaume comme stathouder eut lieu le 8 juillet.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tagnan — celui-là même dont un roman célèbre a popularisé le nom — conte en détail la visite mystérieuse qu'il vient de recevoir [1] : Un « ami intime de M. de Witt » est venu le voir à Utrecht, lui a confié, sous le sceau du secret, les désirs du vieil homme d'État : « Il m'a dit que ses sentiments étaient que la Hollande fît sa paix, en demeurant dans une alliance fort étroite avec la France, et même dans un engagement de n'en pouvoir jamais abandonner les intérêts, sans en avoir aucun qui pût être conjoint avec ceux d'Angleterre ; que, si Sa Majesté voulait appuyer la faction de M. de Witt en cela, elle pourrait reprendre le dessus et acheminer les affaires à ce que je viens de vous dire ». A cette invite inattendue le duc répond d'abord en gardant une prudente réserve : « J'ai répondu à cela comme un homme qui ne peut qu'écouter, et qui ne doit se mêler d'autre chose, insinuant pourtant ce que je croyais être de l'intérêt du Roi ». La meilleure attitude est, ajoute-t-il sagement, de « faire faire tous les pas aux autres, et d'attendre les expédients qu'ils pourraient proposer, sans engager Sa Majesté en nulle manière du monde, leur disant que c'est leur affaire de remettre leur pays en liberté et M. de Witt à la tête des affaires ».

Louvois, mis au courant, approuve fort cette façon d'agir : « Je commence toujours mes lettres par des animadversions, écrit-il [2] ; mais je veux continuer celle-ci

1. Luxembourg à Colbert, juillet 1672. Mss. Bibl. nat. Mélanges Colbert, nº 160.

2. Lettre du 24 juillet 1672.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

par des louanges. On ne peut mieux répondre que vous avez fait à celui qui vous a parlé de la part de M. de Witt. Continuez et, sans lui rien donner par écrit, laissez-lui entendre que le Roi oublierait volontiers la méchante conduite de son ami et ne serait point fâché de le voir remonter sur sa bête ». D'ailleurs, dit plus loin le ministre, « si M. de Witt veut parler ou envoyer quelqu'un avec qui l'on puisse parler plus clairement, il sera très bien reçu, et il peut s'assurer que personne n'aura connaissance de la négociation qu'il aura fait faire avec le Roi ».

Sur cet encouragement, les pourparlers s'engagent; et la correspondance de Louvois et de Luxembourg indique plus nettement sur quelles bases repose tout ce projet d'entente. L'idée fixe de Jean de Witt est toujours de briser l'influence anglaise en Hollande, et de libérer sa patrie de la domination de la maison d'Orange. L'instant, croit-il, est favorable; bien des gens « se repentent déjà d'avoir élu le prince Guillaume pour stathouder », et « cette faction péricliterait sans doute », si le roi de France faisait mine d'accorder certaines concessions [1]. Le Grand-Pensionnaire, à coup sûr, est trop bon patriote pour vouloir la paix à tout prix, et, s'il peut consentir à l'abandon de quelques territoires, ce n'est que pour mieux assurer dans le présent et dans l'avenir l'indépendance de son pays. Luxembourg ni Louvois ne repoussent d'emblée ce programme. Ils font simplement observer que, le gouvernement anglais marchant pour le présent

1. Luxembourg à Louvois, 27 juillet.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

d'accord avec la France, il ne saurait être question de rompre sans raison avec Sa Majesté britannique et de faire « une paix séparée » ; c'est une chose à quoi, sans nul doute, « le Roi ne consentira jamais, quand même il prévoirait qu'il lui en dût coûter toutes ses conquêtes [1] ». Mais, après cette profession de foi, Louvois se hâte d'ajouter que, « par la suite, Sa Majesté sera bien aise que la Hollande ne gardât aucune dépendance de l'Angleterre » ; que, dans la discussion des conditions de paix, la France prendra en main l'intérêt de M. de Witt, au détriment du prince d'Orange, quelle que soit sur ce point « la sollicitation des ambassadeurs anglais » et que « l'on entendra volontiers les propositions » du Grand-Pensionnaire pour conclure un traité avantageux aux deux nations.

Pour preuve de sa bonne volonté, Luxembourg se propose de faire partir pour La Haye, en sourdine, un émissaire auquel, dit-il, « j'offrirai tout ce qui dépendra de l'autorité que le Roi m'a donnée ici pour servir M. de Witt ». Le peuple de Hollande étant « fort susceptible des impressions qu'on lui donne », ce messager, adroit et bien muni d'argent, emploiera son talent à « faire courre de petits avis, durant que les esprits sont échauffés », et « cela ne pourra manquer de faire un bon effet ». Enfin, un autre agent secret, « cousin du sieur de Witt », est expédié vers le Grand-Pensionnaire. Si la réponse qu'il en rapporte « paraît aller à quelque chose, je trouverai bien moyen, mande encore Luxembourg, de l'envoyer

1. Louvois à Luxembourg, 24 juillet.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

jusqu'à Paris, sous le prétexte des États de cette province (d'Utrecht) ». Tous ces pourparlers, au surplus, ne se feront que de vive voix, par mesure de prudence : « Je n'ai point voulu permettre que l'on écrivît rien sur ce sujet, et vous pouvez vous assurer que cette négociation ne sera point éventée[1] ».

L'envoyé cependant tarde beaucoup à revenir ; une semaine s'écoule dans l'attente. Luxembourg s'en inquiète, et commence à concevoir des doutes sur l'heureuse issue de l'affaire : « L'homme qui était allé trouver M. de Witt n'est pas encore de retour. J'ai peur que son ami d'ici se flatte quand il croit qu'il pourrait faire quelque chose ; car, pour moi, je ne le tiens plus en cet état-là. » Louvois, mieux renseigné, est plus sceptique encore : « Nous apprenons tous les jours[2] des nouvelles de la décadence du sieur de Witt, ce qui fait appréhender que la négociation que l'on pourra faire avec lui ne soit une chose fort inutile. J'attendrai néanmoins avec impatience des nouvelles de la réponse qu'il aura faite et, en cas qu'il soit encore en état que l'on puisse faire quelque chose avec lui, rien n'est plus à propos que le prétexte que vous avez trouvé pour faire venir ici son ami. » Les mauvaises nouvelles, de ce jour, se succèdent coup sur coup ; et la révolution qui s'opère à La Haye dissipe enfin toute illusion. Le prince d'Orange, vers la fin de juillet, paraît avoir pris le parti de jouer son va-tout et de brusquer les choses. Une lettre insolente et

1. Luxembourg à Louis, 5 août 1672.
2. Lettre du 16 août.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

hautaine qu'il adresse au Grand-Pensionnaire annonce cette attitude et ouvre les hostilités. Jean de Witt, en effet — fatigué de s'entendre accuser de haute trahison — avait mis son rival en demeure de le justifier. La réponse qu'il reçut était grosse de menace : « En ce temps misérable et injurieux, je me trouve distrait par tant d'affaires, que je ne puis me soucier de l'enquête des choses passées. La justification que vous désirez de moi par votre lettre ne pourra être tirée que des actions que vous avez faites[1]. » Deux jours plus tard, le coup est plus direct; les actes succèdent aux discours. Le frère aîné du Pensionnaire, Corneille de Witt[2], grand bailli ou *ruart* de Putten, tout dévoué à son frère et comme lui fougueux adversaire de la faction d'Orange, est dénoncé par un nommé Tychelaer — sorte de barbier-chirurgien plus d'une fois condamné pour crimes — comme l'ayant secrètement chargé d'empoisonner le stathouder. L'imputation est dénuée de toute preuve, l'accusateur digne de tout mépris. Le grand bailli pourtant est arrêté, jeté en prison; et le procès s'instruit, au milieu des clameurs d'une foule exaspérée. Traité comme un grand criminel, soumis à la torture pendant une heure et demie, Corneille de Witt fit voir une constance admirable, et confondit son dénonciateur. Il n'en fut pas moins condamné au bannissement perpétuel et déclaré déchu de tous ses honneurs et emplois.

1. Lettre traduite et envoyée à Pomponne par le sieur Bernard, agent français à Utrecht. Aff. étr., corr. de Holl. t. 92.

2. Né à Dordrecht, le 10 juillet 1623.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Conserver le pouvoir en de telles conditions parut à Jean de Witt incompatible avec sa dignité. Il se rendit, le 4 août, à la séance des États Généraux, et leur offrit sa démission de la magistrature suprême, s'en remettant à leur justice pour la résolution à prendre[1]. La démission fut acceptée ; le sieur Fagel, greffier des États Généraux, zélé serviteur de Guillaume, se vit quinze jours plus tard élu Grand-Pensionnaire[2] ; et l'on put croire que le jeune prince, content d'un triomphe si complet, ne pousserait pas plus avant sa vengeance.

La journée n'était pas achevée qu'il fallut changer d'opinion, et qu'un lâche attentat vint ternir la gloire du vainqueur. Que ce crime détestable ait été son œuvre directe ou qu'il l'ait seulement inspiré, il est au moins certain qu'il ne fit rien pour l'empêcher, rien pour en châtier les auteurs, et que lui seul en eut le bénéfice ; tous les efforts de ses panégyristes ne sauraient faire que le sang répandu n'imprime sur sa mémoire une tache ineffaçable. Ce fut, dans le premier moment, l'impression unanime des spectateurs du drame : « Ceux de la faction de M. de Witt sont dans une consternation épouvantable, mande Luxembourg à Louis XIV[3], et les autres ne laissent pas de trouver bien violentes les premières marques d'autorité que donne M. le prince d'Orange, que les gens du pays disent avoir fait faire sous main cette action ». La nouvelle parvint à Utrecht

1. Relation manuscrite de la mort des frères de Witt. Aff. étr., corr. de Hollande, suppl. t. 5. Voir à l'appendice, p. 545.

2. Le 20 août 1672.

3. Lettre du 22 août 1672.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

le surlendemain, 22 août; Luxembourg, sur l'heure même, envoyait un exprès au Roi, pour lui annoncer l'événement qui allait modifier d'une manière si profonde la situation politique et la physionomie de la guerre. Son récit, celui de Stoppa, et certains documents conservés aux archives des Affaires étrangères, donnent les détails suivants sur la tragédie de La Haye[1].

L'arrêt de bannissement qui condamnait Corneille de Witt lui enjoignait de sortir de La Haye et du territoire de Hollande dans le plus bref délai. C'est pourquoi le Grand-Pensionnaire, le jour même qu'il se vit remplacé dans son poste, se résolut d'aller chercher son frère au fond de sa prison, pour le conduire hors des frontières. Il s'y rendit à pied, accompagné seulement d'un laquais et d'un secrétaire; mais il commit la faute de se faire suivre par les rues d'un carrosse à quatre chevaux, dont la vue provoqua les rumeurs de la populace. Nombre de gens se mirent à protester « contre le crime d'un des frères, et l'insolence de l'autre, qui prétendait emmener ce criminel en triomphe ». C'est escorté de tels murmures que Jean de Witt atteignit la prison. On l'y laissa pourtant pénétrer sans obstacle; mais lorsque, peu d'instants après, il envoya son secrétaire chercher dans le carrosse une copie du jugement, la foule retint cet homme, l'empêcha de rentrer, puis s'en prit au carrosse, menaçant le cocher de mort s'il ne se retirait sur l'heure. Le

1. Lettres de Stoppa et de Luxembourg du 22 août 1672, Manuscrit des Aff. étr., *loc. cit.* — *Gazette de France* de 1672. etc.,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

cocher, comme on pense, ne se le fit pas dire deux fois ; et plusieurs centaines d'exaltés commencèrent à monter la garde à la porte de la prison. Un grand nombre de femmes, armées de pierres et de bâtons, s'étant mêlées à cette canaille, se distinguaient par leurs propos furieux. Le Pensionnaire, sur cette nouvelle, descendit dans la rue, dans le dessein de calmer les esprits. Sa présence fut saluée par des clameurs de mort, et quelques hommes armés « se mirent à disposer les mèches de leurs mousquets », prêts à tirer « s'il voulait passer outre ». Il rentra ; le geôlier referma sur lui le guichet ; et Jean de Witt remonta vers son frère, auquel il annonça, d'un ton plein de sang-froid, qu'ils étaient tous deux prisonniers, menacés tous deux du même sort. Il était onze heures du matin.

Les États Généraux n'avaient point levé leur séance. On les vint avertir en hâte du « tumulte dont la ville était remplie et du désordre qu'on avait sujet d'appréhender ». Ils délibérèrent un moment sur les moyens de « tirer d'embarras les deux frères », et s'en rapportèrent finalement aux officiers de la cour provinciale, qui à leur tour se déchargèrent sur le fiscal [1], Jean Raisch, et lui confièrent cette épineuse mission. Le fiscal dirigea vers les abords de la prison trois compagnies de cavalerie, les seules qui fussent à La Haye ; puis, prenant avec lui quelques milices bourgeoises, il fut trouver les prisonniers, les dissuada de chercher à sortir tant que durerait l'effer-

1. On nommait ainsi une sorte de juge militaire, qui remplissait des fonctions analogues à celles du commissaire dans les Conseils de guerre.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

vescence du peuple, promettant à cette condition qu'ils ne courraient aucun danger. Ils convièrent le fiscal à se mettre à table avec eux ; tous trois dînèrent de fort bon appétit ; après quoi le bailli « se mit sur son lit, dans sa robe de chambre », pendant que Jean prenait une Bible, dont il lut quelques chapitres. Pas une seule fois, de toute cette matinée, la sérénité des deux frères ne parut un instant troublée.

Quelques heures passèrent de la sorte. Vers les trois heures après midi, le bruit se répandit que les gens des faubourgs et les paysans des villages, surexcités par certains émissaires, se portaient en masse sur La Haye pour faire justice des traîtres et punir les bourgeois de leur criminelle inertie. Une vive panique se déclara ; on crut déjà voir la ville envahie, livrée au pillage. Les escadrons de cavalerie furent expédiés du côté des barrières, pour protéger les ponts-levis et barrer les issues ; et la garde de la prison passa aux mains de la milice bourgeoise. Cette milice se répartissait en quelques compagnies, qu'on distinguait selon la couleur du drapeau. La compagnie « du drapeau rouge », connue pour la plus modérée, fut chargée d'assurer la sécurité des deux frères ; mais d'autres compagnies se rassemblèrent spontanément, notamment celle du « drapeau bleu », commandée par des officiers de la faction du prince d'Orange. On ne sait quelle main mystérieuse fit, précisément à cette heure, distribuer à cette dernière troupe des rations abondantes de vin, d'eau-de-vie et de liqueurs, « dont elle n'avait cependant pas besoin pour augmenter une fureur déjà trop violente ». Échauffés par ces libations, surexcités par les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

discours de quelques forcenés — notamment l'échevin Van Banchem, l'un des grands chefs du parti patriote — les hommes du drapeau bleu marchèrent sur la prison, sommèrent la compagnie de garde de leur céder la place. Celle-ci tenta d'abord quelque semblant de résistance; mais à la fin, intimidée et « craignant les coups de mousquet », elle lâcha pied, « fit un tour en arrière », et laissa le champ libre à cette légion d'énergumènes.

Les chefs des assaillants, contents de ce succès, firent au premier moment quelques louables efforts pour modérer le zèle de leurs soldats, et les exhortèrent à conduire, sans coups et sans mauvais traitements, les deux frères à l'Hôtel de Ville, jusqu'à l'heure où le prince d'Orange aurait décidé de leur sort. Mais que peuvent les discours sur une populace déchaînée? Une grêle de balles leur répondit, qui troua, sans la renverser, la lourde porte de la geôle. Un maréchal ferrant, s'emparant d'un marteau, fit sauter la serrure, commença de briser les gonds. Le geôlier, terrifié, acheva d'ouvrir la porte, et la bande, se précipitant, monta tumultueusement à la chambre des prisonniers. Ils les trouvèrent assis, calmes, et regardant en face; Jean de Witt, en manteau de velours, tenait en main l'Écriture sainte. Le maréchal ferrant, son lourd marteau levé, se jeta sur Corneille, cherchant à l'assommer; mais il heurta le bois de lit, et son poing laissa tomber l'arme. Un autre, avec une demi-pique, frappa le Grand-Pensionnaire à la tempe. La blessure fut légère, bien que le sang jaillît en abondance; et Jean de Witt, se tournant vers son agresseur: « A quoi sert tout ceci? lui dit-il en souriant. Nous sommes inno-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

cents; conduisez-nous où vous voudrez, et nous faites examiner. »

Sur ces mots, les deux frères s'embrassèrent tendrement et se dirent le suprême adieu; puis, au milieu des hurlements, tous deux suivirent le flot qui les entraînait vers la rue, dans l'intention, leur disait-on, de les mener jusqu'à l'Hôtel de Ville. Comme ils descendaient l'escalier, un soldat prit une planche massive, la lança furieusement dans le dos du Grand-Pensionnaire, qui roula au bas des degrés. Il se releva cependant, nu-tête, ensanglanté, franchit le seuil de la prison, et fit quelques pas dans la rue. A ce moment, un notaire de la ville, du nom de Soanen, l'assaillit pique en main, et lui laboura le visage. Alors seulement il voulut fuir; mais la foule, en se resserrant, lui ferma le passage. Un coup de crosse asséné sur la nuque le fit choir sur les genoux; il eut la force encore de lever les mains vers le ciel et de murmurer une prière; quand un sieur van Valen le prit par les épaules, le coucha sur le sol, lui posa son pied sur le cou et, criant à pleine voix : « Voilà le scélérat qui a trahi sa patrie! » l'acheva à bout portant d'une balle de mousquet dans l'oreille. Son frère, qui marchait derrière lui, subit aussitôt le même sort; quelques arquebusades l'atteignirent dans les reins; il s'abattit à terre, et des soldats lui défoncèrent le crâne avec la crosse de leurs mousquets. Cinq heures du soir sonnaient quand prit fin cette boucherie.

Lorsque, sur le pavé rougi, ils virent les frères étendus côte à côte, les miliciens du drapeau bleu s'approchèrent rapidement, se disposèrent en demi-cercle, firent

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sur les corps gisants « une salve générale », qui les eût « réduits en poussière », si, de leurs mousquets mal chargés, « les balles ne fussent pour la plupart tombées avant qu'ils tirassent ». Ensuite ils s'en allèrent « fièrement », abandonnant ces tristes restes « au divertissement de la canaille ». La scène qui s'ensuivit défie toute description. On dépouilla les deux cadavres, on se partagea leurs vêtements[1] ; on les traîna nus, par les pieds, jusqu'au gibet de la prison, où on les hissa tête en bas, liés avec des mèches de mousquets. Un pasteur de la ville, du nom de Simonides, se « réjouissait les yeux » de ce spectacle : « Sont-ils assez haut, monsieur le ministre ? cria l'un des bourreaux. — Non, lui répliqua-t-il, pendez ce grand coquin encore un échelon plus haut. » Alors seulement, dit-on, Corneille, le grand bailli, rendit le dernier soupir. La rage des scélérats n'en demeura pas là ; on leur ouvrit le ventre, on arracha le cœur et les entrailles, on coupa les pieds et les mains, qu'on vendit à l'encan, parmi les quolibets, depuis dix écus jusqu'à trente. La fille du Pensionnaire, attirée par les cris et par les rires joyeux, se mit à sa fenêtre afin d'en apprendre la cause, et fut frappée d'une telle horreur qu'elle en faillit mourir. La nuit seule mit un terme à ces profanations sauvages ; mais au délire du sang succéda le délire de joie. Le peuple des faubourgs se répandit dans les rues de la ville ; des salves de mousquet, se succédant sans intervalle, célébrèrent les exploits de

1. Un valet de la poste prit le manteau du Pensionnaire et le promena par les rues en criant : « Voilà la guenille du Grand Jean ! »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

cette glorieuse journée; des feux clairs, qui flambaient dans les carrefours et sur les places, entretinrent la gaieté jusqu'à la pointe du jour. « On voit parmi la foule une si grande allégresse que ce n'est pas croyable, et c'est tout de même comme s'il y avait kermesse », écrit cette nuit même à Pomponne un de ses agents à La Haye[1]. Profitant de l'inattention, les domestiques du Pensionnaire emportèrent les deux corps, qui furent, la nuit suivante, enterrés secrètement dans les caveaux de l'église Neuve.

Tandis que ces choses avaient lieu, le prince d'Orange se trouvait à Alfen, quartier général de l'armée. Il y reçut, le matin même du meurtre, un message des États l'informant qu'une émeute était sur le point d'éclater et réclamant sa présence à La Haye. Il s'abstint de répondre et resta dans son camp. Il était le soir à souper quand arriva la nouvelle du massacre. Parmi ses familiers, « il y eut de la presse à qui lui en donnerait le premier avis, comme d'une chose qu'on jugeait qui lui serait très agréable[2] ». Il pâlit cependant au récit de l'assassinat, témoigna quelque indignation, et promit de se rendre à La Haye le lendemain, pour y rétablir l'ordre et rechercher les meurtriers. Il y fut en effet; mais, lorsque les États le prièrent de châtier les principaux coupables, il s'excusa froidement « sur ce que le nombre des complices paraissait trop considérable », observant, au surplus, « que les humeurs étaient encore trop émues

1. Lettre du 20 août 1672.— Aff. étr., corr. de Hollande, t. 92.
2. Relation manuscrite des Affaires étrangères, *loc. cit.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

pour pouvoir être apaisées par de faibles remèdes, et que les caustiques n'étaient point de saison[1] ». Il fit mieux, car, un peu plus tard, il distribua des places et des honneurs au délateur du grand bailli et à tous ceux « qui s'étaient distingués dans le massacre des deux frères ». Si l'on veut apprécier quel fut son rôle en cette affaire, on peut s'en rapporter au langage que le prince tint lui-même à Gourville qui, quelques jours après, l'interrogeait sur ce point délicat : « Il me répondit qu'il pouvait m'assurer qu'il n'avait donné aucun ordre pour les faire tuer », mais que, ses amis étant venus, au commencement des troubles, demander ce qu'ils devaient faire, il s'était contenté « de les renvoyer à La Haye[2] », où l'on a vu comment ils interprétèrent son silence. « Au reste, ajouta Guillaume, ayant appris cette mort sans y avoir contribué, je ne laissai point de m'en sentir un peu soulagé. »

Cette indulgence toutefois n'alla pas jusqu'à l'inaction. Tout en laissant dormir le glaive de la Justice, le stathouder ne tarda pas à faire sentir la vigueur de son bras. La victoire de l'émeute dans les rues de La Haye avait provoqué au début quelque fermentation dans les grands centres hollandais. « Le peuple, écrit un gazetier de ce temps, s'accoutume aisément au carnage; il pourrait continuer cette sanglante tragédie sur les premiers qu'il choisira pour victimes de son courroux[3]. » A Rotterdam, à Amsterdam, en d'autres villes encore, on dressait à la

1. Relation manuscrite des Affaires étrangères.
2. *Mémoires* de Gourville.
3. Lettre de La Haye du 25 août. *Gazette* de 1672.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

hâte des listes de suspects, et les honnêtes gens effrayés « ne faisaient point de façon de dire tout haut que personne, hormis la canaille, ne pouvait plus demeurer en sûreté en Hollande[1]... » Même des gens ajoutaient « qu'il ne fallait plus rien payer » de ce que demanderaient les États Généraux[2]. Luxembourg, en mandant ces nouvelles à Louvois, paraît avoir songé à profiter du trouble des esprits et du désarroi général pour marcher sur la capitale et provoquer un soulèvement contre la faction orangiste : « Si, dans une conjoncture comme celle-ci, écrit-il, on osait quitter Utrecht, je trouverais des endroits par lesquels, malgré les inondations, je pourrais avancer assez près d'Amsterdam; et peut-être ne m'y verrait-on point sans que cela y fît du remue-ménage. Mais, si nous ne devons rien craindre des principaux bourgeois, la populace, en revanche, est si pleine de mauvaise volonté que je ne me hasarderais pas à être plus d'une nuit éloigné de cette ville[3]. »

La fermeté du prince d'Orange dissipa promptement tous ces rêves. Quelques jours s'étaient à peine écoulés qu'il tenait dans sa main la grande majorité des États Généraux. Des décrets rendus coup sur coup lui confiaient

1. Luxembourg à Louvois, 22 et 23 août 1672.

2. « La plupart des honnêtes gens d'Utrecht, de la faction de M. de Witt, écrit encore le 30 août Luxembourg à Louvois, aiment mieux que nous y soyons que les Hollandais. Mais nous ne saurions assez prendre garde à la canaille, qui s'attend de jour en jour à voir arriver le prince d'Orange, ce qui l'entretient dans de mauvais sentiments. »

3. Lettre du 23 août.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

la mission de réorganiser les forces hollandaises, rassemblaient sur sa tête les droits essentiels du pouvoir; et, comme par enchantement, sous cette direction énergique, le calme renaissait dans toute l'étendue du pays. « L'esprit d'union, écrit le chevalier Temple, se remit dans le corps de l'État, l'armée reprit cœur, et les princes étrangers commencèrent à prendre confiance. » De concessions, de pourparlers, il n'est plus question désormais dans les sphères officielles. Une résistance farouche à l'invasion, et la mort ou l'exil plutôt qu'une paix humiliante, c'est maintenant le mot d'ordre auquel se rallieront tous les bons Hollandais. « Leurs hommes d'État, dit Macaulay[1], discutèrent gravement de ces projets qu'inspire un généreux désespoir, et qui sont presque toujours suivis d'une lueur d'espérance. Ils parlèrent d'ouvrir toutes leurs digues, d'équiper leurs vaisseaux, de laisser leur pays s'ensevelir dans les flots de l'Océan, tandis qu'ils iraient porter dans une contrée lointaine leur foi calviniste et leurs vieilles libertés bataves, au milieu d'une végétation étrangère, dans les îles des Épices des mers de l'Orient. Tels étaient les desseins qu'ils avaient le courage de former. Il est rare que les hommes capables de les concevoir soient réduits à la nécessité de les réaliser. » L'âme ardente de Guillaume passa dans l'âme de tout un peuple. Un enthousiasme universel réveilla la Hollande de sa longue apathie, secoua son flegme héréditaire. Des appels enflammés désignèrent partout le jeune prince comme le sauveur de la Patrie,

1. *Biographie de William Temple.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'envoyé de la Providence. « C'est lui, dit une proclamation en tous lieux alors répandue, c'est lui qui, comme un autre Bellérophon, ruinera et détruira une autre Chimère, qui purgera le pays de ses monstres, et qui nous fera jouir tranquillement, à l'ombre de nos figuiers et de nos vignes, des agréables fruits des uns et des autres ! »

Les conséquences de cet état d'esprit, le contre-coup de cette révolution sur l'armée chargée par le Roi de lui conserver ses conquêtes, c'est ce qu'il faut maintenant considérer en retournant au duc de Luxembourg.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE V

Nécessité pour le prince d'Orange de tenter quelque entreprise. — Organisation de ses forces. — Luxembourg se prépare à la lutte. — Ses principaux lieutenants : Genlis, Tallart, Mélac. — Arrivée d'un transfuge, le vicomte de Montbas. — Aventures de ce dernier. — Mouvemement offensif du stathouder. — Luxembourg se porte à sa rencontre. — Les deux armées en présence. — Feinte du prince d'Orange : il investit brusquement Woerden. — Urgence de secourir la place. — Résolution rapide de Luxembourg. — Marche hardie dans les inondations. — Attaque de nuit. — Acharnement du combat. — L'ennemi se réfugie dans les forts. — Assaut des forts à l'épée. — Déroute des Hollandais. —Retraite de Guillaume et délivrance de Woerden. — Le renfort du marquis de Genlis arrive six heures après la victoire. — Rentrée triomphale à Utrecht.

Les événements qu'on vient de lire et les conditions mêmes de son accession au pouvoir mettaient Guillaume d'Orange dans la nécessité d'agir. Le mouvement populaire dont il était issu n'était, dans son essence, que l'explosion brutale d'un patriotisme exalté. Du stathouder, la République entière attendait le salut, l'expulsion des envahisseurs, et le triomphe de l'indépendance hollandaise. Toute déception du sentiment public l'exposait au même sort que les récentes victimes des dissen-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sions civiles. L'obscur soupçon de trahison, si prompt à s'éveiller dans les âmes des vaincus, pesait sur lui comme une lourde menace. Un insuccès pouvait le perdre ; l'inaction le tuait à coup sûr. Luxembourg le comprit dès le premier moment, et sentit que son propre rôle, de politique et d'administratif, allait devenir à présent presque exclusivement militaire. Ses lettres à Louvois, à dater de ce jour, ne se lassent pas de dénoncer les « levées de boucliers » qu'il voit faire à ses adversaires, les préparatifs d'offensive qui enfièvrent leurs capitales, de signaler le nombre et la force des régiments qui s'organisent derrière l'infranchissable abri des régions inondées [1].

Une faute grave de Louvois facilitait au prince d'Orange cette dernière partie de sa tâche, lui mettait dans la main des atouts imprévus. Une ordonnance royale, rendue sur l'avis du ministre, venait de renvoyer, au prix d'une rançon dérisoire, les prisonniers de guerre faits dans toutes les places de Hollande. Vingt-sept mille soldats, dit la Fare [2], les meilleurs de la République, furent ainsi restitués « pour deux écus la pièce ». Louis XIV lui-même, dans un écrit postérieur de sa main, reconnaît l'imprudence de cette mesure funeste : « Je dus me reprocher, dit-il [3], l'indulgence que j'avais eue pour près de vingt mille prisonniers de guerre en les renvoyant en Hollande, lesquels ont formé les principales forces que cette république a depuis employées

1. Lettres des 5, 23 septembre, 4 octobre 1672, etc., etc.

2. *Mémoires* du marquis de la Fare.

3. *Mémoire* de Louis XIV sur la campagne de 1672, *passim*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

contre moi ». Ce contingent inespéré constitue, en effet, pour le jeune stathouder, le noyau essentiel de sa nouvelle armée, celle qu'il prépare contre la garnison d'Utrecht. Toutes les chances favorables semblent se rassembler pour lui. La rigueur précoce de l'automne aide puissamment l'organisation de ses forces, en empêchant son adversaire de le troubler dans sa besogne. De mémoire d'homme, on n'avait souvenir en Hollande d'une saison aussi détestable que le mois de septembre de l'année 1672. « La pluie, dit Luxembourg, dure sans discontinuer. Ce n'est pas qu'il fît beau auparavant; mais nous avions une heure de pluie, et il était une heure sans pleuvoir. A présent elle tombe comme si on la versait à seaux, et je vous assure qu'il faudrait être de fer pour y résister ! » La plupart des digues sont rompues ; toutes les routes sont impraticables ; l'on ne saurait songer, écrit encore le duc, « à moins de devenir canard, à s'aventurer hors des places », où les troupes et leur général s'impatientent également de cette réclusion prolongée.

Le grand effort de Luxembourg, au cours de cette période, tend à obtenir de Louvois une augmentation d'effectif, surtout en infanterie, pour pouvoir essayer, à la première occasion, « quelque action de vigueur qui détruirait l'espérance des ennemis » ; car, ajoute-t-il, « un petit succès favorable est capable de bouleverser toute la Hollande ». Aussi, lorsqu'il apprend que son collègue, le duc de Lorges [1], moins ancien que lui dans le service

1. Guy Alphonse de Durfort, duc de Lorges, maréchal de France en 1675, mort en 1703.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

et qui commande vers les frontières du Rhin, a reçu des renforts, dont lui-même croit avoir un plus pressant besoin, il ne peut maîtriser l'irritation qu'il en éprouve : « Il faut, écrit-il amèrement [1], que j'aie été fort à reculons depuis quelque temps et que M. de Lorges se soit fort avancé, pour que nous puissions entrer en compétition l'un avec l'autre !... Je n'ai tout au plus que ce qu'il faut pour garder les postes dont je suis chargé, encore est-ce bien médiocrement. M. de Lorges en a bien davantage, car il laisse les places garnies, et il a par-dessus cela un joli corps à mettre en campagne. Ce n'est point, ajoute-t-il, par envie que j'en parle, car parmi mes défauts personne ne s'est encore aperçu de celui-là. Je suis au contraire ravi qu'il ait bien du monde ; mais, pour dire le vrai, je voudrais bien en avoir aussi ! » Tout compte fait, pour sa part, il n'a qu'une vingtaine de mille hommes, dont les deux tiers sont employés à tenir garnison dans les différentes places. Du moins, cette faible armée, Luxembourg le proclame hautement, est-elle brave, bien pourvue de tout, « ne respirant que le combat » ; et, si « c'est peu pour entreprendre », par contre il ne craint guère que l'on se risque à l'attaquer : « On m'assure que le prince d'Orange veut faire quelque chose contre moi. Je ne vois pas qu'il pense à quoi que ce soit qui lui soit bien facile ; car, pour Utrecht, j'en réponds, et je voudrais qu'il y marchât [2]. »

Pour commander ces troupes, il a sous lui quelques

1. Lettre à Louvois, du 13 septembre.
2. *Ibid.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

officiers vigoureux, dont il fait plus d'une fois l'éloge dans sa correspondance. Ses principaux lieutenants sont, avec Stoppa et Chamlay, dont j'ai parlé plus haut, le comte de la Marck, excellent homme de guerre, plein d'énergie et de ténacité; le marquis de Genlis, intelligent et brave, par malheur insouciant, paresseux, d'une probité suspecte : « Les troupes, dit l'intendant Robert, sont persuadées qu'il n'est pas ennemi du désordre, afin d'en profiter [1] ». Parmi les colonels, il faut citer Tallart [2], qui par la suite fut maréchal de France, « le plus joli garçon que je connaisse, dit de lui Luxembourg, quand il a une fois l'épée à la main », Tallart que Saint-Simon dépeint d'une plume moins bienveillante : « C'était un homme de médiocre taille, avec des yeux un peu jaloux, mais qui ne voyaient goutte; maigre, hâve, qui représentait l'ambition, l'envie et l'avarice; beaucoup d'esprit et de grâce dans l'esprit, mais sans cesse battu du diable par son ambition, ses vues, ses menées, ses détours... Qui que ce soit ne se fiait à lui, et tout le monde se plaisait à sa compagnie [3]. » Il convient de joindre à ces noms celui d'Ezéchiel de Mélac [4], aventurier d'une audace intrépide, merveilleux pour un coup de main, toujours prêt aux plus dures et aux plus périlleuses besognes, d'ailleurs soudard cynique

1 Lettre du 27 septembre. — Arch. de la Guerre, t. 287.

2. Camille d'Hostun, duc de Tallart, né en 1652, maréchal de France en 1703, mort en 1728.

3. *Mémoires de Saint-Simon*, éd. Chéruel, t. III, p. 447.

4. Lieutenant général en 1693, mort en 1704.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

et débauché, ne croyant « à Dieu ni à diable », aimant à faire parade de sa brutalité. « Sa fantaisie, assure Villars [1], était de paraître toujours furieux, et de coucher avec deux grands loups, pour se donner mieux l'air de férocité. » Aussi Mélac, en peu de temps, était-il devenu « l'effroi des peuples de Hollande ». Enfin gardons-nous d'oublier un humble et précieux auxiliaire, le frère Ange, capucin, chargé du service de santé, « un bon homme, écrit Luxembourg, qui est ravi d'assister ici tout le monde, et qui nous guérit toute l'armée. Il est tout seul pour les officiers ce que l'hôpital est pour les soldats. Ses Pères de Paris et les pratiques qu'il y a veulent qu'il y retourne; mais, pour moi, je n'y consentirai jamais [2]. »

L'état-major de l'armée de Hollande s'enrichit, à la fin d'août, d'une recrue qu'on n'attendait pas, et qui rendit bientôt les plus utiles services. Aux avis, aux indications de ce nouveau venu, Luxembourg fut, en partie redevable du succès éclatant de ses premières opérations; et le rôle de ce personnage — non moins que de ses singulières aventures — doit lui valoir, en bonne justice, mieux qu'une brève mention en passant.

« On a dit ici, écrivait le 13 août Louvois à Luxembourg [3], que le sieur de Montbas s'était sauvé, et qu'il avait été plusieurs jours à Utrecht, bien accueilli de tout

1. *Mémoires*, t. Ier.
2. Lettre à Louvois, du 13 septembre.
3. Lettre du 13 août 1672. — Arch. de la Guerre, t. 273.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

le monde; à quoi le Roi a trouvé un peu à redire; et Sa Majesté m'a ordonné de vous mander qu'en cas que cela soit, vous l'en fassiez promptement sortir, et de toute l'étendue de votre commandement ». A cette réprimande du ministre, le duc réplique en se défendant de son mieux : « Il est vrai que M. de Montbas vint ici, où il n'a couché qu'une nuit. Il me fit demander escorte par son neveu, me faisant dire qu'il allait donner des avis importants ; et d'ailleurs je voyais que c'était un Français condamné pour avoir eu, à ce qu'on disait, intelligence avec nous... Tout cela fit que je ne jugeai pas devoir le faire arrêter, de peur que d'autres Français n'osassent revenir [1]. » Avec ces lignes se croisait une seconde lettre de Louvois : « Je vous ai mandé que le Roi n'avait pas trouvé bon que vous eussiez souffert M. de Montbas à Utrecht. Présentement j'ai eu ordre de Sa Majesté de lui faire écrire qu'Elle lui pardonnera, pourvu qu'il se rende près de vous, et qu'il vous assiste de toutes les lumières qu'il peut avoir, tant pour incommoder les ennemis dans leurs postes que pour semer de la division parmi eux. Vous vivrez donc sur ce pied-là avec lui, sans avoir égard à ce que je vous ai écrit par le dernier ordinaire [2]. »

L'objet de ce débat se nommait Jean Barthon, vicomte de Montbas [3], bon gentilhomme de la Haute-Marche,

1. Lettre du 19 août.

2. Lettre du 16 août 1672. « Quand M. de Montbas reviendra, j'aviserai à profiter de ses bons avis et à en faire un bon usage », répond Luxembourg le 22.

3. Né le 6 mai 1623, mort le 23 juin 1696, capitaine de cavalerie.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

dont le père — ou un parent proche — s'était jadis distingué à Rocroi. Un duel retentissant, où succomba son adversaire, l'avait dès sa jeunesse obligé de sortir de France. Il se réfugia à La Haye, prit du service dans l'armée hollandaise, épousa peu après la fille du célèbre Grotius [1], et, grâce à cette alliance non moins qu'à sa bravoure, s'éleva promptement au grade de « commissaire général des armées », la troisième dignité militaire de la République. C'est en cette qualité qu'il fut, dans le début de la campagne, chargé de la défense du Rhin. Sa conduite en cette occurrence fut, il faut en convenir, passablement suspecte. Fut-il trompé, comme l'écrit Louis XIV [2], par la feinte habile de Condé ? Obéit-il, comme il l'assure lui-même, aux injonctions du prince d'Orange, alors capitaine général ? Ou doit-on croire qu'il se sentit, à la dernière minute, touché par quelque obscur remords de répandre le sang de ses compatriotes ? Le fait certain est qu'à Tolhuys, Condé ne trouva devant soi que quelques poignées d'hommes pour lui disputer le passage, et que, la veille de l'engagement — prévoyant, dit-il, le désastre — Montbas résigna ses fonctions et planta là son commandement, laissant à Wirtz, son successeur, le soin de se tirer d'affaire. Guillaume, qui détestait en lui le partisan du Pensionnaire ne manqua donc point de prétexte pour l'accuser de trahison. Arrêté peu après, Montbas fut conduit à Utrecht, où

1. Cornélie, fille de Hugo Grotius, et sœur de Pierre de Groot, dont il a été question plus haut. Le mariage eut lieu en l'année 1647.

2. Mémoire sur la campagne de 1672, *passim*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

les armées du Roi n'avaient pas encore pénétré. « Tout le peuple, écrit-il[1], se rassembla autour de mon logis ; on l'excitait contre moi, et chacun se disputait l'honneur de me donner le premier coup. C'est un miracle que je ne fus pas déchiré en mille pièces ! » Quelques amis l'arrachèrent à la mort : on le cacha « dans un chariot de foin » ; on le ramena au camp du prince d'Orange, où, pendant six semaines, il demeura « captif sans être interrogé ». Enfin, dans les derniers jours de juillet, on lui communiqua les chefs d'accusation, « au nombre de cent-soixante-dix-sept ». en lui accordant « vingt-quatre heures pour préparer sa défense ». La sentence du conseil de guerre fut rendue le lendemain ; elle condamnait Montbas à la « déchéance de ses charges et au bannissement perpétuel » ; mais le stathouder, mécontent, cassa l'arrêt des juges et, de sa propre autorité, changea la peine en quinze ans de prison.

C'est alors que Montbas, poussé à bout, dit-il, par un tel excès d'injustice, résolut de s'enfuir et de s'en retourner vers son ancienne patrie. Un « quartier-maître », gagné par lui, aida son entreprise et lui livra le mot de guet[2]. Il traversa le camp la nuit, « un emplâtre sur le visage », sans que personne le reconnût, franchit, au péril de sa vie, la zone des terrains inondés, se rendit d'abord à Cologne, puis bientôt à Utrecht, où il demanda protection au duc de Luxembourg. Chemin faisant, il envoyait un mémoire au prince de Condé, pour lui raconter son

1. *Mémoires du comte de Montbas sur les affaires de Hollande.*
2. *Gazette* de 1672.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

histoire ; cette pièce, transmise à Louvois, amena le revirement que l'on a vu plus haut ; et le transfuge, accueilli de bonne grâce, fixa bientôt sa résidence au quartier général français. Pourtant il hésitait encore à prendre ouvertement les armes. Les violences du prince d'Orange levèrent ses derniers doutes : « M. de Montbas vient de revenir, mande le 23 septembre Luxembourg à Louvois. Son arrivée ici a mis les ennemis dans une telle rage contre lui, qu'ils lui ont repris tout son bien et l'ont fait vendre à vil prix, et sont sur le point de le faire afficher dans un petit tableau, comme un malfaiteur... Sa femme est à l'extrémité et, si elle meurt, il n'a plus un sol. Ils appréhendent que, servant Sa Majesté, il ne leur nuise dans bien des choses, et ils ont raison. » Quand il vit, en effet, sa fortune confisquée, son équipage « pillé », sa tête mise à prix, ses domestiques emprisonnés, soumis à la question, maltraités de façon barbare ; quand le « cartel » qu'il fit parvenir à ses juges fut renvoyé à Luxembourg avec une suscription « écrite par la main du bourreau[1] », Montbas, exaspéré, ne garda plus de ménagements. Il offrit de rentrer au service de la France, de faire profiter Luxembourg de sa connaissance du pays, de sa longue expérience des chefs de l'armée hollandaise. L'offre fut acceptée ; Montbas, admis au « conseil de l'armée », prit rang parmi l'état-major ; et l'événement ne tarda guère à justifier cette confiance audacieuse[2].

1. *Mémoires de Montbas, loc. cit.* Voir appendice, p. 555.

2. Après la campagne de 1672, le vicomte de Montbas eut per-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

« Les troupes que j'avais laissées en Hollande, dit Louis XIV dans le mémoire que j'ai déjà cité[1], désiraient ardemment de faire quelque action remarquable. Les généraux qui les commandaient en avaient encore plus d'envie ; mais il fallait que le temps leur fût favorable, et pendant cette saison il ne gela que peu de jours... » Aux premiers jours d'octobre, les pluies s'interrompirent un peu, et l'on sentit de part et d'autre que l'heure de l'action était proche. « Il ne s'est encore rien passé depuis hier, écrit le 7 octobre Luxembourg à Louvois, les ennemis n'ayant fait nul mouvement. Cependant mes avis sont que leurs préparatifs ne font que croître et embellir ; et l'évêque d'ici, homme très bien intentionné, m'assure qu'ils ont à Muyden plus de trente mille hommes. Un de nos tambours en revint hier, à qui un paysan donna un billet, qui contenait qu'ils en veulent à Campen et que Naerden était une trop grande entreprise. J'ai pourvu à l'un et à l'autre, comme vous savez, et je soupçonne que ce billet fut donné par les ennemis eux-mêmes. »

Le soir du jour où il traçait ces lignes, le général français eut nouvelle que le prince d'Orange, ayant quitté son camp de Bodegrave, avait marché, au nord d'Utrecht, dans la direction de Vesep, et s'était établi entre ce bourg et la ville de Naerden, dans une position forte, « derrière un grand canal ». Il avait avec lui une quinzaine de mille hommes, l'élite des vieilles troupes hollandaises, et mena-

mission de revenir en France, où il resta en relations suivies avec Condé et Louvois, à la grande colère et indignation du prince d'Orange.

1. Mémoire sur la campagne de 1672, *passim*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

çait de là plusieurs villes importantes, Bommel, Naerden, Woerden et le fort de Crèvecœur, sans que l'on pût encore pénétrer son dessein. L'idée première de Luxembourg fut qu'il en voulait à Naerden, la plus grosse de ces places, située au bord du Zuyderzée, à proximité d'Amsterdam, tombée aux mains du Roi dès l'ouverture de la campagne, et dont la garnison française incommodait fort nos ennemis. Déjà, huit jours plus tôt, Guillaume avait fait mine d'attaquer la ville de Naerden « par terre et par mer en même temps[1] »; mais — le vent ayant fait défaut, et Luxembourg, mis en éveil, ayant expédié dans la ville quelques bataillons de renfort avec du canon et des vivres — les « troupes de terre » n'osèrent point se risquer à pousser plus loin l'aventure. On était donc fondé à croire que l'opiniâtre stathouder, avec des ressources nouvelles, se disposait une seconde fois à tenter la même entreprise.

Au camp français, le parti fut vite pris. Dans la nuit même, à deux heures du matin, avec quatre mille hommes de pied et quelques escadrons, Luxembourg était hors d'Utrecht, et s'avançait avec rapidité dans la direction de l'ennemi. A l'aube du jour, il était à S'Graveland, gros village auquel aboutit une digue étroite et longue, seul chemin qui permît d'accéder à la plaine. En occupant ce défilé, il barrait la route de Naerden et contraignait Guillaume à forcer le passage. Le mouvement fut si brusque et si vivement exécuté, qu'il surprit l'armée hollandaise.

1. Relation de M. de Saveuse du 18 octobre 1672. — Lettre de Luxembourg du 4 octobre. — Arch. de Dijon, F. Thiard.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Leurs avant-postes effrayés reculèrent en désordre ; nos grenadiers, dans leur élan, franchirent les premières palissades et firent un assez grand carnage[1]. Il fallut, pour les arrêter, l'ordre formel de Luxembourg : « Je n'aime point les demi-affaires, écrit-il ; et, quand c'en est une de cette nature, je ne veux point faire tuer pour rien quelques pauvres diables. Aussi leur avais-je bien dit de ne point s'engager. Mais je fus pourtant bien aise de voir la vigueur de nos gens, qui allèrent à merveille. » L'après-midi du 9 et la journée du 10 furent employées à fortifier nos positions, à étudier celles de nos adversaires, besogne mal commode, ainsi que l'explique Luxembourg : « Je vous écris de fort près des ennemis, mande-t-il à l'intendant Robert[2], sans pouvoir vous en dire des nouvelles. C'est une chose assez bizarre que celle-là, mais à laquelle il n'y pas de notre faute ; car, par la situation du pays, il est impossible que nous puissions prendre des prisonniers : et vous le jugerez aisément quand vous saurez que ce pays dont je vous parle est inondé, que je suis posté dans la plaine, à la tête des digues par où ils peuvent venir à moi, et sur lesquelles ils ont de bonnes palissades, de distance en distance, plantées en sorte que, chassés de l'une, les coquins se retirent à l'autre, sans pouvoir être coupés par la droite ni par la gauche à cause des canaux... »

Dans la soirée du 10, on entendit une forte canon-

1. « Toute leur garde d'infanterie fut prise, l'officier qui la commandait tué, et la cavalerie se sauva. » (Relation manuscrite de M. de Saveuse, Arch. de la Guerre, t. 279.)

2. Lettre du 10 octobre.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

nade, qui paraissait venir de très loin, sur la gauche. Des hommes qu'on fit monter au plus haut clocher du pays virent des fumées s'élever dans la direction de Woerden, et l'on reconnut en même temps le canon de la garnison, tirant à des intervalles réguliers, comme il était convenu pour donner le signal d'alarme. Voyant qu'il avait pris le change, Luxembourg, sur l'heure même — laissant l'armée dans ses quartiers — partit seul, « en poste », pour Utrecht, où l'attendaient de graves nouvelles.

Le prince d'Orange en effet — soit par une feinte préméditée, soit, comme il est plus vraisemblable, qu'il eût jugé trop hasardeux de continuer son chemin sur Naerden — s'était dérobé subitement, abandonnant derrière ses palissades quelques compagnies d'infanterie pour masquer sa retraite ; puis, avec le gros de ses forces — environ quatorze mille hommes — il s'était jeté sur Woerden, qu'il espérait enlever par ce coup de surprise[1]. Cette place, dit un témoin du temps, « était de grande conséquence aux deux partis ; car elle couvrait Utrecht, et donnait une entrée facile au cœur de la Hollande, dès que les glaces rendraient le pays praticable[2] ». Luxembourg en avait promptement reconnu l'importance ; il venait de s'en emparer quelques semaines auparavant[3] par une pointe audacieuse, à la « consternation » des gens de Leyde et de La Haye, qui voyaient autour d'eux se

1. Relation de M. de Saveuse, *loc. cit.* — *Gazette* de 1672. — *Histoire de la guerre de Hollande*, par Sandras de Courtilz, etc.

2. *Mémoires* du marquis de Feuquières.

3. Le 20 septembre.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

serrer le blocus. La ville prise, il y mit deux mille hommes, sous un gouverneur énergique, le comte de la Marck, et commanda qu'on la couvrît par quelques ouvrages de défense. Les travaux, par malheur, se commençaient à peine. Il semblait difficile que, vigoureusement attaquée, la garnison, malgré sa vaillance, pût tenir « plus de vingt-quatre heures ». Mais, s'il était urgent de secourir Woerden, l'entreprise était malaisée. Les abords de la ville, entièrement inondés, offraient l'aspect « d'une vaste mer » ; et l'on n'y pouvait accéder que par l'unique moyen des digues, hérissées par l'ennemi de retranchements, de palissades, qu'il fallait emporter avant d'approcher de la place[1].

Voilà ce qu'apprit Luxembourg en débarquant, le 11 au matin, à Utrecht. La promptitude de décision et le sang-froid dans le danger, qui furent toujours ses qualités maîtresses, n'éclatèrent jamais plus vivement qu'en cette extrémité. Il mande le marquis de Genlis, le seul officier général qu'il eût à cette heure sous la main, lui donne ordre de rassembler tous les bataillons d'hommes de pied demeurés à Utrecht[2], et toute la cavalerie — sauf quel-

1. « M. le prince d'Orange, écrit Feuquières, fit faire une coupure et un bon retranchement sur la digue du Vieux-Rhin, entre Harmelen et Woerden, palissader et fraiser le parapet de son retranchement, et y plaça du canon. Il fit encore plusieurs coupures et retranchements entre celui dont je viens de parler et Woerden, afin de multiplier les difficultés à M. de Luxembourg. Il porta aussi son attention sur le canal qui vient de Camerick tomber dans le Vieux-Rhin, fort près de Woerden, dont il retrancha la digue en trois endroits... » (*Mémoires* du marquis de Feuquières).

2. En tout huit bataillons.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ques escadrons nécessaires pour garder la ville — et, sans perdre un moment, de se porter sur Harmelen, village situé sur la chaussée d'Utrecht à une lieue de Woerden, où il lui fixe rendez-vous[1]. Ces mesures prises, il repart « à toute bride » pour le camp de S'Graveland; il y ramasse son infanterie, quelques centaines de cavaliers, en tout moins de quatre mille hommes; puis, à marches forcées, sur un sol détrempé, glissant, marécageux, il se dirige sur Harmelen. Chemin faisant, il fait allumer des fanaux et sonner les cloches des villages, pour avertir la Marck qu'on arrivait à son secours. Sa diligence fut telle qu'il fut au rendez-vous avant la nuit tombée, et qu'il eut le loisir, aux derniers feux du jour, de reconnaître de ses yeux les retranchements de la digue du Vieux-Rhin, qu'il jugea « difficiles à emporter de front ». Il fit donner quelque repos aux troupes, attendant pour agir la venue du corps de Genlis.

La nuit vint; les heures s'écoulèrent, sans qu'on vît rien paraître et qu'on reçût aucune nouvelle. L'impatience de Luxembourg, son exaspération fiévreuse, croissaient de minute en minute, s'échappaient, écrit un témoin, en « imprécations violentes ». Chaque instant perdu en effet rendait l'aventure plus douteuse, en permettant au stathouder de se fortifier davantage et de retrancher ses avenues, sans compter que le jour, révélant à l'ennemi le petit nombre de nos troupes, augmenterait sa confiance et redoublerait son ardeur. Ces heures d'attente furent employées à s'informer de façon plus précise des

1. Relation de M. de Saveuse, *passim*.

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

positions de l'armée assiégeante. On sut par les espions qu'elle était partagée en trois corps inégaux, le premier commandé par Guillaume d'Orange en personne, le second par le comte de Horn, le général de l'artillerie hollandaise ; le troisième — et le plus nombreux, puisqu'il comprenait huit mille hommes — avait pour chef le prince Frédéric de Nassau, plus connu sous le nom de M. de Zuylestein, « oncle naturel de Guillaume », le meilleur, disait-on, des généraux de la République.

Genlis tardant toujours, Luxembourg réunit quelques officiers en conseil. Il leur exposa son dessein de marcher quand même sur Woerden et d'attaquer un des quartiers avec sa faible armée. Quelque nombreux, dit-il, que fussent ses adversaires, ils ne pourraient, sur une étroite chaussée, leur opposer un front plus large que le sien ; la valeur des soldats compenserait à coup sûr l'infériorité numérique ; il y allait d'ailleurs « du salut de la ville et de la gloire du Roi ». Tous applaudirent à ce discours. Le vicomte de Montbas, qu'on avait appelé au conseil, fit valoir l'avantage de commencer l'attaque « par le quartier du sieur de Zuylestein », le plus proche des trois, le plus fort également et le mieux retranché, mais qui, une fois tombé, entraînerait la chute des deux autres. Zuylestein étant l'un des juges qui venaient récemment de condamner Montbas, d'aucuns, dans cet avis, soupçonnèrent une vengeance. Luxembourg s'y rangea pourtant sans s'arrêter à cette pensée, et, sa décision arrêtée, prit ses dispositions en tacticien habile.

Le quartier désigné s'étendait au nord de Woerden.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Une chaussée droite et praticable y conduisait du village d'Harmelen, route naturelle pour tout « secours » envoyé des parages d'Utrecht. Zuylestein y avait pourvu « en homme qui entend son métier ». D'épais remparts de terre, des palissades serrées, des épaulements bien garnis d'artillerie, en rendaient l'accès « formidable ». Une seconde digue, plus basse et plus étroite, partant du village de Camerick, formait angle avec la première et aboutissait au même lieu. Mais à celle-là on n'accédait qu'en traversant, l'espace de plusieurs milles, de vastes prairies inondées qui semblaient opposer un obstacle invincible. Ce fut pourtant par cet endroit que Luxembourg prit le parti de porter son attaque, espérant, dit-il, que l'ennemi « ne serait pas autant fortifié de ce côté-là que du côté d'Utrecht »[1]. Il envoya sonder l'inondation d'Harmelen à Camerick. Mélac, chargé de ce soin, rapporta qu'il trouvait « environ deux pieds d'eau », dont quelques *watergans*[2], semés de place en place, doublaient la profondeur. L'infanterie néanmoins, en se mettant dans l'eau jusqu'à mi-corps et en passant les fossés sur des « claies », pourrait, ajouta-t-il, risquer la tentative ; mais pour la cavalerie, on n'y pouvait songer. Montbas, vieux routier du pays, confirma les dires de Mélac. Le général, sur ces rapports, partagea sa petite armée en deux corps inégaux. La cavalerie, soutenue par quelques hommes de pied, fut expédiée sur la grande chaussée d'Harmelen, « tambours battants, les mèches des mousquets allu-

1. Relation de M. de Saveuse, *loc. cit.*

2. Larges fossés pleins d'eau qui s'ouvraient au milieu des champs.

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

mées », pour amuser l'ennemi, le tenir en haleine, distraire son attention de l'attaque véritable effectuée par le flanc. Puis, avec trois mille fantassins, il se jette dans l'inondation, marchant lui-même à pied, en tête et l'épée haute, dans le grand silence de la nuit, parmi les eaux noires et profondes, courant à travers les obstacles avec une sorte de furie. Minuit avait sonné quand ils furent au bourg de Camerick, où rien jusqu'à cette heure n'avait révélé leur approche.

Une circonstance heureuse maintint jusqu'au dernier moment la sécurité de l'ennemi. Les premiers qui virent Luxembourg le prirent pour le comte de Horn, allant joindre le prince d'Orange. Il profita de la méprise, fit appeler le pasteur du bourg, l'assura qu'il venait « pour aider à prendre Woerden et chasser ensuite les Français de Hollande ; mais que, pour mieux y réussir, il était nécessaire de lui enseigner un chemin sûr pour se rendre sans bruit au quartier de M. de Zuylestein »[1]. La ruse eut plein succès : « Le ministre et son troupeau, poursuit le récit de Saveuse, s'employèrent avec un empressement extrême à nous témoigner leur affection pour M. le prince d'Orange, recommandant sur toutes choses que l'on coupât la tête à tous les Français, et ils insistèrent sur ce qu'il fallait bien prendre ses mesures, car ils étaient des gens très difficiles à battre. » Ils décrivirent avec sollicitude l'exacte position du quartier de M. de Zuylestein, l'emplacement de ses troupes et la nature de ses défenses, ajoutant qu'il avait omis de détruire le pont du village

1. Relation manuscrite de M. de Saveuse, *loc. cit.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

et que, par cet oubli, le canal de Camerick pourrait être franchi sans peine [1].

Pendant deux heures encore on attendit vainement le marquis de Genlis. L'aurore était près de pointer quand, ne pouvant différer plus longtemps, le duc donna le signal de l'attaque. Le plus proche obstacle à forcer était une sorte de redoute érigée autour d'un moulin, poste solide, muni de troupes et de canons. Le régiment de Navarre fut désigné pour cette besogne. Luxembourg se mit à sa tête et « sauta le premier dans l'eau » ; mais il fit un faux pas, disparut sous la nappe liquide ; un instant on le crut noyé. Un « cri furieux » s'éleva dans les rangs des soldats, un cri contre Montbas, que tous voyaient avec méfiance et que l'on accusait déjà d'avoir voulu, par trahison, faire périr un chef populaire. Il fallut que le duc, lestement sorti du danger, fît éloigner en hâte l'objet d'un injuste soupçon, l'envoyant en arrière chercher des nouvelles de Genlis [2]. Au reste, l'incident ne fit qu'animer davantage l'ardeur extraordinaire des troupes. Leur élan les porta d'un bond jusqu'au pied même de la redoute, qu'ils escaladèrent en courant. Les défenseurs, surpris, se virent débordés de toutes parts, sans avoir eu le temps « d'allumer même les mèches de leurs mousquets ». Leur résistance fut courte ; beaucoup furent massacrés ; bon nombre se noyèrent ; d'autres se rendirent prisonniers.

1. Relation manuscrite de M. de Saveuse, *loc. cit.*

2. Souvenirs de Saint-Germain, *loc. cit.* — *Annales des Provinces-Unies*, par Basnage, etc.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Le malheur fut que les vainqueurs, sans que leurs officiers eussent pu les retenir, missent le feu au moulin perché au haut de la redoute. La nuit étant encore obscure, ils prétendaient par ce moyen découvrir la fuite de l'ennemi, lui couper la retraite et pousser leur victoire [1]. Cette imprudence leur coûta cher. Tandis que Luxembourg, après le succès de l'assaut, amenait sur le lieu du combat les troupes de seconde ligne, la lueur de l'incendie, se propageant au loin, avertit Zuylestein, jusqu'alors incertain, du point précis de l'attaque. Il s'y porta vivement, posta son infanterie dans les maisons crénelées, derrière les haies touffues, les retranchements improvisés ; sept canons, chargés à mitraille, dirigèrent leur feu convergent sur le gros des forces françaises ; une grêle de projectiles s'abattit dans nos rangs, y traça des trouées sanglantes. « Les ennemis, écrit un témoin, à la grande lumière du feu du moulin, réglaient leur tir comme il leur plaisait, sans pouvoir être vus eux-mêmes. » Nos hommes, fatigués par leur course, trempés d'eau et de boue, beaucoup ayant « leurs poudres et leurs mèches mouillées, et leurs mousquets par suite hors d'état de servir », s'arrêtèrent hésitants, prêts à se replier ; et déjà paraissaient des signes de désordre. Il y eut là quelques moments terriblement critiques ; et « si le duc de Luxembourg, lit-on dans une des relations, ne fût alors survenu, il y avait grande apparence que toutes choses allaient mal tourner pour nous ». La vigilance du général en chef, son activité prodigieuse et sa fougue entraînante

1. *Relations véritables des Pays-Bas.* — Bibl. de Bruxelles

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sauvèrent la partie compromise. Informé de ce qui se passe, il accourt; et, dès qu'on le voit, « les plus rebutés reprennent cœur »; il rallie ses soldats « dans l'eau », prend la tête du mouvement, les jette, sous une mousquetade incessante, vers un hameau, « dont les maisons étaient percées et remplies de soldats, avec un fossé par devant et du monde rangé en haie d'un côté et de l'autre ». Ce fut, écrit Feuquières, présent à cette action, le plus rude combat d'infanterie que j'aie jamais vu [1] ». — « La vigueur de cette attaque, témoigne un autre spectateur [2], passe l'imagination; et, de bonne foi, l'on ne peut rien faire de plus beau à la guerre! » La charge emporta tout; l'ennemi, chassé de poste en poste, se replia derrière sa troisième ligne de défense, abandonnant les sept pièces de canon, que Luxembourg fit aussitôt pointer contre leurs anciens possesseurs. Ce fait d'armes glorieux fut payé d'un haut prix. Les vainqueurs y laissèrent plus d'un quart de leur effectif, dont le comte de Meilly, le colonel du régiment de Normandie. Blessé dangereusement à la cuisse, et gisant à terre dans son sang, il défendait qu'on l'emportât, excitait encore ses soldats de la voix et du geste. « Il faut dire le vrai que c'est un homme très ferme, écrira quelques jours plus tard Luxembourg à Louvois, et qui, quand il faut agir, répare bien ce qu'on trouve d'ennuyeux quand il parle[3] .»

1. *Mémoires* du marquis de Feuquières.

2. Lettre du comte de la Marck à Louvois, du 13 octobre 1672.

3. Lettre du 18 octobre 1672. — Le comte de Meilly mourut quelques semaines plus tard, à Utrecht, des suites de sa blessure. « Le pauvre homme, écrit à ce propos Luxembourg, se meurt d'une

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Les assiégés, de leur côté, ne demeuraient pas inactifs ; et le comte de la Marck, gouverneur de Woerden, secondait puissamment ceux qui marchaient à son secours. Dès que la fusillade se rapprocha des murs, il fit sortir « quatre cents hommes avec six capitaines » et les lança vigoureusement sur le quartier du comte de Horn. Étant un contre dix, ils ne purent forcer le « logement », et, après un rude engagement — où des six officiers cinq furent tués sur la place — ils durent rentrer dans l'enceinte de la ville. Cette diversion servit toutefois à détourner le comte de Horn d'assister son collègue, et le retint dans son quartier. Dans le même temps, les quelques bataillons laissés à Harmalen assaillaient par le front les retranchements de Zuylestein, que Luxembourg attaquait par le flanc. Et l'ennemi, pressé de tous les côtés à la fois, commençait à perdre la tête.

Au débouché des digues qui aboutissaient à Woerden, et non loin des remparts, s'élevaient deux forts de terre d'assez belle apparence, disposés de façon « à se soutenir l'un l'autre ». C'est là que Zuylestein, voyant ses retranchements forcés, massa le reste de ses hommes, pour opposer une suprême résistance. Il les fit « fermer de toutes parts », de manière que ses gens, privés d'issue pour fuir, fussent « contraints de les bien défendre ». Il parut, du côté français, quelque embarras sur l'opportu-

blessure de rien et qui va le mieux du monde ; mais il a la fièvre continue, et des rêveries, sur ce qu'on lui manda imprudemment de Paris que le Roi avait dit qu'il ne s'était pas trouvé à Woerden, ce qui fera qu'il ne passera pas la journée. » (Lettre de Luxembourg du 10 novembre 1672.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

nité de tenter un nouvel assaut. Les officiers des divers régiments, mêlés et confondus ensemble, dans le désordre inévitable qui suit un long combat de nuit, se consultaient entre eux et n'osaient ordonner l'attaque. Harassés de leurs longs efforts, les soldats montraient leurs mousquets dont la plupart étaient hors de service, et demandaient un moment de répit. Cette fois encore, pour les ramener au feu, il fallut l'ascendant et l'exemple de Luxembourg, la promesse qu'il leur fit d'une prompte et décisive victoire. Il divisa ses troupes en deux, fit assaillir l'un et l'autre ouvrage en même temps, sans canon, sans mousquets, « sans autre arme que les épées ». Cette audace réussit. En quelques minutes de combat, les forts furent emportés, leurs défenseurs mis en déroute; quatre cents y furent tués; d'autres noyés dans le canal; cinq cents faits prisonniers, parmi lesquels deux colonels et beaucoup d'officiers. M. de Zuylestein fut au nombre des morts. Après une défense opiniâtre, il se rendait à M. de Saveuse, quand « un soldat, qui avait moins de clémence, s'avisa de le tuer entre ses mains [1] ».

La bravoure de nos gens, dans cette dernière action, tint vraiment « du miracle »; Luxembourg leur rend cet hommage, appuyant ce jugement par de nombreux traits d'héroïsme. C'est « le nommé Desalles, capitaine de Navarre », qui, le corps traversé de deux balles de

1. Luxembourg à Louvois, lettre du 18 octobre. — Ce fut, disent les *Annales des Provinces-Unies*, un sergent d'infanterie qui lui enfonça sa hallebarde dans la poitrine. Il roula dans la boue, et fut foulé aux pieds des assaillants, si bien qu'on eut grand'peine à reconnaître le cadavre.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

mousquet, refuse de s'aller faire panser et « est tué tout roide d'une troisième ». C'est Deslandes, lieutenant de dragons, qui, blessé grièvement, « se jette à genoux dans l'eau », suppliant Luxembourg de lui permettre, avec trente hommes, de poursuivre l'ennemi jusque dans les faubourgs de la ville. C'est un capitaine suisse qui se tient fort longtemps tout seul « à la bouche d'un canon ennemi », en « chamaillant contre les canonniers » pour les empêcher d'approcher ; mais le feu est mis à la pièce, et le brave homme est foudroyé. Bref, conclut le rapport, après mille récits de ce genre, « il n'en est pas un seul qui n'ait fait son devoir le mieux du monde [1] ».

Il était sept heures du matin quand tomba le dernier obstacle. Depuis la veille au soir, les troupes avaient marché sans repos ni relâche, le plus souvent dans l'eau. Elles se battaient depuis deux heures de nuit. Luxembourg, néanmoins, dit la relation de Saveuse, « poussa encore les ennemis jusque dans le faubourg de Woerden, où ils avaient des chevaux de frise qui empêchèrent de jeter du monde dans la place; et, les ayant voulu forcer, il trouva les soldats absolument rebutés, mouillés depuis les pieds jusqu'à la tête [2], et les officiers tellement occupés soit à faire des prisonniers, soit à garder les postes que l'on venait de prendre — tous les autres étant tués ou blessés — qu'en ayant demandé vingt pour le suivre

1. Lettre de Luxembourg du 18 octobre.

2. Il fallut les faire entrer quelques heures dans les maisons pour les réchauffer un peu, car ils ne pouvaient plus bouger.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

aux ennemis, il n'en put jamais assembler que cinq ou six, ce qui le fit résoudre d'attendre que M. de Genlis arrivât avec ses troupes fraîches ». Luxembourg fut encore trois heures dans cette expectative, ressentant « une mortelle angoisse de ce retardement ». Après quoi, impatient de débloquer la ville, il fit mettre le feu aux maisons du faubourg, pointa contre les lignes hollandaises les canons qu'on venait de prendre, et reprit la marche en avant, tandis que le comte de la Marck opérait une sortie avec la garnison. Ils n'éprouvèrent, cette fois, aucune espèce de résistance. Dès qu'il se vit placé « entre le feu de la ville et le nôtre » — et craignant, au surplus, de voir survenir tout à coup le corps demeuré en arrière — le prince d'Orange, à dix heures du matin, prit le parti de lever ses quartiers, et se retira rapidement avec le comte de Horn dans la direction de Bodegrave [1], laissant comme gage de sa défaite neuf canons, trente drapeaux, cinq cents hommes prisonniers, plus de deux mille morts ou blessés. La lassitude des troupes françaises — « harassées et recrues, dit M. de Saveuse, et hors d'état de combattre davantage » — ne permit pas de le poursuivre et de changer son échec en déroute. Luxembourg, dans une lettre intime adressée à Condé, laisse percer le chagrin qu'il eut de cet arrêt dans la victoire : « Si M. de Genlis avait suivi mes ordres par écrit, je battais sûrement le comte de Horn, et je ne sais ce qui serait arrivé de M. le prince d'Orange, qui faisait des contenances à se faire battre, n'ayant pas l'esprit de prendre aucun

1. Le comte de Horn mena son corps à Oudewater.

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

parti, se retirant pourtant et rompant les ponts derrière lui, et puis faisant mine de s'en retourner vers nous, et laissant ses troupes les unes sur les autres... Je n'aime pas à faire de manifestes contre personne, et j'ai promis à Genlis de ne me point plaindre de lui; mais je ne lui suis pas garant de la voix publique ni de ce que dit toute l'armée[1]. »

Vers midi, Luxembourg fit son entrée dans la ville de Woerden, reçu « avec des applaudissements incroyables de toute la garnison ». Le siège avait duré quarante-huit heures à peine; une journée de retard, et la place « battait la chamade ». Dans le cours de l'après-midi, on vit venir un gros détachement d'infanterie. C'était le renfort de Genlis qui arrivait six heures après la fin de la bataille, ayant mis vingt-quatre heures à parcourir le même trajet que Luxembourg et ses soldats avaient fait en une seule soirée. En vain Genlis allégua-t-il le mauvais état des chemins, l'inondation, les fossés pleins de boue; l'opinion refusa de se payer de ces raisons, et l'armée tout entière accusa sa mollesse d'avoir fait avorter les meilleurs fruits d'une si glorieuse victoire. Luxembourg, cependant, fidèle à sa parole, s'abstint de le charger dans son rapport au Roi; mais Robert et Stoppa ne gardèrent point cette même réserve[2]; et Genlis, quelque temps après, fut des-

1. Luxembourg à Condé, octobre 1672 — Arch. de Chantilly.

2. « On est très mal satisfait ici de M. de Genlis, écrit-on de Paris aux *Relations véritables des Pays-Bas;* on lui attribue d'être cause que M. de Luxembourg, après avoir forcé les retranchements de l'ennemi devant Voerden, n'a pu pousser sa victoire jusque dans le grand camp... On dit que le colonel Stoppa et l'intendant Robert

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

titué de son emploi et rappelé à Paris, où il resta près d'un an en disgrâce. « Je sais l'exil de Genlis, écrit le comte de Bussy-Rabutin; et j'y prends la même part que je crois qu'il a prise au mien; c'est-à-dire que j'en suis bien aise[1] ! »

Luxembourg, le lendemain, envoya vers le Roi, pour lui rendre compte de l'affaire, son aide de camp le marquis de Feuquières, qui, mande-t-il à Louvois[2], « y a fait des merveilles, tant en homme de cœur qu'entendant fort bien ce qu'il y avait à faire, et l'exécutant fort capablement ». Il revint ensuite à Utrecht, où il trouva les habitants « terrifiés » des récits qui circulaient déjà sur le triomphe des troupes françaises et la défaite du prince d'Orange[3]. Il fallut, en effet, au nouveau stathouder toute sa dextérité et toute son énergie pour atténuer l'effet d'un si fâcheux début, ranimer la confiance

se portent partie contre lui, et il semble qu'ils ont conjuré sa ruine, l'accusant d'intelligence avec les ennemis. » Luxembourg ne s'épanche sur cette affaire que dans ses lettres confidentielles à Condé : « Je vous conjure, lui dit-il, de n'en rien dire à personne, car il me semble qu'il serait malhonnête d'accabler un misérable, quoique ce soit le plus méchant homme du monde. Mais plus il est méprisable, plus il le faut abandonner à son peu de mérite. Je n'en ai pas écrit un mot à M. de Louvois, par sottise ou par charité, quoi qu'il n'en mérite guère ! » (Octobre 1672, — Arch. de Chantilly.) Après une assez longue disgrâce, Genlis rentra au service sur les sollicitations du duc de Luxembourg, et se fit tuer bravement à la bataille de Cassel. (Voir à l'appendice, p. 561, les lettres échangées entre Louvois et Luxembourg au sujet de Genlis).

1. Lettre à madame de la Roche, du 22 janvier 1673. *Correspondance de Bussy-Rabutin.*

2. Lettre du 13 octobre.

3. *Gazette* de 1672, lettre d'Utrecht du 21 octobre.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ébranlée de son peuple. Son retour à La Haye fut accueilli, dit-on, avec « la plus extrême froideur ». L'entreprise de Woerden avait été conduite, murmurait-on sur son passage, « contre le sentiment des plus expérimentés au fait de la guerre [1]; » et l'on critiquait amèrement certaines grosses erreurs de tactique, telles que l'oubli de s'emparer du bourg de Harmelen, de détruire le pont de Camerick, l'imprudence de laisser l'une des avenues de ses quartiers sans défense contre l'agression d'un entreprenant adversaire. La persévérance de Guillaume vint à bout rapidement de cette opposition timide, et nous allons le voir, quelques semaines après, à la tête d'une armée refaite et plus nombreuse, fort de l'appui d'alliés dont ses excitations ont secoué la mollesse, sur un terrain plus vaste et mieux choisi, recommencer la lutte avec une ardeur redoublée.

1. *Relations véritables des Pays-Bas.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE VI

Retentissement de la journée de Woerden. — Modestie apparente de Luxembourg. — Son orgueil reparaît promptement dans une querelle avec Louvois. — Récompenses accordées par le Roi au vainqueur de Guillaume d'Orange. — Luxembourg « domestique » du Roi. — Chemin parcouru depuis la Fronde. — Conséquences politiques de l'affaire de Woerden. — Négociations clandestines avec Fagel. — Revirement subit du Pensionnaire. — Le prince d'Orange sous les murs de Charleroi. — Luxembourg veut le faire repentir de cette expédition. — Préparatifs fiévreux. — Retards causés par les pluies. — La gelée arrive soudainement. — La Hollande paraît perdue.

La « journée de Woerden » — si peu nombreux que fussent les combattants — eut en France ainsi qu'en Hollande un retentissement éclatant. « Ce qui s'est passé devant cette ville — s'écrie emphatiquement le rédacteur de la *Gazette* — en la défaite des Hollandais par les troupes du Roi, peut bien recevoir le nom qu'on donne aux grandes batailles ; et cette affaire est si glorieuse que l'Histoire aurait tort d'en soustraire aucune circonstance à la postérité. » Tous les écrits du temps — mémoires, journaux, correspondances, les récits mêmes des auteurs hollan-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

dais[1] — s'expriment sur ce même ton, admirent le chef hardi qui, « seul, sans officier général sous ses ordres, donne le mouvement à toutes les troupes, pare à toutes les difficultés, se montre en même temps partout, anime chacun par son exemple, à pied, dans la boue, et, toujours l'épée à la main », affronte à découvert, sans canons, presque sans mousquets, des retranchements solides et garnis d'artillerie, et met en fuite avec une poignée d'hommes un ennemi plus fort des deux tiers. « Vous savez par M. de Feuquières le détail de ce qui s'est passé à Woerden — mande à Louvois l'intendant Robert[2], peu louangeur de son naturel. — C'est pourquoi je me contenterai de vous dire que c'est une des plus vigoureuses actions qui se puisse faire à la guerre, et l'une des plus heureuses... Je ne crois pas que M. de Luxembourg en ait, de sa vie, fait encore une si belle ; et elle a de beaucoup augmenté la créance qu'il avait déjà parmi les troupes. »

La modestie du héros de l'affaire forme un heureux contraste avec ces éloges unanimes : « Il m'est arrivé une rencontre avec les ennemis, que je ne vante point, écrit-il à Colbert[3] avec simplicité ; mais, pour en par-

1. « Rien ne lui paraissait impossible, lit-on à propos de Woerden dans les *Annales des Provinces-Unies* de Basnage, lorsqu'il croyait servir avec honneur et qu'il le faisait indépendamment du succès. Ce général, qui n'était jamais plus grand que dans les événements qui devaient le terrasser, trouvait alors des ressources qui auraient paru impraticables à tout autre. »

2. Lettre du 13 octobre 1672.

3. 13 octobre 1672. Mss. Bibl. nat. Mélanges Colbert, 162.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ler avec la sincérité avec laquelle je vous ai toujours dit les choses, l'action n'est point malheureuse et a été assez chaude ; car cinq attaques de suite font que ceux qui ont bien été à la première ont à la fin un peu de peine à s'exposer comme dans le commencement... Ceci, ajoute-t-il, ne nous met d'ailleurs pas à couvert des desseins des ennemis, qui veulent entrer dans le pays avec des forces si considérables, qu'il faudra bien que je me retire devant eux, si l'on ne m'envoie plus de troupes. » Même ton dans une lettre à Condé : « Je sais[1], monseigneur, quoique Votre Altesse ne m'en ait rien dit, que, dans les incertitudes où l'on était à la Cour du succès de Woerden, Elle a dit et fait des miracles à mon avantage. Vous en avez toujours fait autant ; vous ferez toujours de même ; je l'attends de votre bonté, et voudrais bien pouvoir vous y engager par tout ce que je dois faire pour la mériter. » Il s'efface plus encore quand il s'adresse à Louvois : « M. de Saveuse, lui dit-il[2], s'étant trouvé à l'affaire, en a fait une relation si juste qu'il vaut mieux que je m'en remette à ce qu'il vous dira. Mais, comme je veux que vous n'en sachiez que la vérité, il est bon que je prenne la précaution de vous dire que, si vous vous en rapportiez à lui, il me donnerait bien des faux mérites qui ne m'appartiennent pas, parce qu'il est de mes amis. » Et la suite de cette lettre énumère les exploits des officiers et des soldats, n'omettant personne que lui-même. Il étend sa sollicitude aux plus obscurs de ses subordonnés : « Il y a des

1. Octobre 1672. — Arch. de Chantilly.
2. 18 octobre 1672.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

gens que l'on ne connaît que de vue, qui ont parfaitement bien fait et qui méritent les charges vacantes. Je pense que le Roi trouvera qu'il y a plus de justice à les donner à de pauvres diables qui se sont trouvés à l'action et y ont été couverts de blessures, qu'à d'autres qui n'y étaient point. »

Gardons-nous cependant de trop nous attendrir sur ce beau désintéressement. Cette admirable humilité pourrait bien n'être, hélas ! qu'une attitude et une tactique. L'ambition, l'intraitable orgueil, cachés sous un masque emprunté, reparaissent brusquement à la moindre piqûre; il ne faut qu'attendre huit jours pour en voir éclater un exemple instructif.

Le 4 octobre précédent, une semaine environ avant le combat de Woerden, Louvois avait reçu de « son plus cher ami » une proposition imprévue : « Il y a une chose que je me sens forcé de vous dire, lui avait écrit Luxembourg[1], c'est que les conquêtes de cette campagne ne se sont point bornées à cette seule province, et qu'elle en a, comme vous savez, plusieurs qui dépendent d'elle. Il semble, monsieur, que, pour les bien gouverner, il faudrait que le même esprit y régnât partout. » De l'utilité qu'il découvre à voir « un commandant suprême » tenir sous son autorité tous les gouverneurs des provinces, il énumère d'une plume alerte les motifs les plus judicieux : « Je sais bien que chacun agit de son mieux pour l'intérêt du service; mais peut-être, par la malignité de la pauvre nature humaine, remplie de faiblesse en bien des

1. Lettre du 4 octobre. — Arch. de la Guerre, t. 279.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

choses, serions-nous assez aises, tant que nous sommes, de bien faire de notre côté, et que nos camarades ne fussent pas si heureux du leur ; et, par cette raison, on ne se donnerait pas les uns aux autres des assistances assez promptes, et on ne nous verrait pas tous courir avec la diligence qu'il faut au plus grand bien du service du maître... Un moyen, pour que nous ne tombions pas dans cette infamie, c'est de mettre ici quelqu'un au-dessus de nous, qui soit chargé également du soin de toutes choses, afin que nuls intérêts particuliers ne l'empêchent d'agir plutôt pour l'une que pour l'autre, et qu'il aille toujours à la plus nécessaire[1]. » La seule difficulté est de trouver le titulaire qui conviendrait à cet emploi. Luxembourg, en passant, en suggère quelques-uns, ceux dont il prévoit bien que le nom ne sourira guère ni au Roi ni à son ministre : par exemple, le comte d'Estrades, notre ambassadeur à Bruxelles, excellent diplomate, mais fort médiocre général ; ou encore quelques-uns, dit-il, « de nos jeunes maréchaux », qui pourraient « réparer ainsi la faute qu'ils ont commise au commencement de cette campagne. »

Par contre, il est un candidat dont Luxembourg, toujours modeste, ne parle pas ouvertement, mais que Louvois devinera sans effort lorsqu'il jettera les yeux sur les lignes qui suivent : « Il faut que ce que je vous dis me paraisse une chose bien pressante pour me faire ainsi parler, dans le peu de disposition que vous savez que j'ai d'obéir à toutes sortes de gens. Quoiqu'il y ait eu

1. Lettre du 4 octobre. — Arch. de la Guerre, t. 279.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

quelque interruption dans les services que j'ai eu l'honneur de rendre à Sa Majesté, j'en puis citer, dans mes commencements, qui peuvent être encore considérés à cette heure. Mais il n'est pas précisément question de cela; et je sacrifie avec plaisir la petite répugnance qu'on pourrait avoir à être commandé, parce que j'aime la gloire de ma nation, et encore plus le service d'un maître tel que celui que nous avons. » La réponse du ministre à cette discrète invite n'est pas parvenue jusqu'à nous dans son texte intégral; mais, par la suite de la correspondance, il est aisé d'en restituer le sens. L'insinuation, si claire soit-elle, tombe dans une oreille obstinément fermée; Louvois, ingénument, prend au pied de la lettre l'offre de Luxembourg et se montre touché de son esprit de sacrifice. Pour le présent, toutefois, il ne peut, s'excuse-t-il, lui accorder le « supérieur » qu'il réclame avec tant d'instances; mais qu'il veuille bien patienter quelque peu; l'on ne manquera certainement pas de « le lui donner par la suite ».

Cette promesse consolante parvient au duc le lendemain même du brillant succès de Woerden; le dépit qu'il ressent l'emporte hors de mesure et prêterait à sourire, si la hauteur du ton ne le sauvait du ridicule : « Je vous l'ai dit autrefois [1], je ne suis point né pour être camarade de certaines gens ni même de ceux qui croiraient avoir le droit de me commander. J'en ai commandé beaucoup d'autres aussi, avec qui je suis égal comme de cire, qui s'avancent, et je ne bouge... Je n'ai pas assez

1. Lettre du 25 octobre.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de mérite pour me trouver avec eux en même poste, et, quand je m'y verrai réduit, je supplierai plutôt le Roi que je sois garde-chasse dans une de ses plaines, que confondu dans ses armées avec beaucoup d'autres. Le Roi trouvera un nombre infini de gens qui vaudront beaucoup mieux que moi. J'aimerai toujours mieux qu'ils soient employés que moi, quand je le serai d'une certaine manière ! »

Jamais reproches et récriminations ne tombèrent plus mal à propos; le duc, deux jours plus tard, fut bien obligé d'en convenir. Les nouvelles de Woerden étaient, sur l'entrefaite, parvenues à Versailles, et le Roi, sans tarder, avait voulu lui-même en exprimer sa gratitude : « Mon cousin, lui écrivait-il[1], toutes les circonstances de l'action de Woerden me faisant connaître le mérite du service que vous m'avez rendu en cette occasion, je n'ai pas voulu différer davantage de vous témoigner, par cette lettre, la satisfaction que j'en ai. Même, pour vous en donner une meilleure marque, je vous ai choisi pour remplir la charge de capitaine des gardes du corps qu'exerçait le sieur de Lauzun[2]; et, pour vous faciliter les moyens de la récompenser, je vous ai accordé la disposition de celle de maître de ma garde-robe, aux conditions que j'ai commandé au marquis de Louvois de vous expliquer. Et, comme ce détail dit plus que toutes

1. 21 octobre 1672. *Lettres de Louis XIV*, publiées par Morelly.

2. « On donna la charge de Lauzun à M. de Luxembourg, lit-on dans les *Mémoires de la Grande Mademoiselle*. Je l'appris en allant à la messe. Cela ne me réjouit pas trop; je fus au dîner du Roi avec des yeux fort pleurants. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

les louanges que je pourrais ajouter à votre valeur et bonne conduite, je finis en priant Dieu... » La lettre était flatteuse et la grâce « de grande conséquence ». La charge de capitaine des gardes du corps passait, depuis quelques années, par l'accès familier qu'elle donnait auprès du souverain, pour « l'une des plus importantes de l'État », enviée et recherchée par « tout ce qu'il y avait de grand dans le Royaume ». Aussi le Roi ne l'accordait-il guère qu'aux « maréchaux de France qu'il aimait et estimait le plus[1] ». Elle était évaluée au prix de quatre cent mille livres, payables au prédécesseur; et Luxembourg, fort obéré, n'aurait su comment y suffire, si le Roi, gracieusement, n'y eût joint « en pur don » l'office de maître de sa garde-robe, vacant par le décès de M. de Nogent[2], et qui valait cinq cent cinquante mille livres[3].

1. *Histoire de la maison de Montmorency*, par Désormaux, t. IV. — « J'ai reçu une lettre de celui qui garde Lauzun, avait écrit quelques semaines plus tôt Louvois à Luxembourg, par laquelle il me mande qu'il me priait de le faire sortir de prison et servir dans l'armée, et qu'en récompense il m'enverrait la démission de sa charge pour l'assurer à mon bon ami M. de Luxembourg. J'ai trouvé le style de votre lettre assez conforme au sien. » (Arch. de la Guerre, t. 315.)

2. Noyé lors du passage du Rhin.

3. Note annexée à la lettre du Roi citée plus haut. — Luxembourg, d'après Chavagnac, eut malgré cet appoint, quelque peine à s'acquitter envers Lauzun. Il lui devait encore quarante mille écus en 1682 et, « comme ses affaires étaient en fort mauvais état, personne ne lui voulait prêter ». Madame de Mecklembourg, sa sœur, « parlait de mettre ses pierreries en gage, mais ce n'étaient que façons de faire ». Enfin, Chavagnac parvint à faire avancer au duc par son ami le vicomte d'Aligre la somme nécessaire pour se libérer de sa dette. (*Mémoires* de Chavagnac.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

La décision royale, en de telles conditions, comblait l'un des ardents désirs du vainqueur de Woerden. Vivre dans l'entourage du maître et — selon l'expression du temps — être son « domestique », acquérir ainsi l'occasion de déployer ses ressources d'esprit, d'utiliser ses dons de courtisan, c'était le rêve qu'il caressait depuis de longues années et dont il entretenait sans cesse son confident et son ami Louvois : « Je me donne l'honneur d'écrire au Roi, lui écrivait-il récemment. J'ai pensé lui dire ce que le bon larron dit à Dieu : *Souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume.* Mais je n'ai pas osé, et c'est une chose que vous devriez bien lui dire. Ce n'est pas qu'il ne me fasse tous les biens que pourraient désirer les autres; mais je voudrais qu'il m'eût répondu aussi, comme Notre-Seigneur au larron : *Vous serez un soir auprès de moi*[1]. » L'octroi de cette faveur dissipa comme par enchantement tout vestige de méchante humeur; et le duc, dès sa première lettre, désavouait lestement les propos de la veille : « Quelques misérables gens battus près de Woerden ne m'ont point rendu assez sot pour ne pas recevoir votre lettre comme je le devais. Mais, si quelque chose m'a fait parler là-dessus, ç'a été la netteté de ma conscience, et j'ai cru qu'au pauvre chétif la plainte était permise ». Il est tout prêt maintenant, si

1. Lettre du 24 juillet 1672. Colbert, en félicitant Luxembourg du succès de Woerden, fait allusion à ce désir du duc : « Je savais, lui dit-il, combien vous souhaitiez l'honneur d'approcher la personne de Sa Majesté et d'être son domestique. Ainsi, je ne doute pas que cette grâce ne vous ait donné beaucoup de joie... » (Lettre du 28 octobre 1672. *Correspondance de Colbert* publiée par Clément).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

le maître l'exige, à devenir « le subalterne de gens qui n'en savent pas plus que lui », fût-ce même « le comte de Guiche, qui est celui qui aurait le plus d'envie de le commander... « Tout cela, ajoute-t-il, je vous le dis du bon et du fond de mon cœur, et je ferai mieux, quand il le faudra, que je ne vous le dis[1] ». S'il est d'ailleurs contraint, « pour faciliter ses affaires », de vendre à beaux deniers comptants l'office de M. de Nogent, il compte bien pouvoir, néanmoins, en exercer quelquefois les fonctions : « Je prierai M. de Marcillac[2] de me faire place de temps en temps pour que je puisse ôter le justaucorps du Roi, et je me tiendrai honoré de le faire. »

Ces détails, si menus qu'ils soient, ne sont pas, semble-t-il, indignes de l'Histoire. Ils jettent un jour précieux sur l'état d'âme, douze ans après la Fronde, des plus orgueilleux grands seigneurs et des plus hardis « libertins », et permettent de juger le chemin parcouru. Un emploi domestique, une besogne d'alcôve, devient l'équivalent d'un grand commandement militaire. Le rayonnant prestige de l'autorité monarchique ennoblit et rehausse à ce point surprenant tout ce qui touche à la personne du Roi ; le « maître », comme on dit, apparaît aux plus fiers, aux plus indépendants, un être d'essence supérieure, hors de l'humanité, séparé des autres mortels par un infranchissable abîme. Et l'on doit supposer que, sous une forme humoristique, Bussy exprime au fond son sentiment sincère, lorsqu'il écrit à madame de la Roche : « Je

1. Lettres des 1er et 10 novembre 1672.
2. Grand maître de la garde-robe par la mort de M. de Guitry.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

trouve les choses mieux réglées qu'elles n'étaient il y a dix ans. Il y avait mille gens qui faisaient aussi bonne chère que le Roi et avaient autant de plaisirs que lui. Aujourd'hui, tout est réservé pour la bouche du maître. Personne n'a d'argent ni de bons morceaux ; chacun est réduit à sa pièce de bœuf et à sa femme. Cela n'est-il pas juste? Ne doit-il pas y avoir entre les plaisirs d'un grand Roi et ceux de ses sujets autant de différence qu'il y a entre leurs conditions[1] ? »

On vient de voir quelles furent, pour le héros de cette étude, les suites personnelles et directes de la défaite du prince d'Orange ; mais, au point de vue général, on eut lieu de croire un moment que l'événement aurait les plus graves conséquences. Le nouveau Pensionnaire Fagel, élu le matin même du massacre de Jean de Witt, passait non sans raison pour un ami du stathouder, pas cependant au point, comme écrit Luxembourg, « de l'être au préjudice de l'État[2] ». C'était, en tout cas, un homme sage, modéré, d'esprit judicieux, d'un patriotisme éclairé. L'échec complet de la tentative militaire, le découragement évident d'une grande partie de la nation, la misère grandissante des villes et des campagnes[3], l'inaction prolongée des alliés de la République, lui inspirèrent le même désir que son prédécesseur avait payé de sa vie, le désir d'imposer un terme à cette guerre désastreuse,

1. Lettre du 22 janvier 1673. — *Correspondance de Bussy-Rabutin.*

2. Lettre du 2 décembre 1672. — Arch. de la Guerre, t. 290.

3. Il mourut, dit-on, en novembre, dans la seule ville d'Amsterdam plus de mille personnes par semaine. (Luxembourg à Louvois, 16 décembre 1672. — Arch. de la Guerre, t. 290.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de rendre à son pays le bienfait de la paix, pourvu que le Roi l'accordât « à des conditions un peu douces ». Et, comme de Witt également, il chercha le moyen de négocier « sans camarade », par des voies détournées et à l'insu du stathouder[1]. L'intermédiaire dont il fit choix fut le bailli de la ville de Woerden, son proche parent et son ami, « l'un des habiles hommes de la Hollande », d'ailleurs, assurait-on, secrètement hostile à Guillaume. « Il nous a dit à nous-même, écrit Luxembourg à Louvois, qu'il ne nous aime pas, mais qu'il nous hait beaucoup moins que *l'autre*. »

Les premières ouvertures furent faites au vicomte de Montbas ; mais Luxembourg, trouvant à ce dernier « plus de bonne volonté que de capacité réelle », chargea Stoppa d'entretenir le bailli et de conduire cette délicate affaire. Stoppa justifia cette confiance ; ses dépêches font honneur à son habileté politique. Il sut démontrer au bailli l'intérêt des Provinces-Unis à conclure « une paix séparée », sans s'occuper d'alliés douteux et peu zélés, à se soustraire au joug du prince d'Orange, lequel, dit-il, « ne prêche la lutte à outrance que dans un intérêt particulier », pour confisquer à son profit les libertés bataves et se faire souverain de Hollande. Il prend d'ailleurs le soin de proclamer que le Roi n'a point fait cette guerre par esprit de conquête, mais uniquement « pour mortifier l'orgueil des Hollandais, sur quoi il est à présent pleinement satisfait », et qu'il n'a nul dessein d'annexer un pays qui, « aux mains des Français, ne serait plus qu'un marais puant,

1. Luxembourg à Louvois, 2 décembre 1672, *loc. cit.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

dont le territoire ne suffirait point à la dépense qu'il faut pour entretenir les digues[1] ». Bref, comme il le dit à Louvois en lui répétant ces discours, « je fis le républicain autant que je ne le suis pas ; et je recommandai fort le secret, et que même M. de Luxembourg ne sût rien de notre conversation, à cause qu'il souhaite la continuation de cette guerre, au lieu que je ne souhaite rien tant que la paix... Cependant j'ai fait part de ce que dessus à mondit seigneur, qui l'a trouvé bon ».

Luxembourg, sur ce compte rendu, fit donner au bailli un passeport pour La Haye, afin qu'il pût s'entendre avec le Pensionnaire. Le mandataire revint porteur d'une lettre de Fagel, lettre au reste assez vague et pleine de réticences, et qui « ne contenait autre chose, sinon qu'il serait ravi de contribuer à une paix ferme, stable, glorieuse à Sa Majesté, et si importante à ce pays ». Par contre, le bailli y adjoignit « de bouche » des choses plus positives et plus intéressantes, l'engagement formel de Fagel de s'assurer l'appui de la majorité des États Généraux, pour peu que les conditions de la France fussent « seulement acceptables », et la promesse de n'informer Guillaume que « quand il le faudrait », et qu'il serait trop tard pour rompre le traité conclu[2]. « Le diable » était que le Grand-Pensionnaire réclamait instamment, comme une preuve de confiance, « un mot de réponse par écrit » ; ce qui, dit Luxembourg, « m'a fort embar-

1. Stoppa à Louvois. Lettre du 22 novembre. — Arch. de la Guerre, t. 154.

2. Lettres de Luxembourg des 2 et 13 décembre 1672. — Arch. de la Guerre, t. 290 et 291.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

rassé, n'ayant point les ordres du Roi là-dessus ». Il se tira d'affaire, comme de coutume, en homme d'esprit : « J'ai pris le parti que j'ai ouï dire que suivent des gens moins amoureux que galants, quand ils veulent écrire à des dames dont ils ont peur qu'elles n'en tirent vanité. J'y ai mis des choses qu'il n'oserait montrer », le remerciant chaleureusement de ses « bonnes intentions » et laissant entendre clairement que du Grand-Pensionnaire venaient « toutes les avances ».

L'affaire, ainsi qu'on le voit, prend une tournure sérieuse, et le Roi, consulté, accorde permission de continuer les conférences. « J'ai fait repartir le bailli pour La Haye, mande Luxembourg le 2 décembre. Il est convenu qu'il serait de retour ici jeudi huitième de ce mois, et qu'il m'apporterait des propositions... Il faut absolument, ajoute-t-il, que Sa Majesté envoie quelqu'un en toute diligence ; car, pour moi, je puis bien écouter quelque espèce de propositions, mais, pour pousser les choses plus loin, il faut quelqu'un qui soit plus capable, et qui ait plus de connaissance des affaires de cette nature... Je ne sais si Verjus, qui connaît assez bien les manières de ces gens-ci, n'y serait pas propre. Je vous prie que nous ayons bientôt de vos nouvelles[1]. » Les jours s'écoulent pourtant ; le bailli tarde à revenir ; et quand enfin, le 13 décembre, il est de retour à Utrecht, son ton et ses propos ne sont plus les mêmes qu'au départ. A travers ses hésitations, ses réserves, ses réticences, on démêle aisément un changement de dispositions chez le haut personnage dont il

1. 2 décembre 1672. — Arch. de la Guerre, t. 290.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

est le porte-parole. « Je vis bien, dit le duc, que Fagel avait quelque autre vue depuis le premier voyage du bailli, puisqu'il nous faisait des propositions qu'il savait celles que l'on avait déjà rejetées cette campagne[1]. » Le Roi, dans sa réponse, n'en juge pas autrement : « Mon cousin, lui dit-il, en l'absence du sieur Le Tellier, qui est retourné à Paris, j'ai reçu la lettre que vous avez écrite au marquis de Louvois du 16 de ce mois, par laquelle j'ai vu ce que vous lui mandez au sujet de votre négociation avec Fagel et le bailli de Woerden, laquelle je tiens finie[2]. » De ce jour, en effet, les velléités pacifiques du Grand-Pensionnaire de Hollande semblent subitement évanouies. Il fait le mort, se retire sous sa tente, garde obstinément le silence. Les nouvelles que le Roi, dans la lettre plus haut citée, rapporte au duc de Luxembourg, suffisent à expliquer ce revirement prudent.

« Le prince d'Orange, écrit en effet Louis XIV[3], est occupé présentement au siège de Charleroi, assisté des troupes d'Espagne. J'espère, avec l'aide de Dieu, qu'encore que la garnison ne soit pas aussi forte qu'il serait à désirer, néanmoins, comme Montal s'est jeté dans la place avec quelque cavalerie, elle fera une si vigoureuse défense, que les ennemis, qui s'attendaient à la pouvoir enlever en très peu de jours, se pourront repentir d'avoir entrepris une action si hardie. » Cette soudaine offensive

1. 16 décembre. — Arch. de la Guerre, t. 291.
2. Le Roi à Luxembourg, 21 décembre 1672.
3. *Ibid.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

pouvait passer pour un coup de génie. Dérobant ses mouvements derrière l'épais rideau des régions inondées, Guillaume, avec une forte armée, s'était échappé de Hollande, se portant à marches forcées d'abord vers Maëstricht, puis sur la ville de Tongres, qu'il feignait d'investir. Mais, tout à coup, le 15 décembre, sans que rien eût pu faire soupçonner son dessein, il se jetait sur Charleroi avec dix mille hommes de renfort, amenés par Monterey, gouverneur des Pays-Bas espagnols. Tout lui donnait l'espérance du succès, la brusquerie, l'imprévu de l'attaque, la faiblesse de la garnison, en grande partie composée de recrues, l'absence du gouverneur Montal[1] qui, sur une fausse alerte, avait couru vers Tongres. Or, Charleroi au pouvoir de l'ennemi, c'était pour nos armées la base d'opérations coupée, Luxembourg, Turenne et Duras sans communication entre eux, sans lien direct avec la France. Le cas était critique, et Louis XIV, comme il l'assure, en ressentit « une furieuse inquiétude ». L'énergie du comte du Montal sauva la partie compromise. Avec une bande de cavaliers d'élite, il passa par surprise au travers des troupes hollandaises, et fit, le 20 décembre, une subite entrée dans la place, où son apparition releva tous les cœurs. Pendant ce temps, Duras, d'Humières, M. le Prince accouraient de divers côtés au secours de la ville. Voyant le coup manqué, Guillaume, deux jours plus tard, levait le siège de Charleroi, reprenait mélancoliquement, avec une armée

1. Charles de Montsaulnin, comte du Montal, lieutenant général, 1620-1696.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

fatiguée et par des chemins difficiles, la route de la Hollande, où le rappelaient en hâte les mouvements agressifs du duc de Luxembourg.

On connaît assez ce dernier pour ne s'étonner point que, du jour où il sut l'absence du stathouder, il en ait voulu profiter pour lui faire, comme il dit, « recevoir quelque déplaisir en Hollande, pendant qu'il se promenait ailleurs ». Il ne faut, écrit-il encore, « qu'une bonne gelée de deux nuits pour prendre le parti de les aller visiter d'un côté ou d'un autre. J'ai disposé toutes choses pour cela; mais, ce qui dépend du temps, on n'en saurait répondre[1]. » Ses lettres nous apprennent ce que sont ces préparatifs. Tantôt Mélac va, sur son ordre, « sonder les inondations, pour s'assurer si l'on y peut aller à cheval », ce qui, d'ailleurs, « ne se trouve pas possible »; tantôt, dès que le froid s'annonce, il envoie en campagne des gens « qui ne font autre chose que de voir quand la glace portera », pour tenter « quelque petite entreprise qui fasse crier contre le prince d'Orange et démontre au pays qu'il aurait mieux fait d'y demeurer pour le défendre que de s'embarquer à des expéditions éloignées ». Il distribue des patins à ses hommes, les exerce lui-même « à marcher, à courir, à camper, à garder les rangs et à combattre sur la glace[2] ». Pour s'entretenir la main, il expédie quotidiennement de petits détachements qui, les uns sur des bateaux plats, les autres marchant sur les digues, lèvent des contributions, dévastent le pays et

1. Lettre du 20 décembre. — Arch. de la Guerre, t. 291
2. *Histoire de la maison de Montmorency*, par Désormeaux.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

portent la terreur aux portes de la capitale. « Il y a quatre jours que nous n'avions brûlé, et c'était laisser nos amis de la campagne un peu trop longtemps sans les tenir alertes. Je n'ai pas été fâché de faire voir quelques incendies aux messieurs d'Amsterdam[1]. » Une autre fois, pour « se donner de l'air », il attaque par surprise le fort de Hylestein, sur la route de La Haye, que défendaient douze cents hommes d'infanterie. Le comte de Sault a mission de s'en emparer et y remporte un plein succès. « Des retranchements forcés après deux heures de lutte, trois cents ennemis faits prisonniers, et quatre cents tués sur la place », tel est le résumé que Louvois transmet à Condé[2]. « J'aurais honte, écrit Luxembourg, de n'avoir pas assisté à de si belles choses, sans une petite maladie de jeunesse que j'ai; ce sont les oreillons, qui m'ont fait tant de mal que je n'ai pu avoir part à cette action. »

Vainement les Hollandais, suivant les instructions envoyées par le stathouder, s'évertuent à donner le change, répandent partout le bruit qu'ils vont reprendre l'offensive, font construire « des traîneaux qui portent deux pièces de canon », composent « un régiment de gens qui glissent sur des patins, avec leurs fusils en bandoulière et des pistolets à la ceinture[3] », distribuent à leurs hommes des « demies-piques » pour monter à l'assaut. Ces apprêts, ces fanfaronnades dissimulent mal une secrète

1. Lettre du 17 décembre. — Arch. de la Guerre, t. 283.
2. Lettre du 17 décembre 1672. — Arch. de Chantilly.
3. *Relations véritables des Pays-Bas*. Passim.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

épouvante. « Je pense, raille Luxembourg, qu'un proverbe se trouve véritable : c'est celui qui nous apprend que *tel qui menace a grand'peur* ». Les « glisseurs », ajoute-t-il, se serviront de leurs patins « pour fuir avec une plus grande diligence » ; et, quant aux « demies-piques », « ce sont des armes fort inutiles à des gens que j'ai peine à croire qui osassent en venir aux mains avec nous[1] ».

Quand vient la mi-décembre, le temps donne un peu d'espérance. La pluie fait mine de s'interrompre ; une bise glaciale lui succède. Encore quelques journées pareilles, et l'on pourra songer à se mettre en campagne. Ce n'est pourtant qu'une déception de plus. « Si la gelée eût continué, mande le Roi à son général d'un ton consolateur, je suis bien persuadé que vous eussiez entrepris quelque chose ; mais, ayant cessé tout à coup, vous ne vous serez pas trouvé en état de rien faire... Conduisez-vous de manière que l'envie que vous avez de faire une entreprise ne vous porte pas à rien faire qui n'ait quelque vraisemblance de succès, pour ne commettre pas la réputation de mes armes[2] ». Ce billet parvint à Utrecht le matin de Noël. Ce même jour, pour la première fois, un froid sec et piquant relègue au loin les ondées et les brumes ; un pâle soleil éclaire les campagnes glacées ; sur les canaux, sur les plaines inondées, se forme et s'épaissit une couche unie et résistante ; la plus sérieuse barrière qui se soit dressée jusqu'alors devant nos armées victorieuses disparaît, s'effondre d'un bloc. Guillaume et son

1. Lettre du 20 décembre. — Arch. de la Guerre, t. 291.
2. Le Roi à Luxembourg, 21 décembre 1672.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

armée ont encore une longue marche à faire avant de regagner leurs postes de défense. Et Luxembourg, ivre de joie, semble enfin sur le point de cueillir le fruit de ses veilles, de réaliser le dessein depuis si longtemps poursuivi : prendre et détruire Leyde et La Haye, peut-être même, qui sait ? pousser aux portes d'Amsterdam, terminer d'un seul coup la conquête des Provinces-Unies. A moins d'un miracle du sort, la Hollande, cette fois, paraît bien perdue sans ressource.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE VII

Mesures prises par le stathouder pour la défense de La Haye et d'Amsterdam. — Les camps retranchés de la digue du Rhin. — L'expédition résolue. — Départ d'Utrecht. — Premiers symptômes de dégel. — Luxembourg persiste malgré tout. — Marche de nuit sur la glace. — Prise de Swammerdam. — Pillages, massacres et incendies. — Luxembourg à Bodegrave. — Le pont de Swammerdam en feu. — Passage au milieu des flammes. — Dégel complet et inondations générales. — Situation critique du corps expéditionnaire. — Le fort d'Orange abandonné par l'ennemi. — Les troupes françaises sauvées. — Terribles exécutions ordonnées par Luxembourg. — Retour à Utrecht à travers les inondations. — Impression produite en France par ce hardi coup de main. — Luxembourg cherche à excuser ses violences. — Panique générale en Hollande. — Arrivée du prince d'Orange à La Haye. — Condamnation du colonel Paynwin. — Parti que tire le stathouder des excès de son adversaire. — Les pamphlets en Hollande et en Allemagne. — Origine des légendes qui s'attachent au nom de Luxembourg.

La conservation des deux villes qui demeuraient comme le suprême asile de l'indépendance hollandaise, La Haye et Amsterdam, était depuis six mois le grand souci du prince d'Orange, l'objet principal de ses soins. Retranchements, forts et palissades, s'accumulaient sur les avenues, couvraient les « têtes » de toutes les digues ; pen-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

dant l'automne, « plus de cent mille paysans », recrutés de vive force, y avaient, disait-on, travaillé nuit et jour. Un seul chemin direct, par le fait de l'inondation, permettait à l'armée d'Utrecht de s'avancer vers ces régions : la large digue qui, de Woerden jusqu'à la petite ville d'Oudshorn, côtoyait le cours du Vieux-Rhin. Aussi là se dressaient les plus redoutables obstacles. Trois grands camps retranchés en défendaient l'accès. Le plus voisin d'Utrecht était le fort de Nieuwerbrug, que l'on nommait « le fort d'Orange », construit et protégé selon toutes les règles de l'art, triple enceinte de remparts, palissades « d'une grosseur énorme », fortins, bastions, fossés, chemins couverts, un ensemble d'ouvrages si savant, si bien entendu, que Luxembourg, lorsqu'il y pénétra, « en fut frappé d'admiration [1] ». A quelques milles plus loin, et sur la même chaussée, se dressait la ville de Bodegrave, que Guillaume avait prise longtemps comme quartier général, et dont l'épaisse muraille cachait une nombreuse garnison ; enfin, en remontant encore « une demie lieue », on rencontrait le bourg de Swammerdam, entouré d'une ceinture de canaux larges et profonds, qui en faisait, dit Luxembourg, « le plus beau poste du monde », capable, avec un bataillon, « d'arrêter une armée entière [2] ».

Le commandement en chef de ces points fortifiés et la défense générale du pays étaient confiés, pendant l'absence du stathouder, au comte de Kœnigsmarck, gentilhomme d'origine suédoise, vieil homme de guerre blanchi

1. Relation de la prise de Bodegrave, dans la *Gazette* de 1673.
2. Lettre du 3 janvier 1673. — Arch. de Dijon, F. Thiard.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sous le harnois, et qu'on disait « habile en son métier ». L'arrivée redoutée du froid et de la glace l'avertit que l'heure était proche où il allait falloir déployer ses talents, et, dès le premier jour, il disposa toutes choses en vue d'une sérieuse résistance. « Le bruit, écrit-on de La Haye à la date du 27 décembre[1], est que le duc de Luxembourg a dessein d'attaquer, à la faveur des glaces, Bodengrave ou Swammerdam ; mais le comte de Kœnigsmarck est à son poste pour lui tenir tête, et l'on a renforcé les quartiers avec plus de cent cinquante compagnies d'infanterie. » La mesure était opportune ; ce même jour, en effet, l'armée du Roi se mettait en campagne.

« M. le duc de Luxembourg, mande de la ville d'Utrecht l'intendant Robert à Louvois[2], est parti il y a environ deux heures, et a rassemblé un corps de sept mille huit cents hommes d'infanterie, neuf cents chevaux et trois cents dragons. Il fait état d'être ce soir avec tout ce corps à Woerden, et d'en partir cette nuit pour aller par Leyweldt gagner la chaussée de Mije, arriver à la pointe du jour à Swammerdam, se saisir de ce poste en plein midi, et attaquer les ennemis dans le camp de Bodegrave... Selon que réussira cette action, et selon les nouvelles que l'on aura des ennemis, M. de Luxembourg prendra sa résolution s'il devra aller à Leyde ou à La Haye, ou se tourner de quelque autre côté. Il m'a donné ordre de demeurer ici. » Ces quelques lignes résument exactement le plan de Luxembourg. En couvrant, comme

1. *Relations véritables des Pays-Bas*, loc. cit.
2. Lettre du 27 décembre 1672. — Arch. de Dijon, F. Thiard.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

nous avons vu, de façon formidable, les débouchés des routes qui venaient du côté d'Utrecht, le stathouder avait omis d'en faire autant vers la face opposée ; du moins l'accès des trois camps retranchés, pour qui venait « de la Hollande[1] », n'était-il protégé que d'une manière « faible et médiocre ». Profiter des gelées pour tourner les plus proches obstacles, assaillir tout d'abord le poste le plus éloigné, se rabattre sur les deux autres en les attaquant à revers ; puis, la grande chaussée nettoyée, se frayer un passage vers Leyde, Amsterdam ou La Haye : telle fut, dans ses lignes essentielles, la conception ingénieuse et hardie dont le succès semblait presque assuré. C'est le programme qu'à la veille du départ le duc, en termes brefs, prit le soin d'exposer à ses principaux officiers, et que tous acclamèrent avec une ardeur unanime[2].

Le mardi 27 décembre, à dix heures du matin, le mouvement commença. C'était le troisième jour du froid ; la glace, soigneusement éprouvée, présentait toute sécurité : « Je ne m'embarquai, mande Luxembourg au Roi[3], que lorsque je sus qu'un escadron était demeuré posté plus de deux heures sur le plus profond des canaux de ce pays. » Les soldats se montraient joyeux, confiants, d'un bel entrain : « Toutes les troupes de Hollande ne m'eussent pas arrêté, mande leur général à Condé[4], ayant

1. On donnait spécialement ce nom de *Hollande* à la région comprise entre les bouches de la Meuse et le Zuyderzée, où étaient La Haye et Amsterdam.

2. *Histoire de la maison de Montmorency*, par Désormeaux.

3. Lettre du 3 janvier 1673. — Arch. de la Guerre, t. 318.

4. Luxembourg à Condé, 3 janvier 1673. — Arch. de Chantilly.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

avec moi un détachement de huit mille hommes aussi bons qu'il y en ait au monde ! » Pourtant, dès cette première journée, apparurent de dangereux symptômes. Brusquement, dans l'après-midi, le vent sauta du nord au sud ; une neige serrée tomba, rendant la marche difficile. Malgré tout, vers quatre heures, on atteignit Woerden, et l'on y fit halte un moment. Mélac, envoyé pour sonder la solidité de la glace, rapporta peu après qu'elle semblait encore résistante ; et Luxembourg, en dépit d'inquiétants pronostics[1], se résolut à pousser l'aventure : « Je ne croyais pas, assure-t-il, que le dégel pût être assez violent pour m'empêcher de faire deux lieues sur l'inondation... Outre cela, je voulais profiter de l'absence du prince d'Orange ; et, sachant le siège de Charleroi levé, je voyais bien que je n'avais pas de temps à perdre. »

L'entreprise, dans ces circonstances, devenait, à vrai dire, quelque peu hasardeuse. Pour gagner Swammerdam, son premier objectif, en évitant la chaussée du Vieux-Rhin, et tourner sans être aperçu les autres postes hollandais, Luxembourg avait à franchir un vaste espace de terrains inondés, recouverts d'un plancher de glace où s'étendait maintenant une épaisse couche de neige. Si l'infanterie pouvait, à la rigueur, se lancer sur ce sol instable, il n'y fallait risquer ni canons ni chevaux; et le dégel, pour peu qu'il s'accentuât, couperait la communication avec les troupes demeurées en réserve. Aussi le général en chef, avant de donner le signal, jugea-t-il

1. « Tous les gens du pays, écrit Louvois à Condé, l'avaient assuré que c'était le commencement du dégel. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

nécessaire d'animer les soldats, de hausser leur courage au niveau d'une si rude besogne. Il assembla ses bataillons, leur adressa, dit un témoin, un bref discours « d'une force merveilleuse », leur montrant le but à atteindre et le profit qu'ils en allaient tirer. De cette harangue improvisée, l'auteur de l'*Advis fidèle* prétend nous restituer, sinon le texte entier, tout au moins la péroraison : « Allez, mes enfants, pillez, tuez, violez et brûlez, afin que je voie si je ne me suis point trompé au choix que j'ai fait de l'élite des troupes du Roi ! » Sans accepter pour authentique un langage si barbare, force est de confesser que l'espoir prochain du pillage, dans une contrée qu'on leur représentait comme « la plus opulente de l'Europe », échauffa puissamment l'enthousiasme des troupes. On put les voir, sur l'heure, « faire provision de bottes d'allumettes, dont les uns emplissaient leurs chapeaux, les autres leurs pochettes; et ils partirent aussi gaiement que s'ils fussent allés à des noces [1] ».

Dix heures du soir sonnaient quand on reprit la marche. Le détachement comptait environ huit mille hommes de pied, qui formaient deux brigades commandées par MM. de Sourches et de la Meilleraye. La cavalerie entière, plus un bataillon d'infanterie, furent laissés à Woerden sous M. de Gassion, avec ordre de s'avancer le long de la digue du Vieux-Rhin, si le bruit de la mousqueterie indiquait que les retranchements fussent attaqués par derrière. Luxembourg ordonna que

1. Lettres de Luxembourg à Louvois et à Condé. — Arch. de la Guerre et de Chantilly. — *Gazette* de 1672. — *Advis fidèle aux véritables Hollandais*, etc., etc.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tous les officiers, sans aucune exception, abandonnassent leurs chevaux à Woerden. Lui-même donna l'exemple; il se plaça à l'avant-garde avec le comte de Sault, « allant à pied et constamment en tête ». Il ne fallait pas moins pour maintenir le moral des troupes. Le temps, avec la nuit, était devenu « effroyable ». La neige tombait avec une nouvelle violence, s'amoncelait en couche molle, où les hommes s'enlizaient « au-dessus du genou ». Pliant sous le poids de cette masse, amincie au surplus par le radoucissement de la température, la glace, écrit Louvois[1], « faisait un bruit fort fastidieux *(sic)*, en craquant perpétuellement, et enfonçant en certains endroits ». L'obscurité complète ajoutait à l'horreur de la situation[2]. Par instants, une fissure s'ouvrait, engloutissait une forme humaine; le sauvetage s'opérait à travers mille difficultés. Les marquis de Cœuvres et de Conflans furent « retirés par les cheveux ». M. de Douglas, lieutenant-colonel, ne dut son salut qu'à lui-même : « Il enfonça, dit Luxembourg, dans un trou où il eut de l'eau par-dessus la tête, et fut perdu sous la glace; mais ayant touché du pied la terre, elle le repoussa en haut. De sa tête, il perça la glace qui était au-dessus, et fut sauvé. » Il ne se noya, tout compte fait, qu'une douzaine de soldats[3].

1. Lettre à Condé du 7 janvier 1673. — Arch. de Chantilly.

2. « Au reste, monseigneur, écrit Luxembourg à Condé, — rien, s'il vous plaît, que pour vous et monseigneur le duc — jamais il ne s'est fait une pareille marche ! » (3 janvier 1673. Arch. de Chantilly.)

3. Lettres de Luxembourg des 3 et 6 janvier 1673; lettre de Louvois à Condé du 7 janvier. — Arch. de la Guerre et de Chantilly. — *Gazette* de 1673, etc., etc.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

La nuit entière on marcha de la sorte, sans s'arrêter et sans reprendre haleine. Vers sept heures du matin, on fut sur les bords d'un canal, « large, profond, entièrement dégelé, et dont le cours était aussi rapide que celui d'une rivière ». Il fallut, avec quelques planches, construire un pont improvisé; sur ce fragile support, Luxembourg « passa le premier »; tout le reste suivit, défilant « un par un »; cet obstacle imprévu retarda de trois heures. Chaque minute écoulée ajoutait au péril; la pluie, avec le jour, succédait à la neige; le dégel se précipitait. Les derniers milles, jusqu'à la digue de Mije, se firent dans la boue et dans l'eau jusqu'au-dessus de la ceinture, au milieu d'un « amas de glaçons rompus et flottants ». Les souffrances furent atroces; mais l'exemple du général, allègre, plaisantant au milieu des dangers, payant de sa personne comme le plus humble des soldats, relevait les cœurs hésitants, et « les plus las retrouvaient de la force, à le voir si infatigable[1] ».

Enfin, à l'horizon brumeux, se profilèrent, vaguement encore, les toits du bourg de Swammerdam; cette vue acheva de ranimer les troupes. C'était une grosse bourgade d'environ trois mille habitants, où les plus riches citoyens de La Haye et d'Amsterdam avaient leurs maisons de plaisance. Deux grands canaux l'entouraient complètement et lui tenaient lieu de remparts. Le comte de Koenigsmarck y avait mis cinq régiments, dont la présence rassurait les bourgeois contre toute

1. Relation de la prise de Bodegrave. (*Gazette* de 1673.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

agression subite. La défense pourtant fut médiocre; et Luxembourg, huit jours plus tard, s'étonnait à bon droit qu'un général « qui avait été capable de choisir un si beau poste ne l'eût pas été d'y faire une meilleure résistance. « La vigueur de l'attaque déconcerta le comte de Koenigsmarck au point de lui faire perdre la tête. Quand il se vit, à l'improviste, assailli furieusement sur trois points à la fois, Moussy par le canal de droite, le comte de Sault à gauche, Luxembourg entre deux, officiers et soldats se jetant à la nage, les uns prenant les ponts-levis, d'autres construisant une passerelle avec des planches, des claies, des « débris » de toutes sortes, tous se précipitant au devant des arquebusades avec une ardeur « enragée », il fut saisi d'une soudaine épouvante. Sans essayer de prolonger la lutte, il évacua les retranchements et se retira par derrière, dans la direction de Bodegrave, avec la moitié de ses troupes. Les vainqueurs entrèrent sur ses pas, se répandirent dans les rues de la ville, massacrant les fuyards, et ne donnant guère de quartier : « Le nombre des prisonniers est petit, écrit Luxembourg à Louvois, parce qu'on en tua plus qu'on ne s'amusa à en prendre. »

Quelques minutes suffirent pour ce succès, qui nous coûtait à peine une centaine d'hommes hors de combat. Le premier soin de Luxembourg fut de faire réparer le pont sur le Vieux-Rhin et de s'en assurer la garde. Le second ordre qu'il donna fut de livrer aux flammes les plus belles demeures du pays, pour imprimer « un salutaire effroi » dans l'âme du peuple de Hollande. Il ne cache point, d'ailleurs, le divertissement qu'il y trouve

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

« Je vous avoue, dit-il [1], que je pris plaisir à faire brûler devant moi la maison du prince d'Orange, et celle de son favori le Rhingrave, qui étaient deux petits châteaux les plus jolis du monde... Par malheur, l'une des maisons appartient à une fille dont nous faisons la guerre à M. Stoppa, parce que c'est la seule qu'il ait vue — et peut-être une fois ou deux — depuis que nous sommes à Utrecht. Mais, au lieu que cela m'ait fait une affaire avec lui, il veut donner pourboire à celui qui l'a grillée. » Louvois, contant cette histoire à Condé, ne bouffonne pas moins agréablement : « On mit, lui écrit-il, le feu dans tout le village, et l'on grilla tous les Hollandais qui y étaient, dont on ne laissa pas sortir un seul des maisons. » Ce que Luxembourg, au surplus, confirme peu après dans les termes suivants : « Voici deux tambours des ennemis qui viennent répéter [2] un colonel de grande considération parmi eux. Je le tiens en cendres, à cette heure, aussi bien que plusieurs officiers que nous n'avons point et qu'on nous redemande, qui, je crois, ont été tués à l'entrée du village, où j'en vis d'assez jolis petits tas, consumés par les flammes, qui brûlèrent aussi bien des gens cachés dans les maisons [3]. »

Ainsi dirait-on qu'à plaisir il s'amuse à ternir sa gloire, à souiller cyniquement l'éclat d'une action héroïque. Il met à étaler sa rigueur et sa dureté d'âme la complaisance que d'autres, à sa place, mettraient à les dissimuler.

1. Lettre du 9 janvier 1673. — Arch. de Dijon, F. Thiard.
2. Réclamer.
3. Lettre du 6 janvier 1673. — Arch. de la Guerre, t. 332.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Reconnaissons, d'ailleurs, que ce n'est pas une simple forfanterie; trop fréquemment, dans ce récit, d'effroyables excès, des cruautés impardonnables troubleront l'âme du narrateur, décourageront l'admiration qu'on voudrait éprouver pour tant de vaillance et d'audace.

Cette fois d'ailleurs, Luxembourg, comme il dit, ne « s'amusa » que peu de temps à ces exécutions terribles. On était à l'après-midi; de courtes heures, en cette saison, restaient avant la tombée de la nuit. Il importait de pousser vivement l'entreprise, et de mettre à profit le désarroi des Hollandais, sans laisser à leurs chefs le loisir de se reconnaître. « Bien que les troupes, écrit-il à Condé[1], eussent marché dix-neuf heures de suite, le tout à pied, et votre petit serviteur comme les autres », il prit un corps de quinze cents mousquetaires, les plus agiles et les plus résolus, et suivant la chaussée du Rhin, continua sa route sur Bodegrave, confiant au marquis de Sourches[2] le commandement du reste, avec ordre de joindre aussitôt que faire se pourrait. « M. de Luxembourg, lit-on dans la relation de Louvois[3], arriva à Bodegrave à trois heures de l'après-midi; il la trouva abandonnée, mais avec tant de désordre que tout l'équipage de l'armée hollandaise y était encore, avec tous leurs canons et leurs munitions, parce que les canaux étaient encore trop gelés pour qu'ils pussent les recharger dans leurs bateaux. » Koenigsmarck, en effet, hanté par

1. 3 janvier 1693. — Arch. de Chantilly.

2. Louis-François du Bouchet, marquis de Sourches, 1639-1716. C'est l'auteur des *Mémoires* si connus.

3. Louvois à Condé, 7 janvier 1673. — Arch. de Chantilly.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'inquiétude de se voir pris entre deux feux, n'avait fait que rallier les régiments restés au quartier général, et fuyait par la route de Leyde, laissant « un si bon poste » à la discrétion des Français. « Ne trouvant plus personne, écrit le duc, je logeai dans le bourg toute mon infanterie... et j'employai mon temps à visiter les forts et à voir ce qu'il y aurait à faire », attendant avec impatience que le marquis de Sourches amenât de Swammerdam le gros du détachement.

La tâche de cet officier général avait été fort malaisée. Les troupes, exaspérées par la fatigue et les souffrances, aussitôt Luxembourg parti perdirent toute discipline. Elles se dispersèrent dans le bourg, où l'ombre de la nuit voila le plus affreux pillage. Les chroniques hollandaises, les images populaires, et les estampes — d'un art plus relevé — du maître graveur Romain de Hooghe [1], ne laissent rien ignorer du détail de ces scènes d'horreur : massacres et viols, dévastations faites à plaisir, double ivresse du vin et du sang, tout ce que la guerre peut offrir de plus sinistre et de plus lamentable. Pour terrifiants qu'ils soient, ces tableaux ne sont point chargés. Le jour, en se levant, n'éclaira que maisons en cendres, débris rouges et fumants, cadavres calcinés épars parmi les ruines. Il s'en fallut de peu que les auteurs de ces excès n'en devinssent les premières victimes. Quelques soldats, inconscients du danger, mirent le feu aux maisons qui bordaient le canal du Rhin ; les flammes se pro-

1. Dans l'*Advis fidèle aux véritables Hollandais*. — Édition à la sphère, année 1673.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

pagèrent, gagnèrent le pont de bois qui reliait ce canal à la grande chaussée de Bodegrave. Vainement, dès qu'on s'en aperçut, s'efforça-t-on d'arrêter l'incendie ; une des piles du pont s'effondra, et Sourches, avec ses cinq mille hommes, se vit, en un clin d'œil, coupé du corps d'avant-garde, « sans aucune nouvelle du général ni des maréchaux de camp qui étaient passés avec lui, les deux tiers de l'armée groupés autour de lui dans une extrême confusion », lui-même ne sachant que résoudre pour sortir de ce mauvais pas. Comme il délibérait, on vit à l'horizon, sur le large canal du Rhin, quatre grandes frégates hollandaises « qui venaient à toutes voiles ». Leurs canons, une fois à portée, allaient balayer cette masse d'hommes, postés à découvert, sans artillerie pour donner la réplique.

Sourches, en cette passe critique, fit preuve de cœur et de sang-froid. Une estafette franchit le canal à la nage, courut avertir Luxembourg de ce qui se passait. Pendant ce temps, cent grenadiers, pris parmi les plus forts tireurs, occupaient un moulin surplombant le canal, arrêtaient par un feu nourri la marche des frégates. D'autres furent employés à réparer, tant bien que mal, le pont à demi consumé, à jeter des planches et des claies sur l'intervalle béant. L'ordre du général en chef fut apporté sur l'entrefaite. Luxembourg commandait de passer coûte que coûte, « fût-ce au milieu des flammes », et de le rejoindre à Bodegrave. Devant cette injonction, Sourches n'hésita plus. Le premier, pour servir d'exem-

1. *Gazette* de 1673.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ple, il traversa « la route de feu » ; l'armée s'ébranla sur ses pas, et tous défilèrent en bon ordre sur les poutres brûlantes qui craquaient sous leurs pas, dans le fracas des débris enflammés qui pleuvaient autour de leurs têtes. Sauf une cinquantaine d'hommes noyés, écrasés ou brûlés, le corps arriva sain et sauf de l'autre côté du canal, et Luxembourg, peu d'heures après, eut de nouveau tout son monde sous la main.

L'expédition, pourtant, n'était pas terminée, et le plus dur était encore à faire. La pluie, depuis trente heures, tombait d'une violence inouïe et, sous l'action de ce déluge, les glaces se dissolvaient avec rapidité. Marcher sur Leyde ou sur La Haye, détruire la capitale « à la barbe » du stathouder — tandis que ce dernier accourait, doublant les étapes — il n'y fallait plus songer désormais; et Luxembourg, en voyant s'évanouir son rêve, avait peine à contenir sa colère et sa déception : « Il serait inutile, écrit-il à Louvois [1], de vous faire des lamentations sur le dégel; je ne puis cependant me consoler, quand je songe que M. le prince d'Orange serait arrivé d'un côté à La Haye et que nous l'aurions brûlé de l'autre ! » Mais il n'avait guère le loisir de se livrer à la mélancolie. La grande affaire maintenant était de regagner Utrecht, nécessité pressante, non moins que problème redoutable. Suivre au retour la même voie qu'à l'aller était impraticable. Les glaces partout fondues, la hauteur effrayante des eaux, y opposaient un obstacle invincible. La main de l'homme achevait l'œuvre de la

1. Lettre du 6 janvier. — Arch. de Dijon, F. Thiard.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

nature ; les Hollandais, sur tous les points, au mépris des pires catastrophes, avaient coupé les digues de mer, dans l'espoir de noyer l'adversaire qu'ils ne pouvaient battre. Les chaussées mêmes, en de certains endroits, étaient englouties sous les flots « jusqu'à la hauteur de trois pieds ». Ces régions ainsi sacrifiées offraient un aspect lamentable. « Il faut que vous sachiez, dit encore Luxembourg [1], que tout le pays enclavé entre les villes de Delft, Muyden, Vesep, Utrecht, Woerden, Oudewater, est submergé entièrement, tous les villages entièrement remplis d'eau, en sorte qu'il y a une furieuse quantité de bestiaux noyés... Les paysans se sont retirés au plus haut étage de leurs maisons et dans leurs greniers, où beaucoup meurent de faim, et sont tous dans une désolation la plus grande du monde. C'est une espèce de petit déluge, qui pourrait faire dire avec raison : *Omnia pontus erat.* »

Un seul chemin restait ouvert, la grande digue du Vieux-Rhin, qui aboutissait à Woerden. Mais là — et non loin de Bodegrave — se dressaient Nieuwerbrug, le fort d'Orange, les retranchements « où l'ennemi avait travaillé tout l'été », hérissés d'artillerie, défendus, comme on le savait, par une solide et nombreuse garnison. Comment pourrait-on, sans canons, avec des troupes fatiguées, affaiblies, trempées d'eau et de boue, forcer une semblable barrière, où « cent hommes bien déterminés eussent pu tenir contre une armée » ? Tel est cependant le parti auquel s'arrêta Luxembourg : « Je

1. Lettre à Condé, du 3 janvier. — Arch. de Chantilly.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

résolus, écrit-il à Condé[1], de me faire jour l'épée à la main, ne pouvant plus me retirer autrement. » Il envoya quelques hommes de confiance reconnaître la position et, jusqu'à leur retour, il s'assit devant un grand feu, « pour tâcher de se réchauffer, car il était tombé dans l'eau », ruminant en sa tête comment il se tirerait de ce pas difficile. Un message que l'on apportait l'interrompit dans sa rêverie ; la nouvelle était si étrange que Luxembourg, dans le premier moment, « ne pouvait en croire ses oreilles ». Le fort d'Orange était abandonné, les retranchements de Nieuwerbrug désertés, vides de défenseurs ! La veille au soir, M. de Gassion, demeuré à Woerden avec la cavalerie, ayant appris la chute de Swammerdam et de Bodegrave, avait, au prix de mille difficultés, aventuré sur la chaussée du Rhin un capitaine avec une centaine de chevaux. Le colonel Moïse Paynwin[2], chargé par Kœnigsmarck de la défense de Nieuwerbrug, voyant de loin venir cette avant-garde, avait été saisi d'une terreur inconcevable. S'attendant à être assailli par deux points opposés, pris entre des feux convergents, il s'était enfui honteusement, emmenant la garnison, et s'était réfugié dans les murs de la ville de Goude. Si prompte avait été sa fuite, qu'il avait négligé d'enclouer ses canons et de détruire ses munitions. M. de Sourches, envoyé sur-le-champ, s'empara de trois étendards, de vingt et une pièces d'artillerie, et d'immenses

1. Lettre à Condé du 3 janvier. — Arch. de Chantilly.

2. Appelé dans toutes les relations françaises du nom bizarre de *Pain-et-Vin*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

approvisionnements en poudre, en blé et en farine, que, faute de moyens de transport, on fut obligé de brûler[1]. Le chemin, par cette chance inouïe, devint libre jusqu'à Woerden, et Luxembourg, soulagé d'un grand poids, donna pour le lendemain l'ordre du retour à Utrecht.

Il voulut cependant, avant d'évacuer sa conquête, se venger de sa déconvenue, laisser de son passage un terrible souvenir. Non content de raser les remparts et les forts, il ordonna la destruction de tout ce que la flamme avait jusqu'alors épargné. Pleurs, ni supplications, ni offres de rachat, rien ne put l'attendrir. Des compagnies, la torche en main, se répandirent dans toutes les rues de Swammerdam et de Bodegrave, brûlèrent méthodiquement, et quartier par quartier, tout ce qui restait debout. « Plus de deux mille maisons », au témoignage de Luxembourg lui-même, furent ainsi réduites en cendres, avec ce qu'elles contenaient de richesses de toutes sortes. De ces bourgs florissants, hier tranquille séjour de la vieille bourgeoisie batave, « une seule demeure », dit-on, fut respectée par l'incendie, et se dressa parmi les ruines, tragique témoin d'une si grande catastrophe. Au cours de cette exécution, raconte encore Luxembourg à Louvois[2], « j'aperçus de l'autre côté du Vieux-Rhin force vaisseaux qui étaient tout près des écluses. Je ne voulus pas les laisser dans leur entier, et j'y fis marcher des hommes détachés qui brûlèrent vingt-six grands vais-

1. Luxembourg à Louvois, 3 janvier. — Arch. de la Guerre, t. 318.
2. 6 janvier. — Arch. de Dijon, F. Thiard.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

seaux chargés de marchandises. Je ne me retirai point que je ne les visse tous consumés. » Cinq belles frégates de guerre, arrêtées par les glaces, subirent un sort pareil. Vingt millions de florins, ce fut le chiffre auquel on évalua les pertes hollandaises.

Le 30 décembre, à quatre heures du matin, commença le mouvement de retraite. Le retour à Woerden ne fut guère plus aisé que la marche en avant. Les digues, sur certains points, étant entièrement submergées, il fallut cheminer avec de l'eau « jusqu'à mi-corps et quelquefois jusqu'aux aisselles ». Plusieurs hommes s'y noyèrent ; soldats, officiers, généraux, tous n'atteignirent au but qu'à force d'énergie et parmi de cruelles souffrances. Vingt-quatre heures de retard, et le passage n'était plus praticable. Le bruit courut à Amsterdam que Luxembourg, étant tombé dans l'eau, s'était « cassé une jambe et blessé en divers endroits du corps », et que l'on avait dû « le rapporter sur un brancard [1] ». Sa blessure, en tout cas, fut légère et n'eut point de suites, car nous le voyons le lendemain, à peine arrivé à Woerden, s'embarquer sur un frêle canot et, dans cet équipage, voguer jusqu'à Utrecht, où sa rentrée eut un air de triomphe. De son expédition il rapportait quelques drapeaux, une vingtaine de canons, quatre cents prisonniers. Deux mille cadavres hollandais gisaient sur les lieux dévastés [2]. Tout le pays, aussi bien que l'armée

1. Lettre adressée d'Amsterdam au baron Lisola. — Aff. étr., corr. de Hollande, t. 93.

2. De notre côté, assure Luxembourg, nous ne perdîmes guère plus de deux cents hommes, tués ou noyés.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ennemie, mande le grand Condé à Louvois, étaient « consternés d'épouvante[1] ».

Il était impossible qu'une telle expédition, dans la saison glacée dont un usage immémorial faisait une saison de repos, ne produisît une profonde impression sur l'opinion publique. Le premier effet fut, en France, une admiration sans mélange pour la témérité, l'endurance surprenantes du chef et des soldats. « Les choses que M. de Luxembourg fit sur les glaces, consigne le comte d'Aligny dans son journal intime[2], sont si extraordinaires, que je n'ose même pas me hasarder à les écrire, quoique j'en aie été le témoin! ... Toute la Cour a été en joie à Saint-Germain de la nouvelle que le duc de Luxembourg a mandée d'avoir forcé trois postes hollandais, » écrit-on de Paris aux *Relations véritables des Pays-Bas*. Le comte de Bussy-Rabutin retrouve tout à coup dans son cœur des sentiments mis en oubli depuis nombre d'années : « Il n'est bruit que des haut faits de notre cousin de Luxembourg. J'en suis fort aise, car je l'ai toujours estimé et aimé[3]. » Le maître enfin, dans le mémoire déjà cité, daigne faire de sa main royale un récit élogieux des exploits de son général : « Cette action, conclut-il, fut heureuse et hardie[4]. » Luxembourg, pour

1. Lettre du 14 janvier 1673. — Arch. de Chantilly.

2. Mémoires inédits du comte d'Aligny. — Mss. de l'Arsenal, 3723.

3. Lettre du 13 janvier 1673, *Correspondance générale* de Bussy-Rabutin.

4. Mémoire de Louis XIV sur les événements militaires de l'armée, 1672, *passim*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

son compte, fidèle à sa coutume, ne fait pas exception à sa simplicité modeste. C'est d'un ton détaché qu'il entretient Colbert de « la petite promenade » qu'il a faite en Hollande, et dont les résultats n'ont pas rendu tout ce qu'il espérait[1]. La lettre qu'il adresse au Roi se termine par ces mots délicatement louangeurs : « Enfin, Sire, tout a réussi, excepté que le temps ne nous a point permis d'aller brûler La Haye, comme j'y aurais marché, après avoir assuré ma retraite par la prise des forts, si la gelée eût continué. Mais, pour ne point me faire un faux mérite auprès de Votre Majesté, il est à propos qu'Elle sache qu'on n'en a pas beaucoup à commander à ses troupes, vu la crainte qu'elles inspirent aux ennemis de Votre Majesté. Et votre nom, Sire, que j'y joignis encore pour mot de ralliement, fut pour eux un surcroît de terreur, qui fit que nous ne trouvâmes guère de résistance[2]. »

Quelques semaines plus tard, s'élèvent toutefois certaines critiques, qui piquent au vif son chatouilleux orgueil. Il apprend de Paris, écrit-il à Louvois, que « les causeurs le daubent de terrible façon » sur le nombre de gens « qu'il a fait tuer sans nulle nécessité, et pour prendre des postes qu'il a fallu ensuite abandonner ». Le Roi lui-même, d'après les bruits qui courent, mieux instruit des détails, aurait montré quelque mécontentement des terribles exécutions, des incendies impi-

1. 5 janvier 1673. — Mss. de la Bibliothèque nationale. Mél. Colbert, 168.

2. 3 janvier 1678. — Arch. de la Guerre, t. 318.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

toyables, de la destruction radicale des deux villes conquises en son nom [1]. Aussi, malgré le mépris qu'il affiche pour la malveillance des « cabales » et les criailleries des « faquins », Luxembourg juge-t-il nécessaire de tenter une apologie auprès de son ami Louvois. Sur le reproche d'avoir hasardé son armée sans en tirer de durable avantage, il a beau jeu sans doute d'invoquer le changement, impossible à prévoir, de la température, et de railler les tacticiens en chambre qui, s'ils eussent été en sa place, s'en seraient peut-être tirés avec moins de bonheur : « Je vous assure, monsieur, ajoute-t-il justement, que nous avons fait tout ce qui a été possible, et peut-être plus qu'il n'y avait apparence [2]. » Mais on le sent moins à son aise sur le sujet des cruautés exercées par son ordre. Il cherche à atténuer d'abord l'importance de ces destructions. Tout se réduit, d'après ses premières assurances, à certaines représailles des dégâts et pillages commis par le prince d'Orange dans sa récente expédition : « Ceux qui ont été brûlés, prétend-il, savent bien, par le soin que j'ai pris de le leur apprendre, que si M. le prince d'Orange n'eût point fait de mal dans la

1. *Relations véritables des Pays-Bas*, année 1673.

2. « Pour Nieuwerbrug, ajoute-t-il, nous ne l'avons point gardé, parce qu'il aurait fallu y faire quelque travail par le côté opposé aux ennemis ; ce qui n'était pas le plus difficile, mais il aurait fallu y laisser cinq cents hommes, qui y auraient été fort mal, qu'on aurait eu peine à y faire subsister, et pourquoi cela ? Pour être maîtres de la digue de Leyde, dont nous le sommes tout de même par Woerden... J'espère que, si les faquins ne trouvent autre chose pour me nuire, ils n'en viendront pas à bout. » (Lettre du 27 janvier 1673. — Arch. de la Guerre, t. 319).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

prévôté de Binche [1], nous n'aurions point mis le feu à une seule maison, et que nous aurions vécu en Hollande comme des capucins. » Mais il n'insiste guère sur cette médiocre excuse, et se rejette plus adroitement sur des raisons tirées de la politique générale. Il importait, dit-il, de ruiner dans l'esprit public le prestige de Guillaume, « qui assurait les peuples de nous manger avec un grain de sel », de le représenter à tous, tant en Hollande que dans le reste de l'Europe, comme incapable de défendre ceux qui se confieraient à la protection de son bras, et de frapper d'un coup brutal l'imagination populaire [2].

L'allégation fût-elle sincère, sur ce point il faisait fausse route ; l'événement démontra l'erreur de ce calcul. Il est vrai qu'au premier moment, la Hollande parut affolée. Dans les grands centres populeux régnèrent un trouble extrême, une terreur indicible [3]. A Leyde, Amsterdam et La Haye, quelques matelots échappés de leur bord apportèrent, le 29 décembre, la nouvelle du désastre. Luxembourg, disaient-ils, était sur leurs talons ; dans quelques heures, avec ses soldats enragés, il arriverait aux portes de la ville. Une panique générale se déclara chez les malheureux habitants. Les canaux, sur

1. Guillaume, en levant le siège de Charleroi, s'était en effet jeté sur la petite place de Binche, qu'il avait livrée au pillage.

2. Lettres des 10 et 27 janvier 1673. — Arch. de Dijon, F. Thiard, et Arch. de la Guerre, t. 319.

3. Pour ce qui suit, voir les *Relations véritables des Pays-Bas*, la *Gazette* de 1673, la lettre de Luxembourg du 6 janvier 1673 (arch. de Dijon, F. Thiard), etc., etc.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'heure même, se couvrirent de bateaux sur lesquels les plus riches embarquaient leurs enfants et leurs femmes, avec leurs biens les plus précieux. A Leyde, la foule refusa d'acueillir les soldats fugitifs, et fit sortir le magistrat pour présenter à Luxembourg, dès qu'on le verrait approcher, les clés des portes de la ville. A Amsterdam, la bourgeoisie « passa toute la nuit sous les armes, à la clarté d'une infinité de lanternes qui éclairaient comme en plein jour » ; les gens valides furent expédiés pour couper les arbres des avenues, en les faisant choir sur les routes pour retarder la marche de l'ennemi ; cette destruction se fit « au son des cloches et au bruit des tambours », dont « le tintamarre incessant » jetait l'alarme aux environs dans les faubourgs et les villages. « Ce fut, dit un témoin, une nuit de confusion et d'épouvante telle qu'on ne la saurait décrire ! » A La Haye, tous les citoyens furent armés et embrigadés, artisans, négociants, avocats, procureurs, notaires, gens de justice, « de manière, écrit le gazetier, que nous aurons la milice la plus belle et la plus vaillante du monde ». Six cents hommes de marine furent chargés de briser les glaces si le froid venait à reprendre. L'illustre Tromp, au dire de Luxembourg, fut nommé « amiral d'eau douce », c'est-à-dire commandant d'une flottille de barques légères, qui circuleraient sur les canaux pour contribuer à la défense.

Malgré ces apprêts belliqueux et la nouvelle qu'on sut de l'évacuation de Bodegrave, Guillaume d'Orange, quand, le 4 janvier, il rentra dans sa capitale, trouva la population dans un état inouï d'effervescence. La colère,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'exaspération, la peur aussi, touchaient à la folie. On n'entendait que plaintes, imprécations, menaces, tant contre les Français, auteurs de tant de maux, que contre les chefs de l'armée, dont « l'impardonnable lâcheté » n'avait même point tenté quelque semblant de résistance, contre le stathouder lui-même, qui les abandonnait pour chercher au loin aventure, et dont les mécontents « disaient le diable » à haute voix par les rues [1].

Cette fois encore la tactique savante de Guillaume, mélange d'énergie et d'astuce, calma l'indignation publique et fit tourner l'orage à son profit. Pour apaiser les premières fureurs de la foule, il sacrifia le commandant du fort de Nieuwerbrug, ce colonel Moïse Paynwin qui, somme toute, avait imité l'exemple de son chef, le comte de Kœnigsmarck. Le jour même de son arrivée, il le fit arrêter et jeter en prison, avec deux capitaines ; et l'on entama son procès. Le colonel, quinze jours plus tard, fut traduit en conseil de guerre, et condamné à mort pour avoir déserté son poste. Il fut décapité, le 20 janvier, à Alfen, et mourut, disent les *Relations*, « avec une grande constance, ayant fait une assez longue harangue pour se justifier envers le peuple des choses dont il était accusé ». Peu s'en fallut que Kœnigsmarck ne subît un sort analogue. Poursuivi, assiégé dans sa propre maison par une populace en délire, il plaça sur le seuil quelques

1. « Tout ce qu'il y a d'honnêtes gens en Hollande, assure Luxembourg à Louvois, reconnaissent qu'ils n'y sont pas en sûreté, et je ne doute pas qu'il y en ait qui fassent voir à M. le prince d'Orange qu'il n'est pas plus en sûreté que les autres. » (Lettre du 10 janvier. — Arch. de Dijon, F. Thiard.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

barils de poudre, et défia les plus acharnés de continuer leur chasse. Cette hardiesse le sauva ; la police de Guillaume eut le temps d'arriver ; on ouvrit une enquête que l'on fit traîner en longueur. Le stathouder avec le temps vint à bout de l'innocenter, lui rendit même un commandement lors de la campagne suivante, où sa mort intrépide fit oublier une heure de défaillance.

Mais le chef-d'œuvre de Guillaume fut le parti qu'il sut tirer des excès de son adversaire. A son instigation, la République entière fut inondée, en un clin d'œil, de libelles, de pamphlets, de complaintes en proses et en vers, racontant, amplifiant les massacres de Swammerdam et les incendies de Bodegrave, mêlant le faux au vrai avec un art perfide, représentant l'armée française comme l'assemblage de tous les vices, et Luxembourg, son chef, comme le génie du mal, un « suppôt de l'enfer [1] ». Une brochure éloquente, *l'Advis fidèle aux véritables Hollandais touchant ce qui s'est passé dans les villages de Bodegrave et de Swammerdam*, véritable réquisitoire fortifié de pièces authentiques, parut en double édition, l'une de luxe, l'autre à bon marché. Romain de Hooghe, le célèbre graveur, y adjoignit huit grandes eaux-fortes, reproduisant les scènes les plus atroces de tueries, de viols, d'orgies de toute espèce, sans reculer devant l'horreur, sans craindre les détails

1. Un érudit allemand, le docteur Kippenberg, vient de publier à Leipsig un curieux volume, consacré tout entier à la légende du duc de Luxembourg en Allemagne et dans le reste de l'Europe. Je lui ai emprunté plus d'un renseignement précieux. — *Die Sage vom Herzog von Luxemburg*. — Leipsig, in-8°, 1901.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

obscènes. D'innombrables imitations, moins véridiques mais plus brutales encore, se répandirent dans les moindres bourgades, et détournèrent contre l'envahisseur le ressentiment sourd qui s'amassait contre le stathouder dans les simples âmes villageoises. Traduites dans toutes les langues, ces accusations virulentes passèrent de Hollande en Europe. L'Allemagne notamment les accueillit avec une faveur incroyable. Les brochures en langue germanique furent, à partir de l'an 1674, « imprimées et réimprimées tous les ans », portèrent au loin l'effroi du nom français, vouèrent à l'exécration « l'ennemi mortel » des populations innocentes, le « bourreau » des Provinces-Unies. « Il n'y a pas de doute, écrit un moderne érudit[1], que le duc de Luxembourg, considéré comme l'instigateur de ces forfaits, ne fit dès cette époque l'entretien de tout le peuple allemand ». Et l'indignation populaire, habilement exploitée, seconda, dit-on, utilement l'effort du prince d'Orange pour réveiller ses alliés indolents, secouer la molle apathie de l'Empire. C'est peut-être la première fois qu'apparaît nettement dans l'histoire le rôle politique de la presse, que l'on prend sur le vif la redoutable action de cette puissance nouvelle, qui, un siècle plus tard, changera la face du monde.

La légende créée de la sorte, ravivée par l'étrange procès dont j'aurai par la suite à scruter le mystère, prit corps, et survécut aux circonstances qui lui avaient donné l'essor. Dans les simples récits qui se transmettent de bouche en bouche, dans les naïves chansons que l'on

1. *Die Sage*, etc., passim.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

murmure le soir à la veillée, Luxembourg demeura, longtemps après sa mort, pour les populations d'Allemagne et de Hollande, comme l'effrayant symbole de ce que l'invasion, la conquête et la guerre ont de plus exécrable ; et nous verrons plus tard, par un singulier phénomène, l'imagination germanique confondre peu à peu le personnage de Faust avec le destructeur de Swammerdam et de Bodegrave, et forger enfin de toutes pièces un héros fantastique, à la fois serviteur et mystificateur du diable.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE VIII

Suspension forcée des opérations militaires. — Loisirs de Luxembourg. — Ses galanteries. — Collaboration littéraire avec Jean Baptiste Stoppa. — Irritation provoquée par « l'obstination » hollandaise. — Moyens employés pour en venir à bout. — Dévastation des campagnes. — Vexations dans les villes. — La Terreur à Utrecht. — Les « marchandises » de Luxembourg et de Condé. — Plan de la campagne de 1673. — Condé est adjoint à Luxembourg. — Son arrivée à Utrecht. — Vaines tentatives pour rompre la barrière des inondations. — Visite de la duchesse de Mecklembourg. — Ses démêlés conjugaux. — Elle gouverne seule la principauté de Mecklembourg. — Brusque réveil de son mari. — Isabelle prisonnière à Schwerin. — Intervention de Louis XIV. — Elle s'arrête à Utrecht à son retour en France. — Triomphe de sa persistante beauté.

L'expédition de Bodegrave clôt pour quelques mois la série des opérations militaires; et dans les deux camps s'inaugure une ère de calme et de repos forcé. La douceur constante de l'hiver — douceur, au dire des Hollandais, « quasi miraculeuse », et où beaucoup crurent voir une protection divine — interdit aux Français toute nouvelle tentative pour achever la conquête à la faveur des glaces. Le prince d'Orange, de son côté, instruit par de cuisants échecs, recueille et organise ses forces avant de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

reprendre la lutte. Vainement, pour « amuser » l'espoir de ses compatriotes, fait-il courir le bruit, comme écrit Luxembourg, qu'il « se prépare à faire le diable à quatre », à marcher sur Utrecht avec une grosse armée et à « couper la gorge » à sa médiocre garnison[1]. Son adversaire, sans s'émouvoir, traite ces menaces de « pure folie » et de « visions de don Quichotte ». Les Hollandais, dit-il ailleurs, « font de grandes démonstrations apparentes de vouloir faire quelque entreprise; je pense qu'on pourra dire sur cela : *parturiunt montes*, et attendre sans s'alarmer le *ridiculus mus*. »

Aussi, tout en demeurant sur ses gardes — « car les gens sages, écrit-il, nous apprennent qu'il ne faut point mépriser ses ennemis » — Luxembourg n'hésite pas à mettre ses troupes en quartiers, sa cavalerie « dans la paille jusqu'au ventre », s'emploie du mieux qu'il peut à « rafraîchir » l'armée, épuisée par une longue et laborieuse campagne[2]. Mais sa nature active, sa remuante ambition s'accommodent mal de cette oisiveté relative. Dans cette région perdue, coupée, grâce aux inondations, de tout commerce avec le monde, îlot mélancolique

1. « M. le prince d'Orange, écrit à cette même date le duc de Luxembourg, fit ces jours derniers une assez belle action en personne, et même de sa main propre. Une servante d'un homme de Hollande nous apportait ici du poisson. Il fouilla lui-même dans son tablier et lui arracha ce qu'elle en avait, en disant : « Je ne veux pas que « ces b... de Français en aient ». Si ses prédécesseurs avaient montré une énergie pareille, la Hollande n'aurait pas été au point où nous l'avons vue ! »

2. Lettres de Luxembourg du 2 février 1673, et de Louvois du 11 février. — Arch. de la Guerre, t. 319 et 314.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

au sein d'un marécage, il ronge son frein, bouillonne d'irritation fiévreuse, et s'épanche en malédictions moitié plaisantes, moitié sérieuses. « Il faut donc, mande-t-il à Louvois, que je prenne patience dans Utrecht, en enrageant de me voir inutile au service du Roi. Je n'oserais vous faire mes doléances là-dessus ; car, tendre comme vous êtes, vous en seriez fâché — ou plutôt, rocher que vous êtes, vous n'en seriez point touché, dont je vous veux tant de mal que je ne vous saurais plus dire une parole ! » Un mois plus tard : « Nous n'avons ici d'autre occupation que d'écrire ; et, pour vous apprendre à m'y avoir laissé, je vous fatiguerai de mille missives. Je sais pourtant encore une chose à quoi nous pourrions nous employer : ce serait de nous baigner, car il n'y a endroit ici ou aux environs où l'on ne le puisse faire le plus aisément du monde, avec de la boue jusqu'au cou et de l'eau par-dessus la tête. Voilà à quoi l'on est réduit [1] ! »

Certains documents d'ordre intime nous renseignent encore sur quelques autres de ses ennuis. L'âge mûr, les « cheveux gris » dont il fait volontiers parade, n'ont pas éteint chez lui la chaleur des passions, du moins le goût des distractions galantes. L'amour, les amourettes plutôt — car il ne comprend guère que le plaisir sans peine — l'occupent et l'occuperont jusqu'au dernier jour de sa vie. Utrecht, à cet égard, est de maigre ressource. Un voyageur français qui, trois années auparavant, y fit un long séjour et cultiva, dit-il, « la société des dames », trace

1. Lettres de juin et juillet 1673. — Arch. de la Guerre, t. 325 et 335.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de leurs mœurs un édifiant tableau : « Elles y sont civiles, écrit-il[1], assez sociables pour faire l'amusement d'un honnête homme, et trop peu animées pour en troubler le repos. Ce n'est pas qu'il n'y en ait de fort aimables. J'en connais qui ont de la bonne mine, de la beauté, le procédé raisonnable et l'esprit fort bien fait. Mais il n'y a rien à en espérer davantage, ou par leur sagesse, ou par une froideur qui leur tient lieu de vertu. On y voit un certain usage de prudence quasi généralement établi, et je ne sais quelle vieille tradition de continence, qui passe de femme en femme comme une espèce de religion. » Madame de Lafayette, d'après les confidences envoyées par le duc d'Enghien — qui rejoignit en mai Luxembourg à Utrecht — brode aussi sur ce thème, avec une verve un peu plus crue : « M. le duc s'ennuie beaucoup à Utrecht, mande-t-elle à la marquise de Sévigné[2]. Les femmes y sont horribles. Voici un petit conte à ce sujet : il se familiarisait avec une jeune femme de ce pays-là, pour se désennuyer apparemment ; et, comme les familiarités étaient sans doute un peu grandes, elle lui dit : « Pour Dieu, monseigneur, Votre Altesse a la bonté d'être trop insolente ! »

Luxembourg n'est guère plus heureux dans les entreprises du même genre. Louvois, qui connaît son penchant, ne se prive point de railler sans pitié les déceptions de son ami : « Quand j'ai reçu votre billet séparé, je me

1. Relation d'un Français établi en Hollande en 1669. Mss. de l'Arsenal, Recueil Conrart, n° 5422.

2. Lettre du 26 mai 1673. *Correspondance de madame de Sévigné*, Ed. Monmerqué.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

suis attendu à y apprendre quelques nouvelles de vos plaisirs à Utrecht, et je suis fort scandalisé que vous ne m'en ayez rien dit... Mais, ajoute-t-il obligeamment, si vous avez quelque petite commission sur cela à me donner ici ou aux environs, vous le pouvez, et je m'en acquitterai avec beaucoup de soin. » Rapprocherons-nous de cette proposition l'aveu plus que familier que le marquis de La Vallière[1] — grand favori de Luxembourg et son compagnon de plaisirs — adressait d'Utrecht à Louvois quelques semaines plus tard ? « Deux raisons, écrit-il au bas de son épître, me font finir promptement cette lettre : la première est que je ne la veux pas faire plus longue ; et la meilleure est qu'il arrive tout présentement une voiture de deux très belles personnes, que monseigneur le duc a fait venir de Paris. Il y en a une blonde fort jolie, et une brune qui ressemble comme deux gouttes d'eau à l'Espagnole qui était venue dans un caisson de Douai à Lille... Si monseigneur le duc savait ce que je vous ai mandé, il me dévisagerait ! »

La Vallière ne s'en tient pas là ; et sa plume indiscrète divertit le ministre du récit des fredaines, des « bonnes fortunes » de Luxembourg : « Je le surpris hier dans le plus vilain flagrant délit que l'on ait jamais trouvé un homme. Sa maîtresse est à peu près aussi grosse, aussi grande, et aussi vilaine que madame de Toussy. En récompense, elle a le plus beau teint du monde, et je ne peux mieux vous en dépeindre la perfection qu'en vous disant

1. Jean-François de la Baume Le Blanc, marquis de La Vallière, frère de la favorite du Roi, né en 1642 à Tours, mort à Paris en 1676.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

qu'il ressemble comme deux gouttes d'eau à celui de madame de Colbert. » Louvois en profite aussitôt pour s'égayer aux frais de l'amoureux et de son « extraordinaire » conquête : « Puisque cet homme, dit-il, est de si méchant goût, je ne veux de ma vie avoir commerce avec lui. Ne manquez pas de le lui dire, et tout ce qui pourra le fâcher, sur quoi je vous donne un très ample pouvoir [1] ». Luxembourg, s'il ne se « fâche » pas, goûte peu ces médisances : « Je ne savais pas, réplique-t-il, que M. de La Vallière fût votre espion dans cette armée. Mais je viens d'approfondir qu'il y sert dans ce noble emploi, l'ayant surpris vous écrivant mille gentillesses sur mon chapitre. »

Sans insister sur ces faiblesses, mentionnons en passant des divertissements d'un autre ordre. Luxembourg paraît un instant, pendant cette période de loisirs, avoir été touché de vélléités littéraires : « J'avais envie, dit-il un jour [2], de faire un écrit que j'aurais intitulé *Réflexions d'un Hollandais réfugié à Hambourg au commencement de la guerre*, contenant ce que les États auraient dû faire pour l'empêcher et ce qu'il faudrait qu'ils fissent pour la terminer, cela en forme de lettre à un ami, qui serait prié de la rendre publique pour éclairer les gens aveuglés et abusés par le prince d'Orange. Mais j'ai eu peur de faire dire peu de bonnes choses à un Hollandais, et beaucoup de méchantes ; et outre cela la honte m'a pris... » Louvois prend feu sur cette idée, presse son ami

1. Voir dans la *Revue de Paris* du 15 septembre 1901 l'article de MM. J. Lemoine et A. Lichtenberger, sur *le Marquis de la Vallière*.

2. Lettre du 27 janvier 1673. — Arch. de la Guerre, t. 319.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de surmonter sa « honte » et de reprendre son projet. Mais Luxembourg s'est ravisé ; le ministre se heurte à une résistance obstinée : « Que je fasse une pièce d'écriture, je vous l'ai déjà dit, monsieur, je n'en ai pas la hardiesse, et en mille ans je ne ferais pas une page. Car, dès que je penserais que quelque chose partirait de moi pour le public, je ne pourrais pas faire une panse d'*a*[1] ! » Toutefois, si sa timidité l'arrête au bord de l'écritoire, il est tout disposé, dit-il, à « inspirer » quelque auteur de métier, à lui fournir des arguments pour persuader le peuple de Hollande, à prendre ainsi sa part de cette violente guerre de plume que Guillaume a, dans toute l'Europe, déchaînée contre lui. Justement il a sous la main, pour l'employer à cette besogne, un excellent « maître-écrivain », Jean-Baptiste Stoppa [2], le frère cadet du gouverneur d'Utrecht, dont la verve souple et facile est toujours prête à s'exercer sur le canevas qu'on lui propose. L'un indiquera le thème, l'autre le développera. Le programme s'exécute, et la collaboration s'organise.

1. Luxembourg à Louvois, 10 février 1673. — Arch. de la Guerre, t. 319.

2. La vie de ce personnage fut passablement aventureuse. Il avait, en sa première jeunesse, étudié la théologie, et fut sous Cromwell ministre protestant à Londres. Après la mort du Protecteur, il quitta l'Angleterre, passa en France, où il conquit la faveur de la Reine en lui faisant, dit-on, présent d'un « singe d'une espèce rare », acheté à Amsterdam pour la somme de quatre cents livres. L'influence de cette princesse, jointe à la faveur de son frère, le fit nommer lieutenant-colonel dans l'armée de Luxembourg. Il s'y montra d'ailleurs, d'après certains témoignages, meilleur écrivain que soldat ; sa conduite au feu, lors de la prise de Swammerdam, laissa un peu à désirer.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Et c'est, dès lors, une pluie discontinue de lettres supposées, de libelles anonymes, d'*avis* doucereux et insinuants, répandus à foison dans toutes les provinces de Hollande[1], pour détacher le sentiment public de la cause de Guillaume d'Orange, exciter les méfiances du peuple contre l'ambitieux stathouder.

Ce sont là passe-temps, à tout prendre, assez inoffensifs : il en est d'autres, par malheur, dont on n'en saurait dire autant. Pour contraindre à la soumission les populations hollandaises, Luxembourg reconnut promptement que la seule persuasion était une arme insuffisante ; il voulut faire trembler ceux qu'il ne pouvait pas convaincre. Cette politique d'ailleurs s'accordait bien avec ses sentiments. Plus les mois se succèdent, plus l'occupation se prolonge, plus s'avive au fond de son âme une exaspération sincère contre ces gens qui le retiennent dans leur misérable pays, qui persistent froidement, malgré tous les sévices, à sacrifier leurs fortunes et leurs vies pour le maintien de leur indépendance. Le flegme hollandais, l'insensibilité apparente de ce peuple, l'obstination vaillante cachée sous des dehors épais, répugnent étrangement à sa vivacité française. Il méconnaît la vraie grandeur de cette résistance opiniâtre, et couvre de dédain ce stoïcisme silencieux. Cette injustice lui est d'ailleurs commune avec la plus grande part de ses compatriotes. « Le Roi m'a commandé de vous dire —

1. Voir à l'appendice, p. 562, un spécimen de ces compositions.

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

lui écrivait Louvois [1], en lui annonçant le passage des plénipotentiaires qui se rendaient au congrès de Cologne — que, nonobstant le mépris que l'on doit avoir pour les gens de cette nation, il faut les traiter comme des ambassadeurs. » Stoppa lui-même, l'honnête et modéré Stoppa, se laisse parfois gagner par l'opinion courante, s'impatiente de cet entêtement à ne point implorer la paix : « Je vous ai déjà mandé, écrit-il d'Utrecht à Louvois [2], qu'il y avait ici une fort méchante canaille. Mais, outre cela, je n'ai jamais vu de semblables brutaux; et je ne fais pas de difficulté de vous dire qu'après le séjour que j'ai fait en Suisse, il me fallait ce séjour-ci pour me consoler, et me donner une meilleure opinion de ma nation. »

Ce mépris, au surplus, eût-il été mieux justifié, rien n'excuserait les moyens employés pour décourager la Hollande et briser sa persévérance. Le système de la destruction et des incendies méthodiques, dans les villages qui avoisinent Utrecht, sévit avec une nouvelle violence. Tout y sert de prétexte : refus ou impuissance de s'acquitter des taxes, soupçon de « mauvais sentiments » à l'égard des envahisseurs, ou simple amusement de vengeance contre les chefs du parti de la guerre. La maison de l'amiral Tromp est incendiée par jeu, pour le plaisir

1. Lettre du 1er avril 1673. — Arch. de la Guerre, t. 315. « Si les Hollandais étaient des hommes, écrit encore Louvois à Robert, il y a longtemps qu'il sauraient fait la paix. Mais, comme ce sont des bêtes qui se laissent conduire par des gens qui ne songent qu'à leur intérêt, il vaut mieux se préparer à la guerre. »

2. Lettre du 24 février 1673. — Arch. de la Guerre, t. 320.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

d'irriter sa colère : « Je ne me contenterai pas de cela, dit allègrement Luxembourg ; car j'enverrai couper ses arbres, qui est ce qui lui tient le plus au cœur[1]. » Si d'aventure les habitants, au cours de ces exécutions, sont « grillés » avec leur logis, on ne se trouble pas pour un aussi mince incident. Le terrible Mélac est un jour envoyé pour châtier un village, où l'on avait tiré sur un parti français. Il ne trouve rien de mieux que de mettre le feu aux quatre coins du bourg : « Comme ce fut la nuit qu'il y arriva et que les maisons de ce pays sont fort combustibles, rien ne s'est sauvé de ce qui était dedans, chevaux, vaches, et, à ce qu'on dit, assez de paysans, femmes et petits enfants. » Une autre fois, dans le bourg de Verden, le même Mélac « brûle cinq génisses et plus de cinquante bestiaux, aussi bien que les gens du logis ». Et l'on arrive au point que l'on se trouve, dit Luxembourg, « embarrassés pour avoir de quoi brûler, car il n'y a plus que les endroits dont les chemins sont inaccessibles ».

Les citoyens des villes ne sont guère plus favorisés. Par un étrange abus de pouvoir, sous prétexte que la province s'était soumise à Louis XIV, les habitants en sont considérés comme sujets du Roi très chrétien, obligés à la résidence dans leur lieu d'origine, sous peine d'être punis comme traîtres et comme déserteurs. L'aventure du sieur d'Amerongen[2], ambassadeur des États Généraux

1. 21 février. — Arch. de la Guerre, t. 320.

2. Godard Adrian, baron van Reede, seigneur d'Amerongen, mort à Copenhague en 1691.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

auprès de l'électeur de Brandebourg, offre de ce système un caractéristique exemple. Le grand crédit dont il jouissait auprès de l'Électeur, auquel il donnait, disait-on, « des conseils opposés aux intérêts de la France », déterminèrent Luxembourg à le sommer de regagner Utrecht, dont il était originaire : « Monsieur, lui écrivit le duc[1], j'ai su, par une voie aussi publique que celle de la *Gazette d'Amsterdam*, que votre nom paraissait dans les chimères dont les États Généraux veulent amuser les peuples qui restent sous leur obéissance, et, par une de vos lettres, que vous préfériez suivre leurs ordres à exécuter ceux que vous avez reçus de la part du Roi, Votre Majesté à cette heure aussi bien que la nôtre. Sur quoi, j'ai bien voulu vous dire que, dans l'emploi que Sa Majesté m'a donné en cette province, je crois être obligé de ne pas souffrir qu'un homme, qui en est comme vous, ait d'autres attachements que ceux de Sa Majesté, sans en faire un exemple qui corrige les gens tombés dans de pareilles fautes. C'est ce que je ferai à regret, mais dont néanmoins je ne puis me dispenser, si vous ne rentrez bientôt dans le devoir de sujet de Sa Majesté... J'attendrai pourtant votre réponse avant que de rien ordonner sur ce qui vous regarde ; mais je vous prie qu'elle soit prompte. » La réplique de l'ambassadeur fut courageuse et noble : « Le sacrifice de mes biens au roi de France, dit-il, est peu de chose pour un si grand prince. Je lui sacrifierais volontiers ma vie, pour le bien de ma patrie. » Cette « rébellion », comme l'appela Luxem-

1. *Annales des Provinces-Unies*, par Basnage, t. II.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

bourg, fut cruellement punie. Un détachement de cavalerie reçut mission de raser sa maison, brûler ses fermes, couper ses bois[1], détruire de fond en comble toutes ses propriétés, violer même, dit-on, la sépulture de ses ancêtres. « *Hoc quidem durum est, sed levius fit patientia quod corrigere nefas est.* — Cela est dur, mais la patience rend plus légers les maux qu'on ne peut empêcher[2]. » C'est la seule plainte que ce traitement put arracher au placide Hollandais.

Au reste ces républicains, élevés, quoi qu'ils en eussent, au rang de « sujets » du roi de France, ne recueillaient de leur nouvel état que les charges sans les profits ; rien n'était fait pour concilier leurs cœurs à cette patrie imposée par contrainte. C'est une véritable Terreur qui règne dans la ville d'Utrecht. En dépit du désarmement opéré dans les premiers temps, des perquisitions ordonnées dans les greniers et dans les « caches » secrètes, les habitants sont surveillés de près, assujettis à des prescriptions vexatoires, épiés dans leurs mouvements, dans leurs moindres propos. Ils reçoivent la défense de « fermer leurs portes à clé », de sortir de chez eux la nuit. « Ils ne font point d'assemblées chez leurs parents et amis qui ne soient suspectes ; à peine osent-ils s'arrêter ensemble dans la rue, de peur de donner de l'ombrage[3] ». Tous les arbres sont abattus et toutes les terres en friche,

1. Lettre de Luxembourg du 21 février. — Arch. de la Guerre, t. 320.

2. Lettre de M. d'Amerongen au duc de Holstein. — *Annales des Provinces-Unies*, passim.

3. *Advis fidèle*, loc. cit.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

« à plus de trois lieues à la ronde ». Les environs d'Utrecht offrent l'image d'un « désert désolé ».

La ruine est bientôt telle dans ces régions infortunées qu'elle décourage enfin les exécuteurs de Louvois. Le plus dur, l'intendant Robert, se proclame impuissant à les pressurer davantage : « Je suis tellement accablé des crieries de la populace sur les cruautés que je fais pour tirer de l'argent, avoue-t-il le 3 février[1], et tellement occupé avec messieurs des États à raisonner et à prendre des mesures là-dessus, qu'il m'est impossible de vous écrire cet ordinaire. Je ne puis tantôt plus rien tirer, quelques violentes exécutions que je fasse, tant je trouve de misère dans la plupart des maisons. » Stoppa, de son côté, trace un tableau navrant de l'aspect des campagnes, dépeint les paysans « obligés de quitter leurs chambres à cause qu'elles sont remplies par l'eau », de camper « sur les toits » de leurs misérables chaumières, où la famine, les maladies les font périr par centaines[2]. Et Luxembourg lui-même, malgré le soin qu'il a d'étouffer dans son cœur toute sensibilité, prend involontairement un accent pathétique en parlant de ces « pauvres plaines », où succombe journellement « une furieuse quantité de peuple », où les eaux empestées roulent « des millions de bestiaux morts ou noyés », foyer d'épidémies pour les villageois épuisés. Mais cet attendrissement dure peu ; il se reprend bien vite, pour assaisonner son discours de quelques

1. Lettre à Louvois du 3 février 1673. — Arch. de la Guerre, t. 319.

2. Lettre du 24 mars 1673. — Arch. de la Guerre, t. 321.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

grains d'ironie : « J'ai pensé ne vous point mander tout cela, pitoyable comme je vous connais, de peur de vous faire de la peine ; mais je n'ai pu m'en dispenser, puisqu'il faut dire les choses comme elles sont[1]. »

C'est qu'il connaît Louvois, plus rigoureux qu'eux tous, Louvois qui écrit à Robert : « Je vous prie de ne vous lasser point d'être méchant », Louvois qui riposte gaiement aux descriptions de Luxembourg : « Je vous sais le plus méchant gré du monde de m'avoir si bien instruit de toutes les misères de la Hollande, parce que j'en ai été touché au dernier point. Si j'avais ici des casuistes, je les consulterais pour savoir si je puis, en conscience, continuer à faire une charge dont l'unique but est la désolation de mon prochain ; par bonheur pour moi, il n'y en a pas à la suite de l'armée[2]. » Comment s'étonnerait-on qu'avec de tels encouragements, les incendies, les exactions, les violences de toute nature aient continué de désoler les territoires occupés par nos armes ?

Je ne puis passer sous silence, comme un trait des mœurs de l'époque, certaines « pilleries » particulières, qui de nos jours sans doute seraient jugées fort scandaleuses, mais que l'usage autorisait alors, comme un dédommagement des dépenses causées par la guerre[3]. Je veux parler des prélèvements opérés par les généraux sur les meubles de prix, les objets d'art, les diverses « raretés »

1. Lettre du 28 avril 1673. — Arch. de la Guerre, t. 334.

2. 6 mai 1673. — Arch. de la Guerre, t. 315.

3. On sait qu'au XVIIe siècle et au siècle suivant les généraux faisaient la guerre à leurs frais, et se trouvaient souvent ruinés à la fin d'une campagne.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

dont se paraient, chez les peuples conquis, les demeures opulentes. Quand Condé, au printemps de 1673, rejoint Luxembourg à Utrecht, tous deux partagent en frères les beaux tableaux, les antiques tapisseries, les précieuses porcelaines qui abondent dans la ville. A Luxembourg incombe le soin, après le départ de Condé, d'expédier ce butin en France, dans leurs résidences respectives; il s'établit à ce propos, entre les associés, une correspondance édifiante. Le voyage de tant de trésors au travers des régions ennemies n'est pas sans offrir bien des risques : « Le menu peuple en Hollande fait ce qui lui plaît, mande Luxembourg à son cousin. Il menace les magistrats; il ne s'en faut de rien qu'il ne les pille, et tout cela sans punition. S'il prenait fantaisie à un Hollandais brûlé de dire : « Ceci est aux Français, il faut le » prendre », il pourrait être soutenu de bien du monde. Et ce serait pis que la grêle sur le persil, si l'on piétinait seulement sur nos porcelaines [1] ! » C'est pourquoi, après réflexion, il expose l'ingénieux système auquel il s'est déterminé, tant pour son propre compte que pour le compte du prince — « car je dois, dit-il courtoisement, prendre les mêmes sûretés pour vos marchandises que pour les miennes ». Il les enverra par la Meuse, en informant le comte de Horn, premier lieutenant du prince d'Orange, qu'il s'en remet à lui de leur sécurité. Je l'ai prié, explique-t-il à Condé, de faire monter sur nos vaisseaux « des soldats hollandais, avec d'honnêtes

1. Luxembourg à Condé, 3 novembre 1673. — Arch. de Chantilly.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

officiers », lui promettant en récompense que les embarcations « qui porteront les porcelaines à Rouen en rapporteront du bon vin pour M. le prince d'Orange ». Le général du stathouder accepte le marché ; les précieuses « marchandises » circulent paisiblement sur tous les canaux de Hollande, escortées et gardées, pour comble d'ironie, par les compatriotes de ceux auxquels elles ont été soustraites. Reconnaissons, d'ailleurs, que Luxembourg n'a pas l'âme égoïste ; s'il pille quelque peu pour soi-même, il n'aurait garde de manquer à faire la part du maître : « Si je ne fais pas tout ce que je voudrais, écrit-il à Louvois [1], pour un aussi bon maître que le nôtre, j'ai du moins fait pour lui une conquête ; c'est-à-dire que je donnerai au Roi une croix, de la vraie croix de Notre Seigneur, gardée ici depuis un temps infini, et donnée par un Empereur à la fondation du chapitre, avec tous les certificats. »

Tous ces faits publiquement connus rendaient difficile d'imposer aux soldats comme aux officiers subalternes une retenue, une « sagesse » exemplaires. C'est ce que Louvois néanmoins s'obstinait à ne pas admettre. Aussi le vif débat de la campagne précédente se renouvelle-t-il plus d'une fois entre l'administrateur sévère et le grand seigneur orgueilleux, l'un faisant rudement la leçon sur la discipline qu'il exige, l'autre se rebiffant d'un ton plein de hauteur, répondant, ainsi qu'il l'annonce, « par un volume de justifications à un mot de reproche [2] », et

1. 13 janvier 1673. — Arch. de la Guerre, t. 318.
2. 11 août 1673. — Arch. de la Guerre, t. 325.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

concluant, en fin de compte, qu'il commande des « soldats et non des capucins ». La seule chose qui l'étonne, ajoute-t-il railleusement, est « qu'on n'ait pas pillé encore bien davantage », car « les Hollandais sont si sots qu'ils ne songent qu'à se plaindre et point à se garder ». Certains propos qu'on lui rapporte, tenus à la cour de Versailles sur la licence qu'il tolère chez ses hommes, sur « la ruine générale » où il a réduit la Hollande [1], le mettent dans une furieuse colère : « Je ne sais, s'écrie-t-il, ce que je ne serais point capable de faire contre telle canaille ! » Par contre, il n'est soin qu'il ne prenne pour se faire bien venir de ses subordonnés, veillant au bien-être des troupes avec sollicitude, rendant aux officiers tous les services qui sont en son pouvoir, vantant avec chaleur toutes les actions d'éclat, tous les traits de bravoure, sollicitant pour ceux qu'il en croit dignes l'avancement et les récompenses [2]. Un seul manquement le

1. L'auteur de ces rapports n'est autre que l'évêque d'Utrecht, venu au mois d'avril, à Saint-Germain, faire visite à la cour de France, et qui, dans son hôtellerie, « à l'Image Notre-Dame », ainsi que dans l'antichambre de Louvois, a entendu des inconnus déblatérer contre Luxembourg. Il est surtout « un grand homme, avec une perruque blonde », dont Luxembourg veut à toute force que Louvois lui découvre le nom, « quand ce ne serait, dit-il, que pour en rire, mais je le ferais en sa présence... » (Lettres de Luxembourg des 21 avril et 5 mai 1673. — Arch. de la Guerre, t. 322 et 323).

2. On peut voir à ce sujet, dans les *Lettres des Feuquières* (publiées par E. Gallois, 1845) les témoignages que rend à Luxembourg le marquis de Pas de Feuquières, son aide de camp à Utrecht. — Voir aussi à l'appendice, p. 568, un rapport où le duc apprécie, sur la demande de Louvois, le mérite des divers commandants de place qui ressortissent de son autorité.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

trouve impitoyable : le défaut de courage au feu. Certain lieutenant du régiment d'Auvergne s'étant montré timide au cours d'une escarmouche : « C'est peut-être le seul de tous ceux qui sont ici, s'exclame-t-il avec indignation, qui n'ait point voulu profiter d'une occasion avantageuse. Je l'ai fait mettre dans un cachot ; j'aurais bien envie de le faire pendre ; mais, outre que je ne le puis sans ordre, je n'aimerais pas que les ennemis mettent dans leurs gazettes qu'on avait puni un officier pour n'avoir pas fait son devoir. C'est pourquoi je suis d'avis d'étouffer celui-ci, comme un enragé, entre deux matelas [1]. »

La mauvaise saison s'écoula parmi ces préoccupations diverses, sans que le temps permît nulle sérieuse entreprise. A l'hiver tiède et mou, brumeux, mélancolique, succédait un printemps guère moins pluvieux et presque aussi maussade. C'était pourtant l'époque où, par tradition séculaire, les combattants se réveillaient de leur torpeur annuelle et périodique, fourbissaient leurs armes rouillées, s'apprêtaient à tenir de nouveau la campagne. « Comme les animaux ont une saison, toutes les années, pendant laquelle ils font de certaines choses, les Hollandais aussi ne manquent point de se donner du mouvement dans celle où nous sommes » : c'est le langage dont se sert Luxembourg pour informer Louvois des préparatifs belliqueux qu'il voit faire à Guillaume d'Orange. Du côté des Français, l'activité n'était pas moindre. Le

1. 17 janvier 1673. — Arch. de la Guerre, t. 318.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

plan longuement étudié par Louvois paraissait à la veille de se réaliser. L'armée d'Allemagne, aux ordres de Turenne, était destinée à prévenir l'offensive des troupes de l'Empire. Une autre armée, aussi nombreuse, allait être employée au siège de Maëstricht. Enfin, une trentaine de mille hommes, composant l'armée de Hollande, auraient pour mission essentielle de s'opposer au stathouder, de le retenir en Hollande pour l'empêcher de joindre ses alliés, et de l'affaiblir en détail, en le tenant constamment en alerte. C'était la tâche jusqu'à présent confiée au duc de Luxembourg ; mais Louvois jugea bon, pour cette nouvelle campagne, de lui donner ce « supérieur » qu'assez imprudemment il avait réclamé naguère. Au moins, pour dorer la pilule, lui choisit-il pour chef son plus ancien ami et son plus cher parent, le protecteur de ses débuts, le compagnon de sa jeunesse, M. le prince de Condé, qu'accompagnait son fils, le duc d'Enghien.

Au mois d'avril seulement, le ministre informa le vainqueur de Woerden qu'il ne serait plus seul en face du prince d'Orange. C'est entre eux l'occasion d'une de ces petites guerres de plume, comme on en rencontre souvent dans leur correspondance, guerres où Louvois, confessons-le, remporte rarement l'avantage. Sa main noueuse et robuste est faite pour manier la massue plus que les menues flèches barbelées; il déploie, à ce jeu léger, des grâces de procureur, des élégances de pédagogue, qui font contraste avec l'aisance de son spirituel adversaire. « M. le Prince, écrit Louvois [1], étant présen-

1. 28 avril 1673. — Arch. de la Guerre, t. 315.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tement à Utrecht, c'est à lui que je dois écrire dorénavant, et ne plus avoir commerce avec un petit subalterne comme vous... Je l'ai fort assuré que vous auriez grand'-peine à le reconnaître, et que vous craigniez fort de ne pouvoir servir sous lui, à cause de l'obscurité de ses commandements. » A quoi l'autre répond sans aigreur apparente : « Si[1] vous ne devez point vous rabaisser à avoir commerce avec un petit subalterne comme moi, il me semble aussi que la chose doit être, ainsi que le disait le général Roze, *armafrodite*, qui est ce que nous appelons réciproque en langue française. Et par cette raison, je n'aurai plus assez d'outrecuidance pour m'émanciper de vous écrire. Vous y gagnerez beaucoup, car vous serez défait de mes méchantes lettres, et vous n'en recevrez que de bonnes à leur place. » Puis, laissant là le persiflage, il se fait un mérite de l'empressement qu'il met à faire « un petit sacrifice, qui marque le dévouement et la résignation qu'on a aux volontés du maître... Ce qui, dit-il encore, m'aurait comblé de joie et d'honneur, ç'aurait été que j'eusse servi sous sa Majesté[2]. Mais on ne peut, en ce monde, avoir tout d'un coup ce que l'on désire ; et hors cela j'aime beaucoup mieux que ce soit sous M. le Prince que partout ailleurs ».

Le voyage de Condé se fit à petites journées. Le 20 avril, il était à Nimègue, où Luxembourg, deux jours après, vint lui souhaiter la bienvenue. L'entretien fut cordial, chaleureux même, de part et d'autre[3]. L'affection

1. 5 mai 1673. — Arch. de la Guerre, t. 323.
2. Au siège de Maëstricht.
3. *Relations véritables des Pays-Bas.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

constante et mutuelle de ces durs hommes de guerre est un côté touchant de leur histoire, un trait d'humanité parmi tant d'actions terrifiantes. Ils revinrent ensemble à Utrecht, et s'y fixèrent aux premiers jours de mai[1]. « M. le Prince arriva hier ici, écrit Luxembourg le 3 mai[2]. Il y ordonna mieux toutes choses que je ne pourrais seulement vous le dire. C'est pourquoi je ne vous écrirai plus que pour vous demander la continuation de votre amitié, et vous assurer de mes très humbles services. » L'arrivée du grand capitaine inaugure une période d'activité fébrile. Le « génie agressif » du héros de Rocroi répugnait à l'attente comme à la défensive; la seule idée de demeurer les bras croisés, prisonnier des inondations, sans autre chose à faire que surveiller l'ennemi, le remplissait d'une mortelle impatience. Pendant plusieurs semaines, Luxembourg et le duc d'Enghien furent expédiés par lui dans toutes les directions, sonder la profondeur des eaux, étudier les défenses des digues, chercher de mille façons par quelle voie pénétrante on pourrait débusquer Guillaume de ses postes inaccessibles, atteindre le réduit où il tenait notre armée en échec. Tous deux s'y acharnèrent, ne reculant devant aucune fatigue, s'avançant « dans l'eau jusqu'aux sangles ». Ils tentèrent également de pratiquer des « coupures » dans les digues pour provoquer nn écoulement

1. « Le prince de Condé arriva à Utrecht le 28 avril, à dix heures du matin, lit-on dans les *Relations véritables*; mais il en repartit le lendemain pour une exploration aux environs, et ne s'y installa que le 2 mai. »

2. Lettre du 3 mai. — Arch. de la Guerre, t. 323.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

et diminuer la hauteur de la nappe. Rien n'y fit ; tout fut inutile. Condé dut à son tour se résigner à l'immobilité qui avait mis à une si rude épreuve l'ardeur non moins fougueuse de son prédécesseur. Le dépit de cette impuissance et son énervement furent tels qu'il en tomba malade, moins de la goutte, assurent les *Relations*, que « du chagrin de voir qu'il n'était rien à faire, et qu'il ne pouvait pas exercer son courage ».

C'est au milieu de cette phase de langueur que Luxembourg et M. le Prince eurent la joie imprévue de voir débarquer à Utrecht, l'un sa sœur préférée, la seule personne de sa famille qui semble avoir quelque place en sa vie, l'autre la compagne admirée de son adolescence, la première femme, dit-on, qui fit battre son cœur, l'objet, dans son âge mûr, de sa plus durable passion, celle dont ni les fréquents rebuts, ni l'infidélité notoire, ni la perfidie reconnue, ne purent jamais le détacher, celle enfin, disait Mazarin, que « le plus grand homme de son temps aima le plus au monde ». Peut-être les lecteurs d'un précédent volume ont-ils reconnu à ces traits Isabelle de Montmorency[1], la « belle Boutteville » de l'hôtel de Condé, l'artificieuse duchesse de Châtillon de la Régence et de la Fronde, remariée aujourd'hui au duc régnant de Mecklembourg-Schwerin, et femme très capricieuse d'un époux très extravagant. C'est aux démêlés du ménage que se rattache la visite à Utrecht de la célèbre sœur du duc de Luxembourg,

1. Voir *La Jeunesse du maréchal de Luxembourg*, et notamment les chapitres II, V et XI.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

à la suite d'incidents dont on me permettra de dire quelques mots en passant.

La mésintelligence de ce couple orageux datait, pour ainsi dire, du lendemain de leurs noces. Leurs différends, depuis huit ans, n'avaient cessé de défrayer l'entretien de la Cour. Leurs parents, leurs amis, les plus hauts personnages, chacun s'en mêle tour à tour et cherche à les raccommoder. Louis XIV, lui-même, daigne s'en occuper, propose à la duchesse « les bons offices d'un Roi qui la considère beaucoup », et qui ne veut, dit-il, « tenir d'autre parti que celui que les véritables amis ont accoutumé de prendre en de semblables affaires, qui est d'essayer avant toutes choses de les terminer à l'amiable[1] ». Quant à Condé, c'est à toute heure qu'il intervient dans ces querelles, quelquefois seul, le plus souvent de concert avec Luxembourg; leurs efforts combinés ne tendent qu'à procurer « une réconciliation durable[2] ». Vers la fin de l'année 1671, ces laborieux pourparlers semblent enfin sur le point d'aboutir. La duchesse se résout, non sans résistance et sans peine, à quitter ses châteaux de France pour résider avec le duc dans sa principauté. « Le 31 du mois d'octobre, annonce le rédacteur de la *Gazette de France*, la duchesse de Meckelbourg[3] partit de Paris pour aller en Allemagne

1. Lettre du Roi à madame de Mecklembourg du 23 avril 1664. — Arch. dela Guerre, t. 635. Voir cette lettre à l'appendice p. 572,

2. Lettre de Condé à l'évêque d'Autun, 1673. — Arch. de Chantilly.

3. C'est toujours ainsi que l'on écrit ce nom au XVIIe siècle.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

trouver le duc son époux, avec un équipage des plus magnifiques. » Cet accord, néanmoins, n'est pas de longue durée. Trois mois après, le duc, à bout de force et de patience, abandonne ses États, revient se fixer à Paris, laissant, au mépris des risées, sa femme s'installer sur son trône et gouverner ses sujets à sa place. « Madame la Palatine, écrit madame de La Fayette à la marquise de Sévigné, se mit sur le ridicule de M. de Meckelbourg d'être à Paris présentement; et je vous assure que l'on ne peut mieux dire ! »

C'est alors que le Roi conçut l'idée d'utiliser l'influence de la belle duchesse, ses dangereuses séductions, son rare talent d'intrigue, pour agir sur l'esprit des petits princes allemands, ses parents et voisins, et les détourner de se joindre à la coalition qui se formait contre la France. Ceux qui furent notamment désignés à ses soins furent le prince-évêque d'Osnabrück, le duc de Zell, et — le plus puissant de beaucoup — l'électeur de Brandebourg, « dont la femme, écrit Isabelle, est la belle-sœur du duc de Zell et prend son conseil sur toutes choses ». Les Archives de la Guerre contiennent, à ce propos, toute une correspondance entre Louvois et la duchesse[1]. On y trouve le détail des mille ressorts qu'elle met en jeu, des artifices surprenants qu'elle emploie, des peines qu'elle prend pour démontrer, comme le lui dit Louvois, « qu'elle est demeurée bonne française, » pour servir en un mot les intérêts du Roi, tout en ménageant les siens propres. Cette période compte assurément parmi les plus

1. T. 273, 274, 279, 360, 361, etc., etc.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

brillantes de son étrange et diverse carrière. Son ambition triomphe; elle jouit délicieusement de son pouvoir et de son importance, se pose en chef d'État, et même à l'occasion en général d'armée. Il faut entendre de quel ton elle parle de « sa cavalerie », des douze cents hommes bien montés et bien équipés, qu'elle « conserve, dit-elle, avec tous les soins imaginables ». Elle espère « faire plaisir au Roi en les employant à son service », et fait sonner haut son refus de « les prêter à des princes qui les pourraient tourner pour le service des Hollandais[1] ». Au fond, son but secret est de les vendre à Louis XIV au plus haut prix possible; et c'est à quoi elle réussit au mieux, malgré les lointaines remontrances, les vaines colères de son époux[2]. Bref, son orgueil et sa cupidité trouvent également leur compte en cette nouvelle fortune; elle se croit déjà pour de bon maîtresse à vie et souveraine absolue de la principauté de Mecklembourg-Schwerin; et plus le rêve est beau, plus la déception sera grande quand un incident humiliant la ramènera soudain à la réalité.

1. Lettres des 5 et 29 octobre 1672. — Arch. de la Guerre, t. 274, 279.

2. Le duc de Mecklembourg, bien que résidant alors à Paris, paraît avoir éprouvé quelques velléités de prendre parti contre la France, sous l'influence de son favori, un certain abbé de Lesdignan, bête noire de Louvois et d'Isabelle : « Quand je pense, écrit cette dernière, qu'il a paru devant le Roi et toute la Cour suivi de ce personnage, cela me fait un furieux dépit, me doutant du méchant effet que cela doit faire... Cela, et tout le reste, m'a déplu au dernier point, et j'en souffre infiniment. (Lettre à Louvois du 22 septembre 1672. — Arch. de la Guerre, t. 287.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Le duc de Zell, au cours des négociations dont j'ai parlé plus haut, avait annoncé l'intention de venir trouver la duchesse en sa résidence de Schwerin, pour causer avec elle des affaires politiques. Celle-ci, sachant que son époux — fût-il à trois cents lieues de distance — « n'aimait pas fort dans ses États la compagnie de ses voisins », et craignant charitablement, assure-t-elle à Louvois, « de causer de la peine à un aussi grand prince », chercha quelque expédient pour organiser l'entrevue sans bruit ainsi que sans dépenses[1]. Elle proposa comme lieu de rendez-vous un village sis « à une lieue de Deneberg », près des frontières de la principauté. L'offre fut agréée; et, le lundi 19 avril 1673, la duchesse se mit en chemin avec une faible escorte. Mais, au premier relais, elle apprit. non sans étonnement, qu'un ministre de ses États, « avec deux conseillers », étaient arrivés avant elle et « demandaient audience ». Sa surprise redoubla quand ils lui dirent, quelques instants plus tard, qu'ils avaient l'ordre exprès du duc de Mecklembourg d'arrêter son voyage et de la retenir dans la principauté. Vainement, folle de colère, mande-t-elle « son écuyer », ordonne-t-elle à voix haute que l'on fasse venir « ses carrosses ». L'écuyer lui répond « que cela lui est défendu, et qu'il y avait un lieutenant venu de l'armée qui ferait sa charge, s'il y manquait, d'après ce qui lui avait été ordonné du Conseil... » — « Je dis alors, continue le récit[2], que je voulais descendre pour commander moi-même à mes gens; mais

1. Lettre du 20 avril 1673. — Arch. de la Guerre, t. 360.
2. *Ibid.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'on me retint, en me disant de ne me pas exposer à des brutaux qui étaient en bas. Enfin, monsieur, je suis prisonnière ! Je vous supplie de le faire savoir à mon frère, car je n'ai nulle voie pour cela... Je crois que si M. le duc de Mecklembourg passe par ou près de Ligny, mon frère ne ferait pas mal de l'y retenir jusqu'à ce que je sois libre ; car c'est une injustice et une extravagance trop grandes !... J'espère un peu de votre bonté, quoique je ne sois pas d'humeur à me flatter, ni à croire que personne songe à moi, étant trop inutile dans le monde. »

Luxembourg fut vite informé des tribulations de sa sœur, et manifesta sur-le-champ une irritation violente : « J'apprends, écrit-il à Louvois [1], que ma sœur est fort bien traitée en Meckelbourg, que son mari ne veut pas qu'elle en parte, et même que cela ne lui est point permis. Je ne sais si le Roi trouverait bon que j'usasse de la même représaille, et que je trouvasse moyen de le faire aller dans une terre de sa femme, où on lui ferait bonne chère, mais d'où il ne sortirait point ? Faites-moi le plaisir de me faire savoir les intentions de Sa Majesté là-dessus. » Le Roi n'avait pas attendu cette espèce de mise en demeure ; il avait déjà pris le soin de rassurer lui-même madame de Mecklembourg sur l'intérêt qu'il lui portait ; sa lettre est, il est vrai, empreinte d'une discrète ironie : « Ma cousine, lui dit-il [2], je vous remercie de la bonne opinion que vous avez de moi,

1. 2 mai 1673. — Arch. de la Guerre, t. 323.

2. 30 avril. — Recueil manuscrit de lettres de Louis XIV, communiqué par M. le comte de Kergorlay.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

principalement quand vous croyez que je ne suis pas capable de favoriser jamais l'oppression ni l'injustice. Je tâcherai toujours par mes actions de confirmer un sentiment si avantageux à ma réputation. Cependant je vous dirai que, n'ayant point su jusqu'ici le fond de vos différends avec mon cousin le duc de Meckelbourg, ni vos raisons de part et d'autre, je n'ai eu garde de m'engager dans aucune partialité. Mais véritablement, si je pouvais par une aimable entremise réunir vos affaires, je m'estimerais fort heureux de m'en mêler en ce cas ; et j'y apporterai volontiers ce qui dépendra de mes soins. Si par malheur je ne pouvais réussir à ce bon œuvre, vous pouvez être assurée qu'au moins je n'appuierai par aucun acte procédant de mon autorité votre mésintelligence ; mais que je laisserai l'affaire au cours ordinaire de la justice, qui est-ce que vous demandez. »

De fait, malgré ces réserves prudentes, on s'occupe activement de « mettre à la raison » l'époux récalcitrant[1] ; et Louvois, quelques jours plus tard, pouvait mander à la duchesse : « Vous devez avoir appris[2] ce que le Roi a fait pour vous, dont vous avez assurément sujet d'être contente. L'expérience vous fera connaître que vous avez eu raison d'espérer en la protection de Sa Majesté. » Le duc de Luxembourg se montra fort touché de cette intervention : « Je ne saurais tarder davantage.

1. D'après les *Relations véritables des Pays-Bas* le Roi fit attacher à la personne du duc un officier de ses gardes, avec ordre de le surveiller jour et nuit jusqu'au retour de sa femme à Paris.

2. Lettre du 14 mai 1673. — Archiv. de la Guerre, t. 304.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

écrit-il à Louvois[1], à vous remercier de la bonté que vous avez eue d'expliquer si bien à M. de Meckelbourg les intentions de Sa Majesté, que cela l'a rendu sage et a procuré le retour de ma sœur. Sérieusement, monsieur, vous m'avez fait un fort grand plaisir, et c'est une obligation que je mets sur le compte de celles qui m'engagent à être parfaitement à vous. »

La première pensée d'Isabelle, dès qu'elle se vit en liberté, fut de revenir à Paris, « dans l'espérance, dit-elle, de savoir de M. le duc de Meckelbourg ce qui l'a pu obliger à donner des ordres si peu conformes aux services que je lui ai rendus ». Son départ de Schwerin se fit avec la pompe dont elle aimait à s'entourer : « M. le duc de Güstrow[2], raconte-t-elle à Louvois, a fait plus de cinquante lieues pour m'offrir une réparation au nom de toute sa maison. MM. les ducs de Brunswick et de Lunebourg, avec madame la duchesse d'Osnabrück, m'ont accompagnée fort près de Munster, après m'avoir fait les réceptions les plus magnifiques du monde dans tous leurs États... » Le 1er juin, elle était à Wesel, où l'attendait un message de Condé, apporté par un gentilhomme arrivé de la veille. « M. le Prince, dit-elle, me presse fort de le venir voir à Utrecht, faisant valoir que sa santé ne lui permettait pas de venir lui-même, non plus qu'à mon frère ses occupations. C'est pourquoi je m'embarquerai demain à quatre heures du matin ; et j'envoie mon équipage prendre les devants, afin de ne

1. 9 mai. — Arch. de la Guerre, t. 323.
2. Cousin germain du duc de Mecklembourg-Schwerin.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

pas perdre un moment pour me rendre à Paris. » Par l'ordre de Condé, elle reçut de nouveau, au cours de ce trajet, des honneurs extraordinaires, pareils à ceux qu'on rend à une puissante souveraine : « On lui a tiré le canon, écrit le comte d'Estrades[1], donné une garde avec un capitaine, et haranguée par le magistrat. Je lui ai fait accommoder deux bateaux — dont l'un est couvert, pour sa personne — qui la conduiront jusqu'à Utrecht, avec une escorte d'infanterie qui se relaiera en passant par les villes. »

Sur le séjour d'Isabelle à Utrecht, les détails précis font défaut. Ce que nous en apprennent ses lettres et celles de Luxembourg est que, le premier jour, elle trouva Condé languissant, changé, « tout abattu », rongé par la goutte et la fièvre, et que, dès le lendemain, par l'effet de cette chère présence, il parut retrouver l'entrain, la vigueur d'autrefois. Le charme de *Circé* avait opéré ce miracle. C'est que sa robuste beauté gardait, en dépit des années[2], un éclat rayonnant, qui faisait tout pâlir et s'éteindre auprès d'elle. Un portrait que l'on garde encore à l'hospice de Châtillon-sur-Loing la représente à peu près à cet âge. L'ovale délicat du visage, le brillant du regard, le sourire enchanteur de la bouche malicieuse et fine, justifient l'assertion de madame de Scudéry, qui la vit quelques jours après son retour à Paris, et la trouva « en vérité plus charmante que tout ce qu'il y a de plus jeune à la Cour ». Vêtue, selon son habitude, des habits

1. Lettre à Condé du 1er juin. — Arch. de Chantilly.
2. Elle avait alors quarante-six ans.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

les plus magnifiques, étincelante de pierreries, gracieusement étendue « sur un lit de gaze bleue et blanche », au pied duquel était le vieux maréchal de Gramont, « plus galant mille fois que tous nos jeunes gens », elle continuait, comme en ses plus beaux jours, à gagner tous les cœurs par ses paroles de miel, par son art merveilleux à discerner le fort et le faible des gens. Madame de Scudéry, qui cependant ne l'aimait guère, eut, confesse-t-elle, peine à lui résister : « Elle me flatta si fort, que j'eus peur, moi qui ne hais pas de l'être, de m'y laisser enjôler[1]. »

Toute cette première semaine de juin fut, pour Luxembourg et Condé, illuminée d'un rayon de soleil, qui fit paraître ensuite plus monotones et plus mélancoliques les journées qui lui succédèrent. « Faites-moi savoir, dit Luxembourg le lendemain du départ de sa sœur, comme quoi l'on traite un officier général qui déserte ; car, selon la punition, je consulterai si je m'exposerai à commettre ce crime. » Le 7 juin, elle partit d'Utrecht[2] et se rendit à Tongres, où venait d'arriver la Cour. L'accueil qu'elle y reçut acheva de la rasséréner. Louis XIV, en effet, la « combla » d'honneurs, d'attentions, de prévenances ; la « civilité » de Louvois y fit également des « merveilles » ; c'est elle qui l'apprend à Condé. « Le roi, ajoutait-elle[3],

1. Lettre du 10 juillet 1673. *Correspondance de Bussy-Rabutin.*

2. « Elle est partie hier matin d'ici, écrit Luxembourg le 8 juin, si remplie de reconnaissance pour les bons offices que vous lui avez rendus, qu'elle m'a importuné à ne me parler d'autre chose. » (Arch. de la Guerre, t. 335.)

3. Lettre du 11 juin 1673. — Arch. de Chantilly.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

m'a fort demandé des nouvelles de votre santé; je lui ai dit que je vous avais trouvé fort abattu le premier jour, mais que, lorsque je suis partie, vous ne songiez qu'à voir cesser les pluies pour profiter de l'effet de vos coupures. Sur cela, le Roi s'est mis sur vos louanges, et j'y ai assurément répondu comme j'aurais fait du temps passé... » Ces derniers mots n'ont rien que de sincère. L'incontestable résultat de la visite d'Isabelle à Utrecht fut de resserrer étroitement le lien qui unissait ces amants vieillissants, de dissiper le nuage léger qui, depuis quelque temps, avait paru planer sur leur tendre commerce. Un an plus tard, écrivant à Condé[1], la duchesse se plaisait encore à évoquer ce cher souvenir : « Je finis en vous protestant que votre grand mérite me fait oublier

1. La duchesse de Mecklembourg à Condé, 9 octobre 1674. Arch. de Chantilly. — Madame de Mecklembourg, en débarquant à Paris, le 1er juillet, descendit à l'hôtel de madame de Longueville, en l'absence de cette dernière, qui, depuis la mort de son fils, logeait au couvent des Carmélites du faubourg Saint-Jacques. Sa première entrevue avec son époux eut lieu audit couvent, en présence de madame de Longueville. D'autres entretiens suivirent, qui amenèrent une espèce de réconciliation. « S'étant éclaircis, disent les *Relations véritables*, de mille petits soupçons qu'ils avaient eus, ils sont à présent bien ensemble et continuent à vivre en bonne intelligence. » Les lettres confidentielles adressées à Louvois par la duchesse de Mecklembourg montrent combien cet accord était des deux parts peu sincère. Elle continue à se plaindre sans cesse des « traitements indignes » qu'elle essuie, des méfiances du duc, « qui est allé, dit-elle, trouver ma mère pour lui dire qu'il veut être le maître et que je m'en retourne chez lui ». Pour sa part, elle ne se gêne pas pour violer le secret de ses lettres, comme elle le confesse tranquillement : « Ses actes violents n'arrivent que lorsqu'il reçoit des lettres de chez lui. Si nous pouvions voir ce qu'il y répondra

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ce brin d'ingratitude, dont je vous ai donné l'amnistie à Utrecht, pour recommencer comme de plus belle à vous honorer et à être à vous de tout mon cœur. »

par cet ordinaire, cela ne serait pas mal ; j'y ferai mon possible. » On sait aussi que ses négociations avec les princes allemands continuèrent par correspondances, après sa rentrée en France. Voir, notamment à ce propos, à l'appendice, p. 573, sa lettre à Louvois du 6 octobre 1673.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE IX

Le peuple de Hollande se décourage et aspire à la paix. — Guillaume s'y oppose et fait prévaloir sa volonté. — Reprise des hostilités. — Condé est envoyé en Flandre, et Luxembourg reprend le commandement de l'armée de Hollande. — Entrée en scène de la coalition. — Louvois semble déconcerté par cette situation nouvelle. — Ses tergiversations. — Mécontentement de Condé et de Luxembourg. — Forces insuffisantes laissées à ce dernier. — Brusque investissement de Naerden par le prince d'Orange. — Importance de cette ville. — Le gouverneur du Pas. — Marche de Luxembourg. — Impossibilité de secourir immédiatement la place. — Capitulation imprévue de du Pas. — Indignation du duc de Luxembourg. — Colère non moins grande de la cour de France. — Arrestation et procès de du Pas. — Étrangeté de sa conduite. — Sa condamnation. — Sa mort. — Luxembourg cherche une rencontre avec le prince d'Orange ; celui-ci se dérobe. — Tort irréparable causé par la prise de Naerden. — Enthousiasme universel en Hollande.

L'occupation des provinces hollandaises durait depuis plus d'une année. Fastidieuse pour l'armée du Roi, cette prolongation insolite était, à plus forte raison, pour les populations conquises un intolérable supplice. Les taxes écrasantes, l'envahissement croissant des eaux, les incendies réglés, la disette, les épidémies, tant de fléaux accumulés décimant et ruinant les villes et les campagnes,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

amollissaient les plus fermes courages, poussaient au désespoir les plus exaltés patriotes. Il est certain qu'à ce moment la Hollande tout entière formait des vœux en faveur de la paix, la souhaitait ardemment et « à quelque prix que ce fût[1] ». « Toutes les lettres qu'on reçoit de Hollande, mande Stoppa à Louvois, s'accordent en ceci, que l'on n'y parle que de la paix. » Tout le monde, rapporte également Luxembourg, « la demande hautement, depuis le plus grand jusqu'au plus petit ; car il n'y a personne parmi eux qui ne convienne qu'il ne faut que laisser la Hollande en l'état où elle est, et qu'elle sera entièrement perdue ». Un « tableau », que l'on vend publiquement à La Haye, représente, assure-t-il, avec exactitude les secrets sentiments du peuple : « C'est un Hollandais qui est tiré par un Français et par un Anglais, durant que l'Empereur d'un côté et l'électeur de Brandebourg de l'autre lui prennent son argent dans ses poches ; et, sur le tout, il y a un Espagnol qui se moque du Hollandais et lui fait les cornes... Petits et grands disent : voilà le véritable état où nous sommes, et comme l'on nous traite ! »

Contre le désir unanime du petit peuple et de la bourgeoisie, se dresse un seul obstacle, la volonté d'un homme ; une volonté si forte et si soutenue qu'elle tient la nation en échec et triomphe finalement de toutes les résistances. L'autorité du prince d'Orange s'est depuis quelques mois singulièrement accrue. Grâce à son

1. Luxembourg à Louvois, 27 juin 1673 ; Stoppa à Louvois, 24 mars. — Arch. de la Guerre, t. 335 et 321.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

indomptable énergie, grâce surtout au prestige que, malgré ses revers, il a gardé sur les chefs de l'armée, il a peu à peu pris en main les pouvoirs essentiels de la constitution et confisqué à son profit les libertés traditionnelles. Le pensionnaire Fagel n'est plus qu'une triste marionnette, silencieuse et tremblante, dont le stathouder tient les fils. Les États Généraux eux-mêmes n'ont conservé qu'une ombre de puissance, troupeau timide et résigné que Guillaume conduit « à bagnette », tantôt par de flatteuses promesses, tantôt par d'effrayantes menaces. « M. le prince d'Orange, constate une lettre de Stoppa [1], y commande avec une autorité si absolue que personne n'ose parler, tous ayant été épouvantés par le supplice de cet honnête homme de Delft, que l'on a fait mourir, quoiqu'il ne fût coupable d'autre crime que de s'être plaint du gouvernement. » Les quelques députés tentés de s'insurger contre ce despotisme ne résistent guère aux espoirs que fait luire à leurs yeux un langage persuasif, d'une habile éloquence. « Il leur fait croire, écrit Louvois [2], qu'il rétablira leurs affaires, et qu'il vaut mieux souffrir pendant quelques années que de s'exposer à perdre le titre d'arbitres de l'Europe, dont ils s'étaient imaginés être en paisible possession auparavant la déclaration de la guerre. » Les plus craintifs, sous cette pression, en arrivent à voter des résolutions violentes : « M. le prince d'Orange, lit-on dans cette même note, a fait délivrer par le pensionnaire Fargel un acte par lequel

1. 24 mars 1673. — Arch. de la Guerre, t. 321.
2. Louvois à Stoppa, 14 mars 1673. — Arch. de la Guerre, t. 314.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

les États Généraux s'obligent à ne faire ni paix ni trêve sans le consentement des Espagnols, par où il est aisé de voir qu'il ne songe qu'à ce qui peut rendre la paix impossible. »

Il n'est donc plus d'illusion à se faire ; la reprise de la lutte est désormais inévitable. On le sent à Utrecht autant qu'à Saint-Germain ; et quand le bailli de Woerden propose de nouveau ses services pour entamer de secrets pourparlers, Luxembourg « refuse de le voir », et lui fait dire que, s'il sort de sa ville, il sera jeté en prison et sa maison brûlée, ce qui coupe court à son zèle. La campagne effective s'ouvrit au mois de juin. Louis XIV en personne assiégea Maëstricht, la première des places de la Meuse. Quoique vaillamment défendue, après vingt-cinq jours de tranchée, cette belle ville battait la chamade. La nouvelle de ce grand succès parvint le jour même à Utrecht ; Luxembourg, en bon courtisan, s'empressa de féliciter le Roi et son ministre. Quelque chagrin pourtant perce à travers ses louanges : « Je m'en réjouis comme bon Français, écrit-il à Louvois [1], et prenant la part que je dois à la gloire du Roi ; mais d'un autre côté je suis fâché de n'y en point avoir. Ce n'est pas que je ne craigne les dangers aussi bien que Panurge, ni que je ne m'y ménageasse, si je m'y trouvais, autant que la bienséance et le bien du service le pourraient permettre ; mais j'aurais souhaité passionnément de pouvoir faire quelque chose à la vue du Roi. »

1. 30 juin 1673. — Arch. de la Guerre, t. 335. — Voir à l'appendice, p. 575, la lettre de Luxembourg au Roi sur le même sujet.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

La prise de Maëstricht, s'il ne put en revendiquer l'honneur, eut au moins cet effet de lui faire restituer le commandement en chef de l'armée de Hollande. Les grandes puissances s'inquiétaient sérieusement de l'extension de nos conquêtes. De tous côtés, en Espagne, en Autriche, dans les électorats de Mayence et de Trèves, les armements et les levées se succédaient sans intervalle; l'heure était proche où les Provinces-Unies allaient voir en action ces alliés longtemps platoniques. Aussi, dès les premiers jours de juillet, le Roi s'apprêtait-il à soutenir le choc attendu. Une partie des troupes de Maëstricht renforça l'armée de Turenne; l'autre constitua le noyau d'une armée qu'on formait en Flandre et dont M. le Prince aurait le commandement. Par ricochet, le duc de Luxembourg redeviendra le chef de l'armée de Hollande, et fera face au stathouder.

C'est le 4 juillet que parvint à Utrecht le courrier qui portait ces ordres. Condé, le 8, envoya Luxembourg au quartier général du Roi, sous couleur d'y prêter serment pour sa charge nouvelle de capitaine des gardes du corps, dans la réalité afin d'obtenir pour tous deux des instructions détaillées et précises. « M. de Luxembourg, dit une lettre de Pellisson [1], arriva ici hier matin. Il prêta le serment et prit le bâton pour le reste du jour. Ce matin, il a vu sa compagnie, et est venu prendre congé du Roi pour partir. » Luxembourg, le lendemain, était de retour à Utrecht. Condé partit huit jours plus tard, aussi peu enchanté de sa nouvelle mission, toute d'attente et d'ob-

1. 9 juillet 1673.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

servation, que Luxembourg était mal satisfait de voir se perpétuer la sienne. Les lettres qu'il adresse au Prince, dans le début de leur séparation, portent la trace de sa méchante humeur[1]. Il y récrimine amèrement contre les façons de Louvois, qui ne cherche jamais, dit-il, « qu'à retirer des troupes », qui, « par ses changements perpétuels », rend le service étrangement incommode. « Vous connaissez ce pays-ci, monseigneur, s'écrie-t-il; il ne faut pas y être si abandonné que je suis! M. de Louvois me mande que j'ai une grosse infanterie; mais qu'il compte ce qu'il en faut pour les places et les postes que nous occupons, et il verra qu'il ne me reste quasi rien pour la campagne. Je ferai de mon mieux, et je serai très heureux s'il ne m'arrive rien de mal. »

Ces plaintes n'étaient pas sans fondement. Vainement, depuis nombre de mois, Luxembourg s'épuisait en efforts et en raisonnements pour obtenir la permission de « raser les places inutiles » et d'en tirer les garnisons pour se concentrer dans les autres. Vainement peignait-il à Louvois l'inquiétude des ennemis, s'ils lui voyaient en main une armée importante, en état d'entreprendre : « Ce sont gens, disait-il, qui se conduisent comme les poltrons; les périls éloignés ne leur paraissent rien, mais ils ont grand'peur quand ils les savent proches; et s'ils me voient bien du monde en campagne, ils seront embarrassés et ne sauront que faire. » Louvois, à toutes les bonnes raisons, n'objectait que l'humiliation de donner à l'Europe « une marque

1. Lettres à Condé des 18, 20 juillet, 5 septembre 1673. — Archives de Chantilly.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de faiblesse » en délaissant trop vite une part de nos conquêtes. Ce futile motif de gloriole fit prolonger la dispersion qui paralysait à l'avance toute sérieuse tentative. Le moment était proche où l'on toucherait du doigt tout le danger d'un tel système.

Le 30 août, dans la ville de La Haye, sous la pression du prince d'Orange et par ses efforts obstinés, trois traités « d'alliance offensive » se signèrent entre les puissances qu'offusquait l'ambition française. Autour des Provinces-Unies se serrèrent en un groupe compact l'Espagne, l'Empire, le duché de Lorraine. Et tandis qu'à Cologne les plénipotentiaires continuaient gravement leurs colloques, discutaient la paix générale avec une sage lenteur, les armées entraient en campagne, et la voix puissante du canon allait dominer l'entretien. C'est le premier acte du drame qui, pendant près de quarante ans, va se poursuivre entre la France et les nations coalisées contre elle. « La guerre de Hollande est finie; la guerre européenne commence[1]. » Et ce sera le prince d'Orange qui, pour encourager les autres, donnera le signal de l'attaque et portera le premier coup.

Guillaume, il faut l'avouer, avait cette fois la partie belle. La face récente des événements semble avoir pris Louvois au dépourvu. Jusqu'à la dernière heure, malgré les apprêts belliqueux, il refusait de croire à l'intervention effective des alliés de la République. « Il y a apparence que la paix va se conclure », assurait-il le 16 août à Le Tellier,

1. C. Rousset, *Histoire de Louvois*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

son père. Quatre jours plus tard, il écrit à Utrecht que l'on suspende l'achat des approvisionnements, tant il est persuadé que la Hollande, si « endiablée » qu'elle soit, est sur le point de crier grâce[1]. Aussi, quand l'illusion s'envole, la nécessité de faire tête à tant d'adversaires à la fois le surprend et le déconcerte. On ne reconnaît plus, dans cette courte période, sa clarté coutumière, la sage méthode de son esprit et cette tranquille audace qui marche froidement vers le but. Les ordres, les contre-ordres se succèdent sans interruption. Il jongle avec les régiments, expédiés un jour sur un point, le lendemain sur un autre, passant successivement de Luxembourg à M. le Prince et de M. le Prince à Turenne, sans que nul sache d'avance sur quelles troupes il pourra compter. Et Condé s'exaspère de tant de variations : « Avec plus de cent mille hommes, s'exclame-t-il rageusement, nous trouvons le moyen de nous montrer les plus faibles partout[2] ! »

1. Lettres des 20 août et 7 septembre 1673. — Arch. de la Guerre, t. 316.

2. Luxembourg, plus maître de lui, se contente de railler Louvois sur ses tergiversations constantes. Il feint de croire à un profond calcul pour donner le change à l'ennemi. « Je n'ai pas eu à me louer de votre bonne foi, lui écrit-il un jour, lorsque je vous dis, au camp près de Maëstricht, que Sa Majesté ferait sans doute ce que vous m'apprenez qui se va exécuter, et que traîtreusement et malicieusement vous me jurâtes que l'on n'en avait pas la pensée. Chose dont je veux avertir M. de Mazarin, afin que, dans l'étendue d'un gouvernement où son autorité est si bien établie et où sa piété lui fait donner de si bons ordres, il n'y souffre pas un homme qui se parjure comme vous, sans le faire aller au moins à confesse. » Lettre du 52 août. — Arch. de la Guerre, t. 326.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Le désarroi était au comble, au début de septembre. M. le Prince, suivant les instructions reçues, fixait à Lille son quartier général, cherchant vainement à « découvrir ce qu'on souhaitait de lui[1] », n'ayant qu'une armée peu nombreuse, en grande partie formée de recrues, dont les plus âgées n'avaient pas dix-huit ans. A Despréaux, qui l'alla visiter : « Que dites-vous de mon armée? demandait-il un jour. — Monseigneur, lui dit le poète, je crois qu'elle sera fort bonne quand elle sera majeure[2]. » Luxembourg, séparé de lui par la distance et par l'inondation, muré dans sa prison d'Utrecht, obligé, avec vingt mille hommes, de garder une douzaine de places que les eaux changeaient en îlots, avait grand'peine à se maintenir et ne pouvait rien entreprendre. Les nouvelles qui lui parvenaient faisaient prévoir une attaque prochaine de l'ennemi, sans que rien révélât sur quel point éclaterait l'orage. « Le prince d'Orange, écrit-il à Louvois[3], a tiré tout le monde des garnisons, pour fortifier son armée qui sera assurément nombreuse. Ce qu'il a des troupes d'Espagne y est aussi; et l'on dit qu'il se prépare à entrer demain dans la plaine... Comme cette place (Utrecht) met le poignard dans le sein des ennemis, il n'y a effort qu'ils ne fassent pour nous y inquiéter; ils y mettront toutes leurs forces, qui sont bien au-dessus des nôtres. Ils voient qu'ils n'ont affaire qu'à moi seul, et qu'ils peuvent ras-

1. Lettre du duc d'Enghien du 1er octobre 1673. — Arch. de Chantilly.

2. Lettre de madame de Sévigné du 2 novembre 1673. Ed. Monmerqué.

3. 5 septembre. — Arch. de la Guerre, t. 326.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sembler tout ce qu'ils ont contre moi sans nulle inquiétude, dans un pays où ils ont tout et où tout nous manque. » Et dans une lettre du même temps : « *Domine, quare me dereliquisti?* », s'écrie-t-il. Les difficultés néanmoins ne sauraient le décourager : « Après vous avoir dit ces choses, je vous supplie d'assurer le Roi que j'essaierai de ne rien faire qui me rende indigne de son estime. Mais si vous voyiez ceci de près, vous connaîtriez que c'est une grosse affaire contre nous. »

Tant de tracas et d'efforts excessifs agissent sur sa constitution. De violents accès de fièvre, qui minent ses forces sans nuire à son activité, inquiètent son entourage : « Je ne puis m'empêcher de vous dire, mande confidentiellement Stoppa au prince de Condé[1], qu'on ne peut avoir un plus grand soin ni plus de vigilance qu'il n'en a pour donner ordre partout ; ce que je crains le plus, c'est que la grande fatigue et le grand travail de corps et d'esprit ne le rendent tout à fait malade, et qu'il ne nous manque au besoin. » Voudrait-il d'ailleurs se soigner, qu'il n'en aurait plus le loisir. Les « remuements » de son adversaire lui mettent bien autre chose en tête. Guillaume, le 5 septembre, avait quitté son quartier général pour marcher vers S'Graveland. Son armée, renforcée par les garnisons des villes fortes et les troupes espagnoles, comptait une trentaine de mille hommes : dix mille chevaux et vingt mille hommes de pied[2]. On ignorait encore

1. Lettre du 5 septembre 1673. — Arch. de Chantilly.

2. Luxembourg à Condé, lettre du 6 septembre. — Arch. de Chantilly.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

son réel objectif : « Je ne pense pas, écrivait Luxembourg, qu'il en veuille à Naerden ; cependant ce poste ne serait pas si difficile à prendre qu'on pourrait croire. »

Le duc, sur ces nouvelles, avait rassemblé rapidement tout ce qu'il avait pu trouver. Il dut même dégarnir certaines des forteresses, bien qu' « en abandonnant, dit-il[1], magasins et fourrages pour se concentrer à Utrecht, on s'expose à ne pouvoir y subsister longtemps ». Il expédia sa cavalerie entre Vick et Utrecht, « dans un poste où elle est comme dans une boîte, et d'où je pourrai aisément la faire agir pour incommoder les ennemis dans leurs derrières, s'ils avancent ». Ces dispositions prises, il écrit à Condé pour l'éclairer sur la situation, le conjurer, s'il est possible, de tenter quelque diversion « qui occupe l'ennemi par ailleurs », l'oblige à diviser ses forces : « Comme nous avons joué quitte ou double pour conserver Utrecht, présentement c'est à vous à faire le reste, et il n'y aurait pas de temps à perdre... A Amsterdam, on fait gageure que les ennemis seront à Utrecht avant qu'il soit quatre jours ; c'est une folie, mais il n'est pas bon que le peuple se puisse nourrir d'une aussi forte opinion que celle-là[2]. »

A l'heure où il achevait ces lignes, une estafette, accourant à toute bride, informait Luxembourg que Naerden était assiégée[3]. Le prince d'Orange, après une feinte dans la direction de Bommel, était, par un brusque changement, remonté vers le nord, et avait jeté son armée sous

1. Luxembourg à Condé, lettre du 6 septembre. — Arch. de Chantilly.
2. *Ibid.*
3. Stoppa à Louvois, 7 septembre. — Arch. de Chantilly.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

les murs de l'importante place maritime. L'investissement était déjà complet et la tranchée ouverte. J'ai mentionné plus haut l'importance de Naerden. Située au bord du Zuyderzée, à proximité d'Amsterdam[1], cette ville était considérée comme « la clé de la défense d'Utrecht et la base de tous les mouvements offensifs[2] ». Du jour où Louis XIV, en juillet 1672, y avait mis une garnison française, le rêve du stathouder avait été d'y replanter l'étendard des Provinces-Unies ; plusieurs essais sans résultat n'avaient pu lasser son dessein. Luxembourg, d'autre part, n'avait rien négligé pour garder cette précieuse conquête. Les derniers jours d'août, ayant « quelque soupçon que M. le prince d'Orange en pourrait vouloir à Naerden », il avait ordonné de « garnir les bastions », fait passer dans la ville du canon et des munitions, et renforcé le corps d'occupation, qui se montait à près de trois mille hommes[3]. Pourtant le gouverneur, « la veille du jour où il fut investi », avait fait demander un supplément de deux cents hommes, alléguant « que la garnison était suffisante pour le nombre, mais que, pour la qualité des soldats, il serait bien aise d'en avoir deux cents choisis[4] ». Un détachement de mousquetaires lui fut envoyé sur-le-champ, sous la conduite d'un lieutenant-colonel, mais ils trou-

1. « Naerden, dit la *Gazette* de 1673, est à une lieue de Vesep et de Muyden. C'est la capitale du Goezland. Bâtie sur les ruines du vieux Naerden, proche la mer, elle est fort renommée pour ses draperies... »

2. *Histoire des princes de Condé*, par le duc d'Aumale, t. VII.

3. Stoppa à Louvois, 1er septembre. - Arch. de la Guerre, t. 326.

4. Lettre de Stoppa du 12 septembre. — Arch. de la Guerre, t. 326.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

vèrent toutes les avenues barrées, et durent revenir à Utrecht.

Malgré ce léger contre-temps, l'entreprise de Guillaume n'inspirait pas, au camp français, de trop vives inquiétudes. Si les remparts n'étaient qu'en terre battue, du moins l'enceinte était en bon état, les fossés larges et profonds, la garnison nombreuse, abondamment pourvue[1] ; et l'on comptait beaucoup sur le gouverneur de la place, choisi par Louis XIV, au début de la guerre, d'après le conseil de Turenne. M. de Procé, sieur du Pas, était un gentilhomme breton. Entré au service à quinze ans, d'une bravoure éprouvée, le corps tout troué de blessures, il s'était attiré la glorieuse estime de Turenne. De ce vieil officier, blanchi sous le harnois et suppléant par l'expérience à ce qui lui manquait de « génie », toute l'armée attendait une ferme résistance ; et personne ne doutait qu'il se conduisît « en brave homme[2] ». Il semblait donc certain que l'on eût du temps devant soi ; et Louvois, lorsque Luxembourg lui transmit la nouvelle,

1. *Lettres* de Pellisson, 13 septembre 1673.

2. Il est vrai qu'après l'événement on entendit une autre cloche : « Un cavalier, qui a été son sergent, dit publiquement : « Si c'est mon ancien capitaine qui est attaqué, la peur le prendra bientôt, et il ne se défendra guère... Un capitaine du 1er bataillon de Turenne, nommé Varenne, dit en s'en allant d'ici (de Naerden) qu'il était très aise de sortir d'un lieu où du Pas commandait, ne croyant pas qu'on pût acquérir beaucoup d'honneur avec lui, parce que la tête lui tournait à la moindre chose... Mais, conclut justement Luxembourg après avoir rapporté ces propos, ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'on ne sait jamais ces choses-là que quand il n'y a plus de remède ! » — Lettre du 29 septembre 1673. (Arch de la Guerre, t. 357).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

y répondit d'un ton détaché et goguenard : « Il n'est pas possible[1], en l'état des choses, de vous envoyer aucun secours ; mais Sa Majesté s'attend que cette place fera une longue défense et que, s'il est praticable de la secourir avec quelque apparence de succès, vous ne manquerez pas de le faire.... D'ailleurs, n'y ayant personne parmi les ennemis qui puisse se souvenir d'avoir vu un siège, il y a apparence qu'ils seront fort embarrassés quand ils viendront à approcher la place de près, et le fâcheux temps qu'il fait présentement les pourra bien faire repentir de leur entreprise... En tout cas, conclut-il avec une philosophie singulière, quand Naerden serait pris, ce n'est pas la première fois qu'on a perdu une place, et Sa Majesté s'attend que vous conserverez les autres d'autant plus aisément ». Le Roi, lit-on à la même date dans les *Lettres* de Pellisson, « a parlé comme étant fort aise si l'entreprise des ennemis vient à échouer, et facilement consolé si elle réussit ».

Luxembourg, pour sa part, prenait moins gaiement son parti. Le lendemain du blocus, il galopa, suivi d'un millier de chevaux, jusqu'à portée des lignes hollandaises, et fit pousser leurs gardes avancées, culbutant quelques escadrons, après un « combat fort joli ». Il put contempler de ses yeux « un camp très rempli de troupes », des retranchements bien entendus et « furieusement solides », trois hautes redoutes garnies de quarante grosses pièces de canon, un investissement combiné selon toutes les règles de l'art. Il remarqua surtout, au

1. 13 novembre 1673. — Arch. de la Guerre, t. 316.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

cours de l'escarmouche, l'inhabituelle vigueur de la cavalerie de Guillaume : « Ces coquins, écrit-il [1], y ont fort bien fait, et ont combattu mieux qu'il n'appartient à des Hollandais... Les deux troupes se sont réciproquement pénétrées et mêlées, et M. de Gassion dit que ce combat avait l'air de ceux qu'on voit dans les tapisseries. » A peine de retour à Utrecht, il fit assembler le Conseil, et l'on délibéra sur la situation. Fallait-il tenter l'aventure, se porter en avant avec un corps de cavalerie, hasarder le combat contre un ennemi supérieur des deux tiers, retranché fortement, abordable seulement par une plaine découverte — landes de bruyère ou terre de tourbe — où les chevaux avaient peine à marcher? Était-il une chance de forcer, « avec moins de quatre mille chevaux, dont beaucoup n'avaient rejoint que la veille », dix mille homme de cavalerie fraîche, soutenus par vingt mille fantassins? Se poser la question, c'était du même coup la résoudre ; tous les officiers consultés répondirent d'une voix unanime qu'une telle attaque serait « une pure folie », et qu'on irait au-devant d'un désastre.

« Les gens de Cour, observe Luxembourg en rapportant cette délibération [2], diront que c'est une chose que

1. Lettre à Condé, du 12 septembre 1673. — Arch. de Chantilly. — Une lettre de La Haye, interceptée par les Français, constate aussi, dans le camp ennemi, que les « Hollandais ont montré dans cet engagement que le cœur commence à leur croître », et « qu'on remarque en eux un tout autre courage qu'au commencement de la guerre ». (Lettre non signée du 13 septembre 1673. — Arch. de Chantilly).

2. Lettre à Louvois du 12 septembre. — Arch. de la Guerre, t. 326.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

j'ai faite à Woerden ; mais elle était bien différente. Les ennemis n'étaient pas aussi forts qu'ils sont à présent et, pour les chasser de devant cette place, je n'exposais que deux mille hommes de pied et ma personne. Au lieu que, pour celle-ci, il me fallait commettre toute la cavalerie du Roi à un grand combat, du succès duquel la conservation ou la perte de ce pays-ci ne pouvait manquer de dépendre. Aussi, comme je n'aime point à déguiser mon sentiment sur les résolutions qu'il me faut prendre, je vous dirai nettement que le mien ne fut pas d'aller aux ennemis. » Il termine par ces mots qui, sur les lèvres de cet audacieux, ne sont point dénués de grandeur : « Si je n'avais eu à conserver que les troupes, je n'aurais pas été fâché de leur faire acquérir de la gloire, et peut-être en aurions-nous remporté. Mais, comme un *peut-être* n'est pas un fondement sur lequel doit agir un homme qui commande, je n'ai pas cru devoir exposer les troupes et les conquêtes de Sa Majesté, la partie étant si peu égale. La sûreté d'Utrecht m'a fait prendre un parti qui convient mieux au service du Roi qu'à mon inclination ; et je ne fais pas en cela un si médiocre sacrifice au bien des affaires, qu'on ne m'en doive savoir quelque gré. »

Il se décida donc à tenir sous Utrecht la plus grande partie de l'armée, et à placer un détachement sous les murs d'Amersfort [1] ; ces deux corps seraient à portée de se soutenir l'un l'autre, et prêts à marcher en avant dès qu'on aurait reçu le secours espéré, soit du prince de

1. Petite ville située à mi-chemin entre Utrecht et Naerden.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Condé, soit de l'évêque de Munster. Ce dernier, en effet, rôdait alors avec sa cavalerie le long des frontières de Hollande; et, sur l'appel de Luxembourg, il promit d'envoyer ses meilleurs escadrons. La réponse de Condé fut, au contraire, très nettement négative : « J'aurais souhaité plus que toute chose au monde, écrivit-il à l'intendant Robert [1], d'être en état de pouvoir faire quelque diversion qui vous eût été utile, en marchant du côté du Brabant, comme M. de Luxembourg témoigne le souhaiter » ; mais il alléguait en même temps la faiblesse de sa propre armée, le danger qu'il courrait à dégarnir les villes de Flandre, et l'ordre exprès du Roi de demeurer en place pour tenir en respect les forces espagnoles [2]. Par suite, il ne restait d'espoir que dans le renfort de Galen. Il tarda quelque peu ; les premiers escadrons parurent dans la soirée du 12, le reste suivit dans la nuit [3]. Et, disposant enfin d'un corps de douze mille cavaliers, Luxembourg le soir même partit pour Amersfort, décidé coûte que coûte à marcher sur le champ à la délivrance de Naerden.

Le mouvement commençait, aux premières lueurs de l'aube, quand une nouvelle survint qui l'arrêta tout net, une nouvelle stupéfiante et qu'on eut d'abord peine à croire. Naerden était au pouvoir de l'ennemi ! Le gouverneur du Pas avait capitulé la veille, après quatre jours

1. Lettre du 13 septembre. — Arch. de Chantilly.

2. Voir à ce sujet la lettre de Louvois à Luxembourg du 18 septembre 1673. — Arch. de la Guerre, t. 316.

3. Luxembourg à Condé, 15 septembre. — Arch. de Chantilly.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de tranchée, ayant tous ses canons intacts, toutes ses défenses en bon état, deux mille sept cents soldats valides, des munitions, des vivres pour un mois, l'ennemi n'ayant encore « ni comblé un fossé, ni pris une demie-lune », ni même fait mine de monter à l'assaut, et s'étant contenté d'un bombardement à distance. « La ville a été prise à coups de canons et de bombes, comme M. de Munster fait ses conquêtes! » s'écriait Luxembourg avec une surprise indignée[1]. Les détails que l'on sut bientôt ne purent qu'aviver cette colère. « La tranchée, mande-t-il à Condé[2], fut ouverte dans la nuit du vendredi au samedi, sans que du Pas s'en fût aperçu qu'à la pointe du jour. » Alors, sans vérifier « de quel côté était le travail des ennemis, il fit faire un feu continuel de tous ses bastions et de sa courtine. Après quoi, ayant ouï dire qu'à un siège on faisait des sorties, il commanda deux cent cinquante hommes le matin pour en faire une; mais on ne sortit pas, parce qu'on lui fit remarquer que l'ennemi était trop éloigné de la place ». Quatre jours s'écoulèrent ainsi, dans des irrésolutions constantes. Enfin, la nuit du 12, du Pas assembla son Conseil; il fit « une longue harangue », exposa, en termes confus, que « le silence et l'inaction de M. de Luxembourg » prouvaient assurément « qu'il faisait peu de cas de Naerden »; que les six bataillons qui composaient la garnison ne pourraient résister longtemps à une si rude épreuve; et

1. Voir à l'appendice, p. 575, la lettre où Luxembourg informe Condé de cet événement.

2. Lettre du 19 septembre. — Arch. de Chantilly.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

« qu'il valait donc mieux, pour le service du Roi, se résoudre à capituler, et conserver les troupes plutôt que de les perdre avec la place[1] ». Les officiers présents gardèrent presque tous le silence; quelques-uns pourtant protestèrent; un très petit nombre approuva; « tous, sauf un seul, refusèrent de signer ». Mais le gouverneur passa outre. Il fit connaître au prince d'Orange qu'il était prêt à lui rendre la ville, pourvu qu'il eût les honneurs de la guerre, le droit d'emmener ses soldats et ses armes; « à quoi, dit la *Gazette*, le prince donna d'autant plus volontiers les mains qu'il avait peine à se persuader un tel succès[2] ».

Le lendemain, en effet, à dix heures du matin, les bataillons français, tête basse et la rougeur au front, évacuaient la ville de Naerden. Seul du Pas semblait à son aise, prenait « l'air assuré » que donne une bonne conscience. En défilant devant le stathouder, « il le salua, lui fit un compliment des plus civils, et lui dit qu'il avait eu des raisons de se rendre si promptement qu'il ne pouvait déclarer qu'au Roi son maître[3] ». — « La place n'est point endommagée, dit la gazette flamande qui nous donne ces derniers détails; S. A. le prince d'Orange y a fait son entrée; et le magistrat et la bourgeoisie lui ont fait un accueil extraordinaire, témoignant toute la joie possible de se voir délivrés des Français. » Joie d'autant plus ardente qu'elle était plus inespérée! Les

1. Mémoire présenté par du Pas pour sa justification. Bibl. nat., pièce Lb 37, 3642.
2. *Gazette* de 1673. Correspondance d'Amsterdam.
3. *Relations véritables des Pays-Bas*, 15 septembre 1673.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Hollandais, les premiers, n'en pouvaient revenir. Quinze jours après, M. de Westertoth, un des lieutenants du prince d'Orange, se disait « assuré que, pour s'être rendu en l'état où il était encore, il fallait que du Pas en eût ordre, et que cette décision devait cacher quelque secret dessein ». Il fut par ailleurs établi que, le jour même où le gouverneur de Naerden demandait à capituler, Guillaume, voyant « que le mauvais temps avait entièrement rempli d'eau ses tranchées », apprenant, d'autre part, l'approche de Luxembourg avec ses escadrons, venait de se résoudre à quitter la partie sans risquer le combat. « Si du Pas avait tenu un jour de plus, l'ennemi levait le siège ! » écrit Luxembourg à Condé avec un juste désespoir [1].

On ne saurait imaginer la fureur qu'un tel événement provoquait à la cour de France, fureur d'autant plus violente qu'elle se doublait d'une déception. « Par les nouvelles que nous avions d'Amsterdam, il paraissait que le sieur du Pas faisait son devoir ; et l'on croyait si fermement qu'il le continuerait, que l'on commençait à songer à ce que l'on pourrait faire pour lui [2]. » C'est Louvois qui s'exprime ainsi ; toute la suite de sa lettre n'est qu'un long chapelet d'invectives contre « la trahison, l'infamie, la lâcheté du gouverneur de la ville de Naerden. » Il fut même question un instant, dans le Conseil du Roi, de procéder à une exécution sommaire : « Si vous aviez

1. Lettre du 26 septembre. Arch. de Chantilly. — Lettre de Stoppa à Condé du 15 septembre. *Ibid.*

2. Louvois à Luxembourg, 20 septembre. — Arch. de Dijon, F. Thiard.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

mandé à Sa Majesté, écrit encore Louvois à Luxembourg, le détail de ce qui s'est passé dans la place pendant le siège, Elle aurait pu se porter à prononcer Elle-même, pour faire un exemple du sieur du Pas, qui serve de leçon aux autres gouverneurs, et puisse apprendre aux étrangers que, si des Français font des lâchetés, on ne les tolère point parmi eux[1]. » On se contenta cependant de déférer le cas à un conseil de guerre, lequel « se souviendra sans doute qu'il est dit dans les ordonnances qu'un gouverneur ou commandant de place ne la doit rendre qu'après avoir soutenu trois assauts ». Ainsi, « à moins que le sieur du Pas ne prouve que la garnison s'est révoltée contre lui et qu'elle a voulu se rendre, et que, malgré cela, il n'a point signé la capitulation[2], il ne peut y avoir plus d'une opinion parmi les juges... Souvenez-vous, ajoute le ministre, que le Roi désire que tous ceux qui ont failli soient promptement jugés et exétés, sans que l'on puisse surseoir le jugement ni l'exécution de ceux qui se trouvent coupables ». Le Roi, de son côté, écrivit de sa main deux lettres véhémentes[3], l'une adressée à Luxembourg et l'autre à l'intendant Robert, pour stimuler leur zèle à « faire punir une si mauvaise action », et désigna lui-même les officiers chargés d'instruire l'affaire. Condé n'est pas moins indigné : « Telle chose que puisse dire le sieur du Pas, je trouve qu'il a fait la plus vilaine action du monde... Pour moi,

1. Louvois à Luxembourg, 20 septembre.
2. C'était le texte du Code militaire.
3. Voir à l'appendice, p. 577.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

je ne le saurais assez blâmer, et je ne sais même pas si, pour l'exemple, il ne serait pas à propos d'en faire quelque châtiment, car cela est de très grande conséquence pour les autres places[1]. »

Pendant que s'élevait ce *tolle*, celui qui en était l'objet semblait comme inconscient du menaçant orage suspendu sur sa tête. « Je le vis ici un quart d'heure, comme il s'en allait à Arnheim, mande Luxembourg à Louvois. Il me parla le plus sottement du monde de la défense qu'il avait faite », passant « du blanc au noir », affirmant coup sur coup « mille choses opposées les unes aux autres », tout prêt à se vanter « d'avoir sauvé au Roi deux mille hommes de ses troupes »; bref, « il me parut, aussi bien qu'à plusieurs qui étaient avec moi, comme un homme qui a perdu la tramontane[2] ». Il essaya pourtant de se disculper près du Roi par une pièce d'éloquence obscure autant que maladroite[3], où il accusait tous ses chefs — Louvois, Condé et surtout Luxembourg — d'avoir prémédité sa perte, et demandait la permission de se retirer de l'armée, « ne se croyant plus en état de rendre service à Sa Majesté ». Le Roi, rapporte Pellisson[4], « a dit que cela était d'un homme qui commençait à se rendre justice lui-même; néanmoins, il en a toujours parlé avec beaucoup d'équité; et, s'il est obligé d'en faire un exemple, ce ne sera qu'à regret ».

1. Lettre de Condé à Luxembourg, 22 septembre. — Arch. de Chantilly.

2. 18 et 22 septembre 1673. — Arch. de la Guerre, t. 327.

3. Mémoire de du Pas pour sa justification, *passim*.

4. 26 septembre. *Lettres* de Pellisson.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

L'arrestation, à la suite de l'enquête, fut opérée le 29 septembre, sur l'ordre de Luxembourg : « J'ai dépêché ce matin un exprès à M. Calvo pour qu'il m'envoyât ici le sieur du Pas, sous bonne et sûre garde[1]. » On mit du même coup « en lieu sûr » M. de Fontenay, le seul défenseur de Naerden qui eût signé la capitulation. L'information, les interrogatoires, se poursuivirent dans la forme habituelle, avec plus de lenteur que ne l'eût désiré Louvois : « J'attends avec impatience des nouvelles du jugement du sieur du Pas; il est de la dernière importance de faire un prompt exemple de cette infamie. » Quinze jours plus tard : « Le Roi s'attend au premier jour d'apprendre que le sieur du Pas a été jugé, étant une honte que cela ait tant tardé[2] ! » Toutes ses lettres sont pleines d'objurgations semblables. Les raisons qu'invoque Luxembourg pour modérer cette impatience font honneur à son équité. « Je vous supplie, monsieur, dit-il[3], de vouloir bien représenter à Sa Majesté que, si l'on a apporté quelque longueur au jugement du procès, c'est qu'il était bien malaisé qu'on en usât d'autre manière, parce que, s'agissant de la vie d'un homme, il me semble qu'il n'y a point de formalités qui ne doivent être observées. Ce n'est pas que je ne le croie coupable et que, dans le désespoir où j'étais de l'infamie qu'il venait de faire, je ne l'eusse au premier moment assommé de bon cœur par colère. Mais, quand il est question de juger

1. Luxembourg à Louvois, 29 septembre. — Arch. de la Guerre, t. 357.

2. Lettres des 3 et 24 octobre. — Arch. de la Guerre, t. 367.

3. 3 novembre 1673. — Arch. de la Guerre. t. 329.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

un homme d'un sang froid et rassis, je connais assez bien le Roi pour être persuadé qu'il me saurait mauvais gré si l'on avait été trop brusquement en besogne... Ce n'est d'ailleurs qu'un retardement qui, je crois, n'amendera pas son marché. »

L'instruction, en effet, fut accablante pour le gouverneur de Naerden. Ses récriminations, ses explications enfantines, et le témoignage unanime des officiers et des soldats, tout concourut à démontrer son incroyable impéritie. « Jamais, dit Luxembourg au sortir de l'audience, il ne s'est vu une faiblesse et une pauvreté pareilles à la sienne ! La tête lui tourna quand il vit les ennemis. On voit visiblement, par les pièces du procès, qu'il a eu peur et que cela l'a empêché d'agir. Il n'a donné aucun ordre pour se défendre[1]. » Le cas, à vrai dire, est étrange. Que du Pas eût trahi, nul ne le pensa sérieusement. Le reproche qu'on lui fit d'avoir voulu, « par avarice », préserver du pillage quelque argent extorqué par lui dans la ville de Naerden ne fut appuyé d'aucune preuve. La pusillanimité dont parle Luxembourg est difficile à croire d'un vieil officier de carrière, tout criblé de blessures, estimé par Turenne; et la fin de sa vie suffirait au besoin à l'innocenter sur ce point. La seule explication plausible est qu'il fut saisi brusquement de cette paralysie d'esprit qui frappe les gens sans caractère lorsqu'ils se voient aux prises avec une tâche au-dessus de leurs forces, et qui les jette, au moment décisif, dans un abîme de doutes et de perplexités où leurs facultés font naufrage.

1. 7 novembre. — Arch. de la Guerre, t. 357.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

C'est cette pensée qui, selon l'apparence, dicta aux juges un moins impitoyable arrêt que ne le réclamait Louvois. « L'affaire du Pas a été jugée, lui manda Luxembourg[1]. Les avis ont été partagés. Nul n'a été à la mort, et celui qui faisait la fonction de procureur du Roi n'y a pas même conclu[2]. Les uns l'ont déclaré incapable de servir; d'autres ont été de cet avis en y ajoutant le bannissement, et le reste a opiné à la dégradation et à la prison. Pour moi, mon opinion a été de le déclarer indigne de pouvoir jamais servir le Roi, de le dégrader à la tête des troupes, et de le condamner à la prison perpétuelle, pour lui laisser sa vie durant la honte de la lâcheté qu'il a commise. » Cet avis fut suivi. Le Conseil de guerre, « considérant que nulle ordonnance ne punit de mort la lâcheté », condamna le coupable à être dégradé, « promené la pelle à la main dans les rues de la ville d'Utrecht », et gardé en prison le reste de ses jours. Cette clémence relative ne satisfit pas Louis XIV. « Le Roi a dit, rapporte Pellisson, que ceux qui avaient jugé ainsi n'étaient pas de grands jurisconsultes, attendu que, selon la coutume de France, la prison perpétuelle n'était pas au nombre des peines ». Louvois, plus mécontent encore, mandait à l'intendant Robert : « C'est un

1. 7 novembre. — Arch. de la Guerre. t. 357.

2. Il est vrai que les ordonnances, comme le rappelait Louvois, punissaient de mort les gouverneurs de place qui se rendaient sans avoir subi trois assauts; mais il se trouva que du Pas n'avait jamais reçu régulièrement ses « provisions » de gouverneur de Naerden. Aucun texte légal ne permettait donc de lui infliger la peine capitale.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

grand bonheur[1] à du Pas d'avoir été jugé comme il a été, puisque homme n'a jamais si bien mérité la corde, et que, dans le crime dont il était accusé, il ne doit pas y avoir de milieu entre l'absolution et la mort.

Turenne, plus juste et plus humain, vint à bout cependant d'apaiser cette méchante humeur, et rendit un suprême service à son malheureux protégé. L'année suivante, au siège de Grave, il obtint pour du Pas la permission de prendre le mousquet, de servir dans le rang comme simple volontaire, sous les ordres de Chamilly. Le vieux soldat comprit l'invite, résolut d'y répondre et se tint fidèlement parole. A la première sortie, une balle compatissante exauça le désespéré et le débarrassa de sa vie misérable.

Le mal causé par la prise de Naerden n'en demeura pas moins irréparable. Luxembourg, un moment, avait conçu l'espoir d'une revanche immédiate. Dès qu'il connut la reddition, il fit venir son infanterie et se posta sur la route de Naerden : « Le bruit court, écrit-il[2], que les troupes d'Espagne doivent bientôt partir pour s'en retourner en Flandre. Comme je crois que c'est ce que les ennemis ont de meilleur, je fais état, dès que je verrai les Espagnols hors de portée, de marcher droit aux lignes des ennemis. Je ne vous dis pas encore ce que je pourrai, parce que je veux les bien reconnaître avant que de me déterminer à quelque chose... Quoique j'aie un

1. 18 novembre. — Arch. de la Guerre, t. 317.
2. 18 septembre 1673. — Arch. de la Guerre, t. 327.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

peu de fièvre aujourd'hui, ajoute-t-il de son ton de raillerie habituel, je ne laisserai pas, tout en tremblant, de marcher à l'ennemi, ce qui me sera commode, parce que l'on attribuera à mon mal ce qui ne viendra peut-être que de ma propre nature. » Le lendemain, à midi, il apprenait effectivement que les troupes espagnoles avaient quitté Naerden. Il marchait aussitôt aux lignes de Guillaume ; mais ce dernier, peu soucieux d'une rencontre, avait décampé la nuit même, se bornant à laisser une bonne garnison dans la place. « Au lieu de soutenir la gageure, dit Luxembourg avec chagrin, ils laissèrent là leurs lignes et marchèrent dans la nuit... J'allais à eux avec un joli corps, et je ne doute point que nous ne les eussions forcés, ce qui aurait été une petite représaille de la prise de Naerden, que du Pas a rendue un peu pis qu'à la hollandaise[1]. »

Sans se décourager, il songe encore, à quelques jours de là, à reprendre Naerden, ce qu'il croit « chose faisable » pour peu que le Roi le désire. « Ce n'est pas, reprend-il, que la perte de cette place nous incommode beaucoup cet hiver; mais, il ne faut pas se flatter, elle a fort relevé les affaires du prince d'Orange en Hollande ; et elles retomberaient en méchant état, si nous avions repris la ville[2]. » Louvois, auquel s'adressait cette requête, déclina nettement l'aventure. La situation politique, l'entrée en scène des deux armées de l'Empereur et du Roi

1. Luxembourg à Condé, 19 septembre 1673. — Arch. de Chantilly.

2. 25 septembre. — Arch. de la Guerre, t. 327.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

d'Espagne, détournaient ses regards vers un autre horizon et reléguaient au second plan les affaires de Hollande. « Sa Majesté, répondit-il, sera satisfaite pourvu que vous mettiez les choses en état que le prince d'Orange ne fasse plus de conquête. » Tout ce que l'on pourrait essayer, disait-il, si l'on voyait le stathouder affaiblir son armée pour renforcer les Espagnols, serait de pénétrer en Gueldre et d'y attaquer quelques places ; ce que Condé déconseillait, pour sa part, avec vivacité : « M. de Louvois me mande, dit-il à Luxembourg, qu'il vous propose de grandes conquêtes en Gueldre ; mais je crois votre épée un peu trop courte pour y songer ; et je compte que vous ferez déjà beaucoup de sortir de cette affaire vos braies nettes [1]. »

Il fallut donc se résigner à laisser à Guillaume d'Orange l'honneur d'avoir, dans la partie en jeu, gagné la seconde manche, et pris une revanche de Woerden [2]. La portée de cet événement, dans l'état des affaires, dépassait d'ailleurs de beaucoup celle d'une simple blessure d'orgueil, l'humiliation d'un échec passager. C'était, depuis le début de la guerre, la première fois que la Hollande avait pu rendre coup pour coup, infliger un sérieux affront aux armes de la France. Le retentissement fut

1. Novembre 1673. — Arch. de Chantilly.

2. Quelle que fût, en France, l'irritation causée par la prise de Naerden, il est juste de reconnaître que personne ne songea à s'en prendre au duc de Luxembourg et à le rendre responsable d'un malheur où il n'était en réalité pour rien. On peut voir à ce propos les lettres de Louvois, du 18 septembre (Arch. de la Guerre, t. 316), de Condé, du 22 septembre (Arch. de Chantilly), les vers de Colletet, dans le *Mercure guerrier*, etc., etc.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

immense dans les Provinces-Unies ; d'enthousiastes clameurs s'élevèrent d'un bout à l'autre de la République. « La prise de Naerden, écrivait l'intendant Talon à Condé, a fort surexcité les Hollandais ; et les recrues partent de tous côtés grossir l'armée du prince d'Orange[1]. » Le prestige, jusqu'alors intact, du corps d'occupation en reçut une profonde atteinte. On put prévoir dès ce moment la grave résolution qui, moins d'un mois après, allait éclater au grand jour.

1. Septembre 1673. — Arch. de Chantilly.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE X

Luxembourg reçoit l'ordre d'évacuer la Hollande. — Motifs de ce brusque abandon. — Colère du public français. — Inquiétude des alliés du Roi. — Luxembourg et les plénipotentiaires du congrès de Cologne. — Mesures prises en vue de l'évacuation. — Départ d'Utrecht et marche en retraite. — Arrivée sans encombre à Maëstricht. — Le prince d'Orange barre la grande chaussée de la Meuse. — Vaine tentative de Luxembourg pour gagner les Ardennes. — Situation critique. — Violente émotion à la cour de France. — Envoi d'une armée de secours, avec Turenne et Condé. — Luxembourg prétend se dégager tout seul. — Piège qu'il tend au prince d'Orange. — Jonction avec le corps de Schomberg. — Le stathouder renonce à la partie. — L'armée rentre en France sans obstacle. — Retour du duc à la Cour. — Accueil qui lui est fait.

Les derniers jours d'octobre 1673, le duc de Luxembourg, de retour à Utrecht où il se morfondait d'ennui [1], reçut un court billet de la main de Louvois, expédié par courrier spécial, avec des allures de mystère : « Je vous écris ce mot, lui disait le ministre [2], pour vous donner

1. « Il n'y a rien à faire ici, écrivait-il à Condé, et je vous assure monseigneur, qu'au lieu d'y commander en chef, j'aimerais bien mieux n'être que maréchal de camp dans votre armée ! » (Octobre 1673. — Arch. de Chantilly.)

2. Lettre du 2 octobre 1673. — Arch. de la Guerre, t. 317.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

part de la résolution que le Roi a prise d'abandonner le plus tôt qu'il se pourra toutes les places conquises, à la réserve de Wesel, Rheinberg, Nimègue, etc... Je vous dirai seulement ici que, pendant que le prince d'Orange s'amuse à crotter ses bottes en Flandre, vous pouvez abandonner Crèvecœur et Woerden, bouleversant autant que vous le pourrez les fortifications de ces places, et faisant piller Woerden, s'il ne se rachète d'une somme d'argent considérable, et mettre le feu et détruire complètement toutes les habitations de Crèvecœur. » Cette résolution grave datait de quelques heures à peine; la veille seulement le Roi l'avait soumise à son Conseil [1]. Mais, pour être soudain, le parti n'était pas moins sage. Louvois, après quelques semaines de trouble, semblait enfin se ressaisir, retrouvait son sang-froid, sa clairvoyance et sa décision ordinaires. La coalition, que Guillaume venait de nouer contre la France, le fait, désormais accompli, de l'entrée dans la lice des armées d'Espagne et d'Autriche, transformaient totalement la face primitive de la guerre, enlevaient aux Pays-Bas l'importance stratégique qu'on y avait jusqu'alors attachée; le principal théâtre de la lutte allait se transporter sur les frontières d'Allemagne. Louis XIV a lui-même, dans un mémoire de sa main, résumé les motifs qui dictèrent sa résolution : « J'étais maître, écrit-il [2], d'une partie de la Hollande; j'avais des troupes logées en Allemagne et éloignées de moi, des

1. Louvois au marquis de Rochefort, 20 octobre. — Arch. de la Guerre, t. 317.

2. Fragment sur la campagne de 1674, *Œuvres de Louis XIV*, t. III, p. 454.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ennemis voisins, des places en méchant état, des frontières entièrement ouvertes, des ennemis puissants sur mer, et sujet d'avoir de l'inquiétude de tous côtés. Il fallait me résoudre à perdre ainsi toutes mes conquêtes éloignées, et penser à en faire dans les endroits par où je pourrais attaquer et me défendre. » Rien n'était donc plus à propos que d'abandonner à leur sort de spacieuses régions inutiles, pour ramasser ses forces et faire face au pressant danger.

C'était, sur une plus vaste scène, le système que depuis longtemps prêchait en vain le duc de Luxembourg : sacrifier les postes superflus et se concentrer dans les autres. Aussi est-ce sans surprise qu'il accueille aujourd'hui la confidence ministérielle. Il se prépare sur l'heure à réaliser ce programme, promettant à Louvois la plus absolue discrétion : « Je vous renvoie, lui dit-il, votre lettre, ne voulant pas que le hasard puisse jamais faire que l'on sache que vous vous soyez ouvert à moi du secret que vous me chargez de garder sur cela. » Trois jours plus tard, d'ailleurs, ce grand secret n'en est plus un. Quelques lignes du Roi, écrites cette fois en la forme officielle, confirment la nouvelle en ces termes précis : « Mon cousin [1], ayant donné l'ordre au sieur marquis de Louvois de vous expliquer mes intentions sur l'abandon d'une partie des places qui sont présentement sous votre commandement et que j'ai conquises l'année dernière sur les Hollandais, je vous écris ce mot pour vous dire que vous exécutiez ce qu'il vous expliquera de mes

1. 23 octobre 1673. — Arch. de la Guerre, t. 317.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

intentions à cet égard. » A cette note laconique sont jointes, par les soins de Louvois, des instructions claires et substantielles : « Le Roi souhaite [1] qu'avec tous les paysans que vous pourrez ramasser, vous fassiez faire à la digue du Leck une ouverture si large et si profonde que les inondations augmentent considérablement dans le pays des Hollandais ; que vous négociez avec les habitants d'Utrecht pour en tirer une somme d'argent très considérable pour s'empêcher d'être pillés, et qu'en quittant cette place vous en fassiez sauter les portes ; que vous fassiez de même rançonner Hardewick et Amersfort pour s'empêcher d'être brûlées, sinon que vous en donniez le pillage aux troupes... ce qu'il faut pourtant tâcher d'éviter autant que possible, tant parce que Sa Majesté n'en profiterait pas, qu'à cause des violences qui ont coutume de se pratiquer en pareilles occasions, lesquelles la piété de Sa Majesté est bien aise d'épargner autant qu'il n'est pas absolument nécessaire. » Ensuite vient l'énumération des autres places à évacuer, toutes celles du Zuyderzée, de l'Yssel et du Leck — avec quelques avis sur la méthode à suivre pour rassembler les garnisons et les conduire en terre française. « Je ne puis finir, conclut-il, sans me réjouir avec vous de ce que je vous reverrai ici entre ci et la fin de cette année et que, par le grand nombre des troupes que vous ramènerez en France, je pourrai avoir le plaisir d'en faire loger beaucoup dans votre seigneurie de Ligny [2]. »

1. Louvois à Luxembourg, 23 octobre. — Arch. de la Guerre, t. 317.

2. Allusion à une lettre récente où Luxembourg se plaignait vivement qu'on eût envoyé des troupes en quartiers sur sa terre.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

On voit par cet extrait que, fidèle à soi-même, Louvois, tout en lâchant sa proie, veut que l'affaire soit lucrative, et que les Hollandais achètent à beaux deniers comptants la délivrance du sol de leur patrie. La plupart de ses lettres ont trait à cette question, qui lui tient fort au cœur : « Sa Majesté a vu avec plaisir que vous êtes persuadé que l'on pourrait tirer une furieuse somme d'argent pour ne point piller et brûler les villes que l'on quittera; et Elle s'attend de recevoir un grand soulagement de celles que vous abandonnerez... Il n'y a point d'inconvénient, après leur avoir fait racheter leurs maisons, d'emmener avec vous les principaux tant des villes que des villages, pour ne les point relâcher qu'ils n'aient payé une très grosse rançon ; et Sa Majesté s'attend que vous serez sur cela aussi dur et aussi exact que son service le peut requérir[1]. » Constatons que cette fois le duc de Luxembourg se montra moins docile à suivre les conseils de son impitoyable ami; soit que les grandes difficultés qu'il allait trouver sur sa route eussent détourné son attention de ce point secondaire ; soit, comme on aimerait à penser, qu'il ait senti quelque scrupule à pousser aux dernières limites la ruine et la dévastation dans ces régions infortunées, à raviver, par des exécutions nouvelles, l'exécration amassée déjà sur son nom. Les témoignages, tant français qu'étrangers, s'accordent sur ce point que — tout en s'efforçant de « tirer de l'argent » des bourgeois et des magistrats, et sans négliger de détruire les fortifications des places — il fut pourtant

1. Lettres des 23 et 24 octobre. — Arch. de la Guerre, t. 317.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

moins « exact » et moins « dur » que ne le prescrivait Louvois. Au moins épargna-t-il les incendies, le pillage et les violences. A Utrecht notamment, les choses se passèrent en douceur : « Les Français nous ont quittés, dit le correspondant de la *Gazette flamande*[1], en bon ordre, et sans avoir fait aucune insulte à personne, en ayant assez fait d'ailleurs pendant leur séjour. »

La nouvelle de l'évacuation, en dépit des précautions prises, ne tarda guère à se répandre en France. On imagine l'effet qu'elle produisit sur l'opinion publique. Condé connaissait bien le tempérament national, lorsqu'il prédisait à Louvois « la perte de la réputation, le décri général », que ce brusque abandon entraînerait au premier moment. Dans le pays entier, et surtout à Paris, la surprise et l'humiliation allèrent jusqu'aux extrêmes limites. Après les bravades du début, les succès continuels des deux premières années, on ne pouvait concevoir cette retraite sans combat, cette reculade au lendemain des victoires. L'orgueil froissé parlait plus haut que tous les raisonnements, et la sage prévoyance d'une mesure nécessaire était partout traitée de démence et de trahison. Si l'on n'osait s'en prendre au Roi, dont la personne sacrée restait hors de toute discussion, l'impopularité tombait sur ses ministres, ceux-là surtout qui dirigeaient la guerre et la marine. Une grêle de couplets satiriques, de sanglantes épigrammes, de quatrains virulents, s'abattait sur les têtes de Colbert et de Louvois ; et l'on chan-

1. *Relations véritables des Pays-Bas.* — Lettre d'Utrecht du 24 novembre 1673.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tait, en dépit des sergents, aux applaudissements de la foule :

Hollandais, votre cas va bien.
Louis n'est pas inexorable,
Puisqu'il vous rend tout votre bien.
Rendez-en grâce au connétable[1] ;
Un compliment à l'amiral[2] ;
Tous deux ne vous servent pas mal.

L'audace des chansonniers passa même toute mesure, et d'abominables refrains allèrent jusqu'à pousser le peuple de Paris à faire subir aux prétendus coupables le sort que celui de La Haye avait infligé aux deux Witt :

... A l'exemple des Hollandois,
Savez-vous ce qu'il convient faire ?
Faisons de Colbert, de Louvois,
Ce qu'ils ont fait du Pensionnaire.
Tout le monde nous en louera,
Et la Fortune changera...[3]

Si cette émotion du public était, somme toute, peu justifiée, on n'en peut dire autant du chagrin et de l'inquiétude que témoignaient certains alliés du Roi, l'archevêque de Cologne et l'évêque de Munster. L'évacuation de la Hollande et le départ des troupes françaises auraient pour résultat infaillible et prochain de livrer sans défense les villes qu'ils occupaient encore, les territoires où ils tenaient quartier ; et les armées épiscopales n'avaient d'autre parti que battre vivement en retraite. Bien plus,

1. Louvois.
2. Colbert.
3. *Nouveau siècle de Louis XIV*, année 1673.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

les frontières mêmes de l'Électorat de Cologne étaient menacées d'invasion. D'un côté, les troupes de Guillaume jointes au contingent espagnol, d'autre part l'armée impériale sous la conduite de Montecuccolli, tournaient autour de cet État, semblaient vouloir s'y donner rendez-vous. « Il est aisé de juger en quel embarras d'esprit se trouve M. de Cologne, mande à Louvois le prince Guillaume de Fürstenberg[1], lorsqu'il voit tous ses États ruinés, sur le point d'être perdus, et nul moyen d'entretenir ses troupes et de subsister pour sa propre personne ; et tout cela, non par sa faute, mais par celle de ceux qui veulent que tout se règle par leur opinion particulière. » Aussi l'irritation croissait-elle chaque jour davantage dans ces cours ecclésiastiques. « Jamais princes ne furent plus étonnés », dit un écrit du temps ; et cet étonnement se traduit tantôt par des plaintes suppliantes, tantôt par des reproches amers. Toutes les lettres de Luxembourg, aussi bien que celles de Louvois, sont remplies, pendant cette période, du récit des « chicanes » et des lamentations des alliés ainsi sacrifiés aux nécessités politiques, et dont le duc raille sans pitié la déception et la colère, « l'ignorance crasse » et le « manque d'entendement[2] »

La piètre attitude des prélats excuse dans une certaine mesure ces railleries déplacées et diminue la compassion qu'inspirerait leur malheureux sort. Ils récriminent à tort et à travers, négligent les objets importants pour s'attacher

1. Lettre du 7 novembre 1673. — Arch. de la Guerre, t. 348.

2. Luxembourg à Louvois, 20 novembre. — Arch. de la Guerre, t. 330.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

à des misères, se suspectent entre eux, se dénoncent mutuellement. Chacun ne songe qu'à noircir son voisin pour se tirer soi-même d'affaire. Tantôt c'est l'évêque de Strasbourg, ministre principal de M. de Cologne, qui avertit sous main le Roi que l'Électeur, son maître, « pourrait être capable de s'accommoder avec l'Empereur », et qu'il serait prudent de mettre du monde dans ses places, « pour qu'il ne soit plus en état de les livrer aux ennemis[1] ». Le lendemain c'est ce même évêque, oubliant ses accusations, qui supplie qu'on défende la capitale de l'Électeur, qu'il représente comme affolé par la terreur de l'invasion. Et tel est bien en effet, semble-t-il, l'état d'âme de ce prince de médiocre esprit, éperdu d'épouvante, changeant d'opinion à chaque heure, voyant partout des pièges tendus sous ses pas. Mais ce que chacun d'eux réclame avant toutes choses, c'est qu'on protège ses biens privés contre les représailles hollandaises : « Je vous prie, monsieur, gémit M. de Strasbourg[2], puisque le prince d'Orange a fait brûler un château qui était à moi, de faire savoir à mondit sieur le prince de me faire dédommager en me remboursant quinze mille écus ; qu'autrement l'on brûlera son château de Buren et tous ses autres châteaux lesquels on peut approcher avec les armes de Sa Majesté. » Quant à Galen, il écrit peu — sauf quelquefois pour demander de l'argent et des bénéfices[3] —

1. Louvois à Luxembourg, 13 novembre. — Arch. de la Guerre, t. 317.

2. 20 novembre. — Arch. de la Guerre, t. 330.

3. Par exemple une « grande abbaye du Royaume, comme celle de Saint-Germain-des-Prés ».

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

mais il s'occupe à pêcher en eau trouble, profite du désarroi pour piller sans merci tout ce qu'il trouve en son chemin. « Les troupes de Munster, écrit Luxembourg de Nimègue, ont fait le diable dans ce pays... J'ai eu beau patrociner, je ne l'ai point persuadé ; et, au lieu d'aller en corps d'Arnheim à Deventer, il s'est séparé en quatre, a fait de très petites journées et de très grands désordres... »

La prise de Bonn, qui dépendait de l'Électorat de Cologne, par les armées unies du stathouder et de M. de Montecuccolli [1], redoubla bientôt l'affolement et jeta l'Électeur dans des accès de désespoir. Luxembourg cependant, à la première nouvelle, courut à son secours avec de l'infanterie, mit dans les places de Nuys, de Neuss et de Keyserwerth de solides garnisons, tandis qu'avec un corps d'armée le maréchal d'Humières couvrait les abords de Cologne. Ces deux mouvements, bien combinés et rapidement exécutés, empêchèrent les coalisés de pousser plus loin leurs conquêtes et préservèrent l'Électorat. Mais le lendemain demeurait incertain et critique. « Si vous pouviez trouver une occasion d'attaquer les ennemis avec une apparence de succès, mandait Louvois à Luxembourg [2], l'avantage que vous auriez sur eux serait un coup de partie ; car rien n'est plus important que d'empêcher que les habitants de Cologne ne leur ouvrent leurs portes. Mais c'est plutôt l'ouvrage d'un ambassadeur que celle d'un général d'armée. » Les plénipotentiaires

1. Le 12 novembre 1673.
2. 13 novembre. — Arch. de la Guerre, t. 317.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

réunis à Cologne « tremblaient » en effet « dans leur peau », et pressaient Luxembourg de ne songer, toute autre affaire cessante, qu'à les bien protéger contre le prince d'Orange. L'un d'eux, M. Courtin[1], se plaignait même fort aigrement des généraux, « qui tournaient la guerre en chicane » et menaient dans leurs camps « une vie de plénipotentiaires ». — « Quand M. Courtin parle de cela, riposte vivement Luxembourg, il lui semble que cela nous est aussi aisé comme il est à lui de faire sa petite mine riante ; et il ne songe pas que ce serait aussi bien fait à lui de ne point trouver à redire à ce qui se fait à la guerre, comme il l'est à nous de ne point condamner ce qui se passe dans la négociation de son ambassade. » Puis, prenant l'offensive : « Messieurs les plénipotentiaires sont des gens bien cachés, s'ils sont bien avertis ; car, par tout ce que l'on voit d'eux, il paraît qu'ils ne savent pas grand' chose. Ils m'écrivent du 17 qu'ils ignorent où est M. de Turenne, et qu'ils ne savent même pas si les ennemis ont pris Bruhl ![2] »

1. Honoré Courtin, l'un des bons diplomates de carrière du règne de Louis XIV, né en 1626, mort en 1703. « C'était, dit Saint-Simon, un très petit homme, bellot, d'une figure assez ridicule, mais plein d'esprit, de sens, de jugement, de maturité et de grâces. » (*Mémoires*, éd. Boislisle, t. III, p. 280).

2. Lettre du 20 novembre 1673. — Arch. de la Guerre, t. 330. « Les ambassadeurs du Roi à Cologne, raille-t-il encore un peu plus tard, auront bien méchante opinion de moi ; car ils ont toujours voulu (et M. Courtin surtout) que je battisse les ennemis, et je ne l'ai pas fait. Le prince Guillaume (de Fürstenberg) me mandait encore hier que les ennemis étaient fort séparés et que je n'avais qu'à tomber au milieu de leurs quartiers sans qu'ils eussent de mes nouvelles, et qu'assurément je les battrais tous. J'ai trouvé l'avis des

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

La tâche de Luxembourg était plus complexe, en effet, que ne l'imaginaient les plénipotentiaires; l'abandon des régions conquises comportait mille détails d'une exécution délicate. Démolir ou mettre hors d'usage les ouvrages des villes fortifiées, en retirer les garnisons, tout en renforçant certains postes dont la conservation était indispensable — Nimègue, Arnheim, les places du Waal et de la Meuse — enfin conduire en France, à travers le réseau serré des troupes de la coalition, le gros de l'armée de Hollande, avec trois mille chariots, trois cents pièces de canon enlevées dans les places hollandaises, le tout dans la mauvaise saison et par des chemins défoncés : telle était la mission qu'il fallait mener à bonne fin en l'espace de quelques semaines. Louvois d'ailleurs, contre son habitude, s'abstenait d'instructions précises et laissait carte blanche au général en chef : « Le Roi ne vous prescrit rien, se remettant à vous de juger sur les lieux ce que vous estimerez à propos de faire, et ne vous commandant rien autre chose, si ce n'est de bien battre les ennemis, si vous croyez pouvoir l'entreprendre avec quelque chance de succès[1]. »

Luxembourg accomplit la première partie du programme avec son habileté, sa prestesse habituelles. Le

meilleurs, mais j'aurais désiré qu'il y joignît d'aussi bons moyens pour exécuter la chose. » (Lettre du 7 décembre. — Arch. de la Guerre, t. 331). — Il convient de reconnaître que le désir des plénipotentiaires de voir l'armée du Roi battre celle des alliés n'avait pas pour unique objet leur sécurité personnelle. Voir, à ce propos, à l'appendice, p. 580, la belle lettre de Courtin à Louvois du 12 décembre 1673.

1. 6 novembre. — Arch. de la Guerre, t. 317.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

15 novembre, Woerden, Crèvecœur, Bommel, Campen, Amersfort, Hardewick, six autres places encore de moins grande importance, étaient désarmées, démantelées, les approvisionnements retirés ou détruits, les troupes qu'elles renfermaient concentrées à Utrecht, avec ordre et méthode, sans exactions ni violences. Des contributions modérées furent levées dans ces villes comme rançon de leur délivrance: « Quelque malhabile homme que je sois[1] pour demander de l'argent, je les ai fait convenir qu'il fallait qu'ils en donnassent, et je pense que l'affaire se terminera comme on l'a souhaité. Peut-être auront-ils de la peine à payer le tout comptant; mais on prendra des sûretés. » Utrecht « contribua » pour 550 000 livres, chiffre que les États ne trouvèrent pas exagéré. Il fallait redouter que l'exode des Français ne devînt l'occasion de la persécution contre les catholiques, dont le culte était rétabli dans certaines églises des grandes villes. Luxembourg prit des précautions pour prévenir ce désordre: « La piété du Roi, écrit-il[2], fait que Sa Majesté ne sera point fâchée qu'après que ses troupes seront parties l'on

1. Luxembourg à Louvois, 13 novembre. — Arch. de la Guerre, t. 330.

2. 13 novembre 1673. — Arch. de la Guerre, t. 380. — « Je suis convenu, dit-il, avec l'évêque qu'on laisserait les autels et les confessionnaux dans la grande église tout comme ils sont présentement, parce qu'il est bien sûr que les huguenots les briseront, ce qui fera un grand bruit par le monde. Car, le moindre petit désordre qu'ils pourront faire dans ladite église, les catholiques le feront passer pour un beaucoup plus considérable; et quand le Pape saura qu'on aura renversé les autels, il pourra attribuer cela au secours que la maison d'Autriche donne à la Hollande, dont je voudrais qu'il eût du ressentiment. » *(Ibid.)*.

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ne maltraite point les catholiques. Le moyen pour l'empêcher est de s'assurer de trois ou quatre des principaux ministres, et d'un bourgmestre ou deux, créatures du prince d'Orange, que nous emmènerons en otages, et qui pourront être garants de l'article inséré en faveur des catholiques dans le traité qu'on fera avec la ville d'Utrecht. »

Toutes choses ainsi réglées, le 16 novembre, à neuf heures du matin, le duc donna le signal du départ. Seize mille hommes de l'armée du Roi, avec leurs centaines de canons, les milliers de chariots où s'entassait tout le butin, défilèrent par les rues d'Utrecht, dans un ordre parfait, au son des cloches, des tambours, des trompettes, qui donnaient comme un air de fête à la ville en rumeur[1]. Les magistrats et les notables crurent devoir escorter le général en chef jusqu'à « une lieue hors de l'enceinte » ; et les adieux, de part et d'autre, furent empreints de civilité. Dès que la queue de la colonne eut disparu de l'horizon, les bourgeois en grand nombre accoururent à l'Hôtel de Ville, reprirent leurs piques et leurs habits de guerre, qu'ils y trouvèrent encore; les capitaines, sur leurs « casaques », arborèrent l'écharpe orangée[2], et tous, petits et grands, artisans, commerçants, catholiques et huguenots, célébrèrent jusqu'au soir par des cris et des réjouissances la libération de leur ville, asservie depuis dix-huit mois au joug pesant de l'étranger. Huit jours plus tard, cinq régiments d'infanterie hollandaise y fai-

1. *Relations véritables des Pays-Bas.* — *Histoire de la maison de Montmorency*, par Désormeaux, etc., etc.

2. *Relations véritables.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

saient leur entrée; le comte de Horn, leur chef, recevait les clés de la ville, en prenait possession au nom du prince d'Orange; et Guillaume, peu après, arrivant à La Haye, y était accueilli par l'enthousiasme populaire, saluant en sa personne le sauveur des Provinces-Unies[1].

Indifférent à ces explosions d'allégresse, Luxembourg poursuivait sa marche diligente, remontait le cours de la Meuse, et ralliait en chemin les petites garnisons des postes de l'Yssel. Une circonstance heureuse favorisait son mouvement de retraite, semblait écarter de sa route les obstacles et les périls. Les généraux de la coalition, après la prise de Bonn, n'avaient pu s'accorder sur le plan de campagne. Le prince d'Orange, toujours ardent, voulait poursuivre l'avantage; le comte de Monterey[2], commandant les troupes espagnoles, suivait aveuglément tous les avis du stathouder; mais Montecuccolli, le chef de l'armée impériale, prudent et temporisateur, s'opposait opiniâtrément à toute entreprise hasardée. Le débat entre ces trois hommes s'éternisait depuis bientôt quinze jours, quand il prit fin par un coup de théâtre. « Un courrier

1. *Gazette* de 1673. — Lettre de La Haye du 13 décembre. — Le stathouder ne fit son entrée officielle à Utrecht qu'en avril suivant. « M. le Prince arriva lundi à Utrecht, lit-on dans la *Gazette d'Amsterdam*. Les huit compagnies de bourgeois s'étaient mises sous les armes; elles étaient suivies d'un grand cortège de carrosses. Son Altesse n'eut pas plus tôt mis le pied à terre, que les bourgeois aussi bien que les troupes commencèrent à faire grand feu, tant de leur mousqueterie que de l'artillerie des remparts... » (*Gazette d'Amsterdam* du 28 avril 1674.)

2. Gouverneur des Pays-Bas espagnols de 1669 à 1675. Il entra dans les ordres peu avant sa mort, en 1712. C'était le second fils de don Luis de Haro.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

parti de Cologne, écrit le 3 décembre Louvois à Luxembourg[1], m'apporte la nouvelle que M. de Montecuccolli, ne pouvant plus souffrir les impertinentes propositions du prince d'Orange et des Espagnols, a pris la résolution de s'en retourner à Vienne, et il est parti sans donner ordre à quoi que ce soit, si ce n'est qu'il a mandé à M. de Bournonville de repasser le Rhin pour se mettre en quartiers d'hiver. Les ministres d'Espagne sont désolés de ce contretemps et disent publiquement que Montecuccolli les trahit, et le prince d'Orange s'en retourne en Hollande. » Louis XIV, dans le fragment dont j'ai donné quelques extraits, confirme ces dissentiments et en tire la moralité : « Cela fait voir, dit-il sentencieusement[2], que l'union est bien difficile à des gens qui ont des intérêts séparés, quoiqu'ils paraissent n'avoir que le même à soutenir. L'autorité, partagée, n'est jamais si forte que lorsqu'elle est réunie dans une seule personne. C'est un avantage que j'ai eu contre mes ennemis pendant toute cette guerre, et qui a fort contribué aux grands succès qui me sont arrivés. »

On sut effectivement bientôt que Guillaume était à La Haye, tandis que Monterey se réinstallait à Bruxelles ; et Luxembourg, délivré d'inquiétude, arrivait sans encombre au camp sous Maëstricht, où il laissait se reposer l'armée, en attendant les instructions du Roi. Rien désormais ne paraissait plus s'opposer à son prochain

1. Arch. de la Guerre, t. 317.

2. Fragment de mémoire sur la campagne de 1674. — *Œuvres de Louis XIV*, t. III, p. 454.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

retour en France ; et Louvois, le félicitant sur « sa bonne tête » et l'heureux succès de sa marche, terminait ainsi son épitre [1] : « J'espère vous envoyer mardi la permission de venir ici (à Saint-Germain) rendre compte de vos actions. Personne ne vous y verra avec plus de plaisir que moi, qui suis tout à vous. » C'était aller vite en besogne, et Guillaume prit le soin de dissiper ces illusions.

Le stathouder n'était pas homme à délaisser si facilement sa proie. Il s'était proposé, comme il disait lui-même, « la destruction du duc de Luxembourg » ; les troupes de l'Empereur lui manquant, il résolut de s'en passer et de faire seul, avec le renfort espagnol, une tentative « en laquelle il était persuadé de réussir [2] ». Il dépêcha vers Monterey le comte de Waldeck, l'un de ses généraux, pour proposer l'affaire et combiner le coup. Monterey se laissa convaincre ; le 17 décembre, en « un magnifique équipage », accompagné de toute la noblesse du pays, il quittait pompeusement Bruxelles, pour se porter avec ses troupes au rendez-vous convenu avec le prince d'Orange. La jonction des armées se fit à Tirlemont, sur la rive gauche de la Meuse, pointe extrême d'un triangle dont Liège et Namur font la base. Le poste était des mieux choisis. Dans un temps où les routes étaient rares et mauvaises, le chemin naturel de Maëstricht en France était la « grande chaussée » qui suivait le cours de la Meuse, passant par Liège, Huy et Namur

1. Lettre du 16 décembre 1673. — Arch. de la Guerre, t. 317.
2. *Gazette* de 1674.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

pour aboutir à Charleroi. Tel était bien l'itinéraire que se proposait Luxembourg, pour rapatrier son armée par une voie, disait-il, « aussi sûre que commode ». En s'embusquant à Tirlemont, Guillaume, de cette façon, s'assurait un double avantage : il menaçait la grande chaussée, prenait en flanc les troupes qui s'y seraient aventurées; de plus, il les coupait de la Flandre et du Hainaut, où le comte de Schomberg [1], avec un corps de six mille cavaliers, était posté, suivant l'ordre du Roi, pour donner au besoin la main à Luxembourg [2].

Suivre son premier plan et forcer les obstacles, Luxembourg ne pouvait y songer sans folie. « J'ai considéré, mande-t-il à Louvois [3], que nous ne saurions être avertis de ce qui se passera par les derrières, et que je pourrais trouver sur mon chemin une plus grande compagnie que je ne voudrais, qui aurait l'avantage de m'attendre dans son pays, sans bagages ni rien qui l'incommode. » Les détails qu'il reçut le lendemain et les jours suivants ne firent que confirmer ces craintes. L'armée alliée dépassait trente mille hommes, dont dix mille de bonne cavalerie. Le stathouder, en outre, avait mobilisé « un grand amas de paysans, qui tenaient tous

1. Armand-Frédéric, comte de Schomberg, 1619-1690. Maréchal de France en 1675, il quitta le service du Roi lors de la révocation de l'Édit de Nantes, et fut tué à la bataille de la Boyne, en combattant contre Jacques II.

2. *Gazette* de 1674. — *Mémoires* du marquis de Feuquières. — Lettre de Luxembourg à Louvois du 16 décembre 1673. — Arch. de la Guerre, t. 331.

3. 16 décembre 1673. — Arch. de la Guerre, t. 331.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

les bois », faisaient des abatis, défonçaient les chemins, surexcités par l'espoir du pillage. Luxembourg, contre tant d'ennemis, ne disposait que de cinq mille chevaux et de neuf mille hommes d'infanterie, suivis « d'un gros bagage, fort incommode quand il s'agit de combattre ». C'est le compte qu'il fait à Louvois : « Ce que je vous dis là, ajoute-t-il, croyez bien que c'est un état au juste, que nous en fîmes hier, M. de Fourilles et moi [1]. » Force fut donc de s'ingénier à chercher un autre chemin : « L'intention de Sa Majesté étant que je ramène l'armée en France sûrement, il m'a semblé que le meilleur était de passer par Rochefort, de là à Mézières ou Sedan », laissant à droite la grande chaussée. Pour ce nouveau dessein, il n'était pas une heure à perdre. L'ennemi s'approchait rapidement. Quelques jours de retard lui permettraient de couper le chemin et de bloquer toutes les issues.

On se mit donc en route vers les Ardennes, à travers des difficultés croissantes. A l'embarras des « chemins détestables » s'ajoutait la contrariété « d'un temps le plus fâcheux du monde ». Les soldats, écrit Luxembourg [2], « fatigués et mouillés tous les jours, n'ayant pas de quoi se mettre la nuit à couvert, n'ont pu tous suivre leurs drapeaux, auprès desquels il n'y en a pas la moitié. Nos caissons sont demeurés par les routes en grand nombre, et beaucoup d'équipages avec lesquels nous avons bien du monde ». Le soir de la seconde journée, en passant la rivière de l'Ourthe, les glaces désagrégées et les eaux

1 Lettres des 21 et 24 décembre. — Arch. de la Guerre, t. 331.
2. 21 décembre. — Arch. de la Guerre, t. 331.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

débordées rompirent le pont pendant la traversée des troupes ; la moitié de l'armée se trouva séparée de l'autre. On apprit le même jour que la cavalerie de Guillaume avait franchi la Meuse sur le pont de Namur, tandis que l'infanterie « passait dans des bateaux », et que toutes les forces alliées accouraient à marches forcées pour arriver les premières à Rochefort, « un défilé du diable, où un grand corps ne déposte point un petit ». Par suite de la rupture du pont, il n'était plus d'espoir de prévenir l'ennemi sur ce point [1]. Il fallait rebrousser chemin, changer de nouveau ses batteries. Le parti du duc fut vite pris. Sans hésitations inutiles, on répara le pont tant bien que mal; l'armée retourna sur ses pas, ramassa les « traîneurs » et les bagages enlizés dans la boue, et regagna le camp de Maëstricht, d'où Luxembourg dépêcha vers Louvois pour l'informer de sa situation.

L'émoi fut grand à la Cour, lorsque ce message arriva. Les commentaires allaient leur train; on dénaturait les nouvelles; de la plus absolue confiance, on passait brusquement aux plus excessives inquiétudes. « M. de Luxembourg est un peu oppressé par l'armée de M. de Monterey et du prince d'Orange, écrivait à sa fille madame

1. « Si toute notre infanterie était rassemblée et que nous eussions du pain, écrivait Luxembourg à Louvois, je pourrais tenter de gagner Rochefort; mais il n'y a nul moyen de l'entreprendre sans pain, ni sans avoir assemblé notre monde, ni avoir nos munitions qui sont toutes derrière. Demeurant ici deux jours pour cela, j'expose les troupes, et je donne le temps aux ennemis de se saisir de Rochefort. » (21 décembre. — Arch. de la Guerre, t. 331.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de Sévigné[1]. Il ne peut hasarder de décamper, et il périrait si on ne lui envoyait du secours... Cette nouvelle est grande et fait un grand mouvement partout. » Le Roi, se départant de son calme ordinaire, mandait en hâte à son Conseil ses plus célèbres capitaines, envoyait de toutes parts des ordres précipités. Il fut résolu que les troupes, entrées déjà dans leurs quartiers d'hiver, seraient rappelées et remises en campagne; Condé, Turenne, le duc d'Enghien, « tous trois dans une parfaite intelligence », en recevraient le commandement; trente-cinq mille hommes, l'élite de nos armées, sous ces illustres chefs, se dirigeraient vers Charleroi, pour « ouvrir le chemin » à leurs compagnons en détresse. Condé, sortant d'une crise de goutte, était à peine convalescent; Turenne souffrait d'un accès du même mal; ni l'un ni l'autre, toutefois, n'éleva aucune objection; ils se préparèrent au départ. Tout ce qui portait une épée réclamait la faveur de se joindre à l'expédition. Le comte de Bussy-Rabutin, du fond de son exil, jugeait l'occasion bonne pour revenir sur l'eau et écrivait au Roi pour lui proposer ses services[2]. Les officiers de l'armée d'Allemagne qui, la campagne terminée, avaient regagné leurs foyers, couraient reprendre leurs postes. « La Trousse et mon fils, qui arrivèrent hier, sont aussi de ce nombre, écrit tristement la marquise; ils ne sont pas encore débottés, et les revoilà dans la boue ! »

1. Lettre du 29 décembre 1673, Ed. Monmerqué. — Voir aussi la lettre de Bussy-Rabutin du 31 décembre. *Correspondance de Bussy-Rabutin.*

2. Note de Bussy du 31 décembre 1673. *Correspondance générale.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Un billet de Louvois avertit Luxembourg de ces décisions énergiques : « Lorsque monseigneur le Prince et M. de Turenne marcheront sur la grande chaussée avec trente-cinq mille hommes, pour vous ouvrir le chemin, il faudra que les ennemis combattent ou qu'ils se retirent bien loin... Ainsi, oubliez tout ce que je vous ai mandé jusqu'à présent. Songez à vous mettre en lieu où vous puissiez subsister jusque vers la fin du mois prochain... Monseigneur le Prince et M. de Turenne pourront arriver à Charleroi depuis le 15 jusqu'au 20 du mois de janvier; et, jusqu'à ce que vous ayez de leurs nouvelles, ne songez point à partir des quartiers où vous vous serez mis[1]. » Huit jours plus tard, Condé était effectivement en route, Turenne prêt à le joindre. L'émotion publique se calmait; les esprits, à la Cour, se remettaient d'une aussi chaude alerte. « Selon toutes les apparences, mandait le marquis de Pomponne[2], les ennemis n'attendront pas le combat contre une armée si considérable et commandée par de tels généraux, surtout se trouvant comme enfermés entre celle de M. le Prince et celle de M. de Luxembourg. Cette affaire a été regardée comme considérable ces derniers jours : mais comme vous le voyez, elle sera bientôt remédiée. »

Elle fut « remédiée » en effet, plus vite qu'on n'attendait et d'une autre manière. La perspective de demeurer au camp, passif, « les bras croisés », sous les murs de

1. Lettres des 28 et 30 décembre 1673. — Arch. de la Guerre, t. 317 et 331.

2. Lettre au marquis de Feuquières du 29 décembre. — *Lettres des Feuquières*, passim.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Maëstricht, pour y attendre le salut, ne souriait guère à Luxembourg. Aux soldats, comme au général, déplaisait cette longue inaction : « Dans l'envie que les troupes ont de rentrer en France, rien ne leur paraîtra difficile pour y aller; au lieu que des quartiers par deçà pourraient bien les faire déserter[1]. » En cette disposition d'esprit, Luxembourg décida de chercher quelque stratagème pour échapper à l'étreinte de Guillaume et « se désopiler[2] » tout seul. Son premier soin fut de se délivrer du bagage encombrant qui retardait sa marche et gênait ses mouvements. Il se défit de ses chariots, chargea sur des chevaux de bât les vivres et les munitions[3], puis, ainsi allégé, il écrivit à M. de Schomberg et l'informa du coup qu'il méditait pour opérer sa jonction avec lui. Il prit aussi la précaution de répandre le bruit que, le temps s'étant raffermi, il revenait à son idée de suivre la voie des Ardennes, et, les premiers jours de janvier, parut prêt en effet à risquer cette nouvelle tentative. L'armée se mit en marche et prit la route de Liège; l'avant-garde passa la Meuse, poussa même jusqu'aux bords de l'Ourthe. Le prince d'Orange donna dans le panneau. Il leva ses quartiers, abandonna sa position de Tirlemont, accourut à marches forcées vers le défilé de Rochefort, afin d'y barrer le passage. C'est ce qu'attendait Luxembourg. Sitôt qu'il le vit engagé sur la rive droite du

1. Lettre de Luxembourg du 31 décembre. — Arch. de la Guerre, t. 331.

2. Madame de Sévigné, lettre du 1er janvier 1674, *loc. cit.*

3. Lettre de Luxembourg du 30 décembre. — Arch. de la Guerre, t. 331.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

fleuve, il arrêta le mouvement commencé, remonta vivement vers Maëstricht, retraversa la Meuse avec sa cavalerie, et gagna d'une haleine la petite ville de Tongres, où Schomberg averti venait à sa rencontre avec six mille chevaux. Tandis que les alliés, dupes d'une démonstration feinte, « se crottaient » en pure perte sur les routes défoncées qui menaient vers Sedan, « ruinaient » leurs chevaux et leurs hommes dans ces régions basses et marécageuses, les deux corps français se joignaient et retournaient ensemble « à toute bride » à Maëstricht, assez nombreux maintenant pour n'avoir plus grand'chose à craindre [1].

Ce mouvement bien conçu et prestement exécuté suffit au gain de la partie. Guillaume, lorsqu'il se vit joué, ne s'obstina pas davantage. « Les Hollandais et les Espagnols ont repassé la Meuse, mandent à Feuquières les plénipotentiaires du Roi. Nous croyons que M. de Luxembourg passera comme il voudra, et que chacun ira se reposer jusqu'au printemps. La première expédition de M. de Monterey n'aura pas produit grand effet [2]. » Le pronostic, à quelques jours de là, se vérifiait de point en point : « MM. de Monterey et le prince d'Orange se sont retirés, reprennent les mêmes informateurs ; et, s'ils n'avaient pris ce parti, ils se trouveraient fort embarrassés. » Luxembourg, en effet, se sentant dans la main une force suffi-

1. *Mémoires* de Feuquières, t. III. — Lettre de Pellisson du 15 janvier 1674. — Luxembourg à Louvois, janvier 1674. — Arch. de la Guerre, t. 383.

2. Lettre de MM. Courtin et de Barillon du 6 janvier 1674. — *Lettres des Feuquières*, passim.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sante, s'avançait à présent sur la grande chaussée de la Meuse, tout prêt, s'il le fallait, à forcer les obstacles. L'approche de l'armée de secours qui se rassemblait sur la Sambre risquait de mettre les alliés dans une passe fort dangereuse ; ils eurent le bon esprit de n'en point courir l'aventure. Le 6 janvier, Guillaume et Monterey se firent « tristement » leurs adieux[1] ; l'un s'en fut à La Haye, le second à Bruxelles ; et leurs troupes, harassées par trois semaines d'alertes et de manœuvres continuelles, allèrent, dans leurs quartiers, goûter un repos nécessaire. La grande chaussée désormais était libre et « nettoyée » de tout obstacle : « Nous sommes arrivés ici, manda de Philippeville Luxembourg à Louvois, sans mal ni douleur, n'ayant point ouï parler des ennemis[2]. »

La surprise fut vive à la Cour quand on apprit ce dénouement. Des contre-ordres furent dépêchés dans toutes les directions pour rappeler troupes et généraux en marche. « On doit envoyer quérir M. le Prince, écrit madame de Sévigné, pour le faire revenir, et tous nos pauvres amis[3]. » Condé, déjà parvenu à Vervins, reprit le chemin de Paris. Luxembourg l'y suivit de près. Dès qu'il eut franchi la frontière, il reçut permission de laisser son armée et de gagner la capitale. Le 23 janvier 1674, après deux pleines années de labeurs incessants, de rudes et périlleuses campagnes, il fit sa rentrée à la Cour, où l'attendait un accueil « magnifique ». Sa

1. *Gazette* de 1674.
2. 16 janvier 1674. — Arch. de la Guerre, t. 383.
3. Lettre du 12 janvier 1674. Ed. Monmerqué.

Digitized by Google · Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

retraite de Hollande fut célébrée à l'égal d'une victoire. On le connaissait de longue date hardi, entreprenant, brillant sur le champ de bataille ; cette marche sans combat le révéla, pour les gens du métier, tacticien et manœuvrier. On remarqua que, pour la première fois, le Roi lui fit une réception cordiale, presque affectueuse. Le bruit courut partout qu'il allait recevoir le bâton de maréchal de France[1]. Louvois paraît même avoir pris des engagements à ce sujet, car Luxembourg un peu plus tard le lui rappelait avec une certaine amertume : « Vous savez, lui dit-il[2], ce qui se passa lorsque je revins de Hollande, ce que vous me dites chez vous en présence de M. de La Vallière, l'espérance que vous me donnâtes que, si la paix ne se faisait pas, il ne s'écoulerait pas trois mois sans que je fusse maréchal de France... » Tout se passa pourtant, cette fois encore, en compliments ; et, si bon courtisan qu'il fût, Luxembourg en eut un dépit, dont on verra bientôt les suites.

1. *Relations véritables des Pays-Bas.* — *Gazette* de 1674. — *Histoire de la maison de Montmorency*, par Désormeaux.

2. Lettre du 5 juillet 1674. — Arch. de la Guerre, t. 389.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE XI

Situation de la France après deux années de campagnes. — La coalition des puissances. — Le Roi fait tête à toute l'Europe. — Luxembourg en Franche-Comté. — Condé le réclame en Flandre. — Le système du *roulement*. — Luxembourg mis au même rang que Rochefort et Fourilles. — Lettres violentes qu'il écrit à Louvois. — Son refus d'obéir. — Cabale qu'il suscite contre le ministre de la guerre. — Menaces de ce dernier. — La soumission ou la disgrâce. — Luxembourg est contraint de céder. — Bataille de Séneffe. — Rôle qu'y joue Luxembourg. — Il s'empare des bagages hollandais. — La Maison du Roi à la ravine de Fayt. — Luxembourg et Chavagnac. — Sept heures d'immobilité sous le feu. — La Maison du Roi détruite. — Fin de la campagne de 1674.

Deux années de conquêtes heureuses et de succès presque ininterrompus laissaient la France dans une situation plus confuse et plus incertaine, dans une passe plus dangereuse qu'au début de la guerre. C'est que, par suite des récents événements, la lutte avait singulièrement changé d'objet et d'importance. Il ne s'agit plus désormais de châtier l'insolence de voisins orgueilleux, d'utiliser les fautes de la Hollande pour étendre au nord nos frontières et détruire à notre profit la concurrence d'une nation commerçante. C'est l'indépendance du pays,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'intégrité du territoire qu'il faut défendre présentement contre les deux tiers de l'Europe. Les premiers mois de cette année 1674 voient, en effet, s'accroître formidablement la coalition des puissances. Nos rares alliés, intimidés, lâchent pied l'un après l'autre ; on apprend presque à chaque courrier une défection nouvelle. En février, c'est le roi d'Angleterre qui, pressé par son parlement, poussé l'épée aux reins par l'opinion publique, délaisse la cause de Louis XIV et fait sa paix avec les États Généraux[1]. Quelques semaines plus tard, c'est le tour des deux princes-évêques, l'Électeur de Cologne et l'évêque de Munster. L'évacuation de la Hollande et l'espèce d'abandon auquel on les avait livrés, les railleries par lesquelles on avait accueilli leurs plaintes, avaient déjà — non sans excuse — ébranlé leur fidélité. L'Empereur, sentant l'occasion favorable, somma en termes menaçants ces souverains ecclésiastiques de déposer les armes et de s'entendre avec la République, faute de quoi ils seraient « mis au ban de l'Empire » et leurs États ravagés par ses troupes. Un acte de vigueur vint appuyer ce langage énergique ; le frère de l'évêque de Strasbourg, Guillaume de Fürstenberg, ardent partisan de la France, fut, tandis qu'il siégeait au congrès de Cologne, enlevé par une bande d'hommes armés, jeté dans un carrosse, et mené jusqu'à Vienne, où on le retint prisonnier[2].

Bafoués d'une part et menacés de l'autre, faut-il faire

1. Quelques régiments anglais restaient toutefois au service de la France.

2. Voir à l'appendice, p. 582, la lettre adressée à cette occasion par Louis XIV à l'Électeur de Cologne.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

un crime aux prélats de n'avoir opposé qu'une courte résistance? Galen montre l'exemple et baisse pavillon le premier; le 22 avril 1674, un traité signé à Cologne annonce publiquement son passage dans le camp des ennemis du Roi. L'Électeur de Cologne marche rapidement sur ses traces. L'Électeur palatin, l'Électeur de Mayence, les ducs de Brunswick et de Lunebourg, enfin — plus puissant à lui seul que tous ces derniers réunis — l'Électeur de Brandebourg, entrent également tour à tour dans la coalition. Et l'instigateur de cette ligue, le négociateur de cette alliance universelle, l'âme du mouvement sans précédent qui déchaîne contre une seule nation princes, rois, empereurs, tous les porte-couronnes, est un jeune prince de vingt-quatre ans, chef récemment élu d'une petite république, que Louis XIV, hier encore, couvrait d'un écrasant dédain. Cette cabale extraordinaire est l'œuvre de Guillaume d'Orange, le fruit de sa patience tenace et de son génie audacieux. L'étoile de Louis XIV voulut que ce politique redoutable fût moins bon tacticien sur les champs de bataille, et que la France trouvât des capitaines pour réparer par des victoires les erreurs de ses hommes d'État.

Malgré les vides causés par les campagnes précédentes, l'armée était forte et nombreuse : environ cent quinze mille soldats, dont quarante mille de cavalerie, contre les cent soixante mille que la coalition prétendait mettre en ligne[1]. Le plan général adopté fut de garder la défensive

1. En réalité, les alliés n'arrivèrent jamais à ce chiffre; mais leurs effectifs furent à peu près partout supérieurs à ceux des armées françaises qui leur étaient opposées.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

du côté de l'Alsace, de la Lorraine et des frontières de la Meuse, pour porter l'effort de nos coups sur la Flandre et la Franche-Comté. Turenne devra faire face à l'armée impériale et couvrir nos provinces de l'Est ; M. le Prince opérera dans les Flandres; et le Roi se réservera la conduite de l'armée qui devra, pour la seconde fois, lui conquérir la Franche-Comté. C'est à cette dernière armée que fut affecté Luxembourg. Dès le début de février, dans sa terre de Ligny, où il se délassait de ses récentes fatigues, une dépêche de Louvois lui prescrivait de profiter du voisinage pour étudier les dispositions du pays, recueillir des informations sur la force des places, l'effectif des troupes espagnoles[1]. Peu après, le duc de Navailles, commandant en Bourgogne, entrait dans le Comté, enlevait sans coup férir plusieurs postes avancés, Gray, Vesoul, Lons-le-Saulnier, ouvrait ainsi les principales avenues aux armées de Sa Majesté.

Tout étant prêt pour une rapide conquête, Louis XIV, le 19 avril, partit pour la frontière. Deux jours plus tard, il était à Joigny, où le rejoignait Luxembourg, avec MM. de La Vallière, de Seignelay et de Feuquières. « Quand nous eûmes joint la Cour, dit une lettre de ce dernier[2], le Roi détacha M. de Luxembourg pour s'en venir à Gray, afin de recevoir sa maison. » Louis XIV, le 2 mai, escorté d'un nombreux et magnifique état-major, campait sous Besançon, dont Vauban dirigeait le

1. Note du maréchal de Noailles sur la conquête de la Franche-Comté, annexée aux *Œuvres de Louis XIV*, t. IV.

2. 26 avril 1674. *Lettres des Feuquières*, passim.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

siège, tandis que Luxembourg, avec un corps de quelques milliers d'hommes, gardait les abords de la place. Le gouverneur espagnol du pays, M. d'Alveida, avait rassemblé des milices, armé des paysans, pour inquiéter, retarder de son mieux les mouvements de l'armée française[1]. Quelques démonstrations des cavaliers de Luxembourg, deux ou trois exemples sévères sur les prisonniers que l'on fit parmi ces bandes irrégulières, suffirent à dissiper ce timide essai de défense ; et dès qu'il eut ainsi « nettoyé » les campagnes, le duc fut expédié plus loin enlever les petites citadelles où l'ennemi tenait garnison. Sa première prise fut le château d'Ornans, qui se rendit à la première approche, bien que la place fût assez forte : « S'il y avait eu un honnête homme là dedans, avec des gens de guerre, écrivait Luxembourg au Roi[2], il aurait fallu y aller dans les formes. » Même chose à Château-Vieil, auprès de Pontarlier : « On a bien tiré sur mes troupes jusqu'à douze coups de canon! Après une si terrible résistance, la dame, qui en était maîtresse, a demandé à négocier ; les pourparlers ont duré tout le jour ; après quoi le château a capitulé[3]. » Pontarlier, au contraire, fait « quelques façons » au début : « Les habitants n'ayant pas répondu comme ils le devaient, j'ai cru devoir emporter la ville pour châtier leur insolence... Je l'ai fait investir plus honorablement que ne le méritait une si méchante place ; mais, aux premières

1. Note du maréchal de Noailles, *loc. cit.*

2. 6 mai 1674. — Arch. de la Guerre, t. 387.

3. Luxembourg au Roi et à Louvois, 7 mai. — Arch. de la Guerre, t. 387.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

démonstrations, elle s'est rendue à discrétion[1]. » Il n'est même pas toujours besoin de simulacre ; certains moyens plus doux permettent à Luxembourg d'épargner cette peine à ses troupes : « Sa Majesté, lui mande Louvois[2], a été informée des négociations que vous voulez essayer d'introduire avec les gouverneurs des châteaux voisins. Elle vous autorise à leur faire des offres plus considérables que celles que vous leur avez faites, et à promettre jusqu'à douze ou quinze cents pistoles aux gouverneurs de Juan et de Sainte-Anne. » Bref, à six années de distance, se répète trait pour trait la surprenante campagne de 1668. Le gouvernement espagnol n'a pas été plus prévoyant ; ses généraux ne sont pas plus tenaces.

Luxembourg, on se l'imagine, ne prend aucun plaisir à cette facile besogne. Il envie la bonne chance de ceux qui, sous les murs de Besançon, auront peut-être l'occasion de gagner quelque honneur. « Je vous supplie, écrit-il à Louvois[3], de me mander des nouvelles du siège. L'intérêt que je prends aux progrès de Sa Majesté m'en fait souhaiter la fin très prompte ; mais l'envie que j'ai toujours eue de faire quelque pauvre petite chose à la vue de Sa Majesté me fait désirer de retourner assez à temps pour ne point trouver toute la besogne faite. » Et quelques jours après : « Je suis persuadé que vous m'aimez, et peut-être croyez-vous bien faire en me tenant en lieu où je ne roule point avec les autres ; mais,

1. 9 mai. — Arch. de la Guerre, t. 387.
2. 31 mai. — Arch. de la Guerre, t. 380.
3. 6 mai. — Arch. de la Guerre, t. 387.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

puisque j'y suis destiné, c'est comme si j'y roulais ; et, cela étant, il vaut mieux aller à ce qui me peut acquérir un peu de gloire. Faites donc que je tâte un peu de Besançon, et que j'en aie ma part [1]. » Louvois tint bon ; et Besançon, puis Dôle, capitulèrent entre les mains du Roi [2], sans que le duc de Luxembourg ait eu l'occasion d'en « tâter ». Mais il n'en eut pas moins bientôt, par la volonté du ministre, le cuisant déplaisir de « rouler — comme il dit — avec ses camarades ». Ce fut l'origine d'un orage qui, dans le ciel d'une si belle amitié, éclata soudainement avec une étrange violence, et laissa derrière lui, lorsqu'il fut apaisé, une longue traînée de nuages lents à se dissiper.

Après la reddition de Dôle, Louis XIV, à la veille de retourner en France, avait reçu un message de Condé, qui commandait l'armée de Flandre. Le prince, « infirme avant le temps, tourmenté de la goutte, et souvent hors d'état de monter à cheval [3] », ne pouvait, disait-il au Roi, se passer plus longtemps du lieutenant éprouvé, jouissant de sa confiance et de celle de l'armée, « à l'œil duquel il pût se rapporter et dont l'activité suppléât à la sienne ». Il réclamait expressément dans son état-major son ami, son élève, et l'héritier de sa méthode de guerre.

1. 11 mai. — Arch. de la Guerre, t. 387. — Dans une autre lettre du même jour, il s'adresse au Roi directement pour lui faire la même demande.

2. 21 mai et 6 juin 1674.

3. *Histoire de la campagne de 1674*, par le chevalier de Beaurain, in-4°, 1774.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Luxembourg, à qui Louis XIV communiqua la demande de Condé, n'y opposa nulle objection. Le 9 juin, il partit avec un corps de troupes; il arriva le 16 au camp de Ville-sur-Haisne, où il fut accueilli « avec une joie égale par le prince et par toute l'armée[1] ». Tout allait donc au mieux; par malheur, les choses se gâtèrent quand il s'agit de distribuer les rôles, de régler les attributions. L'armée de Flandre, qui comptait quarante-quatre mille hommes, était divisée en deux corps, à peu près d'égale force; et l'idée première de Louvois, d'accord avec le prince, avait été de confier l'un à Luxembourg, l'autre au duc de Navailles. Si Condé venait à manquer, tous deux, selon l'expression consacrée, devraient « rouler ensemble », c'est-à-dire commander en chef à tour de rôle et chacun à son tour. C'était le singulier système qu'une récente ordonnance venait de remettre en vigueur; et Luxembourg — bien qu'il eût eu, dit-il, des promesses contraires de Louvois — semble avoir d'abord accepté l'application de ce principe. Mais le duc de Navailles se montra plus récalcitrant. « J'oubliais de vous parler, — mande dès les premiers jours l'intendant Robert à Louvois[2] — de la difficulté que vous trouverez peut-être à accommoder MM. les ducs de Navailles et de Luxembourg. Je les vois disposés à tout lorsqu'il s'agira de quelque chose de considérable, ce que je ne vous réponds pas qui fût ensuite de même lorsque l'occasion considérable serait passée. »

1. *Histoire de la maison de Montmorency*, passim. — Note du maréchal de Noailles, *passim*.

2. Juin 1674. — Arch. de la Guerre, t. 389.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Philippe de Montaut, duc de Navailles [1], entré dans le service en l'an 1638, était des plus anciens parmi les lieutenants-généraux. Il avait un brillant courage, l'expérience de la guerre, un caractère honnête et droit, au reste une courte intelligence, peu de science et beaucoup de morgue. Fort de son long passé, des fonctions importantes qu'il avait exercées jadis, il regimba, dès qu'il connut l'intention de Louvois, contre toute idée de partage, se plaignit aigrement au Roi, invoqua ses services, fit un tel bruit et se démena si fort, que Louvois, de guerre lasse — craignant peut-être aussi d'être désavoué par le Roi — prit peur et baissa pavillon. Il changea l'ordre des emplois, décida que Navailles aurait le pas sur Luxembourg et commanderait tout seul la droite, tandis que Luxembourg, restant au corps de gauche, y roulerait conjointement avec deux autres lieutenants-généraux, le marquis de Rochefort [2] et le chevalier de Fourilles [3], moins anciens que lui tous les deux.

Une note ministérielle informa M. le Prince de ce bel arrangement, le chargea d'en prévenir les deux intéressés. On connaît assez Luxembourg pour ne s'étonner pas de sa furieuse colère, colère qui, pour cette fois, n'était pas sans excuse. Après les promesses faites et les services rendus, après avoir pendant deux ans tenu, non sans

1. Né en 1619, maréchal de France en 1675, mort le 5 février 1684.

2. Voir plus haut, p. 59, note 1.

3. Jean-Jacques Chauméjan, chevalier de Fourilles, lieutenant-général en février 1674, tué à Séneffe le 11 août de la même année.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

éclat, l'emploi de général en chef, se voir subordonné au médiocre duc de Navailles, « confondu dans le rang » avec deux généraux novices, dont l'un, comme il le dit, « n'était pas colonel que j'étais lieutenant-général », dont l'autre, encore bien plus récent, avait à peine six mois de grade, quel homme — fût-il moins ambitieux et moins fier de son nom — n'eût trouvé le coup mortifiant, la « pilule » de saveur amère et de digestion difficile? Séance tenante, il prit la plume; sa lettre, longue et véhémente, éloquente par instants, découvre au vif la plaie de l'orgueil ulcéré : « Je viens d'apprendre, monsieur [1], à quoi je suis destiné; et je vous avoue que ce n'a pas été sans surprise! Lorsque je partis de Dôle pour venir ici, vous m'aviez dit que je devais y commander seul; et, après y être venu sur votre parole, de m'y trouver un camarade, c'est pour moi une chose surprenante, lorsque M. de Navailles se trouve distingué pour ne pas rouler avec les autres... » S'échauffant par degrés, il énumère les différences de rang, d'ancienneté, de services, qui le séparent de Rochefort et Fourilles, « qui devraient être honteux de se trouver en poste égal avec un homme à qui ils ont toujours obéi », prédit le mal que produiront leurs rivalités réciproques, ces derniers étant « opiniâtres », et lui-même ne l'étant pas moins : « Je ne sais, s'écrie-t-il, si chacun de nous veut s'en tenir à son sens, si ce sera une chose utile au service! » Et le sang des Montmorency, bouillonnant soudain dans

1. Luxembourg à Louvois, 5 juillet 1674. — Arch. de la Guerre, t. 389.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ses veines, s'insurge arrogamment contre les prétentions d'un ministre bourgeois : « Cependant, monsieur, malgré toutes ces choses qui me devraient faire rentrer dans mon néant — je ne sais si c'est folie, ou pour avoir été gâté dans ma jeunesse — mais il ne me peut entrer dans la tête que je ne doive pas avoir quelque petite distinction ! Il y en a de ma naissance avec beaucoup de gens qui m'entourent ; et pour le mérite, je ne crois pas leur être inférieur. Pour les services, vous ne savez peut-être pas que j'ai commencé de très bonne heure à rendre ceux dont j'étais capable, et avec assez de bonheur pour m'être acquis quelque estime. Il est vrai qu'il y a eu une interruption, mais le Roi a eu la bonté de l'oublier... Si tout ce que je viens de vous dire n'est pas assez fort pour me tirer de la foule où je suis, j'aime mieux en sortir de quelque façon que ce soit, que de servir d'une manière où je crois mon honneur attaché à ne le point faire! »

Les derniers mots de cette philippique donnent à prévoir un refus formel d'obéir : « Je me suis vu tellement *strapassé* depuis mon retour de Hollande, que je ne sais plus ce qu'il me faudrait pour mon mieux, si ce n'est la paix, chose que je n'aurais jamais cru que j'aurais été capable de désirer !... Cela rebute bien de la vie, quand on y a tant de traverses ; et cela abat si fort le cœur, que je ne crois pas en avoir assez pour servir le Roi aussi bien que j'en aurais envie. C'est pourquoi ne comptez pas, je vous prie, que j'en aie assez pour venir rouler dans cette armée, lorsque le bel emploi où je suis sera fini. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

L'attitude de Louvois, en face de cette bravade, n'est pas ce que l'on attendrait de ce ministre autoritaire. On voit clairement qu'il se sent dans son tort, que le souvenir de ses promesses lui cause un secret embarras. Il n'a d'ailleurs pas avec lui l'opinion de l'armée. Navailles lui-même, satisfait pour son compte, prend fait et cause pour son collègue et s'associe chaudement à ses protestations. Il ne peut, assure-t-il, « loger dans sa cervelle » qu'on mette le général de l'armée de Hollande au même rang que Fourilles, hier encore maréchal de camp. Et l'intendant Robert, l'âme damnée de Louvois, lui envoie des avis où perce un blâme discret : « Je crois que monseigneur le Prince accommoderait facilement cela, pourvu que vous lui en laissiez la liberté [1]. » Le ministre, pourtant, maintient sa décision, qu'il cherche à justifier par des motifs de discipline; mais il ne le fait qu'à regret, et multiplie les formules affectueuses : « Je ne saurais, dit-il à Luxembourg [2], trouver de termes pour vous bien expliquer la peine où je suis sur ce qui vous regarde. Au nom de Dieu, ne témoignez rien de votre chagrin, et ne donnez pas le plaisir à vos ennemis de vous voir habitant de Ligny, pendant qu'ils seront à la tête des armées. Si j'avais moins d'inquiétude pour vous, je vous gronderais de vos injustices pour moi, Mais je vous les pardonnerai toutes, pourvu que vous cachiez votre chagrin et fassiez comme si vous n'en aviez pas. »

La sagesse et la politique auraient voulu que Luxem-

1. 6 juillet. — Arch. de la Guerre, t. 389.
2. 9 juillet. — Arch. de la Guerre, t. 369.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

bourg se contentât de cette demi-excuse, et prît son mécompte en patience, jusqu'au dédommagement qui ne pouvait tarder. Mais l'orgueil fit taire la raison ; aux phrases amicales de Louvois, il riposta par un billet d'une impertinente ironie : « J'ai reçu, monsieur[1], la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire, à laquelle vous me dispenserez de répondre. Car elle est si fort opposée à ce que vous m'aviez dit, qu'elle me met dans l'embarras de ne pouvoir décider si c'est vous-même qui m'aviez parlé, ou si c'est vous qui l'avez signée. Et pourtant je crois connaître votre personne et votre signature. Il se peut faire que l'esprit m'ait tourné, et peut-être tournerait-il à moins. C'est pourquoi il vaut mieux que je ne me fonde point en raisons, et vous dise seulement que je suis votre très humble serviteur. » Ce n'est pas tout. Il se répand en plaintes, en récriminations publiques, dénonce hautement, dans l'état-major de l'armée, l'injustice de Louvois et son manque de parole. Vainement ses plus dévoués amis, Villeroy, Feuquières, Condé tout le premier[2], travaillent à l'apaiser, à l'arrêter sur cette pente périlleuse : « Je viens de l'entretenir deux heures de suite, mande le marquis de Villeroy, et j'en suis sorti avec la douleur de n'avoir pu rien changer aux choses à quoi il s'est déterminé, et qui peuvent perdre sa fortune. » Rien n'y fait. Imprudence plus grave, il eut certainement la pensée de miner sourdement, à la Cour autant qu'à l'armée, l'au-

1. 13 juillet. — Arch. de la Guerre, t. 390.

2. Lettres de Robert à Louvois du 14 juillet (Arch. de la Guerre, t. 390), du marquis de Villeroy du 18 juillet (Arch. de la Guerre, t. 399), etc., etc.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

torité, le crédit de Louvois, de nouer ces intrigues souterraines qui lui étaient trop familières. Il ne craignit même pas de monter jusqu'au Roi et de mêler sa majesté sacrée à cette querelle particulière. Par l'entremise de La Vallière, frère de la favorite, il fit tenir à Louis XIV, à l'insu du ministre, une note où il le saisissait de ses griefs et de ses plaintes, cherchait à le mettre en méfiance contre l'humeur despotique de Louvois.

Il arriva ce qu'il eût dû prévoir. Le Roi, bien que peu satisfait, ne prit point parti dans l'affaire et ne témoigna rien ; mais une indiscrétion — une dénonciation plutôt — révéla le fait à Louvois, qui de ce coup perdit patience : « Je ne vous dis rien sur celui qui a fait tant de bruit — mande-t-il à son informateur, le chevalier de Tilladet — parce qu'il faut compatir aux faiblesses de ses amis. Tant pis pour lui s'il n'est pas des miens, je veux dire pour son cœur, puisqu'il n'y a personne en ce pays-ci que j'aie si légitimement obligé à en être. » C'est en termes plus menaçants qu'il parle à Villeroy, grand partisan de Luxembourg : « Il n'y a point expédient de persuader à Sa Majesté que M. de Luxembourg ne roule pas avec M. de Fourilles ; et il faut, s'il en fait difficulté, qu'il se résolve à une disgrâce, qui sera d'autant plus dure qu'il n'a aucun prétexte d'en faire. Jugez, après cela, ce que je puis pour lui éviter le malheur qui lui pend sur la tête[1]. »

Rien de plus clair que ce langage. Louvois, sûr d'être le plus fort, met à présent le marché à la main. La soumission ou la disgrâce, l'humiliation d'une reculade, ou

1. 21 juillet 1674. — Arch. de la Guerre, t. 399.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

la rupture — peut-être irréparable — d'une belle carrière en plein essor : il n'est plus d'autre alternative. La voix de la raison et celle de l'intérêt, les conseils de ses amis, l'influence puissante de Condé, triomphèrent non sans peine, après huit jours de lutte, dans l'âme du duc de Luxembourg. Le 27 juillet, il écrit en même temps deux lettres, l'une au Roi et l'autre à Louvois. Au Roi, en termes mesurés, il annonce sa résolution de se résigner au partage avec Rochefort et Fourilles : « Le zèle que j'ai pour le service de Votre Majesté, dit-il en terminant[1], me ferait faire des choses bien pénibles — et celle-ci me le serait fort sans cela — mais j'espère que ma profonde obéissance abrégera le temps du sacrifice que Votre Majesté m'ordonne de lui faire, et que, s'il se passe quelque action où je puisse rendre tous les services que je désire, cela me fera mériter d'être employé un jour auprès de votre personne, n'ambitionnant rien davantage. » La lettre à Louvois est plus longue et d'un ton plus embarrassé : « Vous savez, monsieur[2], et je sais très bien aussi, que je ne dois avoir contre vous de colère taciturne ni éclatante, et je ne crois pas vous avoir témoigné ni l'une ni l'autre. Mais que je n'aie pas vivement ressenti et que je ne ressente pas tous les jours avec un extrême chagrin la manière dont je sers ici, je mentirais si je parlais autrement et si je vous disais que je m'y suis attendu quand je partis de Dôle... » Il proteste contre les bruits, répandus à coup sûr par « de malhonnêtes gens », qui ont pu faire croire

1. 27 juillet. — Arch. de la Guerre, t. 390.
2. *Ibid.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

à Louvois qu'il « pestait » contre lui et travaillait sous main à ruiner son crédit ; M. de Tilladet pourra dire à ses « rapporteurs » qu'ils ont « impudemment menti » ! D'ailleurs, quel que soit son chagrin, « tant qu'il y aura apparence de bataille », il demeurera ferme en son poste, lequel poste « est celui dont les autres n'ont point voulu». De sa mauvaise fortune, il « n'accuse que la destinée » !

L'historien de Louvois, en parlant de cet incident, qualifie sévèrement l'attitude de Luxembourg, l'arrogance du début, le désaveu final, flétrit sa « platitude », son « manque de dignité morale [1] ». L'équité, peut-être, eût voulu qu'il critiquât aussi la conduite de Louvois, qui, fort de la faveur du maître, en cette occasion comme en d'autres, abuse de son pouvoir sans mesure et sans discrétion. Ni Condé, ni Turenne, les plus illustres généraux comme les plus obscurs officiers, nul n'échappe à ses vexations, au caprice de son arbitraire. Sans bonne foi ni scrupule, il engage tour à tour et reprend sa parole, viole ses engagements avec un cynisme tranquille, ne connaît d'autre loi que sa volonté du moment, semble se plaire surtout à faire peser sur les plus grands seigneurs sa tyrannie de parvenu, pousse à bout les plus endurants par son despotisme brutal, plus irritant, plus intolérable cent fois que l'absolutisme olympien, l'autorité majestueuse du Grand Roi. Le tort de Luxembourg fut de s'attaquer légèrement à plus puissant que soi, et d'entreprendre une lutte où il ne pouvait réussir. Mais devons-nous lui faire un crime d'avoir à temps reconnu

1. *Histoire de Louvois*, par C. Rousset, t. II, pp. 35-36.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

son erreur, et renoncé, à la dernière minute, à briser une épée dont il devait faire un si noble usage?

Comme il arrive en pareil cas, l'incident clos, la tempête apaisée, laissèrent des traces profondes et longues à s'effacer. Une sourde et mutuelle amertume subsista dans les cœurs des adversaires réconciliés. En leur correspondance, qui reprend comme par le passé fréquente et familière, quelquefois même enjouée, se glisse souvent comme une légère contrainte; on n'y retrouve que par éclairs le facile abandon et la cordialité d'antan. L'ingéniosité de Condé, son active amitié contribuèrent cependant à adoucir l'épreuve du duc de Luxembourg. « S'il y a quelque chose à faire, écrivait ce dernier vers la fin du conflit, M. le Prince se servira de moi plutôt que d'un autre. » Cette confiance fut vite justifiée. Un corps nombreux de l'armée impériale, commandé par le comte de Souches[1], paraissait en vouloir aux frontières de Champagne. M. le Prince détacha Luxembourg, avec environ neuf mille hommes, pour s'opposer à ce mouvement, couvrir, s'il était temps encore, Philippeville et Dinant. C'est sur la première de ces places que marcha d'abord Luxembourg; il y apprit, en arrivant, que la seconde était au pouvoir de l'ennemi. Dinant était une ville de la province de Liège, garantie, comme tout l'évê-

1. Louis Ratuit, sieur des Barres, comte de Souches, 1608-1682. huguenot et Français d'origine, il était entré de bonne heure au service de l'Empereur, où il demeura toute sa vie. Le comte d'Aligny, dans ses Mémoires inédits (Mss. de l'Arsenal, 3723), prétend qu'il était de La Rochelle et « fils d'un apothicaire »; d'autres historiens, au contraire, disent qu'il était « bon gentilhomme ».

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ché, par un traité de neutralité. Les soixante-dix soldats qui composaient la garnison avaient ouvert les portes, à la première sommation, et deux mille Impériaux avaient pénétré dans l'enceinte. « Aujourd'hui, M. de Souches, mande Luxembourg au duc d'Enghien [1], donne à dîner dans Dinant même aux bourgmestres de la ville, ce qui est un petit régalement dont, à mon sens, les bons Liégeois se seraient bien passés... Quant à moi, ajoute-t-il, je campe, non loin de Philippeville, dans un vieux château ruiné ; peut-être vous souviendrez-vous d'avoir jadis passé par là, quand vous vous sauvâtes, de peur d'avoir le fouet à l'école, et que, vous étant débauché, vous vous mîtes avec Grimberghe dans la cavalerie... »

Si l'armée impériale eût poursuivi sa marche, la position de Luxembourg, avec ses neuf mille hommes contre une trentaine de mille, eût pu devenir délicate ; mais Souches perdit son temps en tergiversations, et finalement remonta vers Namur pour y joindre le prince d'Orange. La mission, toute d'observation, du détachement français était désormais sans objet, et Luxembourg reçut avis de se rapprocher de Condé, qui s'avançait sur Charleroi : « Nous nous réjouissons, tous les deux, M. du Montal et moi, écrit-il [2], de la marche que Votre Altesse a faite, qui est bonne pour tout. Car, quand ce ne serait pour prendre les Impériaux à la barbe et qu'on ne pourrait les joindre, le chemin que vous avez pris est admirable, pour l'honneur de nos armes, et pour rétablir la

1. 18 juillet 1674. — Arch. de Chantilly.
2. Luxembourg à Condé, 23 juillet. — Arch. de Chantilly.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

réputation parmi les gens du pays, qui croyaient que l'on n'oserait se montrer devant les ennemis assemblés... » Toute la lettre, d'un bout à l'autre, est alerte et joyeuse. A ce tour vif, à cet entrain, on reconnaît que la bataille est proche. Luxembourg se retrouve ainsi chaque fois que sonne l'heure de l'action. Les soucis mesquins s'évanouissent ; les fumées d'orgueil se dissipent. L'homme de guerre entre en scène, l'esprit libre, le corps dispos, vivifié, dirait-on, par l'odeur de la poudre.

Le chevalier Temple explique, dans ses Mémoires[1], pour quelles secrètes raisons, des deux armées actuellement en présence, l'une cherchait la rencontre avec autant de soin que, dans le camp adverse, on semblait peu la désirer. Le prince d'Orange, dit-il, brûlant « de venger son pays du ravage des Français », voulait porter la guerre sur notre territoire, et « faire ainsi son premier essai de bataille rangée contre un aussi grand et fameux général que le prince de Condé ». L'effectif des alliés étant fort supérieur au nôtre[2], l'occasion lui paraissait bonne pour tenter la Fortune. M. le Prince, au contraire, n'avait aucun motif de se prêter à l'expérience. Vieux avant l'âge et chargé de lauriers, « il croyait qu'il avait trop à perdre et trop peu à gagner à entrer dans la lice avec un prince de vingt-trois ans », et considérait, d'autre part, « qu'ayant été sur un méchant pied à la Cour depuis le règne de Louis XIV, il serait plus responsable qu'un autre s'il arrivait malheur à son armée ». Retranché

1. Collection Michaud et Poujoulat.
2. Environ soixante mille contre quarante-cinq mille Français.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

fortement dans son camp du Piéton, dans une position imprenable, il se bornait à surveiller l'ennemi et à lui barrer le passage, sans renoncer toutefois, si son adversaire se livrait, à profiter au mieux d'une chance exceptionnelle. Il crut cette heure venue, quand, la nuit du 10 août, on lui vint dire que les coalisés — les Impériaux en tête avec le comte de Souches, les Hollandais derrière avec le prince d'Orange, les Espagnols en queue avec M. de Vaudemont — défilaient sous son camp en colonnes allongées, s'avançaient vers Séneffe à la vue de l'armée française, au mépris des lois de la guerre et des règles mêmes du bon sens. Condé, dès l'aube, est en selle pour reconnaître le terrain et prendre sa résolution. A cette heure décisive, il appelle à lui Luxembourg. Tous deux observent de leurs yeux l'insolent mouvement des alliés et tombent d'accord qu'il faut relever le défi [1]. Tout un plan de combat jaillit du cerveau de Condé. On laissera, sans mot dire, passer le gros de l'armée ennemie; puis on fondra sur l'arrière-garde — une dizaine de mille hommes des troupes du Roi d'Espagne — afin de l'écraser et de lui prendre les bagages. Pour le moment Condé se contente de ce résultat; la suite de la journée dépend de la conduite qu'adoptera le stathouder. L'armée française prend rapidement les armes; Navailles commande l'aile gauche, et Luxembourg l'aile droite, qui se compose surtout de troupes de cavalerie. Quant à Condé, « il ne prit point de poste et se trouva partout [2] ».

1. *Histoire de la maison de Montmorency*, par Désormeaux.
2. *Histoire de la campagne de 1674*, par Beaurain, *passim*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

On n'attend pas ici le récit détaillé du fameux combat de Séneffe, des combats pour mieux dire, car il y eut, en l'espace de douze heures, trois grandes affaires distinctes et successives. D'autres l'ont entrepris, avec une compétence à laquelle je ne puis prétendre [1]. Il me suffira d'exposer la part qu'y prit le héros de ce livre. Son rôle ne commença qu'au moment du deuxième combat, vers une heure de l'après-midi. Le programme de Condé s'est réalisé point par point ; les Espagnols sont défaits, dispersés ; ils ont perdu tout leur bagage. Le prince d'Orange, voyant l'arrière-garde en déroute, a fait face à l'ennemi et s'est resserré sur son centre, dans une position forte, dont le point culminant est le prieuré de Saint-Nicolas-des-Bois. Condé, poursuivant son succès, entreprend de l'en déloger. Lui-même conduit l'attaque de front ; Luxembourg, en même temps, avec la cavalerie légère, gagne du terrain vers la droite, cherche à tourner le prieuré. En achevant ce mouvement, il débouche tout à coup en face d'un corps nombreux, préposé à la garde des chariots et des équipages. Ce sont — soutenus par quelques escadrons d'Espagne — ses vieux ennemis les Hollandais ; mais combien changés de jadis ! Non plus lents, hésitants, déconcertés à la première attaque, mais fermes, résolus, recevant le choc sans broncher. Dans cette journée où, des deux parts, les combattants firent des « miracles », les plus solides au feu furent peut-être les Hollandais. Mais ils ne purent

1. Voir notamment la relation qu'en donne le duc d'Aumale, dans son *Histoire des princes de Condé*, t. VII, pp. 485-555.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

pas résister à l'incomparable vigueur de la charge de Luxembourg. Surpris, sabrés, rompus sans avoir pu se reconnaître, ils durent se replier, abandonner les équipages. Les chariots furent pris et brûlés, le trésor de l'armée conquis. Le difficile, pour le vainqueur, fut de rallier ses hommes acharnés à piller, la discipline alors étant inégale au courage. Luxembourg, à force de peine, vint pourtant à bout du désordre. Il reprit sa course impétueuse; quelques instants après il occupait le prieuré, dont il assura la conquête en le garnissant d'infanterie. Condé, pendant ce temps, après une lutte terrible, forçait le stathouder dans tous ses retranchements, le refoulait de poste en poste, le poussait lentement devant lui. Sur toute la ligne de bataille, l'ennemi pliait, nous cédait le terrain. Dans le premier moment, on le crut en déroute, sa résistance brisée et la partie gagnée.

C'était connaître mal l'âme indomptable de Guillaume. Une heure plus tard, sous l'effort puissant de sa main, l'armée alliée, renforcée des réserves, reformée en bon ordre et, malgré toutes ses pertes, plus nombreuse encore que la nôtre, se masse sur la colline que surmonte le village de Fayt. D'une part, elle se protège par une ceinture de haies, de jardins, de bouquets de bois; d'autre part, règne une large ravine, hérissée de broussailles. C'est sur ce point que, vers trois heures et demie, s'engagera le troisième combat, le plus sanglant et le plus acharné. Cette fois encore Condé mène le centre à l'assaut, pendant que Luxembourg cherche à tourner la position. La tâche de ce dernier est singulièrement rude. Il faut qu'il force et qu'il traverse l'épaisse muraille des

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

troupes d'Espagne et de Hollande, qui prolongent sur la droite la ligne des alliés, soutenues par une forte artillerie et couvertes par la ravine. Il faut qu'il empêche du même coup le stathouder d'envoyer un parti derrière l'armée française, pour la placer entre deux feux. Il n'a pour cette besogne qu'un seul régiment d'infanterie et quelques milliers de chevaux ; mais cette division, peu nombreuse, est celle de la Maison du Roi, corps d'élite s'il en fût jamais, fier de sa renommée, de ses glorieux services, jaloux en cette journée d'en augmenter l'éclat.

Le premier objectif est brillamment atteint. Luxembourg dépasse rapidement, avec ses légers escadrons, l'aile gauche du prince d'Orange ; puis il revient sur ses pas à toute bride, aborde par le flanc l'ennemi surpris de cette audace, parvient à l'ébranler, culbute les premiers rangs. Dès qu'il voit ce désordre, il se met à la tête du régiment de Picardie, « fait un trou » dans la masse qui tente de l'envelopper ; sa cavalerie seconde la charge, presse de la pique et de l'épée les bataillons prêts à plier. Après un quart d'heure de mêlée, les alliés reculent, se débandent, plusieurs de leurs canons sont pris. Luxembourg poursuit sa victoire, pousse toujours plus avant. Les grands obstacles sont forcés ; les bois sont traversés et la ravine franchie [1]. Mais une nouvelle survient, qui arrête net tout mouvement offensif. Un parti d'Impériaux — vient dire une de nos estafettes — s'est glissé sans être aperçu à l'abri des bois d'Haisne ;

1. *Histoire de la campagne de 1674*, par Beaurain. — *Histoire des princes de Condé*, par le duc d'Aumale, etc., etc.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

quelques moments encore, il se trouvera derrière l'armée française et pourra la prendre à revers. Le péril est grave et pressant ; force est d'y courir sur l'heure même, et de quitter la partie engagée. Vivement, Luxembourg se retourne contre ce nouvel adversaire. Avec les gendarmes du Roi, il tombe, prompt comme la foudre, sur cette troupe audacieuse. Les Impériaux, surpris dans leur évolution, sont dispersés et s'enfuient en tous sens. La manœuvre est déjouée, et le général victorieux revient à sa première attaque. Mais, dans cet intervalle, les choses ont bien changé de face. Le prince d'Orange, averti du danger, vient d'envoyer à la rescousse de nombreux régiments, une puissante artillerie. Un de ses meilleurs généraux, le comte Gaspard de Chavagnac [1], gentilhomme d'origine française, jadis aide de camp de Condé, passé maintenant au service de l'Empereur, dirige ce renfort opportun. Les Français, poussés à leur tour, accablés par le nombre, ont dû repasser la ravine. Groupés maintenant sur le bord opposé, où ils sont décimés par un feu violent, leur ambition se borne à s'y maintenir. Encore est-ce à grand'peine et par un effort opiniâtre.

Tel est l'état de choses que retrouve Luxembourg, en revenant de son expédition rapide. D'un seul coup d'œil, il a jugé l'affaire ; il dépêche vers Condé pour réclamer un prompt secours. Quelques moments d'attente, et le prince survient en personne, amenant avec soi des troupes fraîches. Le combat reprend de plus belle, avec

1. Après la paix des Pyrénées, en 1660, Chavagnac avait pris du service en Espagne, d'où il était passé dans l'armée impériale. Il mourut en France en 1695.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

une ardeur redoublée. C'est là qu'est à présent le centre de l'action, le nœud de la bataille. Deux heures durant, la lutte est effroyable, corps à corps meurtrier où, des adversaires en présence, aucun ne relâche son étreinte. La position, dix fois prise et reprise, ne peut être enfin arrachée à la tenace fermeté de Guillaume; et le prince de Condé, voyant s'épuiser ses ressources, renonce à forcer le passage. Une fois de plus, il modifie son plan, improvise une nouvelle tactique. A droite et sur le centre, il ne veut que contenir l'ennemi, empêcher ses progrès. Il se rejette à gauche, et c'est là qu'il tentera de porter le coup décisif. A Luxembourg le soin de garder la ravine, de fermer toute issue au corps de Chavagnac. Besogne ingrate s'il en fût, et — quelle que soit la trempe des âmes — épreuve redoutable entre toutes! Depuis cinq heures de relevée jusqu'à minuit passé, il va falloir demeurer immobiles sous une fusillade continuelle, sous une grêle de mitrailles, sous une avalanche de boulets, qui renversent des files entières, tracent des sillons sanglants dans les rangs sans cesse refermés. Rester sur place, ne pas reculer d'une semelle, c'est la consigne de Condé, celle que le duc de Luxembourg impose à ses soldats d'élite, et qu'ils subissent avec une merveilleuse constance. Charles de Sévigné fut du nombre de ces héros, et l'un des plus stoïques : « C'est un miracle, écrit sa mère à Bussy-Rabutin[1], que mon fils en soit revenu, aussi bien que les quatre escadrons de la Maison du Roi, qui furent postés huit heures durant à la

1. Lettre du 5 septembre 1674. — Ed. Monmerqué.

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

portée du feu des ennemis, sans autre mouvement que celui de se presser à mesure qu'il y avait des gens tués. J'ai ouï dire que c'est une souffrance terrible que d'être ainsi exposés. » — « Qui a passé par là, lui répond Rabutin[1], a essuyé les plus grands périls de la guerre. Quand on affronte de la cavalerie ou de l'infanterie, l'action anime ; mais ici c'est de sang-froid que l'on est passé par les armes. » Dans le camp opposé, le comte de Chavagnac rend un égal hommage à ceux qu'on sacrifie pour le salut commun : « Je n'ai jamais vu, écrit-il[2], une fermeté pareille à celle des Français. Quelque fracas et quelques écarts que fît le canon dans leurs escadrons, je n'entendis jamais autre chose sinon : « Ce n'est rien, enfants, serrez ! » Et, dans le moment, ils remplissaient le rang que le boulet avait emporté. Je leur criai que « c'était quelque chose » ; on me répondit « qu'on aurait le soir sa revanche » ; et je leur répliquai « qu'ils prissent toujours cela en attendant ». On peut juger si nous étions près ! »

La nuit tomba, l'obscurité se fit, sans que l'ennemi se lassât de tirer, ni Luxembourg de conserver son poste. La fatigue, à la fin, mit un terme au combat ; d'un bout à l'autre de la ligne, les troupes des deux partis s'étendirent sur le sol et couchèrent sur leurs positions. Une heure plus tard, une vive alerte, une fusillade soudaine éclata parmi les ténèbres. La surprise provoqua une courte confusion, un semblant de panique ; les chevaux

1. 10 septembre. — *Correspondance de Bussy-Rabutin.*
2. *Mémoires* de Chavagnac.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

surtout s'effrayèrent, rompirent leurs liens et s'enfuirent au galop. Condé, Luxembourg, les autres généraux, rallièrent promptement les régiments, revinrent vers le champ de bataille. Ils le trouvèrent abandonné ; le prince d'Orange, profitant du tumulte, avait ordonné la retraite, et l'on voyait au loin s'éloigner les dernières colonnes. L'épuisement était tel qu'on n'essaya point la poursuite.

Le soleil, quand il reparut, éclaira d'effrayants tableaux. Sept mille Français, dix ou douze mille alliés, jonchaient le sol rougi ; le nombre des morts, assure-t-on, dépassait celui des blessés. Dans la Maison du Roi, la perte était extraordinaire ; des compagnies, des escadrons, furent entièrement détruits ; les chefs de corps, sauf un, furent tous tués ou blessés. Comme ces magnifiques régiments comptaient l'élite de la noblesse de France, à la Cour et dans les provinces toutes les vieilles familles furent en deuil. « Sans le *Te Deum* et quelques drapeaux à Notre-Dame, s'écrie madame de Sévigné, nous croirions avoir perdu le combat ! » Dans les deux camps, au reste, on disputa longtemps pour savoir laquelle des armées avait remporté la victoire, laquelle du moins s'était retirée la première. Guillaume, dans ses gazettes comme dans ses rapports aux États, s'attribua l'honneur du succès, sans se priver d'y consigner les moins vraisemblables détails. On y put lire, entre autres inventions, qu'au dernier engagement « les ducs d'Enghien et de Luxembourg avaient été tués tous les deux, de la main du comte de Mérode[1] ». De telles fables suffisent à juger la

1. *Gazette* de 1674. — Lettre de La Haye.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

rodomontade. Un fait bien plus certain est que Condé, le lendemain de l'affaire, envoyait aux frontières de France trois mille cinq cents prisonniers et cent sept étendards ; tandis que les alliés, suivant leur propre aveu, n'avaient nuls trophées à produire[1]. En cette contestation oiseuse, le vrai mot fut dit, semble-t-il, par le poète Benserade, écrivant au comte de Bussy[2] : « Que dites-vous du combat de Séneffe? Pour moi, je crois que, si l'on estimait la gloire par la cherté, comme l'on estime les étoffes, celle que vient d'acquérir M. le Prince est l'une des plus belles du monde, car elle coûte extrêmement ! »

Bien que le duc de Luxembourg n'eût, en cette terrible bataille, servi que comme auxiliaire de Condé, sa conduite habile, sa vigueur, contribuèrent puissamment à grandir sa réputation. M. le Prince tout le premier, dans ses propos comme dans ses lettres, rendit à son lieutenant un éclatant hommage. Le Roi, trois jours après, lui voulut écrire de sa main : « Mon cousin, lui dit-il[3], j'ai été bien aise de trouver dans votre lettre la confirmation des louanges que chacun donne à mes gardes, pour avoir signalé leur valeur au combat de Séneffe. Vous aurez vu mes ordres pour les remettre en état de servir ; je vous en recommande l'exécution ; et, pour ce qui est de l'estime que vous me demandez, vous

1. Les gazettes hollandaises parlent de trois étendards, et ajoutent que leurs troupes, n'ayant point voulu faire de quartier, ne purent point amener de prisonniers.

2. 2 septembre 1674. — *Correspondance de Bussy-Rabutin*.

3. Lettre du 23 août 1674. — *Œuvres de Louis XIV*, t. III.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'avez trop bien méritée en plusieurs occasions et notamment en cette dernière action, pour vous la pouvoir refuser... » Louvois lui-même, mettant de côté sa rancune, crut devoir le féliciter « de la gloire qu'il s'était acquise » et l'assurer de la « grande part » qu'il prenait aux éloges dont le comblait d'une seule voix toute l'armée[1].

La fin de la campagne ne fut qu'une suite de marches compliquées, de manœuvres savantes, tantôt pour couvrir la frontière, tantôt pour protéger les citadelles de Flandre. Luxembourg y demeure le bras droit de Condé. Il est à ses côtés lors du secours d'Oudenarde[2], investie par le prince d'Orange, débloquée par une pointe audacieuse de Condé; à ses côtés encore[3] lorsque, au lendemain de cet exploit, l'armée française, rangée sur la rive de l'Escaut, offre la bataille aux alliés, les canonne une soirée entière, sans les pouvoir décider au combat. Et quand, las d'efforts inutiles, les coalisés se séparent, peu satisfaits les uns des autres, pour retourner chacun chez soi, c'est en compagnie de Condé que Luxembourg quitte ce pays de Flandre, où il ne reviendra que général en chef et qui sera témoin un jour de ses plus éclatants succès.

1. Louvois à Luxembourg, 1er octobre 1674. — Arch. de la Guerre, t. 381.

2. Le 20 septembre 1674.

3. Louvois à Luxembourg, 1er octobre 1674. — Arch. de la Guerre, t. 381.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE XII

Lassitude générale de l'Europe. — Avances de Louis XIV au prince d'Orange. — Obstination de ce dernier à continuer la guerre. — Ouverture de la campagne. — Mort de Turenne. — Luxembourg est fait maréchal de France et commandant en chef de l'armée de Flandre. — Sentiments du public. — Joie du nouveau maréchal. — Son désir ardent de faire parler de lui. — Attitude expectante que lui impose Louvois. — Défaite de Créqui à Konz-Saarbrück. — Le Roi et Louvois redoublent de prudence. — « Partie de barres » entre Luxembourg et le prince d'Orange. — Débuts militaires de Villars. — Habile stratégie de Luxembourg. — Guillaume d'Orange renonce à la partie. — Séparation des armées. — Luxembourg mal satisfait de sa première campagne.

La journée de Séneffe semble avoir, dans l'esprit du Roi, rétabli les affaires du duc de Luxembourg. Du moins est-il mieux en Cour que jamais. Son nom paraît dans toutes les fêtes, dans tous les déplacements royaux; s'il y manque, par hasard, le maître réclame sa présence: « Le Roi, lui écrit Louvois[1], m'ayant demandé le jour précisément que vous serez de retour, je lui ai dit que je n'en savais rien et que je m'en informerais. Je vous

1. 3 mai 1675. — Arch. de la Guerre, t. 425.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

prie de me le mander sur l'heure. » Le comte de Clermont, son beau-père, étant mort sur ces entrefaites, la Reine, faveur insigne, rend visite en personne à la duchesse de Luxembourg, et lui témoigne « la grande part qu'elle a prise à son déplaisir[1] ». Il faut, toutefois, se contenter de ces marques d'égards et de ces attentions courtoises ; rien ne permet encore d'espérer des « grâces » plus solides. « On parle fort de faire trois maréchaux de France, écrit l'évêque de Verdun à Bussy : MM. de Luxembourg, de Duras et de Rochefort. On dit qu'ils ont parole de l'être cet hiver. » — « Je crois bien, lui répond judicieusement Bussy, que MM. de Luxembourg, de Duras et de Rochefort pourraient être maréchaux de France cet hiver; mais je ne pense pas qu'ils en aient parole. Ce n'est pas la manière du Roi que d'en donner pour ces choses-là[2]. » Bussy est dans le vrai; le Roi n'a fait nulle promesse de ce genre; il faudra, pour le décider, un tragique événement. La campagne, prête à s'ouvrir, va retrouver le duc de Luxembourg simple lieutenant-général, « confondu — comme il dit — avec ses camarades », n'ayant même pas la perspective de commander « un corps séparé ».

On avait pu croire un moment, au début de l'année nouvelle, que la lassitude générale amènerait la fin du conflit qui mettait les nations aux prises. Tous les peuples souhaitaient la paix ; chacun accusait son voisin d'être l'obstacle à son rétablissement. « N'est-ce pas une

1. *Gazette* de 1675.
2. 26 et 30 novembre 1674. — *Correspondance de Bussy-Rabutin.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

chose pitoyable, gémit le palatin du Rhin[1], que, parce que l'Espagne et la France ne veulent point de paix, il faille que l'Allemagne leur fournisse jusqu'à la moelle?» Il s'élève amèrement contre la conduite des alliés, « qui aiment mieux se chauffer du bois de l'Allemagne et manger leurs amis », que d'accepter fût-ce une trêve temporaire. « Il semble, s'écrie-t-il, que l'on veuille nous faire mourir de faim, ruiner le Palatinat et tout le voisinage! On ferait bien mieux, à mon petit avis, de faire des propositions plausibles et raisonnables pour une prompte paix. » Le sentiment est le même en Hollande: « On y souhaite fort la paix », constate la duchesse de Hanovre; elle énumère les innombrables maux qui, depuis tant d'années, accablent les Provinces-Unies, engendrent la misère où régnaient l'abondance et la prospérité; et elle dépeint la République comme acculée à ses dernières ressources. La France elle-même, toute victorieuse qu'elle est, désire au fond l'accommodement. Après Séneffe, et dans l'hiver qui suit, certaines avances secrètes sont faites au prince d'Orange pour tenter de le détacher de la coalition. Louvois recommande à d'Estrades de ne pas lui fermer « tous les chemins de pouvoir revenir au Roi[2] », de lui proposer au besoin la reconnaissance officielle du stathoudérat héréditaire, de faire même briller à ses yeux l'espoir d'une alliance personnelle avec la maison de Bourbon, en épousant mademoiselle de Blois, la fille de Louis XIV et de la duchesse de La Vallière.

1. Charles-Louis, Électeur du Rhin. — *Corr. de la duchesse Sophie de Hanovre*, passim.

2. 20 mars 1675. — Arch. de la Guerre, t. 432.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Lorsque le stathouder tombe malade en avril, le Roi quotidiennement fait prendre de ses nouvelles, le félicite ensuite de son rétablissement : « La conduite qu'il a tenue depuis quelques années, écrit Louvois au comte d'Estrades[1], n'ayant point étouffé les sentiments d'amitié que Sa Majesté a toujours eus pour lui, Elle a été fort en peine des premières nouvelles qu'Elle avait eues de son indisposition, et a été informée avec beaucoup de plaisir de sa convalescence. »

Ni ces bons procédés, ni les soupirs de ses alliés, ni les vœux secrets de son peuple, rien ne détourne de son but le prince qui s'est posé en libérateur de l'Europe ; tout glisse, sans y faire impression, sur son âme implacable. « Le prince d'Orange, dit encore Sophie de Hanovre[2], est fort résolu de continuer la guerre jusqu'à ce que l'Europe soit tout à fait purgée des Français. » Les yeux fixés sur cet objet, il suit imperturbablement la voie qu'il s'est tracée ; et la Hollande, si malheureuse, si épuisée qu'elle soit, n'abandonnera pas en chemin l'homme pour qui elle s'est prise d'une singulière tendresse : « Ils ont (en Hollande) une passion insensée pour le prince d'Orange ; ils baisent le lieu par où il passe, et le cheval sur lequel il monte. Les gens de condition eux-mêmes en disent tout le bien imaginable[3]. » C'est donc à bref délai le recommencement de la lutte ; et, si les peuples en gémissent, si les souverains pour la plupart ne s'y

1. 13 avril 1675. — Arch. de la Guerre, t. 433.
2. Décembre 1674. — *Corr. avec le Palatin du Rhin.*
3. *Ibid.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

soumettent qu'à contre-cœur, les hommes de guerre, les grands seigneurs, tous ceux qui, par métier ou par héréditaire instinct, aiment la guerre de passion comme le plus noble et le plus excitant des jeux, laissent éclater une joie naïvement égoïste : « Je suis ravi des apparences que je vois à une longue guerre, écrit du fond de son exil le comte de Bussy-Rabutin[1]. Assurément elle sera cruelle, et remplie de beaucoup d'événements. C'est ce qu'il nous faut... car nous nous ennuyons quand la scène languit. »

La campagne de 1675 semble d'abord devoir reprendre la partie au point exact où l'a laissée la saison précédente. Turenne, sur la frontière d'Alsace, combattra les troupes impériales conduites par Montecuccolli. M. le Prince, en Flandre, fera tête aux armées d'Espagne et de Hollande, commandées par le prince d'Orange. La seule variante est que le Roi sera cette fois aux côtés de Condé, prendra sa part de gloire et de danger. Louis XIV, le 18 mai, arrive sur les bords de la Sambre, suivi du fastueux appareil dont, en guerre autant qu'en voyage, il n'aime guère à se séparer. Toute une pléiade de généraux compose son état-major. Luxembourg est du nombre, mais sans titre officiel, sans fonction définie. A peine de loin en loin trouve-t-il une occasion de signaler son zèle en quelque mission temporaire ; comme après la prise de Limbourg, où il surveille avec la cavalerie les mouvements de l'armée hollandaise, tandis que le Roi et Condé poursuivent lentement la guerre de sièges. C'est à peu près le seul service qu'il ait à rendre en cette

1. Lettre du 27 février 1675, *passim*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

période. Enfin, le 17 juillet, le Roi, chargé, disent les flatteurs, d'une « moisson de lauriers », se décide à quitter l'armée. Condé reprend, avec le commandement en chef, sa liberté d'allures: il lui reste quarante mille hommes ; Luxembourg, hâtivement appelé, redevient son premier lieutenant. La campagne sérieuse est sur le point de commencer...

Quand tout est prêt pour l'offensive, éclate le coup de canon de Salzbach[1]. Turenne n'est plus ; la France et l'armée sont en deuil. Partout où l'on se bat, sur toutes les frontières du royaume, en Flandre aussi bien qu'en Alsace, les plans sont bouleversés, les commandements intervertis. Un homme a disparu ; tout a changé de face.

La lugubre nouvelle ne parvint à Paris que le 29 juillet. Le lendemain même, une ordonnance du Roi nommait huit maréchaux de France, parmi lesquels le duc de Luxembourg. Un autre décret du même jour désignait le prince de Condé pour remplacer Turenne à la tête de l'armée d'Allemagne, envoyait Luxembourg en Flandre à la place du prince de Condé. « Sa Majesté, lit-on dans les lettres patentes[2], ayant résolu, sur l'occasion du décès naguère arrivé de feu M. le vicomte de Turenne, d'envoyer en Allemagne M. le prince de Condé pour commander en chef l'armée qui était sous la charge dudit sieur vicomte de Turenne, et étant nécessaire en même temps de pourvoir au commandement de

1. 27 juillet 1675.
2. Ordonnance du 30 juillet 1675. — Arch. de Chantilly.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

son armée en Flandre, Sa Majesté, ayant jeté les yeux pour cette fin sur la personne du sieur duc de Luxembourg, pair et maréchal de France, en la valeur, capacité et expérience en la guerre duquel Elle a toute confiance, ordonne et enjoint très expressément aux maréchaux de camp, et autres officiers-généraux et majors-généraux dans ladite armée, de reconnaître ledit sieur duc de Luxembourg en qualité de son lieutenant-général commandant en chef ladite armée de Flandre, et lui obéir et entendre en toutes les choses qu'il leur commandera et ordonnera pour le service de Sa Majesté sans difficulté, et ce, en attendant que le pouvoir que Sa Majesté lui en fera expédier et sceller du grand sceau lui puisse être envoyé. »

Ces nominations, ces changements, tout ce chassé-croisé, ne pouvaient manquer d'exciter un vif émoi dans le public, déjà si fortement secoué par la mort du grand homme de guerre. On commentait surtout le nombre inusité des nouveaux maréchaux [1] : « C'est la monnaie de M. de Turenne », disait madame Cornuel avec moins de justice que d'esprit. Bussy, mordu de jalousie en voyant l'avancement de ses compagnons d'armes, donnait libre cours à sa bile : « Revenons aux huit maréchaux, écrit-il avec amertume [2]. En 1668, on en fit trois ; et ce nombre étonna tout le monde. En voilà huit aujourd'hui qu'on vient de faire ; je ne doute pas que la sur-

1. Les sept autres, outre Luxembourg, étaient les ducs de Navailles, de Duras, de Vivonne et de La Feuillade, les comtes d'Estrades et de Schomberg, et le marquis de Rochefort.

2. Lettre du 6 août 1675. — *Correspondance de Bussy-Rabutin.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

prise publique ne soit extrême. Pour peu qu'on augmente la première promotion qu'on en fera, ce seront véritablement des maréchaux à la douzaine ! » Certains noms provoquaient les plus vertes critiques, celui surtout du marquis de Rochefort, dont on rappelait la faute au début de cette guerre. On le savait favori de Louvois, qui voulant, disait-on, lui faire obtenir le bâton, n'avait trouvé d'autre moyen que de nommer les sept plus anciens que lui dans leur grade. « Les autres lui doivent un remerciement ! » s'écrie madame de Sévigné ; et elle cite avec complaisance le billet insolent que le comte de Gramont, « qui est en possession de dire toutes choses sans qu'on ose s'en fâcher », vient d'écrire à Rochefort au lendemain de la promotion :

« Monseigneur,

» La faveur l'a pu faire autant que le mérite. Monseigneur, je suis votre très humble serviteur.

» LE COMTE DE GRAMONT [1]. »

Luxembourg ne court nul danger d'être discuté de la sorte. Qu'on soit ou non de ses amis, nul ne conteste sa valeur, l'éclat de ses services ; bien loin de lui reprocher le bâton, l'on est plutôt surpris qu'il l'ait reçu si tard. Personne non plus — sauf un intéressé, le maréchal d'Humières [2], qui, se jugeant frustré, s'épanche en

1. Lettres des 31 juillet et 6 août 1675. — Ed. Monmerqué.

2. Il visait de longue date le commandement de l'armée de Flandre, et se plaignit vivement à Louvois du passe-droit dont il se prétendait victime. — Lettre du 3 août 1675. Arch. de la Guerre, t. 451.

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

plaintes amères — ne s'étonne qu'il recueille l'héritage de M. le Prince. L'armée de Flandre approuve ouvertement ce choix ; l'arrivée d'un tel chef peut seule atténuer le chagrin que cause le départ de Condé. « Mon fils me mande, écrit madame de Sévigné[1], que la désolation de son armée lui fait comprendre l'excès de celle d'Allemagne, qu'ils sont pourtant heureux qu'on leur laisse M. de Luxembourg en leur ôtant M. le Prince. Il me prie d'écrire à ce nouveau général. »

Quant à la joie du maréchal, elle est ce qu'on attend de cette âme ambitieuse. Elle déborde dans ses discours, dans tout ce qui sort de sa plume. Elle perce à travers les formules d'humilité et de reconnaissance qu'exige la courtoisie cérémonieuse du temps. « J'apprends, monsieur, par votre courrier, écrit-il à Louvois[2], la grâce que le Roi vient de me faire. Je sais bien que je ne l'ai jamais méritée, mais je voudrais bien aussi ne pas m'en rendre indigne. Cependant l'importance de l'emploi que Sa Majesté me confie me paraît beaucoup au-dessus de mes forces. Il faisait faire des réflexions à M. le Prince ; jugez de l'état où il me doit mettre. Il n'avait pas besoin de conseils, et je serai peu assisté. Le Roi pouvait se reposer sur lui de tous les partis qu'il y aurait eu à prendre, et mon peu de capacité ne me fera peut-être pas discerner le meilleur. Dans une aussi grande étendue que celle de la mer à la Meuse, je pourrais faire bien des

1. Lettre du 7 août à madame de Grignan, *loc. cit.*

2. Lettre du 1er août, du camp de Brugelette. — Arch. de la Guerre, t. 443.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

fausses démarches, si vous ne me les prescriviez de la part du Roi, et si je ne savais ce que j'aurai à faire à tous événements... Je vous demande une prompte réponse afin que je ne fasse rien de mal à propos, et ne me rende point indigne de l'honneur que le Roi vient de me faire. Je le dois tout entier à l'extrême bonté de Sa Majesté, à laquelle je suis fort persuadé que vous avez ajouté vos bons offices, dont vous voulez bien que je vous remercie, en vous assurant... »

C'est là le style officiel, le ton respectueux et gourmé du soldat qui s'adresse à son supérieur hiérarchique. Mais si l'on veut connaître l'homme dans son abandon familier, il faut lire cet autre billet [1], écrit deux jours plus tard au même correspondant, au sujet d'un petit conflit concernant la terre de Ligny : « Je sommes pauvres, monsieur, mais j'avons de l'honneur ; et je le fesons consister en deux choses : l'une, que Ligny soit toujours détaché de ce qui se fera pour le Barrois, de peur, s'il en était autrement, que cela ne donnât atteinte à nos droits en cas qu'un jour nous eussions à démêler avec le Lorrain. Notre autre point d'honneur consiste en ce que nous voudrions ne donner guère d'argent. Voilà grossièrement le sujet de la pièce pour laquelle on me chante pouille dans ma famille, disant que, si je vous avais parlé, tout aurait été bien mieux. Et, si vous ne faisiez rien en ce rencontre, je serais brouillé à jamais avec madame de Luxembourg, qui a sucé avec le lait, dans

1. Luxembourg à Louvois, 3 août 1675. — Arch. de la Guerre, 451.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Ligny, un esprit d'indépendance pour M. de Lorraine, et qui ne peut souffrir qu'on y porte atteinte. Je vous envoie un mémoire qui vous informera de nos droits. Vous feriez bien de ne pas le lire, et vous feriez mieux encore d'ordonner que tout ce qu'il contient soit exécuté. Autrement, je veux bien que vous sachiez que j'aurai mille sujets de me plaindre de vous ; et je dirai que vous ne m'avez fait que du mal toute votre vie, que vous avez fait le diable à quatre pour que je ne fusse pas maréchal de France, et qu'enfin c'est vous qui êtes cause que je ne commande point l'armée du Roi ! Qu'est-ce que le monde dira de vous, quand l'on saura que vous en avez usé ainsi, durant que je vous croyais de mes amis et que je faisais profession d'être autant votre serviteur que personne? » Tel est bien le vrai Luxembourg, avec son tour d'esprit vif, flatteur, sarcastique, passé maître dans l'art mondain d'implorer une faveur en raillant celui qui la donne, de relever d'une saveur d'ironie la fadeur d'un remerciement.

L'armée dont Luxembourg prenait la direction, quoiqu'on en eût fait quelques détachements, comptait encore quarante mille hommes, instruits, exercés et solides. Le maréchal, dès le début, en rend bon témoignage : « Vous aurez su, monsieur[1], par M. le Prince lui-même, qu'il partit hier pour obéir aux ordres de Sa Majesté, et qu'il a affaibli cette armée, bien moins par les troupes qu'il a emmenées que par son absence. Elle ne laisse pas d'être

1. Luxembourg à Louvois, 3 août. — Arch. de la Guerre, t. 448.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

belle et bonne ; et, s'il y manque quelque chose, ce n'est qu'une seule, dont je n'oserais dire mon avis par la bonne opinion et le respect que j'ai pour les choix du Roi — que je tiens pour plus infaillible que le pape — et parce que j'ai lieu de croire que vous ne lui avez rien représenté contre ses sentiments. Vous voyez bien que cela ne peut regarder que celui qui la commande. A cela près, j'ai très bonne opinion du reste. » Il n'éprouve donc, malgré sa modestie, aucune grave inquiétude des desseins de Guillaume d'Orange, et il le déclare sans détour : « L'armée ennemie est pourtant forte. Il y est venu quelque canaille de Hollande, et l'on dit que l'on y en attend encore. Tout cela ne me fera pas tourner ma méchante cervelle, et eussent-ils encore plus de monde, il n'est pas possible qu'il nous mésarrive[1]. » Cette sécurité néanmoins ne saurait lui suffire. La défensive et l'inaction n'ont jamais été de son goût : il brûle d'inaugurer son commandement en chef par quelque exploit « qui fasse parler de lui », et « les mains lui démangent » — comme dit, en tremblant pour son fils, madame de Sévigné — d'utiliser l'excellent instrument dont il a reçu le dépôt. Bussy, qui le connaît, partage l'avis de la marquise : « Ne croyez pas[2] M. de Sévigné plus en sûreté avec M. de Luxembourg qu'avec M. le Prince. Ce nouveau maréchal est aussi désireux de gloire que s'il était encore à parvenir. »

Mais Louvois ni le Roi n'entendent de cette oreille ;

1. 3 août. — *Loc. cit.*

2. Lettre du 11 août 1675. — *Correspondance de Bussy-Rabutin.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

les lettres de la Cour prescrivent, tout au contraire, de ne « rien hasarder », de s'en tenir purement à la conservation des postes conquis par nos armes. Dans un seul cas, peu vraisemblable, on aurait licence d'entreprendre : ce serait si le prince d'Orange, laissant les Espagnols en Flandre, voulait attaquer seul quelque place de la Meuse; mais comme ce serait, dit Louvois, « la ruine de sa fortune », il est fort douteux qu'il s'expose à « un si méchant événement[1] ». En fait, c'est l'immobilité forcée pour une période indéfinie. Adieu les rêves de gloire, les ambitieux desseins! Et la réponse de Luxembourg aux prescriptions ministérielles dissimule mal sa déception : « Puisque vous voulez, monsieur, qu'on vous écrive, on le fera; mais pour des nouvelles, vous n'en aurez assurément point. Si les choses ne changent, j'ai peur que les ennemis ne nous donnent point d'occasion de vous en mander, et que, durant que les armées du Roi font ailleurs le diable à quatre, nous ne demeurions ici fort tranquilles... Si vous me demandez mon avis sur ce que les ennemis pourraient faire, la réponse sera laconique : *Rien*. Et je pense que vous la trouverez véritable[2]. » Cependant il gardait quelque espoir de fléchir, avant la fin de la saison, la rigueur de ces instructions, quand il survint un événement dont, dans les premiers jours, nul ne pouvait prévoir les suites.

1. Lettres de Louvois à Luxembourg des 5 et 10 août 1675. — Arch. de la Guerre, t. 434.

2. 10 août. — Arch. de la Guerre, t. 443. — « Un bien honnête homme d'espion, dit plus loin Luxembourg, a cru m'apprendre aujourd'hui des nouvelles considérables, en me disant que les ennemis assiégeraient Courtrai, Oudenarde, Charleroi ou Le Quesnoy. Vous pensez bien que je ne lui ai pas payé son voyage. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

« Je vous dépêche ce courrier, lui écrivait Louvois[1], pour vous informer de la nouvelle que le Roi vient d'apprendre, de la défaite entière de l'armée commandée par le maréchal de Créqui. Et comme apparemment le Roi sera obligé de faire faire quelque détachement considérable de Flandre pour empêcher que les ennemis n'accablent l'armée commandée par M. le Prince, il sera bon que, par retour de ce courrier, vous mandiez au Roi ce que vous croyez que l'on pourrait faire en Flandre après avoir fait un grand détachement pour l'Allemagne, c'est-à-dire en quelle posture vous estimez que l'on se pourrait mettre pour empêcher le prince d'Orange de rien faire de bien considérable avant la fin de la campagne. »

Cette défaite dont parlait Louvois était l'affaire de Konz-Saarbrück. Créqui, qui commandait l'armée d'Allemagne en attendant la venue de Condé, désireux, comme il le confesse, « de s'embarquer dans quelque grande affaire », s'était pressé de se porter vers Trèves, qu'assiégeait le duc de Lorraine. Sa tentative pour débloquer la place avait échoué sur tous les points. Ses troupes, mal engagées, avaient été mises en déroute; nous avions perdu deux mille hommes, l'artillerie, les bagages et tous les magasins. Les premières nouvelles que l'on eut donnaient même à prévoir un plus complet désastre, et l'impression en France fut hors de proportion avec l'importance de l'échec. C'était, depuis bien des années, le seul vrai revers de nos armes : « Vous aurez été

1. Lettre du 13 août. — Arch. de la Guerre, t. 434.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

bien étonnée, écrivait à sa fille madame de Sévigné[1], de voir une petite déroute de notre côté; vous n'en avez jamais vue depuis que vous êtes au monde. » Le Roi ne cherchait guère à cacher son dépit. Un de ses familiers prétendant qu'après tout c'était une assez mince affaire, il répondit sèchement « qu'il haïssait ces manières, que c'était une défaite très complète ». Comme un autre excusait l'imprudence de Créqui, il convint sans difficulté que « c'était un très brave homme », mais « ce qui est désagréable, ajouta-t-il, c'est que mes troupes ont été battues par des gens qui n'ont jamais joué qu'à la bassette[2] ». Pourtant, avec sa mesure habituelle, il refusait d'accabler le vaincu; quelqu'un disant autour de lui, avec l'intention de lui plaire : « Mais pourquoi le maréchal de Créqui donna-t-il la bataille? » le Roi cita fort à propos, assure madame de Sévigné, « un vieux conte du duc de Weimar », lequel, après la mort du roi Gustave-Adolphe, prit le commandement des Suédois, engagea la bataille, et la perdit radicalement : « Monsieur, lui demandait le vieux marquis de Parabère, pourquoi la donniez-vous? — Monsieur, répondit-il, c'est que je croyais la gagner. »

Les détails ultérieurs atténuèrent la portée du revers de Créqui. Une seconde lettre de Louvois informa Luxembourg que, la défaite de son collègue étant « bien moins considérable qu'on n'avait cru d'abord, » il était sans objet qu'il détachât des troupes pour les expédier en

1. Lettre du 26 août 1675. — Ed. Monmerqué.
2. Lettre de madame de Sévigné du 19 août 1675.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Allemagne[1] ; et le maréchal espéra qu'il lui serait permis de venger cet échec : « Je me flatte, répondit-il, qu'on ne me laissera pas en état ni en lieu à ne pouvoir rien faire. Je me trouve à la tête d'une armée avec laquelle on pourrait essayer de mériter l'estime de Sa Majesté. Je ne demande qu'à ne pas demeurer inutile, et j'espère que vous en parlerez au Roi dans ces termes... Je supplie, reprend-il encore, Sa Majesté de s'en reposer sur moi ; je ne ferai rien étourdiment, et peut-être n'agirai-je pas tout à fait sottement... Si l'on allait aux ennemis, je croirais, à moins d'un grand malheur, pouvoir répondre de les battre[2]. » Le ministre et le Roi restèrent inexorables. La défiance excitée par la défaite de Konz-Saarbrück — suivie de près par la perte de Trèves — les ancra davantage dans une politique de prudence. Ni l'un ni l'autre ne voulut, jusqu'au terme de la campagne, admettre autre attitude que la plus stricte défensive. A Condé en Alsace de même qu'à Luxembourg en Flandre, ils envoyèrent des ordres identiques : prévenir les attaques de l'ennemi, surveiller ses mouvements, protéger les frontières de France, les places occupées en dehors, n'accepter jamais de rencontre qu'avec « quasi certitude de succès[3] ». C'est le refrain constant de toutes les lettres de Louvois. Avec des adversaires tels que Montecuccolli

1. 18 août. — Arch. de la Guerre, t. 434.

2. Lettres des 15, 21, 24 août. — Arch. de la Guerre, t. 443-444.

3. Lettres de Louvois à Luxembourg et à Condé, d'août et septembre 1675. — Arch. de la Guerre, t. 444-445. — *Mémoires* de Villars, de Temple, etc.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

et que Guillaume d'Orange, assagis l'un par les années, l'autre par le malheur, ces injonctions équivalaient à l'interdiction de combattre. Ce fut ainsi que le comprirent les généraux des armées de Flandre et d'Allemagne. Bon gré mal gré, tous les deux s'y soumirent, tous les deux jouèrent la même partie, l'un contre le stathouder, l'autre contre le chef de l'armée impériale. Tous les deux également réussirent dans leur tâche.

Mais combien différent est leur état d'esprit ! Condé, vieilli, malade et rassasié de gloire, se résigne en somme assez vite au rôle, nouveau pour lui, de temporisateur. Comme il a hérité de l'emploi de Turenne, il lui emprunte aussi ses procédés de guerre ; sa merveilleuse souplesse se plie avec rapidité à cette méthode prudente, si différente pourtant des grands coups audacieux qui ont fait sa fortune ; et les talents qu'il déploiera dans cette seconde manière ne pourront qu'ajouter à l'éclat de son nom. Il en est autrement pour son ancien lieutenant, son émule aujourd'hui, demain son successeur. Jeune encore et récent dans son grand commandement, Luxembourg jusqu'ici, pour la masse du public, a surtout le renom d'un merveilleux chef d'avant-garde, d'un homme de coups de main, unique pour diriger une charge au moment décisif, pour se risquer dans une expédition dangereuse et se tirer d'affaire à force de hardiesse et de dextérité. Seuls quelques connaisseurs, quelques vieux praticiens, soupçonnent et apprécient ses puissantes qualités tactiques. Aussi brûle-t-il de l'impatient désir de se révéler aux premiers et de donner raison aux autres. Il sait que, de toutes parts, on a les yeux fixés sur lui,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

qu'on attend de lui « quelque chose ». Il prévoit les critiques, peut-être les brocards, que lui vaudra l'apparente inertie où ses instructions le réduisent, et son orgueil se cabre à cette pensée : « Du tempérament dont je suis, confesse-t-il sans détour, un petit reproche m'est plus insupportable que toutes les louanges ne me peuvent faire de plaisir[1]. » Autant que les railleries de ses compatriotes, il ressent les fanfaronnades, les bravades de son adversaire, et Louvois sur ce point lui fait justement la morale : « Vous devez vous mettre peu en peine de ce que les ennemis publient dans leurs gazettes. Si, pour la commodité des fourrages, vous êtes obligé de décamper, il est bien plus important de conserver les troupes du Roi, en ne leur faisant pas faire de fatigues extraordinaires, que d'ôter le plaisir à M. le prince d'Orange de faire imprimer que son approche vous a fait décamper[2]. »

Ces ennuis, ces blessures d'orgueil ne font d'ailleurs point tort à sa lucidité d'esprit. Il mène en joueur habile, si fastidieuse qu'elle soit, la partie stratégique contre le stathouder. La fin d'août, les mois de septembre et d'octobre s'écoulent presque entièrement en marches, en manœuvres, Guillaume changeant perpétuellement de camp, multipliant les feintes, toujours, croirait-on, à la veille de fondre sur son ennemi ou de mettre le siège sous les murs d'une grande ville ; Luxembourg le suivant de près, parfois « à une journée de marche », épiant tous ses mouvements, déjouant tous ses calculs, et « choisis-

1. Lettre du 18 août. — Arch. de la Guerre, t. 443.
2. 27 août. — Arch. de la Guerre, t. 434.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sant si bien ses postes qu'il couvrait toujours les places du Roi sans se commettre[1] ». C'est Villars[2] qui lui rend ce dernier témoignage, et Villars parle *de visu*. Le futur vainqueur de Denain, novice dans le métier, faisait alors ses débuts militaires sous les ordres de Luxembourg. Le maréchal remarqua vite l'intelligence, le mérite du jeune officier ; il lui confia la direction d'un de ces détachements de cavalerie légère qui avaient pour mission de harceler l'ennemi, de décimer ses fourrageurs, d'enlever ses avant-postes. Villars, au cours d'une de ces expéditions, eut l'adresse de surprendre, avec quelques centaines de chevaux, un gros parti des troupes du prince d'Orange; il les mit en déroute, arracha leur butin, ramena de nombreux prisonniers. Ce fut l'une des seules vives actions de toute cette languissante campagne. Quand Villars regagna le camp, Luxembourg venait justement de clore ses dépêches à Louvois ; mais il voulut sur l'heure écrire lui-même au Roi pour lui conter ce coup de main et payer à son aide de camp un tribut d'éloges mérités[3]. Sans doute est-ce à cette occasion que, pour la première fois, fut attirée l'attention du Grand Roi sur celui qui, trente ans plus tard, recevra lui aussi le commandement de ses armées et sauvera, au déclin du règne, l'intégrité du territoire et l'honneur des armes françaises.

Il n'est ni de mon plan ni de ma compétence d'entrer dans le détail technique des opérations sans combat de

1. *Mémoires* de Villars, publiés par M. le marquis de Vogüé, t. 1.

2. L.-Hector, duc de Villars, né en 1653, maréchal de France en 1702, mort à Turin en 1734.

3. *Mémoires* de Villars, t. Ier, p. 25-27.

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Luxembourg et du stathouder de Hollande. Le premier se tint quelque temps dans le camp de Brugelette, fort près d'Ath et non loin de Mons. Il le quitta dans les premiers jours de septembre pour se rapprocher de Guillaume, dont les allures devenaient menaçantes. Les alliés, en effet, s'avançaient vers la Meuse ; le bruit courut — non sans fondement — qu'ils avaient l'intention de tenter un grand siège ; et la marquise de Sévigné recommença de trembler pour son fils : « On croit que le prince d'Orange veut reprendre Liège [1] ; je crains que M. de Luxembourg ne veuille l'empêcher... Cela me trouble pour mon pauvre Sévigné. » La nouvelle était vraie, l'inquiétude superflue. Le maréchal de Luxembourg, dès qu'il eut pénétré le projet de Guillaume, marcha dans la même direction et se posta sur la Méhaigne, barrant le chemin à l'ennemi et donnant, du même coup, la main au maréchal d'Estrades, qui commandait à Maëstricht. Ce fut assez pour couper court à l'entreprise du stathouder. Il s'arrêta tout net, et prit une autre route. Le jeu d'échecs recommença, sans qu'aucun des deux adversaires prît à l'autre une pièce essentielle. Parfois, dans ces opérations, les armées sont si proches que leurs chefs respectifs échangent des politesses et des conversations. Le 10 octobre, le prince de Vaudemont [2], général des troupes espagnoles, rendit visite à Luxembourg, auprès duquel naguère il avait fait

1. Lettre du 14 septembre 1675. — Ed. Monmerqué.

2. C'était le fils du duc Charles IV de Lorraine et de madame de Cantecroix. Il avait servi en 1668 aux côtés de Luxembourg dans la campagne de Franche-Comté, et se trouvait maintenant au service du roi d'Espagne.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

campagne. Ils évoquèrent, en vieux compagnons d'armes, souvenirs et impressions le plus amicalement du monde. Le prince de Vaudemont médit de Montecuccoli, dauba ses alliés les Allemands; Luxembourg l'exhorta à détacher les Espagnols de la coalition; après quoi les deux généraux retournèrent chacun dans son camp, prêts le lendemain à reprendre la lutte[1].

A part ces menus incidents, rien à glaner dans cette morne période. La correspondance se poursuit entre Luxembourg et Louvois, mais languissante, ennuyée, monotone, boudeuse de la part du premier, souvent grondeuse de la part du ministre. Que si pourtant Louvois, cédant à la vieille habitude, tente de ranimer l'entretien, par quelque quolibet dans le goût de jadis, il se heurte à un froid silence, et la plaisanterie fait long feu. Un *lapsus calami*, — un mot mis pour un autre dans une lettre du maréchal, — excite un jour la verve de Louvois: « Je vous dirai, lui écrit-il[2], que les paroisses marchent en front de *bannière* et que les troupes campent en front de *bandière*, afin que, quand vous aurez à mander que vous les avez fait camper en *front de bannière*, vous veuilliez bien le faire mettre en chiffre, et que les étrangers, ne connaissant pas l'ignorance de nos généraux, n'en deviennent pas plus difficiles dans les traités dont ils nous menacent cet hiver. » Luxembourg ne bronche pas sous la provocation et laisse tomber le trait sans prendre le soin d'y répondre. S'il sort des affaires de

1. Luxembourg à Louvois, lettres des 10 et 12 octobre 1675. — Arch. de la Guerre, t. 445.

2. 29 octobre. — Arch. de la Guerre, t. 434

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

service, il s'exprime sur un ton sérieux, désabusé, presque mélancolique : « Je vous serais obligé plus que de toute autre chose[1] si vous m'aimiez un peu comme vous faisiez autrefois. Mais, pour cela, il faudrait me *raimer*, voilà le vrai terme. » Reconnaît-on à cet accent le joûteur prompt à la riposte, le spirituel sceptique, le railleur mordant des bons jours ?

« Le prince d'Orange songe à s'aller coucher, écrit le 16 octobre madame de Sévigné, et j'espère votre frère. » Effectivement, à la fin dudit mois, désespérant de prendre au dépourvu son vigilant et actif adversaire, Guillaume remit au duc de Villa-Hermosa[2] le commandement de son armée, et partit pour La Haye. Il s'en fut, le 27, à l'assemblée des États Généraux, convoqués extraordinairement pour qu'il pût leur rendre ses comptes : « Il fit connaître que les généraux d'Espagne s'étaient toujours opposés au dessein que l'on avait de faire des sièges ou de hasarder un combat », et que, par suite, « son unique but » pendant toute la campagne avait été de « défendre le pays, de s'opposer à toutes les entreprises de l'ennemi, et de le fatiguer » par d'incessantes manœuvres[3]. Les États le complimentèrent, « le remercièrent des soins qu'il avait assumés pour les intérêts de la République ». Sur quoi, il prit congé et se rendit à Sœstdijk, « pour y jouir des divertissements de la chasse ».

1. 21 octobre. — Arch. de la Guerre, t. 445.

2. Lequel avait succédé au comte de Monterey, dans le poste de vice-roi des Pays-Bas et de gouverneur de Bruxelles.

3. *Gazette* de 1675. — Lettre de La Haye du 1er novembre.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

La même scène, presque trait pour trait, se répéta dans le camp opposé. Dès qu'il fut informé du départ de Guillaume, Luxembourg proposa de faire séparer son armée : « A quoi bon, disait-il, prolonger désormais une partie de barres » inutile, « ruiner » sans but les plus belles troupes du monde[1] ? Un court billet de Louis XIV y donna son assentiment : « Je trouve bon, ajoutait le Roi [2], qu'après avoir exécuté tout ce que vous savez de mes intentions, vous vous en reveniez auprès de moi, où je me réserve de vous témoigner la satisfaction qui me reste de tous les services que vous m'avez rendus. » Ainsi fut fait. Le 12 novembre, les corps répartis en quartiers, le maréchal arrivait à Versailles, où le Roi le félicitait d'avoir préservé ses frontières, déjoué les projets des alliés, et lassé leurs soldats par ses habiles manœuvres[3]. Le compliment reçu, il partait pour ses terres, s'en allait goûter à Ligny les mêmes plaisirs que Guillaume en Hollande.

Toutefois, malgré les éloges officiels et la conscience d'avoir rempli sa tâche, il est mal satisfait, déçu dans ses secrets espoirs. Les succès négatifs ne contentent point son ambition, et l'âpre désir de revanche qui gonfle sa poitrine contribuera sans nul doute à l'erreur qui, dans un prochain avenir, fera douter de son étoile et compromettra sa fortune.

1. Octobre 1675. — Arch. de la Guerre, t. 446.
2. 2 novembre. — Arch. de la Guerre, t. 435.
3. *Gazette* de 1675.

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE XIII

Retraite définitive de Condé. — Les candidats à sa succession. — Luxembourg nommé au commandement de l'armée d'Allemagne. — Danger de cet emploi. — Projet des Allemands sur Philisbourg. — Situation particulière de cette place de guerre — Une faute capitale de Rochefort aggrave encore la situation — Avertissements réitérés de Luxembourg. — Opiniâtreté de Louvois. — Succès de la campagne de Flandre. — Le Roi songe à prendre le commandement de l'armée d'Allemagne. — Luxembourg consulté à ce sujet. — Son opinion confirmée par l'affaire de la cense d'Urtebise — Courage personnel de Louis XIV. — Nécessité de renforcer puissamment l'armée d'Allemagne. — Mauvaise volonté de Louvois. — Comparaison des armées de Luxembourg et du duc de Lorraine. — Manœuvres de ce dernier pour empêcher la jonction du corps expédié de Flandre. — Combat de Saint-Jean-des-Choux. — Mort du comte de Hamilton. — Succès de la jonction des corps français. — Retraite des Impériaux sur Strasbourg. — Reproche fait à Luxembourg sur son immobilité à Saverne. — Investissement de Philisbourg. — Le Roi et Condé se résignent d'avance à la perte de la ville. — Luxembourg seul s'insurge contre cette nécessité.

La campagne de 1676 s'organisa plus tôt que de coutume. Dès le milieu de février, le plan en était arrêté, et l'on s'occupait de choisir des titulaires pour les grands commandements. Le canevas demeurait, dans les lignes essentielles, le même que l'année précédente : d'une part,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

poursuivre les conquêtes en Flandre et dans les Pays-Bas ; d'autre part, s'opposer, sur la frontière de l'Est, à l'armée impériale, et la retenir en Alsace sans qu'elle pût se rejoindre à celle du prince d'Orange. L'exécution de ce programme comportait deux grands corps principaux, l'un en Flandre et l'autre en Allemagne. Mais, quand on dut leur assigner des chefs, le choix, contre toute attente, fut long et laborieux. L'idée première de Louis XIV était de commander en Flandre, en s'adjoignant le duc de Luxembourg, et de confier à M. le Prince la défense de l'Alsace. Mais Condé, rongé par la goutte, à demi impotent, craignit de ne pouvoir suffire à la besogne et déclina le poids du commandement. Tout au plus, disait-il, eût-il pu s'en charger si l'on y associait son fils, le duc d'Enghien. Ni Louvois ni le Roi n'acceptèrent cette combinaison. Le premier n'aimait guère le fils du grand Condé ; et le second, jaloux de son autorité, tenait à ce que « toutes les grâces ne vinssent que de lui seul, sans qu'on les lui arrachât[1] ». Il fut donc résolu qu'on se passerait de M. le Prince, et sa succession fut ouverte.

Sitôt que se répandit la nouvelle, tous les maréchaux de France se mirent à l'envi sur les rangs. Lorges et Créqui surtout se distinguaient par leur ardeur. Il fallut expliquer à l'un que « le Roi l'aimait trop » pour supporter l'idée qu'il s'éloignât de sa personne, faire comprendre à Créqui qu'au lendemain même de Konz-Saarbrück une telle élévation serait peu goûtée du public.

1. Sandras de Courtilz, *Histoire de la guerre de Hollande.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Restait Schomberg, huguenot de religion et Allemand d'origine[1], peu propre, semblait-il, à mener une campagne contre les princes de l'Empire, dont plusieurs étaient ses parents, tous, ses coreligionnaires et ses compatriotes. D'autres encore, parmi les plus anciens, furent jugés notoirement inférieurs à la tâche. Louvois proposa Luxembourg, et le Roi l'agréa d'emblée. Le 21 février, une décision royale mettait le maréchal à la tête de l'armée d'Allemagne. Trois lieutenants-généraux, MM. de Choiseul, de Roze et de Maulevrier-Colbert, furent désignés pour servir sous ses ordres[2].

Ainsi, en quelques mois de temps, les deux grands capitaines qui, depuis le début du règne — avec l'éclat qu'on sait — dirigeaient les armées du Roi, avaient disparu de la scène. « Turenne à Saint-Denis, Condé à Chantilly[3] », quel vide dans le présent ! Quelle incertitude pour l'avenir ! Et quel péril aussi pour ceux qui vont prendre leur place ! Sur Luxembourg plus que sur aucun autre pèsera cet accablant fardeau. Sur lui sont attachés les regards du public. Pour la première fois, dans un drame à spectacle, il jouera le rôle principal, il sera l'acteur en vedette, celui qui tient le milieu du théâtre, duquel dépend la fortune de la pièce. Et le parterre attend avec une curiosité malveillante l'entrée en scène de ce nouveau venu — haï de quelques-uns, jalousé de beaucoup et redouté de tous — prêt, au moindre

1. Il était né dans le duché de Clèves.

2. *Gazette* de 1676.

3. Madame de Sévigné, lettre du 26 août 1676. — Ed. Monmerqué.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

faux pas, à le siffler impitoyablement, à lui jeter cruellement à la face les grands souvenirs de ses prédécesseurs. Ainsi va, en tous temps, le train habituel de ce monde ; on écrase les vivants de la vertu des morts ; et c'est ce que, vingt ans plus tard, fera ce même public lorsque s'en ira Luxembourg, exaltant sa mémoire aux dépens de ses successeurs. Mais, avant d'être le héros, il est en passe, à l'heure présente, d'être pris pour victime. Bien des gens à la Cour, escomptant à l'avance les déboires de sa charge, s'apprêtent à se venger de l'ambitieux sans frein, du perpétuel railleur ; et l'hostilité qu'il pressent, lui si sensible à la critique, troublera son sang-froid, déconcertera son audace, lui ôtera quelque chose de sa confiance en soi et de sa liberté d'allures. Le terrain où il s'aventure est d'ailleurs tout nouveau pour lui ; s'il a, toute sa jeunesse, guerroyé sur le sol de Flandre, de l'Allemagne, avoue-t-il, il ne connaît « rien que la carte ». Il sait pourtant que la région est difficile et dangereuse entre toutes, que Turenne avec toute sa science s'y est trouvé souvent « assez embarrassé », et que Condé, en apprenant à quelles compétitions sa retraite a donné carrière, s'est écrié d'un ton plein d'ironie : « Ah ! le beau poste ! Ah ! le joli commandement.... jusqu'au mois de juillet[1] ! » Si l'on ajoute à ces raisons la crainte perpétuelle d'une disgrâce — qui pour les généraux d'alors équivaut, en cas de défaite, à ce que sera l'échafaud pour ceux de la Révolution — on comprendra

1. Madame de Sévigné, lettre du 23 octobre 1676. — Ed. Monmerqué.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

certaines hésitations qui, au premier abord, surprennent dans cette âme hardie, et que détracteurs et envieux exploiteront sans justice et sans miséricorde.

Un événement inattendu parut toutefois dans le début, propre à faciliter la besogne. Le comte de Montecuccolli[1], généralissime de l'Empire, annonça soudainement sa formelle intention de se retirer du service, ne voulant pas, assura-t-il, « risquer contre la fortune éphémère d'un inconnu la gloire acquise en tenant tête au vizir Koprili, à M. le Prince, à Turenne ». L'Empereur le remplaça par le duc Charles de Lorraine[2], prince jeune et capitaine encore peu expérimenté, qui semblait devoir être un moins redoutable adversaire. Louvois, le 15 avril, en transmit la nouvelle au duc de Luxembourg, avec d'ironiques commentaires : « Plusieurs lettres que j'ai vues de Vienne portent que M. de Montecucully ne juge pas à propos de servir cette année, et qu'ayant su que les incommodités de M. le Prince l'empêchent de commander l'armée d'Allemagne, il avait assuré l'Empereur que M. le prince Charles en savait assez pour vous tenir tête; que Sa Majesté Impériale avait approuvé la proposition de M. de Montecucully, à condition que l'on donnerait un conseil à M. le prince Charles pour le conduire. Comme je ne doute pas que Sa Majesté ne veuille faire la même chose à votre égard, je vous supplie de me mander diligemment qui vous aimeriez mieux que Sa Majesté vous

1. Né à Modène en 1608, mort à Linz en 1681.

2. Neveu et héritier de Charles IV de Lorraine, né à Vienne en 1645, mort en 1690. Son fils Léopold recouvra la possession du duché de Lorraine en 1697, par le traité de Ryswick.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

envoyât[1]... » — « Comme c'est un homme d'Église que M. le prince Charles a pour conseil, riposte aussitôt Luxembourg[2], je pense qu'il sera plus à propos que le Roi en envoie un pour faire les même fonctions près de moi. Je n'en vois point qui y soit plus propre qu'un évêque grec qui était à Saint-Germain lorsque j'en partis ; s'il n'a les autres choses nécessaires, il portait du moins un bonnet à la dragonne. A défaut de celui-là, je ne serais pas fâché de voir le bonhomme Poncet[3] marcher, armé comme les officiers de cavalerie, à la tête de l'armée. Mais, si son âge se trouvait incompatible avec une pareille fatigue, je crois qu'il suffira que vous m'écriviez. Le Roi donne ses ordres assez clairement, et quelquefois par hasard vous vous faites bien entendre. »

La réplique est heureuse. Au reste, un peu plus loin, le maréchal se venge des railleries de Louvois, et l'attaque sur un point qui lui est — et pour cause — tout spécialement sensible. Le bruit ayant couru que le ministre, alors en Flandre, avait été enlevé par un parti ennemi et délivré bientôt après par un détachement de nos troupes : « J'ai attaché peu de foi à cette nouvelle, dit malicieusement Luxembourg, parce que j'ai bien compris que, si votre intrépidité pouvait vous porter à marcher avec une très petite escorte, le bon sens vous engagerait aussi à ne pas exposer une personne autant nécessaire au service du Roi... Cette réflexion a fait que j'ai plus compté sur votre

1. 15 avril 1676. — Arch. de la Guerre, t. 483.
2. 1er mai. — Arch. de la Guerre, t. 489.
3. Conseiller d'État fort âgé.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

raison que sur votre courage, sachant que vous le tenez si bien en réserve pour les grandes occasions, que vous ne le trouvez pas toujours dans les petites. Par exemple, il me souvient qu'à Gray vous ne vouliez pas venir dîner chez moi à cause du canon; et que vous eûtes à Versailles quelque légère appréhension de faire naufrage, un jour que vous trouvâtes le Roi fort méchant pilote, parce que sur le canal, il fit trop brusquement aborder son vaisseau[1]. »

Malgré l'absence de Montecuccolli, — et en dépit de cette apparente bonne humeur — la situation en Allemagne s'annonçait comme fort épineuse; et Luxembourg était trop avisé pour ne pas pressentir tous les tracas qui l'attendaient. L'objectif des alliés, depuis de longues années, était de reprendre aux Français la place de Philisbourg[2], conquise en 1644 par le prince de Condé, et qui jamais, depuis trente ans, n'avait échappé de nos mains. On n'imagine guère aujourd'hui de quelle capitale importance était alors cette petite citadelle de quelques milliers d'habitants, plantée sur la rive droite du Rhin comme une sentinelle avancée, pour en interdire le passage et commander l'accès des défilés d'Alsace. « Mieux vaut perdre une province que Philisbourg », disait un jour Turenne[3]. La perte de cette ville, assure de même Villars dans ses Mémoires, « non seulement nous ôtait le

1. 1er mai 1676. — *Loc. cit.*

2. On écrit aujourd'hui Philippsbourg, petite ville du grand duché de Bade, non loin de Carlsrühe, à deux kilomètres du Rhin, sur la rive droite.

3. *Mémoires* de La Fare.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

moyen de soutenir aucun des États ou des princes de l'Empire qui étaient dans les intérêts de la France, et donnait lieu à l'Empereur de les réunir aux siens, mais nous privait du secours de l'Électeur de Bavière qui, s'étant maintenu neutre, avait sur pied douze à quinze mille hommes, que la France payait ». Madame de Sévigné s'accorde avec ces hommes de guerre : « Si nous perdons Philisbourg, il sera dificile que rien puisse réparer cette brèche ; *vederemo.*[1] »

Philisbourg était donc, depuis le début de la guerre, « le pivot de toutes nos opérations dans la vallée du Rhin[2] », et le souci constant des généraux dans les deux camps, les uns cherchant à l'attaquer et les autres à le défendre. Sa position topographique en rendait l'abord difficile : une bande mince de terrain, fréquemment submergée, séparait son enceinte de la berge du Rhin ; alentour s'étendaient de vastes marécages, que dominaient de hautes collines, hérissées de broussailles, coupées par des gorges étroites. Mais ces mêmes défenses naturelles, une fois au pouvoir de l'ennemi, se retourneraient contre ceux qui voudraient troubler le blocus. Personne mieux que Turenne n'avait saisi cette vérité, qu'il résumait en une formule concise : « Risquez tout, disait-il, pour empêcher l'ennemi d'en approcher ; car, si le siège est commencé, le secours sera impossible[3]. »

1. Lettre du 15 avril 1676. — Ed. Monmerqué.

2. *Histoire des princes de Condé*, par le duc d'Aumale, t. VII, p. 673.

3. « Il serait fort fâcheux, déclare également Luxembourg, de tomber dans l'inconvénient que M. de Turenne disait qui pourrait

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

On le savait si bien, dans le camp opposé, que, vers la fin de la dernière campagne, « sous les yeux mêmes de M. le Prince[1] », M. de Montecuccolli avait fait occuper et garnir certains postes qui avoisinaient Philisbourg. Du nombre était la forteresse de Lauterbourg, située sur la rive gauche du Rhin, et dont la possession permettait à l'ennemi de manœuvrer des deux côtés du fleuve. Rochefort, qui commandait, au cours de la saison d'hiver, dans la Lorraine et les Trois-Évêchés, reçut ordre, s'il se pouvait, de reprendre cette dernière place, et de s'employer en tout cas, en prévision d'un siège, à ravitailler Philisbourg en hommes, vivres et munitions. Mais il ne comprit pas l'urgence de cette mission. Il perdit deux grands mois en réflexions et en préparatifs; quand il voulut marcher, il se trouva que Lauterbourg avait été fortifié de telle sorte que la tâche, tout à l'heure aisée, était devenue hasardeuse, et qu'il fallait un siège en règle. Il crut plus sage d'y renoncer; et sa malheureuse négligence amena des conséquences fatales. Restait au moins à pourvoir Philisbourg qui, bien qu'observé par l'ennemi, n'était pas serré de si près qu'on n'y pût jeter un convoi. Rochefort quitta Nancy vers le milieu de février, avec un corps de six ou sept mille hommes escortant une file de chariots, et marcha sur Passenhoven. Les Impériaux, dont les quartiers étaient aux entours de Mayence, n'en furent avertis que trop tard pour s'opposer à cette expédition. Ils se

arriver à un galant homme, qui serait de voir prendre Philisbourg à sa barbe, quand même on aurait une armée plus forte. » (Lettre du 11 juin 1676. — Arch. de la Guerre, t. 490.)

1. C. Rousset, *Histoire de Louvois*.

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

bornèrent à envoyer un détachement de cavalerie légère, qui se laissa, par ordre exprès, faire quelques prisonniers. Ces hommes, bien stylés par leur chef, persuadèrent à Rochefort qu'ils ne faisaient partie que d'une simple avant-garde, et que toute l'armée impériale arrivait derrière eux pour barrer le passage et enlever le convoi [1]. On aura peine à croire que Rochefort fut assez naïf pour donner dans ce piège grossier. « Sans autre éclaircissement, il tourna bride, et regagna Nancy avec son convoi et ses troupes. » Réveillés par cette tentative, les Impériaux prirent quelque temps après le petit fort placé sur la rive gauche du Rhin, au débouché du pont de Philisbourg ; et la ville se trouva, sinon complètement investie, du moins fort empêchée de communiquer au dehors.

L'affaire, grâce à ces lourdes fautes, était donc fort mal engagée et réclamait un prompt remède. Tout annonçait d'ailleurs qu'un gros effort se préparait dans les provinces du Rhin et que l'Allemagne allait s'ébranler tout entière pour frapper un coup décisif. Que Philisbourg en fût le but, Luxembourg le voyait clairement ; toutes ses lettres, dans cette période, ne manquent pas d'insister sur la nécessité d'agir, de prendre un parti sans délai : « La chose en est au point pour Philisbourg [2], qu'il faut un grand effort pour rompre les desseins que les ennemis ont sur cette place, et c'est sur cela que je vous supplie de me faire savoir la volonté du Roi.... Les choses

1. *Mémoires* de Saint-Hilaire, de la Fare. — *Histoire de la maison de Montmorency*, par Désormeaux, etc., etc.

2. Lettre du 20 avril 1676. — Arch. de la Guerre, t. 488.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

pressent, nous approchons bien près de la campagne, et toute l'armée ennemie s'avance vers le Rhin. » Ce qui précède s'adresse à Le Tellier, Louvois étant alors en Flandre; mais, quelques jours plus tard, il relance ce dernier par une lettre confidentielle : « Je ne saurais, monsieur[1], me passer d'avoir un petit commerce avec vous, qui ne soit que pour vous et moi ; et je prétends aussi ne dire qu'à vous seul qu'il faut prendre une résolution sur Philisbourg, soit que les ennemis l'assiègent ou le bloquent.... Pour décider entièrement les affaires, il faudrait une bataille et, si l'on en avait gagné une, toutes les alliances d'Allemagne seraient bientôt renversées, au lieu qu'en ne faisant rien on court le risque de les voir croître. Ce n'est point à moi à parler sur de si grandes choses, et je ne le ferai jamais; mais je m'étonnerai *in petto*, voyant le bien qui en peut résulter, qu'on ne se mette pas en état de faire ici ce qu'on pourrait faire; et comptez sur ce que je vous dis qu'il faudra un jour y revenir. Il vaut mieux que ce soit tôt que tard. » Il proteste que ces conseils ne lui sont point dictés par « l'envie de faire quelque chose », et qu'il n'a d'autre objet que le service du Roi. « Je vous représente les choses, conclut-il d'un ton familier, comme la maréchale du Plessis disait à Benserade qu'elle se présentait à son mari pour qu'il couchât avec elle ; quand le maréchal ne voulait point, il n'en était rien, et la pauvre femme n'en disait mot à personne. Si vous entrez dans les choses que je vous propose, à la bonne heure. Si elles ne vous agréent pas, je

1. 1er mai. — Arch. de la Guerre, t. 489.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

croirai qu'il ne les faudra point faire, et je ne vous en parlerai plus[1]. »

A ces avis, à ces objurgations pressantes, Louvois oppose tantôt un mutisme obstiné[2], tantôt un aveugle optimisme. « Il reste à vous parler, répond-il d'un air détaché[3], du siège de Philisbourg, que Sa Majesté ne peut s'imaginer qu'ils fassent ; mais, s'ils l'entreprenaient, je vous ai déjà marqué que Sa Majesté se remettait à vous de faire ce que vous jugerez à propos. » Dans cette hypothèse improbable, reprend-il quelques jours plus tard, « il est vrai que rien ne serait plus avantageux que de gagner une bataille dans le pays où vous êtes ; mais il serait d'un préjudice qui ne se peut exprimer de la perdre » ; au lieu que, « les choses demeurant en l'état où elles sont, les alliés se sépareront absolument[4]. Cela fait croire à Sa Majesté que son intérêt est d'éviter un combat autant qu'on le pourra. » — « De croire que les ennemis se sépareront autour de cette place, réplique aussitôt Luxembourg, il ne faut pas en avoir la pensée, et ils ne craignent pas un chat de l'autre côté du Rhin ! »

1. Voir aussi les lettres des 6, 8, 11 avril (Arch. de la Guerre, t. 488). — Dans la lettre du 11, Luxembourg conseille vivement à Louvois de renforcer la garnison de Philisbourg, en y faisant passer de petits détachements isolés d'infanterie ; les abords de la place, dit-il, sont étroitement gardés, d'autant que les paysans avertissent l'ennemi de tous les mouvements.

2. « Vous ne vous êtes pas donné la peine de me répondre », se plaint Luxembourg à plusieurs reprises dans les dépêches précédemment citées.

3. 5 mai 1676. — Arch. de la Guerre, t. 483,

4. 16 mai. — Arch. de la Guerre, t. 483.

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Mais l'objection cette fois rencontre un dédaigneux silence.

Le fin mot de cet entêtement est que ni le Roi ni Louvois ne veulent que la campagne s'engage dans les provinces du Rhin avant que les affaires soient réglées en Flandre. Louis XIV en personne commande en cette dernière région ; on y attend des triomphes éclatants ; il importe de réserver pour l'entreprise dirigée par le maître toute l'attention des hommes d'État, toutes les forces vives de l'armée. Jusqu'au moment de ce succès prévu, la campagne de l'Est doit demeurer au second plan. Rochefort, en attendant, avec le corps qu'il a sur la Moselle, devra suffire pour arrêter les progrès de l'ennemi. Toute la fin de l'hiver s'écoule ainsi dans l'inaction. C'est en avril seulement, lorsque le Roi part pour la Flandre, que Luxembourg a permission de se rendre en Alsace pour y vaquer à ses préparatifs. Il s'y installe à Schlestadt, tandis qu'autour de lui s'assemble lentement son armée.

Les premiers temps de son séjour furent employés à parcourir cette région de lui peu connue, à inspecter les postes fortifiés, et notamment Haguenau, « une fort méchante place », déclare-t-il, et qu'il vaudrait mieux faire raser que d'y tenir une garnison : « Comptez que tout ce que vous y mettrez de gens de guerre, ce seront autant de prisonniers[1] ». Condé disait déjà l'année

1. Lettre de Luxembourg du 4 avril 1676. — Arch. de la Guerre, t. 488.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

d'avant : « Elle est de la force de Nanterre. » Le maréchal, sur tous ces points, envoie au ministère un rapport détaillé [1] ; mais il n'obtient aucune réponse et doit, faute d'instruction, laisser les choses en l'état. C'est que Louvois, à ce moment, avait d'autres soucis en tête. La campagne de Flandre débutait brillamment. Le siège de la ville de Condé [2] avait été préparé par ses soins dans l'ombre et le silence, sans que l'ennemi se fût douté de rien. Le 21 avril, Louis XIV ouvrait la tranchée ; quatre jours plus tard, un assaut vigoureux lui livrait les dehors ; et, le 26, il entrait dans la ville, « à la barbe du prince d'Orange » qui, sous les murs de Mons, n'avait pas terminé l'organisation de ses forces. Un billet de Louvois, annonçant ce succès, vint trouver Luxembourg, qui riposta par retour du courrier, en termes, selon sa coutume, mêlés de louange et d'ironie : « La manière [3] dont on s'y est pris devrait vous faire quelque peine ; car, au lieu de marcher à Condé comme à un duel assigné et de mander au gouverneur qu'il se tînt sur ses gardes, vous avez donné des jalousies de tous côtés, fait atteler le canon pour marcher sur toutes les villes. Cela a été suivi d'une infinité de ruses entassées les unes sur

1. « J'ai reçu, mande Le Tellier à Louvois, une grande lettre de M. de Luxembourg, qui contient la situation de la ville de Haguenau. Comme il faudrait du temps pour la chiffrer, étant une espèce de Bible, du temps pour vous l'envoyer, et du temps encore pour être déchiffrée, j'ai cru que tout cela ne serait pas fait avant que vous eussiez joint le Roi. » (13 avril. — Arch. de la Guerre, t. 507.)

2. Sur l'Escaut, non loin de Valenciennes.

3. 1er mai 1676. — Arch. de la Guerre, t. 489.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

les autres ; et enfin les ennemis disent fort bien en ce pays que votre voyage en Flandre n'a pas été celui d'un homme d'honneur et que vous n'y avez fait que des trahisons pour les surprendre. Ma consolation est que le Roi n'a point paru dans tout cela, qu'il vous a laissé faire vos menées, et que Sa Majesté en personne n'a voulu avoir part aux choses que quand il y a eu du péril à essuyer. »

Une nouvelle lettre de Louvois suivit de fort près la première. La question qu'elle soulevait était embarrassante, et mettait Luxembourg dans une position délicate. Aussitôt Condé pris, Louis XIV avait mis le siège devant Bouchain, qu'il espérait réduire en peu de jours. Dès que la place aurait capitulé, le Roi songeait, vaguement encore, à courir de Flandre en Allemagne et à prendre le commandement de sa seconde armée, « afin d'avoir la gloire d'obliger l'armée de l'Empereur à repasser le Rhin, ou de la battre si elle demeurait en deçà[1] ». C'est à ce propos que Louvois faisait appel au maréchal, demandait son avis sur la convenance d'un tel dessein. « Pour peu, lui disait-il[2], que Sa Majesté voie d'apparence qu'Elle y peut réussir, je suis persuadé qu'Elle prendrait volontiers ce parti-là vers la fin du mois prochain ou le milieu du suivant. Ne me répondez point, s'il vous plaît, sur cet article dans les lettres que vous m'écrirez ; et mandez-moi seulement par des billets à part votre sentiment sur ce sujet, et s'il serait possible que ce qui suit Sa Majesté pût subsister de ces côtés-là, c'est-à-dire s'il n'y aurait

1. Louvois à Luxembourg, 5 mai. — Arch. de la Guerre, t. 483.
2. *Ibidem.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

point sujet d'appréhender que Sa Majesté allât là ruiner ses troupes, sans pouvoir espérer de rien faire pour sa gloire... Vous ne devez vous expliquer à personne de ce que je vous ai mandé de la pensée de Sa Majesté. »

La consultation envoyée pour satisfaire à cette requête est un chef-d'œuvre de bon sens, de mesure et de tact : « Je ne sais, monsieur, répond Luxembourg [1], si vous vous moquez de moi quand vous me demandez mon sentiment sur des choses que vous déciderez toujours mieux que je ne pourrais faire, quoique je les voie de plus près. Cette réflexion devrait me fermer la bouche ; mais vous voulez que je parle, et je ne dois manquer en rien à l'obéissance prompte que j'aurai toujours pour vos volontés. C'est pourquoi, sans rien examiner, j'y vais satisfaire. Quand il est question au Roi de prendre un parti comme celui dont vous me parlez, il y a tant de choses à éplucher qu'il est impossible qu'elles n'embarrassent ; et il y en a une à laquelle on ne voit goutte encore, dont il faudrait être éclairci : c'est si les ennemis auront un corps sur la Moselle, car il n'y en a point quant à présent... S'ils sont en état de pouvoir le faire, ce corps-là se joindrait aisément à l'armée que commande M. de Lorraine, ce qui rendrait les choses ici plus difficiles. De cela, vous serez mieux informé que moi. »

Le maréchal, après ce préambule, entre aussitôt dans le vif du sujet : « Si les ennemis attaquent Philisbourg, il faut une bataille pour leur en faire lever le siège, et vous

1. 15 mai 1676. — Arch. de la Guerre, t. 489. — Cette lettre est écrite à part et entièrement chiffrée.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

savez mieux que moi, si le Roi s'y trouvait en personne, à quel endroit il faudrait qu'il y demeurât. Si c'était à une aile, comme il dit lorsqu'il parle de ces sortes de choses, il y courrait trop de hasards, et je pense que vous ne consentiriez point qu'il s'y mît. Il n'y aurait de poste pour la personne d'un Roi que la réserve, à mon gré; mais il faudrait la faire forte, et cela affaiblirait les ailes, qui n'ont pas besoin d'être amoindries pour combattre contre les troupes de l'Empereur, qui sont bonnes.» Cette objection n'est pas la seule. Pour arriver jusqu'à l'ennemi, on devra passer, explique-t-il, par des endroits fort mal commodes, par des défilés hasardeux, où l'on ne peut s'aventurer qu'après avoir reconnu le terrain de fort près. Le Roi ne saurait s'y risquer, et sa présence incommoderait grandement celui qui ferait cette besogne, car, dans ces sortes d'entreprises, « il faut que celui qui conduit soit le maître ». Pour tout cela d'ailleurs, « il faut essuyer des coups; on pense bien que le Roi ne se trouverait pas à une escarmouche, mais enfin on tire du canon, et l'on a devant les yeux l'exemple de M. de Turenne! Parlant franchement, ces choses-là ne sont pas du métier d'un Roi. » L'opinion nette de Luxembourg est donc que Louis XIV, par respect pour sa gloire, ne doit point se commettre en ce genre d'aventures. La guerre de sièges, où il excelle, suffit pour satisfaire à ses goûts belliqueux; mais qu'il laisse « les batailles en plaine » à de moins grands, à de moins nécessaires que lui.

Cet avis judicieux contribua-t-il à détourner le Roi de suivre sa première pensée et de joindre l'armée d'Alle-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

magne ? Luxembourg, selon l'apparence, ne put que confirmer une résolution déjà prise. et le sermon tomba sur des gens convertis. Sa dépêche, en effet, par une coïncidence bizarre, parvint au lendemain d'une journée où la question qu'il débattait s'était posée sur le terrain en des circonstances fort pressantes, et s'était trouvée résolue dans le sens qu'il recommandait. Le 10 mai, une semaine après le blocus de Bouchain, les troupes hispano-hollandaises commandées par le prince d'Orange apparaissaient près de Valenciennes et se déployaient en bataille en face du camp français. Le Roi, accouru à la hâte et secondé par quatre maréchaux[1], disposait son armée devant la cense d'Urtebise, en ligne parallèle avec celle de l'ennemi. Il distribuait les postes et emplois, plaçait son artillerie, préparait tout pour une bataille rangée. Il avait l'avantage du nombre et de la position ; officiers et soldats brûlaient du désir de combattre ; rarement vit-on meilleure chance de victoire. Cependant, à l'instant de donner le signal, Louis XIV hésita soudain, appela les maréchaux et Louvois en conseil. Convenait-il d'attendre l'ennemi, ou bien de prendre l'offensive ? Personne, à l'exception du maréchal de Lorges, n'osa prendre sur soi de conseiller l'attaque, Louvois moins encore que les autres. La défaite était improbable ; elle était néanmoins possible, puisque, au jeu de la guerre, le hasard, tout lointain qu'il soit, peut toujours survenir et retourner la carte. Louis XIV battu n'eût plus été le Roi-Soleil, le dieu Mars redouté de tous, l'invincible héros paré des

1. MM. de Créqui, de Schomberg, de Lorges et de La Feuillade.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

attributs de la mythologie. L'idée seule de cette déchéance fit pâlir les plus audacieux. Il fut donc résolu de ne point tenter la Fortune. On tira trois coups de canon pour montrer à l'ennemi que l'on acceptait la bataille; le prince d'Orange en fit autant; après quoi personne ne bougea. Vingt-quatre heures se passèrent dans cette mutuelle attente; et, le lendemain matin, chacun retourna dans son camp.

On ne saurait sans injustice soupçonner Louis XIV d'un défaut de courage. On le voit souvent, au contraire, s'exposer à la mort avec une fermeté tranquille. Dans les sièges, il allait visiter les tranchées, sans regarder aux bombes et aux boulets qui pleuvaient autour de sa tête. Louvois, dans sa correspondance, laisse échapper plus d'une fois des aveux témoignant du même coup de sa propre prudence et de l'intrépidité du Roi. Un an après la journée d'Urtebise, lors du siège de Cambrai, voulant un jour parler au maître, il apprend, mande-t-il à Courtin [1], que Sa Majesté, sans rien dire, s'est rendue à cheval à la limite des avant-postes, « pour inspecter les travailleurs », là même où l'ennemi tire avec une sorte de fureur, où canons et mousquets font rage : « Je ne jugeai pas à propos de l'y aller trouver, dit-il ingénument, et m'en revins à la barrière, où, après l'avoir attendu une heure, je le vis revenir. Je vous dis ceci en passant, afin que vous partagiez un peu l'inquiétude que me donnent de telles curiosités ». Le Roi, d'ailleurs, tenait beaucoup à sa renommée de bravoure; c'est un point sur

1. Lettre du 3 avril 1677. — Arch. de la Guerre, t. 532.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

lequel il se montrait fort chatouilleux. Quelques années plus tard, causant avec l'évêque de Metz de sa campagne en Flandre : « Sire, interrogea le prélat avec étourderie, quand les ennemis parurent, Votre Majesté y était-elle encore? — Oui, riposta sèchement le Roi, mais c'est, monsieur de Metz, que je ne m'étais pas encore enfui [1] .»

Si donc, en cette triste journée, on perdit l'occasion d'une victoire quasi assurée, ce fut, non pas la faute de l'homme, mais celle de sa grandeur et de sa majesté. Louis XIV voulait bien exposer sa personne, mais non le prestige du roi de France, cent fois plus précieux que sa vie. Tel est aussi le sentiment presque unanime de ses contemporains. Entrer dans la mêlée, courir le risque d'une défaite, c'est bon pour un prince sans couronne, dont les titres résident dans la force de son épée. C'est un rôle qu'il convient d'abandonner au prince d'Orange. « Et quels seraient d'ailleurs, écrit le Père Quesnel, les contre-tenants » avec qui puisse se mesurer le roi de France? « Est-ce l'Empereur ? Est-ce le roi d'Espagne ? » Ni l'un ni l'autre de ces souverains n'a garde d'entrer dans la lice. Reste le seul Guillaume d'Orange, et ce n'est pas assez ; car, ajoute le vieux janséniste, vouloir comparer Louis XIV « avec un aventurier qui est obligé de tout risquer pour ne pas tout perdre, ce serait se moquer du monde [2] ! » Tout démontre donc la sagesse des raisonnements de Luxembourg, lorsqu'il dissuade Louvois de

1. *Souvenirs* du président Bouhier.

2. Lettre à du Vaucel, du 13 juin 1692. — *Correspondance du Père Quesnel.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

commettre le Roi dans le périlleux inconnu d'une campagne en Alsace. Les événements prochains ne devaient que trop témoigner qu'il avait été bon prophète.

Après l'affaire manquée de la cense d'Urtebise et la prise de Bouchain qui la suivit de près, la campagne de Flandre était virtuellement terminée. Les deux places que le Roi visait avaient été conquises. On pouvait tenir pour certain que jamais plus l'armée hispano-hollandaise ne se prêterait à une bataille rangée ; d'autant que ces alliés avaient peine à s'entendre : « J'ai un fort beau chariot, — disait le comte de Capprara, délégué de l'Empereur auprès du prince d'Orange — mais il ne peut marcher, parce qu'il est attelé de deux chevaux, l'un qui est lunatique et rétif, et l'autre qui n'a ni mouvement ni haleine[1] ». L'ambition de Guillaume se réduisait à tenter quelque siège, comme il le fit — vainement d'ailleurs — sous les murs de Maëstricht. Le parti le plus sage, en de telles conditions, était donc de laisser en Flandre un corps assez nombreux pour arrêter le stathouder, et d'expédier le reste[2] à la frontière d'Alsace, où se porterait désormais tout l'intérêt de la campagne. C'est ce qu'avait compris Vauban, avec son ferme et clair coup d'œil, dans le plan qu'il traçait, au mois d'octobre précédent, pour les opérations futures. Une fois Condé pris, disait-il, il suffira de mettre garnison dans Oudenarde et dans Charleroi ; « moyennant quoi, une armée de vingt mille hommes gar-

1. *Lettres* de Pellisson, 8 juin 1676.

2. L'armée de Flandre comptait plus de cinquante mille hommes, des meilleures troupes qui fussent en France.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

derait le reste, pendant qu'on pourrait jeter de grandes forces en Allemagne, qui est le côté le plus faible et celui par où vous avez le plus à craindre[1] ». Ce que Vauban disait six mois avant la campagne, Condé, dans sa retraite, le répétait au lendemain d'Urtebise : « Qu'on en finisse vite avec le siège de Bouchain, mandait-il à son fils pour qu'il le redise en haut lieu, afin de se mettre sur la défensive en Flandre et d'envoyer tout ce qu'on pourra en Allemagne ; peut-être arrivera-t-on à temps pour sauver Philisbourg[2]. »

Ce langage est aussi celui que tenait avec insistance le principal intéressé, en homme qui voit les choses de près et touche du doigt l'imminence du péril. « Si nous avions, écrivait Luxembourg[3], ce qui nous viendrait des troupes de Sa Majesté, assurément cette affaire ne pourrait que bien bâter pour nous. Avec les seules troupes que j'ai, je pense que l'entreprise serait téméraire, et qu'avec des gens postés comme ils le seront, il y aurait plutôt à parier pour eux que pour nous. Au lieu qu'avec bien de l'infanterie et bien du canon, nous pouvons profiter de mille conjonctures qui s'offrent et qu'on ne peut vous dire de si loin. Mais ce qui n'est pas nécessaire qu'on vous dise, c'est que sans cela Philisbourg court risque, un peu plus tôt, un peu plus tard. » Et

1. Lettres des 21 septembre et 4 octobre 1675. — Arch. de la Guerre, t. 452.

2. Lettre du 11 mai 1676. Voir l'*Histoire des princes de Condé*, par le duc d'Aumale, t. VII, p. 672.

3. Lettre à Louvois du 15 mai. — Arch. de la Guerre, t. 439. Confidentielle et chiffrée.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

dans une lettre du même jour : « Je ne doute point que Sa Majesté ne considère qu'il est d'une nécessité indispensable d'empêcher que les ennemis se nichent dans Philisbourg, car, s'ils y étaient une fois, ils ont le chemin ouvert pour être aux portes de Metz, qui deviendrait frontière. Et si, en les battant bien, on les en empêche, qu'est-ce que cela ne ferait pas pour le service du Roi en Allemagne, où à l'instant toutes choses changeraient de face[1] ? »

Après ces témoignages, que je pourrais multiplier, peut-on nier que Louvois ne fût bien et dûment averti, et qu'il n'ait su la vérité — comme écrit encore Luxembourg — « aussi fin droit que s'il l'avait lu dans un livre ! » Rien ne put cependant troubler ses illusions ni ébranler son opiniâtreté. « Il n'y a personne qui puisse encore bien juger des desseins des ennemis, répond-il[2] avec calme ; mais, par toutes les nouvelles que nous avons de Vienne, il ne paraît en aucune manière que l'esprit de cette Cour soit de ruiner son armée à l'attaque d'une place aussi bien fortifiée que Philisbourg... Néanmoins, Sa Majesté trouve bon que, dans le cas contraire, vous en tentiez le secours ; mais Elle me commande de vous faire observer que la perte d'un combat ruinerait ses affaires beaucoup plus que le gain d'une bataille ne pourrait les accommoder, et qu'Elle s'attend que vous n'entreprendrez rien où vous n'ayez lieu de croire que vous

1. Lettre à Louvois du 15 mai. Cette seconde lettre est écrite en clair, et destinée à être mise sous les yeux du Roi.

2. Louvois à Luxembourg, 25 mai. — Arch. de la Guerre, t. 483.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

puissiez réussir. » La seule chose qu'on put obtenir fut la promesse qu'au mois de juin l'on enverrait à M. de Rochefort, qui commandait sur la Moselle, un corps de huit mille hommes détachés de l'armée de Flandre, que Luxembourg, en cas d'urgence, pourrait adjoindre à son armée : « Sa Majesté sait[1] que vous et M. de Rochefort aimez sa gloire et son service. Elle est bien assurée que, dans les cas où le bien de son service requerra que vous ou lui vous vous assistiez réciproquement de troupes, vous le ferez sans aucune difficulté, sans que la réflexion, naturelle aux hommes, d'avoir envie de faire l'un plus que l'autre, vous en empêchât en rien. » Hormis cette concession, le ministre prévient qu'il ne fera rien davantage : « A l'égard de faire aucun détachement de l'armée de Flandre, il ne faut pas compter que Sa Majesté s'y résolve, ni qu'elle renvoie un homme au delà de ce qu'Elle a destiné pour ce pays-là[2]. »

Cette bonne volonté de M. de Rochefort, dont Louvois se portait garant, on n'eut pas le loisir de la mettre à l'épreuve. Huit jours plus tard, ce soldat malheureux mourait, à quarante ans, dans son quartier général de Nancy, tué, a-t-on dit, par le chagrin de la faute qu'il avait commise et des funestes suites qu'elle allait entraîner[3]. Les troupes qu'il commandait passèrent naturelle-

1. 16 mai. — Arch. de la Guerre, t. 483.

2. *Ibid.*

3. « Je ne saurais commencer cette lettre, écrit le 26 mai Luxembourg à Louvois, sans vous dire combien je suis sensiblement touché de la perte du pauvre maréchal de Rochefort. Je l'aurais toujours regretté dans tous les temps; mais nous nous vîmes récemment

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ment sous les ordres de Luxembourg. L'armée d'Allemagne, grossie de cet appoint, atteignit donc au début de l'été l'effectif de quarante mille hommes, force respectable, à coup sûr, inégale cependant à la tâche formidable qui surgira dans un avenir prochain.

Ces obstacles accumulés, pour en venir à bout, il convenait, comme dit Luxembourg, de « s'attacher moins au nombre qu'à la mine et à la bonté des soldats » ; et c'est à quoi le maréchal trouvait plus d'un mécompte. Il est curieux de rechercher, dans les rapports secrets qu'il fait parvenir à Louvois, les jugements qu'il formule sur les divers éléments de l'armée. Dans l'infanterie, « il se trouve quelques compagnies assez bonnes, quelques-unes passables, et d'autres méchantes » ; les recrues, notamment, qui y sont fort nombreuses, sont d'un choix déplorable : une bonne moitié, dit-il, se compose de « petits garçons, trop enfants et trop mal tournés pour qu'on s'en servît comme *goujats*, et qu'il faudrait renvoyer en France, avec la précaution qu'ils ne puissent être repris par d'autres capitaines, car ils ne sont en état que de coûter au Roi et de ne lui rendre aucun service[1] ». Ils sont, dit-il encore, « trop petits de plus de six ans pour passer soldats, et en attendant ils deviendront malingres et empesteront les autres ». Tout compte fait cependant, il estime que, « pour une bataille », son infanterie, telle

à Saverne, nous nous reprimes d'une grande tendresse l'un pour l'autre ; et je ne sais, dans la douleur que j'ai de sa mort, si je ne devrais point souhaiter que nous ne nous fussions point vus. » (Arch. de la Guerre, t. 439.)

1. 16 avril 1676. — Arch. de la Guerre, t. 488.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

quelle, « vaudra mieux que celle de l'ennemi. » Il n'en peut dire autant des troupes de cavalerie, où il trouve « beaucoup de jeunesse », des chevaux « maigres et incommodés », bref, d'assez tristes régiments pour lutter contre ceux de l'armée impériale, où « les escadrons sont plus gros » et composés « de plus vieux cavaliers[1] ». La désertion, en outre, est grande parmi les troupes du Roi : « Quatre-vingts Anglais s'en sont allés la nuit passée : le colonel dit que c'est parce qu'ils ont été trois jours sans argent. » Dans tous les corps sévit le même fléau : « Je pense que c'est parce qu'on ne veut point les laisser courir, que ces coquins-là, qui sont fort libertins, ne peuvent s'accommoder à vivre dans la discipline... Tous les déserteurs qu'on nous ramène comptent de mourir, et je ne vois pas que ces exemples-là corrigent. Je m'en vais essayer d'un qu'on croit qui fera plus d'effet : c'est de faire couper le nez à quelques-uns et leur faire mettre la fleur de lys à la joue ; cela fera peut-être mieux[2]. »

Quant aux officiers subalternes, « tous ont envie de faire leur devoir et travaillent à y réussir » ; mais la médiocrité est grande dans les grades supérieurs, et Luxembourg présente à ce sujet quelques observations sévères : « J'ai à vous dire, monsieur, — confie-t-il à Louvois dans un billet « à part » et chiffré soigneusement[3] — qu'il y a ici bien des officiers généraux, mais j'y trouve

1. 15 mai. — Arch. de la Guerre, t. 489.
2. 29 mai. — Arch. de la Guerre, t. 489.
3. 11 juin. — Arch. de la Guerre, t. 490.

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

fort peu d'hommes. Hors ceux dont je vous ai parlé, il n'y en a pas un seul capable de prendre un parti de soi-même; et, comme l'on ne saurait être partout, il en peut arriver de graves accidents. Examinez si vous y pouvez pourvoir; car assurément, si vous les voyiez en besogne, vous verriez des gens qui vous feraient pitié! »

L'armée contre laquelle on allait avoir à lutter était bien différente des misérables troupes que l'Empereur avait mises sur pied au début de la guerre, et dont Feuquières retraçait *de visu* un si pitoyable tableau : des chevaux « maigres, mal bâtis, ayant grand'peine à se traîner »; des cavaliers en loques, dont « les uns n'ont point de bottes, les autres point de brides », conduisant leurs montures « avec un morceau de bois attaché en guise de mors au moyen de deux bouts de corde »; des fantassins, la plupart sans chaussures et beaucoup sans épées; des canons démunis d'affûts, « traînés dans de méchantes charrettes, où ils sont garrottés avec des cordes[1] ». La vigilance de Montecuccolli n'avait pas été longue à remédier à cette misère, à raccommoder ces débris. L'armée impériale à présent compte nombre de bons régiments, bien équipés, bien exercés, pourvus d'une puissante artillerie. La cavalerie surtout offre « un fort beau coup d'œil », avec des chevaux vigoureux, de vieux soldats rompus à la fatigue. Sa marche est, il est vrai, étrangement ralentie « par la grosse suite de femmes, d'enfants et de valets[2] », que, suivant une antique cou-

1. Lettre du chevalier Henri du Pas de Feuquières, du 29 décembre 1672. — *Lettres* de Feuquières, t. II.

2. *L'Espion dans les cours des princes chrétiens.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tume, les Allemands emmènent en campagne; rien n'a pu jusqu'ici corriger cet abus, et le duc de Lorraine y échoue comme les autres. Mais ces escadrons se rachètent par une rare discipline, par une fermeté sous le feu qui — au moins dans la défensive — en fait de redoutables adversaires.

Le mouvement des armées ne commença qu'aux derniers jours de mai. Luxembourg, à cette date, eut avis que les huit mille hommes détachés de l'armée de Flandre étaient en route pour le rejoindre et marchaient vers l'Alsace à travers la Lorraine. Aussitôt il quitta son camp de Schlestadt pour se rapprocher de Saverne, où devait se faire la jonction. Il apprit le lendemain que le duc de Lorraine avait pris la même direction, pour s'opposer, s'il se pouvait, à la réunion des deux corps et les battre séparément. Le 4 juin, l'armée française — retranchée dans une petite plaine entre les monts du Kaukesberg [1] et la ville de Saverne, et sa gauche appuyée contre un petit ruisseau — vit les troupes impériales déboucher en face d'elle et s'établir sur les hauteurs de Brumpt, à moins de deux lieues de distance [2]. Le maréchal prit quelques escadrons, traversa le ruisseau, voulant étudier de ses yeux la force et la position de l'ennemi. Il faillit payer cher cet acte de témérité; car la cavalerie impériale, conduite par le comte de Tilly [3], chargea la petite troupe,

1. Contreforts des Vosges.

2. *Mémoires* de Saint-Hilaire. — *Histoire de la maison de Montmorency* par Désormeaux. — Lettre de Luxembourg du 7 juin. — Arch. de la Guerre, t. 490.

3. Claude Tserclaes, comte de Tilly, originaire des Pays-Bas, mort gouverneur de Maëstricht en 1723.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

la ramena vivement en arrière, faillit lui couper la retraite. On parvint à grand'peine à gagner le ruisseau, qu'on repassa dans un certain désordre. Tilly, dans son élan, voulut continuer la poursuite; mais, dès qu'il fut sur l'autre bord, il se vit arrêté par un grand feu de mousqueterie. C'étaient des grenadiers que Luxembourg, par précaution, avait postés derrière les haies pour protéger sa pointe, et qui prenaient en flanc la cavalerie ennemie. L'engagement fut court, mais « fort chaud »; nos troupes s'y comportèrent bravement; M. de Boufflers « fit merveille ». Les Allemands repoussés se sauvèrent vers leur camp, pourchassés « plus d'une demie lieue », laissant plusieurs centaines de morts et de blessés [1].

Quel que fut ce léger succès, l'examen fait par Luxembourg le convainquit que la partie était sérieuse, et que les Impériaux étaient « plus forts qu'il ne pensait ». A la supériorité du nombre, ils joignaient celle de l'artillerie : quarante canons, contre une vingtaine dont disposaient les troupes du Roi. Le maréchal crut sage de ne pas chercher la rencontre avant d'avoir reçu le renfort annoncé; son objectif fut d'atteindre Saverne plus tôt que le duc de Lorraine [2]. La fin de cette journée, celle entière du lendemain, se passèrent en observation, les deux armées se tenant en présence, se canonnant par intervalles, sans se causer de grands dommages. La nuit du 5 au 6, Luxembourg sut, par ses rapports, qu'un corps important d'Impériaux se glissait à la dérobée vers les

1. Luxembourg à Louvois, 7 juin. — *Loc. cit.*
2. *Mémoires* de Feuquières, t. II.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

défilés de Saverne pour barrer la route aux Français. Sur l'heure, il lève le camp, sans bruit, « à la sourdine », fait faire, dit Saint-Hilaire, « un tour à droite à toute l'armée » et, « côtoyant l'ennemi », marche parallèlement à lui, s'avançant aussi sur Saverne. Le duc Charles, sur cette nouvelle, opère le même mouvement avec le gros de son armée. Ce fut comme une lutte de vitesse, dont le but était, des deux parts, une gorge étroite et longue, qu'il fallait traverser pour gagner la plaine de Saverne et le bourg de Saint-Jean-des-Choux. Le maréchal, chemin faisant, expédia en avant un détachement de troupes légères, sous la conduite du comte de Hamilton[1], et le chargea d'occuper les collines qui dominaient l'entrée du défilé. Le coup s'exécuta : Hamilton arriva premier et garnit les hauteurs. Toute l'armée suivit sur ses pas, franchit le périlleux passage, sans que les Impériaux, arrêtés à courte distance, osassent l'attaquer dans sa marche. Mais quand le corps de Hamilton — devenu maintenant l'arrière-garde — voulut s'engager à son tour, il se vit assailli par des forces nombreuses, et sa situation devint passablement critique. Hamilton, sans s'intimider, agit en habile général. Ses hommes, disposés sur les crêtes, arrêtèrent le choc de l'ennemi par une fusillade efficace; lui-même, en tête et « la pique à la main », mena la charge à diverses reprises et, par sa résistance, permit à Luxembourg de survenir à temps avec un gros renfort. La mêlée un moment parut devenir générale : Luxem-

1. Colonel du régiment de Gramont, récemment promu au grade de maréchal de camp.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

bourg d'un côté, le duc Charles de l'autre, payèrent de leur personne et se chargèrent réciproquement. Mais la possession des hauteurs nous donnant un grand avantage, et les cuirassiers de l'Empereur, troupe d'élite s'il en fût, ayant été mis en déroute, le duc de Lorraine ordonna la retraite et laissa les Français continuer leur chemin. Cette rencontre, somme toute, ne fut donc qu'une grosse escarmouche, un combat d'une heure tout au plus, mais ardent, meurtrier, glorieux pour les armes du Roi. Les Impériaux y eurent huit cents des leurs hors de combat; notre perte fut un peu moindre; on eut à déplorer la mort du comte de Hamilton, tué à l'heure même où se dessinait la victoire. Tout jeune, maréchal de camp de raîche date, il donnait de grandes espérances, et toute l'armée pleura sa perte. S'il est excessif de prétendre, comme le firent quelques relations, que son sang-froid dans cette journée « sauva l'armée française », il est certain qu'il contribua grandement au gain de la partie; et Luxembourg, dans ses rapports, rendit hommage à sa mémoire[1].

L'armée, hors de péril, s'établit à Saint-Jean-des-Choux, à proximité de Saverne. Les Impériaux se retranchèrent en face, « à portée de canon »; et l'on se retrouva, du moins en apparence, au même point que précédemment. « Je demande pardon au Roi — dit Luxembourg, par allusion à l'affaire d'Urtebise[2] — d'avoir

1. Lettre du 7 juin. — Arch. de la Guerre, t. 490. — *Mémoires* de Saint-Hilaire. — *Histoire de la maison de Montmorency*, etc., etc.

2. Lettre du 7 juin. — *Loc. cit.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

osé imiter Sa Majesté en faisant tirer trois volées de canon, pour offrir la bataille. » L'ennemi n'eut garde d'accepter le défi. Lorsqu'il apprit, le surlendemain, l'approche des huit mille hommes de Flandre, le duc Charles craignit de n'être plus en force. La nuit, il leva ses quartiers, et se retira sur Haguenau ; puis, changeant subitement sa marche, il fila vers Strasbourg, d'où il passa sur l'autre rive du Rhin. « Ils ne font pas, comme vous pouvez juger, cette marche-là pour rien, mande Luxembourg à Louvois[1], et ils ne peuvent avoir d'autre dessein que celui du siège de Philisbourg, où ils vont bien plus commodément en passant à Strasbourg que s'ils reprenaient le chemin par lequel ils sont venus, rempli de défilés où ils pourraient courir quelque risque. En passant devant nous par l'autre côté du Rhin, ils évitent tous ces embarras, et me laissent dans un fort grand pour savoir ce que j'aurai à faire en ce rencontre. » Les informations ultérieures ne confirmèrent que trop ces prévisions. Les magistrats de la ville de Strasbourg accueillirent les troupes de l'Empereur avec une bienveillance marquée ; le traité de neutralité qu'ils avaient signé récemment ne put les retenir ; ils livrèrent le passage au travers de leur territoire. Les bagages, la grosse artillerie, le matériel de siège, furent embarqués sur des bateaux et descendirent le Rhin jusqu'aux portes de Philisbourg ; tandis que le duc de Lorraine, qui se montra dans cette campagne le digne élève de Montecuccolli, conduisait rapidement ses troupes le long de la rive droite du

1. Lettres des 9 et 11 juin. — Arch. de la Guerre, t. 490.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

fleuve, qu'il passait derechef au pont de Lauterbourg[1], et se postait sur la Lauter, fixant à Wissembourg son quartier général.

Luxembourg, pendant ces mouvements, demeura dans son camp, sous les murs de Saverne. On lui a reproché cette immobilité. Sa conduite jusqu'alors était à l'abri des critiques : par sa marche prompte et savante, il avait rempli son dessein d'éviter une rencontre avant d'être rejoint par le renfort venu de Flandre ; il avait rompu habilement les efforts de l'ennemi pour s'opposer à cette jonction. C'est ce qu'avaient voulu Louis XIV et Louvois, et tous deux lui rendaient justice. Comme le maréchal de Schomberg exaltait le duc de Lorraine, et disait qu'à sa place il eût agi de même : « Et moi, reprit vivement le Roi, en la place de M. de Luxembourg, je n'eusse point fait autrement que lui[2]. » La suite ne fut-elle point digne de ce début ? Aurait-il dû, laissant l'ennemi s'éloigner vers Strasbourg, remonter la rive gauche du Rhin jusqu'à hauteur de Philisbourg, et s'emparer du pont situé vis-à-vis de la place, ce qui eût, semble-t-il, rendu le blocus impossible ? C'est sur ce point qu'on attaque Luxembourg, non sans apparence de logique[3]. J'abandonne aux gens du métier le jugement du litige. Le maréchal, dans ses dépêches, allègue pour sa défense d'assez fortes raisons, dont la meilleure est « le manquement des vivres et des avoines », et le

1. Le 15 juin. — *Gazette* de 1676.
2. *Lettres* de Pellisson. — 9 juin 1676.
3. Voir notamment les *Mémoires* de Saint-Hilaire.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

défaut de temps pour constituer des « magasins », seule méthode employée alors pour la subsistance des armées. Il invoque également l'absence de chemins praticables, cinq cours d'eau à franchir, dont le moindre, pour peu qu'il fût défendu, constituait un sérieux obstacle[1] ; et, par-dessus toutes choses, l'éternelle recommandation de toutes les lettres de Louvois, de ne rien hasarder, de ne jamais perdre de vue « l'infini préjudice qu'un échec porterait aux affaires de Sa Majesté[2] ». Pourtant, s'écriait Luxembourg, « on ne peut répondre du succès », ni faire une entreprise sans laisser une part à la chance : « Après qu'on a donné tous les ordres nécessaires et qu'on n'a rien omis de ce qui peut faire réussir une affaire, le reste est entre les mains de Dieu et de la Fortune[3] ! »

Le 22 juin, Charles de Lorraine pratiquait la première tranchée autour des murs de Philisbourg, et le siège de la place était officiellement commencé. C'était là, comme dit Luxembourg, « une chose de conséquence », et qui ne se pouvait terminer en un jour. La ville était bien fortifiée, la garnison « des meilleures » ; elle comprenait environ trois mille hommes, « ce qui jadis, avant que le Roi eût établi l'abondance en toutes choses, aurait compté comme une petite armée[4] ». Le gouverneur du

1. Lettres des 11 et 13 juin. — Arch. de la Guerre, t. 490.
2. Louvois à Luxembourg, 16 juin. — Arch. de la Guerre, t. 483.
3. Luxembourg à Louvois, 21 juin. — Arch. de la Guerre, t. 490.
4. Luxembourg à Louvois, 12 mai 1674. — Arch. de la Guerre, t. 489. — Une lettre du 5 mai établit comme il suit le décompte de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Fay[1], « lieutenant-de-Roi » à Philisbourg depuis plus de deux ans, était un soldat vigoureux ; sa magnifique défense allait amplement justifier la confiance absolue que lui témoignait Luxembourg. Malgré tant de bons éléments, la chute de Philisbourg ne paraissait qu'une simple affaire de temps ; rien ne permettait de douter du bien fondé de l'assertion de Turenne, qu'une telle place, une fois assiégée, était une place perdue. Louis XIV et Louvois, bien revenus de leur optimisme d'antan, ne discutaient plus le danger, et prenaient déjà leur parti d'une catastrophe inévitable. Tout leur espoir se réduisait à voir la ville faire une belle résistance et ne capituler « qu'à la dernière extrémité », de façon que le siège « coûte aux ennemis la perte de leur armée[2] ». Condé lui-même se résignait avec philosophie : « Nous leur prendrons une autre place, et ce sera pièce pour pièce. » — Sur quoi madame de Sévigné observe avec malice : « Il y avait un fol, le temps passé, qui disait en pareil cas : « Changez vos villes de gré à gré, vous épargnerez vos hommes. » Il y a bien de la sagesse à ce discours[3] ! » Bref, la partie semblait si bien désespérée, que Louvois à l'avance prenait le soin d'assurer Luxembourg que, s'il ne sauvait Philisbourg, personne ne s'aviserait de l'en déclarer responsable : « Sa Majesté, proteste-t-il à diverses reprises,

la garnison : deux mille trois cents hommes d'infanterie, deux cent dix dragons et deux cent quarante cavaliers, plus une forte artillerie.

1. Charles du Fay, lieutenant-colonel d'infanterie, fait maréchal de camp après le siège de Philisbourg, mort en 1693.

2. Lettre de Louvois du 16 juin. — Arch. de la Guerre, t. 483.

3. Lettre du 6 juillet 1676. — Ed. Monmerqué.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

n'a point l'intention de vous rendre garant des événements... Elle sera persuadée que ce que vous n'aurez pas fait aura été impossible[1]. »

Le seul qui refusât de se payer de ces consolations était celui auquel elles s'adressaient. « Je sais bien, réplique-t-il, que vous me dites que le Roi ne me rendra pas garant de la prise de Philisbourg; mais je le serai toujours à moi-même, si je n'y fais pas tout ce qui se pourra faire[2]. » Au point où en étaient les choses, pour sauver Philisbourg, on l'a dit justement, il fallait rien moins qu'un « prodige[3] ». Ce prodige, Luxembourg — et ce fut son tort le plus grave — espéra le réaliser, espérance toujours téméraire et bien rarement récompensée. Il ne sut pas s'astreindre à assister, « les bras croisés », en spectacteur tranquille, à la chute du poste essentiel qu'on avait remis à sa garde. Il lui parut intolérable d'inaugurer par un échec son entrée en fonctions dans l'emploi de Turenne et du prince de Condé, échec dont à coup sûr il n'était pas le vrai coupable, mais dont sûrement aussi il endosserait, dans l'opinion, toute la responsabilité. Cet audacieux trembla devant les railleries de la foule[4]. Il s'acharnera donc contre toute apparence, et, par cette opi-

1. 16 et 20 juin. — Arch. de la Guerre, t. 483.

2. Lettre du 7 juillet. — Arch. de la Guerre, t. 491.

3. *Histoire des princes de Condé*, passim.

4. « Point n'est besoin, lui écrivait Louvois, de vous justifier auprès du Roi sur les discours des courtisans, qui ne parleront assurément pas en sa présence. Je ne vous célerai pas que Sa Majesté s'est un peu divertie de votre chagrin. » (6 juillet. — Arch. de la Guerre, t. 508).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

niâtreté, fera tomber d'un poids plus lourd le blâme tant redouté, car l'humiliation nationale se doublera d'une déception. Son erreur en cette circonstance — et je ne prétends pas y trouver une excuse — fut une faiblesse de l'homme privé plus qu'un manquement de l'homme de guerre, une faute de caractère plus qu'une défaillance du génie, une faute d'ailleurs chèrement expiée, et grosse de lointaines conséquences.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE XIV

Le siège de Philisbourg par l'armée impériale. — Lettres du gouverneur du Fay. — Luxembourg se détermine à tenter le secours. — Position formidable de l'armée impériale. — Plan imaginé par le maréchal pour faire une diversion sur Strasbourg. — Refus brutal de Le Tellier. — Luxembourg raillé à Versailles. — Ses hésitations tombent ; il marche sur Philisbourg. — Anxiété violente à la cour de France. — Luxembourg devant Philisbourg. — Le bois infranchissable. — Tentatives de secours par le Rhin. — Les machines incendiaires. — Échecs de toutes ces entreprises. — Luxembourg ordonne la retraite. — Ses lettres à la Cour. — Résistance héroïque de Philisbourg. — La capitulation. — Irritation patriotique en France. — Déchaînement contre le maréchal. — Louvois s'abstient de le défendre. — Refroidissement des deux amis. — L'affaire de Montbéliard. — Luxembourg prend la ville « par un assaut de compliments ».

« Voici Philisbourg véritablement assiégée, écrit le 26 juin Luxembourg à Louvois[1] ; la tranchée y a été ouverte d'avant-hier, selon toutes les nouvelles[2] ; et l'Électeur palatin, qui n'avait pas voulu donner ses troupes, les y a ramenées, à ce qu'on m'assure. Le bruit de Stras-

1. Arch. de la Guerre, t. 490.
2. En réalité, la tranchée avait été ouverte le 22.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

bourg est que les ennemis n'avanceront pas leurs travaux en peu de temps. Je ne sais pas bien à quoi se monte le détachement qu'on y a envoyé de l'armée du prince Charles. Ce n'est pas qu'il ne vienne des gens se rendre ; mais ce sont des bêtes de cavaliers qui ne savent rien ! » Ce qu'on apprit les jours suivants fut que le corps chargé d'investir Philisbourg se composait d'une douzaine de mille hommes, tant de l'armée des Cercles que de celle de l'Empereur, commandés par le margrave de Bade [1]. Pendant ce temps, Charles de Lorraine, avec le gros des forces impériales, gardait les lignes de la Lauter et couvrait les travaux du siège. Telle était la situation aux derniers jours de juin. Quelques audacieux messagers, envoyés par le maréchal, avaient, en dépit du blocus, pénétré dans la ville, encourageant le gouverneur du Fay à tenir jusqu'au bout, lui promettant que rien ne serait négligé pour venir à son aide et tenter le secours [2].

Du Fay faisait d'ailleurs son devoir en brave homme ; les rares billets qu'on recevait de lui témoignaient également et de sa belle humeur et de son énergie. « Le Roi disait hier au soir, rapporte Pellisson [3], qu'il avait vu une lettre du gouverneur de Philisbourg qui lui avait fait plaisir, qu'elle était la plus gaie du monde ; qu'il marquait

1. Louis, margrave ou prince de Bade, dont le marquis de Lassay trace le portrait suivant : « C'était un homme avantageux, fanfaron, parlant toujours de lui et de ses actions, brave, libéral, magnifique surtout, familier et civil, avec un air de grandeur, ayant assez d'esprit, et cependant plein de ridicules ». *(Recueil de différentes choses.)*

2. Luxembourg à Louvois, 11 juillet. — Arch. de la Guerre, t. 491.

3. Lettre du 2 août 1676.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

que toutes choses étaient en bon état dans la place, beaucoup d'union et de bonne volonté dans les troupes. » Même note dans les quelques dépêches qu'il fait passer à Luxembourg : « Jamais garnison n'a été mieux intentionnée, écrit du Fay le 7 juillet[1]. Il ne tient pas à moi que les soldats ne soient bien entretenus ; il faut ménager nos provisions, et je dirai à notre commissaire votre volonté là-dessus. On tuera quelques chevaux ; mais on aura besoin de la cavalerie quand l'ennemi approchera, et l'on fera le tout pour le mieux. Je ménagerai les troupes et la poudre, dont on a assez de besoin, et je vous assure qu'on vous donnera pour votre secours tout le temps qu'on peut attendre de gens d'honneur. Voilà, monseigneur, tout ce que je puis vous dire. » Cette confiance, cet entrain se soutiennent tout le temps du siège ; deux mois après l'investissement, un gentilhomme envoyé par le margrave de Bade ayant pénétré dans la place pour y faire des propositions, du Fay le promène dans tous les quartiers de la ville, lui fait voir avec complaisance « la garnison en armes et toutes les choses en bon état », l'assure que l'on ne manque de rien, et que du reste ses soldats « ont juré de se manger les uns les autres plutôt que de penser à aucune capitulation[2] ».

Malgré ces bonnes dispositions, le maréchal savait qu'en ces sortes d'affaires il n'est point de minutes à perdre, et que toute journée de retard profiterait à ses adversaires. « L'ennemi reçoit chaque jour des renforts, et élève autour

1. Du Fay à Luxembourg, 7 juillet. — Arch. de la Guerre, t. 491.
2. Lettre de Pellisson du 13 septembre 1676.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de la place des retranchements formidables, auxquels il fait travailler même les prisonniers... Et, quoique l'on doive s'attendre à une longue résistance, les choses vont quelquefois plus vite qu'on ne croit[1]. » Les vivres et la poudre étaient d'ailleurs en quantité médiocre, et l'on payait chèrement la sottise de Rochefort, qui avait privé Philisbourg d'un supplément indispensable. Mais, si Luxembourg appréciait « l'avantage d'agir de bonne heure », il voyait tout aussi clairement « l'extraordinaire difficulté » que rencontrerait l'entreprise. Au moins eût-il souhaité, pour se mettre à couvert, un ordre positif du Roi, la permission expresse de risquer l'aventure ; et c'est à quoi la Cour se refusait obstinément. Rien de plus vague, de plus nuageux que les instructions qu'il reçoit : On s'en rapporte à lui pour « aller au mieux des affaires » ; qu'il en fasse « plutôt plus que moins », mais « sans négliger la prudence » ; et, par-dessus toute chose, qu'il n'aille surtout pas se faire battre[2]. Ces phrases entortillées, souvent contradictoires, sont les seules recommandations qu'on lui fasse parvenir : « Je vous avoue que cela m'embarrasse, et embarrasserait tout autre », s'exclame-t-il avec impatience.

Il ne se rebute pourtant pas, et son cerveau fertile lui suggère divers expédients, qu'il soumet tour à tour à l'approbation du ministre, Le meilleur serait que Créqui, qui commande un gros corps dans les Trois-Évêchés, marchât

1. Luxembourg à Louvois, 10 et 16 juillet. — Arch. de la Guerre, t. 481 et 491.

2. Lettre de Le Tellier, du 26 juillet 1676, — Arch. de la Guerre, t. 508.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sur Wissembourg pour lui donner la main : « On verrait à s'assister de ce que l'un ou l'autre pourrait avoir besoin, et, de ma part, je réponds bien qu'on n'irait qu'au bien du service. » De la sorte, explique-t-il, le duc de Lorraine — obligé en même temps « d'avoir du monde sous Philisbourg, et d'en faire revenir » pour tenir tête aux armées du Roi — serait « comme le cheval qui voit de l'eau d'un côté et de l'avoine de l'autre » ; et le vieux proverbe romain *vis unita fortior* aurait une fois de plus raison[1]. Le projet était excellent ; mais, par malheur, le prince d'Orange, en attaquant Maëstricht, rompit toute la combinaison. Créqui fut envoyé pour renforcer Schomberg en Flandre[2], et Luxembourg demeura comme devant, livré à son inspiration, réduit à ses seules ressources, et ne pouvant compter que sur soi-même. De ce jour, son parti fut pris. Le 16 juillet, il levait ses quartiers, marchait vers la Lauter, pour se camper, dit-il, « à trois heures de l'armée ennemie », et reconnaître par quel point elle serait le plus vulnérable. Lorsque, deux jours plus tard, il approcha de Lauterbourg, il trouva la ville évacuée, les lignes vides de défenseurs. Même solitude à Wissembourg. Le généralissime de l'armée impériale, peu soucieux d'une bataille rangée, s'était replié sur Landau, abandonnant ses magasins, ses hôpitaux et ses blessés[3]. Landau, le surlendemain, ne fut point soutenu davantage

1. Luxembourg à Louvois, 16, 19, 20 juillet. — Arch. de la Guerre, t. 491.

2. Lettres des 26 juin, 10 et 12 juillet. — Arch. de la Guerre, t. 490 et 491.

3. Le 7 juillet 1676.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

et l'armée du duc de Lorraine se concentra, pour faire tête aux Français, dans la petite plaine resserrée qui s'étendait, sur la rive gauche du Rhin, au pied de Philisbourg, suprême et inviolable réduit.

Cet espace demi-circulaire était connu du nom de *Petite Hollande*. Le Rhin en cet endroit se recourbait en arc de cercle, encadrant sur trois faces le camp des Impériaux ; un large pont donnait la communication avec le corps chargé du siège. Le duc Charles, dans cette position, avait l'abri du fleuve à droite, à gauche et par derrière. De formidables retranchements, de vastes fossés remplis d'eau, protégeaient le front resté libre ; il y fit ménager, de distance en distance, « des débouchés par où pouvaient sortir six escadrons » de cavalerie[1]. Un bois fourré se hérissait aux abords de la plaine, achevant d'en faire un poste incomparable. Toute armée, disait-on, y pouvait défier sans nulle crainte un ennemi trois fois plus nombreux.

Luxembourg de longue date avait prévu que le duc de Lorraine pourrait bien prendre ce parti ; c'était aussi celui qu'il craignait davantage : « Je tremble ici, écrivait-il en commençant son mouvement offensif, je tremble que les ennemis ne se portent au Rhin, et que je ne les voie prendre Philisbourg sans leur pouvoir rien faire[2]. » Plus il se rapprochait du but, plus s'accumulaient les obstacles, plus il voyait nettement la folie de la tentative, plus le spectre de la défaite lui apparaissait menaçant. Aussi, avant de s'engager à fond et de faire le pas décisif,

1. *Histoire de la maison de Montmorency*, passim.
2. 19 juillet. — Arch. de la Guerre. t. 491.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

cherchait-il un moyen qui permît de sauver la mise, désireux au moins, disait-il, « d'attacher à son arc deux cordes au lieu d'une ». Une dépêche du 26 juillet, datée du camp de Kotzenhausen et portée par son aide de camp[1], proposait à Louvois une solution nouvelle, qui eût mérité, semble-t-il, d'être examinée avec soin. Il ne s'agissait de rien de moins que de s'emparer de Strasbourg et, comme disait Condé, de « troquer pièce pour pièce ». La façon dont cette ville venait de violer les lois de la neutralité donnait un prétexte tout prêt. Le siège, pris en lui-même, serait une assez mince affaire, la ville n'ayant pour défenseurs que « quelques méchants suisses qui n'ont jamais rien vu, et de vieux bourgeois à mousquets à nacre de perle, qui ne tireraient guère que la nuit de l'ouverture de la tranchée[2] ». Pour la grosse artillerie, il serait très aisé d'en faire expédier de Nancy; une « douzaine de pièces de 24 » répondraient à tous les besoins; les vivres et les munitions arriveraient par bateaux de Brisach et de Schlestadt; une semaine suffirait grandement pour ces divers préparatifs. Si l'ennemi ne la secourt pas, c'est sans contredit « une ville prise », et « un fort bon équivalent » pour la perte de Philisbourg. Si, au contraire, les Impériaux quittent leur camp retranché pour faire lever ce siège, on les aborde en plaine, à positions égales, et l'armée du duc de Lorraine « est une armée battue ». Tel est le programme séduisant dont Luxembourg expose tous les détails. Qu'on lui donne carte blanche, il se fait fort d'y réussir.

1. Cette mission fut confiée à M. de Saint-Germain, le dévoué aide de camp de Luxembourg.

2. Luxembourg à Louvois, 26 juillet. — Arch. de la Guerre, t. 508.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Pour être un peu soudaine, la conception n'était pas chimérique. C'est l'avis formel de Pomponne[1] ; et le judicieux diplomate se trouve ici d'accord avec l'impétueux homme de guerre. Son raisonnement confirme point par point celui du duc de Luxembourg. Après avoir constaté à son tour l'importance de Strasbourg, l'avantage que sa possession procurerait à la France : « Quelque difficile, ajoute-t-il, que paraisse d'abord l'entreprise, par la réputation de la place, qui est grande, bien fortifiée, munie d'une nombreuse artillerie, elle durerait peu, vraisemblablement, contre les armes du Roi. La rivière de la Brusche, qui l'environne par divers de ses bras, y fait une circonvallation comme naturelle et qui mettrait en sûreté une armée qui en ferait le siège. Le terrain qui est entre la ville et le Rhin est d'une si grande étendue, que l'on y peut établir un quartier sans être que peu ou point incommodé du canon de la place. Ainsi le pont deviendrait d'abord inutile ; et la ville, en le perdant, perdrait toute espérance de secours. » C'est d'ailleurs ce que l'événement démontra cinq années plus tard : Louis XIV, en pleine paix, accomplit aisément ce qui, en temps de guerre, avait paru trop difficile. Lorsqu'en septembre 1681 il réunit sous les murs de Strasbourg une armée de trente-cinq mille hommes, la résistance fut nulle. La vieille capitale de l'Alsace ouvrit ses portes à la France. Près de deux siècles s'écoulèrent sans que les couleurs germaniques se déployassent sur ses remparts.

La mauvaise chance voulut que Louvois fût absent

1. *Mémoires* du marquis de Pomponne.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

quand parvint à la Cour le messager du maréchal. Ce fut à Le Tellier, son père, que fut remise la lettre et qu'il appartint d'y répondre. Esprit lent, froid et méthodique — de longue date, au surplus, hostile à Luxembourg — le vieux et prudent chancelier s'effaroucha devant la brusquerie de la proposition. Pour mûrir un plan si hardi, une saison entière, à son sens, eût à peine été suffisante; l'improviser en quelques jours lui parut une telle déraison qu'il n'y daigna même pas arrêter sa pensée. Séance tenante et courrier par courrier, il fit porter à Luxembourg un sec et dédaigneux refus : « Sa Majesté, lui disait-il[1], m'a commandé de vous faire savoir que le change de Strasbourg avec Philisbourg serait très bon, mais qu'il aurait fallu s'appliquer de meilleure heure à cette entreprise-là, et préparer dès cet hiver toutes les choses nécessaires pour en faciliter la conquête. Ainsi, les préparatifs manquant, et le siège de Philisbourg étant aussi avancé qu'il est, Sa Majesté n'estime pas qu'il y ait lieu de tenter cette diversion. »

Non content de cette rebuffade, Le Tellier ne se retint pas de livrer le secret de ces lettres confidentielles, de donner cette proie en pâture à la malignité publique. Des propos malveillants commencèrent à courir sur le chef de l'armée d'Allemagne. « M. de Luxembourg accable de courriers, raille la marquise de Sévigné[2]. Hélas! ce pauvre M. de Turenne n'en envoyait jamais; il gagnait une bataille, et on l'apprenait par la poste. » Des épi-

1. 28 juillet. — Arch. de la Guerre, t. 508.
2. 12 août 1676. — Ed. Monmerqué.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

grammes, des couplets satiriques, circulent, sous le manteau, dans le monde de la Cour :

Il écrit en vers et en prose,
Il excelle à parler d'amour ;
Mais il est guerrier comme Roze [1]
Quand il faut sauver Philisbourg.
Il croit avoir un grand mérite
Et qu'on l'admire en l'univers ;
Mais chacun dit que sa conduite,
Comme sa taille, est de travers [2]...

Ces brocards, dont l'écho vint jusqu'au camp français, furent-ils pour quelque chose dans la résolution que prit le maréchal? En tout cas, de ce jour, ses hésitations tombent. Advienne que pourra ; il essaiera de sauver Philisbourg par la seule voie qui reste ouverte, une attaque de vive force contre les positions ennemies. La tâche est rude, l'issue douteuse : mais « l'envie que chacun a de bien servir le Roi suppléera à beaucoup de choses [3] ». Ses lettres changent de ton, il cesse de s'enquérir des préférences intimes de Louis XIV et de Louvois. Il parle avec l'entrain, l'accent vif et joyeux, dont il est coutumier quand il sent la bataille : « Nous marchons donc demain sans faute [4]... Un chacun se prépare pour l'action, que nous ne croyons pas éloignée. Toute l'infanterie accommode ses armes, et la cavalerie met ordre à ce

1. Secrétaire de Louis XIV et membre de l'Académie française.
2. *Chansonnier français.* — Bibl. nat^le. Mss. fr. 12619.
3. Lettre de Luxembourg du 31 juillet. — Arch. de la Guerre, t. 492.
4. 1er août. — Arch. de la Guerre, t. 492.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

qu'elle a à faire. Jamais je n'ai vu tant de bonne volonté dans une armée. J'espère que nous ne serons pas longtemps sans la mettre en usage, et que le 6 ou 7 du mois ne se passera pas sans que les armes du Roi remportent un grand avantage. La droite des ennemis est inattaquable ; la gauche est bien retranchée ; mais l'étoile de Sa Majesté nous guidera dans des chemins si difficiles et nous fera surmonter tous les obstacles. » L'espoir du général se communique à l'armée tout entière ; tous marchent à l'action « dans une si grande gaîté que l'on doit beaucoup s'en promettre ». Une lettre de Bazin, intendant de l'armée, nous donne quelques détails sur les préparatifs : « Tout est prêt, mande-t-il à Louvois[1], pour le secours de Philisbourg. J'ai été aujourd'hui avec M. de Montclar assez longtemps au bord du Rhin, où nous avons vu une grande machine construite à la perfection, avec toute l'artillerie pour brûler le pont des ennemis, et quelques bateaux couverts, à l'épreuve du mousquet, où cinq cents hommes choisis pour bons nageurs se doivent jeter dans la place. Ils seront soutenus par un grand corps d'infanterie, et il y aura partout une attaque générale pour faire diversion. ».

Au jour convenu, le 2 août, l'armée quitta le camp de Schultz et marcha sur Landau, où Luxembourg, en arrivant, fit « tirer six coups de canon, pour avertir ceux de Philisbourg que l'on venait à leur secours[2] ». Une rivière, « dont les ponts avaient été jadis rompus par M. de

1. 31 juillet. — Arch. de la Guerre, t. 492.
2. *Mémoires* de Saint-Hilaire.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Turenne », retarda de deux jours la continuation du mouvement. Le 6 seulement, aux premières lueurs de l'aube, on déboucha dans l'étroite plaine d'Ambach, à une lieue environ des premiers retranchement de l'armée impériale. Le maréchal fit faire halte, pour se donner le temps d'étudier de près le terrain et de choisir les points d'attaque.

Pendant ces préliminaires, en France on vivait dans la fièvre. Des courriers avaient apporté l'annonce de la grande entreprise ; à la ville, à la Cour, l'excitation était extrême. « Nous attendons avec une vive impatience, mandait Louvois au maréchal[1], les nouvelles de ce qui se sera passé entre l'armée que vous commandez et celle de l'Empereur. » La maréchale de Luxembourg, accourue à Paris afin d'être plus vite au fait, « instituait dans tous les couvents des prières de quarante heures » pour que le ciel bénît les armes de son époux[2]. Madame de Sévigné, dont le fils servait en Alsace, ne pouvait contenir son angoisse : « On attend tous les jours que M. de Luxembourg batte les ennemis, et vous savez ce qui arrive quelquefois !... On n'a point encore de nouvelles d'Allemagne. L'inquiétude que l'on a sur ce combat, que l'on croit inévitable, ressemble à une violente colique dont l'accès dure depuis douze jours... C'est brûler à petit feu, ce me semble, que de savourer ainsi une violente inquiétude[3]. » Le Roi seul restait calme, et son esprit

1. 8 août. — Arch. de la Guerre, t. 484.
2. *Gazette d'Amsterdam* de 1676.
3, Lettres des 31 juillet, 12 août 1676, etc. — Ed. Monmerqué.

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ferme et rassis ne conservait guère d'illusion sur le succès de l'entreprise : « En vérité, s'échappait-il à dire, je crois que nous ne pourrons pas secourir Philisbourg ; mais enfin je n'en serai pas moins roi de France. » Sur quoi, avec son franc parler : « Il est vrai, Sire, répliquait Montausier, vous seriez encore fort bien roi de France quand on vous aurait repris Metz, Toul et Verdun, et le Comté, et plusieurs autres provinces, dont vos prédécesseurs se sont fort bien passés. » — « Votre Majesté, dans ce cas, murmurait La Feuillade, ressemblerait à monsieur mon frère, qui a un bras plus court que l'autre. » Chacun « serrait les lèvres » à ces propos hardis. Mais s'adressant à Montausier : « Je vous entends bien, monsieur de Montausier, ripostait le Roi de bonne grâce, c'est-à-dire que vous croyez que mes affaires vont mal ; mais je trouve bon ce que vous dites, car je sais quel cœur vous avez pour moi[1]. »

Si telle était l'émotion de la Cour, combien encore plus vive et plus poignante l'anxiété de celui qui portait tout le poids de l'affaire ! L'examen attentif des positions ennemies avait réservé des surprises. « En m'informant de la situation du pays, écrit le maréchal [2], on m'avait bien dit que j'aurais quelque bois à traverser en m'approchant de la Petite Hollande ; mais on m'en parlait comme d'un bois de sapins extrêmement clair, et même séparé en bouquets au travers desquels des troupes pou-

1. Lettre de madame de Sévigné du 5 août 1676. *Passim.* — Lettre de la duchesse Sophie de Hanovre du 27 août 1676. *Correspondance avec le palatin du Rhin.*

2. Lettre du 12 août. — Arch. de la Guerre, t. 492.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

vaient passer ». Telle était en effet, confirme la *Gazette*, l'assurance de « tous ceux qui avaient été dans ce pays, qui avaient commandé dans Philisbourg, et campé au même lieu où sont à présent les Impériaux [1] ». Lorsqu'on vérifia ces rapports, il en fallut rabattre. A la gauche de l'armée ennemie — seul point où elle fût abordable — régnait un bois qui commençait au Rhin et finissait au ruisseau de Spirebach, bois dont la profondeur « ne passait guère un quart de lieue », mais qui — loin d'être « clair comme les sapins de Vincennes » — était épais, touffu, semé d'épines, encombré de broussailles, bref du plus inquiétant aspect [2]. Il s'élargissait vers le Rhin, et se terminait en marais « impraticable à une armée. [3] » Luxembourg, malgré tout, mit l'armée en bataille, et la fit marcher « sur six lignes » dans la direction dudit bois, ne désespérant pas d'y découvrir quelque passage. « Après une marche de près de quatre heures, durant laquelle on n'avança pas plus d'une « demie lieue », à cause des vignes dont la plaine est

1. *Gazette de France* de 1676.

2. « Dans un pays où je n'ai jamais été, écrit un peu plus tard Luxembourg, je ne pouvais pas deviner la bonté du poste des ennemis. Les espions et les prisonniers ne sont pas gens sur le rapport desquels on puisse asseoir un jugement certain ; et ceux qui devraient le connaître n'en ont rien dit de juste, car je croyais, sur leurs relations, que les bois que j'ai trouvés seraient clairs comme les sapins de Vincennes, et qu'au delà de ces bois j'aurais une belle hauteur pour mettre l'armée du Roi ; il est vrai que c'est par celle de l'Empereur qu'elle était occupée ! » (Lettre du 25 août. — Arch. de la Guerre, t. 493.)

3. Lettre de M. Descures à Louvois, du 12 août. — Arch. de la Guerre, t. 492. — *Mémoires* de Saint-Hilaire, etc., etc.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

entre-coupée, M. de Luxembourg fit faire halte à trois cents pas environ de l'entrée du bois [1]. » On eut à ce moment un rayon d'espérance. Inquiet, malgré « la bonté de son poste », de l'approche de l'armée française, le duc de Lorraine détacha un corps de deux mille cavaliers, sous la conduite de M. Dunewald, pour surveiller les mouvements de l'ennemi. Cette troupe, imprudemment, s'éloigna trop des lignes fortifiées, croyant pouvoir s'y retirer à temps. Mais Luxembourg la fit pousser avec une vigueur si rapide, qu'elle fut surprise, culbutée en désordre, sa retraite en partie coupée [2]. On pensait que le chef de l'armée impériale, au spectacle de cette déroute, s'aventurerait hors de son camp pour recueillir et rallier ces débris, et qu'ainsi peu à peu s'engagerait l'action générale [3]. Mais le duc de Lorraine, en capitaine prudent, laissa battre et détruire ceux qui s'étaient « témérairement exposés de la sorte, » et ne bougea point de ses lignes. Bien au contraire, il fit défense que personne à l'avenir — quelle que fût l'occasion — se risquât hors des retranchements.

Les journées qui suivirent comptèrent parmi les plus cruelles de l'existence de Luxembourg. Son armée « campée en bataille » à portée de canon d'un ennemi silencieux, il se donnait, dit l'intendant Bazin, « un mouve-

1. Lettre de M. Bazin du 9 août. — Arch. de la Guerre, t. 492.

2. La charge fut conduite par M. de la Trousse, qui y acquit beaucoup d'honneur.

3. *Mémoires* de Feuquières. — Lettre interceptée d'un officier allemand, du 9 août 1676. — Arch. de la Guerre, t. 492.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ment incroyable » pour trouver une issue, un défaut de cuirasse, un joint pour pénétrer dans l'inaccessible réduit. A cheval nuit et jour, il explorait fiévreusement la contrée, et revenait sans cesse au « bois maudit », le fouillait en tous sens, « épluchait, dit-il, tous les coins », sans y voir « un endroit où pussent passer seulement quatre hommes de front ». S'engager, en ces conditions, au milieu d'un pareil massif, sous le feu croisé des mousquets et des canons de l'armée impériale, c'était le massacre assuré, l'écrasement infaillible, peut-être un irrémédiable désastre. Il ne fut pas dans toute l'armée un général, un officier, pas même un « simple grenadier », qui ne pensât et ne déclarât à voix haute que c'eût été « folie de l'entreprendre ». — « Je puis assurer Sa Majesté, écrit tristement Luxembourg[1], que, si la chose n'avait été que fort difficile, assurément on l'aurait entreprise. Mais, en cherchant à la rendre aisée, nous avons mieux connu qu'elle était impossible. » Il ne pouvait toutefois se rendre à l'évidence. L'orgueil et l'ambition, la crainte des railleries du public et des reproches du Roi, se révoltaient dans le fond de son âme, se heurtaient désespérément au sûr instinct de l'homme de guerre et aux suggestions du bon sens.

Enfin la raison l'emporta, après quatre grands jours de lutte, de recherches stériles et d'efforts infructueux. Il ne put cependant, avant de quitter la partie, se refuser à une suprême tentative, fiche de consolation pour sa fierté blessée. S'il fallait renoncer à sauver Philisbourg par

1. 12 août 1676. — Arch. de la Guerre, t. 492.

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

bataille et à force ouverte, au moins prétendit-il la secourir « par un moindre dessein », en cherchant à jeter « quelque monde dans la place ». Il avait, dans cette prévision, imaginé et préparé d'avance un curieux stratagème. « Nous travaillons, avait-il dit le 26 juillet à Louvois[1], à des machines, que l'on fait de sorte qu'on puisse à la fois brûler et rompre le pont des ennemis. Je ne sais si elles réussiront ; mais nous ne laisserons pas de le hasarder, et de les faire soutenir par des bateaux qui pousseraient jusqu'à Philisbourg. » Ces « machines », en réalité, étaient de grands bateaux fort creux, dont le fond était « maçonné par des murs de chaux et de brique », formant une manière de « fourneau » plein de poudre à canon. Le reste de l'embarcation était chargé de boulets, de grosses pierres et de morceaux de fonte, recouverts par des planches « enduites de poix, de soufre et d'huile ». Ces singuliers engins étaient au nombre de quatre. On y ajouta six « brûlots », amas d'énormes bûches goudronnées et entrelacées, toutes « farcies de feux d'artifices, de canons de mousquets, de grenades, où des trainées de poudre mettaient le feu[2] ». L'objet de cette flottille était la destruction du pont qui reliait Philisbourg à la rive gauche du Rhin, seule communication entre le corps de blocus et l'armée du duc de Lorraine. Le maréchal d'ailleurs, comme il l'avoue franchement, ne comptait qu'à moitié sur le succès de ces inventions

1. 26 juillet. — Arch. de la Guerre, t. 492.

2. Lettre du comte de Limoges à Bussy, de 12 août 1676, *Correspondance de Bussy-Rabutin*. — *Mémoires* de Saint-Hilaire. — *Histoire de la maison de Montmorency*, par Désormeaux, etc. etc.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ingénieuses[1]. C'était plutôt, dans sa pensée, une diversion, une fausse attaque, pour retenir et amuser l'ennemi, tandis que le réel secours s'effectuerait d'autre façon.

Pour cette deuxième opération, quelques bateaux légers étaient réunis à Haguenau ; une troupe d'élite, choisie parmi les bons nageurs, s'y devait embarquer de nuit, descendre et traverser le Rhin à la sourdine, et chercher à gagner les murs de Philisbourg en franchissant le marécage. Mille mousquetaires s'offrirent spontanément ; on dut les réduire à six cents, les bateaux n'en pouvant transporter davantage. Chacun portait sur soi une grosse charge de poudre. M. de Laubanie, major du régiment de La Ferté, « un garçon, écrit Luxembourg, qui ne manque point de savoir faire », fut désigné pour chef de cette expédition[2]. « J'ajoutai à cela un guide admirable, qui me répondit de mener ce monde dans Philisbourg, sans entrer dans l'eau au delà de la ceinture[3]. » Cent pistoles furent promises à l'homme qui le premier aurait pénétré dans la ville.

Le bruit de ces préparatifs fut répandu dans le camp

1. « J'ai peur que nous n'y réussissions pas, écrivait-il le 3 août, car j'apprends qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour rompre notre dessein. » (Arch. de la Guerre, t. 472.)

2. La lettre de service est datée du 2 août et conçue en ces termes : « Il est ordonné au sieur de Laubanie, et au sieur de Beauvais en son absence, de prendre le commandement des gens détachés pour entrer dans Philisbourg, où M. du Fay leur laissera le commandement dudit détachement, sous ceux qui ont ordre de commander dans la place. Fait au camp près Lingfeld, ce 2 août 1876. Montmorency-Luxembourg. » (Collection de l'auteur). — Voir ci-contre le *fac-simile* de cette pièce, écrite de la main de Luxembourg.

3. 12 août. — Arch. de la Guerre, t. 492.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

[illegible] de
Lakeaumais
in [illegible] le
Comes
destans
[illegible] leurs
laiss[illegible] du dit
destre qui
ont remendes
dans ce
pres 1 6 9 6
[illegible]

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

impérial par quelques déserteurs français. Il y causa une agitation violente. « Ils ont mille machines et ruses toutes prêtes, mande avec inquiétude un aide de camp de Charles de Lorraine[1]. Aussi s'est-on, pour y parer, précautionné de toutes les façons. L'ambassadeur de Hollande a fait venir quantité de gens qui s'y entendent à l'égard des eaux et des ponts. L'archevêque de Mayence en a envoyé aussi de fort experts sur le Rhin au nombre de cinquante. Je les vis hier passer. » Des poutres « d'une grosseur énorme » et reliées par des chaînes de fer furent enfoncées, dans la largeur du Rhin, au-dessus du pont menacé, pour arrêter et « faire venir à fond » tout ce qui descendrait le fleuve. « Il y a bien six mille hommes de garde tous les jours le long du cours du Rhin » ; des patrouilles de dragons sillonnent la région jour et nuit, surveillant l'abord de la place[2].

Bien que l'affaire fût éventée et rendue ainsi bien douteuse, on ne laissa pas néanmoins de risquer l'aventure. « La chose se peut réussir, dit l'intendant Bazin[3] ; et, si le succès en était heureux, on peut espérer que les ennemis quitteraient le siège. » La nuit du 8 au 9 août, dès que l'obscurité régna, les machines incendiaires, remorquées à « un quart de lieue » au-dessus du camp impérial, montées par quelques hommes hardis et adroits à la nage, furent détachées de leurs amarres et laissées au courant de l'eau. Elles donnèrent d'abord de l'espoir, et descendirent le fleuve à bonne allure. Par

1. Lettre interceptée du 4 août. — Arch. de la Guerre, t. 492.
2. *Ibid.*
3. 9 août. — Arch. de la Guerre, t. 492.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

malheur, à moitié chemin, la première s'ensabla. « La seconde et la troisième allèrent jusque tout contre le pont ; mais elles y furent arrêtées par les chaînes que l'on avait tendues ; et la quatrième ne brûla point, ceux qui étaient dessus s'étant retirés sans y mettre le feu, la peur les ayant pris... Elles auraient assurément fait leur effet, affirme le comte de Limoges, si elles avaient été menées jusqu'au pont[1]. » Pendant ce temps, les six cents mousquetaires que commandait M. de Laubanie s'embarquaient sur le Rhin, non loin de Germersheim. Il y eut un peu de retard, dû à la négligence — ou peut-être au mauvais vouloir — des bateliers allemands qu'on avait embauchés. Le jour commençait à pointer quand cette poignée de braves prit pied, non loin du petit bois. Ils s'y jetèrent sans qu'on les aperçut, y marchèrent quelque temps, traversèrent le marais avec le même bonheur. Il ne leur restait à franchir qu' « une dernière petite plaine », après quoi « rien ne les pouvait plus empêcher de se jeter dans la ville ». A ce moment suprême, « une garde de dragons ennemis » les découvrit, donna l'alarme. Ils voulurent passer outre ; mais une grosse masse de cavalerie survint à la rescousse et les força bientôt à rebrousser chemin pour gagner les bateaux[2]. L'ennemi les poursuivit, l'épée aux reins, « ce qui mit quelque désordre parmi nos gens, dont une

1. Lettre du comte Limoges, du 12 août, *passim*.

2. Cependant un sergent du régiment de Picardie, avec une dizaine de soldats déterminés, se jeta hardiment au milieu du marais. Par des chemins détournés, ils purent enfin atteindre Philisbourg, où ils se joignirent à la garnison.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

partie se rembarqua un peu trop vite » ; mais d'autres firent tête vaillamment et parvinrent finalement à repousser les Impériaux, « leur tuant pas mal de monde et faisant quelques prisonniers[1] ». Le coup n'était pas moins manqué ; et, comme écrit le maréchal, « le petit dessein pour le secours de Philisbourg ne fut pas plus heureux que l'autre ».

La journée du lendemain se passa « fort paisiblement ». Les deux armées demeurèrent en présence, l'une impassible, attendant de pied ferme à l'abri de ses retranchements, l'autre la contemplant avec une colère impuissante. Enfin, le mardi 10 août, comme les fourrages faisaient défaut et que la cavalerie commençait à souffrir, le maréchal donna le signal du départ. A trois heures du matin, les bagages filèrent en avant ; le gros de l'armée les suivit ; Luxembourg partit le dernier, marchant à l'arrière-garde. Les Impériaux ne bougèrent point et laissèrent l'ennemi s'éloigner sans tirer un coup de mousquet. Le soir même on fut à Landau ; on y reprit tristement les quartiers que l'on avait, huit jours plus tôt, quittés avec une allègre espérance. Ce fut de là que Luxembourg écrivit à la Cour pour conter sa mésaventure. Son récit est sincère, simple, sans réticence : « Monsieur, mande-t-il à Le Tellier[2], je n'ai point secouru Philisbourg par un grand ni par un petit effort. J'espère que Sa Majesté ne trouvera pas qu'il y

1. Lettres de Luxembourg et de M. Descures, du 12 août. — Arch. de la Guerre, t. 492. — *Mémoires* de Saint-Hilaire. — Lettre du comte de Limoges, *loc. cit.*, etc., etc.

2. 12 août 1676. — Arch. de la Guerre, t. 492.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ait de ma faute, si vous voulez bien lui rendre compte de la conduite que j'ai tenue, dont je vais vous informer. » Suit la relation minutieuse des faits qu'on vient de lire. « Je suis, dit-il en terminant, plus à plaindre de n'avoir pu servir le Roi en ce rencontre aussi utilement que je l'aurais désiré, qu'à condamner de ne l'avoir point fait, car je n'ai rien omis pour cela. Un plus habile que moi en aurait plus tôt vu l'impossibilité et n'en aurait pas cherché les moyens autant que je l'ai fait. » Un billet daté du lendemain, adressé à Louvois, est du même ton mélancolique : « Vous me mandez[1] que Sa Majesté est dans l'impatience de savoir ce qui se sera passé entre son armée et celle des ennemis. J'ai informé M. Le Tellier qu'il n'y avait rien eu du tout, et je vous assure que je n'ai pas eu la force d'écrire à Sa Majesté, pour ne lui mander autre chose si ce n'est que je ne lui avais pas rendu le service que j'aurais souhaité de lui rendre. » Mais ce chagrin profond est exempt de bassesse, s'exprime même, quand il faut, avec une certaine hauteur : « Le sieur Jacquier, reprend-il quelques jours après[2], m'a mandé que le Roi vous aurait dit que j'avais mieux aimé le bien de son service que ma propre gloire ; sur quoi j'ai à répondre que l'un et l'autre en ce rencontre m'ont paru inséparables ! »

La retraite de l'armée d'Allemagne emportait le suprême espoir des assiégés de Philisbourg. Ils se défendirent

1. 13 août. — Arch. de la Guerre, t. 492.

2. Luxembourg à Louvois, 25 août. — Arch. de la Guerre, t. 493.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

cependant, durant un mois encore, avec une constance héroïque. Sur trois mille hommes, onze cents restaient debout ; le reste était ou tué ou grièvement blessé ; quarante-deux officiers se trouvaient au nombre des morts[1]. Les ouvrages extérieurs étaient presque entièrement détruits ; le mur d'enceinte, sur certains points, n'était plus « qu'une brèche continuelle ». Sans faire absolument défaut, les vivres devenaient rares. La poudre était sur le point de manquer ; pendant les trois dernières semaines, à peine put-on tirer le canon de la place ; huit jours encore, et les mousquets ne seraient plus que « bâtons inutiles[2] ». Il fallut cette dernière raison pour décider le gouverneur du Fay à accepter enfin la capitulation. Le 9 septembre, les hostilités s'arrêtèrent ; séance tenante, « on dressa les articles », avec le margrave de Bade et le duc de Lorraine. La capitulation fut signée le soir même. Les conditions en furent glorieuses pour les courageux défenseurs, et telles que dans l'Histoire on en voit peu d'exemples. Du Fay ramenait en France les débris de la garnison, ses drapeaux, ses canons, ses mortiers, ses pontons de cuivre, deux cent mille francs d'argent, tout ce qui subsistait du trésor de l'armée. L'infanterie sortirait « l'arme haute et les mèches allumées », la cavalerie « les épées à la main ». Encore fut-il stipulé qu'on attendrait huit jours avant d'abandonner la ville, pour le cas improbable où surviendrait quelque secours. Le margrave, « désireux de donner des marques de la grande estime

1. Lettre de du Fay du 16 septembre. — Arch. de la Guerre, t. 494.
2. *Journal du siège de Philisbourg*. — Arch. de la Guerre, t. 494.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

qu'il avait pour le gouverneur et pour la garnison », proposa de lui-même que la sortie se fît « par une des brèches du mur d'enceinte[1] ». En outre, il prétendit faire cadeau à du Fay « d'un beau cheval avec une housse fort riche » ; ce que le gouverneur ayant « décliné civilement », il lui fit un présent « qui ne se pouvait refuser » : ce fut sa propre épée, à poignée d'or et de diamants, « qu'il détacha de son côté pour l'attacher au sien[2] ».

Le 16 septembre, la veille du jour où il devait quitter une ville qui, depuis trente-deux ans française, échappait ainsi de nos mains, du Fay écrivit à Louvois pour rendre compte de sa conduite et de celle de ses troupes : « Tout ce que je souhaite au monde, dit-il avec simplicité[3], est que le Roi soit un peu satisfait de notre défense, et que vous n'ayez aucun sujet de vous en plaindre. Ce dont je puis vous assurer, c'est que jamais garnison n'a mieux fait son devoir ; et l'on n'entendra parler ni de plaintes ni d'invectives, tous ayant été parfaitement unis pendant ce siège... J'implore votre bonté pour que vous accordiez quelque rafraîchissement aux troupes, qui ont extrêmement fatigué depuis le 10 mai. Ce qui reste est parfaitement bon et aussi aguerri qu'on le peut souhaiter. Conclusion, monseigneur, nous sommes tous fort contents les uns des autres, et je serais au comble de ma joie si vous l'étiez de celui qui n'a jamais eu d'autre empressement que de vous plaire. » Certes du Fay était en droit

1. Journal du siège de Philisbourg. — Arch. de la Guerre, t. 494.

2. *Lettres* de Pellisson. — *Journal du siège*, loc. cit., etc.

3. 16 septembre. Lettre écrite de Philisbourg. — Arch. de la Guerre, t. 494.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de se rendre bon témoignage. Les Impériaux, comme l'avait désiré le Roi, étaient « ruinés » par sa longue résistance; dix mille étaient tués ou blessés; beaucoup affaiblis ou malades; parmi ceux-ci, le margrave de Bade, qui mourut peu de temps après. Si la poudre plus abondante eût permis à la garnison de persister encore quinze jours, la crue et le débordement du Rhin eussent, selon l'apparence, comblé les tranchées, renversé les travaux du siège, et contraint le duc de Lorraine à abandonner son entreprise.

Le lecteur excusera ce récit détaillé — et, j'ose l'affirmer, impartial — du funeste épisode si durement reproché au maréchal de Luxembourg par ses contemporains et, de nos jours encore, par quelques historiens[1]. Ce fut sans contredit le plus triste incident de toute la carrière militaire du *tapissier de Notre-Dame*. De cet avortement, de ce grave insuccès, il ne fut cependant, je crois l'avoir montré, le seul ni le premier coupable. D'autres, en bonne justice, doivent en partager avec lui la lourde responsabilité : Rochefort d'abord, dont l'erreur initiale ouvrit aux Impériaux la route de Philisbourg; Louvois ensuite, qui, refusant les moyens d'y porter remède, rendit cette faute irréparable. Ce qui, dans le malheur com-

1. Notamment M. Camille Rousset qui, dans son *Histoire de Louvois*, prend Luxembourg à partie avec une grande sévérité, en passant sous silence et les négligences de Louvois et les maladresses de Rochefort (t. II, pp. 257-264). — Au contraire M. le duc d'Aumale, dans son *Histoire des princes de Condé* (t. VII, pp. 655 et 674-675), apprécie avec mesure et justesse le rôle en cette affaire du maréchal de Luxembourg.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

mun, est à coup sûr la part du duc de Luxembourg, ce dont on doit le blâmer sévèrement, c'est d'avoir engagé, par amour-propre et par des visées personnelles, une tentative irréalisable, et d'avoir, par cette légèreté, compromis les armes du Roi dans une périlleuse aventure et doublé l'amertume de l'humiliation nationale.

Combien fut profonde et saignante la blessure infligée à l'orgueil du pays, quelle vive explosion de douleur l'événement provoqua dans toutes les classes de la nation, il est intéressant d'en constater l'excès, lorsqu'il s'agit d'un siècle que l'on représente volontiers comme médiocrement accessible aux sentiments patriotiques. Il est vrai qu'à la Cour, dans le monde officiel, on fit vite le silence sur un si pénible incident; on affecta tant bien que mal une indifférence de commande. Les gouvernants de tous les temps se plaisent à ignorer ce qui n'est à leur louange ni à leur avantage. « Savez-vous que tout à coup on a cessé de parler d'Allemagne à Versailles, et que, les gens qui en demandèrent tout bonnement des nouvelles pour soulager leurs inquiétudes, on leur répondit un beau jour : « Et pourquoi des nouvelles d'Allemagne? Il n'y a pas de courrier, il n'en viendra point, » on n'en attend point. A quel propos demander des nou- » velles d'Allemagne?» Et voilà qui fut fini[1]. » Mais ce détachement feint ne fait illusion à personne. Dans les salons, on glose, on s'étonne, on s'irrite, on s'indigne, on n'en peut croire ses yeux et ses oreilles : « Enfin Philis-

1. Lettre de madame de Sévigné du 19 août 1676. — Ed. Monmerqué.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

bourg est pris! J'en suis étonnée: je ne croyais pas qu'ils sussent prendre une ville. J'ai demandé d'abord qui l'avait prise, si ce n'était pas nous: mais non, c'est eux[1]! » Et la première surprise se tourne promptement en colère, dont tout le poids retombe sur le seul Luxembourg. A qui d'ailleurs s'en prendrait-on? Rochefort est dans la tombe, Louvois trop près du Roi. Et qui, sauf de rares initiés, connaît le vrai des choses et le dessous des cartes? Comment se priverait-on de la consolation d'accabler un absent, du plaisir de railler cet éternel railleur et de se venger sans péril de tant de mots piquants, de tant de mordantes épigrammes?

Aussi ne l'épargne-t-on pas. Le *tolle* s'élève de toutes parts, et c'est un assaut général. Madame de Sévigné nous renseigne, cette fois encore, sur les propos courants et le thème à la mode : « Vous savez comment cette montagne d'Allemagne est accouchée d'une souris sans mal ni douleur? Un de nos amis me mande qu'il ne sait comment ménager mon esprit et le vôtre en cette rencontre, qu'il s'est trouvé un diable de bois, inconnu sur la carte, qui nous a tenus en bride de telle sorte que, ne pouvant nous ranger en bataille qu'à la vue des ennemis, nous avons été obligés de nous retirer le 10 et d'abandonner Philisbourg à la brutalité des Allemands. Jamais M. de Turenne n'eût prévu ce bois; ainsi l'on doit se consoler de plus en plus de sa perte[2]. » Un peu plus loin : « Nous lisons tristement le livre des *Passions*.

1. Lettre de madame de Sévigné du 18 septembre.
2. Lettre du 19 août, *passim*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

et nous voyons combien les nerfs du dos de M. de Luxembourg ont été bien disposés pour la retraite[1]. » Madame de Grignan fait chorus. C'est à M. de Luxembourg, mande-t-elle à l'une de ses amies, et non à Mascaron, que l'on devrait donner une abbaye, car « il a fait, cette campagne, une bien plus belle oraison funèbre à M. de Turenne que celle de l'évêque de Tulle[2] ».

Que dire des fureurs populaires? Tout le Pont-Neuf est déchaîné; c'est un déluge de couplets insultants, un flot bourbeux de refrains orduriers, d'une incroyable violence. Je me contenterai de citer quelques échantillons, choisis parmi les plus châtiés.

Depuis janvier jusqu'en avril,
Sans redouter aucun péril,
Luxembourg, affamé de gloire,
Forme maint généreux dessein,
Dont ce héros perd la mémoire
Depuis mai jusqu'à la Toussaint.

1. Par une double allusion à la bosse de Luxembourg et au passage du livre des *Passions de l'âme* de Descartes, où on lit que la passion de la peur « rend les nerfs du cerveau tellement disposés en quelques hommes, que les esprits vont se rendre dans les nerfs qui servent à tourner le dos et à remuer les jambes pour s'enfuir ». — C'est encore madame de Sévigné qui rapporte à sa fille ce couplet du Pont-Neuf:

Le maréchal de Luxembourg
Allait secourir Philisbourg.
Car il est fort grand capitaine.
Mais, lorsqu'il fut près de donner,
Il survint un bois dans la plaine
Qui l'empêcha de dégainer.

2. Lettre de Bussy-Rabutin du 9 septembre 1676. *Correspondance de Bussy-Rabutin.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Mais, pourvu que ce général
Écrive à Cataut bien ou mal,
Et qu'humblement Louvois il nomme
Monseigneur dans tous ses écrits,
Il est traité tout ainsi comme
Si Philisbourg il avait pris[1]...

Le quatrain que voici est d'une saveur un peu plus fine et d'une plus mordante ironie :

Si Luxembourg aux ennemis
Semblait aussi redoutable
Comme il est à ses amis,
Il serait déjà connétable[2]. »

On chante encore sur l'air de l'opéra d'*Isis* :

Luxembourg croit que sa gloire
Doit effacer la mémoire
Des héros que la victoire
En mille lieux signala.
Son mérite m'est notoire
Et, sans lire son histoire,
Je sais ce que j'en dois croire,
Et n'en dirai que cela :
Il est poltron, fourbe et méchant,
Et si quelqu'un dit autrement,
Il ment, il ment, il ment !

Et je mentionnerai, pour finir, ce couplet d'une autre chanson contemporaine des précédentes, curieuse par l'allusion que l'on y trouve dès cette époque au fameux pacte avec le diable, qui dans quelques années fera tant de bruit par le monde.

1. Bibl. de l'Arsenal, Mss. 6543.
2. *Chansonnier français.* — Bibl. nat. Mss. fr. 12619.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

La gloire ne fut point le but
De son pacte avec Belzébuth ;
Mais il est bien plus vraisemblable
Que ce fut l'argent ou l'amour.
Car pourquoi se donner au diable
Pour laisser prendre Philisbourg ? [1]

De l'humeur qu'on connaît au duc de Luxembourg, on n'aura pas de peine à se représenter l'extrême irritation qu'il ressentait de ces attaques. « J'apprends que l'on me daube étrangement », écrit-il avec amertume, tout en affirmant son mépris pour « la canaille qui trouve à redire, par l'envie qu'elle a contre lui ». — « Quand on prend le parti de se justifier, dit-il ailleurs [2], c'est d'ordinaire un mauvais signe et une marque qu'on a tout au moins manqué en quelque chose ; c'est pourquoi, moi qui ne prétends point que cela me soit arrivé, j'ai de la peine à vous reparler encore sur le sujet de Philisbourg. » Quelques lignes plus bas, il ne se lance pas moins dans une apologie de sa conduite, topique au reste et concluante, remettant à Louvois le soin de le défendre, de venger son honneur contre les calomnies. Louvois, à dire vrai, ne s'en mit guère en peine. Une lettre brève et froide l'assurant que le Roi ne lui faisait aucun reproche, lui conseillant de n'avoir point souci de l'opinion des gens mal informés, ce fut toute la consolation que sut trouver cet excellent ami [3]. Le maréchal en fut blessé, et ce

1. *Chansonnier français*, passim.

2. 25 août 1676. — Arch. de la Guerre, t. 493.

3. Luxembourg crut de plus devoir envoyer à Louvois son ami La Vallière pour lui narrer exactement les détails de l'affaire. Louvois écrivit en retour ce billet sèchement poli : « J'ai reçu des mains

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

fut vers Louvois que se détourna sa rancune. Ses lettres ultérieures sont pleines de récriminations, de sourdes allusions à la négligence du ministre, dont est résulté tout le mal : « Si j'avais eu d'un jour plus tôt les troupes qui ne vinrent qu'après et qui pouvaient arriver à temps si on ne leur eût pas donné l'ordre de séjourner à Metz, peut-être le prince Charles ne s'en serait-il pas retourné si aisément qu'il a fait, et on l'aurait combattu au lieu de passer le ruisseau près Saverne [1]. » — « J'ai vu des temps écrira-t-il encore [2], où j'ai cru que l'armée du Roi pouvait être bien employée ; il n'a pas tenu à moi que cela ne fût ! »

La dernière phase de la campagne vit encore s'aigrir les rapports du ministre et de Luxembourg. Ce dernier,

de M. de La Vallière la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, à laquelle je ne ferai point de réponse, me remettant au compte que je ne doute pas qu'il ne vous rende de la conversation que j'ai eue avec lui ; à quoi j'ajouterai que je ne vous croyais pas capable de vous inquiéter des discours des courtisans ni d'écrire une ligne pour vous justifier des choses dont ils vous accuseraient. » (7 septembre. — Arch. de la Guerre, t. 484.) — Ce service fut le dernier que le marquis de La Vallière put rendre à Luxembourg. Quelques semaines plus tard, le 13 octobre 1676, il mourut à Paris, à l'âge de trente-cinq ans, dans des circonstances qu'il est difficile d'exprimer décemment, bien que madame de Sévigné en parle clairement à sa fille (Lettre du 16 octobre 1676). Luxembourg regretta ce jeune et serviable compagnon : « Je vous assure, monsieur, dit-il à Louvois, qu'il y a longtemps qu'aucune mort ne m'a touché à l'égal de celle du pauvre La Vallière. C'était un ami bien sûr pour moi... Sa famille a grand besoin que le Roi lui fasse quelque grâce... » (18 octobre. — Arch. de la Guerre, t. 509).

1. 6 septembre. — Arch. de la Guerre, t. 493.
2. 30 septembre. — Arch. de la Guerre, t. 494

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

voyant Philisbourg définitivement condamné, s'était porté sur Schlestadt, puis de là sur Brisach, où il passa le Rhin. Les fourrages et les substances se faisaient rares, dit-il, « dans la région d'Alsace », tandis que le Brisgau — « n'y ayant pas eu de guerre en ce pays » — promettait une grande abondance[1]. Il eut même un moment l'espoir de s'emparer de la ville de Fribourg; le blocus de la place était fixé au 12 septembre, quand il reçut avis de la reddition de Philisbourg, « ce qui, dit-il avec raison, faisait changer les choses de face, ne croyant pas qu'il soit prudent d'entreprendre un tel siège, à cette heure que l'armée de l'Empereur se trouvait en état d'agir[2] ». Le mois s'écoula donc en marches, en manœuvres, le maréchal et le duc de Lorraine passant et repassant le Rhin, chacun des deux cherchant à surprendre son adversaire, sans qu'aucun s'assurât d'un sérieux avantage. Louvois, pendant cette partie stratégique, s'épuisait en efforts pour obtenir que Luxembourg, dont il jugeait la mission terminée, renvoyât à Créqui un gros détachement de ses troupes, ne gardant que le nécessaire pour protéger les places de la province du Rhin. Mais, soit vengeance des longues incertitudes où on l'avait laissé naguère, soit répugnance à s'affaiblir au profit d'un rival, Luxembourg ne répondait pas, affectait de ne point comprendre, ou s'exprimait en termes évasifs, « assez à la manière des oracles[3] »; si bien que

1. Lettre du 20 août. — Arch. de la Guerre, t. 493. — *Gazette* de 1676.

2. 11 septembre. — Arch. de la Guerre, t. 494.

3. Louvois à Luxembourg, 8 octobre. — Arch. de la Guerre, t. 484.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

la saison passa où le détachement réclamé eût pu rendre quelque service. Louvois n'était point homme à se laisser jouer sans mot dire; son dépit le poussa à des paroles cruelles : « Vous avez si bien fait, écrit-il aigrement[1], qu'en répondant toujours en termes généraux, le temps s'est écoulé durant lequel on aurait pu faire quelque chose; et quoique je vous eusse assez clairement donné lieu de pouvoir prévenir ce reproche, vous vous êtes mis en état que Sa Majesté vous pourra justement reprocher que, pendant toute la campagne, vous lui avez tenu la plus belle armée française qui ait jamais été en Allemagne entièrement inutile. » Sur la réplique du maréchal que, « si Sa Majesté ne trouve pas bon ce qu'il a fait », il préfère, à l'avenir, « ne plus se mêler de rien[2] », le blâme s'accentue en menace. Si les lignes qui suivent sont officiellement destinées au cas de M. de la Motte, brigadier dans l'armée d'Allemagne, comment ne pas sentir que l'avertissement va plus loin et s'adresse à plus haut que cet officier général? « Je m'aperçois il y a déjà longtemps, dira Louvois à Luxembourg[3], que, depuis que les gens sont un peu longtemps hors de ce pays-ci, il n'y en a guère dont le bon esprit ne soit altéré. Il faut qu'un homme qui est propre à servir le Roi dans la conjoncture présente et qui, par bizarrerie, se veut retirer chez lui, s'attende à faire un séjour de deux ou trois ans à la Bastille, ce que je suis persuadé que sa sagesse lui fera assurément éviter... »

1. 23 septembre. — Arch. de la Guerre, t. 484.
2. Luxembourg à Louvois, 4 octobre. — Arch. de la Guerre, t. 495.
3. Lettre du 16 octobre. — Arch. de la Guerre, t. 484.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

La réconciliation, comme il se voit souvent, s'effectua aux dépens d'un troisième personnage et sur le dos d'un innocent. Luxembourg, au début d'octobre, avait reçu ce billet du ministre : « Sa Majesté, estimant qu'il serait de la prudence de prévenir le préjudice que pourrait recevoir son service si les ennemis venaient à occuper la ville et la citadelle de Montbéliard, m'a commandé de vous faire savoir que son intention est que vous vous fassiez informer de l'état de ce poste en y envoyant quelqu'un d'intelligent, sous prétexte d'aller en Bourgogne ou d'y acheter quelque marchandise, et que vous me mandiez ensuite diligemment si vous ne croiriez pas pouvoir vous saisir de cette ville, lorsque les troupes marcheront en quartiers d'hiver[1]. » La forteresse de Montbéliard[2], chef-lieu du petit État de ce nom, située au confluent « de toutes les routes de Suisse et d'Alsace », était considérée comme un poste précieux, une place, disait Vauban[3], « de la dernière conséquence ». Le bruit courait que son souverain actuel, le duc Georges de Wurtemberg, était en arrangement avec les Impériaux pour leur livrer sa capitale et y recevoir garnison. Mettre la main d'avance sur la ville et sur le château, prévenir de cette façon tout préjudice possible aux frontières de la Franche-Comté, c'était le désir de Louvois et l'objet de sa lettre au duc de Luxembourg. Ce prince de Montbéliard

1. 2 octobre. — Arch. de la Guerre, t. 484.

2. Sur le canal du Rhône au Rhin, à 78 kilomètres N.-E. de Besançon.

3. Lettre de Vauban du 5 février 1677. — Arch. de la Guerre, t. 568.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

passait, à dire le vrai, pour un sot personnage. La Grande Mademoiselle — qui le vit quand, en 1673, il vint saluer Louis XIV en Alsace — le représente comme roide, gauche et gourmé, « habillé comme un maître d'école de village », vaniteux nonobstant, rempli de morgue et de cérémonie : « Je crois, dit-elle, que toute sa Cour était dans son carrosse, car il en sortit dix ou douze personnes. Il avait tout ramassé ! » Saint-Hilaire ne le traite guère mieux : « C'était un homme d'esprit très faible, et dont la femme était folle déclarée[1]. » L'ennui était que ledit prince tenait, par une alliance étroite, à la famille de Luxembourg. Cousin du maréchal, il avait en outre épousé, en 1648, Anne de Châtillon, sœur du premier mari d'Isabelle de Montmorency[2]; et Louvois redoutait que, dans son humeur du moment, Luxembourg ne fît des façons pour spolier son parent, le beau-frère de sa sœur. Ce fut le contraire qui advint. Sans s'attarder à d'inutiles scrupules, le maréchal parut charmé de trouver l'occasion de témoigner son zèle, en immolant ses sentiments sur l'autel de la politique, et de regagner d'un seul coup, par ce sacrifice magnanime, l'amitié du ministre et la faveur du Roi. Le minuscule État du prince de Montbéliard fut le terrain choisi pour sceller le raccommodement.

A peine a-t-il reçu le billet de Louvois, qu'il s'empresse d'entrer dans ses vues. Peut-être pourrait-on, dit-il, s'entendre, à l'insu du prince, avec les bourgeois

1. *Mémoires* de Saint-Hilaire.
2. Voir *la Jeunesse du maréchal de Luxembourg*, pp. 76 et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de la ville. Il y envoie sur l'heure un habile mandataire, le comte du Plessis, « pour échauffer cette négociation », qui dispenserait, en cas de réussite, de recourir à la force des armes[1]. Louvois, tout à fait rassuré, abat maintenant son jeu et parle sans détours : « Dans le moment que vous verrez que les armées se sépareront, vous y marcherez avec les troupes que vous estimerez nécessaires pour dépouiller monsieur votre cousin, dont vous devez prendre garde que la bonne mine et le grand esprit ne viennent à vous persuader de manquer aux ordres de Sa Majesté[2]. » Il ne défend pas néanmoins qu'on tâte d'une négociation, mais les moyens brutaux lui sourient davantage : « Quand il verra que ce sera tout de bon que vous le voudrez attaquer, et que vous menacerez de brûler tout le pays s'il ne vous ouvre les portes, il n'y a guère d'apparence qu'il fasse une longue résistance. » — « Si M. le prince de Montbéliard, reprend-il quelques jours plus tard, reçoit de bonne grâce les troupes du Roi, vous pouvez le laisser dans sa résidence ; mais si Son Altesse fait tirer un coup de mousquet, il faut le renvoyer chez ses parents, à moins que vous ne le vouliez expédier dans le château de Ligny, pour tenir compagnie à monsieur votre beau-frère[3]. »

Les pourparlers s'engagent, non avec le souverain, mais

1. Luxembourg à Louvois, 6 octobre. — Arch. de la Guerre, t. 495.

2. 8 octobre. — Arch. de la Guerre, t. 484.

3. Le duc de Mecklembourg, non moins excentrique que le prince de Montbéliard. — Lettres des 16 octobre et 6 novembre. — Arch. de la Guerre, t. 484.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

avec les notables ; et Luxembourg mande peu de jours après que « ces messieurs paraissent se mettre à la raison. D'y mettre le prince, ajoute-t-il[1], ce serait une chose trop difficile, aussi bien que la princesse sa femme, car ils en ont fort peu l'un l'autre. Mais je pense que les bourgeois seront assez sages pour faire ce que l'on désire d'eux ». Pendant ces délibérations, l'armée française s'avançait pas à pas. L'heure vint bientôt où « Son Altesse » put voir, du haut de son donjon, les mousquetaires et les canons du Roi rangés autour des murailles de la ville. Il commença de prendre peur ; un de ses conseillers, que l'on avait gagné d'avance, « lui persuada, rapporte Luxembourg, que s'il me faisait l'honnêteté de me venir parler à sa porte, il pourrait obtenir bien des choses de moi, et même le soulagement du pays où l'armée se trouvait logée[2]... » Le prince de Montbéliard écouta le conseil ; il sollicita l'entrevue, qui fut convenue séance tenante.

La scène qui suit tient de la comédie. Le récit qu'en fait Luxembourg l'évoque de manière amusante. « Le bon prince y vint, écrit-il, et se tint près de sa bascule[3], dans un petit pré qui attenait à l'une des portes de la ville. Je m'avançai bien vite, et mis pied à terre, étant bien aise qu'il y fût aussi. » L'Altesse descend également de cheval, et le dialogue s'engage « par des civilités » ;

1. 17 novembre. — Arch. de la Guerre, t. 496.

2. Luxembourg à Louvois, 20 novembre 1676. — Arch. de la Guerre, t. 496.

3. Le pont-levis du fossé des remparts. — Lettre du 20 novembre, *passim*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Luxembourg s'en montre prodigue, étourdissant son interlocuteur par un flot de paroles courtoises, d'offres de bons offices, de promesses les plus belles du monde. Au cours de l'entretien, l'état-major du maréchal, suivi de deux cents officiers, se rapprochait doucement du groupe des deux hauts personnages. M. de Montbéliard, « les voyant fort près de nous, leur faisait de la main signe de se retirer, d'une manière tout à fait jolie et délicate, me disant, en faisant toujours un petit pas en arrière, qu'il n'était pas nécessaire qu'ils avançassent autant, et il me saluait pour que nous nous séparions ». Mais, sourd à cette invite et redoublant de politesse, le maréchal, toujours causant, accompagnait son cher cousin jusqu'à l'entrée du pont-levis. « Le bon prince me disait, en marchant au travers de deux haies de sa garnison, que j'avançais toujours, et je répondais qu'il fallait bien que je le reconduisisse à sa porte. Il est vrai que j'étais suivi de quatre compagnies de grenadiers, qui marchaient derrière, battant aux champs », pour rendre les honneurs à un aussi puissant souverain.

« Quand nous fûmes sous le fer à cheval, poursuit la relation, il me fit la révérence, en me disant qu'il me priait de ne pas avancer davantage, jusqu'à ce que nous eussions vu si l'on pourrait s'accommoder. Mais je ne voulus pas encore prendre congé et, me souvenant que je ne lui avais point demandé des nouvelles de madame la princesse sa femme, je pénétrai jusqu'au dedans de la porte pour en avoir et lui faire faire des compliments. Durant ce temps-là, nos grenadiers y arrivèrent; je les fis suivre par le bataillon de la Frézillière, qui prenait

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tous les postes de derrière, et j'avançais des grenadiers sur la place de la ville et à la porte des châteaux du prince, pour lui faire honneur. » Alors seulement M. de Montbéliard comprit qu'il était dupe et s'aperçut que sa ville était prise. Il céda d'ailleurs de bonne grâce, accepta le fait accompli, se bornant à prier qu'on lui fît donner un passe-port « pour s'en aller à Bâle avec sa femme et ses enfants ». Cette faveur, écrit Luxembourg, « lui fut accordée sur-le-champ » ; les troupes du Roi s'assurèrent possession et de la ville et de la citadelle ; et c'est ainsi, comme dit Saint-Hilaire, que Montbéliard fut prise « par un assaut de compliments ».

Grâce à ce burlesque épilogue, la campagne se termina moins tristement qu'elle n'avait commencé. Le duc de Lorraine, peu après, « sépara » l'armée de l'Empereur et la mit en quartiers. Le maréchal en fit autant, et répartit ses troupes dans les différentes places de Flandre ; après quoi il se disposa à retourner en France. Le bruit courut à ce moment que, mécontent de ses services, le Roi lui prescrivait de se retirer à Ligny : « On m'en écrit de chez moi dans de grandes inquiétudes, mande Luxembourg à Louvois[1], sur ce que quelques gens y ont été faire des compliments à ce sujet. D'autres me demandent s'il est vrai que j'aie choisi cet agréable séjour, ce dont pourtant je n'ai fait confidence à personne. » La nouvelle était fausse, et ses ennemis, cette fois encore, en furent pour leurs frais d'invention. Après avoir passé par sa terre de Piney[2], pour y voir,

1. Novembre 1676. — Arch. de la Guerre, t. 496.

2. Actuellement dans le département de l'Aube, à vingt-cinq kilomètres de Troyes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

dit-il, sa famille, le maréchal reparut à la Cour, où le Roi l'accueillit avec sa grâce accoutumée. Les succès des années suivantes ne tardèrent point d'ailleurs à détruire, dans l'esprit public, l'injuste impopularité due aux déboires de cette campagne. Valenciennes, Cassel et Saint-Denis firent vite oublier Philisbourg. Heureux le héros de ce livre s'il eût pu l'oublier aussi, s'il eût proscrit de sa mémoire les âpres et cuisants souvenirs, si le baume des années heureuses eût à jamais effacé de son âme les cicatrices de son orgueil blessé et de son ambition meurtrie !

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE XV

Luxembourg chargé de préparer le siège de Valenciennes. — Louis XIV au camp. — Assaut donné aux ouvrages extérieurs de la place. — Luxembourg dirige cette attaque. — Initiative audacieuse des mousquetaires du Roi. — Valenciennes prise par une poignée d'hommes. — Le maréchal profite de la circonstance et assure la conquête de la ville. — Surprise et gratitude du Roi. — Blocus de Saint-Omer par l'armée de Monsieur. — Approche inattendue du prince d'Orange. — Le Roi envoie Luxembourg assister son frère. — Bataille de Cassel. — Prise de l'abbaye de Peene par le maréchal. — Manœuvre du prince d'Orange. — Luxembourg enfonce l'aile droite hollandaise. — Villars et Chamlay. — Victoire générale de l'armée française. — Le maréchal s'empare de tout le bagage de Guillaume. — Il est mis à la tête de l'armée de Flandre. — Période d'expectative. — Le prince d'Orange investit Charleroi. — Louvois au camp de Luxembourg. — Attente d'une bataille. — Le stathouder lève brusquement le siège. — Louvois s'oppose à tout combat. — Différend à ce propos entre le ministre et le maréchal. — Leur brouille déguisée. — Dissensions entre les alliés à la suite de l'échec de Charleroi. — Joie vive en France. — Fin de la campagne de 1677. — Embarras financiers de Luxembourg.

Les anciens usages de la guerre s'étaient bien modifiés dans ces dernières années. La vénérable tradition des quartiers d'automne et d'hiver, le repos périodique amené par la mauvaise saison, la reprise des hostilités

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

coïncidant avec le retour du soleil — sorte de rendez-vous annuel assigné à l'ennemi, comme dans un duel loyal où l'on n'attaque son adversaire que lorsqu'on le sait sur ses gardes — tout ce vieil héritage des mœurs du moyen âge se disloquait, s'effondrait pièce à pièce, et faisait place à des façons nouvelles, moins chevaleresques sans doute, mais plus logiques et conduisant au but par des voies à la fois plus rapides et plus sûres. Les coups se succèdent chaque année à plus bref intervalle, et la phase de répit est de plus en plus raccourcie. On en eut bien la preuve en l'an 1677 ; jamais les opérations militaires n'avaient aussi tôt débuté ; et Luxembourg, plus que personne, ressentit les effets de cette hâte fébrile. C'était à la fin de décembre qu'il avait regagné la France, au terme de sa longue campagne ; deux mois plus tard, le 22 février, il était déjà sur la route, chargé d'investir Valenciennes.

Cette année encore, en effet, c'est en Flandre, et sous les yeux du Roi, que se jouera la première manche. On reprendra cette guerre obsidionale, que Louis XIV aime de prédilection et qui lui réussit si bien ; c'est sur la ville de Valenciennes, encore aux mains des Espagnols, que va d'abord fondre l'orage. Nul mieux que Luxembourg n'est apte à préparer ce siège. N'a-t-il pas autrefois combattu déjà sous ses murs ? N'est-ce pas lui qui, vingt ans plus tôt, premier lieutenant du grand Condé, a brillamment conduit le secours de cette place, assiégée par Turenne avec les troupes du Roi[1] ? N'est-ce pas dans cette enceinte

1. Juin 1656. — Voir *La Jeunesse du maréchal de Luxembourg*, pp. 344 et suiv.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

qu'il a pénétré par la brèche avec un corps de cavalerie, et fait prisonnier de sa main un maréchal de France, le duc de La Ferté? Il s'apprête aujourd'hui à guerroyer en ce même lieu, côte à côte avec ce même Roi dont il taillait les troupes en pièces, et à faire profiter son maître de l'expérience jadis acquise à ses dépens. Mais ni lui, ni le Roi, ni nul de ses contemporains, ne songera, semble-t-il, à relever l'ironie du contraste, tant le glorieux présent a relégué le douloureux passé dans une ombre lointaine, tant le Roi-Soleil est distant du pupille effacé du cardinal de Mazarin, tant le comte de Boutteville est un personnage différent du maréchal de Luxembourg.

Si les hommes se sont transformés, l'endroit aussi a bien changé d'aspect. La place qu'il s'agit d'attaquer est tout autre que celle de 1656. Au lieu de remparts « fort méchants et quasi sans fossés[1] », Valenciennes à présent est entourée d'un triple rang d'ouvrages, que séparent de vastes fossés, « profonds de vingt-quatre pieds, avec une grosse palissade dans le milieu ». Des bastions « bien revêtus », garnis d'une puissante artillerie, achèvent un système de défense qué, pour l'époque, on peut dire formidable. La garnison comptait environ trois mille hommes de pied, Espagnols et Wallons, avec mille deux cents chevaux[2]. De plus les bourgeois de la ville, exercés

1. Louvois à Courtin, 18 mars 1677. — Arch. de la Guerre, t. 531. V. aussi à l'appemdice, p. 583, une autré lèttre dé Louvois sur le même sujet.

2. Deux mille fantassins seulement et mille cinq chevaux, d'après le *Mercure hollandais*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de longue date au maniement des armes, composaient une milice de dix mille combattants, « qui par un privilège particulier, avaient seuls le droit de défendre le dedans de la place, peut-être par la raison qu'ils s'en étaient bien acquittés dans le temps que les Français, sous le maréchal de La Ferté, furent obligés d'en lever le siège[1] ». Le gouverneur de Valenciennes était le marquis de Richebourg, de la maison française de Melun-Épinay, « un des meilleurs officiers d'infanterie qui fût alors en Europe, » énergique jusqu'à la dureté. Il fit, dès l'investissement commencé, ériger des potences à tous les carrefours de la ville, pour y pendre tous ceux « qui oseraient murmurer contre les incommodités du siège ou parleraient de capitulation[2] ».

Pour mener à bonne fin une entreprise qui s'annonçait si rude, le Roi mettait sur pied une armée de cinquante mille hommes qui, au milieu de février, furent assemblés aux entours de la ville. Des magasins, contenant « un prodigieux amas » de vivres et de munitions, étaient organisés d'avance dans les régions voisines. Les ennemis au contraire, faute de cette précaution, se voyaient hors d'état de secourir la place. Vainement le prince d'Orange les pressait-il depuis longtemps de prendre

1. *Mémoires* de Saint-Hilaire.

2. *Gazette* de 1677. — D'ailleurs les habitants paraissaient résolus : « Les bourgeois, lit-on dans le *Mercure galant*, fiers de tout ce que nous avons marqué, qui servait à leur défense, donnèrent sur les remparts, le jour de Carême-prenant, les violons, pour se moquer des troupes qui avaient investi la place. » (*Mercure* de 1677, p. 174.) — Une promesse d'exemption d'impôts pendant douze ans fut faite à tous ceux qui prendraient les armes pendant le siège.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

des mesures contre le danger menaçant. Il ne put réveiller la lenteur espagnole et fut, par suite, dans l'impuissance d'intervenir au moment opportun[1].

Luxembourg disposa toutes choses avec une célérité rare. Le 24 février, il arrivait au camp ; il achevait le 25 l'investissement de la place, une des plus étendues qui fût à cette époque. Chacun se trouvait à son poste ; il ne restait qu'à ouvrir la tranchée ; on attendait le Roi pour cette cérémonie. Celui-ci, ce même jour, partit de Saint-Germain[2] ; il fit, le 4 mars, son entrée dans les lignes et prit le commandement en chef. Outre le duc de Luxembourg, il amenait avec soi quatre autres maréchaux[3] ; il fut arrêté que chacun aurait successivement son jour, et serait à son tour « de garde à la tranchée[4] ». Dans le début, le temps fut effroyable ; si bien que, les voitures et les bagages du Roi étant demeurés pris dans la boue des chemins, le souverain fut trois jours « sans équipages », n'ayant d'abri que son carrosse, où il dut élire domicile. « M. de Louvois cependant, rapporte le comte d'Aligny[5], avait trouvé le moyen d'avoir ses équipages dès le premier jour, ce qui faisait parler bien des gens. » Mais le Roi « ne s'en souciait guère », et il couchait la

1. *Mémoires* du chevalier Temple.

2. *Gazette* de 1677.

3. MM. de La Feuillade, de Lorges, d'Humières et de Schomberg.

4. *Gazette* de 1677.

5. Le comte d'Aligny, gentilhomme bourguignon, brigadier d'infanterie, né en 1641, mort en 1730. Il a laissé des Mémoires inédits, dont le manuscrit se trouve à la Bibliothèque de l'Arsenal (Mss. n° 3723

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

nuit dans sa voiture, de la meilleure humeur du monde. Le froid était très rude : « Ceux qui ont accoutumé d'être en faction depuis trente ans, rapporte Pellisson, disent n'avoir jamais rien vu de pareil. » Le Roi s'y exposait autant que les soldats. « On allumait du feu des deux côtés des portières, dit encore d'Aligny, où je me chauffais avec les autres officiers de garde. Jamais prince n'a supporté plus gaiement les fatigues de la guerre. Il était toujours le premier à cheval, et n'en descendait jamais que toute l'armée ne fût campée, et qu'il n'eût visité toutes les gardes et toutes les avenues qui pouvaient conduire à son camp ; et lorsqu'il s'agissait de coucher au bivouac, il y couchait aussi fort bien. » La seule impatience qu'il montrât était au sujet des tranchées et des travaux d'approche, qu'il eût voulu pousser plus vite, dans son ardeur de commencer l'attaque. « Sire, répétait Vauban, la poire n'est pas encore mûre[1]. » Et ce fut seulement le 16 mars, douze jours après l'investissement, qu'on décida pour le lendemain l'assaut des ouvrages extérieurs.

Il ne pouvait être question, vu la triple enceinte de la place, que d'une attaque partielle, dans un endroit déterminé. Vauban choisit, pour faire cette tentative, le point qu'il disait être la clé de la défense, une sorte *d'ouvrage couronné*, fortifié de bastions, de fossés et de palissades, derrière lequel était un fort de pierre qu'on appelait le *Pâté*, entouré d'un bras de l'Escaut[2]. Après ces diverses

1. *Mémoires* du comte d'Aligny.

2. « C'est une pièce, écrit d'Aligny dans la description qu'il fait du *Pâté*, comme on pourrait dire la tour de Saint-Nicolas de Dijon. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

barrières venait le lit principal dudit fleuve, qu'il fallait encore traverser pour arriver à la dernière enceinte et entrer enfin dans la ville. Mais, à cette hypothèse, personne n'osait alors songer ; toute l'espérance de Louis XIV était de prendre « les dehors », tâche déjà difficile et qu'on prévoyait meurtrière. Il se trouva que Luxembourg devait être de jour à l'instant fixé pour l'assaut ; il reçut donc mission de disposer toutes choses à cet effet. L'usage immémorial était, pour de tels coups de main, de mettre la nuit à profit. Luxembourg proposa de déroger à la coutume et de faire l'attaque en plein jour, aux premières heures du matin. C'était, dit-il, l'instant où les milices bourgeoises, ayant monté leur garde et lasses de leur veillée, retournaient au logis pour se livrer « aux douceurs du sommeil[1] ». Vauban appuya fort l'idée, « pour éviter la confusion, et dans l'espérance que l'ennemi aurait moins de monde dans ces ouvrages de jour que de nuit[2] ». La chose fut ainsi résolue ; quatre mille hommes, dont une bonne part tirée des troupes de la Maison du Roi, furent désignés pour cette glorieuse besogne. Toute la journée du 16 fut employée par Luxembourg à visiter, escorté d'un seul aide de camp — tantôt à pied, tantôt « dans un bateau » — les environs du point d'attaque. Il indiqua l'emplacement des batteries, distribua les emplois, assigna pour chacun son poste de combat[3]. Le Roi, le projet arrêté, lui laissait carte blanche pour l'exécuter à son gré.

1. *Mémoires* de Saint-Germain, cités par Desormaux. *Passim*.
2. Louvois à Courtin, 18 mars 1677. — Arch. de la Guerre, t. 531.
3. *Gazette* de 1677.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Dès qu'il fit « nuit fermée », le maréchal fit couler « fort doucement » les hommes dans la tranchée ; le marquis de La Trousse fut chargé de l'attaque de droite ; le comte de Saint-Géran devait diriger celle de gauche ; tandis que Luxembourg, avec les grenadiers, se tiendrait vers le centre, pour assaillir l'ouvrage de front et se porter partout où l'on réclamerait sa présence. Cette agression simultanée sur trois points différents était encore une nouveauté ; car la coutume, lit-on dans le *Mercure galant*, voulait « qu'on n'attaquât ces sortes d'ouvrages que par le devant. On s'y loge peu à peu, on en est chassé, on les reprend ; et c'est ce qui fait la longueur des sièges [1] ». La nuit fut occupée à fatiguer les assiégés par une canonnade incessante : « On tira, dit Louvois [2], cinq cents bombes ou balles à feu, qui firent un embrasement horrible à voir ; et nous savons présentement qu'il y a plus de huit cents maisons brûlées ou abîmées dans la ville. » Les Espagnols étaient sur le qui-vive, s'attendant d'une minute à l'autre à l'assaut général, et tenant la milice en armes pour leur prêter main-forte. Vers cinq heures du matin, le feu cessa sur tous les points ; le plus profond silence succéda subitement au plus formidable fracas. Quelques moments encore, l'ennemi demeura aux aguets ; après quoi, rassurés, les bourgeois quittèrent les remparts, « les uns pour s'en aller dormir, les autres pour chercher des rafraîchissements dans la ville [3] ». — « Il ne resta de garde ce

1. *Mercure* de 1677, p. 174.
2. Lettre à Courtin, du 18 mars, *loc. cit.*
3. *Mémoires* du comte d'Aligny, *loc. cit.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

jour-là, écrit dans son journal un bourgeois de la ville [1]; que la compagnie de M. de Pitte-Pance, dont plusieurs soldats encore s'étaient absentés pour soigner leurs maisons, situées sur la paroisse Saint-Jacques, lesquelles étaient fort exposées à la ruine et à l'incendie des bombes. » Les officiers eux-mêmes, pour la plupart, s'éloignèrent de leur poste. C'était l'instant prévu par Luxembourg. A neuf heures du matin, éclate l'avertissement convenu; une salve de neuf coups de canon donne le signal aux chefs de détachements; et, jaillissant hors des tranchées par des boyaux étroits, quatre mille hommes, au même moment, s'élancent dans le fossé, coupent ou arrachent les palissades, escaladent les remparts, avec des cris furieux [2].

La surprise fut complète parmi les Espagnols. Seize cents d'entre eux, ralliés tant bien que mal, essayèrent quelque résistance; mais bientôt, effrayés par les clameurs sauvages, l'élan inouï des assaillants, ils s'enfuirent en désordre et cherchèrent à gagner « la porte de la demie-lune ». Deux ou trois cents y réussirent; six ou sept cents furent massacrés; le reste fut fait prisonnier [3]. Quelques minutes à peine avaient suffi pour ce premier succès. Cependant les fuyards, en se jetant dans le fort du Pâté, avaient, dans leur panique, omis de fermer les guichets et de rabaisser la « bascule »; les grenadiers de la Maison du Roi, dans l'excitation de la lutte, les suivirent dans

1. Journal de Henry de Hennin, cité par le prince de la Moskowa. — *Revue des Deux Mondes* du 1er mai 1855, *le Siège de Valenciennes*.

2. Lettre de Louvois du 18 mars, *loc. cit.*

3. *Ibidem*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

leur course folle, les poussèrent de l'épée, et roulèrent pêle mêle avec eux dans la « demie-lune » d'abord, ensuite dans l'enceinte du Pâté, faisant un tel carnage que cette porte en moins d'un clin d'œil fut entièrement « bouchée par les corps morts », et que l'on n'y pouvait passer. « De sorte, raconte d'Aligny [1], que, n'ayant plus que le guichet, je hasardai d'entrer, sachant que la première compagnie des mousquetaires du Roi, dont j'étais, me soutenait. » Cette poignée d'hommes, continuant son chemin, aperçoit dans le mur un petit escalier, rempli de pierres, de gravats et de ronces, et depuis longtemps hors d'usage. Ils le déblaient vivement, s'y enfilent un à un, débouchent sur une plate-forme aboutissant au rempart de la ville. Une porte en bois leur barrait encore le passage; les grenadiers l'enfoncent à coups de hache ; et les voilà, sans qu'ils s'en fussent doutés, dans l'intérieur même de la place, non loin de la rue d'Anzin. Le marquis de Lassay était « présent à cette action » ; il décrit, dans une de ses lettres [2], l'impression d'étonnement qu'il en ressentit tout d'abord : « Quand je me suis vu dans la ville, j'ai été quelque temps sans le pouvoir croire; et m'y voyant accompagné seulement de dix ou douze personnes, ma première pensée a été que les ennemis allaient venir refermer le guichet de la porte par où nous avions passé, et qu'au lieu d'avoir pris la ville, c'était la ville qui nous avait pris ! »

L'incertitude ne fut pas longue ; car un peloton des

1. Mémoires inédits, *loc. cit.*

2. Lettre du 19 mars 1677 à madame de ***. — *Recueil de différentes choses*, par le marquis de Lassay.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

grenadiers du Roi, qu'on appelait les *Riotorts*, du nom de leur capitaine, accourut au pas de charge, avec la première compagnie des mousquetaires du Roi. Un cornette de ce dernier corps, M. de Moissac, bien secondé par le comte d'Aligny, mit l'ordre dans cette petite troupe. Les uns grimpèrent dans les maisons, s'établirent dans « les chambres hautes », où ils eurent pour consigne « de tirer près et d'un feu lent [1] » ; d'autres allèrent aux canons des remparts, les retournèrent contre la ville, firent feu sur les pelotons ennemis qu'on voyait s'approcher, « mèches allumées et balles en bouche ». Les mousquetaires enfin, mettant baïonnette au canon, marchèrent vers quelque cavalerie qui s'avançait à leur rencontre et, « tant à coups de grenades qu'à coups de baïonnettes, la rechassèrent bien avant dans la ville [2] », où elle alla donner l'alarme ; tandis que les bourgeois, jugeant la partie perdue, abandonnaient la résistance et battaient déjà la chamade [3].

Luxembourg cependant s'était aussitôt rendu compte de l'extraordinaire aventure. Sans hésiter, il s'occupait d'appuyer le mouvement et de mettre à profit ce merveilleux hasard. Il prit les compagnies des gardes, quelques bataillons d'infanterie, et se lança dans la direction de la place. Les guichets et les herses furent enfoncés, brisés à la hache ; et l'on jeta dans le fossé les corps qui obstruaient l'accès. Au cours de cette affreuse besogne, quelques mèches mal éteintes enflammèrent les paquets de

1. *Mémoires* du comte d'Aligny, *loc. cit.*
2. Louvois à Courtin, 18 mars, *loc. cit.*
3. *Mémoires* de Saint-Hilaire.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

poudre oubliés dans « le fourniment » des soldats ennemis massacrés. Une explosion se produisit ; quelques Français furent tués ; Luxembourg fut blessé au bras et à la main par quelques éclats de grenades ; il eut en outre sa perruque et ses vêtements brûlés. « Quand je le vis, rapporte d'Aligny, il n'était plus reconnaissable, étant tout grillé. » Cet accident ne le retarda pas ; il poursuivit sa course au travers des obstacles ; et l'audacieuse escouade des conquérants de Valenciennes le vit tout à coup déboucher avec ses grenadiers.

Il était temps, car l'horizon s'assombrissait de façon menaçante. La garnison de Valenciennes venait enfin de s'ébranler. Ses chefs, dans le premier moment, n'avaient point pris cette affaire au sérieux. Le gouverneur, M. de Richebourg, était au lit, avec une grave blessure reçue aux premiers jours du siège : « Le premier qui lui vint dire qu'on était dans la place, il le menaça de la corde. » Son remplaçant, le baron de l'Ombre, « renvoya avec des injures celui qui l'avertit qu'il fallait monter à cheval[1] ». Force fut néanmoins de céder devant l'évidence ; et, lorsque Luxembourg pénétra au cœur de la ville, il vit sur la grande place toute la cavalerie espagnole — huit cents hommes environ — « trompettes sonnantes » et rangée en bataille, le baron de l'Ombre à sa tête[2]. Le maréchal fit quelques pas vers eux et, s'adressant au commandant, montra ses bataillons, les canons des remparts tournés contre la ville, le somma de se rendre « sous

1. *Mémoires* d'Aligny.
2. *Ibid.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

peine de voir ses hommes passés tous au fil de l'épée ». Il n'eut pas « à le dire deux fois », et l'effet fut magique. Toute cette troupe se jeta à terre et se rendit à discrétion. « Chacun de nous, dit Saint-Hilaire, s'approcha d'eux et prit ceux qu'il voulut ; le baron de l'Ombre fut mon partage. » Les cinq régiments d'infanterie imitèrent promptement cet exemple; ils furent enfermés dans l'église. Puis les bourgeois demandèrent grâce, proposèrent d'envoyer au Roi les clés de Valenciennes, sans capitulation ni condition aucune, pourvu qu'on leur promît de les exempter du pillage[1]. Le maréchal prit alors la parole : « Messieurs, dit-il aux siens en présence des notables, si quelqu'un de la ville a encore la hardiesse de tirer un seul coup de fusil, pillez-la ! — Tout beau, monseigneur, repartit l'un des délégués, il ne faut pas exposer toute la communauté à un tel malheur pour le fait d'un seul[2]. » De part et d'autre, on se calma. On convint que les magistrats emploieraient leur autorité à faire cesser toute résistance, et que Luxembourg, d'autre part, protégerait la cité contre toute violence.

Le maréchal tint à honneur de faire respecter l'engagement, et cette partie de sa mission ne fut pas la moins difficile, l'usage étant que toute ville prise d'assaut fût abandonnée au soldat. Les officiers reçurent des consignes sévères pour s'opposer à tout désordre et s'y efforcèrent de leur mieux. « On ne trouva point de meilleur sys-

1. *Mémoires* de Saint-Hilaire, du comte d'Aligny, lettre de Louvois à Courtin, etc., etc.

2. Journal de Henry de Hennin, bourgeois de Valenciennes, *passim*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tème pour arrêter les soldats, lit-on dans le *Mercure galant*[1], que de crier : Voilà le Roi ! Ces paroles leur inspirèrent d'abord une crainte respectueuse qui les retint. » La vérité contraint de reconnaître qu'à ce moyen sentimental il parut utile d'ajouter quelques arguments plus directs : « En mon cas particulier, rapporte le comte d'Aligny, j'ai été plus d'un mois à me ressentir du bras droit, à force d'avoir donné des coups de bâton pour empêcher les soldats d'entrer dans les maisons. Les autres officiers ayant aussi fait leur devoir là-dessus, cette grande et riche ville fut exempte du pillage et du feu, ce qui valut au Roi plusieurs millions[2]. » Louvois vint sur ces entrefaites, dépêché par le Roi pour terminer l'affaire. Il joignit ses efforts à ceux de Luxembourg ; et l'ordre fut maintenu d'une manière surprenante. A deux heures de l'après-midi, « les boutiques furent rouvertes, et les rues aussi fréquentées que si rien ne s'était passé [3] ». Cette belle victoire n'avait coûté que cent cinquante tués ou blessés ; on eut à regretter le marquis de Bourlemont, brigadier d'infanterie, tombé à la première attaque. « Il faut espérer, dit Louvois[4], que ce coup de verge amollira le cœur des Espagnols, et les rendra moins opposés à la paix ! »

Louis XIV témoigna la plus vive joie de ce fait d'armes. Il avait ressenti d'abord un étonnement profond, puis une angoisse poignante, en voyant, des hauteurs

1. *Mercure* de 1677, pp. 174 et suiv.
2. Mémoires inédits, *loc. cit.*
3. *Histoire de la maison de Montmorency*, par Désormeaux, t. IV.
4. Lettre à Courtin, *loc. cit.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

d'Anzin d'où il surveillait le combat, ses mousquetaires avancer vers l'enceinte, s'aventurer jusque sur les remparts. Quand l'envoyé de Luxembourg, le prieur de Vendôme, lui vint dire, tout courant, que la place était prise, qu'elle battait la chamade, il eut peine à y croire; il fallut, pour le persuader, l'approche des députés de Valenciennes, apportant les clés de la ville et lui rendant un humble hommage. Quelques instants plus tard, survint Luxembourg en personne, Couvert de sang, noir de fumée, sans perruque, les vêtements brûlés et réduits en lambeaux, il venait rendre compte au Roi des détails de l'affaire. Le souverain, dès qu'il l'aperçut, marcha à sa rencontre et, devant la Cour assemblée, le combla de remerciements[1]; récompense méritée, car, sans sa décision et son coup d'œil rapide, le plus brillant exploit eût pu se tourner en désastre.

Le Roi, dans l'ivresse du triomphe, tint à écrire lui-même au maréchal de La Ferté[2], le héros malheureux du siège de 1656, pour lui dire qu'il était vengé... vengé par la main du même homme qui, vingt années auparavant, avait été l'auteur de sa mésaventure. Louis XIV au surplus n'insista pas sur cette coïncidence. La prose royale n'en est pas moins d'un tour délicat et charmant : « Mon cousin, lui dit-il[3], je suis bien aise de vous avoir

1. *Mémoires* de Saint-Germain, *loc. cit.*

2. Alors âgé de soixante-dix-sept ans. Il mourut quatre ans après, en 1681.

3. Le Roi au maréchal de La Ferté-Sénectère, 27 mars 1677. — *Œuvres de Louis XIV*, t. V. — On lit, dans une autre lettre du Roi adressée, à ce même propos, à l'archevêque de Paris, M. de Harlay :

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

vengé de Valenciennes. Je crois même que vous ne serez pas fâché que, comme l'injure que vous y avez reçue ne vous avait point fait de tort dans mon esprit, je n'aie pas poussé plus loin ma vengeance. J'aurais peine à trouver d'autres lieux où l'on vous pût venger de la sorte ; vous y avez mis trop bon ordre, pendant cette longue suite d'années où vous avez si dignement servi et moi et l'État. »

Le Roi ni Luxembourg n'étaient gens à perdre leur temps en congratulations vaines. Deux jours après ces événements, le maréchal était sous les murs de Cambrai, où il faisait les mêmes préparatifs qu'il avait faits sous Valenciennes. L'investissement opéré par ses soins, le Roi, le 22 mars, venait au camp pour ouvrir la tranchée ; le 3 avril, Cambrai capitulait, et Luxembourg, le 4, y faisait son entrée avec le régiment des gardes. La ville rendue, restait la citadelle, moins aisée à réduire que le corps de la place. Le maréchal s'y employait déjà, quand survinrent des dépêches qui le firent repartir pour une destination nouvelle. Louis XIV en effet, tandis qu'il assiégeait Cambrai, avait chargé son frère de lui conquérir Saint-Omer. Monsieur[1] avait avec lui vingt mille

« Mon cousin, j'avoue que la prise de Valenciennes ne paraît pas un succès ordinaire, si l'on examine ses circonstances. C'est une place très forte, munie de tout, emportée d'assaut en moins d'une demi-heure, sans que les lieux sacrés, ni la bourgeoisie, aient souffert le moindre désordre. Mais Dieu, qui sait mes bonnes intentions, a voulu les bénir dans l'exécution comme dans le projet de cette entreprise... » (Lettre du 22 mars. Recueil manuscrit de lettres de Louis XIV, appartenant au comte de Kergorlay.)

1. Philippe, duc d'Orléans, deuxième fils de Louis XIII, 1640-1701.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

hommes et pour mentor le maréchal d'Humières[1]. Il menait rondement la besogne et serrait la place de fort près, lorsqu'il fut pris d'une subite inquiétude, sur l'approche d'une armée commandée par le prince d'Orange. Guillaume, las de stériles efforts pour presser l'armée espagnole, venait de se résoudre à se passer de ses alliés, à tenter la fortune avec les seules troupes des États. Hollandais et Wallons formaient un effectif de trente-cinq mille hommes environ, en comprenant le faible appoint envoyé par le duc de Villa-Hermosa. Ces forces s'assemblèrent à Ypres, aux derniers jours de mars. On pensait que le prince d'Orange les dirigerait sur Saint-Omer, dans l'espoir d'accabler Monsieur ou, tout au moins, de délivrer la ville. Les lettres où d'Humières transmettait ces avis laissaient paraître un certain désarroi ; et le Roi crut prudent d'expédier à son frère, avec quelque renfort, un conseiller plus sûr et de sens plus rassis. Son choix tomba sur Luxembourg. Ce fut le 5 avril que ce dernier reçut l'ordre du Roi ; le 6, il était en chemin. « M. de Luxembourg, mande à cette date le comte de Rougères à Bussy[2], est parti aujourd'hui d'ici (de Cambrai) avec huit bataillons, les mousquetaires et quelques autres troupes, pour se mettre entre Monsieur et les ennemis. »

Il campa d'abord sous Dunkerque, d'où il couvrait Lille et Courtrai ; car il craignait une ruse du stathouder, feignant d'en vouloir à Monsieur pour surprendre l'une

1. L. de Crevant, maréchal d'Humières, mort en 1694.
2. Lettre du 6 avril 1677. *Correspondance de Bussy-Rabutin.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de ces places. Mais il eut, le lendemain un billet du duc d'Orléans, qui le mandait en toute hâte. Le dessein de Guillaume ne semblait plus douteux ; tout indiquait sa certaine intention de faire effort sur Saint-Omer. Aussi Monsieur, laissant le marquis de La Trousse avec un détachement pour maintenir le blocus, se portait-il à sa rencontre, s'avançait-il à quelques lieues de là, dans la plaine de Cassel[1], pour attendre l'ennemi dans une position favorable. Le maréchal, le 9 au soir, l'y rejoignit, en chaise de poste, avec deux aides de camp seulement ; le renfort qu'il amenait suivait à marches forcées. Son premier soin, une heure après son arrivée, fut de parcourir à cheval tout le front de l'armée ; il trouva l'aile gauche mal postée, au delà d'un ruisseau dont les bords escarpés rendaient en cas d'échec la retraite difficile. Il réveilla Monsieur au milieu de la nuit, lui expliqua la faute ; des ordres donnés à propos remirent toutes choses en équilibre.

Le lendemain, à la pointe du jour, parut le prince d'Orange, venant de Sainte-Marie-Capelle ; son armée, quelque peu plus nombreuse que la nôtre, se rangea d'abord en bataille ; mais on la vit bientôt s'étendre vers la droite, et marcher vers une hauteur que dominait l'abbaye de Peene. C'était de ce côté que commandait le duc de Luxembourg. Il pénétra la pensée de Guillaume : occuper la colline d'où il pouvait prendre Monsieur en flanc et, tandis qu'il tiendrait notre armée en

1. La ville de Cassel est située à 14 kilom. N.-O. d'Hazebrouck. Une colline, le Mont-Cassel, domine la vaste plaine flamande.

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

respect, faire filer sur le fort de Waarte, au-dessus de Saint-Omer, une partie de ses troupes, et jeter un secours dans la ville sans avoir besoin de combattre[1]. Pour prévenir ce plan audacieux, il n'était pas une heure à perdre. Quelques escadrons de dragons et un régiment d'infanterie furent envoyés pour barrer le passage ; ils trouvèrent l'avant-garde ennemie déjà maîtresse de l'abbaye et l'attaquèrent avec vigueur ; le maréchal les fit soutenir ; après une courte lutte, l'abbaye fut reprise, les Hollandais chassés et dépossédés des hauteurs. On pensait que le stathouder, s'entêtant dans ses vues, engagerait le jour même une action générale. Mais il était cinq heures du soir ; le soleil baissait rapidement. Le prince d'Orange, déconcerté par le mouvement rapide de Luxembourg, prit le parti de renoncer à son premier projet. Il fit rentrer son armée dans ses lignes, et remit l'affaire au lendemain. Luxembourg, peu après, crut devoir retirer ses troupes de l'abbaye, dans la crainte d'une attaque de nuit, que l'on eût eu peine à soutenir en ce point isolé, coupé de ruisseaux et de haies. Il y laissa seulement un sergent et vingt hommes.

Le dimanche, « jour des Rameaux », les deux armées s'éveillèrent en présence. Au camp français, Luxembourg commandait l'aile gauche, d'Humières l'aile droite, et Monsieur se trouvait au centre. La partie, dès la pointe du jour, reprit au point exact où elle était restée la veille. Un gros détachement hollandais fondit sur l'abbaye,

1. *Mémoires* de Feuquières. — *Gazette* de 1677. — *Histoire de la Maison de Montmorency*, par Désormeaux, etc., etc.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

qu'abandonnèrent le sergent et ses hommes, et s'y retrancha fortement. Luxembourg aussitôt y fit marcher son infanterie et donna l'ordre de l'assaut. Les Hollandais tinrent bon ; chaque pan de mur fut pris et repris tour à tour. Ce combat acharné durait depuis un temps, sans avantage marqué de part ni d'autre, lorsque, jugeant que sur ce point serait le nœud de la bataille, le maréchal résolut d'en finir. Dans « les masures d'un vieux château », situé en face de l'abbaye, il fit hisser tous ses canons ; une charge générale, où donna jusqu'à la réserve, appuya les volées de bombes et de mitrailles. Les Hollandais plièrent sous ce feu violent ; un nouvel et furieux effort les délogea de l'abbaye, qui flambait déjà par endroits ; ils reculèrent au delà du ruisseau, abandonnèrent la position à nos troupes victorieuses. Le sol était jonché de leurs morts et de leurs blessés ; la lutte avait été si chaude que l'on fit peu de prisonniers. Il était onze heures du matin lorsque prit fin, sur ce succès, la première phase de la journée.

Le stathouder n'était pas homme à se laisser si tôt abattre. Le poste qu'il venait de perdre, il décida de le reprendre, dût-il, sous le feu de l'ennemi, changer son ordre de bataille. Pour renforcer son aile battue, il affaiblit le centre et la gauche de sa ligne ; les bataillons coulèrent derrière les haies et les plis de terrain, filant silencieusement au secours de l'aile droite. Monsieur, en cet instant, fit preuve de clairvoyance ; il comprit la manœuvre et profita de l'avantage. Ses régiments, unis à ceux du maréchal d'Humières, s'élancèrent vers les retranchements dégarnis d'une partie de leurs défenseurs.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Ils se heurtèrent pourtant à une résistance opiniâtre. C'est que le prince d'Orange était là en personne, animant ses soldats de sa force d'âme invincible, leur soufflant sa ténacité. L'issue fut longtemps incertaine. Les chefs des deux armées s'exposaient aux coups dans les rangs, et menaient leurs hommes à la charge. Monsieur reçut une balle dans sa cuirasse; vingt de ses aides de camp tombèrent à ses côtés. Guillaume eut deux chevaux tués sous lui; un projectile l'effleura légèrement. Les mousquetaires du Roi, dont Monsieur avait fait sa garde, décimés, écrasés, mais ne pliant jamais, se couvrirent d'une gloire immortelle

Luxembourg cependant, à l'autre extrémité, se voyait sur les bras les deux tiers de l'armée hollandaise. La cavalerie ennemie, qui se montait au double de la sienne, cherchait à passer le ruisseau, que l'on avait peine à défendre. Une nouvelle mêlée s'engageait, non moins furieuse que la première. Notre artillerie, cette fois encore, nous assura la supériorité. Habilement mise en œuvre, elle fit de tels ravages que les Hollandais, rebutés, après trois heures de lutte désespérée, donnèrent des signes de détresse. Il ne fallait plus qu'un effort pour transformer ce désordre en déroute; et tout paraissait préparé pour procurer cette victoire décisive. Le maréchal, en effet, voyant ses adversaires faiblir, avait lancé vers la pointe extrême de sa ligne cinq escadrons gardés jusqu'alors en réserve, avec mission de déborder la droite de l'armée hollandaise, et de la prendre en flanc, tandis qu'il la pousserait en face. Le chef de ce mouvement fut le jeune marquis de Villars, dont Luxembourg précédemment

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

avait, nous le savons, remarqué le coup d'œil, et qu'il voulait achever de tirer hors de pair. Villars agit avec activité ; il fit jeter un pont sur le ruisseau de Peene ; ses cavaliers commençaient d'y passer, quand, à bride abattue, survint une estafette : c'était Chamlay[1], alors aide de camp de Monsieur, apportant l'ordre exprès de marcher vers le centre, où les troupes perdaient du terrain. Villars, dans ses *Mémoires*, nous a conservé sa réponse : « S'il est arrivé, dit-il, quelque désordre dans le centre, j'arriverai trop tard pour le réparer. Mais je vois la droite des ennemis ébranlée, et je crois qu'il vaut mieux achever de mettre le désordre dans cette aile. Si la bataille est en danger où vous dites, nous allons infailliblement la gagner de ce côté-ci ; ainsi je marche[2]. » Chamlay, esclave de sa consigne, n'en voulut point démordre. Il appela le prince de Soubise, qui commandait non loin un corps de cavalerie, lui répéta ses instructions. Soubise fut trouver Villars, lui enjoignit, comme lieutenant général, de se rendre au point menacé. Force fut d'obéir. Villars, en maugréant, laissa l'affaire en train, courut joindre Monsieur, arriva juste à temps pour le trouver vainqueur et voir fuir devant lui les troupes de Guillaume en déroute.

Quand Luxembourg, dans un suprême élan, eut enfoncé de son côté les dernières résistances — tout en chassant de haie en haie, de maison en maison, les masses confuses de l'aile droite hollandaise — il atten-

1. Voir plus haut, p. 33.
2. *Mémoires* de Villars.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

dait l'effet du mouvement combiné, promenait ses yeux à l'horizon, croyait à tout moment voir déboucher en flanc les cinq escadrons de Villars, coupant la retraite aux vaincus, les forçant à se rendre. Il n'eut que le soir du combat, de la bouche du jeune officier, l'explication de son absence : « Plût à Dieu, lui dit-il, que le cheval de Chamlay eût eu les jambes cassées, quand il vous a porté ce maudit ordre[1] ! » Faute de mieux, il ne put que galoper avec sa cavalerie sur les talons de l'armée des États. C'était, parmi ces troupes tout à l'heure si vaillantes, la panique déclarée et la fuite éperdue. Le stathouder, fou de rage impuissante, emporté au milieu du troupeau effaré, essayait des promesses, des menaces et des coups. « Il était si outré, rapporte le chevalier Temple, qu'il coupa le visage d'un de ces fuyards, en criant à haute voix : « Coquin, je te marquerai au » moins afin de te faire pendre ! » Rien n'y fit; il fallut céder à ce torrent. « Leur défaite était si entière, mandait le soir Luxembourg à Monsieur, qu'il n'y avait pas dix ennemis ensemble[2]. »

Luxembourg continua la chasse sur l'espace de deux lieues. Dans cette poursuite, il rencontra les bagages de l'ennemi, « fit passer au travers les escadrons qu'il conduisait », sans leur donner licence de perdre leur temps au pillage[3]. « Quand on se fait obéir en une pareille rencontre, observe à ce propos l'écrivain du

1. *Mémoires* de Villars.

2. Relation de la bataille de Cassel. — Arch. de la Guerre, t. 545.

3. *Ibidem.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Mercure galant[1], il faut qu'on ait bien du pouvoir sur les troupes ! » On ramassa, chemin faisant, tout le canon, toutes les munitions, cinquante-quatre drapeaux, deux mille cinq cents prisonniers. Luxembourg s'empara de la tente de Guillaume d'Orange, de ses bagages particuliers, où se trouvaient « sa vaisselle d'or et les plans les plus magnifiques de toutes les places fortes de l'Europe[2] ». Louvois, lorsqu'il sut ce détail, réclama sa part du butin : « Je ne vous demande point, écrivit-il à Luxembourg[3], son argent, ni sa vaisselle ; mais je vous demande ses cartes, que je vous supplie de bien cacher, afin que vous ne soyez pas obligé d'en faire présent à personne. »

L'impression fut grande en Hollande quand on y connut cette défaite. De faux bruits, au premier moment, avaient circulé par les villes. Dans Amsterdam, on annonçait, deux jours après l'action, « une pleine victoire remportée par le prince d'Orange dans la bataille qui s'est livrée proche Saint-Omer » ; et les citoyens de cette ville « n'entendirent autre chose, durant le cours de cette journée, que chanter dans les rues[4] : « Victoire ! » et

1. Année 1677, p. 145.

2. Luxembourg se saisit aussi des papiers de Guillaume. Louvois, un peu plus tard, lui écrivait à ce sujet : « Sa Majesté a vu avec plaisir, par l'état des troupes de Munster qui était parmi les papiers du prince, que M. de Munster n'a pas perdu l'habitude de tromper ceux avec qui il traite, puisqu'il livre cinq mille cinq cents hommes à M. de Villa-Hermosa, qu'il se fait payer pour neuf mille. » (Lettre du 25 juillet 1677. — Arch. de la Guerre, t. 533.)

3. Lettre du 13 avril 1677. — Arch. de la Guerre, t. 532.

4. Lettre d'Amsterdam du 16 avril 1677. — Aff. étr., corr. de Hollande, t. 105.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

en crier les particularités imprimées ». La déception fut d'autant plus amère quand il fallut avouer la vérité. « La consternation est générale, écrit le même correspondant ; on n'ose ouvrir la bouche pour se demander les uns aux autres quelques détails, tant on croit que le mal est grand ! » Guillaume d'Orange, dans ses dépêches aux États Généraux, rejeta sa disgrâce sur la faiblesse de certains régiments, qui s'étaient, disait-il, « infâmement retirés comme des lâches, lorsque les ennemis approchèrent ». Il traduisit devant une cour martiale un certain nombre d'officiers, qui furent « exemplairement punis[1] ». Il s'employa surtout — ce dont il faut le louer davantage — à rallier sur-le-champ son armée dispersée, à reformer les régiments, à lever des soldats pour en combler les vides, et fit si bien que, six semaines après, le mal était entièrement réparé et qu'il se trouvait de nouveau « tout prêt à tenir la campagne[2] ».

Malgré la part prépondérante prise par le duc de Luxembourg à la victoire de Cassel, l'habile sagesse du courtisan prit le pas, en cette occasion, sur l'amour-propre et l'appétit de gloire. Dans ses lettres et ses propos, il reporta sur Monsieur tout l'honneur, et laissa son rôle personnel dans une ombre discrète. Après la prise de Saint-Omer, qui suivit de près la bataille[3], il écrivit au prince une longue lettre de compliment : « Marcher

1. Lettre de Hollande du 22 avril. — Aff. étr., corr. de Holl., t. 105.

2. *Mémoires* de Villars, de Temple, etc.

3. Voir, à propos de cette capitulation, à l'appendice, p. 585, une lettre de Luxembourg à Louvois, du 20 avril.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

soi-même à la tête d'une armée, démêler les desseins des ennemis, rallier plusieurs fois des troupes étonnées, faire six mille prisonniers, et forcer ensuite une ville importante à se rendre à discrétion, il faut que ce soit une action peu commune, ayant été honorée de l'estime particulière du plus illustre des Rois et suivie des acclamations de ses sujets... Mais, monseigneur, que les périls où votre valeur vous expose font trembler un cœur qui sent tout ce que vous valez ! La crainte de vous perdre au milieu de la victoire fait que l'on vous désire moins de gloire[1]... » Mieux que dans la froideur de ces éloges académiques, on retrouve le vrai Luxembourg dans ces lignes, de la même date, qu'il adresse à sa vieille amie, la marquise de Sablé[2], pour qu'elle les transmette à Madame : « ... Je vais vous dire ce que j'espère de vous[3]. Ce n'est ni Châtillon ni Merlou, mais une autre chose dont je me soucie beaucoup : c'est que vous fassiez mes compliments à Madame, et que vous lui marquiez bien la part que je prends au déplaisir que doit lui causer ce que Monsieur vient de faire. Car, comme elle l'aime au point que vous savez, je la vois à l'avenir dans des inquiétudes continuelles. Monsieur a gagné une des plus complètes batailles qui se soient données de nos jours. Un si avantageux succès lui inspirera le besoin de ne plus faire autre chose ; et je crois qu'il vaudrait mieux pour Madame avoir épousé un procureur, qu'un homme comme celui-là, qui ne

1. Avril 1677. *Les amis de la marquise de Sablé*, par E. de Barthélemy, p. 238.

2. Madeleine de Souvré, marquise de Sablé, 1598-1678.

3. 16 avril 1677. *Les amis de la marquise de Sablé*, p. 237.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

songe qu'à la guerre, et qui oublie une bataille le lendemain qu'il l'a gagnée. Faites aussi bien mes compliments à Mademoiselle. Pour vous, je n'en conserverai point, car nous ne sommes plus à cela près. Adieu. »

*
* *

Trois grandes places prises et une bataille gagnée, c'était, pour six semaines, un bel emploi du temps ; les troupes avaient bien droit à quelques moments de répit. Le roi d'Angleterre, au surplus, ému par le vacarme de l'opinion publique et les menaces du Parlement, conjurait Louis XIV de borner, au moins pour un temps, le cours de ses conquêtes en Flandre[1] ; et, déférant à cette prière, le Roi s'était laisser arracher des promesses qu'il entendait scrupuleusement tenir. La fin d'avril et le début de mai se passèrent donc paisiblement à séjourner dans la ville de Condé, puis au camp de Thulin, d'où de gros détachements furent envoyés à Schomberg sur la Meuse, en Allemagne à Créqui. Luxembourg, pendant cette période, avait pris son vol vers Paris. Sa santé, ébranlée par des fatigues multiples, réclamait quelques ménagements, et il se soignait de son mieux. Il n'était pas encore échappé des mains des médecins, lorsque vint le trouver un billet de Louvois le mandant promptement à Condé. « Je reçois, monsieur, votre lettre d'hier, réplique-t-il aussitôt[2], et j'y réponds d'une main saignée, pour vous

1. Courtin à Louvois, avril et mai 1677. — Arch. de la Guerre, t. 545-546.

2. 5 mai. — Arch. de la Guerre, t. 538.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

dire que, quoiqu'une petite indisposition m'ait obligé à l'être, je ne laisserai pas de partir incessamment pour me rendre à Condé, comme vous me le prescrivez. Je vais donner ordre à des relais pour cela... Mon équipage se devait rassembler le 16 à Ligny pour me venir joindre, mais vous savez que je m'en passe fort bien. Si je me passais aussi bien d'une tête qui me fait des maux à être prêt à me faire trépaner, je prendrais la poste ; mais je ferai en carrosse toute la diligence possible. »

Il sut, en arrivant, l'objet de cet appel. Le Roi retournait à Versailles et lui laissait le commandement de son armée de Flandre, une armée réduite de moitié, forte encore néanmoins de vingt-cinq mille hommes environ, suffisante, affirmait Louvois, pour « donner une leçon à M. le prince d'Orange », s'il s'avisait de relever la tête. D'ailleurs le grand souci du Roi était de ne rien entreprendre ; et c'est sur quoi, la veille de son départ, il crut devoir chapitrer Luxembourg. Louvois, le mois suivant, insistait sur cette même consigne. Le bruit ayant couru que le projet du stathouder serait de tenter à nouveau quelque effort sur Maëstricht : « Le Roi, écrit Louvois[1], est toujours persuadé que le bien de son service veut que l'on laisse faire à M. le prince d'Orange la sottise de rattaquer Maëstricht. Ainsi vous jugerez aisément qu'il ne convient pas à Sa Majesté que, pour empêcher l'attaque, vous demeuriez sur la Méhaigne. » Quinze jours plus tard : « En l'état où sont les choses[2], c'est-à-dire le

1. Louvois à Luxembourg, 3 juin 1677. — Arch. de la Guerre, t. 532.

2. 20 juin. — Arch. de la Guerre, t. 532.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

prince d'Orange dans le pays de Waas et les alliés au delà de la Meuse, le Roi ne croit pas qu'il y ait autre chose à faire que de se mettre bien commodément et de chercher à rendre la jonction du prince d'Orange et des alliés la plus difficile que faire se pourra. » Pour remplir ce dernier objet, le maréchal se contenta de se porter sur la Dender, dans la Flandre orientale, et de camper sous les murs de Ninove [1], à portée d'observer toutes les manœuvres de Guillaume et d'arrêter ses velléités agressives.

Si déplaisante que fût, pour son tempérament actif, ce qu'il nomme « sa fainéantise », il en prenait néanmoins son parti plus patiemment que de coutume et, Louvois l'attaquant sur sa « méchante humeur », répondait d'un ton détaché : « S'il vous a paru du chagrin dans mes précédentes lettres, je ne sais où je l'aurais pris ; car je n'ai que celui de ne rendre quant à présent aucun service à Sa Majesté, qui est adouci par l'espérance que cela ne durera pas... Pour vous, monsieur, vous m'écrivez comme un homme qui a les pieds chauds, et qui voit avec plaisir que le prince Charles [2] n'engloutit ni l'armée du Roi ni la Lorraine. Je souhaite que vous ayez celui de voir que le prince d'Orange, avec tout son exercice de canon, n'ait pas entièrement tué celle du Roi, et qu'il fasse bientôt quelque folie, afin de l'en faire repentir et de vous donner de la joie [3]. » Cette « folie », au sur-

1. A 11 kilomètres d'Alost.

2. Le duc de Lorraine manœuvrait à la frontière de l'Est, contre l'armée d'Allemagne commandée par Créqui.

3. 30 juin. — Arch. de la Guerre, t. 539.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

plus, il n'ose guère l'espérer d'un si prudent et sagace adversaire : « Il n'y a pas d'apparence qu'il ose rien entreprendre en présence de l'armée de Sa Majesté ; ce qui me fait vous dire que, si l'on veut, comme disent les petits garçons qui se battent au collège, que les deux armées demeurent *fait rien à fait rien*, il n'y a qu'à s'approcher de M. le prince d'Orange, en fortifiant l'armée de Sa Majesté des troupes qui sont inutiles dans les places[1]. »

A peine, de loin en loin, une légère escarmouche, une rencontre de partisans, anime cette vie monotone, rappelle aux deux partis qu'ils sont encore en guerre : « Nous avons donné une bataille aujourd'hui contre la garnison de Namur[2]. Un capitaine du régiment de Montal, avec vingt de nos gens, a trouvé un bon partisan de Namur avec dix-huit cavaliers. Ils se sont chargés ; le partisan de Namur a été pris avec huit cavaliers, et deux tués sur la place ; nous en avons perdu un, et deux tués. Il n'y a point eu d'étendards, ni de drapeaux, ni de canons pris. C'est pourquoi je crois qu'on n'en chantera point le *Te Deum* dans Notre-Dame. » Louvois, par retour du courrier, lui envoie force compliments sur « les grands avantages » qu'il remporte sur les ennemis : « Il faut espérer que, si vous continuez, M. Renaudot en fera des articles dans la *Gazette*, qui porteront votre gloire dans tous les pays où elle se lit[3] ! »

Les rapports qui parvinrent quelques semaines plus

1. 5 juin. — Arch. de la Guerre, t. 539
2. 31 mai. — Arch. de la Guerre, t. 538.
3. 6 juin. — Arch. de la Guerre, t. 532.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tard mirent un terme à ce badinage. Il parut évident, à la fin de juillet, que les alliés méditaient une revanche et que le stathouder avait quelque projet en tête. Son armée, réorganisée, n'avait jamais été plus forte; les petits princes allemands d'Osnabrück, de Munster, lui avaient envoyé de nouveaux contingents; les Impériaux, sous le duc de Lorraine, cherchaient à dérouter l'active vigilance de Créqui, pour passer dans les Pays-Bas et rassembler en un bloc formidable les éléments divers de la coalition[1]. « Il est temps qu'ils se manifestent à nous, — écrivait Luxembourg, plein d'une allégresse impatiente[2] — la saison étant assez avancée pour cela, et y ayant assez de temps que l'armée du Roi est en campagne. Car il y a cinq mois aujourd'hui, jour pour jour, que je suis parti de Paris, pour n'avoir fait autre chose que rendre à Sa Majesté des services fort inutiles, ce qui me fait désirer qu'il se rencontre quelque occasion de pouvoir mieux faire! » Quel serait l'objectif de cette levée de boucliers, on ne le savait point au juste. Courtin informait bien Louvois que « toutes les lettres écrites de l'armée de M. le prince d'Orange parlaient du siège de Charleroi[3] »; mais à la Cour de France on jugeait la chose improbable : « Les lettres de Bruxelles, lui répondait Louvois[4], portent que M. le prince d'Orange a publié qu'il voulait attaquer Charleroi, et qu'il la prendrait en six jours avec des bombes. Le Roi a fort ri quand il a entendu cette

1. *Gazette* de 1677, p. 659.
2. 26 juillet. — Arch. de la Guerre, t. 539.
3. 26 juillet. — Arch. de la Guerre, t. 548.
4. 3 août. — Arch. de la Guerre, t. 533.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

nouvelle! » Luxembourg, pour son compte, présumait que Guillaume songeait plutôt au siège d'Oudenarde; mais il était d'avis que l'on n'attendît point le choix du stathouder, et qu'on marchât pour lui livrer bataille avant qu'il fût rejoint par l'armée impériale : « Pour moi, disait-il à Louvois[1], je pense que ce serait une chose à faire d'essayer de battre les ennemis; je ne vois pas cela si difficile qu'on aurait pu croire avant que d'avoir vu leur camp, qui fait juger de leurs forces. Ce n'est pas qu'elles ne soient grandes, mais je pense qu'en s'aidant de tout, l'on peut rendre celles de Sa Majesté aussi considérables. Dès que cela sera, son armée sera meilleure et ne saurait qu'avoir l'avantage en venant aux mains avec ces gens-là. Je ne saurais croire que Sa Majesté ne voulût pas qu'on fît cette tentative... C'est à Elle à voir si Elle veut se procurer à Elle-même le plus grand avantage du monde, pour lequel je crois qu'il n'y a pas tant de risque que l'on pense, ou se contenter de ceux qu'Elle a déjà remportés. »

En attendant la décision du Roi, le maréchal se préparait, « ramassait tous les détachements », se renforçait des garnisons des places les moins exposées[2], travaillait à se faire une armée de quarante mille hommes, munie d'une puissante artillerie[3]. Il était au plus fort de cette besogne ardue, quand, un beau soir, survint la nouvelle

1. 4 août 1677. — Arch. de la Guerre, t. 540.

2. Lettre de Dohin à Bussy, du 19 août 1677, *Correspondance de Bussy-Rabutin*.

3. Quatre-vingts pièces de canon, au témoignage d'une lettre écrite à Bussy-Rabutin.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

que Guillaume avait remonté la Dender, s'était porté sur Charleroi et l'avait investi par un coup de surprise. Un court billet en avertit Louvois : « Ce que j'ai à vous mander, monsieur[1], c'est la confirmation de l'investiture de Charleroi, hier matin, par le prince d'Orange. Il marcha deux heures après minuit, et fit prendre les postes tant en deçà qu'au delà de la Sambre, où il est en personne. C'est ce que M. de Saint-Louis me rapporta hier au soir, et ce que j'ai su d'ailleurs par cinq ou six avis différents, dont le *Nez de perroquet* en est un, et le *Bleu-vêtu* un autre[2]. Je vais marcher tout à l'heure. » Louvois, au reçu de ces lignes, sauta dans son carrosse et s'en fût chez le Roi, pour conférer sur les mesures à prendre[3]. Leur sentiment commun fut qu'il fallait, sans perdre temps, joindre l'armée d'Allemagne à celle de Luxembourg, en envoyant Créqui prêter main-forte à son collègue. Le difficile était, comme le disait Louvois, de « concilier les choses » entre ces deux rivaux, d'assigner à chacun son rang et son emploi[4]. Le Roi jugea que cette tâche

1. Luxembourg à Louvois, 7 août. — Arch. de la Guerre, t. 540

2. Espions employés par Luxembourg, et dont les sobriquets reviennent fréquemment dans sa correspondance.

3. Lettre de Louvois à M. de Saint-Pouenge, intendant dans l'armée de Luxembourg.

4. Huit jours auparavant, sur l'avis qu'il aurait peut-être à joindre son armée à celle de Luxembourg, Créqui s'était prétendu malade. Il avait fallu, pour le remettre sur pied, l'annonce que Schomberg partait pour le remplacer : « Le nom de M. de Schomberg, écrit madame de Sévigné, a été un remède souverain pour guérir M. de Créqui. Il ne se jouera plus à être malade. » (Lettre du 30 juillet 1677. — Ed. Monmerqué.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

incommode réclamait toute l'autorité de son ministre de la guerre ; il commanda donc à Louvois de se rendre sur l'heure au camp de Luxembourg, afin de s'entendre avec lui « sur cette conjoncture délicate[1] ».

Louvois partit le lendemain, prenant sa route par Saint-Quentin et Avesnes. Il reçut dans cette dernière ville quelques lignes du maréchal qui lui souhaitaient la bienvenue: « Je ne saurais, monsieur, lui disait Luxembourg[2], employer une autre main que la mienne pour vous témoigner la joie que j'ai de votre arrivée... Nous vous aurons ; vous verrez ce qu'il faudra faire pour battre les ennemis, et ce que nous ferons après les avoir battus. Tout ne peut manquer de bien aller, lorsque vous l'aurez dirigé, et personne n'exécutera vos ordres avec plus de plaisir que moi. » Luxembourg, au surplus, n'avait pas attendu l'arrivée du ministre pour se porter au-devant de l'ennemi. Le 7, il marchait sur Mons, le surlendemain sur Thuin ; quand Louvois le joignit, le 11, il le trouva campé près de Thil-le-Château, la droite de son armée « à un quart d'heure des ennemis et la gauche à une demie-lieue, le terrain l'ayant empêché d'approcher autant sa gauche que sa droite[3] ». Dans cette proximité, la bataille semblait imminente, et personne n'en doutait dans

1. Dohin à Bussy, 19 août, *loc. cit.* — Louvois à Courtin, 15 août. — Arch. de la Guerre, t. 533.

2. 8 août. — Arch. de la Guerre, t. 540.

3. Louvois à Courtin, 15 août. — Arch. de la Guerre, t. 533. — Luxembourg avait avec lui quarante-sept bataillons et cent huit escadrons, soit une quarantaine de mille hommes. L'armée du prince d'Orange était égale en nombre.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'un ni l'autre camp. Louis XIV lui-même, au rebours de son habitude, semblait désirer un combat : « Il me paraît, mandait-il à Louvois[1], que tout est bien disposé, et que la diligence de M. de Luxembourg pour approcher les ennemis doit leur causer beaucoup d'embarras. Je souhaiterais qu'on pût attaquer les lignes devant qu'elles fussent faites ; c'est un temps propre à réussir... Cependant je ne dis rien de positif là-dessus, et je me remets toujours à ce que ceux qui sont sur les lieux jugent le plus à propos. »

Dans le public comme dans l'armée régnait une vive excitation. De toutes parts affluait comme à unjoyeux rendez-vous une jeunesse affamée de gloire, à l'affût de toute occasion de recevoir et de donner des coups[2]. Madame de Sévigné écrivait à sa fille : « Les nouvelles font courir tous les jeunes gens, et même les boiteux. Mon fils, tout éclopé, s'en va demain en chaise-roulante, sans nul équipage[3]. » Le duc de Monmouth[4], fils naturel de Charles II, débarquait d'Angleterre pour assister à la partie, et demandait à Luxembourg de lui donner une place dans son état-major. De même dans le camp des alliés. Guillaume d'Orange, pour animer ses troupes, ne s'était pas fait faute de défis insolents, publiant en tous lieux « qu'il voulait donner la bataille ; que

1. 13 août. — Arch. de la Guerre, t. 533.

2. Dohin à Bussy, 19 août. — *Loc. cit.*

3. Lettre du 10 août 1677, *passim*.

4. Jacques, duc de Monmouth, fils de Charles II d'Angleterre, né à Rotterdam en 1649, décapité en 1685, après la défaite de Sedgemoor.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'armée du Roi, commandée par M. de Luxembourg, n'était que de douze ou quinze mille hommes, et que, si elle s'approchait de la place qu'il attaquait, il irait six lieues au devant d'elle ». Luxembourg, malgré le blocus, étant venu à bout de jeter dans la ville M. de Vins et deux cents mousquetaires : « Tant mieux, disait le stathouder, plus il y aura de gens dedans, plus on en prendra[1]. » Sur la foi de ces forfanteries, nombre de « gens de qualité » de Flandre et d'Angleterre, étaient venus en volontaires grossir l'armée hispano-hollandaise, escomptant à l'avance l'écrasement de l'armée du Roi. Parmi les plus connus, on citait le duc d'Albermarle, le comte d'Ossery, un second fils bâtard de Charles d'Angleterre connu du nom de Milord Charles. Le duc de Villa-Hermosa, chef du contingent espagnol, paraissait pour une fois d'accord avec le prince d'Orange sur l'opportunité d'accepter une rencontre et de pousser jusqu'au bout l'entreprise.

Tout ce qu'on vient de lire est ce qu'apprit Louvois en arrivant au camp du duc de Luxembourg. Une autre nouvelle l'attendait qui eût pu abréger le temps de son séjour. Le duc Charles de Lorraine, prêt à franchir la Meuse pour s'avancer en Flandre et donner la main à Guillaume, avait éprouvé la surprise de voir Créqui posté sur la rive gauche du fleuve, et résolu à lui disputer le passage. Le duc, après de vains efforts, avait dû renoncer enfin à dépister la surveillance de ce redoutable

1. Louvois à Courtin, 15 août, *loc. cit.* — Voir cette lettre à l'appendice, p. 586.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

adversaire ; aux premiers jours d'août, désespéré de sa tentative inutile, il avait rebroussé chemin, abandonnant ses alliés à leur sort. Cette retraite rendait superflue l'adjonction des troupes de Créqui à celles de Luxembourg ; la mission de Louvois devenait ainsi sans objet. Le malheur fut que le ministre n'entendît pas être venu pour rien, et qu'à défaut d'autre tâche à remplir, il voulut — sinon usurperle rôle de général en chef — tout au moins se mêler des opérations militaires. C'était là de longue date une de ses prétentions. Condé se plaint souvent, dans sa correspondance, des entraves qu'apportait Louvois à ses conceptions stratégiques, discutant les plans de campagne, imposant ses idées, et dirigeant, du fond de son cabinet de Versailles, la marche des armées, le détail des manœuvres[1]. Admirable organisateur, fabricant d'armées sans rival, il ne pouvait se résigner à voir les généraux manier sans son contrôle l'excellent instrument qu'il leur avait mis dans la main. Cette fâcheuse ingérence fut à coup sûr, pendant ses trente ans de pouvoir, la cause de plus d'une lourde faute ; et peut-être jamais ne fut-elle plus à déplorer que dans la circonstance présente.

Le prince d'Orange, dans le premier mouvement, parut être en humeur de tenir sa parole et de marcher à la bataille. Le 10 août, il levait ses quartiers, passait la Sambre, rejoignait le camp espagnol, se déployait en face des retranchements français, dans une attitude menaçante. Mais, comme écrit Louvois, « il ne tint pas sa colère » ; le lendemain, à la pointe du jour, comme l'on attendait

1. Voir l'*Histoire des princes de Condé*, par le duc d'Aumale, t. VII.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

son attaque, il déguerpit soudain et rentra dans ses lignes, qu'il s'employa, deux jours durant, à fortifier avec une précipitation fiévreuse. Tenter de l'y forcer eût été hasardeux ; du moins fut-ce l'avis de Louvois. Luxembourg prit donc le parti de le déloger de son poste en lui coupant les vivres. Le moyen qu'il imagina fut de franchir la Sambre sur ses pas, et de s'établir à Fleurus. De la sorte, reprend le récit de Louvois, « il assiégeait les ennemis dans leur camp, et les obligeait de lever le siège faute de fourrage, de pain et de munitions, n'en ayant pas avec eux pour huit jours[1] ». Le 14 au matin, ce mouvement commença ; le camp français fut évacué ; à dix heures, il n'y restait plus que deux brigades de cavalerie, que Luxembourg conservait avec soi pour former l'arrière-garde. Il s'apprêtait à partir à son tour, quand on vint l'avertir qu'une agitation insolite paraissait au camp des alliés ; on y prenait les armes et l'on pliait les tentes. Le maréchal, sur cet avis, dépêcha vers l'armée avec ordre de faire halte, tandis qu'il piquait en avant pour démêler l'intention de l'ennemi. Ses doutes furent promptement éclaircis ; il reconnut dès le premier coup d'œil que cette prise d'armes était une retraite, et que Guillaume levait le siège de Charleroi. Les baraquements étaient en feu ; on voyait également flamber les magasins et les bagages[2].

Sur ce qui suit, sur ce qui se passa dans cette minute précise à l'état major de l'armée, deux versions se trouvent

1. Louvois à Courtin, 15 août, *loc. cit.*
2. *Ibidem.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

en présence. D'après Louvois, on fut d'accord pour laisser s'éloigner l'armée du stathouder, sans essayer de l'assaillir en route. Il était trop tard, prétend-il, pour que l'on pût retourner en arrière et foncer sur l'ennemi dans le désordre du départ. D'autre part, ajoute le ministre, Guillaume avait « si juste pris son temps », qu'on ne pouvait le devancer et se poster sur son chemin dans les défilés de Fleurus. Telle est la version officielle, telle que Louvois la mande à Louis XIV, telle qu'il la présente à Courtin dans le résumé qu'il lui fait de toute l'affaire de Charleroi. Tout autre est le récit des partisans de Luxembourg. Lui-même, à dire le vrai, ne s'en est pas bien nettement expliqué ; mais d'autres ont parlé pour lui, et celui notamment qu'on peut considérer comme son écho fidèle et son porte-parole, son aide de camp depuis vingt ans, ce dévoué Saint-Germain, dont les souvenirs, simples et sans passion, chaque fois qu'on les peut contrôler se sont toujours trouvés véridiques[1]. Le maréchal, d'après ce témoignage, voulait à toute force une rencontre ; il croyait la victoire à peu près assurée, et montrait à Louvois l'ennemi pris en flanc dans sa marche, attaqué dans des défilés où il aurait peine à combattre. Jamais, assurait-il, on n'aurait livré une bataille avec meilleure chance de succès, fait au hasard une part aussi minime. Le ministre fut inflexible ; « il dit tout haut qu'après avoir réduit les alliés à lever honteusement le siège de Charleroi, on devait être content d'une victoire

1. Sur ces *Mémoires* de Saint-Germain, dont le texte complet est aujourd'hui perdu, voir *la Jeunesse du maréchal de Luxembourg*, p. 264, note 2.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

qui n'avait pas coûté une goutte de sang ». A l'insistance du maréchal, il opposa — argument sans appel — « l'autorité suprême du Roi[1] ». Force fut de céder à cette volonté implacable et de manquer l'occasion sans pareille de prendre avec éclat la revanche de Philisbourg.

Que les choses, en réalité, se soient bien passées de la sorte, le doute ne semble guère permis. Tout tend à le démontrer : certaines lacunes du récit de Louvois, certains passages des lettres ultérieures des deux intéressés, comme aussi ce que l'on connaît de leurs méthodes de guerre et de leurs habitudes d'esprit. L'un, circonspect, calculateur, ennemi des improvisations, ménager des soldats du Roi, redoutant la chance des batailles, préférant, chaque fois qu'il se peut, « ruiner » lentement les forces de l'ennemi par des marches et des manœuvres, que les détruire en bloc en frappant un coup décisif. C'est le jour sous lequel s'est toujours révélé Louvois, par calcul d'administrateur et d'homme de cabinet, sans doute aussi par instinct d'ouvrier qui craint de voir gâter son œuvre, qui, ayant à grand'peine forgé un outil merveilleux, répugne à le laisser se détériorer par l'usage. C'est dans cette même disposition que nous l'avons vu récemment à la cense d'Urtebise — et le Roi, vingt-trois ans après, ne lui avait point pardonné[2] — et que nous le verrons encore peu de temps après Charleroi. Luxembourg, au contraire, hardi, entreprenant, fertile en conceptions soudaines, prompt aux décisions énergiques, se plaît, en

1. Mémoires de Saint-Germain, cités par Desormeaux, dans l'*Histoire de la maison de Montmorency*, t. IV.

2. Voir le *Journal de Dangeau*, 16 avril 1699.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

joueur heureux, à tenter la Fortune. Du moins, sont-ce ses façons lorsqu'il est livré à lui-même. Il en avait fourni la preuve dans son commandement de Hollande, quand, isolé, loin de la Cour, il s'engageait maintes fois en expéditions audacieuses. Il reprendra les mêmes errements quelques années plus tard, lorsque — la mort de Louvois lui rendant les mains libres — il cherchera sans cesse le contact de l'ennemi, provoquera le choc des armées, remportera coup sur coup de grandes et glorieuses victoires. Jusqu'à cette émancipation, il lui faut, en rongeant son frein, se plier au joug du ministre. Il le fait d'ailleurs sans mot dire; mais, silence et pardon ne sont pas termes synonymes, et les rancunes les plus cachées sont d'ordinaire les plus tenaces.

Malgré « la bonne étoile » — ainsi s'exprime Louvois — qui épargnait au stathouder la destruction de son armée, l'échec final d'un siège inauguré avec tant de fracas n'était pas moins pour les alliés un coup inattendu, une mortification amère. Tandis que Luxembourg entrait dans Charleroi, où il offrait un grand festin en l'honneur du duc de Monmouth [1], le prince d'Orange poursuivait sa retraite dans la direction de Bruxelles, se bornant, pour consolation, à saccager sur son passage la

1. « M. de Luxembourg, mande Louvois au Roi, a dîné à Charleroi, où il a fait rendre à M. le duc de Monmouth, qui a joint d'hier l'armée, tous les honneurs qu'il a cru qui pourraient le mieux lui faire connaître le gré que Votre Majesté lui sait de la partialité qu'il a témoignée pour les intérêts de Votre Majesté en partant d'Angleterre avec la précipitation qu'il a fait pour se trouver à l'action. » (15 août 1677. — Arch. de la Guerre, t. 533).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

petite citadelle de Binche, qu'il avait déjà prise deux fois depuis le début de la guerre[1]. De la première étape, il écrivit aux États Généraux pour leur exposer les raisons, leur donner les détails de sa mésaventure : « L'ennemi, disait le stathouder[2], étant posté si près de nous et si avantageusement, l'on a généralement jugé impossible de continuer le siège de Charleroi, à raison que, demeurant dans ce poste, il nous empêchait absolument le fourrage d'entre Sambre et Meuse et que, par des détachements qu'il ferait passer ladite Sambre, il nous pourrait couper les convois de Bruxelles, et qu'en cas d'une défaite il semblait ne rester aucune espérance de retraite... Nous avons trouvé mieux de souffrir, en quelque manière, dans notre réputation que, sans apparence de pouvoir réussir, exposer l'armée des États à un péril si évident[3]. »

1. En 1672 et en 1674, après les deux échecs de Charleroi et d'Oudenarde.

2. Lettre du 15 août 1677, écrite du camp de Séneffe. – Aff. étr., corr. de Hollande, t. 105.

3. « L'armée française — lit-on dans une lettre d'un officier hollandais, interceptée par un de nos partis, — s'était venue poster à une demie-heure du camp de M. le prince d'Orange, devant que M. de Villa-Hermosa, qui était campé du côté du Piéton, se fût mis en état de l'en empêcher ni même de passer la Sambre. Quand nos généraux virent que les ennemis étaient dans un poste si avantageux qu'il était impossible de les combattre malgré eux, que notre armée souffrait déjà, manquant de pain et de fourrage, et qu'il était dangereux de continuer le siège à la barbe de trente-cinq mille combattants, ils tinrent conseil de guerre, qui dura plus de six heures, où il fut pris résolution de retirer les troupes, et les firent avancer ce même jour jusqu'à Fleurus. Le temps nous apprendra leur dessein après un si grand malheur. » (Lettre du 16 août, Aff. étr., corr. des Pays-Bas, t. 51).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Ce dont ne parlait pas Guillaume, c'étaient les récriminations, les accusations réciproques, que les alliés, « dans un si grand malheur, » se jetaient à la tête. Les Hollandais blâmaient le duc de Villa-Hermosa qui, chargé de couvrir le siège, avait laissé, « sans la moindre dispute », passer la Sambre à Luxembourg[1]. « Les ambassadeurs de Hollande, écrit un correspondant de Louvois[2], publient hautement, sur des lettres du prince d'Orange, que ce sont les Espagnols et les Allemands qui n'ont pas voulu hasarder le combat. » Par contre, Villa-Hermosa s'élevait contre le stathouder, qui avait, disait-il, promis formellement la bataille, et s'était dérobé à la dernière minute. D'autres, enfin, s'en prenaient au roi d'Angleterre et aux conseils du comte d'Ossery, envoyé, à leur dire, pour détourner Guillaume de poursuivre son entreprise[3]. Bref, concluait l'un de nos diplomates du congrès de Nimègue, « la division ne peut pas avoir été plus grande qu'elle ne l'a été entre eux ; et, si elle continue, elle produira des effets qui ne leur seront pas avantageux[4] ».

En France, ainsi qu'on pense, l'allégresse était vive. On chansonnait le prince d'Orange comme, après Philisbourg, on avait bafoué Luxembourg, sur les mêmes airs, presque sur les mêmes rimes.

1. Lettre du 16 août, d'un officier hollandais, *loc. cit.*

2. M. Descarrières à Louvois, 20 août 1677. — Arch. de la Guerre, t. 540.

3. Lettre d'un officier hollandais, *loc. cit.*

4. Lettre de M. Descarrières, *loc. cit.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Le brave prince d'Orange,
Deux mois avant la vendange,
Sans consulter son bon ange,
Sur Charleroi se rua.
Chacun disait : « Il se venge,
Il est digne de louange ! »
Mais, par un malheur étrange,
Il prit Brinche et s'en tint là.
Son dessein était fort grand.
Si quelqu'un dit qu'il est gourmand,
Il ment, il ment, il ment[1] !

La *Gazette*, le *Mercure galant* célébraient sur le mode lyrique la « gloire » du maréchal, sa science tactique, sa prudence et son habileté. Le Roi chargeait Louvois de le complimenter : « Dites à M. de Luxembourg que je suis très content de la manière dont il s'est conduit, qu'il a fait recevoir un grand affront aux ennemis sans rien hasarder, ce que je lui avait tant recommandé, à moins qu'il ne le fallût faire très à propos pour sauver Charleroi[2]. » Certaines gens, malgré tout, montraient moins de satisfaction, Luxembourg le premier, comme il ressort de certains passages de ses lettres : « Voilà tout ce que vous aurez de moi, car je boude contre vous — termine-t-il une note à Louvois, trois jours après le départ du ministre[3]. — Je bouderai davantage encore quand vous serez à Versailles, parce que vous y aurez les pieds chauds et que tout vous paraîtra facile, même de trouver du fourrage là où il n'y en aura pas. » Il s'efforce pourtant de

1. *Nouveau siècle de Louis XIV*, août 1677.
2. Le Roi à Louvois, 17 août. — Arch. de la Guerre, t. 533.
3. 22 août. — Arch. de la Guerre, t. 540.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

cacher sa méchante humeur ; mais il ne réfrène pas de même les langues des « volontaires », de ces jeunes gentilshommes accourus de Paris pour assister à une bataille et fort désappointés de ce dérangement inutile. L'un d'eux surtout, le duc de Lesdiguières — longtemps connu du nom de comte de Sault — ne pouvait contenir son dépit. Ennemi déclaré de Louvois, il était de longue date lié avec Luxembourg, sous les ordres duquel nous l'avons vu servir brillamment à Utrecht. Il s'en revint de Charleroi fort indigné, fulminant de colère, déblatérant contre Louvois, qu'il accusait d'avoir « par jalousie » empêché une victoire certaine et sauvé de la ruine l'armée du prince d'Orange.

Le maréchal put, en cette occasion, méditer sur la vérité de ce dicton du fabuliste, son poète de prédilection :

> Rien n'est plus dangereux qu'un maladroit ami ;
> Mieux vaudrait un sage ennemi.

Ces clameurs, colportées par d'autres gens de Cour, vinrent aux oreilles du Roi qui voulut s'éclaircir du bien fondé de ces imputations. Il manda Lesdiguières, eut avec lui sur ce sujet un entretien particulier, au sortir duquel on assure qu'il parla sévèrement à son ministre de la guerre[1]. Quoi qu'il en soit, le fait certain est que Louvois eut connaissance des bruits qui couraient sur son compte. Sa première lettre à Luxembourg, après qu'il l'eut quitté pour revenir en France, y fait une allusion fort claire : « J'apprends[2] que les volontaires ont publié

1. *Mémoires* de Saint-Germain, *loc. cit.*
2. 23 août 1677. — Arch. de la Guerre, t. 533.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

que l'union n'avait pas été grande entre vous et moi, que même je ne devais pas être content de la manière dont vous m'avez traité. Comme ils ont assurément peu épargné la vérité dans leurs récits, je vous supplie de ne pas leur en savoir mauvais gré, et de faire part à M. le duc de Villeroy de cet article de ma lettre. » Le ressentiment de Louvois s'aviva du soupçon que Luxembourg, sans réclamer lui-même, avait fait parler ses amis ; toutes les protestations ne purent dissiper les méfiances écloses en son âme rancunière. De son côté, le maréchal, blessé de sa froideur croissante, se rapprocha vers cette époque du personnage dont le crédit pouvait seul balancer la puissance de Louvois. Jadis grand ami de Colbert, il l'avait un peu négligé dans ces dernières années, pour faire sa cour à son rival. Il revint à lui graduellement, fréquenta sous son toit, se lia d'un commerce assidu avec son fils, M. de Seignelay [1], devint l'intime de la maison et le zélateur du parti. Louvois y vit une défection ; son dépit redoubla et se changea lentement en une sorte de haine. Toutefois longtemps, dans les deux camps, on garda les dehors ; on fit bonne mine à mauvais jeu ; les relations, en apparence, restèrent courtoises, et parfois même cordiales. Mais sous cette écorce polie couve une animosité profonde, feu couvert que fera jaillir le premier souffle de tempête.

La fin de la campagne en Flandre n'offrit qu'un médiocre intérêt. Si Louvois s'était refusé à laisser

1. J.-B. Colbert, marquis de Seignelay, 1651-1690. Il fut ministre de la marine en 1676.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

hasarder dans les plaines de Fleurus l'armée par lui créée avec tant de sollicitude, ce n'était pas pour la risquer ensuite avec moins de chances de succès. Plus que jamais ses lettres reprennent le refrain coutumier, recommandent « d'éviter autant que faire se pourra d'en venir à une bataille ou action générale, laquelle les ennemis ne cherchent que par désespoir, comme un remède dont ils ne craignent point les mauvais effets, parce que l'état où ils sont leur paraît pire que tout ce qui leur peut arriver[1] ». Le seul acte de guerre qu'il prescrivit à Luxembourg fut le ravage de la Flandre orientale[2], et quelque temps après la destruction du canal de Bruxelles ; le tout mêlé d'exhortations à faire « contribuer largement » cette région florissante et à « tirer le plus d'argent possible ». Une de ses dépêches se termine par cette phrase au moins singulière : « Si vous volez quelque chose dans ce pays-là, j'en retiens la moitié. Prenez garde de ne me pas tromper, et de ne pas me donner lieu de vous accuser de n'être pas bon associé[3]. » La plaisanterie — si c'en est une — fut peu goûtée du maréchal. Il répondit sèchement « qu'il était homme d'honneur », qu'il n'avait jamais pris ni accepté

1. Louvois à Luxembourg, 23 août. — Arch. de la Guerre, t. 533.

2. Les instructions de Louvois sont aussi impitoyables que de coutume : « Vous savez, écrit-il le 7 septembre, que, si l'on trouve des gens dans le pays, il ne faut point brûler, mais faire des prisonniers ; mais si l'on trouve les villages déserts, après avoir attendu cinq ou six heures, il faut abîmer ces villages, et n'en pas laisser pierre sur pierre. » — Arch. de la Guerre, t. 551.

3. 7 septembre. — Arch. de la Guerre, t. 541.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

« un quart d'écu », ne voulant pas « que les gens de qualité de ce pays, qui étaient presque tous ses parents, puissent dire qu'il ait vécu à leurs dépens ». Cependant, ajoute-t-il plus loin, « je veux bien que l'on croie que je pille, si cela est utile au service du Roi ; et quand on dira au retour de cette campagne que j'en aurai emporté des millions, comme de Hollande, je serai apparemment réduit comme alors à emprunter de l'argent pour mon hiver [1] ».

Cette dernière assertion est strictement exacte. Les généraux à cette époque faisant la guerre « à leurs dépens », la plupart se trouvaient ruinés après quelques années de campagnes ; et les lettres de Luxembourg contiennent de fréquentes allusions aux embarras d'argent du « souverain de Ligny ». Après l'affaire de Charleroi, nous le voyons réduit à implorer un paiement plus exact de « ce qui lui doit revenir comme maréchal de France » ; faute de quel subside, confesse-t-il, « il faudrait qu'il passât son quartier d'hiver à la campagne, car s'il était à la Cour, il n'aurait pas de quoi y vivre à la grande [2] ». Sans doute

1. Louvois, par taquinerie, menace Luxembourg, à cette même époque, de faire hiverner des troupes dans « sa souveraineté de Ligny ». Le maréchal prend la chose en raillant : « Je vous représente pour le bien du service du Roi, répond-il, que le souverain de Ligny a encore une souveraineté dans la Basse-Navarre, par laquelle il pourrait bien entrer en Béarn et prendre Bayonne, aussi bien que par celle d'Aigremont (une autre de ses terres) faire des courses en Champagne. Voyez à quoi cela vous engagerait, s'il fallait que vous eussiez deux armées dans ces pays-là pour s'y opposer ! » (16 septembre. — Arch. de la Guerre, t. 541).

2. Lettres des 4 et 16 septembre. — Arch. de la Guerre, t. 541.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

la somme fut-elle enfin intégralement versée, car nous voyons, aux derniers jours d'octobre, les troupes à peine mises en quartiers[1], le maréchal arriver à la Cour, où les souvenirs de Valenciennes, de Cassel et de Charleroi lui assurèrent une place dont tout autre que lui se serait contenté. « Quand on contestera quelque chose, lit-on dans le *Mercure galant*[2], ce ne sera point assurément la gloire que M. de Luxembourg a si légitimement acquise dans le commandement qu'il a eu de l'armée de Flandre. Il en est de retour[3], et a eu l'honneur de saluer le Roi, qui l'a reçu avec des témoignages d'affection dignes de la grandeur de ses services. »

1. Lettre de Louvois du 24 octobre. — Arch. de la Guerre, t. 533.

2. *Mercure* de novembre 1677.

3. Luxembourg arriva à Versailles le 28 octobre, d'après la *Gazette de France*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE XVI

Mariage du prince d'Orange. — Influence de cet événement sur la politique anglaise. — Charles II entre dans la coalition. — Louis XIV sous les murs de Gand. — Racine et Boileau le suivent au camp. — Origine de leur liaison avec Luxembourg. — Prise de Gand et d'Ypres. — Avances de Louis XIV aux États Généraux. — Luxembourg aux portes de Bruxelles. — Suspension tacite des hostilités. — Le blocus de Mons. — Conférences à ce sujet entre le maréchal et les délégués des États. — La trève inopinément rompue. — Préparatifs des alliés pour le secours de Mons. — Le comte du Montal et le baron de Quincy. — Luxembourg se rapproche de Mons. — Mouvement offensif du prince d'Orange. — Les deux armées en présence. — La paix subitement signée à Nimègue.

« J'ai cru être de mon devoir de faire connaître à Votre Majesté que le roi de la Grande-Bretagne et M. le duc d'York ont eu la bonté d'agréer la recherche que j'ai faite de la fille aînée de Son Altesse Royale, et qu'ensuite je l'ai épousée dimanche dernier. J'espère que Votre Majesté ne trouvera pas mauvaise la liberté que je prends de lui donner part de ceci, nonobstant tous les malheurs du temps, et que je l'assure du profond respect avec lequel je suis[1]... » C'est en ces termes déférents que le

1. Le prince d'Orange à Louis XIV, le 17 novembre 1677. — Aff. étr., corr. de Hollande, t. 105. — Le mariage avait été célébré à Londres, le 15 novembre.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

stathouder de Hollande annonçait au Grand Roi, le 17 novembre 1677, l'événement qui faisait de lui le neveu du roi Charles II, en attendant qu'il fût son successeur. Quand la nouvelle de ce mariage s'était, quelques semaines plus tôt, brusquement répandue à Londres et à Paris [1], elle avait dans les deux pays suscité une égale surprise, joyeuse en Angleterre, malveillante et méfiante en France. On prévit, de ce jour, à la cour de Versailles, l'orientation nouvelle de la politique britannique, la complète capitulation du faible et léger Charles II devant les exigences du Parlement et de l'opinion populaire, le rapprochement prochain de l'Angleterre et des Provinces-Unies. De fait, l'attente ne fut pas longue. Le 10 janvier 1678, un premier traité se signait à La Haye, dont l'objet apparent n'était encore que le rétablissement de la paix générale. Mais on apprenait en même temps que Charles II demandait des subsides pour équiper sa flotte et lever des soldats. Tout ce que lui put arracher

1. Le duc d'York lui-même, si l'on en croit le récit des *Annales*, fut pris au dépourvu par ce projet improvisé. Charles II manda un beau jour son frère et Guillaume au Conseil : « Aussitôt que le prince parut, le Roi lui dit d'un air très obligeant: « Mon neveu, il n'est pas bon que l'homme soit seul. Je veux vous donner une compagne semblable à vous. » Et il ajouta qu'il parlait de sa nièce Marie. Le duc d'York donna son consentement avec une cordialité apparente; après quoi Charles dit encore au prince : « Mon neveu, souvenez-vous que l'amour et la guerre ne vont pas bien ensemble. » Le soir même, le mariage fut déclaré dans le comité du Conseil, et le lendemain, le Roi le déclara au Grand Conseil, où la proposition fut reçue avec une grande satisfaction. Cette grande nouvelle se répandit aussitôt dans la ville et tout le royaume, et y causa une joie unanime. » (*Annales des Provinces-Unies*, par Basnage, t. II.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'habileté de nos diplomates fut l'engagement qu'aucun acte de guerre n'aurait lieu avant le 10 mars. Cette promesse obtenue, Louis XIV et Louvois pressèrent nos armements avec une fiévreuse diligence. Au mois de février, l'armée, plus nombreuse que jamais, comptait deux cent soixante-dix mille hommes, dont cent soixante mille tout prêts à entrer en campagne. Le nouvel ennemi de la France pouvait lui offrir la bataille ; il trouverait une nation en état de le recevoir.

A cette époque, ainsi qu'on sait, la méthode ordinaire en France n'était pas d'attendre les coups, en restant sur la défensive. Louis XIV, le 7 février, partait pour la Lorraine, sans que nul pénétrât le but de cette expédition. Après quinze jours de revues, d'inspections, de mouvements de troupes, il quittait Metz pour se rabattre en Flandre et, voyageant en poste au travers des routes défoncées, faisait soixante lieues en deux jours. Le 4 mars, il était sous les murs de Gand, qu'une armée de quarante mille hommes, avec le maréchal d'Humières, avait soudainement investi. Le Roi prenait la direction du siège. Luxembourg, avec trente mille hommes, dont les deux tiers de cavalerie, commandait un quartier, entre la Durne et le Sas-de-Gand, fermant la seule issue par où l'on pût jeter un secours dans la ville.

C'est toujours, comme on voit, à peu près le même scénario ; le succès jusqu'alors en avait été assez grand pour qu'on ne songeât pas à varier le programme. Mais, si la pièce et les acteurs demeuraient tels que lors de la dernière saison, le décor était différent, la figuration plus nombreuse. Louis XIV, en effet, entraînait cette fois à sa

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

suite une partie de sa Cour, la Reine, madame de Montespan, la comtesse de Soissons, une vingtaine d'autres dames, avec leurs demoiselles d'honneur, leurs chevaliers servants, les familiers du palais de Versailles. Tout ce beau monde, d'ailleurs, n'était pas logé dans le camp, mais dans les villes avoisinantes; et c'étaient par les routes d'incessantes allées et venues, des courriers continuels, un échange de visites, tout le train coutumier du jeu, des soupers et des fêtes, des petites « tracasseries » et des menues intrigues, tandis qu'à quelques lieues de là le canon faisait sa besogne.

La troupe s'enrichissait encore de deux autres nouveaux venus, et non des moins illustres, les poètes Racine et Boileau, nommés historiographes du Roi et faisant leurs débuts dans la vie militaire. Leur élévation à ce poste datait de l'année précédente; mais le manque d'équipement les avait alors empêchés d'accompagner l'armée en Flandre. « Je suis fâché, leur avait dit le Roi après la prise de Valenciennes, que vous ne soyez pas venus à cette dernière campagne; vous y auriez vu la guerre, et votre voyage n'eût pas été long. — Sire, répondit Racine, nous sommes deux bourgeois, qui n'avons que des habits de ville. Nous en commandâmes de campagne; mais les places que vous attaquiez furent plus tôt prises que nos habits ne furent faits[1]. » L'excuse, cette fois, n'était plus de saison; et les deux poètes historiens suivaient l'état-major du Roi, « à pied, à cheval, dans

1. Madame de Sévigné à Bussy, lettre du 3 novembre 1677. — Ed. Monmerqué.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

la boue jusqu'aux oreilles », couchant fréquemment sous la tente et parfois à la belle étoile, empruntés dans leur nouveau rôle, « ébaubis » du spectacle, et raillés par les hommes de guerre, qui leur trouvaient « l'air de deux Jean Doucet[1] ». Le métier, à vrai dire, leur paraissait pénible, et ils ne s'en cachaient guère, sachant que ce discours n'était pas pour déplaire au maître : « Ils disaient l'autre jour au Roi qu'ils n'étaient plus si étonnés de la valeur extraordinaire des soldats, qu'ils avaient raison de souhaiter d'être tués pour finir une vie si épouvantable ! Cela fait rire, et ils font leur cour[2]. » Ce fut dans cette campagne que Luxembourg se lia d'une étroite amitié avec les deux grands écrivains. Lettré non moins que spirituel, il recherchait leur entretien, s'intéressait à leurs ouvrages, égayait de leur société les veillées sous la tente. Ce fut le début d'un commerce que nous verrons plus tard aller jusqu'à l'intimité, et que la mort seule put détruire.

Avec Louvois, également présent à ce siège, les relations du maréchal restaient courtoises, avec quelque sécheresse. Nous n'en pouvons juger que par de rares échantillons, leur voisinage nuisant à leur correspondance : « Comme je vous vois sept à huit fois par jour, observe Luxembourg, je vous importunerais si je me donnais l'honneur de vous écrire davantage. » Les billets qu'ils échangent sont froids, cérémonieux, d'un ton ironiquement poli, où perce par moments l'hostilité latente[3].

1. Madame de Sévigné à Bussy, lettre du 18 mars 1678.

2. *Ibidem.*

3. Voir notamment la lettre de Luxembourg, du 6 mars. — Arch. de la Guerre, t. 585.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

La prise de Gand ne tarda point d'ailleurs à disperser cette compagnie. Le 9 mars, la ville se rendit ; le vieux gouverneur de la place, don Francisco de Pardo, se réfugia dans le « château » avec la garnison. Luxembourg fut chargé de terminer l'affaire, ce qu'il fit en trois jours de temps. « Si la peur ne réveille demain M. de Pardo, écrit-il le 12 mars[1], j'en prendrai le soin moi-même, et je vous enverrai, monsieur, ses députés chargés de propositions et de pouvoirs pour conclure la capitulation. Il m'a parlé ce soir en termes qui font que je puis vous en assurer, et il est trop homme d'honneur pour se dédire. » Avec cette forteresse tombèrent aux mains du Roi les équipages somptueux du prince d'Orange et du duc de Villa-Hermosa, et les magasins de réserve de l'armée hispano-hollandaise. Perte plus grave pour les alliés, toute communication leur était coupée de ce fait avec les ports d'Ostende et de Neuport, que l'Espagne, par un traité, venait de remettre aux Anglais.

A peine le rideau tombait-il sur ce premier acte du drame qu'il se relevait pour un autre, dont le dénouement, plus sanglant, ne sera pas moins triomphal. C'est le 13 mars que Louis XIV entrait dans le château de Gand ; le 18, il attaquait Ypres, une des villes autrefois les plus prospères des Pays-Bas, et qui gardait encore une importance, bien que déchue de son ancienne splendeur. La citadelle surtout était puissamment fortifiée ; le Roi y fit donner l'assaut la nuit du 24 au 25. Luxembourg, comme à Valenciennes, fut à la tête de l'entre-

1. Lettre à Louvois, 12 mars 1678. — Arch. de la Guerre, t. 585.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

prise. Les assiégés, animés par leur gouverneur, le marquis de Conflans, opposèrent aux Français une défense héroïque. Au canon, à la mousqueterie, soldats et habitants ajoutèrent désespérément l'effrayant arsenal des sièges du moyen âge, plomb fondu, poix enflammée, chaudières pleines d'huile bouillante, lames de faux emmanchées à revers[1]. Ce fut, deux heures durant, dans une obscurité qu'éclairaient seules les détonations des mousquets et la lueur rouge des incendies, un furieux corps à corps, où l'on ne donnait guère quartier[2]. Le maréchal, pour enlever ses soldats, paya de sa personne ; on le vit, à l'assaut final, sauter dans le fossé et courir vers les palissades, sous une grêle continue de balles et de mitraille. Ce combat acharné nous coûta quinze cents hommes, mais la citadelle fut forcée, et le Roi le lendemain matin recevait les clés de la ville. Cette deuxième conquête, en vingt jours, terminait de façon brillante le programme arrêté d'avance à Versailles. Le Roi, content de son succès, n'avait plus pour l'instant qu'à retourner en France, ce qu'il fit peu après, abandonnant à Luxembourg le commandement en chef. A la vérité, cet emploi paraissait ne devoir être qu'honorifique : conserver l'armée soigneusement et ne faire aucune entreprise, fut le mot d'ordre qu'en partant laissèrent Louis XIV et Lou-

1. *Histoire de la maison de Montmorency*, passim. — *Annales des Provinces-Unies*, par Basnage, t. II.

2. On combattait de si près, qu'à un moment les soldats français introduisirent les canons de leurs mousquets dans l'interstice des palissades et tirèrent à bout portant « dans l'estomac des assiégés ». (*Annales des Provinces-Unies*, loc. cit.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

vois. Malgré tout, même en cette période, la mission dévolue au maréchal de Luxembourg ne fut pas dénuée d'intérêt ; et plus d'une fois il eut besoin de cette finesse diplomatique dont il avait déjà donné des preuves.

Le mariage de Guillaume d'Orange avec la nièce de Charles II entraînait insensiblement un double résultat : il rapprochait la politique anglaise de la cause des Provinces-Unies, et détachait du stathouder le cœur de la Hollande. La vieille méfiance de ces républicains contre l'ingérence britannique se réveillait dans le fond de leurs âmes ; ils redoutaient quelque complot menaçant leur indépendance, faisant de leur patrie la vassale du roi d'Angleterre. Aussi supportent-ils dès lors avec moins de patience l'humeur despotique de Guillaume ; l'esprit de liberté se révolte en secret contre ce maître autoritaire : « On craint fort, écrit à son frère la duchesse Sophie de Hanovre[1], qu'il ne se rende souverain ; et il l'est en effet, car il fait tout ce qu'il veut sans observer loi ni coutume. » L'effet premier de ces dispositions nouvelles fut de rendre quelque crédit aux partisans, longtemps écrasés, de la paix ; l'ancien parti des frères de Witt, depuis cinq ans vaincu et réduit au silence, relève maintenant la tête et gagne chaque jour du terrain. La conquête coup sur coup des villes de Gand et d'Ypres, en semant l'épouvante dans l'étendue des Pays-Bas, servait efficacement la cause des pacifiques. Une réapparition de Louis XIV en Flandre,

1. Lettre du 22 juin 1678, *Correspondance avec le palatin du Rhin*, passim.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

dans la seconde quinzaine de mai[1], précipita le mouvement des esprits. L'appréhension d'une nouvelle entreprise acheva de mettre à bas les fiertés les plus intraitables.

Il faut rendre au Roi la justice qu'il sut saisir le joint avec un heureux à-propos. Le 18 mai, une lettre, écrite du camp de Deinse à ses « chers grands amis et alliés de Hollande[2] », vint offrir aux États quelques concessions importantes ; il s'y ajoutait la promesse de suspendre pendant un mois les conquêtes dans les Pays-Bas : « Nous voulons bien, disait le Roi, vous assurer que nous n'attaquerons point, durant tout ce temps, aucune place dans ces provinces. C'est en cette sorte que vous nous trouverez porté à former non seulement, mais à affermir pour toujours cette barrière que vous croyez si nécessaire à votre repos... Que si, pour avancer cette négociation, vous jugez à propos de faire passer des députés auprès de nous, ils nous trouveront dans le voisinage de Gand jusqu'au vingt-septième de ce mois, et dans les mêmes dispositions que nous avons bien voulu vous faire paraître par cette lettre. » Un « trompette du Roi très chrétien » apporta cette missive au Pensionnaire Fagel, qui convoqua sur l'heure les États Généraux ; le prince d'Orange, mandé par un exprès, se rendit à la

1. « Sa Majesté, écrit le 15 mai Louvois à Luxembourg, me commande de vous faire savoir que son intention est que l'armée séjourne demain à Deinse. Elle s'y rendra sur le midi. Elle fait état de dîner à Obsenne, où Elle sera bien aise que vous vous trouviez. » (Arch. de la Guerre, t. 588.)

2. Lettre du 18 mai 1678, *Gazette de France* de 1678.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

réunion, qui dura sans interruption de neuf heures du matin jusqu'à quatre heures du soir. La discussion fut violente ; Guillaume, exaspéré, employa tous les arguments pour mettre les États en garde contre « le piège » qu'on leur tendait, les détourner de négocier sans le concours de leurs alliés et de faire « une paix séparée ». Tout fut en vain et, pour la première fois, la majorité des États fut ouvertement contre lui [1]. La lettre du roi de France, traduite et copiée à la hâte, fut répandue dans toutes les provinces de Hollande. Un envoyé spécial, M. de Beverningk, fut député à Gand pour assurer le Roi de la gratitude des États et de leurs désirs pacifiques [2]. Toute l'Europe, de ce coup, comme écrit Sophie de Hanovre, crut « la guerre terminée entre le soleil et les grenouilles », et regarda cette solution comme un échec personnel pour Guillaume : « C'est la tyrannie du prince d'Orange qui a été cause de la paix. On mande qu'il est fort mélancolique de ce qu'on va lui mettre tant d'eau dans son vin. Cependant, s'il modère un peu son ambition, il ne laissera pas d'être heureux [3]. »

Pendant ce temps, Luxembourg, sur l'ordre du Roi, avait établi son armée aux portes de Bruxelles, au camp de la Petite-Bigarde, où il attendait patiemment l'issue des négociations. Il y reçut, le 22 juin, une lettre des États de Hollande lui affirmant « leurs sincères inten-

1. *Gazette* de 1678.

2. Voir à l'appendice, p. 589, le récit que donne la *Gazette* de la réception de M. de Beverningk.

3. *Correspondance de la duchesse Sophie de Hanovre avec le palatin du Rhin*, Lettres des 22 et 30 juin 1678.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tions pour terminer la présente guerre par la paix », et le priant, en conséquence, de « faire cesser tous actes d'hostilité, et retirer ses troupes sur la fin de ce mois dans les États de Sa Majesté très chrétienne[1] ». Mais d'autres dépêches du même jour — l'une de Louvois, l'autre des plénipotentiaires du congrès de Nimègue — lui recommandaient, au contraire, « sans s'arrêter si fort aux lettres des États Généraux », de se garder d'aller vite en besogne. « Vous savez, ajoutait Louvois, qu'il faut des ratifications et que, pendant les trêves, il est de la prudence d'un aussi habile Roi que le nôtre de ne se pas laisser surprendre par ses ennemis[2]. » Le maréchal se résolut à demeurer sous les murs de Bruxelles, pour voir venir les événements. En fait, par un accord tacite, la guerre se trouvait suspendue, à la joie vive et peu dissimulée des pacifiques populations wallonnes. Le peuple de Bruxelles surtout se manifestait sans contrainte. A la suite d'une querelle entre bourgeois flamands et soldats hollandais, les habitants crièrent tout haut « qu'il fallait appeler les Français » ; M. de Villa-Hermosa dut venir en personne, « le chapeau à la main, escorté du clergé et de la noblesse, promettant que sous peu la paix serait signée et que, les Hollandais étant retirés, on ne verrait plus de pareils désordres[3] ». Dans toutes les places

1. Lettre des États de Hollande à M. de Luxembourg, juin 1678. — Arch. de la Guerre, t. 599.

2. Lettres des 22 et 25 juin 1678. — Arch. de la Guerre, t. 582, et 587.

3. Luxembourg à Louvois, 11 juin. — Arch. de la Guerre t. 587.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

avoisinantes, « les messieurs de Bruxelles » firent interdire expressément « qu'aucun de leurs partis n'allât plus en campagne ».

Toutefois, les Espagnols se montraient moins bien disposés. De temps en temps de légères escarmouches rappelaient aux deux partis que la paix n'était pas officiellement conclue : « Le petit fort de Monterey, mande Luxembourg le 24 juin[1], est mutin comme tous les diables ! Il nous tirait hier du canon, quand nous fourragions dans la prairie, qui ne pouvait venir jusqu'à nous ; ce qu'il faisait seulement afin que la chose ne se passât pas sans bruit. » Un autre jour, le maréchal narre les exploits du sieur du Mont, l'un de ses colonels, qui a fait le pari de se mesurer seul contre une patrouille ennemie rôdant autour du camp français : « Il y a fait des merveilles, et on ne saurait voir un plus joli soldat que lui. Après avoir tiré son coup de pistolet, il a attendu six hommes, parce qu'il s'y était engagé de parole. Il a donné des coups de sabre à deux, qui leur ont fait voler le chapeau hors de la tête ; et cela est si vrai qu'un soldat a rapporté un castor coupé en deux et une perruque dedans[2]. » Les quatre autres, épouvantés, se sont enfuis, laissant le colonel maître du champ de bataille. « Le Roi, écrit Louvois en réponse à cette anecdote, a vu avec plaisir l'action qu'a faite le sieur du Mont, et Sa Majesté s'est souvenue que son père portait à son côté

1. Arch. de la Guerre, t. 599.

2. Lettre de Luxembourg du 24 juin. — Arch. de la Guerre, t. 599.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

une épée avec laquelle il assurait qu'il fendrait un homme en deux[1]. »

Ces menus incidents n'altéraient aucunement la sérénité générale, et d'excellents rapports ne tardaient pas à s'établir entre belligérants. Les généraux des deux armées échangent courtoisement des visites. Le prince de Vaudemont, l'un des auxiliaires de Guillaume, se rencontre avec Luxembourg dans une prairie proche de Bruxelles; le duc de Villeroy se mêle à l'entretien, puis des officiers espagnols; et ces derniers déclarent aux généraux français que, si la paix ne se fait pas avec l'empereur d'Allemagne, « ils viendront faire la guerre dans les troupes de Sa Majesté, pour y apprendre leur métier ». Quant au gouverneur de Bruxelles, il comble Luxembourg d'égards et « d'honnêtetés », l'invite avec ses aides de camp « à venir entendre la messe à Notre-Dame-du-Lac ». Tous les habitants de la ville, et les dames particulièrement, demandent la permission de visiter le camp français. « Le Roi, répond Louvois, ne trouvera pas mauvais que les dames de Bruxelles viennent se promener au camp, pourvu qu'elles se portent bien et qu'elles n'altèrent point la santé de l'état-major de l'armée[2]. » Cette bonne entente reçoit, aux derniers jours de juin, une consécration officielle. Le Roi lui-même informe Luxembourg que, la signature de la paix étant désormais imminente, il doit s'éloigner de Bruxelles, dès qu'il aura « réglé et concerté avec le gouverneur des Pays-Bas la manière dont

1. 28 juin. — Arch. de la Guerre, t. 599.
2. Lettres des 24, 28, 29 juin. — Arch. de la Guerre, t. 587 et 599.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

on vivra les uns avec les autres jusqu'à l'échange des ratifications ». Ces questions résolues, poursuivait Louis XIV, « mon intention est qu'avec les troupes que vous commandez, vous alliez vous porter au lieu que estimerez le plus propre pour ôter à Mons toute communication, et empêcher qu'il n'y entre et n'en sorte quoi que ce soit. » Quant à la garnison de ladite ville de Mons, « si elle demeure enfermée dans la place », on n'entreprendra rien contre elle ; mais « si le gouverneur fait tirer du canon sur mes troupes et envoie des partis sur icelles, vous continuerez toutes sortes d'actes d'hostilité contre la ville et la garnison, hors d'attaquer la place[1] ».

L'affaire du siège de Mons, que Louis XIV traitait de ce ton dégagé, fut la première pierre d'achoppement sur le grand chemin de la paix. Le blocus effectif, commencé par Schomberg, venait d'être commis aux soins de Luxembourg. Deux de ses lieutenants généraux, le baron de Quincy et le comte du Montal, postés, l'un à Carignan, l'autre à Saint-Symphorien, serraient de près la ville et n'y laissaient rien pénétrer. Ce fut à ce propos que, le 1er juillet, les envoyés des États Généraux, joints à « deux députés de M. de Villa-Hermosa » firent proposer une conférence au duc de Luxembourg. Ils insistèrent vivement sur la nécessité de « donner quelque soulagement » à la population de Mons, en la ravitaillant de choses indispensables, telles que « le blé, le sel et le

1. Le Roi à Luxembourg, lettres des 27 et 28 juin. — Arch. de la Guerre, t. 582.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

fromage ». — « Ils me firent observer, dit la dépêche du maréchal[1], que les Hollandais avaient dans la ville quelques-unes de leurs troupes, contre lesquelles nous promettions dès à présent de ne plus faire acte d'hostilité, et que c'en était une plus grande de vouloir leur soustraire les aliments que de tirer sur eux des coups, dont la plupart ne blessent pas. » A ces raisons spécieuses, Luxembourg répliquait qu'il n'entrait point dans ses coutumes de désarmer avant que la paix fût conclue : « En s'obstinant sur cet article — ajoutait-il avec un prévoyance qui fut rapidement justifiée — les États Généraux mettraient le Roi en défiance qu'on n'acceptât la paix que pour en refuser la ratification, après que Mons aurait été ravitaillé. » Après deux heures de discussion, on se sépara sans conclure, remettant la suite au lendemain. « M. l'intendant (Robert) croit qu'ils avaleront le calice, et pour moi je ne réponds jamais des choses que quand je les vois faites[2]. » Une deuxième conférence n'eut pas meilleur succès : « Les députés de M. de Villa-Hermosa, avec les sieurs Borel et Dickfelt[3], sortent d'ici au moment que je vous parle. Ils n'ont rien voulu conclure, et l'article seul de Mons est ce qui les en a empêchés. M. l'intendant leur a dit qu'ils étaient comme les médecins qui voulaient faire mourir un malade par les formes, et le petit Espagnol a répondu qu'un traité comme celui-là serait si honteux, qu'il valait mieux laisser

1. 1er juillet. — Arch. de la Guerre, t. 587.
2. *Ibidem.*
3. Envoyés des États Généraux.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

périr Mons que de le signer[1]. » Bref, ajoute l'intendant Robert, « ils s'en sont allés sans vouloir rien faire, et sans devoir revenir davantage ».

Les pourparlers en étaient là, quand une dépêche de Louis XIV trancha subitement le litige. Un incident inopiné avait surgi, à la dernière minute, au congrès de Nimègue, remettant toutes choses en question. La Suède — la seule nation qui, dans le grand conflit, eût partie liée avec la France — battue et dépouillée par ses puissants voisins, l'empereur, l'électeur de Brandebourg et le roi de Danemark, venait de faire appel à la générosité du Roi, et cet appel n'avait point été vain. « J'ai informé mes plénipotentiaires, mandait le Roi à Luxembourg, que mon intention n'est pas de faire remettre aux Espagnols les places que je veux bien leur rendre en exécution du présent traité, qu'après que le roi de Suède aura été remis en possession de toutes celles qu'il a perdues pendant cette guerre[2]. » De cette décision chevaleresque, les suites étaient faciles à prévoir. Tous les coalisés s'étaient enflammés de colère ; les partisans du prince d'Orange, en criant à la trahison, avaient encore échauffé les esprits. La signature des préliminaires pacifiques fut ajournée *sine die* ; et les épées, déjà presque au fourreau, en ressortirent dressées et menaçantes. « Vous enverrez avis à l'envoyé des États Généraux, concluait froidement Louis XIV, de l'ordre que je vous donne de ne rien exécuter de ce qui a été concerté avec le duc de Villa-

1. Luxembourg à Louvois, 3 juillet. — Arch. de la Guerre, t. 587.
2. 3 juillet 1678. — Arch. de la Guerre, t. 582

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Hermosa, jusqu'à ce que vous appreniez la signature du traité de paix, et que vous allez continuer les actes d'hostilité comme si de rien n'était. » Les instructions du Roi furent obéies sur l'heure ; une déclaration péremptoire fit connaître « à ceux de Bruxelles que M. le duc de Luxembourg ne souffrirait dorénavant nul commerce avec eux » ; et toute l'armée, pleine de bonne humeur et d'entrain, commença ses préparatifs pour rentrer en campagne.

Luxembourg, une semaine encore, garda ses positions alentour de Bruxelles, s'appliquant, comme disait Louvois, à rendre ce séjour « le plus pesant que faire se pourra à M. de Villa-Hermosa... Vous jugez bien, ajoutait le ministre, que l'intention de Sa Majesté n'est pas pour cela que vous laissiez l'armée se débander pour piller, mais bien qu'envoyant de forts partis vous fassiez prendre tous les bestiaux du pays, pour en donner grassement à l'infanterie, à la cavalerie et aux dragons [1] ». On ne put jouir longtemps de cette large existence ; et l'on eut quelques jours après d'autres soucis en tête. Mons était sur ses fins ; si le blocus se prolongeait un mois, la place succombait, faute de vivres ; et l'ennemi semblait résolu à tenter « les derniers efforts » pour éviter cette catastrophe. L'Angleterre, s'engageant dans une voie nettement offensive, promettait un fort contingent. Le prince d'Orange était prêt à quitter La Haye pour venir prendre en main la direction de toute l'armée coalisée. Le maréchal, devant cette éventualité, jugea pru-

1. Lettre du 7 juillet. — Arch. de la Guerre, t. 582.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

dent de s'approcher de la ville assiégée, pour en mieux fermer les issues. Il se porta sur Braine-le-Comte, à mi-chemin de Bruxelles et de Mons, d'où il surveillait aisément les mouvements de son adversaire. L'armée qu'il commandait était belle et nombreuse ; elle devait se grossir encore de quelques milliers d'hommes : « Elle n'est que trop forte, disait-il [1], si la paix se signe à Nimègue ; et elle deviendra formidable quand les troupes que vous me mandez qui la doivent fortifier seront arrivées. » Tout son espoir est que Guillaume soit assez « enragé » pour lui livrer bataille ; toute la crainte de Louvois est que le maréchal ne cède à cette ardeur : « Rien ne serait, lui écrit-il [2], plus désirable que de battre le prince d'Orange ; mais Sa Majesté est toujours persuadée qu'il n'est pas de son service d'exposer le bon état de ses affaires au hasard qui décide la plupart du temps en ces sortes d'actions. Votre application doit donc être d'empêcher les ennemis de rien jeter dans Mons, et de donner assez de troupes et de canons à MM. du Montal et de Quincy pour resserrer les habitants de manière qu'ils ne puissent recevoir aucun secours du dehors. »

Ces deux officiers généraux étaient, nous le savons, chargés d'assurer le blocus. Maintenir entre eux la bonne intelligence n'était pas le moidre souci du général en chef. Montal [3], admirable soldat, entreprenant et hardi comme pas un, apportait dans l'action une fougue irréfléchie, des élans impétueux dont il fallait modérer les

1. 12 juillet. — Arch. de la Guerre, t. 587.
2. 14 juillet. — Arch. de la Guerre, t. 582.
3. Voir p. 168.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

excès. Le baron de Quincy [1], non moins brave et de sens plus rassis, gâtait ces qualités par une humeur ombrageuse et jalouse, un méfiant égoïsme, qui le portait à prendre pour injure toute faveur faite à ses collègues. Ses réclamations incessantes impatientaient le maréchal : « Je vous dirai, écrit-il à Louvois — *sans jactance d'avoir de la pénétration*, pour me servir des propres termes du baron — qu'il serait bien fâché de ne pas avoir ce qu'il demande, parce qu'il ne veut à aucun prix que M. du Montal ait plus de troupes que lui [2]. » Lorsque le ministre prescrit de leur envoyer du renfort : « S'il n'est pas à propos, répond-il, que je hasarde rien avec les ennemis, je ne sais s'il le serait aussi de laisser à ces messieurs une liberté entière de faire tout ce qu'ils voudront des troupes qui seront à leurs ordres. Car il passe par la tête de M. de Quincy des vues bien extraordinaires ; et le Montal n'est pas homme à réprimer une ardeur qu'on lui témoigne, quand il est question d'essuyer quelque péril [3]. » Il fallait bien souvent surseoir à la besogne en train et courir au lieu du blocus, pour mettre le holà entre les deux rivaux : « Je m'étais levé devant le jour, écrit-il au retour d'une expédition de ce genre, je revins fort tard, et c'est une assez grande fatigue à des gens qui ne sont plus accoutumés à la guerre, pour après cela leur faire prendre un peu de repos ! »

« M. le prince d'Orange, écrit au comte d'Estrades

1. Jacques Sévin, baron de Quincy, fait lieutenant-général en 1678.
2. 21 juillet. — Arch. de la Guerre, t. 588.
3. 24 juillet. — Arch. de la Guerre, t. 587.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

son correspondant de La Haye[1], part le 26 pour l'armée; il a envoyé les patentes à toutes les garnisons de marcher. On lève de tous côtés des chariots pour mettre un convoi dans Mons, et l'on est résolu de hasarder un combat. Les villes de Hollande consentent à présent à tout ce que le prince désire, et sont persuadées qu'il disait vrai lorsqu'il leur faisait entendre que cette paix ne leur était pas bonne. » Louvois pourtant, malgré des informations si précises, demeurait encore incrédule : « A l'égard des préparatifs qui se font à Bruxelles, mande-t-il à Luxembourg[2], je suis bien trompé si M. de Villa-Hermosa et M. le prince d'Orange n'ont envie de se duper tous deux; c'est-à-dire que M. le prince d'Orange demande à M. de Villa-Hermosa un grand nombre de chariots, espérant qu'il ne les pourra pas fournir et que ce lui sera une excuse de ne pas secourir Mons; et que M. de Villa-Hermosa assemble tous les chariots qu'il peut, afin que si le prince d'Orange ne secourt pas Mons, il puisse mander en Espagne que c'est la faute du prince et non pas la sienne. » C'est tout au plus d'ailleurs, affirme le ministre, si Guillaume pourrait « ramasser plus d'une trentaine de bataillons » ; à supposer qu'il risque l'aventure, il court au devant d'une « saignée », fort propre à « évacuer ce qui reste d'humeurs opposées à la paix dans le corps de la république hollandaise ». Le maréchal ne partage pas un aussi robuste optimisme ; il ne se laisse impressionner ni par les forfanteries, ni par les raisonnements subtils :

1. Lettre du 24 juillet. — Arch. de la Guerre, t. 588.
2. Lettre du 25 juillet. — Arch. de la Guerre, t. 582.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

« Si les ennemis, dit-il modestement, entreprennent de jeter un convoi dans Mons, je ferai tout de mon mieux pour que l'attente dans laquelle vous êtes qu'ils seront battus ne soit point trompée. J'espère que chacun y contribuera de son côté... Je crois pieusement, dit-il encore, que, comme vous me le mandez, M. le prince d'Orange et M. de Villa-Hermosa peuvent bien vouloir se tromper l'un l'autre ; mais ce qui nous revient de Bruxelles, c'est que M. de Villa-Hermosa se loue fort du prince d'Orange depuis qu'il l'a vu[1]. »

A l'heure où il traçait ces lignes, un traité d'alliance offensive se concluait à Londres, entre le roi d'Angleterre et les Provinces-Unies ; un renfort de cent trois compagnies d'infanterie britannique passait immédiatement en Flandre, sous la conduite de ce duc de Monmouth qui, l'année précédente, servait à Charleroi sous les ordres de Luxembourg. Il fallait bien cette fois se rendre à l'évidence et prendre l'affaire au sérieux. « Nous voyons, contre toute apparence, depuis deux fois vingt-quatre heures, les choses s'acheminer au secours de Mons[2] » ; c'est Louvois qui s'exprime ainsi et qui fait amende honorable au général en chef. Il lui communique en même temps une lettre interceptée, où Villa-Hermosa annonce au gouverneur de Mons l'effort puissant qui se prépare : « Nous n'avons pu, porte cette pièce[3], avancer davantage sans attendre les troupes du général Spaen,

1. 25 et 31 juillet. — Arch. de la Guerre, t. 588.
2. 6 août. — Arch. de la Guerre, t. 582.
3. Arch. de la Guerre, t. 601.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

qui s'est joint aujourd'hui. Ce renfort de huit mille hommes méritait bien que l'on s'arrêtât pour lui donner lieu de grossir l'armée. Soyez sûr que l'on vous tiendra parole et que vous aurez bientôt de nos nouvelles. » Le maréchal, sur ces avis, fit un pas de plus en avant, pour se relier de façon plus étroite aux quartiers de MM. du Montal et de Quincy. Mons, explique-t-il, sera « comme un pivot autour duquel nous tournerons. Les ennemis auront à faire plus de chemin que nous, car ils feront l'arc — encore sera-t-il fort courbé — et l'armée du Roi la corde. Nous y aurons l'avantage de combattre avec plus de forces que si l'armée était plus éloignée de Mons, et vous savez que *vis unita fortior dispersâ* ».

Le 12 août, il fixait son quartier général au nord de Mons, à l'abbaye de Saint-Denis, où s'appuyait la droite de son armée; le gros des troupes campait sur la bruyère de Casteau, protégées par des bois et par des marécages. « C'est un poste, écrit-il[1], qui couvre entièrement Mons de tout ce côté-ci, et qui nécessitera les ennemis, selon mon sens, à passer par la plaine de Binche, où il me sera aisé de m'opposer à eux. » MM. du Montal et de Quincy étaient à portée de sa main, et pouvaient se rallier sur le premier signal. Luxembourg, dans ces conditions, se jugeait à l'abri de tout coup de surprise : « M. le prince d'Orange, disait-il, serait fol de nous y venir attaquer. » Toutefois il ne négligeait rien pour se garer de cette folie. Ses lettres, celles de ses lieutenants, font foi de son activité, presque nuit et jour à cheval, visitant postes et

1. Lettres des 11 et 13 août. — Arch. de la Guerre, t. 588.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

quartiers, parcourant le terrain « à trois lieues alentour de Mons », ne donnant de relâche ni à soi ni aux autres[1]. « Je n'ai jamais vu une ville serrée de si près que celle-ci, mandait-il à Louvois, et tout y va aussi bien qu'il se puisse. » Pressé dans un réseau qui se rétrécissait sans cesse, le duc d'Aerschot, gouverneur de la ville de Mons, commençait à perdre la tête. Le maréchal trace de ce grand seigneur un assez amusant croquis : « Il est tombé[2] dans une faiblesse d'esprit qui, je crois, le rendra peu propre à défendre une place. Ce n'est point parce qu'il est dévôt que je dis cela ; mais sa manière de dévotion qui va à dire le *benedicite* en se mettant à table et ses *grâces* lorsqu'il en sort, n'est pas à mon sens la plus estimable. Outre cela, il a des capucins qu'il consulte sur tout, et avec lesquels il s'enferme toutes les journées... Dès qu'on fera quelque chose de violent, il y aura une terrible rumeur dans la ville. »

On comprend que le prince d'Orange, en de telles conditions, fit diligence pour sauver la partie. « S'il fait encore une marche en deçà d'Enghien, mandait le 10 août le baron de Quincy[3], je ne doute pas que nous ayons le plaisir de voir une grosse bataille. Il semble qu'il y soit résolu. » Le 12, il était à Soignies, d'où, comme l'avait prévu Luxembourg, il passait dans la plaine de Binche, se déployant en face des lignes de Montal. Son armée qui comptait quarante et quelques

1. Le baron de Quincy à Louvois, 10 août. — Arch. de la Guerre, t. 602.
2. 31 juillet. — Arch. de la Guerre, t. 588.
3. Arch. de la Guerre, t 601.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

milliers d'hommes[1], était sensiblement plus nombreuse que la nôtre ; mais l'avantage de notre position compensait amplement cette supériorité. Aussi, au camp français, attendait-on le choc sans inquiétude.

La dépêche où le maréchal rendait compte à Louvois de ces dispositions contenait, en guise de post-scriptum, ces lignes inattendues : « Je pense que tous ces soins sont bien inutiles, puisqu'on me mande de Philippeville qu'un courrier venant de Nimègue y a passé, qui porterait la signature de la paix. Cependant M. le prince d'Orange n'a pas laissé que de marcher aujourd'hui ; je ne sais pas pourquoi, à moins qu'il ne voulût dire par vanité qu'il était près de l'armée du Roi, et que sans la paix il aurait fait quelque chose[2]. »

Bien qu'elle fût présentée sous une forme dubitative, la nouvelle n'était pas moins vraie. La négociation qui, depuis tant de mois, tour à tour rompue et reprise, se traînait languissante au congrès de Nimègue, avait pris tout à coup une tournure décisive. Le 6 août, un courrier de Stockholm arrivant à Nimègue mettait la France « en liberté » de conclure le traité de paix sans y comprendre son alliée[3]. Le 10, à neuf heures du matin, les plénipotentiaires du Roi réunis avec ceux des États

1. D'après la *Gazette de France*, cinquante mille hommes avec quarante pièces de canon, quarante-cinq mille si l'on en croit une lettre écrite au comte d'Estrades par M. de Portland, ami intime du prince d'Orange. (Lettre du 15 août. — Arch. de la Guerre, t. 588). Ce dernier chiffre doit être le plus voisin de la réalité.

2. 13 août. — Arch. de la Guerre, t. 588.

3. Louvois à Luxembourg, 11 août. — Arch. de la Guerre, t. 582.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Généraux entraient en conférence. La discussion fut laborieuse, et plusieurs fois on faillit se brouiller ; enfin l'accord se fit sur la formule suivante : « Les États Généraux s'obligeraient de faire toutes les diligences et d'apporter toutes les facilités pour signer un traité avec la Suède dans un mois au plus tard ; et cependant on observerait de part et d'autre une parfaite neutralité [1]. » Les plénipotentiaires suédois y donnèrent leur assentiment. « Sur les dix heures du soir, lit-on dans la *Gazette de France*, les ambassadeurs de France, ayant mis en ordre tous les articles du traité, en envoyèrent donner avis à ceux de Hollande, et leur mandèrent qu'il n'y avait plus qu'à signer. Ceux-ci partirent de chez eux, avec six carrosses à six chevaux, et arrivèrent à onze heures et demie du soir chez le maréchal d'Estrades, où la paix fut signée. » Sur quoi, Français et Hollandais « s'embrassèrent avec tendresse », témoignant « une grande joie de voir leur ancienne amitié entièrement rétablie [2] ». Tout fut « convenu, rédigé et signé en moins de vingt-quatre heures ; » ce fut si promptement fait que ni les agents de Guillaume ni le chevalier Temple, mandataire du roi Charles II, n'eurent le temps de s'interposer et de faire échouer le projet ; ils ne surent l'événement que le lendemain matin. Leur colère et leur déception éclatèrent avec violence, mais ne purent prévaloir contre le fait accompli. Des courriers expédiés dans toutes les capitales y publièrent la bonne nou-

1. Dépêche de MM. d'Estrades, d'Avoux et Colbert à Louis XIV, du 11 août 1678. — *Histoire des négociations relatives à la succession d'Espagne*, par Mignet, t. IV.

2. *Gazette* de 1678.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

velle; d'autres furent envoyés prévenir les commandants d'armées. Qui, à cette heure, dans la ville de Nimègue, eût pu prévoir que, quatre jours plus tard, entre les deux nations si bien réconciliées, se livrerait une grande et terrible bataille, l'une des plus acharnées du siècle, la plus sanglante, après Séneffe, d'une guerre de sept années

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE XVII

La nouvelle du traité de Nimègue est apportée au camp français. — L'ennemi n'en offre pas moins la bataille. — Luxembourg se décide à accepter la rencontre. — Allégations du prince d'Orange au sujet de son ignorance de la paix. — Ce qu'il en faut penser. — Positions respectives des deux armées. — Abandon, avant la bataille, du quartier général français. — Étrange tactique de Guillaume. — Premier combat du côté de Saint-Denis. — Résultat indécis de la lutte. — Second combat vers le Casteau. — Succès du prince d'Orange. — Il se croit déjà victorieux. — Luxembourg se prépare à livrer un troisième combat. — Attaque générale des lignes hollandaises. — Héroïsme des troupes du Roi. — Reprise du village de Casteau. — Luxembourg et Guillaume dans la mêlée. — Roqueservières et son régiment de transfuges. — Défaite du prince d'Orange. — L'armée du Roi sous les murs de Mons. — Conférence avec le marquis de Grana. — Entrevue de Luxembourg et du prince d'Orange. — Indignation générale contre le stathouder. — Luxembourg et les gazetiers. — Dernière phase de la campagne. — Querelle de Tallart et du comte d'Auvergne. — Luxembourg retourne à Versailles. — État d'esprit du maréchal au terme de la guerre de Hollande.

De Nimègue jusqu'à Mons, la distance était longue, les chemins difficiles ; d'ailleurs, la route directe était au pouvoir de l'ennemi, et le courrier dépêché par d'Estrades au maréchal de Luxembourg dut suivre le cours de la Meuse, par Ruremonde, Maëstricht et Liège.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Parti dès le matin du 11, le 13 au soir, malgré sa diligence, il n'avait pas encore atteint le camp français. Dans la nuit du 13 au 14, le maréchal fut averti par « deux partis du régiment des Gardes » que les ennemis « avaient touché boute-selle »; le duc de Villeroy, envoyé aux informations, confirma cet avis, ajoutant même « qu'on entendait la marche de l'ennemi[1] ». Quelques minutes plus tard, Luxembourg était à cheval et galopait dans la direction indiquée jusqu'au bourg de Thieusies. Là il vit de ses yeux une douzaine d'escadrons déboucher dans la plaine, pourchassant une patrouille de cavaliers français. Ils s'arrêtèrent presque aussitôt, et cessèrent subitement « le bruit des tambours et timbales »; nul autre corps ne parut derrière eux. L'idée première du maréchal fut qu'on avait affaire à un détachement isolé, destiné à couvrir la marche de l'armée, et que « le gros du prince d'Orange » se portait sur la droite de Roeulx, gagnait la plaine de Binche où se livrerait la bataille. En tout état de cause, il s'en revint au camp tout disposer en vue d'une action imminente. Il était de retour à huit heures du matin. Presque en même temps, un cavalier, survenant à toute bride, gagnait l'abbaye de Saint-Denis, quartier général de l'armée : c'était le jeune marquis d'Estrades, le fils du maréchal, expédié par son père pour apporter la nouvelle de la paix[2].

1. Relation du combat de Saint-Denis, par Luxembourg. — Arch. de la Guerre, t. 592.

2. Un second courrier arriva quelques instants après, expédié par « le sieur Colbert, plénipotentiaire du Roi », au comte de Maulevrier-Colbert, son fils, pour lui donner le même avis. (*Gazette* de 1678.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Cette annonce tout d'abord causa quelque surprise; malgré les bruits qui circulaient, on ne s'attendait pas à une solution aussi prompte. Luxembourg assembla sur l'heure les lieutenants généraux, leur communiqua la dépêche; puis il les consulta sur un point délicat : convenait-il d'envoyer un message aux ennemis et de leur donner part de la cessation de la guerre? Ce fut, « dans le premier mouvement », l'opinion générale. La lettre fut écrite, et adressée au prince de Vaudemont[1], ami de Luxembourg, « avec qui il avait habituellement commerce pour les affaires des deux armées ». Un trompette, du nom de Chopin, eut ordre de se préparer à porter ce message. Déjà cet homme était en selle, au pied de l'escalier de la vieille abbaye, lorsqu'un contre-ordre, à la dernière minute, le fit descendre de cheval. Chamlay, témoin des faits, donne la raison de ce changement. Dans l'intervalle, dit-il, « M. le maréchal avait fait réflexion que la démarche qu'il ferait auprès des ennemis, outre le peu de bienséance qu'il pouvait y avoir à la faire le premier, serait entièrement inutile, puisque M. le prince d'Orange, qui avait reçu le traité depuis près de trois jours, ne l'en avait point fait avertir, et que vraisemblablement son dessein était d'engager quelque action qui pût rompre la paix quoique faite, si l'événement lui était favorable ». En conséquence, le maréchal « jugea plus à propos de ne rien faire savoir aux ennemis, et de serrer le traité dans sa cassette[2] ». C'est ce que, vingt-quatre

1. Mémoire manuscrit rédigé par Chamlay « sur ce qui s'est passé depuis la prise de Nimègue. » — Arch. de la Guerre, t. 1182.

2. Mémoire de Chamlay, *passim*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

heures plus tard, Luxembourg expliquait lui-même au « député des États Généraux ». Comme le diplomate hollandais lui exprimait son étonnement « qu'il n'eût pas eu la bonté de faire dire quelque chose » pour éviter tant de morts inutiles : « Je lui ai répliqué, écrit le maréchal, que ce n'était point la coutume des Français, lorsqu'ils voyaient une occasion de combattre, de rien dire qui en empêche, et que nous avions un maître trop jaloux de la gloire de ses armes pour avoir trouvé bon qu'on eût différé un combat[1]. » Les choses ainsi réglées, l'armée, en ordre de défense, attendit de pied ferme la décision du prince d'Orange. Quelques instants après, tous les doutes étaient dissipés. Le stathouder, froidement, marchait à la bataille, et le choc était résolu.

Que s'était-il passé dans l'état-major de Guillaume ? Ici l'obscurité paraît s'être faite à dessein ; les affirmations officielles sont confuses ou contradictoires. Le problème, cependant, vaut d'être élucidé. Prodiguer de gaieté de cœur des flots de sang humain, sacrifier des milliers de vies par plaisir et la « paix en poche », est un acte assez criminel, un assez barbare attentat, pour qu'on s'assure s'il convient d'en charger le nom du prince d'Orange. De ses contemporains, aucun ne semble avoir douté. Les Français comme les Espagnols, les Allemands, les Hollandais eux-mêmes, tous tiennent un langage analogue à celui du roi Louis XIV, dans un fragment de ses Mémoires : « Le prince d'Orange, étant plus près de Nimègue,

1. Lettre de Luxembourg du 15 août 1678. — Arch. de la Guerre, t. 582.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

fut plus tôt averti par les ambassadeurs de Hollande. Cependant il ne laissa pas de marcher... Il voulut voir ce qu'un coup de désespoir pourrait faire, et attaqua le 14 août le duc de Luxembourg, quoiqu'il sût ce qui avait été conclu[1]. » Telle est l'accusation. Il faut mettre en regard la dénégation de Guillaume, conçue en termes solennels : « Monsieur — mande-t-il, le lendemain de l'affaire, au Grand Pensionnaire de Hollande[2] — vous aurez appris par ma lettre publique à l'État ce qui s'est passé dans la furieuse bataille d'hier. Je ne sais comment notre peuple prendra cela ; mais je puis vous déclarer devant Dieu que je n'ai su qu'aujourd'hui, à midi, que la paix était conclue ; et n'ayant aucune lettre de l'État, j'irai le grand chemin et ferai de mon mieux pour délivrer Mons... » Une seconde lettre, écrite deux jours plus tard aux États Généraux, renouvelle cette protestation et se plaint également du défaut d'avis officiel. Entre ces deux versions contraires, en quel sens doit pencher la balance de l'Histoire, c'est ce que je voudrais brièvement rechercher.

Un fait patent saute tout d'abord aux yeux : l'armée du prince d'Orange étant plus voisine de Nimègue que celle de Luxembourg, et le courrier qui s'y rendait passant par un chemin direct, à travers des régions soumises aux armes de la République, il est difficile de penser que le messager hollandais ait mis un jour de plus que l'envoyé français, dont le trajet était plus long d'un

1. Mémoire sur la guerre de Hollande. — *Œuvres de Louis XIV*, t. IV.

2. Lettre du 15 août, *Annales des Provinces-Unies*, passim.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tiers. Il serait non moins singulier que les ambassadeurs des États Généraux, sachant Guillaume et Luxembourg sur le point d'en venir aux mains, aient omis d'informer le chef de leur armée de la signature de la paix. D'ailleurs l'un d'eux, M. de Beverningk, dans la surprise des premiers jours, reconnaissait franchement l'exactitude du fait devant un de nos diplomates : « Sur le reproche de n'avoir pas envoyé un courrier au prince d'Orange pour lui donner avis de la paix — mande de Nimègue le sieur Descarrières à Louvois[1] — M. de Beverningk m'a dit l'en avoir averti par lettre, laquelle il donna à M. de Balbassès pour lui être portée par l'occasion d'un courrier qu'il dépêchait à M. de Villa-Hermosa, ce que M. de Balbassès avoue, et dit l'avoir envoyé à M. de la Villa-Hermosa. » Lord Albermarle, un familier du prince d'Orange, confirme cette allégation; ayant, dit-il, interrogé le prince, celui-ci confessa qu'il avait, quelques heures avant la bataille, reçu des lettres de Nimègue, mais que, « se doutant de ce qu'elles contenaient, il les avait mises dans sa poche sans les ouvrir[2] ». Il est vrai que, plus tard, devant l'indignation générale de l'Europe, M. de Beverningk, dans une séance des États Généraux, rétracta ses paroles et préféra « se charger d'un reproche que d'accabler le prince d'Orange[3] ». Mais nul n'ajouta foi à cette version présentée après coup; et les amis du stathouder se bornèrent à soutenir que la fameuse dépêche

1. Lettre du 26 août. — Arch. de la Guerre, t. 592.

2. *Annales des Provinces-Unies*, passim.

3. Luxembourg à Louvois 7 septembre, 1678. — Arch. de la Guerre, t. 592.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

avait été remise au marquis de Grana, délégué de l'empereur d'Allemagne au quartier de Guillaume, « lequel l'avait interceptée », dans l'espoir qu'une bataille « arrêterait l'effet du traité ».

A la brutalité des faits s'ajoutent des considérations morales. Que Guillaume désirât vivement la continuation de la guerre, qu'il déplorât une paix « qui l'allait dépouiller d'une partie de son autorité et le réduire à l'oisiveté ou au manège des factions[1] », on ne saurait le révoquer en doute. C'est un point sur lequel s'accordent tous les témoignages. « M. le prince d'Orange — écrivaient, deux semaines avant la bataille, les plénipotentiaires du Roi au marquis de Pomponne[2] — est parti depuis trois jours pour joindre son armée dans le dessein de secourir Mons. Nous le croyons trop bien informé pour qu'il espère réussir dans cette entreprise; et il y a plus d'apparence qu'il n'a pour but que d'engager dans l'action les troupes qu'il commande, où celles d'Angleterre sont mêlées, dans la vue d'aigrir les peuples et de porter quelque nouvel obstacle à la conclusion des affaires. » Dans le camp des coalisés, le chevalier Temple rapporte un entretien intime qu'il eut, à cette époque, avec le stathouder. Temple lui répétant ce propos du Grand Pensionnaire, « qu'il n'y avait aucun moyen d'éviter une paix particulière entre la France et la Hollande », et qu'il « ne connaissait personne dans toute la République » qui ne fût de ce sentiment : « Et moi, j'en connais un, inter-

1. *Annales des Provinces-Unies.*
2. 29 juillet. Aff. étr., corr. de Hollande, t. 108.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

rompit le prince avec une soudaine violence, et c'est moi-même ! Et je l'empêcherai aussi longtemps que je le pourrai[1] ! » Puis, reprenant d'un ton plus calme, Guillaume accentua sa pensée par une comparaison : « Il ajouta qu'il avait vu le matin même un homme dans un petit bateau, qui ramait de toute sa force contre le courant d'une écluse, que trois ou quatre fois le courant l'avait entraîné, mais que, sans se décourager, il revenait toujours à la charge. Et il conclut qu'il y avait du rapport entre la conduite de ce bonhomme et la sienne, et qu'il devait agir comme lui, sans savoir ce que ses efforts produiraient. » Huit jours plus tard, s'adressant au même confident : « J'ai résolu, s'écriait-il, ou de secourir Mons, ou de mourir dans l'entreprise, soit que la paix se fasse ou non ! »

Enfin, pour fixer ce point historique, nous avons mieux encore que toutes ces présomptions — si plausibles soient-elles — c'est l'aveu cynique de Guillaume, plusieurs années après les événements. Causant un jour avec Gourville, il revint sur cette vieille affaire, et convint sans détour que, s'il n'avait pas eu l'avis officiel de la paix, il la savait pourtant certaine, et qu'il avait pensé « que ce pouvait être une raison pour que M. de Luxembourg ne fût pas sur ses gardes ». S'il ne parvenait à le battre, « au moins prendrait-il une leçon qui lui pourrait servir une autre fois ». Quant au sang répandu, c'était, ajouta-t-il, « une chose sans aucune conséquence », car aussi bien, la paix conclue, il lui fallait réformer son

1. *Mémoires* du chevalier Temple, *passim*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

armée[1]. « Je n'ai pas pu me refuser cette dernière leçon de mon métier », répétera-t-il encore dans une autre occasion. Après ces citations, la cause semble entendue; et l'on peut affirmer que, sachant la guerre terminée, le prince d'Orange, de parti pris, voulut hasarder une bataille, « qui aurait eu de grandes suites s'il l'eût gagnée, et qui n'en auraient point eu de fâcheuses s'il l'eût perdue; parce qu'une victoire complète aurait rompu la paix, et qu'en cas d'un échec le pis qui pouvait arriver était de la faire[2] ». De ce massacre sans objet, il doit donc porter seul la lourde responsabilité. Voudra-t-on cependant blâmer aussi le général du Roi d'avoir failli à dire le mot qui — peut-être — aurait pu faire rentrer au fourreau l'épée déjà levée et menaçante? Au moins n'obéit-il qu'au sentiment de l'honneur militaire; et Luxembourg était trop de son temps pour qu'une telle considération ne l'emportât pas sur toute autre. Aucun de ses contemporains — fût-ce le plus malveillant — n'a songé sur ce point à lui jeter la pierre; dans les critiques qu'on fit de sa conduite en cette affaire, le seul reproche qui lui fut épargné fut d'avoir relevé le défi de son adversaire. Ce n'est point au XVIIe siècle qu'au souci de la « gloire » on verra préférer celui de l'humanité.

Cette discussion vidée, venons au récit des faits. La bruyère de Casteau, où s'était retranchée l'armée de Luxembourg, était une assez vaste plaine, à deux lieues

1. *Mémoires* de Gourville, t. II, p. 99.
2. *Annales des Provinces-Unies*, passim.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

et au nord de Mons, bornée à droite et en arrière par la forêt de Mons, à gauche par des bouquets de bois et par le village de Casteau. Ce plateau, fort élevé, aboutissait à un escarpement abrupt, une sorte de ravin profond et resserré, au fond duquel coulait le ruisseau de Saint-Denis, qui tombait plus loin dans la Haisne. Les pentes, sur chaque versant, étaient hérissées de buissons, de haies épineuses, qui achevaient de barrer la route à toute attaque de front. La position n'était donc accessible que par deux étroits défilés situés à chaque extrémité, l'un près de Saint-Denis, l'autre du côté de Casteau, couloirs sinueux qui montaient vers la plaine et s'achevaient, au sommet, en degrés taillés dans roc. Ce poste, écrit Luxembourg à Louvois[1], « me paraissait le plus important à occuper, parce qu'il couvrait entièrement Nimy et Glin, qui étaient les deux principales avenues et les plus dangereuses, et que je ne laissais pas d'être à portée du pont d'Obourg et de plusieurs autres que j'avais fait faire sur la Haisne, afin de m'opposer plus aisément au dessein que les ennemis auraient de ce côté-là ». A droite et en avant du centre de nos lignes était l'abbaye de Saint-Denis[2], séparée du plateau par le ravin et le ruisseau, comme une sentinelle avancée. Sur ce point détaché le maréchal avait fixé son quartier général, dérogation aux usages de la guerre, que justifiait l'utilité de se relier du mieux possible au quartier du comte du Montal. Quelques bataillons d'infanterie, placés

1. Deuxième relation du combat de Saint-Denis, par Luxembourg. — Arch. de la Guerre, t. 592.

2. Voir la carte, p. 538.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

autour de l'abbaye, en assuraient la garde et faisaient l'office d'avant-postes. Tel était le camp retranché en face duquel, le 14 août, à dix heures du matin, vint s'établir le prince d'Orange. Il disposa ses troupes dans la plaine de Thieusies, sa droite au village de ce nom, la gauche se prolongeant jusqu'à la rivière d'Haisne, près du bourg de Havré. Quelques instants plus tard, le canon hollandais tonnait sur toute la ligne, fouillait, sans causer grand dommage, les positions françaises, tandis qu'au milieu du fracas, Guillaume déjeunait dans la plaine, fêtait, le verre en main, son allié le duc de Monmouth[1].

Le premier soin de Luxembourg fut de faire évacuer le quartier général, trop « en l'air » et trop exposé pour qu'on le pût soutenir contre un assaut sérieux. Bagages et équipages furent expédiés sur Saint-Ghislain ; les bataillons qui gardaient l'abbaye repassèrent le ruisseau ; on ne laissa qu'un détachement du régiment de Feuquières et quelques compagnies de gardes françaises et suisses, « avec ordre de se retirer dès qu'ils se verraient attaqués par un grand corps des ennemis[2] ». Tout ce mouvement se fit calmement et en ordre ; et près de quatre heures s'écoulèrent sans que l'ennemi fît mine de vouloir pousser plus avant[3].

Ces détails, dont l'exactitude ne saurait être contestée,

1. *Annales des Provinces-Unis*. — Passim.

2. Mémoire manuscrit de Chamlay, *loc. cit.* — Lettre de Luxembourg du 21 août. — Arch. de la Guerre, t. 588.

3. *Mémoires* de Feuquières. — « Je puis d'autant mieux assurer cette vérité, écrit l'auteur de ces Mémoires, que c'était moi qui commandais ce camp séparé. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

excluent, ainsi qu'on voit, toute idée de surprise. Cependant, dans les premiers temps, une légende défraya les propos des gazetiers et les commérages de la Cour. On représenta Luxembourg comme faisant joyeusement bombance dans son quartier de Saint-Denis, célébrant en nombreuse et brillante compagnie la nouvelle de la paix, et dérangé soudain, au milieu de la fête, par l'apparition de Guillaume. Des écrivains à l'imagination fertile décrivirent même l'effarement des convives, la panique des valets « jetant par les fenêtres » les candélabres et la vaisselle d'argent, la fuite des vivandiers, « les uns dans une mauvaise charrette, d'autres sur un méchant cheval ». Madame de Sévigné fait allusion à ces bruits malveillants, et transmet à sa fille ce médiocre couplet qui se chantait sur le Pont-Neuf :

Luxembourg, dînant en paix [2]
  Avec sa phalange,
Trouva, dit-on, fort mauvais
  Et le cas étrange,
De voir à son entremets
  Le prince d'Orange.

Le duc de Luxembourg, dans une lettre à Louvois, crut devoir réfuter lui-même ces accusations ridicules : « J'ai des nouvelles de Paris qui m'apprennent des choses que nous ne savions pas ici ; l'une est que les ennemis nous avaient chassés de Saint-Denis, ce qu'ils ne disent point eux-mêmes. Il est vrai que nos équipages en furent

1. *Histoire de la guerre de Hollande*, par Sandras des Courtilz. — *Mémoires* de Saint-Hilaire. — *Annales des Provinces-Unies*, etc., etc.

2. Lettre du 18 septembre 1678. — Ed. Monmerqué.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

chassés, mais ce fut par mon ordre[1]. » Ce langage est sincère. Bien loin d'être surpris, le maréchal, depuis trois jours déjà, prévoyait la rencontre; et, le matin de la bataille, il avait disposé toute chose en vue de recevoir le choc du stathouder. Mais il est non moins vrai que, s'il attendait une attaque, il ne l'attendait pas au point où elle se produisit et que la tactique de Guillaume dérouta toutes ses prévisions, erreur d'ailleurs vite réparée et très aisément excusable. L'objet du prince d'Orange étant ou de débloquer Mons ou tout au moins de le ravitailler, il était naturel de croire qu'il s'aviserait d'en chercher les moyens. Un coup d'œil jeté sur la carte montre qu'il n'avait guère que le choix entre deux partis : descendre dans la plaine de Binche pour y livrer une grande bataille rangée qui, en cas de victoire, ouvrait les avenues de la ville; ou forcer, à Saint-Symphorien, les lignes du comte du Montal et jeter dans la place des soldats et des vivres. L'expérience récente de Cassel l'avait dégoûté pour longtemps des rencontres en plaine, mais il semble qu'il ait songé à la deuxième alternative. Il esquissa même le mouvement; seulement lorsqu'il vit de plus près les dispositions prises, les obstacles accumulés, les nombreux régiments tout prêts à renforcer Montal, le stathouder craignit d'être surpris au passage de la Haisne, acculé sur les berges, précipité dans la rivière. Il abandonna cette pensée, et se rejeta finalement sur un troisième projet, bien plus dangereux, bien moins exécutable encore.

Attaquer Luxembourg de front sur ses hauteurs ina-

1. 21 août. — Arch. de la Guerre, t. 588.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

bordables, dans des conditions telles que, même en cas de réussite, le seul résultat de l'effort serait de refouler vers Mons ceux qu'il en eût fallu couper, c'était de la part de Guillaume un acte de simple folie[1], qu'explique seul son « chagrin outré » de voir la paix se faire sans avoir rien tenté pour en rompre le cours[2]. Ce fut pourtant le plan qu'il adopta ; et, si paradoxale que paraisse l'assertion, c'est à cette faute grossière, à cette manifeste imprudence, qu'il dut, au commencement de la journée, de remporter quelque avantage. Luxembourg, en effet, ne put imaginer qu'une si bizarre conduite ne cachât quelque stratagème ; il fut, un court instant, surpris et comme déconcerté par cette extraordinaire tactique : tel un habile tireur d'épée que trouble, au début d'un assaut, le jeu décousu et sans art d'un novice adversaire.

Convenons, d'ailleurs, qu'une fois son dessein résolu, Guillaume mit à l'exécuter une vigueur, une ténacité véritablement admirables. Ce fut sur Saint-Denis qu'il porta son premier effort. Vers deux heures après midi, Luxembourg, aux aguets, vit les dragons du prince d'Orange, appuyés de quelque infanterie, « se couler dans les bois » qui ceignaient l'abbaye, avec la mine « de gens qui se préparent à une attaque ». Il supposa d'abord une feinte : « Le terrain que j'occupais, dit-il[3], me paraissait d'une sûreté entière par les défilés qui étaient entre les ennemis et nous... et je crus qu'ils ne nous opposaient des troupes que pour faire passer leurs

1. *Histoire de Louvois*, par C. Rousset, t. II.
2. *Mémoires* de Feuquières.
3. Deuxième relation par Luxembourg, *loc. cit.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

bagages par derrière et aller ensuite camper sur la Haisne, ce qui me fit tourner toutes mes pensées au camp de M. du Montal. » Il fit donc dire à son vaillant lieutenant qu'il se tînt sur ses gardes ; et lui-même prolongea sa ligne vers Obourg, pour être prêt, au moment opportun, à lui tendre la main. Puis il envoya l'ordre au détachement qui tenait l'abbaye, si l'ennemi le pressait vivement, de se replier peu à peu sur le gros de l'armée. Ce fut ce petit corps qui supporta les premiers coups. L'infanterie hollandaise fondit sur l'abbaye avec un bel élan ; les nôtres, sous cette avalanche, acculés par le nombre, reculèrent lentement, disputant chaque haie, cédant le terrain pied à pied ; ils arrivèrent ainsi jusqu'au ruisseau, qu'ils passèrent sans désordre. Là ils trouvèrent la brigade de Navarre, que Luxembourg avait portée pour soutenir leur retraite, sous la conduite du duc de Villeroy[1]. Ce dernier couronna de troupes et d'artillerie les hauteurs escarpées qui commandaient le défilé ; deux batteries ripostèrent au canon que l'ennemi, maître de l'abbaye, venait d'y établir ; et, de chaque côté du ravin, il s'échangea un feu d'une extrême violence.

Au plus fort de ce duel, on aperçut soudain quelques bataillons hollandais qui, se glissant à la faveur des bois,

1. « Je ne puis m'empêcher de vous dire, écrit Luxembourg à Louvois, que M. de Villeroy a fait des merveilles. Il était de jour. Il brilla toute la matinée à l'approche des ennemis, et disposa toutes choses pour soutenir l'attaque de l'abbaye de Saint-Denis avec une capacité bien grande et toute la valeur requise en pareille occasion. » (19 août. — Arch. de la Guerre, t. 582.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

avaient contourné l'abbaye, traversé le ruisseau et s'efforçaient audacieusement de gravir les pentes raides qui aboutissaient au plateau. Quand on les découvrit, ils n'étaient pas loin de la crête : « Je pris, écrit le maréchal, quatre bataillons des Gardes, qui arrivèrent fort à propos, car les ennemis commençaient à gagner le haut de notre côte. » Ces braves, dédaigneux du mousquet, chargèrent l'épée en main et culbutèrent les assaillants, dont ils firent les uns prisonniers et dont ils massacrèrent le reste. Le peu qui s'échappa repassa le ruisseau. Le prince d'Orange interdit qu'à l'avenir on renouvelât cette tentative; et les deux troupes demeurèrent en présence, tirant de façon continuelle, sans que l'ennemi, malgré la supériorité du nombre, pût gagner « un pouce de terrain ». Sept heures durant, d'une colline à l'autre, le feu se poursuivit sans trêve ni relâche, plus meurtrier pour nous que pour les Hollandais, qui trouvaient un abri derrière les murs de l'abbaye. Des quatre bataillons des Gardes, deux furent presque entièrement détruits ; leurs officiers, sauf deux ou trois, furent tous tués ou blessés. Pourtant, dit Luxembourg, « pas un soldat n'abandonna son poste ». Charles de Sévigné, que l'on croirait prédestiné à ce genre d'aventures, commandait là les gendarmes-Dauphin, qui furent cruellement éprouvés : « Mon fils ne mourra jamais, écrit sa mère à Bussy-Rabutin, puisqu'il n'y a pas été tué dix ou douze fois. » Le marquis de Feuquières, chef du régiment de son nom, fit preuve d'un courage héroïque. Une balle de mousquet l'atteignit, « lui perça les deux cuisses ». Comme on le rele-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

vait, M. de Crenant, « qui était fort de ses amis, » courut à lui, s'informa anxieusement de la gravité des blessures : « Le chirurgien me l'apprendra quand il les aura vues, lui répondit Feuquières ; mais allons au plus pressé ; il faut un colonel à mon poste, allez-vous-en le prendre. » Il ne voulut jamais se laisser emporter, avant qu'il eût expliqué à Crenant tout le détail de ce qu'il devrait faire[1].

Si chaude que fût cette lutte, là n'était plus, toutefois, le grand intérêt de la journée. Après que l'on eut repoussé l'escalade de l'ennemi par la ravine de Saint-Denis, le bruit d'une forte canonnade se fit entendre à l'extrémité opposée, au point où la lande de bruyère confinait au bourg de Casteau. M. de Colbert-Maulevrier, auquel était confié ce poste, faisait prévenir le maréchal qu'une grosse masse de troupes hollandaises menaçait l'aile droite de la ligne ; tandis qu'une estafette, arrivant à toute bride, annonçait presque au même moment que l'on voyait des régiments s'avancer vers le pont d'Obourg, principale communication avec le quartier de Montal. De ces mouvements simultanés, le second seul parut sérieux : « Je trouvai, écrit Luxembourg[2], qu'il y avait si peu de raison à nous attaquer par ces endroits-là (le Casteau), que je m'imaginai que c'était pour nous amuser, et que le reste de l'armée ennemie, que les bois nous cachaient, pouvait marcher entre Obourg et Havré, pour essayer de forcer le quartier de M. du Montal, ce qui me paraissait

1. Luxembourg à Louvois, 30 août. — Arch. de la Guerre, t. 592.
2. Lettre du 17 août. — Arch. de la Guerre, t. 592.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

plus vraisemblable que ce que je leur voyais faire. » Les troupes de couverture suffisant, dans cette hypothèse, à défendre les défilés, il fit passer la Haisne à toute sa seconde ligne, pour fortifier le point qu'il jugeait le plus vulnérable. Chamlay, dans le même temps, courait dire à Quincy de marcher de ce même côté et de « joindre Montal, s'il était nécessaire ». Ces différents mouvements s'exécutèrent avec célérité. Tout donne à penser, au surplus, que l'intention du stathouder fut bien celle, au début, que lui prêtait son adversaire. Mais, dès qu'il eut saisi la manœuvre de Luxembourg, il perdit aussitôt l'espoir de réussir; une fois de plus, il changea ses batteries et, voyant notre gauche à demi dégarnie, voulut en profiter pour l'emporter par un suprême effort. Il y mit une telle énergie, une si brillante audace, qu'il put croire un instant qu'il allait ramener la Fortune.

Il est quatre heures de relevée, tout le centre et la droite de l'armée des alliés, massés du côté de Thieusies, se portent en colonnes serrées à l'assaut du bourg de Casteau, dont les maisons s'étagent sur un coteau, vis-à-vis la lande de bruyères et sur l'autre bord du ravin. Là, six fois moins nombreux, sont retranchés quelques milliers des nôtres. L'attaque est impétueuse, mais elle se heurte à une résistance admirable. L'église et le château, qu'on ne pouvait soutenir, sont évacués lentement et dans le plus grand calme; puis une poignée de grenadiers, se dispersant dans le moulin, les masures, et les haies qui enserrent le village, font tête aux assaillants, arrêtent leur flot furieux, les déciment par un feu nourri. Les dragons de Fimarcon, ayant mis pied à terre, chargent comme

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'infanterie, l'épée d'une main, le pistolet de l'autre. Un bataillon du régiment du Roi survient « très à propos » pour contribuer à la défense. Il fut amené par le comte de la Motte, « que la curiosité conduit toujours dans les lieux où il y a le plus à faire [1] ; » et, grâce à ce renfort, on parvint un moment « à repousser l'ennemi avec plus de vigueur qu'il n'en avait mis à ébranler les nôtres ». Il fallut plier cependant sous la poussée des masses, sans cesse accrues, envoyées par Guillaume. Par échelons, « et de haies en haies », fantassins et dragons abandonnèrent les faubourgs du village, dévalèrent les flancs du coteau. Ils s'arrêtèrent au bas de la ravine, se serrèrent en un groupe compact et, cramponnés de toute leur énergie aux aspérités du terrain, bloquèrent obstinément l'issue, présentèrent à l'ennemi un front inébranlable. Guillaume, malgré des charges successives, ne parvint pas à les en déloger. Il se contenta donc de se retrancher fortement dans les postes conquis. Il garnit solidement l'église, « accommoda » le vieux château, où il mit trente pièces de canon ; les maisons furent percées de créneaux et de meurtrières ; l'élite de l'infanterie anglaise, hollandaise, espagnole, s'installa dans ces positions ; et, le cœur plein d'une orgueilleuse confiance, le stathouder s'enivra par avance du vin joyeux de la victoire.

On vit alors ce que peuvent faire, pour fixer le sort d'une journée, le sang-froid, la souplesse, et la ténacité d'un chef. Maintenant Luxembourg ne doute plus ; il

1. Deuxième relation de Luxembourg, *passim*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

connaît le vrai point d'attaque ; il sait l'endroit précis où il faut gagner la bataille. Les troupes de seconde ligne, rappelées par des exprès lancés de tous côtés, reviennent successivement au centre de l'action, se rangent rapidement sous sa main. Tous les officiers généraux que le devoir ne retient pas ailleurs se groupent dans son état-major ; le duc de Villeroy lui-même reçoit la permission de résigner son commandement à l'aile droite de la ligne pour prendre sa part du combat. Une ardeur générale anime chefs et soldats ; les malades mêmes et les blessés réclament l'honneur de prendre le mousquet. Quelques instants avant l'attaque, on aperçoit de loin, « juché sur un bidet », soutenu par deux valets, un personnage hâve, exténué, « ressemblant moins à un homme qui a vie qu'aux figures que l'on voit dans les *Ecce homo*[1] », qui s'approche aussi vite que le lui permet sa faiblesse. Ce spectre est M. de Moncaut, colonel d'infanterie, qui, terrassé par des accès de fièvre, a refusé depuis deux mois d'abandonner l'armée, qu'il suit dans le carrosse du général en chef. « Je lui ordonnai de s'en retourner ; ce fut d'abord inutilement. Après cela, le retrouvant au feu, je dis à Congis de le faire prendre par force ; il s'évanouit en mettant pied à terre[2]. » Six heures du soir viennent de sonner quand tout s'ébranle pour l'effort décisif.

Le régiment d'Alsace s'avance le premier à l'assaut, s'engage dans le couloir broussailleux, resserré, qui con-

1. Luxembourg à Louvois. Lettre du 13 septembre. — Arch. de la Guerre. t. 592.

2 *Ibidem.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

duit à la crête. Les haies, les buissons épineux s'opposent à la marche en colonne; les hommes se subdivisent par paquets isolés; de petits combats séparés se livrent à la fois sur cent points différents. La tâche est rude et meurtrière, mais l'entrain, l'agilité, l'initiative intelligente de ces soldats d'élite, viennent à bout de tous les obstacles. En même temps, se voyant soutenus, les bataillons qui depuis plusieurs heures se bornaient à barrer l'accès du défilé, reprennent activement l'offensive. La longue file monte sans cesse et gagne du terrain. Tout à coup, à droite du village, s'offre aux regards un singulier, un émouvant spectacle: une poignée d'hommes — une cinquantaine au plus — « habillés de gris et de rouge », surgissent au plus épais de la masse des ennemis. Ce sont des Français et des Suisses qui, sans chef et sans guide, livrés à leur instinct, se glissant sans être aperçus, ont traversé les lignes de Guillaume, gravi les sentiers escarpés, escaladé la crête, et s'avancent à présent tout seuls au cœur même de la position. Une seconde bande, guère plus nombreuse, les suit et les rattrape bientôt; les deux troupes fraternisent, se forment en peloton. A leur droite est l'église, à leur gauche une grosse haie, l'une et l'autre également « farcies d'infanterie hollandaise ». A quatre-vingts pas devant eux se dresse la première ligne de la réserve des alliés; ce qui, comme écrit Luxembourg, plaçait ce petit détachement « dans une gaufre fort incommode [1] ».

L'héroïsme est contagieux. A la vue du péril, le régi-

1. Lettre du 17 août. — Arch. de la Guerre, t. 592.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ment d'Alsace court d'un élan furieux et se jette, tête baissée, au secours de ces braves. « Le premier bataillon du Roi, voyant partir Alsace, ne le peut voir aller en avant sans chercher un chemin pour arriver aussi tôt aux ennemis [1]. » Un escadron de cavalerie du régiment de Tilladet galope à la rescousse, se trouve en un clin d'œil au sommet du plateau, sans que nul ait compris par quelle route il a pu passer [2]. M. de Maulevrier-Colbert, envoyé par le maréchal pour mettre ce ramas en ordre, assemble les troupes dispersées, les dispose en bataille, malgré l'étroitesse du terrain, si resserré « que la manche droite était appuyée tout contre la double haie occupée par l'ennemi ». La fusillade les crible à bout portant sans troubler la manœuvre, sans qu'aucun « recule d'une semelle ». — « Des troupes moins hardies que celles du Roi, témoigne Luxembourg [3], n'auraient jamais osé entreprendre de se former dans une situation pareille... Comme l'on crut, poursuit-il, qu'en leur faisant crier Vive le Roi ! cela ferait apercevoir aux ennemis que nos forces s'augmentaient beaucoup en ce lieu-là, ils s'animèrent si fort en criant qu'ils partirent pour aller charger l'ennemi, avec tant de violence qu'on ne les retint qu'à grand'peine. » L'arrivée coup sur coup du régiment des Gardes et d'un bataillon du Lyonnais, constituant une force sérieuse, permit de prendre l'offensive. Anglais et

1. Deuxième relation de Luxembourg, *passim*.

2. « Ils grimpèrent, porte une relation, par un sentier si escarpé que les hommes durent s'accrocher au crin des chevaux. » (*Mercure* de 1678.)

3. Deuxième relation.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Hollandais furent chassés de la haie ; on conquit également l'église, ainsi que trois pièces de canon qui furent aussitôt retournées contre leurs anciens détenteurs. Deux escadrons anglais ayant tenté de les reprendre, la cavalerie de Tilladet leur fut rapidement opposée. Ce fut une charge surprenante. Nos cavaliers, lancés à toute allure, poussèrent l'ennemi si loin « qu'on les perdit quasi de vue ». Les Anglais une fois dispersés, l'escadron revint sur ses pas, « en traversant une ligne d'infanterie », qu'il mit également en déroute. Le chevalier d'Esclainvilliers, qui était à leur tête, y reçut une blessure dont il mourut deux jours après.

Sous ces coups redoublés, l'infanterie de Guillaume perd progressivement du terrain. Leur première ligne recule de « cinq à six cents mètres », laissant découvert un espace où Luxembourg pousse peu à peu de nouveaux bataillons, qu'il fait former en ligne régulière. Le village presque entier est à présent entre nos mains. Mais le château tient bon, décime les rangs français sous une grêle de mitraille. Le stathouder ne consent pas à lâcher sa victoire. La réserve de son armée — les meilleures troupes de l'Angleterre et des Provinces-Unies — s'avance à son appel pour reprendre les positions. Une lutte furieuse s'engage sur un étroit sommet, lutte aux alternatives diverses, où chaque buisson, chaque pan de mur, chaque débris de maison, est disputé, pris et repris, arraché, perdu tour à tour. Luxembourg et le prince d'Orange sont l'un et l'autre au cœur de la mêlée ; tous deux ont l'épée à la main. C'est l'heure suprême où celui qui commande doit se prodiguer sans calcul, où

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'exemple du chef entraîne les audacieux, ranime les défaillants. Le maréchal, dans cette tourmente, fut reconnu de loin par un général espagnol, de la maison de Porto-Carrero, qui l'assaillit avec son pistolet; Luxembourg le prévint, déchargea le premier son arme, et lui mit à l'épaule une balle qui le jeta par terre; les Gardes qui survinrent le firent aussitôt prisonnier[1]. Quelques instants plus tard, le général du Roi eut son chapeau troué par un coup de mousquet; il reçut encore à la main une contusion légère. Bon nombre de ses aides de camp furent tués à ses côtés. Guillaume d'Orange, au camp adverse, ne s'épargna pas davantage et combattit comme un simple soldat. Il s'engagea même si avant qu'il fut appréhendé au col par un jeune officier français, qui allait le tuer ou le prendre, quand M. d'Ouwerkerke, accourant à propos, fondit sur l'agresseur et « le coucha sur le carreau aux pieds de Son Altesse[2] ».

L'espace me manque pour citer tous les faits glorieux dont sont semées les relations du temps. Des deux parts il se fit des prodiges d'héroïsme. « Je n'entreprendrai point de vous dire ce que chacun fit de son côté, mandait le surlendemain Luxembourg à Louvois, car il faudrait un livre pour cela au lieu d'une simple lettre. Sa Majesté a tout lieu d'être contente de ses officiers; pour moi, je ne m'en saurais louer; car, de la manière qu'ils agissent, ils laissent peu le moyen d'acquérir de

1. *Mercure* de 1678. — *Mémoires* de M. de Saint-Germain, *loc. cit.* — M. de Porto-Carrero reçut, par ordre du maréchal, les soins les plus empressés, et guérit de sa grave blessure.

2. *Annales des Provinces-Unies*, t. II.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'honneur à l'homme qui a celui d'être à leur tête ! » L'ardent soleil d'août perdait déjà de son éclat quand les troupes de Guillaume commencèrent enfin à plier. Elles évacuèrent lentement les faubourgs du village, reculant sans fuir ni se rompre, face à leurs adversaires, et tendant la pointe de l'épée. Çà et là des groupes isolés se réfugiaient dans quelque bâtiment, où ils tentaient une dernière résistance. Un bataillon anglais, retranché dans une ferme, fut détruit par le comte d'Auvergne. Des dragons espagnols, ayant trouvé moyen de reprendre l'église, y tinrent jusqu'à la nuit tombante. Ceux de nos gens qui les en délogèrent ne firent point de quartier ; ils passèrent au fil de l'épée ces vaillants défenseurs, pour se venger sur eux, dirent-ils, de la trahison de leur chef.

Restait le vieux château, qu'on n'avait encore pu réduire. C'était un poste redoutable. Une « bonne muraille » l'entourait entièrement ; à droite était « un précipice » ; à gauche — le seul point abordable — de solides barricades, improvisées sur l'ordre de Guillaume, interceptaient l'accès, coupaient toutes les avenues. Une sorte d'épaulement s'élevait au milieu de la cour, d'où tirait sans relâche une batterie de canons [1]. Le soin de la défense était commis aux mains d'un gentilhomme français, M. de Roqueservière, autrefois lieutenant-colonel du régiment d'Auvergne. Huguenot fougueux et sectaire, il avait passé récemment au service de Hollande ; le régiment qu'il commandait était tout entier composé de coreligion-

1. Mémoire manuscrit de Chamlay. — Deuxième relation de Luxembourg. — Lettre de Luxembourg du 17 août, etc., etc.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

naires, français et transfuges comme leur chef. La retraite des alliés les laissait seuls et sans soutien au milieu des troupes victorieuses ; mais, braves autant que fanatiques, — sachant d'ailleurs que, renégats de leur patrie, ils n'avaient guère de quartier à attendre — ils tenaient ferme dans leur poste, d'où leur canonnade incessante faisait des ravages dans nos rangs.

« Le château continuant à nous faire un grand feu, dit le récit de Luxembourg, je me résolus de le faire attaquer, quoique ce fût une chose fort difficile ; l'envie qu'en témoigna le marquis d'Huxelles[1] lui fit écouter l'ordre que je lui en donnai comme si c'eût été une affaire aisée, et il y marcha de même. » On lui confia pour cette besogne le régiment Dauphin et quelques compagnies du régiment du Roi. D'Huxelles agit en tacticien habile ; se défilant le long d'un bois, il prit « un chemin creux que les ennemis ne gardaient point », et qui l'amena, sans qu'il eût été découvert, jusqu'au pied des murs du château ; puis il enleva l'attaque avec une telle vigueur que Roqueservière, surpris, ne put empêcher les Français de pénétrer dans la cour intérieure. Mais le vieux colonel se ressaisit promptement ; ses hommes, ralliés par lui, se défendirent avec une énergie farouche ; tout angle, tout recoin fut disputé avec fureur ; il fallut emporter d'assaut chaque porte et chaque fenêtre. Roqueservière s'y fit tuer : haché de coups, il se battait encore, refusait de se rendre, encourageait les siens. Enfin il tomba sur la place,

1. Nicolas de Lage du Blé, marquis d'Huxelles, né en 1652, maréchal de France en 1703, mort le 10 avril 1730.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sans que sa mort mît fin à la résistance acharnée. De guerre lasse, le marquis d'Huxelles ordonna de mettre le feu aux bâtiments de la basse-cour, pour la plupart couverts en chaume, et l'incendie gagna le reste du château. Plus de quatre cents protestants périrent étouffés dans les flammes, à la vue des alliés qui, sans oser les secourir, assistaient frémissants à cet effroyable spectacle[1].

Pendant cet épisode, Luxembourg, profitant d'un reste de clarté, tentait, avec sa cavalerie jusqu'alors inutile, d'achever la déroute de Guillaume. Une division, passant le ruisseau sur la droite et contournant les positions ennemies, chargea en flanc les régiments alliés. Là encore, on obtint un nouvel avantage, qu'une heure de plus eût rendu décisif. « Poussez, vous les battrez tous, puisque vous avez défait les bonnes troupes ! » disait au maréchal un de ses prisonniers[2]. L'armée française, électrisée, demandait à grands cris que l'on poursuivît la victoire[3]. Mais la nuit tombait rapidement ; seules bientôt les flammes du château illuminèrent la plaine obscure : « Elles éclairaient si fort les environs, écrit le maréchal[4], que les troupes de Sa Majesté étaient vues depuis les pieds jusqu'à la tête, tandis que celles des ennemis leur étaient cachées par les ténèbres. » Aux lueurs rouges de cette torche immense, on échangeait des coups de feu,

1. Mémoire manuscrit de Chamlay. — Lettre de Luxembourg du 17 août, *loc. cit.*

2. *Mercure* de septembre 1678.

3. « Les troupes, dit Luxembourg, avaient plus envie de combattre que si elles n'avaient point combattu. »

4. Deuxième relation, *passim*.

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

qui ne s'éteignirent entièrement qu'à près de deux heures du matin. Un de ces projectiles envoyés au hasard atteignit mortellement M. de Fimarcon, « l'un des plus braves hommes que j'aie vus, assure le maréchal, et dont on pouvait dire qu'il avait été fort heureux d'avoir évité pendant tout le jour cette fatale destinée ». Enfin le calme s'établit. Un grand silence tomba. Sept mille morts et blessés — dont environ quatre mille cinq cents Hollandais — ensanglantaient le sol, sous le voile pesant de la nuit.

Une heure encore, le maréchal, pour bien constater l'avantage, tint ses soldats sur le champ de bataille ; puis, « ne pouvant, écrit Chamlay[1], demeurer dans un poste où il était pour ainsi dire acculé à une forêt, sans aucun fourrage, et fort éloigné des endroits où il pouvait s'en procurer », redoutant d'ailleurs que Guillaume — vaincu, mais non pas écrasé — ne cherchât le lendemain à jeter un secours dans la place assiégée, il leva ses quartiers, franchit le bois de Mons, se porta sur la Haisne, et s'établit devant les lignes de Montal, la droite près de la Trouille, la gauche se prolongeant jusqu'à la bruyère de Casteau. La marche s'effectua lentement, dans un bel ordre ; et le lendemain, à l'aube du jour, l'armée, retranchée devant Mons, défiait tout effort de l'ennemi. Guillaume, à la même heure, opérait un mouvement semblable. Laissant les abords de Casteau, il se concentrait en arrière, se campait dans la plaine qui s'étend de Havré à Thieusies[2]. La conséquence de ce double mouvement

1. Mémoire manuscrit, *loc. cit.*

2. *Ibidem*,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

fut que les gazettes hollandaises renouvelèrent, quelques jours plus tard, l'inutile polémique du lendemain de Séneffe, s'attribuant la victoire, et alléguant pour preuve que l'armée du Roi très chrétien avait décampé la première. A quoi, dans l'autre camp, on opposait des raisons plus solides. Sans compter, en effet, les quelques trophées remportés — cinq drapeaux hollandais, une batterie de canons et six cents prisonniers — sans parler du chiffre des pertes, très supérieur du côté des alliés, n'était-il pas certain que l'objectif du stathouder était la délivrance de Mons? Or la ville, au lendemain de la sanglante bataille, restait bloquée plus que jamais, pressée dans un cercle de fer qui semblait impossible à rompre. Pour qui jugeait l'affaire d'après ses résultats, l'échec du stathouder ne pouvait faire un doute, et ce fut en Europe le sentiment universel.

La journée qui suivit ne vit aucun mouvement nouveau. Dans les deux camps on soignait les blessés [1], on relevait la liste des victimes. Cependant, dans le doute des intentions du stathouder, le maréchal disposait tout pour une action nouvelle, faisait « garnir les forts du côté de Nimy » et retrancher toutes les avenues qui menaient à la ville de Mons. « Il pourrait être, si les ennemis s'obstinaient, écrit en cette journée du 15 l'intendant Robert à Louvois [2], qu'il y aurait demain une affaire considérable. » Le 16, aux premières lueurs du

1. Les blessés français furent aussitôt évacués sur Tournay.
2. Arch. de la Guerre, t. 588.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

jour, le duc de Luxembourg fit passer la rivière à quelques bataillons, sous la conduite du comte d'Auvergne, pour reconnaître de plus près les dispositions de l'ennemi. Au cours de cette opération, dix cavaliers de l'armée hollandaise parurent à la sortie du bois, et de cette petite troupe il se détacha un trompette que l'on amena au comte d'Auvergne. Cet homme apportait un message du marquis de Grana, « envoyé extraordinaire de l'Empereur auprès de M. le prince d'Orange », sollicitant de Luxembourg un moment d'entretien. Le maréchal y consentit. Tous deux, à cinq heures du soir, se rencontrèrent à la lisière du bois.

« Comme ces deux messieurs s'étaient connus particulièrement quelques années auparavant à Cologne, porte le mémoire de Chamlay [1], M. de Luxembourg avait cru que le dessein du marquis de Grana était de lui rendre une simple visite ; mais il fut fort surpris lorsque, après les premières honnêtetés, il lui parla de la paix, et lui dit qu'il lui apportait le traité qui avait été signé quelques jours avant à Nimègue entre la France et la Hollande, et que M. le prince d'Orange venait de recevoir. » Le maréchal, poursuit le narrateur, ne put à ce discours « s'empêcher de sourire ». Il répliqua, de son ton ironique, « qu'il fallait donc ou que le chemin de Nimègue à Mons fût devenu fort long depuis quelque temps, ou que les plénipotentiaires de Hollande eussent dépêché un bien mauvais courrier à M. le prince d'Orange, puisque, pour une affaire de la conséquence de celle dont il s'agis-

1. Mémoire manuscrit, etc., *loc. cit.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sait, il n'avait pu faire qu'en cinq jours les trente-cinq lieues qui étaient la mesure ancienne du chemin de Nimègue à Mons ». Embarrassé par ce coup droit, Grana ne riposta que par des protestations vagues, et proposa que l'on fît trêve en attendant les ratifications, proposition qui fut acceptée en principe, sauf à régler les conditions de cette suspension d'armes. Après quoi, le duc de Monmouth, qui assistait à l'entretien, se lança, écrit Luxembourg[1], « dans une espèce de justification sur ce qu'il était avec les ennemis », alléguant pour excuse « qu'il avait appris qu'on lui avait rendu de mauvais offices auprès du Roi », et autres raisons de même force. Puis, voyant s'approcher « le sieur Dickfeldt, délégué des États Généraux[2] », MM. de Monmouth et de Grana s'éloignèrent discrètement, « comme des hommes qui ne sont pas députés pour entendre parler affaires ».

Toute la soirée du 16 et la matinée du lendemain furent employées en négociations, suivies en partie double, Dickfeldt restant au camp de Luxembourg, tandis que l'intendant Robert allait trouver le prince d'Orange. La difficulté principale concernait le blocus de Mons et le ravitaillement de la place. « Puisqu'on nous mande positivement que la paix est signée, disait le stathouder[3], il me semble que nous devrions commencer à vivre ensemble avec plus d'intelligence que par le passé, et faire

1. Lettre du 16 août. — Arch. de la Guerre, t. 582.

2. Everard de Weede de Dickweldt, qui fut nommé en 1679 ambassadeur de Hollande à Paris.

3. Robert à Louvois, 16 août. — Arch. de la Guerre, t. 582.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

goûter aux bourgeois de Mons les fruits de cette situation nouvelle». Le stathouder observait qu'un refus équivaudrait à l'expression d'un doute sur la réalité de la paix. L'intendant répliquait que « s'il ne s'agissait que de laisser entrer diverses *délicatesses* soit pour M. le Gouverneur, soit pour d'autres personnes de qualité, M. de Luxembourg le ferait volontiers », mais qu'il n'avait point qualité pour aller plus avant sans l'ordre exprès du Roi. C'est ce que Luxembourg disait dans le même temps au député des États Généraux, se faisant fort d'avoir « dans deux fois vingt-quatre heures » les instructions positives de la Cour[1]. « Il me semble, monsieur, — ajoute le maréchal en rendant compte de cet entretien à Louvois — qu'il n'est point mal que, les deux armées en présence, ils viennent demander la paix au Roi, après avoir fait une tentative inutile et l'un des gros combats d'infanterie qui se soient donnés. »

On se quitta sans rien conclure en attendant la décision du Roi, après avoir échangé la promesse d'arrêter les hostilités. Le prince d'Orange, presque aussitôt après, s'en alla camper près du Roeulx, à quelques lieues en arrière ; l'armée française demeura sans mouvement dans ses lignes. Au jour convenu, le 19 août, les instructions royales furent apportées à Luxembourg ; elles permet-

1. M. de Dickfeldt, un peu piqué, dit encore Luxembourg, « m'a dit qu'il gagnerait beaucoup à attendre les ordres du Roi, parceque Sa Majesté leur donnerait plus que je ne leur accorderais ; sur quoi j'ai répondu que c'était l'avantage qu'il y avait que le maître ordonnât les choses, parceque c'était le seul qui pouvait faire des grâces ». (15 août. Arch. de la Guerre, t. 582).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

taient le ravitaillement de la ville, donnant au maréchal tous les pouvoirs « pour régler la manière dont les armées et les garnisons devraient en user jusqu'à la ratification de la paix ». Et l'on ne songea plus dès lors comme écrit Louis XIV, « qu'à vivre commodément tout le reste de la campagne[1] ». Toutefois, avant de « se tourner le dos » pour ne se retrouver de longtemps dans la lice, Luxembourg et le prince d'Orange éprouvaient l'un et l'autre un vif désir, une curiosité violente. Ces adversaires, qui depuis sept années se combattaient avec une ardeur acharnée, ne se connaissaient pas, ne s'étaient jamaient vus. « Les deux généraux, lit-on dans les *Annales*, avaient une égale envie de se rencontrer, à la tête de leurs principaux officiers. » Le prince d'Orange en prit l'initiative : « Il me fit dire hier, écrit brièvement Luxembourg[2], qu'il serait bien aise de me voir. Ce que j'ai fait ; et je m'en revins plus content de lui que je ne pensais. »

D'autres récits du temps ajoutent quelques détails à cette mention trop laconique[3]. Le rendez-vous fut pris pour l'après-midi du 20 août[4], « à mi-chemin entre les deux armées, dans une plaine qui est entre l'abbaye de Saint-Denis et le Roeulx ». Des deux parts, on y fut

1. Fragment de mémoires sur la guerre de Hollande, *passim*.

2. Lettre du 21 août. — Arch. de la guerre, t. 588.

3. Mémoire manuscrit de Chamlay, *loc. cit.* — *Mémoires* de Saint-Hilaire. — *Annales des Provinces-Unies*, par Basnage, etc., etc.

4. Chamlay, dans le mémoire déjà cité, dit que cette entrevue eut lieu le 17 août ; mais une lettre de Luxembourg indique la date du 20.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

exact. Chacun des chefs d'armée était accompagné d'une grosse suite d'officiers ; Luxembourg particulièrement avait « une cour » fort nombreuse et brillante. En abordant le prince, « il le salua très profondément » ; le stathouder en fit autant; on crut cependant remarquer qu'il « ne se baissa pas tout à fait aussi bas », mais, dans le cours de l'entretien, la courtoisie — la cordialité pour mieux dire — fut égale entre les deux hommes. La causerie ne porta d'ailleurs que « sur des sujets généraux »; on évita toutes les questions brûlantes. Parmi les officiers français, Guillaume distingua spécialement le brave comte du Montal, auquel il prodigua « les témoignages d'estime ». Charles de Sévigné reçut aussi sa part d'éloges : « Mon fils, dit la marquise [1], était à cette romanesque entrevue. Le marquis de Grana demanda à M. de Luxembourg qui était un escadron, qui avait soutenu, deux heures durant, le feu de neuf de ses canons, qui tiraient sans cesse pour se rendre maîtres de la batterie que mon fils soutenait. M. de Luxembourg lui dit que c'étaient les gendarmes-Dauphin, et que M. de Sévigné, qu'il lui montra là présent, était à leur tête... Voilà l'aventure de mon fils, ajoute madame de Sévigné, et c'est ainsi que l'on en usa le jour que la paix commença. C'est comme cela qu'on pourrait dire de lui, plus justement qu'on ne disait de Dangeau : « Si la paix dure dix ans, il sera maréchal de France ! »

Au moment de se dire adieu, dit la relation de Cham-

1. Lettre du 23 août 1678 à Bussy-Rabutin. — Ed. Monmerqué.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

lay, les deux illustres généraux ne purent se retenir d'échanger des propos pleins de mélancolie « sur l'inutilité dont chacun allait être durant la paix, et sur la nécessité qu'il y avait de s'adonner à la chasse pour s'occuper ». Le maréchal, parlant du stathouder, fait allusion à ces touchants regrets : « Le prince d'Orange, écrit-il, pleure amèrement la paix. Il pourrait bien pleurer aussi d'avoir si malheureusement fait la guerre.... » D'autres encore, eût-il pu ajouter, avaient un plus juste sujet de répandre des larmes : c'étaient tous ceux et celles dont les fils, les maris, les proches parents ou les amis intimes, étaient morts sans nécessité, dans le seul but, comme dit madame de Sévigné, de donner à Guillaume d'Orange « le divertissement d'un tournoi ». Si peu facile à s'émouvoir que fût à cette époque la sensibilité publique, il est juste de constater que la conduite du stathouder suscita dans les deux pays une réprobation générale. Les États de Hollande lui adressèrent à son retour d'assez vives remontrances, auxquelles il opposa de médiocres excuses. En France — malgré l'orgueil du succès de nos armes — l'indignation fut encore plus marquée, et l'on en trouve la trace chez ceux-là mêmes qui d'ordinaire affichent la plus égoïste sécheresse. Quand madame de Grignan écrit à Bussy-Rabutin : « Vous avez vu gagner des batailles pendant la guerre ; M. de Luxembourg fait plus, il en gagne pendant la paix », le railleur sans merci répond avec une inhabituelle émotion : « Il est vrai que M. de Luxembourg a fait une action bien extraordinaire ; mais ce qu'a fait le prince d'Orange est une espèce d'assassinat, qui mériterait qu'on en informât, si le peu

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de justice qu'il y a dans ce monde pouvait faire espérer qu'il fût châtié[1]. »

De sa plume mesurée, Louis XIV, dans ses Mémoires, laisse tomber sur le stathouder un blâme hautain et dédaigneux : « Les troupes qui étaient devant Mons quittèrent leurs postes ainsi que le traité le portait, et je fis voir en tout combien j'étais religieux à tenir ma parole à mes ennemis, qui n'en avaient point dès qu'ils croyaient pouvoir prendre leur avantage. J'eus le plaisir de voir approuver ma conduite toute franche et désintéressée, pendant qu'ils joignaient à leurs malheurs la honte d'être blâmés de tout le monde[2]. » Par contre, Luxembourg reçut, de la même main, un précieux témoignage de la satisfaction royale : « Mon cousin, lui écrit le Roi[3], la lettre que vous m'avez écrite sur ce qui s'est passé auprès de Mons, le 14 de ce mois, m'a été fort agréable. Je me réjouis de vous savoir en bonne santé, après une action si périlleuse et de si longue durée. Il n'est pas besoin de m'étendre sur la satisfaction que j'ai de votre conduite et de la vigueur avec laquelle vous avez été secondé; je réserve à la témoigner en d'autres occasions. J'ajouterai seulement que vous ne pouviez mieux finir la guerre de ce côté-là; personne aussi ne sait mieux que moi ce qui vous est dû. »

En dépit des termes flatteurs — affectueux même — de ce

1. Lettre du 23 septembre 1678. — Correspondance de Bussy-Rabutin.

2. Fragment de Mémoires sur la guerre de Hollande, *loc. cit.*

3. Lettre du 19 août 1678, *Œuvres de Louis XIV*, t. IV.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

satisfecit, la joie de Luxembourg n'était pas sans mélange. Il lui revenait aux oreilles les échos de certaines critiques que se permettaient sur son compte « les messieurs qui causent à leur aise sur le pavé de Paris », et qui blessaient son irritable orgueil. Il s'indignait surtout du faux bruit, partout répandu, qu'il s'était laissé naïvement surprendre, en pleine sécurité, par la brusque agression d'un peu scrupuleux adversaire. Quelques subalternes jaloux, tels que le baron de Quincy[1], avaient donné l'essor à cette légende, et l'anecdote avait si vite fait son chemin qu'on en trouvait la trace jusque dans le récit de la *Gazette de France*. Les attaches avouées de cette feuille avec le marquis de Louvois donnaient à ces propos une autorité quasiment officielle, qui en aggravait la portée. En effet, quelques jours avant l'affaire de Saint-Denis, un billet du ministre avait informé Luxembourg que, par ordre du Roi, la *Gazette* serait rédigée désormais par l'abbé de Dangeau[2], frère de l'auteur du célèbre *Journal*. C'était

1. Le baron de Quincy, retenu au lit, comme il dit, par « une fièvre extraordinaire, d'une violence à le faire crever », n'avait pu prendre part au combat. Il n'écrivit pas moins deux jours après à Louvois une sorte de narration de l'affaire, où, au travers des louanges, il glissait de perfides réticences, des insinuations transparentes, cherchant à démontrer que le mauvais succès du début n'avait eu pour cause qu'une négligence de Luxembourg à suivre ses propres conseils. C'est dans cette lettre que, pour la première fois, apparaît le mot de surprise. (Lettres des 16 et 17 août. — Arch. de la Guerre, t. 601.)

2. Né en janvier 1643, calviniste de naissance, puis converti par Bossuet et entré dans les ordres. Il fut élu membre de l'Académie française en 1682, en remplacement de l'abbé Cottin, la victime de Boileau, et mourut le 1er janvier 1723.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

un érudit, un compilateur acharné[1], d'ailleurs une pauvre tête et un fort mauvais écrivain. « On ferait un gros livre de tout ce que vous ne savez pas, disait-il un jour au comte d'Armagnac. — Cela se peut, répartit ce dernier, mais vous auriez peine à en faire un bon de ce que vous savez. » Louvois, qui se méfiait de ses talents, avait invité Luxembourg à lui préparer la besogne : « Sa Majesté, lui avait-il écrit[2], m'a commandé de vous faire savoir qu'Elle désire que vous fassiez dorénavant envoyer par votre secrétaire à M. l'abbé Dangeau des mémoires qui contiennent ce qui se sera passé dans l'armée que vous commandez. » Luxembourg déclina nettement cette collaboration : « Pour mander à l'abbé Dangeau ce qui se passe[3], je ne sais si cela sera observé bien régulièrement. Et, si c'était une chose nécessaire qu'il fût informé, je crois qu'il n'y aurait pas de mal à établir ici quelqu'un à qui on en commettrait le soin, lequel, pour s'en bien acquitter, ne travaillerait point sur mes mémoires; car je ne sais point faire valoir les méchantes marchandises, comme on fait quelquefois pour l'ornement des gazettes, et je ne discours guère sur les bonnes. »

Pour mieux souligner ce refus, il se dispensa même, au lendemain du combat, d'en envoyer, comme de

1. Après sa mort, on trouva, dit-on, dans sa bibliothèque « plus de quatre cents volumes manuscrits, dressés par ordre alphabétique, où il rangeait toutes ses lectures ». (*Souvenirs* du président Bouhier.)

2. Lettre du 5 août. — Arch. de la Guerre, t. 577.

3. Lettre du 7 août. — Arch. de la Guerre, t. 588.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

coutume, le récit complet à Louvois, alléguant pour excuse que « les actions de guerre sont choses dont, quand la paix est faite, on se soucie peu à la Cour ». Au reste, ajoutait-il[1], « c'est un travail fort ingrat ; car ceux de qui l'on dit du bien trouvent qu'on ne leur rend qu'une justice qui leur est due, les gens qui ne se croient pas assez loués en savent mauvais gré à l'auteur, les oubliés ne le pardonnent jamais ; et, s'il y en avait dont on n'eût rien à dire, ils voudraient que l'on forgeât quelque chose ». Les bévues de la relation qu'il lut dans la *Gazette* lui prouvèrent, un peu tard, l'inconvénient de ce silence. Il se ravisa donc et rédigea une relation copieuse, claire, exacte, vivante, qu'il fit parvenir à Louvois, avec un court billet où il ménageait peu l'officieux rédacteur : « Je ne sais comment l'on souffre[2] que des choses qui vont au public soient si mal digérées !... Le peu de vérité que j'y ai vu m'a porté à vous faire le détail que je vous envoie. Je n'oserais vous prier de le lire, de peur qu'il soit long et ennuyeux ; je voudrais pourtant bien que vous l'eussiez fait, et que Sa Majesté ait entendu cette lecture aux heures où Elle a le moins d'affaires. » Il n'en fallait pas tant pour provoquer la mauvaise humeur de Louvois : « Il est un peu tard, répondit-il[3], pour publier présentement une relation de ce qui s'est passé dans le dernier combat. Je crois inutile de vous dire que je ne me mêle point de contrôler la

1. Lettres des 17 et 20 août. — Arch. de la Guerre, t. 582 et 588.

2. Lettres du 9 septembre. — Arch. de la Guerre, t. 592.

3. 13 septembre. — Arch. de la Guerre, t. 583.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Gazette, et que je n'ai garde de rien entreprendre sur les fonctions de l'abbé Dangeau. — Quand je vous ai parlé de la *Gazette*, riposte à son tour Luxembourg[1], ç'a été par le zèle indiscret d'un bon Français, qui est fâché de la voir toujours plus sotte que les autres. Mais, pour moi, je ne m'en soucie en nulle manière du monde, et je n'aurai de commerce avec les gazetiers que pour qu'ils ne parlent de moi ni en bien ni en mal. » Sur cette réplique impertinente prit fin la polémique.

Au lendemain de son entrevue avec le maréchal de Luxembourg, le prince d'Orange partit pour sa capitale, laissant le commandement au duc de Villa-Hermosa. Le jour même, sur l'ordre du Roi, fut levé le blocus de Mons, et « tous les passages de la ville furent ouverts au ravitaillement[2] ». Toutefois les deux armées demeuraient encore en présence ; et l'on contesta quelque temps laquelle décamperait avant l'autre, Luxembourg prétendant que « l'armée hollandaise se retirât un jour avant l'armée du Roi ». Dans un temps où le point d'honneur réglait la plus grande part des actes de la vie, on attachait un prix réel à ces questions de préséance. Au bout d'une semaine de dispute, il fut convenu que l'on s'en irait le même jour, mais que le corps de M. du Montal resterait vingt-quatre heures de plus[3]. « Je pense, monsieur, mande Luxembourg à la date du 28 août[4], que

1. 16 septembre. — Arch. de la Guerre, t. 592.
2. Mémoire manuscrit de Chamlay, *loc. cit.*
3. Robert à Louvois, 23 août. — Arch. de la Guerre, t. 588.
4. Arch. de la Guerre, t. 592.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

les gens que nous appelions ces jours passés, ennemis vont prendre congé de nous. Ils ont marché ce matin de Séneffe et sont campés, les Hollandais à Jemmapes, et les Espagnols une « demie lieue » par delà... J'ai vu toute leur armée en marche sur le chemin que je vous dis. » Les troupes françaises, par un mouvement simultané, se portèrent sur Fontaine-l'Évêque, d'où quelque temps après elles vinrent camper non loin de Bruxelles et Anvers, pour décider par cette menace les Espagnols à traiter plus promptement [1].

Cette phase dernière de la campagne ne fut marquée que par un incident d'ordre intime et privé, une querelle entre généraux, qui eut cependant quelque éclat en raison de la qualité des personnages en cause. L'un était le duc de Tallart, le futur maréchal de France [2], que ses talents fort remarqués avaient déjà mis hors de pair et qui jouissait de l'amitié du Roi. L'autre était le comte d'Auvergne [3], frère du cardinal de Bouillon et neveu de Turenne : c'était un excellent officier général, d'une bravoure à l'épreuve, plein d'entrain et d'activité en

1. Les alliés des Provinces-Unies faisaient en effet quelques façons pour se résigner à la paix : « Il paraît, mande Louvois à Luxembourg, que les plénipotentiaires espagnols n'ont pas encore signé leurs traités, et que les Anglais, secondés de M. le prince d'Orange, font tous leurs efforts à La Haye pour empêcher la ratification du traité signé avec les Hollandais le 10 du mois passé. » (Lettre du 4 septembre. — Arch. de la Guerre, t. 583.)

2. Voir plus haut chapitre V, p. 128.

3. Frédéric Maurice de la Tour, comte d'Auvergne, second fils du duc de Bouillon, né le 15 janvier 1642, lieutenant général en mai 1677, mort le 23 novembre 1707.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

dépit de son embonpoint légendaire à la Cour. Au Roi lui reprochant qu'il ne faisait point d'exercice : « Vraiment, Sire, répondait Vivonne, je vois bien que Votre Majesté ne sait pas ce que je fais chaque matin. — Et que faites-vous donc ? dit le Roi. — Ce que je fais, Sire ? Je fais tous les matins trois fois le tour du comte d'Auvergne ! » Ils servaient tous les deux, Tallart comme brigadier, le comte d'Auvergne comme lieutenant général, sous les ordres de Luxembourg. Un conflit à propos d'une affaire de service fut entre eux l'occasion d'une altercation vive. Tallart fit le lendemain « appeler » le comte d'Auvergne qui, sans se prévaloir de la supériorité de son grade, répondit qu'on le trouverait seul, dans le camp, à telle heure de la matinée, suivi seulement d'un page[1]. Il y fut à l'heure dite, mais n'y vit point Tallart, qui ne parut que quelque temps après, et que son adversaire traita de « misérable », demandant raison d'une insulte et se dérobant « aussitôt qu'il avait facilité de se satisfaire ». La scène fut violente ; elle fit grand scandale dans l'armée, tant à raison du rang des deux intéressés que des lois rigoureuses alors édictées sur le duel. Non seulement le combat, mais la simple provocation était punie des peines les plus sévères. On craignait que le Roi ne fît un exemple éclatant.

Le premier soin de Luxembourg fut de chercher à étouffer l'affaire. Il s'en ouvrit cependant à Louvois dans une « lettre particulière », mais en adoucissant les faits

1. Lettre de madame de Sénerville à Bussy du 24 octobre 1678. — Corr. de Bussy-Rabutin.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

et en réclamant le secret avec les plus pressantes instances[1]. « Je ne me soucie, lui disait-il, que des reproches que je puis me faire à moi-même, et c'en est un que je ne m'épargnerais pas, si je contribuais à la disgrâce de ces messieurs; parce que ce que je crains le plus, c'est de nuire à quelqu'un. » Louvois se laissa-t-il aller à des indiscrétions? Bien qu'il l'ait nié, la chose est vraisemblable, et Luxembourg n'en douta pas, car, le lendemain de la confidence, ce fut « le bruit de toute la Cour ». Des couplets fort méchants coururent dans le public :

Le jeune comte de Tallart[2],
Pour ne rien donner au hasard,
Manque au rendez-vous qu'on lui donne.
Cette prudence me surprend;
Car jamais sa maman mignonne[3]
Ne s'avisa d'en faire autant!

Le Roi, au même moment, fut informé de l'aventure, et se montra peu satisfait des « cachotteries du maréchal ». « Sa Majesté, écrit Louvois[4], a été fort surprise que vous ayez été capable de lui cacher une affaire de cette nature, de laquelle vous ne pouvez ignorer que vous fussiez tenu de l'informer, tant par la conséquence dont elle est pour la subordination dans l'armée, que pour ce qui regarde l'exécution de l'édit des duels, duquel vous êtes chargé par la dignité que vous avez de maréchal de France. »

1. Lettres de septembre 1678. — Arch. de la Guerre, t. 592.
2. C'est le titre qu'il portait encore à ce moment.
3. La marquise de la Baume, réputée pour sa galanterie.
4. 25 septembre. — Arch. de la Guerre, t. 583.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

A cette sèche réprimande était joint l'ordre exprès d'expédier Tallart à Paris, pour y être enfermé au château de la Bastille. Sur une intercession nouvelle de Luxembourg : « Je souhaite, répond Louvois, que le Roi abrège le plus que se pourra le terme de sa prison ; mais ce que je sais jusqu'à présent, c'est que Sa Majesté a dit que l'édit des duels portait un an, et qu'il serait pleinement exécuté. » La carrière de Tallart n'en fut pas entravée, mais ce qui subsista fut un nouveau grief de Luxembourg contre Louvois ; et le fossé qui se creusait entre les deux anciens amis s'élargit encore davantage.

Le traité de Nimègue, si glorieux pour la France, reçut le 19 septembre la ratification des États Généraux. L'Espagne, depuis deux jours, s'était résignée à la paix. Restait seulement l'Empereur, qui ne pouvait tarder à suivre ses alliés. Aussi le duc de Luxembourg, confiné dans son camp où il se morfondait d'ennui, réclamait-il à chaque courrier la grâce de retourner en France : « Je désire que vous demeuriez, lui répondait le Roi [1], jusqu'à ce que j'apprenne par mes plénipotentiaires à Nimègue l'arrivée des ratifications [2]. Alors je vous ferai adresser votre congé pour revenir par deçà, où j'aurai bien de la joie de vous témoigner le gré que je vous dois des grands et importants services que vous m'avez rendus pendant cette campagne. » Ces bonnes paroles ne calmaient guère l'impatient maréchal : « On dit ici que la ratification est venue, reprenait-il huit jours plus tard [3]. Si cela est, et

1 17 octobre. — Arch. de la Guerre, t. 583.
2. Des traités de l'Espagne et de l'Empire.
3. 30 octobre. — Arch. de la Guerre, t. 593.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

que quelqu'un ait à ramener les troupes et la gendarmerie en France, comme je pourrais manquer de capacité pour un pareil emploi, j'espère que vous en donnerez la commission à un lieutenant général. » Le Roi céda devant cette insistance : « Sa Majesté trouve bon que vous vous rendiez incessamment auprès d'Elle, et que vous chargiez M. de la Motte du commandement des troupes qui restent dans le pays de Limbourg, avec ordre de les faire subsister de toutes choses aux dépens du pays, que Sa Majesté ne trouvera point mauvais qui s'en porte mal, pourvu que ses troupes soient bien[1]. »

Luxembourg, le 15 novembre, paraissait à la Cour, pour n'en plus bouger de longtemps. Une longue période de paix lui laissait le loisir de porter ses regards en arrière et de considérer le chemin parcouru. La Fortune, à coup sûr, ne l'avait point trahi. Nul général, dans le cours de cette guerre, n'avait remporté d'aussi grands, d'aussi nombreux succès ; depuis que Turenne et Condé avaient quitté la scène, nul ne pouvait lutter de réputation avec lui. En dépit de certaines critiques, l'opinion unanime, dans le public comme dans l'armée, plaçait le vainqueur de Woerden, de Valenciennes, de Saint-Denis, au premier rang des hommes de guerre. Tout autre, après sept ans de travaux et de peines, n'eût demandé qu'à jouir de cette situation glorieuse, à user d'un repos si noblement gagné. Mais l'âme de l'ambitieux est semblable à celle du jaloux : ingénieuse à se découvrir des sujets de

1. Louvois à Luxembourg, 5 novembre. — Arch. de la Guerre t. 583

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

souffrance, elle porte en soi son châtiment. Luxembourg, en rentrant en France, ne rapportait au fond de l'âme que déceptions, rancunes et convoitises. Si haut qu'il fût aujourd'hui parvenu, quelque brillants qu'aient été ses services, il ne se sentait satisfait ni de soi ni des autres. Il n'avait pu, se disait-il, donner toute sa mesure, remporter l'éclatante victoire qui sacre les grands capitaines, inscrire au livre de l'Histoire la page qui ne s'oubliera plus. Les quelques fautes commises, les quelques chances perdues, empoisonnaient toute joie et gâtaient le souvenir des instants de triomphe. Philisbourg particulièrement demeurait comme une plaie secrète, perpétuellement saignante, à toute occasion ravivée.

Mécontent du passé, il doute également de l'avenir. Il a le tact trop fin pour ne pas reconnaître qu'il a conquis la gratitude, mais non pas l'affection du Roi. La séduction de son esprit, son habileté de courtisan, resteront toujours impuissantes contre une répulsion instinctive. Ses hauts faits, à coup sûr, ont pu faire oublier les rébellions anciennes ; mais services ni flatteries ne triompheront de la méfiance, de l'antipathie de nature. Aussi sent-il combien sa faveur apparente est en réalité fragile : « Durant la paix, s'écrie-t-il amèrement, on méprise bien les gens de guerre ! » Que se prolonge la période pacifique, que l'on croie de longtemps n'avoir besoin de lui, tout son prestige croulera comme un château de cartes. D'ailleurs, pour se maintenir, il a perdu ses plus solides appuis. La campagne récente l'a privé sans retour de l'amitié du marquis de Louvois, le grand dispensateur des grâces. Il ne peut plus faire fond sur la protection de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Condé, vieux avant l'âge, retiré sans retour et de la Cour et de l'armée, traînant à Chantilly, dans une retraite dorée, un reste d'existence. Le Roi, le prince et le ministre, tout, dans un cas pressant, peut lui faire défaut à la fois.

Luxembourg cependant ne renoncera pas à la lutte. Si ses amis lui manquent, il emploiera d'autres moyens. Les scrupules ne l'embarrassent guère; l'esprit d'intrigue et d'aventure, qui se réveille chez lui dans chaque phase d'inaction, lui soufflera de pernicieux conseils et l'entraînera dans des fréquentations dangereuses. L'issue est aisée à prévoir. A cheminer par des voies souterraines, parmi des régions ténébreuses, une chute grave est inévitable. Elle ne se fera guère attendre. Un abîme s'ouvrira brusquement sous ses pas, où sa fortune et son honneur seront en péril de sombrer. C'est dans cette passe critique que nous retrouverons Luxembourg, en abordant, dans un prochain volume, la dernière période de sa vie.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

APPENDICE

I

LETTRE DE LOUIS XIV AUX ÉTATS GÉNÉRAUX DE HOLLANDE.

6 janvier 1672, de Saint-Germain en Laye.

« Très chers grands amis, alliés et confédérés, nous avons entendu le sieur de Groot, votre ambassadeur extraordinaire près de nous, sur ce qu'il nous a représenté de votre part ; et nous avons reçu par ses mains la lettre du 10 décembre dernier que vous lui aviez ordonné de nous rendre. Nous avons été bien aise d'y trouver l'aveu que vous faites d'avoir reçu en plusieurs rencontres des marques des bontés des rois nos prédécesseurs ; mais nous aurions souhaité que vous n'eussiez pas oublié ce qui s'est passé depuis notre avènement à la couronne. La mémoire que vous en auriez conservée vous aurait fait juger moins favorablement que vous ne faites de la conduite que vous avez tenue à notre égard ; et vous vous seriez souvenus que vous n'avez pas toujours gardé la fidélité due à notre ancienne alliance, et que nous n'avons pas laissé de vous donner dans vos besoins des assistances fort avantageuses pour la manutention de votre État. Peut-être même

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

que les innovations que vous avez faites au commerce depuis l'année 1662 vous auraient paru moins innocentes que vous ne les représentez, dont nous voulons bien nous remettre aux sentiments de ceux qui y sont moins intéressés que nous. S'il est vrai, comme vous le reconnaissez, que la justice soit la règle de nos actions, et que vous soyez demeurés satisfaits de l'examen que vous avez fait des vôtres, vous ne devriez pas prendre des inquiétudes de nos armes. Nous convenons qu'au retour du dernier voyage que nous avons fait en Flandre, pour employer au travail des fortifications l'infanterie qui garde nos places de ce côté-là, nous avons augmenté nos troupes, pour mettre à couvert nos sujets de l'oppression dont ils étaient menacés, tant par les levées extraordinaires d'infanterie et de cavalerie que vous avez mises sur pied et la flotte que vous teniez en mer devant nos côtes, que par les vives instances que faisaient vos ministres dans les Cours de la plupart des princes pour les faire entrer avec vous dans des engagements contre notre couronne. En quoi nous avons satisfait aux lois de la prudence et de la protection que nous devons à nos peuples. Nous vous dirons même que nous augmenterons notre armement par terre et par mer, et que, lorsqu'il sera dans l'état où nous avons projeté de le mettre, nous en ferons l'usage que nous estimerons convenable à notre dignité, dont nous ne devons compte à personne, nous promettant que Dieu bénira le succès des justes résolutions que nous prendrons, et qu'elles auront l'approbation de tous les potentats qui ne se seront pas laissés prévenir par les sinistres impressions que l'on essaie de leur donner depuis si longtemps contre nous. C'est ce que nous avons bien voulu répondre à votre lettre, quoiqu'elle ait été moins écrite pour nous, que pour exciter contre nos intérêts les princes dans les cours desquels elle a été rendue publique avant que nous l'ayons pu recevoir. Priant Dieu qu'il vous ait... »

(Arch. des affaires étrangères, corr. de Hollande, t. 92.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

II

Lorsque Louis XIV chargea le duc de Luxembourg d'aller prendre le commandement des troupes de l'électeur de Cologne et de l'évêque de Munster, il lui remit, pour ces princes, les deux lettres suivantes :

Le Roi à l'électeur de Cologne.

A Saint-Germain en Laye, 11 janvier 1672.

Mon frère, votre désir m'obligeant d'envoyer quelqu'un pour commander l'armée qui sera composée de vos troupes et de celles de mon cousin l'évêque de Munster, j'ai cru ne pouvoir choisir personne plus propre, pour cet emploi, que mon cousin le duc de Luxembourg, dont toutes les qualités et naturelles et acquises ne me permettent pas de douter qu'il n'y réussisse pleinement. Je me promets que vous serez bien aise de le voir, et qu'au reste vous entendrez volontiers les assurances particulières que je l'ai chargé de vous donner de mon amitié.

A l'évêque de Munster.

A Saint-Germain en Laye, 11 janvier 1672.

Mon cousin, j'accompagne de cette lettre mon cousin le duc de Luxembourg, que j'envoie pour commander vos troupes, n'ayant pas cru pouvoir mieux satisfaire à votre désir que par le choix d'une personne de cette naissance et de ce mérite ; il vous témoignera plus particulièrement mes

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sentiments à votre égard, et l'état solide que vous pouvez en faire, et comme je ne doute pas que vous ne soyez bien aise de le voir et de l'entendre, je n'ai qu'à me remettre à lui du surplus.

Le Roi à l'évêque de Munster.

Au camp de Knotsenbourg, 13 juillet 1672.

Mon cousin, j'ai reçu avec beaucoup de joie la nouvelle de la prise de Cœverden, non seulement parce que c'est un affaiblissement considérable de nos ennemis communs, mais aussi pour l'honneur et l'avantage qu'elle vous apporte en votre particulier. Croyez que j'aurai toujours la même satisfaction des progrès que vous ferez, m'assurant que, de votre part, vous me donnerez aussi toujours lieu de me louer de vous, et que ce qui s'est passé dont j'avais lieu de me plaindre, ayant été fait à votre insu, aura été réparé.

(*Œuvres de Louis XIV*, t. III, p. 131.)

III

LE ROI A UTRECHT

D'Utrecht, le 10 juillet 1672.

Le 3 de ce mois, Monsieur vint voir cette ville, qu'il trouva des plus riante et des plus propre ; et le chevalier de Lorraine y traita Son Altesse Royale à dîner avec toute la somptuosité possible. Le 5, le Roi y entra aussi, et la traversa le long d'un beau canal, passant au milieu d'une double haie du régiment des gardes, qui avait été ainsi rangée par le duc de la Feuillade ; et le peuple, par son grand concours et les acclamations, fit aisément connaître la joie qu'il sentait d'être

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

honoré de la présence d'un monarque à la domination duquel il s'est soumis de son propre mouvement. Sa Majesté ayant établi son camp à nos portes, on y fait observer une si exacte discipline aux troupes, qu'il n'est pas permis aux soldats d'en sortir sans congé par écrit, ni d'entrer ici avec des armes. Le marquis de Rochefort commande le camp de dehors ; il y en a un du régiment des gardes, d'un autre côté de la ville où est le duc de Feuillade ; et les autres troupes sont dedans. Les officiers font tendre le jour leurs tentes et, la nuit, on les porte dans les temples où sont les corps de garde ; les protestants leur en ayant donné volontiers quatorze pour cela. On reçoit aussi avec toute la civilité imaginable les dames dans le camp, où elles vont tous les jours à la promenade, et elles semblent tout accoutumées avec les Français, dont la bonne mine et la galanterie ne les introduisent pas moins partout dans les cœurs, que leur bravoure dans les places qu'ils attaquent, sous les auspices du plus grand monarque de l'Europe. Les catholiques, qui y sont au nombre de quinze ou vingt mille, y ont reçu une particulière consolation d'y voir ce fils aîné de l'Église, et la métropolitaine rebénite, suivant son intention, par le cardinal de Bouillon, grand aumônier de France, qu'ils avaient attendu à cet effet avec la dernière impatience. Il y arriva hier et fit en même temps avertir le magistrat de l'ordre qu'il avait de Sa Majesté de réconcilier cette cathédrale qu'Elle voulait rendre aux catholiques, afin qu'il fît retirer par les calvinistes toutes les choses qui leur appartenaient, ce qui fut exécuté avec une merveilleuse allégresse de ceux du bon parti, qui ont passé toute la nuit à la nettoyer et préparer. Aujourd'hui, sur les neuf heures du matin, l'Évêque, qui est vicaire apostolique dans toutes les sept Provinces-Unies, étant pontificalement revêtu, a été chez ledit cardinal de Bouillon, avec tout le clergé d'ici, composé de plus de trente prêtres en surplis, pour le conduire en ladite église, où il ne s'était rien vu de pareil depuis plus de quatre-vingts ans. Son Éminence en rochet et camail s'y est

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

rendue ainsi processionnellement, suivie d'une foule extraordinaire de peuple, et, y ayant pris les habits pontificaux, a fait la cérémonie, après laquelle le *Te Deum* a été chanté en musique et la messe célébrée par ladite Éminence encore avec la musique. Le Père du Doir, jésuite, a fait une prédication sur le sujet, qui a été écoutée avec grand applaudissement de l'assemblée et une satisfaction singulière de ces catholiques, fondant en larmes de joie de voir la foi triompher en un lieu d'où elle avait été si longtemps bannie. Ensuite de cette solennité, le cardinal de Bouillon a été reconduit au même ordre qu'on l'avait été prendre, et l'Évêque apostolique lui a fait un compliment latin, auquel Son Éminence a répondu de même. Elle a donné des commissions pour aller rebénir les églises des autres villes conquises où elle n'a pu aller ; secondant ainsi les grands et pieux desseins de Sa Majesté qui ne considère ses conquêtes, en ce pays, que pour avoir le moyen d'y décerner des triomphes à la véritable religion. (*Gazette de France* de 1672).

IV

LE ROI AU PRINCE D'ORANGE.

Versailles, le 30 juin 1670.

Mon cousin, j'ai eu beaucoup de satisfaction de voir, par la lettre que vous m'avez écrite, les bons sentiments que vous avez pour moi, et quoiqu'elle ne me permette pas de douter que le sieur de Pomponne, mon ambassadeur, ne vous ait assez fait connaître ceux que j'ai pour votre personne et pour vos intérêts, je n'ai pas laissé d'être bien aise de vous assurer encore par ces lignes de ma main qu'ils sont tels que vous pouvez souhaiter ; et j'aurai d'autant plus de plaisir à vous

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

le faire paraître aux occasions qui s'offriront, qu'outre la parenté je sens que l'estime m'y convie, et même une confiance assez juste qu'avec la vertu de vos pères, vous avez aussi l'affection qu'ils ont tant de fois signalée pour le bien de cette couronne. (*Œuvres de Louis XIV*, tome V).

V

RELATION DE LA MORT DES FRÈRES JEAN ET CORNEILLE DE WITT.

20 août 1672.

La continuation du procès criminel de Corneille de Witt avait fait penser au Conseiller Pensionnaire son frère qu'il ne devait pas différer plus longtemps à demander aux États de Hollande sa démission de cette place ; il leur avait déclaré le 4 août cette résolution dans un discours leur représentant qu'il y avait plus de dix-neuf ans qu'il les servait ; que pendant ce temps-là l'État avait été sujet à de très fâcheuses guerres, mais que la fermeté et la libéralité de la Hollande l'en avaient fait sortir ; que cette dernière guerre avait eu un succès tout contraire ; qu'il avait de temps en temps représenté ce qu'on en devait appréhender et qu'il avait essayé de les exciter à une vigoureuse résistance ; qu'il avouait qu'une assemblée composée de tant de sentiments différents avait fait beaucoup ; que la Hollande seule avait fait des miracles ; que la Zélande et la Frise n'avaient rien payé de la dépense que les armées avaient faites pendant qu'elles avaient été en campagne ; que la postérité ne pourrait pas croire que dans si peu de temps l'ennemi eût fait de si considérables conquêtes ; que la consternation universelle qu'elles avaient causée dans le pays s'était communiquée aux villes, où ceux

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

qui avaient le plus de part à la direction des affaires avaient été les plus suspects ; que lui Pensionnaire n'en avait pas été exempt ; que l'exécution était l'âme des résolutions, mais qu'on ne les avait point exécutées ; qu'il jugeait en bonne conscience que ses services seraient à l'avenir inutiles, et demandait qu'on lui donnât, avec sa démission, séance au Grand Conseil dans le rang qui lui avait été promis ; qu'il pouvait le prétendre depuis l'année 1653 ; mais qu'il croirait faire tort aux conseillers qui avaient été reçus en ce temps-là, et qu'il se contenterait de prendre rang depuis l'année 1658.

Les États de Hollande, après avoir obtenu l'agrément du prince d'Orange, avaient accordé au Pensionnaire Jean de Witt la place qu'il avait demandée en se démettant de celle de leur Conseiller Pensionnaire, et lui nommèrent le 20 août pour successeur [1], sur la recommandation du prince d'Orange, le sieur Fagel, qui jusqu'alors avait fait la fonction de greffier des États Généraux.

Ce même jour, 20 août, la Cour provinciale de Hollande prononça la sentence du jugement de Corneille de Witt. Les juges avaient fait appliquer à la question ordinaire et extraordinaire ce magistrat, qui avait été plusieurs fois bourgmestre de Dordrecht, qui avait été député de cette ville dans tous les collèges souverains de la province et de l'État, à qui l'on avait érigé un trophée dans cette ville, en mémoire de l'incomparable service qu'il avait rendu à la République dans l'affaire de Chatam contre les Anglais, et qui avait, deux mois

1. Jusqu'en 1668, le pensionnaire Jean de Witt n'avait eu que trois mille livres d'appointement, et ils lui avaient alors été doublés ; mais, comme le sieur Fagel quittait la place de greffier des États Généraux qui lui rendait douze mille livres par an, les États accordèrent douze mille par an à ce nouveau pensionnaire, savoir : six mille livres en vertu de sa commission, et autant par une résolution séparée, avec assurance d'une pension de quatre mille livres en cas qu'il quittât la charge de pensionnaire, jusqu'à ce qu'on lui eût donné un emploi dont il pût se satisfaire.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

auparavant, été député plénipotentiaire des États Généraux pour le commandement de leur armée navale contre les flottes française et anglaise ; on avait joint au premier chef de ce procès diverses accusations sur la manière dont il avait exercé les grands emplois dont il avait été chargé ; il n'avait rien négligé pour sa justification ; il avait reproché à ses juges qu'ils étaient eux-mêmes convaincus de son innocence ; il avait protesté au milieu des tourments de la question que les douleurs, quelles qu'elles fussent, n'étaient pas capables de le contraindre à trahir sa conscience ; et les preuves du crime pour lequel il avait été arrêté manquant totalement, la Cour provinciale de Hollande ne laissa pas de le déclarer inhabile à posséder des offices ou charges dans le pays et de le bannir à perpétuité.

La plupart des bourgeois de La Haye étaient si persuadés que le crime imputé à Corneille de Witt était réel, qu'un grand nombre d'entre eux attendait avec une extrême impatience le jugement de ce procès, et il paraissait que les juges couraient risque d'être assommés par la populace, s'ils le déclaraient innocent ; aussitôt après qu'ils eurent prononcé cette sentence, ils firent ouvrir la prison au chirurgien délateur. Ce malheureux s'évada aussitôt, et trouvant à la porte les bourgeois sous les armes, il leur dit que la Cour provinciale avait jugé son accusation bien fondée puisqu'elle lui avait donné la liberté ; que toutefois elle n'avait condamné Corneille de Witt qu'à un bannissement perpétuel ; et l'on vit dès ce moment une rumeur s'élever de toutes parts sur ce jugement.

Corneille de Witt envoya dans ce même temps prier Jean de Witt, son frère, de venir le prendre dans son carrosse pour le conduire hors la ville en exécution de la sentence qui venait d'être prononcée ; Jean de Witt s'y fit accompagner par deux de ses secrétaires et un laquais ; étant arrivé dans la chambre de son frère, il envoya un de ses secrétaires prendre une copie de la sentence ; mais ce secrétaire ne

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

revint point ; il descendit lui-même, jugeant que les bourgeois dont le nombre s'augmentait de plus en plus à la porte de la prison retenaient ce secrétaire ; mais les bourgeois l'empêchèrent de sortir pour remonter dans son carrosse, et plusieurs commencèrent à disposer la mèche à leurs mousquets pour le tirer au cas qu'il voulût passer outre ; il rentra, le geôlier ferma la porte sur lui et, n'y ayant dans la prison nulle autre personne à qui il pût s'adresser, il remonta vers Corneille de Witt, son frère, auquel il annonça le péril dont ils paraissaient l'un et l'autre menacés de la part de la populace.

Sur les onze heures du matin, deux bourgeois montèrent à cette chambre pour voir si les deux frères y étaient encore et ils leur promirent de parler à leur capitaine et de faire rapporter des réponses favorables, mais ces deux bourgeois ne revinrent plus.

Quelque temps s'étant écoulé, dix ou douze bourgeois de la compagnie qui était de garde devant la porte de la prison montèrent dans la chambre et prièrent les deux frères d'excuser leur curiosité, parce qu'on voulait savoir s'ils y étaient encore ; ceux-ci furent suivis d'une trentaine d'autres, qui les traitèrent de même avec civilité.

La bourgeoisie de La Haye était alors composée de six compagnies qu'on distinguait par les couleurs de leurs drapeaux. Celle qui était de garde avait des officiers assez modérés ; mais, les cinq autres ayant pris les armes et leur poste sur l'avenue de la prison, le désordre augmenta de plus en plus.

Le bailli d'Asperen, président des conseillers-députés, avertit les États, qui étaient assemblés, du tumulte dont la ville était remplie et du désordre qu'on avait sujet d'appréhender ; il leur dit qu'on avait fait monter la cavalerie à cheval, afin d'empêcher les paysans des villages voisins de venir, que les bourgmestres l'avaient assuré qu'il n'y avait rien à craindre, et que la vie des deux frères serait en sûreté

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

si on les faisait garder par quelques-uns des plus modérés bourgeois, qui eussent assez d'autorité pour s'opposer à la violence de la canaille.

Les États de province, après avoir délibéré sur les moyens de tirer d'embarras les deux frères, résolurent de s'en rapporter aux officiers de la Cour provinciale, et cette Cour en chargea le fiscal Jean Raisch. Ce magistrat s'étant transporté à la prison, il se fit suivre de quelques officiers de la bourgeoisie, accompagnés d'une demi-douzaine de bourgeois, et trouva que les deux frères de Witt achevaient de dîner; il fit retirer le secrétaire et le domestique du pensionnaire, et dit aux deux frères qu'il fallait que les bourgeois qu'il avait amenés restassent quelque temps avec eux, et que ni l'un ni l'autre ne devait pas encore penser à sortir, parce qu'il y avait du tumulte parmi le peuple. Les deux frères les convièrent de se mettre à table avec eux, ce que les bourgeois firent volontiers.

Au sortir de table, Corneille de Witt se mit sur son lit dans sa robe de chambre, et Jean de Witt prit une bible, où il lui lut quelques chapitres.

Trois compagnies de cavalerie, qui étaient les seules qui fussent en garnison à La Haye, s'étaient postées auprès de la prison, derrière les bourgeois, dans un lieu nommé la Place, et il avait été recommandé à leurs commandants de contenir les bourgeois ; mais une alarme s'étant répandue que les paysans venaient piller La Haye, ces trois compagnies de cavalerie, sur un ordre des États, furent conduites entre trois et quatre heures après-midi au pont-levis pour le garder.

Aussitôt après la retraite de cette cavalerie, les bourgeois *du drapeau bleu* marchèrent de l'avant-cour du palais vers la prison, et se firent faire place par la compagnie qui la gardait; en même temps des bourgeois de ces deux compagnies commencèrent à tirer quantité de coups de mousquet dans la porte de la prison, la brisèrent en partie et firent de telles menaces au geôlier qu'il la leur ouvrit; une troupe de furieux

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

monta aussitôt chercher les deux frères, et, malgré les bourgeois que le Fiscal y avait laissés, les bourrèrent de leurs coups de mousquet, et les obligèrent de sortir devant eux jusqu'à la porte de la prison, où ils furent l'un et l'autre massacrés.

Les bourgeois de La Haye pour donner une dernière preuve de leur valeur, après avoir massacré deux hommes, dont l'un était en manteau et l'autre en robe de chambre, firent un demi-cercle auprès de chaque corps mort, et tirèrent tant de coups de mousquet sur eux, que, si la plupart des balles ne fussent tombées à terre avant qu'ils tirassent, les cadavres en auraient été totalement déchirés. On les dépouilla nus comme la main, et après les avoir traînés sur l'échafaud, on les attacha par les pieds à l'estrapade, à quoi les bourgeois prêtèrent leurs mèches faute de cordes. On commença à les démembrer, en coupant au Pensionnaire les doigts dont il avait signé l'édit perpétuel et qu'il avait levés pour en jurer l'observation ; après cela on leur coupa le nez, les oreilles, les doigts des pieds et plusieurs autres parties ; on leur ouvrit même l'estomac pour leur arracher le cœur, qu'un orfèvre voulut emporter et garder dans de l'huile d'aspic plusieurs années ; après cette tragédie, les bourgeois se retirèrent tambour battant, tout fiers des marques de bravoure qu'ils venaient de donner.

Vers le minuit, les corps furent emportés par des domestiques du Pensionnaire ; et la nuit suivante, on les enterra sans cérémonie dans l'église Neuve.

Les États de Hollande avaient écrit dès le matin au prince d'Orange pour l'informer de l'émeute qui se formait à La Haye, à l'occasion de la sentence prononcée contre Corneille de Witt. Le soir du même jour, 20 août, ils lui mandèrent par un exprès que le désordre qu'ils avaient eu lieu d'appréhender s'était tellement augmenté, que les mêmes bourgeois à qui ils avaient fait prendre les armes étaient ceux qui avaient forcé la prison et qui avaient massacré messieurs

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Corneille et Jean de Witt, que cette action que tout le monde détestait aurait des suites honteuses et abominables, si l'on n'y pourvoyait de bonne heure et sans remise, et si Son Altesse ne venait en personne pour arrêter le cours de ces désordres par son autorité.

Il soupait dans son quartier au village d'Alfen, lorsqu'on lui porta la nouvelle du meurtre des deux frères de Witt, et il y eut de la presse à lui en donner le premier avis, comme d'une chose qu'on jugeait qui lui serait très agréable ; il n'avait pas sujet de les aimer, puisqu'ils avaient été chefs du parti qui avait prévalu si longtemps contre sa maison dans les Provinces-Unies ; mais il pâlit à cette nouvelle, et il en témoigna une telle indignation qu'il y eut lieu de juger que la justice n'est jamais méprisée impunément, que ceux qui ont en mains l'administration des affaires n'en souffrent tôt ou tard.

Il se rendit dès le lendemain 21 août à La Haye ; mais, lorsque les États de Hollande le prièrent de fortifier de son autorité la justice et de faire punir les meurtriers des deux frères de Witt, il s'en excusa sur ce que le nombre des complices paraissait trop considérable [1] ; il dit que les humeurs étaient trop émues pour pouvoir êtres apaisées par des remèdes faibles, et que les caustiques n'étaient pas de saison ; qu'on avait vu que les lettres circulaires qu'il avait envoyées aux villes n'y avaient pas fait l'effet qu'on s'en était promis, et qu'il ne voulait ni prostituer ni hasarder son autorité, qu'il jugeait que la rigueur n'y ferait rien et qu'on devait tout espérer de la douceur, en attendant que le temps ramenât les esprits.

(Affaires étrangères, corr. de Hollande, suppl. t. 5.)

1. Dans la suite le prince d'Orange donna ou procura des places au délateur de Corneille de Witt et à ceux qui s'étaient distingués pour le massacre des deux frères.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Mort des frères de Witt.

20 août 1672.

D'abord que les deux frères parurent dans la rue, ils furent roués de coups par les bourgeois qui les avaient fait descendre de la prison. Quelques-uns voulaient les traîner à l'échafaud pour les arquebuser, mais les autres n'eurent pas tant de patience : le Bailly reçut le premier un coup de pistolet dans les reins, qui le jetta par terre comme mort. Le Grand Pensionnaire voulut s'enfuir, mais il fut renversé d'un coup de crosse à mousquet, et pour l'achever on lui donna un coup de pistolet dans la tête, dont il rendit l'âme. Le Bailly reçut encore quelques coups d'épée et ensuite, comme ces deux corps étaient étendus par terre, les bourgeois se rangèrent tous d'un côté et tirèrent dessus à grands coups de mousquet. La canaille joua après son rôle : leurs habits furent mis en pièces en un moment ; un chacun en voulait avoir un morceau. Enfin ces pauvres cadavres furent traînés par les pieds à l'échafaud, où le Bailly qui n'était pas encore mort rendit les derniers soupirs. Faute de cordes, on se servit des mèches à mousquet des bourgeois pour les pendre tout nus, dos à dos, par les pieds, la tête en bas, à l'estrapade. Ce fut sur ce honteux théâtre que se joua le dernier acte de cette véritable tragédie. La canaille leur coupa les cheveux, leur arracha les dents, la langue, le nez, les oreilles, les parties nobles, les doigts des mains et des pieds ; et, ensuite les mains et les pieds mêmes leur furent coupés, et tout cela avec les jurements et les blasphèmes les plus horribles qui se soient jamais entendus. Non contents de cela, on leur ouvrit le ventre et la poitrine pour en arracher le cœur et les entrailles. De sorte que ces misérables corps ressemblaient plutôt à des bêtes qu'à des hommes : leurs membres furent vendus au plus offrant, un doigt quinze florins et une join-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ture douze florins, une oreille vingt-cinq florins, un doigt de pied dix florins et le reste à proportion. Les lambeaux de leurs habits trouvèrent aussi marchands, qui les gardent en mémoire d'une action si tragique [1].

Extrait d'une lettre de M. Daguerre au marquis de Pomponne.

La Haye, 20 août 1672.

Avant que je vous dise les particularités du désordre arrivé aujourd'hui et la mort de MM. de Witt, les deux frères, il faut que vous sachiez que mardi dernier le bruit courut que M. Corneille de Witt, frère du Pensionnaire, se voulait sauver, ce dont la canaille commença à faire un prétexte de tumulte; et, comme on le disait déjà échappé, on fut obligé de faire qu'il se montrât au public de la fenêtre de sa prison, où les bourgeois mirent non seulement des gardes à cheval, mais même de leurs compagnies d'infanterie afin de le bien garder, impatients qu'ils étaient que la cour n'eût pas déjà fait justice en le condamnant à mort. Ce n'est donc que ce matin que la populace ayant su que la cour de justice avait donné sentence, par laquelle le dit Corneille de Witt était destitué de toutes ses charges et banni pour toujours, l'indignation éclata. Vers les onze heures un grand nombre de femmes armées de cannes, de bâtons et de pierres est venu devant la prison. Le Pensionnaire, qui s'y était rendu pour voir son frère et l'emmener hors du pays, fut repoussé vers la prison par la canaille; il fut obligé d'y rentrer lui-même, et pendant qu'on montait sur les toits des maisons voisines, pour s'assurer qu'ils ne pouvaient échapper, les rassemblements et le bruit augmentèrent. On ne saurait exprimer combien la haine de

1. Relation des troubles des Provinces-Unies des Pays-Bas pendant les années 1672 et 1673; traduite du Hollandais; Mss. de la bib. roy. n° 10503. 2. 2 Balz : pp. 68 et 69.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

la populace est excessive contre cette faction et particulièrement contre le nom de Witt : ils disaient publiquement qu'il fallait faire mourir ce nom, comme ils ont fait. Cependant les États faisaient venir en armes les compagnies de cavalerie qui sont ici en garnison comme aussi la bourgeoisie : on aurait bien voulu que ces troupes en vinssent à un engagement avec le peuple, mais on n'osait le hasarder par la crainte qu'on avait d'un bouleversement si général, qu'il ne s'ensuivît le pillage, le massacre et la ruine de toute la ville. Un désordre affreux dura depuis onze heures du matin jusque vers cinq heures après-midi. Mais alors le peuple et les bourgeois, résolus d'en finir, entrèrent de vive force dans la prison et dans la chambre où étaient les deux frères de Witt, se jetèrent incontinent sur eux, les tuèrent à coups de crosse de mousquet et même de coups de feu. On leur coupa le nez, les oreilles, les mains et les pieds ; on les dépouilla de leurs vêtements et on les traîna tous nus par les rues depuis la prison jusqu'à l'échafaud, où on les a pendus par les jambes à la grande potence. Ils y sont encore, et probablement pour toute cette nuit. Cela fait, les bourgeois qui étaient en armes ont fait une salve générale en signe de triomphe. Tout le monde est bien aise que les choses se soient passées ainsi, car autrement tout était perdu : les paysans et les Wallons seraient accourus de Leyde et des environs pour piller et ruiner les maisons de ceux du régime. A l'heure qu'il est, huit heures du soir, le peuple est dans une joie inexprimable, et on dirait que c'est ici une grande fête. Telle est la fin malheureuse de ces deux grands hommes, et voilà la faction de Louvestein hors du pouvoir et de toute influence. C'est maintenant au Roi de la Grande Bretagne de songer à la paix, comme il le promit au Prince d'Orange dans sa lettre du 28 du mois dernier, l'assurant qu'il y travaillera auprès du Roi très Chrétien, lorsque la faction sera déchue et hors d'état d'insulter le Roi et de violenter ses sujets. Que M. le Prince s'applique maintenant à faire éprouver à ceux des Provinces-Unies l'effet de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ces promesses ; par la paix il gagnera l'affection du peuple et le délivrera des maux que la guerre lui cause.

(Affaires étrangères, corr. de Hollande, suppl. t. 6.)

VI

MÉMOIRES DU COMTE DE MONTBAS.

... Le lendemain, M. le Prince d'Orange m'envoya dans Utrecht ; tout le peuple était assemblé autour de mon logis ; on l'excitait contre moi, et chacun se disputait l'honneur de me donner le premier coup : c'est un miracle que je ne fus pas déchiré en mille pièces et, sans quelques personnes qui aidèrent à me faire sauver, j'aurais reçu le même traitement que ces deux malheureux frères reçurent à La Haye, pour avoir appuyé avec trop de fermeté l'intérêt de leur province, dont je suis aussi la victime.

Après que j'eus évité cet écueil, je fus ramené dans le camp, où j'ai été près de six semaines sans qu'on m'ait fait la moindre interrogation juridique ; et l'on ne commença à songer à me faire mon procès que lorsque la populace escalada les villes et prit les magistrats prisonniers. Ce fut alors que M. le Prince d'Orange prit cette conjecture pour aller à La Haye, où il se procura un ordre des États Généraux, qui portait que leurs députés et M. le Prince d'Orange feraient assembler un Conseil de guerre, pour faire le procès de ceux qui avaient manqué.

Aussitôt ce prince m'attaqua, et pour cet effet il choisit des commissaires à sa mode, sans faire mention des députés de l'État qui étaient les premiers dans la Commission. Je leur fis demander si j'avais été assez malheureux pour que ma conduite ne leur eût pas été agréable ; ils firent réponse qu'ils

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

n'avaient aucune part au procédé de M. le Prince d'Orange: et, en effet, ils n'ont jamais voulu assister à l'instruction ni au jugement de mon procès.

Cependant, quatre commissaires vinrent pour m'interroger; je leur demandai de quelle part; ils me dirent que c'était par ordre de Son Altesse d'Orange, m'assurant qu'ils ne voudraient pas pour quoi que ce fût au monde être mes juges: à quoi je leur répondis que si c'était juridiquement qu'ils voulussent m'interroger, je prétendais, ayant l'honneur d'être officier général, d'être renvoyé devant le Conseil d'État qui seul avait droit de me juger; mais puisque ce n'était que pour informer M. le Prince d'Orange des choses qui s'étaient passées, je leur donnai une copie de mes ordres, avec la copie des lettres que j'avais écrites à MM. les Députés: je priai aussi MM. les Commissaires de supplier de ma part Son Altesse d'Orange de me rendre les lettres que je m'étais donné l'honneur de lui écrire, afin que je puisse justifier ma conduite, ce qu'il m'a toujours refusé, avouant que je lui ai écrit, mais disant, en même temps, qu'il ne sait pas ce qu'il a fait de mes lettres, ni ce qu'elles contenaient.

Je l'avais pourtant fait supplier plusieurs fois, le même jour que je fus arrêté, de me rendre mes lettres; il a toujours fait la même réponse. Par où l'on peut voir que c'est un prince ou de très courte mémoire ou de mauvaise volonté: car, en premier lieu, on ne perd pas des lettres de cette conséquence, et, en second lieu, toutes les lettres que je me suis donné l'honneur de lui écrire sont datées du huitième et même neuvième de juin. Je fus arrêté le onzième au matin; je lui fis demander mes lettres avec empressement le même jour; il dit qu'il les a perdues et qu'il ne se souvient pas de ce qu'elles contenaient; c'est une belle excuse et défaite pour un général!

Sept ou huit jours après que ces quatre prétendus commissaires de Son Altesse d'Orange m'eurent interrogé, on

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

assembla un Conseil de guerre, lequel m'envoya quérir pour me demander si j'avais encore quelque chose à dire pour ma défense. Je leur témoignai ma surprise de ce que je n'avais jamais vu personne qui m'eût parlé de leur part. Ils me dirent : « Voilà nos commissaires qui vous ont interrogé ». Je leur dis : « Est-il possible que tant de gens de qualité ensemble puissent soutenir que des commissaires, lesquels m'ont interrogé de la part de M. le Prince d'Orange, pour savoir comment les affaires s'étaient passées, soient commissaires d'un Conseil de guerre qui n'a été convoqué que huit jours après ce prétendu interrogatoire ! » On ne me fit autre réponse, si ce n'est : « M. le Prince le veut comme cela ».

. . . . . .

Toute cette conduite et le conseil de mes amis m'obligèrent à me sauver, ce qui ne fût pas sitôt fait que, par excès d'animosité, on envoya partout pour me prendre, avec promesse d'une récompense considérable à quiconque me livrerait mort ou vif. On fit mettre plusieurs de mes domestiques aux fers, et on fit donner la question ordinaire et extraordinaire à un d'eux, pour savoir où j'étais et où était mon équipage, sans qu'il y eût aucune condamnation contre lui ni formalité de justice observée ; on a pillé tout mon équipage et fait vendre mes chevaux presque pour rien ; et le peu qui en est provenu, ce prétendu Conseil de guerre se l'est approprié généreusement.

Toutes ces injustices et cruautés ne me firent pas oublier les obligations que j'avais à Messieurs de la province de Hollande, auxquels j'étais attaché par serment particulier. C'est pourquoi, aussitôt que je fus arrivé à Cologne, je leur écrivis une lettre, par laquelle je leur offris de me rendre en quelle ville il leur plairait, où j'eusse néanmoins sûreté, pour faire juger l'affaire que le Fiscal avait eu ordre d'intenter contre moi, et que je ne désirais d'autres juges que les commissaires qu'ils voudraient envoyer. Je m'offris de consigner dix mille

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

écus, pour les frais, à condition que, de la part du Fiscal, il fût donné sûreté de la même somme pour les dépens, dommages et intérêts qui ne me pouvaient manquer.

Je fus averti par mes amis que ceux qui prenaient soin de me nuire prenaient aussi celui d'empêcher que ma lettre ne fût lue dans l'Assemblée de Messieurs les États de Hollande, ce qui m'obligea d'écrire une lettre circulaire à toutes les villes de cette province-là. Je leur envoyai une copie de celle que j'avais écrite à Messieurs les États de Hollande, et je les suppliai de m'aider à obtenir des commissaires pour instruire mon procès, dans lequel il se pourrait trouver des choses et des éclaircissements, qui leur donneraient des lumières à quoi peut-être ils ne s'attendaient pas.

J'appris aussi que les villes n'osaient me faire de réponse ; c'est ce qui me fit demander permission à M. le duc de Luxembourg d'écrire à Son Altesse d'Orange, pour le supplier de m'accorder le combat que ses ancêtres avaient permis à feu M. de Bréauté. M. le duc de Luxembourg m'assura qu'au cas que M. le Prince d'Orange le permît aux quatre messieurs à qui j'écrivais un cartel, qu'il me le permettrait, et qu'il conviendrait d'un lieu sûr avec le Prince d'Orange. En suite de quoi j'écrivis à ces quatre injustes juges, lesquels avaient agi dans mon affaire avec tant d'animosité, pour voir s'ils seraient capables de soutenir par les armes l'injustice de leur procédé. Ces quatre messieurs furent les sieurs de Zulestein, général de l'infanterie ; le comte de Stiron, général major de l'infanterie ; le sieur de L'Escravamoër, colonel des gardes de Messieurs les États de Hollande, et le comte de Flodoorp, colonel de cavalerie.

Je crus que ces messieurs seraient ravis d'exécuter par des voyes honorables l'intention que l'on avait formée de me faire périr, et qu'ils joindraient à l'espérance de me vaincre la gloire d'empêcher un honteux assassinat, et témoigneraient par là le respect qu'ils avaient pour ceux qui désiraient si ardemment ma perte. Mais, au lieu de répondre généreu-

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sement, ils me firent faire réponse par le bourreau de l'armée, et l'envoyèrent par un trompette à M. le duc de Luxembourg. Je ne veux point déshonorer ce discours par le mélange d'une chose si basse. J'espère néanmoins que la confusion en retournera sur les auteurs, qui n'ont que le désaveu pour se défendre d'une si grande infamie.

Cependant je ne suis pas si peu considérable, que l'on ne me soit venu trouver et que l'on ne m'ait fait proposer de me retirer dans un lieu neutre, avec assurance que mes affaires se raccommoderaient, pourvu que je ne servisse pas le Roi. M. le duc de Luxembourg et M. Robert, intendant, savent bien qu'en ce temps-là je leur rendis compte de la proposition que l'on m'en fit, et ils connaissent bien celui par qui elle me fut faite.

Je veux croire encore que M. le Prince d'Orange ne s'est engagé à traiter de la sorte un gentilhomme de qualité, qui n'est ni sa créature ni son domestique, que par un très mauvais conseil ; les personnes d'honneur et de courage jugeront si la lettre que j'ai envoyée à Son Altesse d'Orange et à ces quatre messieurs devait m'attirer une si infâme réponse et si ce que j'ai écrit ensuite peut être jugé trop libre après une pareille offense. Toute la noblesse française est blessée de ce procédé, sans l'intérêt qu'y doivent prendre en leur particulier les plus illustres maisons dont j'ai l'honneur d'être allié. On en jugera par ces lettres que j'emploie pour toute réponse. Je sais le respect qui est dû à un Prince qui a la gloire de compter un de nos plus grands Rois parmi ses ancêtres : mais il doit songer aussi que le moyen de se conserver ce respect, c'est de considérer la noblesse de France plus qu'il n'a fait en ma personne, et sur tout dans un siècle qui lui a donné mille exemples de la générosité avec laquelle beaucoup de princes, de maisons plus considérables que la sienne, ont satisfait des gentilshommes quand ils les ont offensés.

Ces menaces ne m'ont point fait de peur, et je n'ai pas

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

laissé de me trouver à Voerden ; j'y ai vu périr Zulestein, un de ces quatre braves à qui j'avais écrit : le combat fini, le baillif de Voerden sait bien que je m'offris de lui faire avoir un passe-port pour renvoyer son corps à M. le Prince d'Orange, et que je le priai de lui dire de ma part que l'appréhension de ses bourreaux ne m'avait point empêché de faire mon devoir.

A monsieur le comte de Styrom, général major d'infanterie.

D'Utrecht, 28 septembre 1672.

Je ne me suis point trompé dans l'opinion que j'ai eue toute ma vie de vous, que vous étiez un assez médiocre personnage ; c'est ce qui m'avait fait dire aux quatre commissaires, lorsqu'ils m'interrogeaient, que je vous récuserais, ayant su que vous alliez par toute l'armée prôner que dans peu on verrait des choses si extraordinaires contre moi, qu'à peine le pourrait-on croire ; jusques à présent ces belles productions sont encore dans l'obscurité. Si, pour les débrouiller, vous aviez assez de cœur pour joindre vos prières à celles que je fais à M. le Prince d'Orange, qui est de vous permettre de vous battre contre moi, je me trouverai au lieu dont M. le duc de Luxembourg me fera la grâce de convenir avec M. le Prince d'Orange, et nous verrons, vous et moi, si vous êtes aussi fier lors que je suis en liberté que lors que j'étais prisonnier. Croyez-moi, monsieur le Comte, faites vos efforts pour acquérir de l'honneur ; vous en avez besoin, et afin de vous faciliter la chose davantage, si vous l'agréez et que Son Altesse d'Orange apportât quelque difficulté, j'essaierai de vous procurer un passe-port, et vous et moi irons dans un lieu sûr ; et s'il vous tombe quelque autre expédient dans l'esprit, proposez-le-moi ; il sera bien difficile, si je ne l'accepte.

MONTBAS

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

VII

DISGRACE DU MARQUIS DE GENLIS.

Lettre de Louvois à Luxembourg.

Du 27 janvier 1673, à Saint-Germain.

Vous sçavez qu'il y a longtemps que le Roy n'est pas satisfait de la conduite de M. de Genlis et que, voulant que ses troupes vivent en bon ordre, Sa Majesté n'entend pas que ceux qui les commandent leur donnent un meschant exemple; c'est ce qui l'a fait résoudre de luy envoyer ordre aussy bien qu'à M. de la Marck [1] de s'en revenir en France, sçavoir ledit sieur de Genlis à Dijon, et M. le comte de la Marck à Bresne, où ils demeureront jusqu'à nouvel ordre. Je vous adresse les lettres que Sa Majesté leur écrit sur ce sujet, qu'Elle désire que vous leur rendiez sans vous en dispenser, souls quelque prétexte que ce puisse estre; Sa Majesté souhaitte que vous establissiez le sieur Macline à Vorden en la place de M. de la Marck, et M. de Magalotty en la place de M. de Genlis, et je lui mande de se rendre prez de vous pour cet effect. Je suis tout à vous...

(Arch. de la Guerre, t. 314.)

Luxembourg à Louvois.

Du 3 février 1673.

M. de Genlis vient de me donner une lettre pour vous, Monsieur, afin que je la misse dans mon pacquet, et je ne puis m'empêcher de l'accompagner de celle-ci pour vous dire en sa justification une chose très véritable, qui est que je

1. Accusé de quelques malversations et actes d'improbité.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

n'en scais aucune sur quoy il y ait eu matière de pouvoir dire qu'il ait mal vescu ; il n'en n'est venu à ma connaissance que l'accusation d'un homme qui a esté mis en prison pour cela, lequel après y avoir demeuré fort longtemps, et avoir suby toutes les interrogations qu'on lui a voulu faire, en est sorty par les voyes ordinaires de la justice, sans qu'il ait parû que M. de Genlis y aye trempé en nulle manière du monde. Je puis bien vous respondre qu'il n'a pas pillé pour nourir son esquipage, parce qu'il est contraint d'en laisser icy une grande partie, et mesme de ses bons chevaux pour les faire mettre en estat de retourner en France, ce qu'ils ne peuvent faute de nouriture, comme la pluspart des nostres icy ; et s'il avoit eu beaucoup d'argent il n'est pas homme à les avoir laissé jeusner.

Il part avec quelque espérance que, quand sa conduite sera connüe, qu'il pourra revenir avant qu'ils soient rengressés : pour moy, qui plaint les malheureux, je le souhaitte, et que vous me croyez aussi parfaitement à vous que j'y suis.

(Arch. de a Guerre, t. 319.)

VIII

COPIE D'UNE LETTRE ÉCRITE DE LA HAYE A UNE PERSONNE DE FRANCFORT

Traduite du flamand en français, envoïée par M. Stouppe, le 10 janvier 1673[1].

J'ai bien du déplaisir de n'avoir toujours que de méchantes nouvelles à vous donner touchant l'état de nos affaires. Vous avez sçu que le Prince d'Orange avait assiégé Charleroy

1. Archives générales de la Côte-d'Or. Fonds Thiard. Registre 22[3].

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

depuis quelques jours ; nous avons appris qu'après avoir fait plusieurs attaques où il a perdu beaucoup de monde, il a jugé à propos d'en lever le siège ; on dit qu'ensuite il a pris Binche et pillé quelques villages qui dépendent de cette prévôté, et qu'il se prépare à retourner en ce pays. Voilà donc les grands exploits qu'il a faits dans cette expédition, ensuite de la prise importante du château de Fauquemont. Vous pouvez aisément juger que tout cela, et ce qu'il auroit encore entrepris quand il auroit réussy, ne nous auroit rien servi pour notre soulagement et pour le bien de notre État.

Quand il auroit pris Charleroy, nous n'en serions pas moins incommodés ni plus à notre aise ; mais ce qu'il y a de pis et de plus surprenant, c'est que, s'il avoit pris cette ville qui lui a fait perdre la moitié de son armée, il l'auroit remise entre les mains des Espagnols. Quel étrange aveuglement de tenter ces conquêtes, qui, quand elles réussiroient, ne seroient utiles qu'à des étrangers, et de nous exposer cependant aux malheurs que nous avons soufferts, et encore à de plus grands dangers dont nous sommes menacés ! Je crois que vous sçaurez déjà l'expédition fâcheuse que nos ennemis ont faite ces jours passés dans notre province. M. de Luxembourg, aiant assemblé un corps d'armée qu'on dit avoir été de plus de douze mille hommes, partit d'Utrecht mardy dernier, 27 de ce mois, pendant qu'il geloit, pour exécuter l'entreprise dont on nous avoit parlé depuis longtemps ; bien que dez le même jour il commença à dégeler, il ne laissa pas de marcher la nuit avec ses troupes, à travers nos inondations qui n'étoient pas fort gelées, pour venir attaquer nos retranchemens ; dez que nous fumes avertis de sa démarche et que nous vimes le mercredy suivant le grand dégel qu'il faisoit, nous espérions qu'il s'en retournerait en arrière ; cependant nous fûmes fort surpris d'apprendre dez le jeudy matin qu'il étoit passé jusqu'à Swamerdam, qu'il avoit attaqué et forcé nos retranchemens et qu'il avoit occupé Bodegrave ; et le soir du même jour nous apprimes qu'il avoit encore occupé tous

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

les forts que nous avions auprès de Nieuverbrug. Je ne saurais vous exprimer, et vous auriez de la peine à croire, la consternation générale et le grand désordre que cette nouvelle causa dans ce lieu ; on fit venir aussitôt les troupes qui sont aux environs, et l'on commanda à tous les habitans de prendre les armes, et le tout si confusément que personne ne sçavoit ce qu'il falloit faire ; et si les ennemis eussent pu passer jusqu'à nous, je suis persuadé que nos troupes n'auroient fait aucune résistance et n'auroient songé qu'à la retraite. Ce qui nous surprit et fâcha encore plus, c'est que le Pensionnaire Fagel, dont la présence est surtout nécessaire dans un tel tems, s'en alla avec les députés de Hollande à Leyden et autres lieux pour donner les ordres aux troupes ; on étoit résolu, suivant l'exemple de ce qu'on a fait au Rhin et à l'Yssel, d'abandonner entièrement le plat pays et de mettre les troupes dans ces villes pour leur défense ; nous fumes bien assurés par le grand dégel qui continua le jeudy et le vendredy que nos ennemis ne pourroient pas passer plus outre et venir jusqu'à nous ; cependant nous avons appris les grands désordres qu'ils ont faits dans les lieux où ils ont été. Ils ont pillé et brûlé toutes les maisons des quartiers par où ils ont passé, toutes celles qui étoient entre Goudeschluys et Swamerdam et Bodegrave et toutes celles qui sont sur la digue jusqu'à Nieuverbrug ; ils ont brûlé aussi un grand nombre de vaisseaux qui étoient dans le canal de Goudeschtluys, les frégates qui étoient à Swamerdam et beaucoup de bateaux à Bodegrave ; tous ces vaisseaux, frégates et bateaux étaient remplis de toutes sortes de denrées, armes et munitions ; on fait compte qu'ils ont brûlé plus de deux mille maisons, et on fait monter le dommage qu'ils ont fait au moins à cinq ou six millions ; nous avons appris toutes ces tristes nouvelles par le grand nombre d'hommes et de femmes de ces lieux là qui sont venus se répandre dans toutes les villes de la Hollande et dont la misère nous afflige au dernier point ; nous en sommes d'autant plus touchés que nous

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sommes persuadés que le Prince d'Orange pouvoit nous épargner ce malheur, en acceptant la suspension d'armes que les médiateurs nous avoient procuré, ou en laissant dans le pays les troupes nécessoires pour notre défense, au lieu de les perdre dans les sièges des places qu'il a attaquées et qu'il n'a point prises, et qu'il auroit données aux Espagnols. Il eût mieux vallu qu'il les employât à défendre nos retranchemens et à garder notre pays. Il est allé piller et brûler une infinité de maisons dans notre province et le lieu même où il avoit établi son quartier. Il n'a pas tenû même à lui que nos ennemis n'aient pillé et désolé tout le plat pays de cette province et qu'ils n'aient même brûlé ce lieu où nous sommes. Si Dieu n'eût eu pitié de nous par le dégel qu'il envoya, nous sommes très persuadés que notre province eût été exposée à un danger presque inévitable d'être entièrement ruinée.

La facilité avec laquelle ils ont pris nos retranchemens nous doit bien faire juger ce que nous devons craindre de la bravoure des troupes de nos ennemis et de la lâcheté des nôtres.

Le Prince d'Orange n'avoit fait tous ces retranchemens que nous avions à Swamerdam, à Bodegrave et Nieuverbrug, que pour arrester nos ennemis pendant les glaces et les empêcher de passer jusqu'à nous; avant la gelée tous ces retranchemens étoient inutiles, parce que nos inondations empêchoient nos ennemis de nous aborder. Nos troupes ont gardé ces retranchemens dans le temps qu'ils ne nous servoient de rien et que nos ennemis ne pouvoient en approcher pour les attaquer; mais, dez qu'il nous a été important et nécessaire de les garder et que nos ennemis les ont attaqués, nos troupes les ont incontinent abandonnés; ce qui est encore plus honteux, c'est qu'en abandonnant ces retranchemens, nous aïons abandonné vingt pièces de canons que nous avons laissés aux ennemis; nos retranchemens étoient assez bons et en assez grand nombre pour arrêter nos ennemis pendant

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

plusieurs jours ; mais bien loin de soutenir leur attaque, ils les ont quittés avec tant de précipitation et de désordre qu'ils n'ont pas seulement eu le temps et le soin, s'ils ne pouvoient les retirer, de les jeter dans le Rhin, comme aussi une grande quantité de toutes sortes de munitions. Ce que nous voïons de fâcheux en tout cecy, c'est que nos ennemis ont réussy dans toutes leurs entreprises, même dans les plus difficiles et les plus dangereuses, au lieu que le Prince d'Orange n'a réussy jusqu'icy dans aucune qu'il a faite. Nous espérions que, dez qu'il seroit à la tête de nos armées et qu'il auroit la conduite de notre État, il pourroit nous servir utilement dans la guerre que nous avons ; cependant nous avons vû que nos ennemis nous ont, dans un mois, enlevé une infinité de places et même de provinces entières, et que tout ce que le Prince a tenté n'a abouti à rien du tout pour notre délivrance et notre soulagement. Il est allé loin tenter des entreprises chimériques, et qui au fond ne nous auroient servi de rien quand même elles auroient réussy selon ses souhaits ; et, comme s'il eût été d'intelligence avec nos ennemis, il a retiré de cette province un bon corps de troupes, pour leur donner lieu d'exécuter les entreprises qu'ils pourroient faire sur nous, et surtout cette dernière qui a été funeste à plusieurs milliers de familles qui en ont été désolées. Quelle triste consolation à ce grand nombre de misérables, de sçavoir que le prince d'Orange a pillé plusieurs villages de la prévôté de Binche ! Au contraire cela n'est-il pas plutôt capable de les en aigrir et d'agraver leur douleur, quand ils considèrent que les pilleries et ce grand désordre que le Prince d'Orange a fait faire par son armée, dans ces lieux là, ont sans doute porté M. de Luxembourg, par un juste ressentiment, à commander ou au moins à permettre cette cruelle exécution qui a été faite depuis peu de jours dans plusieurs endroits de cette province ? N'est-ce pas une chose bien déplorable de voir que plusieurs milliers de familles de notre peuple portent la peine des violences que

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

le Prince d'Orange a fait exercer ailleurs ? Notre peuple aussi, que l'on a leurré jusqu'icy de grandes espérances qu'on lui avoit données des grands desseins du Prince d'Orange, n'est guère content de la prise de Binche et de Marimont, et de ce que l'on publie qu'il y a encore des troupes devant Charleroy, quoiqu'on soit assuré du contraire ; c'est ce qui a obligé les États de lui envoyer un exprès pour le prier de venir au plus tôt dans cette province et d'y ramener les troupes nécessaires pour sa défense ; nous verrons de quelles raisons l'on se servira pour justifier ses ridicules desseins et excuser tous les mauvais succès qu'il a eus ; nous espérions qu'en lui donnant la même charge et autorité qu'ont eues ses ancêtres, qui ont servi si utilement à fonder et à affermir notre État, il pourroit en quelque sorte remédier à nos désordres et donner quelque soulagement à nos misères ; mais nous avons perdu toute espérance depuis que nous le voïons abandonné à deux étrangers sujets ou dévoués aux Espagnols, au lieu qu'il devroit se servir de quelques personnes de nos provinces, entre lesquelles il y a un grand nombre qui ont une prudence consommée dans les affaires, une probité irréprochable et un véritable amour pour le bien de notre pays. Si sa jeunesse et la manière dont il a été élevé ne lui permet pas d'avoir les lumières nécessaires pour le bien de notre État, nous espérions au moins qu'il auroit assés de discernement pour choisir de bons conseillers, pour suppléer à son manque d'expérience. Nous avons même sujet de croire qu'il n'a pas les véritables sentimens qu'il devroit avoir pour la religion protestante, puisqu'il a choisy expressément pour ses conseillers deux catholiques romains. Comme il suit aveuglément tous leurs conseils, et que nous sommes persuadés qu'ils ne lui en donneront jamais qui ne soient contraires aux intérêts de notre religion, nous avons bien sujet de craindre qu'ils ne lui fassent prendre quelques résolutions qui nous seront désavantageuses à cet égard ; nous verrons lorsqu'il sera venû, si ses créatures et ses émissaires

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

auront assés d'éloquence pour persuader aux peuples que la suspension d'armes qu'il a refusée n'eut pas été utile pour nous mettre à couvert de la grande désolation que notre province a soufferte depuis peu de jours ; nous verrons encore si ces malheureuses personnes auront l'impudence de nous vouloir faire croire que nous devons continuer la guerre et que la paix n'est point absolument nécessaire pour le salut de notre État ; nous verrons enfin s'ils entreprendront de nous repaître de chimères, du secours de l'Empereur, de l'Électeur de Brandebourg et de tant d'autres princes d'Allemagne qui devoient se déclarer en notre faveur. Quoi qu'il en soit, comme nous ne voïons aucune espérance ni de ressource que par la paix et que nous devons même craindre la ruine de notre État par la continuation de la guerre, j'espère qu'enfin nous prendrons quelque sorte de résolution pour nous opposer aux conseils de ceux qui, pour leurs intérêts particuliers, voudroient voir continuer la guerre, au hazard de la perte entière de nos États. Je continuerai à vous donner avis de toutes choses, et cependant je suis, etc.

IX

LUXEMBOURG A LOUVOIS.

Du 13 octobre 1673, à Utrecht [1].

Puisque vous voulés bien, Monsieur, que je vous dise mon petit sentiment sur les commandans dans les places des conquestes de Sa Majesté, je vais vous rendre compte de ce que chacun me paroist estre. Bethon est un sujet très propre à commander ; c'est un homme qui ne s'estonne de rien, auquel on

1. Arch. de la Guerre, t. 328.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

voit un bon jugement en tout, qui se charge d'une affaire et qui ne fait pas difficulté de vous le dire, en vous demandant les choses qu'il luy faut pour en répondre ; mais ses demandes sont toujours très raisonnables, et à mon sens on peut se reposer sur luy autant que sur qui ce soit ; de plus il a les mains nettes.

Je n'ay jamais veu M. du Bernet, mais à ce qui m'en revient, il n'est pas propre dans une grande ville, ny dans le moindre poste, et sa teste ne comporte pas qu'il soit chargé d'un grand soin ; il est dans les petites vétilles d'officier d'infanterie, qui ne vallent rien à un commandant, et vous jugerés de ce qu'il est capable de faire par ce que je vais vous dire qui luy est arrivé.

Quand le Prince d'Orange voulust revenir à Naerden, il envoya quinze cens chevaux vers Graves pour faire une ruze. Du Bernet en eut l'avis en plein minuit, il fit battre l'assemblée, prendre les armes à la garnison, et il y eut une allarme du diable dans une grande ville où il ne faut point marquer d'espouvante ; il devoit, mesme quand il y auroit quelque chose, y payer d'audace, parceque sa garnison n'a jamais esté si faible qu'elle estoit allors, et il la fit voir sous les armes à une bourgeoisie mal-intentionnée. Il faudroit dans une place comme celle-là un homme de teste, et qui eust plus de sçavoir faire ; du reste il n'est point pillant, du moins on ne me l'a point dit.

Le chevallier de Phénix est un homme fort agissant et allerte. Quand les ennemis attaquèrent la redoute de Bomel, en moins de rien il eut passé le Vahal avec deux cens hommes ; et sa bonne volonté est grande ; il est plain de vigilance ; des gens comme cela par opiniastreté font quelques fois plus que d'autres ; quand nous croyions mesme le siège de Crevecœur, il me demanda à s'y jetter lorsque la place seroit assiégée et me dit qu'il entreroit.

La Levretière, après Bethon, me paroist celui de tous les commandans sur qui l'on peut s'asseurer davantage ; il a de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'esprit et de la capacité, est estimé brave homme, a une bonne teste, que je respondrois qui ne lui tourneroit point; outre cela, dans des veües qu'on a eües, et dont on s'est ouvert à luy, il y est entré en homme entendu, et pour des choses qu'on a voulu reconnaistre, où on ne lui mandoit point d'aller, il n'a pas laissé de le faire, et a pris pour cela des précautions d'homme qui sçait ce qu'il fait. C'est un très bon sujet, et, où on l'employera, aussy bien que Bethon, je pense qu'il vaudra mieux les y laisser commander que de mettre personne au-dessus d'eux. Je sçais bien que je serois fort aise d'avoir à deffendre une place où Bethon commanderoit sous moy, et où La Levretière seroit major. Je pense qu'il le seroit aussy bon qu'il y en eust en France.

D'Espagne est brave homme, et je pense fort propre à bien agir par les ordres d'un autre; mais il n'a pas le cabacet *(sic)* assés bien tymbré pour commander en premier dans un poste; outre cela, je le connois, il a l'esprit des gens du Barrois; il veut amasser pour sa famille; et, où il aura de l'argent, il voudra le conserver et aura peur d'estre prisonnier de guerre. Ce seroit un bon major soubs un habille homme, mais, commandant en chef, la teste luy tourneroit. Je ne sçais encores s'il prendroit assés d'authorité pour se faire considérer par les troupes, à quoi les officiers manquent, ayant affaire à un homme qui a esté leur camarade, si le sçavoir faire du commandant ne le met au-dessus de cela, comme La Levretière le fait par l'estime que sa garnison a pour luy, et Bethon qui joint l'amitié à l'estime. Cependant les Dauphin firent les entendus à l'esgard de La Levretière, et ne se mirent à la raison que quand ils sçurent que la chose estoit venüe à ma connaissance, et que j'avois respondu à celuy qui m'avoit parlé pour eux que La Levretière avoit tort, mais que c'estoit de les avoir trop bien traittés.

Givry m'est recommandé par un de mes bons amis et par ma famille; je voudrois le servir plus tost que luy nuire; il est vieil officier et mérite par là quelque récompense, mais il

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

vaut mieux luy en donner une dans le Royaume qui le fasse subsister, que sur une frontière, car, pour mil raisons, il n'y est nullement propre.

Maclines a bon esprit et vit en homme qui connaist le monde, et qui entend le mestier. Ce seroit un homme propre en un lieu comme Nimègues, ou il sçauroit très bien mesnager touttes choses.

Daubigny est fort achevé, mais Ellbourg ne sera pas attaqué cet hyver et ne subsistera plus ce printemps ; il faut l'y laisser quant à présent, et par d'autres considerations on luy laisse faire de petites choses sur l'intérest qu'on ne souffriroit pas à un autre, et il aura là et à Amersfort gagné quelque chose.

Saint-Quentin est assez visionnaire ; il croit n'avoir jamais suffisamment ce qu'il luy faut pour le service, autant des choses inutiles que des nécessaires, et sur le tout a une très meschante santé et n'est pas en estat le plus souvent de pouvoir agir.

M. de Montauban est un très brave homme, et bien plus propre dans une place qu'à l'armée, car il n'y sert qu'avec quelque chagrin de n'estre que brigadier, et il n'est plus jeune pour beaucoup fatiguer, a quoy mesme il n'a jamais trop pris de plaisir ; mais il a en teste qu'un gouverneur ne doit capituler qu'à une grande extrémité, et il est seur qu'il ne s'y croirait pas lorsque les autres y penseroient estre. Peut-être n'entendroît-il pas la chicane pour deffendre une place, comme feroit Liponty parmi les Espagnols ; mais il en croiroit le plus habile qu'il aurait pour cela ; et du reste c'est un homme ferme et jaloux d'honneur, qui ne fera jamais rien que de bien propre, quand il sera dans un lieu à donner les ordres dans son voisinage pour ce qui pourroit arriver, et qui vivra toujours honnorablement sans nulle *pillaterie*.

Je ne connais point un autre frère qui est soubs lui, qui m'a paru un homme assés ordinaire, duquel on ne peut dire du mal, mais qui ne s'attire pas aussy des louanges excessives.

Le petit Calvo a une bonne teste, et juge aussi bien ce qu'il faut faire dans une grande affaire que peut faire un

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

autre, et même mieux; il me paroît qu'il connoist bien les deffauts de sa place, et il y servira aussy fort bien le Roy. C'est encores un homme incapable de rien faire de mal pour son intérest, aussy bien que la plupart des commandans.

Bessé m'a paru honneste homme.

Il ne me reste plus après cela qu'à vous parler de moy ; mais j'aurois trop de mal à vous en dire, et je compte que vous m'aimés trop pour que cela ne vous fist pas de la peine. C'est pourquoi je veux vous l'espargner. Mais ce qui est vray, c'est que, le mal qui est en moy, je le connais aussi bien que personne ; et, par cette raison, il m'est aisé de m'en corriger, et d'autant plus que je me rends sur tout une justice assés sévère. Faites moi celle de me croire tout à vous ; vous en seriez bien persuadé si vous voyez dans le fonds de mon cœur comme il est pour vous.

X

LETTRE DU ROI A MADAME LA PRINCESSE DE MECKELBOURG.

Du 23 avril 1664 [1].

Ma cousine, les impressions avantageuses que j'ay de votre mérite, m'ayant toujours fait regarder vos interests avec beaucoup d'inclination, j'ay aussy toujours souhaité de vous le pouvoir témoigner par les effects, en contribuant à votre satisfaction par ce qui se peut désirer des offices d'un Roi qui vous considere beaucoup. J'avais dans cette pensée chargé le sieur Gravel, conseiller, de les mesnager soigneusement dans l'accomodement que j'avais souhaitté de procurer entre vous et mon cousin le duc Christian-Louis de Meckelbourg; mais,

1. Arch. de la Guerre, t. 635.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

encores que les choses ayent peut estre depuis peu changé de face, si les bruits qui se sont répandus dans le monde se trouvent vrays, j'ay cru que je devais d'autant plus persister dans le mesme dessein ; et je n'ai pas voulu différer à vous le faire conaître par un envoy expres, et par le choix que j'ay fait pour cet employ de la personne du sieur Heiss qui professe un attachement public a vos intérets, et de qui la probité est fort connue. L'ordre le plus précis qu'il a de moy (apres vous avoir offert mon amitié et mes offices) est de concerter avec les princes vos proches, et avec vous, des moyens sollides d'establir votre repos avec honneur par un accomodement durable, où tous vos intérets soient compris, et où j'entreray vollontiers pour votre seureté, s'il en est besoin et que mon entremise soit agréée, ne désirant point tenir d'autre party en ce rencontre que celuy que les véritables amys ont accoustumé de prendre en de semblables affaires, qui est d'essayer avant touttes choses de les démesler et terminer à l'amiable. Sur quoy ayant pleinement instruit le sieur Heiss de mes intentions, et me remettant à ce qu'il vous dira de ma part, je vous prierai seulement d'y adjouster foy entiere, et d'estre persuadée qu'il ne sçaurait surpasser sa créance aux assurances qu'il vous donnera de mon amitié. Priant Dieu de vous avoir, ma cousine...

Madame de Meckelbourg à Louvois.

De Mobuisson, du 6 octobre 1673 [1].

Vous me faites justice, Monsieur, par se que vous avés pris la peine de me mander, mais vous ne soriés croire à quelle point la recognaissance que j'ay des bontés de Sa Majesté me fait désirer de ne luy estre pas tout a fait inutile; sy bien qu'ayant resçu ces jours cy des lettres de mes bons

1. Arch. de la Guerre, t. 362.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

amis sur l'affliction qu'ils ont de voir que M. le duc de M... ne se rend point à la raison, puisque cela leur oste toute esperance de me revoir, il m'est venu une chose dans l'esprit, par se qu'ils me mendent aussy que tout se dispose à une furieuse guerre. J'ay peur que l'on les entraîne, et, comme j'estois avec heux, ils avoient assés de confiance en moy pour me parler de toutes choses. Sy bien que gy peurois retourner, sy vous le jugés a propos, sous prétexte de leur remettre tous mes interest comme il s'y sont offert dès le commencement. Présantement encore, comme M. le duc de M... est allé trouver ma mere pour luy dire qu'il veust estre le maistre et que je m'en retourne chés luy, je puis entrer dans cette negotiation en y mestant le temperament que je resteray dans un lieu pour adjuster les affaires ; ce lieu ne peut estre que Osenabruc ou Zelle, qui sont deux endroits où l'on me désire sans vanité. C'est pourquoy j'y puis aller naturellement pour mes propres interests, car ils sont mesme d'avis que je demande ce qui m'apartient dans le M... Enfin voiés, Monsieur, sur ce canevas ce que vous voulés faire de moy, et comptés que sy je n'ay point assés de bonne fortune pour réussir, que du moing je ne guateray rien, et que vous auray là une personne tellement devouée pour tout ce que vous me prescriray, que je n'oubliray rien, pas mesme de faire agir madame de Hasbourg, sy il est nécessaire, ce qu'elle n'oseroit pas faire d'elle-mesme ; mais elle exsecutera fort bien, et moy aussy, dès que je sauray les volontés du Roy par vous, qui ne devés point me ménager dans ce rencontre, c'est à dire de quiter la France pour un temps ; car je le feray sans peine dès que j'oray une mission de vous, de laquelle je puis assurer que quy que ce soit au monde ne saura rien. J'atans vostre response sur ce sujet, et suis toute preste a faire ce que je vous mande, et a vous donner toutes les preuves possibles de la sincérité avec laquelle je vous suis toute acquise.

Signé : ISABELLE ANGÉLIQUE

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

XI

LUXEMBOURG AU ROI.

A Utrecht, ce 30 juin 1673 [1].

Sire,

Dans les grandes ocupations qu'a Vostre Majesté, je n'ay osé jusque a cette heure luy en faire perdre un moment pour sy peu de chose que la lecture d'une de mes lettres ; mais, sachant touttes les peinnes qu'Elle se donne et comme quoy Elle expose sa senté et sa personne, il n'y a pas moïen que je puisse m'empêcher de lui représenter que de sa conservation despendent touttes choses. Sy j'avois l'honneur, Sire, d'estre près de Vostre Majesté, l'employ qu'elle m'a fait la grace de me donner me mettroit en plus grande liberté de luy parler sur toutes les craintes que j'ay pour elle ; mais, pour mon malheur, n'ayant pas l'honneur de servir mon quartier, je ne puis faire que des vœux tres ardens pour ce qui regarde Vostre Majesté, de laquelle je suis avec tout le respect et le zèle que je dois, Sire,

le très humble, très obéissant, très fidelle et très obligé sujet et serviteur.

Signé : MONTMORENCY-LUXEMBOURG.

XII

LUXEMBOURG A CONDÉ ET AU DUC D'ENGHIEN [2].

Utrecht, 15 septembre 1673.

Je ne vous séparerai point, messeigneurs, ayant à rendre à l'un et à l'autre les mêmes grâces des bontés que Vos

1. Arch. de la Guerre, t. 335.
2. Arch. de Chantilly.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Altesses Sérénissimes me témoignent. Elles avaient trop bonne opinion de moi, quand elles croyaient que je pouvais battre les ennemis à Naerden ; je n'étais pas d'abord en état de cela, et M. Dupas ne m'en a pas donné le moyen dans la suite, s'étant rendu après quatre nuits de tranchée ouverte, me disant que, quand il aurait eu un bataillon de plus, il n'aurait pu tenir que peut-être un jour davantage. Cependant les ennemis ont fait le logement sur la contre-escarpe, y étant venus d'un endroit si éloigné que, le matin dont elle fut emportée, le soir il avait résolu de faire une sortie, qu'il ne fit pas, parce qu'on lui représenta que la tête de la tranchée était trop éloignée et qu'il fallait attendre que les ennemis fussent plus proches pour pouvoir sortir. Quand le logement fut fait, la communication ne put aller, à ce qu'il m'a dit lui-même, qu'à quelques toises du pied du glacis : un fossé n'était pas comblé, ni la demi-lune prise. Cependant il s'est rendu, n'ayant pu, à ce qu'il dit, faire autrement. Il a été pris à coups de canon et de bombes, comme M. de Munster fait ses conquêtes! Rien ne lui a manqué. Il dit qu'il n'a eu que seize cents hommes en état de bien servir, et que huit cents se cachaient ou faisaient les malades. Il avait un escadron avec cela, mais par sa propre confession, un bataillon ou deux n'auraient rien fait de plus. Je marchais ce soir pour essayer de faire quelque chose, et j'avais cru devoir pour cela attendre des troupes de M. de Munster, qui m'arrivèrent la nuit devant celle-ci, mais Dupas avait déjà rendu Naerden. Mes lettres de l'autre ordinaire auront fait voir à Vos Altesses l'état des choses du deça. Ce me sera une consolation, si vous trouvez que j'ai dû me conduire comme j'ai fait, et je vous supplie de remarquer une chose que je viens de dire à M. Stoppa de mettre en chiffre dans sa lettre. Après cela, je me flatte que vous ne condamnerez point votre très humble et obéissant serviteur...

P.-S. — Tout mon chagrin ne laisserait pas d'être aug-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

menté, si je croyais que monseigneur le Duc m'eut imité, comme il me le mande, et que ce fut la même chose. Mandez-moi, monseigneur, si vous m'avez imité généralement en tout.

Lettre du Roy à M. Robert.

Du 21 septembre 1673 [1].

Monsieur Robert, j'ay appris avec beaucoup d'estonnement, par la lettre que mon cousin le duc de Luxembourg a escrite au sieur marquis de Louvois, la faible deffense qui a esté faite à Naerden par Du Pas qui y commandait pour mon service, lequel n'a soustenu l'attaque que quatre jours ; après quoy il a laschement remis la place au pouvoir de mes ennemis ; et comme je désire que luy et ceux qui ont eu part à une si mauvaise action soient sévèrement punis suivant les loix de la guerre, et qu'ils servent d'exemple aux autres de mes gouverneurs et officiers qui sont dans celles de mes places que mes armes ont occupées sur les Hollandais, je mande à mon dit cousin de faire arrester le dit Du Pas et ceux des officiers qui se trouveront capables de cette lascheté, et de faire assembler avec luy les sieurs de Choiseul et de Magalotty, maréchaux de mes camps et armées, le sieur de Gassion, brigadier de ma cavallerie, et les sieurs Stoupe, Lamotte, comte de Saut et de Moussy, brigadiers de mon infanterie, pour ensemble tenir Conseil de guerre, auquel je désire que vous assistiez, et ensuite y estre procédé contre ledit Du Pas et ses complices, suivant la rigueur des ordonnances militaires, voulant que ce qui sera ordonné contre luy soit exécuté sur le champ. De quoy j'ay bien voulu vous donner avis, et vous dire que mon intention est que vous teniez la main à ce que, par le prévost qui sera chargé de l'instruction de ce procez, il y soit procédé de bonne foy, et

1. Arch de la Guerre, t. 316.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

avec la dernière exactitude, que dans toute la susdite procédure les formes y soient gardées et observées, et qu'ensuite ce qui sera ordonné par ledit Conseil de guerre contre les coupables soit exécuté sans delay ny retardement, soubs quelque prétexte que ce puisse estre. A quoy m'asseurant que vous satisferez comme chose de grande conséquence, et que j'ay extrêmement à cœur, je ne vous feray la présente plus longue.

Lettre du Roy à M. le Duc de Luxembourg.

Du 20 septembre 1673, à Nancy [1].

Mon cousin, j'ai appris avec la surprise que vous pouvés imaginer, par la lettre que vous avez écrite au marquis de Louvois le 15 de ce mois, que la ville de Naerden a été remise au Prince d'Orange après quatre jours d'attaque, et comme je désire que ceux qui ont eu part à une si mauvaise défense, et qui contre leur devoir ont remis une place de cette importance entre les mains de mes ennemis, soient punis ainsy qu'ils le méritent et puissent servir d'exemple aux autres de mes officiers qui pourront être attaqués dans les places que mes armes auront occupées sur les Hollandois, je vous fais cette lettre pour vous dire que mon intention est que vous ayés à faire arrêter le sieur Dupas et ceux que vous apprendrés n'avoir pas fait leur devoir dans la défense de cette place, et à leur faire et parfaire leur procès dans le Conseil de guerre que je désire que vous teniés pour cet effet, avec les sieurs de Choiseul et de Magalotti, maréchaux de mes camps et armées ; le sieur Robert, conseiller en mon Conseil d'État et intendant de la justice, police et finances en Hollande ; les sieurs Stoupe, la Motte, comte de Sault et de Moussy, brigadiers de mon infanterie, comme aussi du sieur

1. Arch. de la Côte-d'Or, F. Thiard.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de Gassion, brigadier de ma cavallerie, et que vous fassiés sur le champ exécuter contre ceux qui seront jugés coupables les peines qui seront ordonnées contre eux par le susdit Conseil de guerre, dans lequel je m'attends que vous tiendrez la main à une si sévère punition de ceux qui se trouveront avoir failli, qu'ils puissent servir d'exemple aux gouverneurs et officiers des troupes qui sont à mon service, et sur ce je prie Dieu...

Ordonnance du Roy portant que par le Conseil de guerre le procès sera fait au sieur Dupas.

Du 21 septembre 1673.

De par le Roy,

Sa Majesté ayant été informée de la lâcheté avec laquelle le sieur Dupas, auquel elle avait commis le commandement de la place de Naerden, l'a remise après quatre jours de tranchée ouverte au pouvoir du Prince d'Orange, et jugeant important à son service et pour servir d'exemple aux autres Gouverneurs des places que ses armes ont conquises sur les Hollandois, de faire faire le procès tant au dit Dupas qu'à ceux des officiers qui ont contribué à une si mauvaise action, Sa Majesté a ordonné et ordonne que, par le sieur Duc de Luxembourg, Pair de France, capitaine des gardes de son corps, et son lieutenant général commandant en chef son armée en Hollande, il sera assemblé un Conseil de guerre composé des sieurs de Choiseul et de Magalotti, maréchaux de ses camps et armées, du sieur de Gassion, brigadier de sa cavallerie, et des sieurs Stoupe, la Motte, comte de Sault, et du Moussy, brigadiers de son infanterie, comme aussi du sieur Robert, Conseiller en son Conseil d'État, intendant de la justice, police et finances en Hollande, pour en icelui, sur les informations et autres procédures qu'elle veut et entend être faites, tant au dit sieur Dupas, que les officiers de ses

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

troupes qui se trouveront ses complices, par le Prévot général de la dite armée, ou autres pour ce commis, leur être le procès fait et parfait jusqu'à jugement définitif et exécution d'icelui suivant la rigueur des ordonnances militaires ; Sa Majesté donnant au dit Conseil de guerre, en tant que besoin sera, tout pouvoir, juridiction, autorité, mandement spécial, sans que, pour ce, il soit besoin d'autre commission que de la présente, validant et autorisant tout ce qui sera ordonné par le dit Conseil de guerre en cette occasion et, ayant pour cette fin signé la présente de sa main et à icelle apposé le scel de son secret. — Fait à Nancy, le 21 septembre 1673.

XIII

M. COURTIN A LOUVOIS.

Du 12 décembre 1673, à Cologne [1].

... Pour ce qui regarde la négociation, il seroit à souhaitter qu'elle fust entièrement rompüe, parceque si les choses demeurent pendant l'hyver dans l'estat où elles paroissent estre à ceux qui ne connoissent pas (comme nous le faisons) le fonds et les ressources de la puissance du Roy, on ne nous proposera que des choses qui seront désagréables à Sa Majesté. Je sçais bien que nous pouvons les rejetter, et qu'au printemps le Roy fera la guerre avec advantage ; mais considérez encore que tous nos alliés vont former un tiers party, dont le fondement sera pour justifier leur déclaration contre l'Empereur, de proposer préalablement un projet de paix universelle, qu'ils formeront sur l'estat présent où les affaires leur paraistront ; et comme ils ne croient pas les nostres si

1. Arch. de la Guerre, t. 313.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

bonnes qu'elles estoient lorsque les médiateurs ont proposé le dernier projet, parceque Sa Majesté a depuis abandonné beaucoup de places, qu'il en reste peu entre ses mains pour prétendre qu'on luy en cède autant qu'elle en veut avoir, qu'Elle a de plus puissans ennemis qu'elle ne voyait au commencement de la guerre et en plus grand nombre, que le Roy d'Angleterre, s'il ne nous quitte point, ne pourra plus rien faire luy mesme, ils croiront par touttes ces considérations devoir faire un nouveau projet dans lequel ils seront d'avis de modérer les conditions, et surtout d'y terminer l'affaire de la Lorraine par une restitution actuelle. Cela pourra choquer le Roy ; mais, si Sa Majesté ne l'accepte pas, la Suède, M. de Baviere, M. d'Hanover et ceux qui entreront dans ce party diront qu'ils ne croyent pas ces conditions déraisonnables, et que si le Roy les refuse, il ne veut pas faire une paix honneste et seure comme il l'avait promis en traitant avec la Suède. Ainsy nous perdrons l'espérance d'engager nos alliés à faire une diversion, et nous passerons pour ceux qui s'esloignent de la paix, ce qui justifiera nos ennemis, et mettra à la fin tout l'Empire de leur costé. Voilà les raisons pour lesquelles je comprends qu'il seroit à souhaitter que l'action des troupes du Roy restablit la réputation de ses affaires, parceque, cela arrivant, les conditions que le tiers party proposeroit seroient telles que le Roy les pourroit accepter avec honneur, et nos alliés ne croiroient rien hazarder en menaçant d'agir contre l'Empereur, parcequ'ils seroient bien persuadés qu'ils le pourroient faire sans péril, estant secondés par une aussy grande puissance qu'ils jugeroient celle de Sa Majesté.

Je suis très fasché, monsieur, de vous importuner si souvent sur la mesme matière, mais en vérité je ne sçaurais assez vous représenter combien il est nécessaire d'engager de nouveaux alliés dans une guerre qui peut durer longtemps et de ne pas hazarder de perdre ceux qui y sont desjà entrés, surtout quand un royaume s'épuise, et qu'on sçait que les dispositions n'en sont pas bonnes au dedans. Vous estes,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

monsieur, dans un grand poste, envié de la pluspart qui vous font la cour ; vous avez beaucoup à perdre, vous debvez beaucoup au Roy, vous l'aymez, vous le servez mieux que personne ; mais vous estes obligé aussy par touttes ces considerations de prévenir de plus loing qu'un autre tout ce qui peut le jetter dans de fascheux embaras a l'avenir. Je vous en parle avec beaucoup de liberté, mais je vous proteste, comme si j'estois devant Dieu, que je n'ay en cela d'autre intérest que celui du Roy, de l'Estat et le vostre.

. . . . . .

XIV

LE ROI A L'ÉLECTEUR DE COLOGNE[1].

Mon frère, il n'est pas besoin de vous exprimer ici l'horreur que j'ai d'une action aussi contraire à la foi publique et aussi détestable que la violence commise sur le prince Guillaume de Fürstemberg, dans la ville de Cologne. Vous en serés assés informé par mes ambassadeurs, à qui j'ai donné charge expresse de vous entretenir à fonds de mes sentimens sur ce sujet. J'ai voulu seulement vous témoigner, par cette lettre de ma main, la part que je prens à l'outrage qu'on vous a fait en la personne d'un ministre de cette qualité, et vous assûrer moi-même que je n'oublierai rien de tout ce que vous pouvez attendre d'un ami solide, et d'un vrai et sincère allié, pour votre satisfaction dans une affaire de cette nature, et, me remettant du surplus à ce que vous diront mes ambassadeurs, je prie etc.

A Versailles, le 22 février 1674.

1. Recueil de lettres de Louis XIV appartenant au comte de Kergorlay.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

XV

LOUVOIS AU DUC DE NAVAILLES.

Du 18 mars 1677, près Vallenciennes [1].

Je ne doubte pas que vous n'ayez apris il y a déjà longtemps que le Roy s'estoit rendu devant Vallenciennes pour en faire le siège, et que la place a esté investie le premier de ce mois, mais j'ay crû ne debvoir pas manquer de vous informer de ce qui s'y est passé. Les neuf premiers jours ont été employés à perfectionner les lignes, à faire prendre des postes à l'armée de Sa Majesté et à faire venir l'artillerie; le neuvième le Roy fit ouvrir la tranchée, dont les sept premières nuits ont été employées à la pousser et à se rendre maitre du fauxbourg Nostre Dame qui est dans l'innondation. Sur ce que l'on raporta au Roy, le mardy 16 à deux heures après-midy, que tous les travaux entrepris estoyent parachevés et qu'il y avoit une place d'armes de quatre cents cinquante thoizes de long qui envellopait non seulement la teste de l'ouvrage couronné, mais encores ses branches, en sorte que deux mil hommes pouvoyent attaquer cet ouvrage en même temps, Sa Majesté prit la resolution de faire emporter ledit ouvrage sans s'arrester à faire un logement de contre-escarpe. Les ordres furent aussytost donnés pour faire tout préparer; les trois premiers battaillons des gardes, les deux de Picardie, et celuy de Soissons, firent tous les destachements necessaires pour estre prest à donner au signal qui serait fait le lendemain matin. Sa Majesté ayant plustost envie de faire faire l'attaque de jour que de nuit pour éviter la confusion, et dans l'espérance que les Ennemis

1. Arch. de la Guerre, t. 531.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

aurayent moins de monde dans les dehors, Sa Majesté fit aussy entrer dans la tranchée dès le mardy au soir sa première compagnie de mousquetaires, à la teste de laquelle Elle mit sa compagnie de grenadiers; elles prirent la droite de la place d'armes, et Sa Majesté donna le mesme ordre pour la gauche à la seconde compagnie de mousquetaires, à la teste de laquelle Elle mit deux compagnies de grenadiers de régiment. Le signal fut donné à neuf heures du matin par neuf coups de canon; il sortit en mesme temps pres de quatre mille hommes de la tranchée qui se jettèrent dans le fossé dudit ouvrage couronné, coupèrent ou arrachèrent les pallissades, et en mesme temps y grimpèrent; il y avait mil six cens hommes des ennemis qui, espouvantés de l'impétuosité de ceux qui les attaquayent, ont voulu gagner la porte d'une demye lune revestue qui estait derriere; les deux ou trois cents premiers y sont entrés, mais les mousquetaires et grenadiers y estant arrivés en mesme temps, en tuèrent bien six ou sept cents et prirent le reste prisonniers. Ils entrèrent pesle mesle dans la demye lune; de là dans un pasté qui était derriere ladite demye lune, et du pasté par un guichet qui estait ouvert dans la ville; la cavallerie qui estait sur la place est venue à la charge et a repoussé nos gens jusques soubs la porte, mais les mousquetaires, ayant mis leurs bayonnettes dans leurs fusils, ont marché à eux, et à coups de grenades et de bayonnettes les ont rechassés dans la ville. Comme ils n'ont osé se commettre à entrer plus avant, ils sont montés sur deux batteries qui estayent sur le rempart, où il y a encores eu quelque combat; apres quoy ils ont tourné le canon contre la ville et ont commencé a tirer.

Pendant ce temps là, les bataillons des gardes qui s'estoyent arrestés à faire leur logement sont arrivés; mais M. le maréchal de Luxembourg, MM. de la Trousse, et de Saint-Géran qui commandayent cette attaque, n'ayant pas voullu exposer la ville à la fureur du soldat, les ont arrestés; et mon dit

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sieur le maréchal de Luxembourg a fait sommer la ville et le reste de la garnison de se se soubmettre à peine de feu ; ils ont envoyé des ostages et se sont tous rendus à discrétion, en sorte que Sa Majesté proffitte de cette place, de cinq régiments d'infanterie des ennemis et de quarante quatre compagnies de cavalerie et de dragons.

Il me reste à vous dire ce que le Roy a perdu de monde à cette conqueste. Avant hyer au soir il n'y avoit que cent cinquante hommes a l'hôpital, et à l'attaque il n'y a eu de tué que M. de Bourlemont, mestre de camp du régiment de Picardie, avec une vingtaine de mousquetaires, grenadiers et soldats, et peut estre autant de blessés. Je ne doubte pas que vous n'ayez bien de la joye d'un si grand succès et que vous ne le rendiez public au pays où vous estes, avec toutes ses circonstances, vous supliant de croire que je suis très véritablement...

XVI

LUXEMBOURG A LOUVOIS.

Du 20 avril 1677, au camp devant Saint-Omer [1].

Vous aurez apris par le chevalier de Nantouillet que les ennemis ont demandé à capituler ; ils ont envoyé à Monsieur deux colonels, auxquels Son Altesse Royale ayant dit qu'Elle voulait prendre la garnison prisonnière de guerre, ils ont pris le party de s'en retourner. Je les ay rencontrés en chemin pour cela, lorsque je revenais de la tranchée avec M. le Comte Duplessis, Choisy et Maumont. Nous avons vu tous quatre l'estat où sont les ennemis, et celuy auquel nous sommes, sans peur et sans alarme, car c'est durant la suspension.

1. Arch. de la Guerre, t. 545.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Nous sommes mesme exposés que s'il pleut nous ayons beaucoup à souffrir. M. de Choisy vous fait le détail de ce qu'il a remarqué ; et moy, monsieur, je vous prie de venir icy, instruit des intentions du Roy selon l'état où vous trouverez la place. Personne ne serait plus aise que moy que la garnison fût prisonnière de guerre, mais je pense qu'on ne la réduira pas aisément, ce qui m'a obligé, pour ne pas rompre la négociation, à faire l'ouverture à Monsieur qu'on dise de sa part à ces gens cy que Sa Majesté se trouvant près d'icy, Son Altesse Royale luy veut renvoyer les otages pour que ce soit Sa Majesté Elle-même qui ordonne de leur destinée. Durant cela je verray mon cousin, je luy persuaderay ce que je pourray, et on aura les ordres du Roy pour sçavoir à quoy s'en tenir.

XVII

LOUVOIS A M. COURTIN.

Du 15 août 1677 [1].

Je priay M. de Barillon samedy en partant de Versailles de vous faire part de l'ordre que je venais de recevoir de me rendre en ce païs-cy, et de vous asseurer que je ne manquerois pas de vous rendre compte de tout ce qui se passeroit icy qui mériteroit d'aller jusqu'à vous. Vous sçavez combien M. le Prince d'Orange et tous ses alliés ont publié qu'il voullait donner battaille, que l'armée du Roy commandée par M. de Luxembourg n'estoit que de douze ou quinze mille hommes ; et que si elle s'aprochoit de la place, qu'il ataqueroit, il iroit six lieues au devant d'elle. Le 2 de ce mois, il est parti de Gramont, il est arrivé le 5 à une lieue et demye de Char-

1. Arch. de la Guerre, t. 533.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

leroy et, ayant négligé de l'envoyer investir deux jours auparavant comme l'on a coustume de faire en pareille occasion, il y a laissé entrer deux cents mousquetaires ou grenadiers du Roy, qui estoit tout ce que l'on y voulloit mestre. Quand il l'aprit, il respondit que plus il y aurait de gens dedans plus on en prendroit. Le 6 de ce mois, à cinq heures du matin, il prit des postes autour de Charleroy, après avoir laissé M. de Villahermosa avec les troupes de Munster, d'Osnabruck et d'Espagne, qu'il commandait alternativement avec M. d'Osnabruck, pour faire teste à M. de Luxembourg et favoriser ses convoys de Bruxelles. M. de Luxembourg ayant esté informé, le même jour 6, de l'investiture de Charleroy, marcha avec quarante-sept bataillons et cent huit escadrons, le 7 de ce mois, sur le chemin de Mons. Le 8, il vint camper à Geuryes ; le 9, une lieue en deça de Thuin, c'est-à-dire à deux petites lieues de M. le Prince d'Orange. Le 7 au matin, le Roy ayant apris l'investiture de Charleroy, me commanda d'envoyer ses ordres à M. le maréchal d'Humières pour assembler neuf mille hommes de pied des garnisons et deux mille chevaux, et m'ordonna d'aller joindre M. de Luxembourg pour luy porter ses ordres sur la conjoncture présente. Je partis de Paris le 8 au matin, j'arrivay le mesme jour à Saint-Quentin, le 9 à Avesnes, et je le joignis le 10 dans la marche qu'il fit du camp de Doustienne a Tille-Château le 11. Il marcha en ce camp, dont la droite n'estait qu'à un quart d'heure des Ennemis, et la gauche environ à une demy-lieue, le terrain l'ayant empesché d'aprocher autant sa gauche que sa droite.

MM. de Villahermosa et d'Osnabruck, estant advertis de la marche de M. de Luxembourg, arrivèrent le 9 a Timéon et le 10 à la pointe du jour sur la hauteur de Couillet, qui n'estait pas occupée par les lignes, et d'où, si M. de Luxembourg avoit pu y arriver le premier, il aurait chassé M. le Prince d'Orange de ses postes à coups de canon. M. de Villahermosa se retrancha avec beaucoup de précipitation, quoi

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

qu'il eust à sa teste un bois impénétrable. Son retranchement que nous avons veu depuis est le plus mal entendu et le plus impertinent que l'on n'ait jamais veu, et il faut que l'ingénieur qui l'a tracé ait estudié soubs celuy du Roy de Narcingue ! M. le Prince d'Orange leva tous ses quartiers le mercredi matin depuis Gilly jusqu'à Damremy, et passa en deça de la Sambre pour venir attaquer l'armée de France, à ce que disent les rendus ; mais il ne tint pas sa colère, et le lendemain au matin il alla reprendre ses postes. Pendant qu'ils estoyent dégarnis, un party de Charleroy sortit qui nous aporta des lettres de M. du Montal.

Le 12 et le 13, il s'aplicqua fort à travailler à ses lignes ; et comme M. de Luxembourg jugea à propos de laisser diminuer son armée devant Charleroy auparavant que de le secourir, il résolut de partir hyer 14 de ce mois pour aller sur la Sambre vis à vis de Fosse, la passer aujourd'huy et se porter à Fleurus, la gauche à la Sambre avec beaucoup de ponts, et la droite vers ledit Fleurus. Il résolut en mesme temps de prier M. le mareschal d'Humières de s'avancer à Braisne-le-Comte, moyennant quoy, et deux mille mousquetaires qu'il prétendait mettre dans Nivelle avec deux mille chevaux, les Ennemis auroyent esté assiégés dans leur camp et obligés de lever le siège, faute de fourrage, de pain et de munitions de guerre, n'en ayant pas encores avec eux pour huit jours, et n'y ayant pas à Mons de quoy leur en fournir pour deux. L'armée du Roy se mit donc en marche hyer au matin. Sur les dix heures, qu'il ne restoit plus dans le camp que deux brigades de cavallerie, avec lesquelles M. de Luxembourg prétendait faire l'arrière garde, il eut advis que l'on voyait prendre les armes à l'armée des ennemis et plier les tentes. Il envoya ordre à l'armée de faire halte, et poussa en un endroit d'où l'on pouvoit voir ce qu'ils faisoyent ; il y vist effectivement tout en mouvement, plus de tentes et le feu dans leur camp, en sorte que sur les deux ou trois heures après midy on ne vit plus personne autour de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Charleroy. La bonne étoile de M. le Prince d'Orange a voulu que M. de Luxembourg ait marché ce jour là ; car, si l'armée avait esté dans ce camp, il lui aurait cousté quatre ou cinq mille hommes au moins ; elle a voulu aussy qu'il ait pris son temps de décamper hyer ; car, si nous avions esté postés à Fleurus, il n'auroit pu deffiler les bois de Charleroy devant nous. Il a campé la nuit passée un peu au-delà de Fleurus, nous ne sçavons pas encore où il a la teste tournée aujourd'huy.

J'espère recevoir la permission de m'en retourner entre cy et sept ou huit jours, et que peu de temps après que je seroy arrivé, j'auroy le plaisir de vous embrasser et de vous asseurer que l'on ne peut estre plus véritablement que je suis à vous, ny vous aimer plus tendrement.

XVIII

LETTRE DE LA HAYE.

6 juin 1678[1].

Le sieur de Béverning, ambassadeur extraordinaire des États Généraux, arriva le 31 du passé au camp du Roi très chrétien à Wetere. Le maréchal de Lorge, accompagné du sieur de Bonneuil, introducteur des ambassadeurs, l'alla prendre en son logement, dans le carosse de Sa Majesté, pour le conduire à l'audiance. Les cent suisses et les archers du grand Prévost étaient rangés en haye. Le Duc de Nouailles, capitaine de la première compagnie des gardes du corps, le reçut dans leur sale. Le sieur de Béverning délivra la réponse des États au Roi, qui le reçut très favorablement. Il confirma

1. *Gazette de France* de 1678, p. 484.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

à Sa Majesté leurs bonnes intentions pour la paix, et il la supplia, en leur nom, d'accorder une suspension d'armes de six semaines, pour disposer leurs alliés à accepter le projet proposé par Sa Majesté. Il fut reconduit en son logement au même ordre qu'on l'avait mené à l'audiance, et il fut traité par les officiers de Sa Majesté jusqu'à son départ. Il est revenu ici, avec une lettre et un mémoire du Roi pour les États Généraux des provinces unies des Pays Bas. Ils contiennent que Sa Majesté a appris avec beaucoup de plaisir, par leur lettre et par les assurances que le sieur de Béverning lui en a données de leur part, les dispositions dans lesquelles ils sont pour la paix, que Sa Majesté les assure aussi du plaisir qu'elle trouvera à leur rendre, avec la paix, son ancienne et véritable amitié, et à prendre avec eux les engagements les plus forts et les plus capables d'affermir pour toujours leur repos et leur liberté : qu'Elle a bien voulu leur accorder la suspension d'armes de six semaines, que le sieur de Béverning lui a demandée de leur part, pour communiquer avec leurs alliés, et pour obtenir d'eux leur consentement pour la conclusion du grand ouvrage de la paix, quoique l'état auquel se trouvent aujourd'hui les armes de Sa Majesté, et l'occasion si favorable qu'elle peut perdre en différant de les faire agir, ne lui permissent pas d'entrer dans cette proposition, si le désir de donner la paix à l'Europe ne prévalait beaucoup dans son cœur à celui d'augmenter ses limites par de nouvelles conquêtes. Cette suspension, qui est telle qu'elle fut stipulée en 1668 entre la France et l'Espagne, doit commencer le 1er du mois prochain. Le mémoire porte aussi que, parcequ'il ne serait pas juste que, si les ennemis de Sa Majesté laissaient écouler ce temps inutilement, et qu'au lieu de le faire servir à la paix, ils en profitassent pour éloigner l'effet des armes de Sa Majesté, Elle eut perdu les conjonctures avantageuses qui sont présentement entre ses mains, Sa Majesté demande des États Généraux qu'ils lui promettent qu'en cas que, dans le cours de la suspension

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

d'armes, ils ne pussent pas porter les alliés à accepter les conditions qu'Elle a offertes, ils ne les assisteront directement ni indirectement contre Elle ou contre ses alliés, durant tout le cours de cette guerre ; qu'en ce cas, Sa Majesté veut bien leur renouveler en échange les mêmes engagements qu'Elle a pris avec eux par la lettre du 18 du mois passé, tant pour ce qui regarde ces mêmes conditions qu'Elle sera toujours disposée d'accorder à l'Espagne, que pour leur donner un grand témoignage de la sincérité de ses intentions pour la paix. Elle a chargé le duc de Luxembourg, général de son armée, d'aller attendre leur réponse, durant tout ce mois, dans le voisinage de Bruxelles, avec ordre durant ce temps de n'attaquer aucune place.

FIN

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Origina from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

TABLE

—

CHAPITRE PREMIER

État politique de la France après la paix d'Aix-la-Chapelle. — Dispositions personnelles du Roi. — Préparatifs de guerre contre la Hollande. — Inaction forcée du duc de Luxembourg. — Son impatience d'obtenir un emploi. — Ses appuis à la Cour : Condé et Louvois. — Mission du comte de Chamilly. — Tâche parallèle confiée à Luxembourg. — Inquiétude qu'en ressent Chamilly. — Débuts menaçants de l'année 1672. — Les alliés du Roi : l'électeur de Cologne, le prince-évêque de Munster. — Caractère féroce de Bernard von Galen : un prélat *condottiere* au XVIIe siècle. — Luxembourg et Louvois à Cologne. — Conférences avec les prélats. Conclusion laborieuse du traité. — Luxembourg donné comme mentor aux deux princes-évêques alliés à la France. 1

CHAPITRE II

Arrivée de Luxembourg à Cologne. — Début de sa mission. — Susceptibilité de l'Électeur. — Ardeurs impatientes de M. de Munster. — La lune de miel de l'alliance. — Luxembourg *feld-maréchal* de l'armée alliée. — Son activité, ses

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

travaux. — Le marquis de Chamlay. — Inquiétudes et méfiances des alliés. — Les conférences de Dorsten. — Extravagances de Galen. — Ses fureurs et ses désespoirs. — Habileté diplomatique de Luxembourg. — La déclaration de guerre à la Hollande. — Luxembourg propose un plan de campagne. — Début des opérations militaires. — Luxembourg envahit l'Over-Yssel. — Rapides succès de l'armée alliée. — Férocité des bandes de Galen. — Louis XIV et ses deux alliés. — Galen au quartier du Roi. — L'accord se gâte entre M. de Munster et la Cour de France. — Mécontentement croissant de Luxembourg. — Il demande et obtient son rappel. 25

CHAPITRE III

Luxembourg rejoint le quartier du Roi à Utrecht. — Tournure nouvelle des affaires. — Rochefort et les écluses de Muyden. — L'événement passe d'abord inaperçu. — Louis XIV à Utrecht. — Rejet des propositions pacifiques des États. — Résolution désespérée de la Hollande. — Rupture des digues. — Les inondations volontaires. — Brusque arrêt des conquêtes de la France. — Le Roi quitte l'armée. — Luxembourg nommé au commandement en chef de l'armée de Hollande. — La ville d'Utrecht. — Insuffisance des troupes françaises. — Louvois prescrit de se borner à la défensive. — Luxembourg administrateur des provinces conquises. — Sa modération au début, malgré les excitations de Louvois. — Ses auxiliaires : l'intendant Robert, Pierre Stoppa. — Luxembourg s'endurcit à la longue ; sa sévérité croissante envers les Hollandais. — Bouffonneries cruelles. — La question religieuse en Hollande. — Luxembourg résiste à Louvois et reste neutre entre catholiques et huguenots. — Indiscipline des troupes. — Indulgence de Luxembourg. — Motifs secrets de cette facilité. — Sa popularité dans l'armée. 56

CHAPITRE IV

Côté politique de la mission de Luxembourg. — Les factions en Hollande : les « honnêtes gens » et la « canaille ». — Chefs respectifs des deux partis. — Le Grand-Pensionnaire Jean de Witt. — Guillaume d'Orange, perpétuel rival de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Luxembourg. — Son portrait moral et physique. — Sa passion pour la guerre. — Sa haine de la France. — Son élévation au stathoudérat. — Luxembourg soutient le parti du Grand-Pensionnaire. — Négociations clandestines avec ce dernier. — Conditions proposées de part et d'autre. — La lutte s'aggrave entre Jean de Witt et le prince d'Orange. — Démission du Grand-Pensionnaire. — Massacre des deux frères de Witt. — Scènes de sauvagerie. — Responsabilité de Guillaume dans ces événements. — Effervescence en Hollande. — Luxembourg songe à profiter du désarroi général. — La fermeté du stathouder déjoue ces projets. — L'ordre rétabli dans les Provinces-Unies. — Triomphe complet du parti de la guerre. 94

CHAPITRE V

Nécessité pour le prince d'Orange de tenter quelque entreprise. — Organisation de ses forces. — Luxembourg se prépare à la lutte. — Ses principaux lieutenants : Genlis, Tallart, Mélac. — Arrivée d'un transfuge, le vicomte de Montbas. — Aventures de ce dernier. — Mouvement offensif du stathouder. — Luxembourg se porte à sa rencontre. — Les deux armées en présence. — Feinte du prince d'Orange : il investit brusquement Woerden. — Urgence de secourir la place. — Résolution rapide de Luxembourg. — Marche hardie dans les inondations. — Attaque de nuit. — Acharnement du combat. — L'ennemi se réfugie dans les forts. — Assaut des forts à l'épée. — Déroute des Hollandais. — Retraite de Guillaume et délivrance de Woerden. — Le renfort du marquis de Genlis arrive six heures après la victoire. — Rentrée triomphale à Utrecht. 124

CHAPITRE VI

Retentissement de la journée de Woerden. — Modestie apparente de Luxembourg. — Son orgueil reparaît promptement dans une querelle avec Louvois. — Récompenses accordées par le Roi au vainqueur de Guillaume d'Orange. — Luxembourg « domestique » du Roi. — Chemin parcouru depuis la Fronde. — Conséquences politiques de l'affaire de Woerden. — Négociations clandestines avec Fagel. — Revirement

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

subit du Pensionnaire. — Le prince d'Orange sous les murs de Charleroi. — Luxembourg veut le faire repentir de cette expédition. — Préparatifs fiévreux. — Retards causés par les pluies. — La gelée arrive soudainement. — La Hollande paraît perdue. 153

CHAPITRE VII

Mesures prises par le stathouder pour la défense de La Haye et d'Amsterdam. — Les camps retranchés de la digue du Rhin. — L'expédition résolue. — Départ d'Utrecht. — Premiers symptômes de dégel, — Luxembourg persiste malgré tout. — Marche de nuit sur la glace. — Prise de Swammerdam. — Pillages, massacres et incendies. — Luxembourg à Bodegrave. — Le pont de Swammerdam en feu. — Passage au milieu des flammes. — Dégel complet et inondations générales. — Situation critique du corps expéditionnaire. — Le fort d'Orange abandonné par l'ennemi. — Les troupes françaises sauvées. — Terribles exécutions ordonnées par Luxembourg. — Retour à Utrecht à travers les inondations. — Impression produite en France par ce hardi coup de main. — Luxembourg cherche à excuser ses violences. — Panique générale en Hollande. — Arrivée du prince d'Orange à La Haye. — Condamnation du colonel Paynwin. — Parti que tire le stathouder des excès de son adversaire. — Les pamphlets en Hollande et en Allemagne. — Origine des légendes qui s'attachent au nom de Luxembourg 173

CHAPITRE VIII

Suspension forcée des opérations militaires. — Loisirs de Luxembourg. — Ses galanteries. — Collaboration littéraire avec Jean-Baptiste Stoppa. — Irritation provoquée par « l'obstination » hollandaise. — Moyens employés pour en venir à bout. — Dévastation des campagnes. — Vexations dans les villes. — La terreur à Utrecht. — Les « marchandises » de Luxembourg et de Condé. — Plan de la campagne de 1673. — Condé est adjoint à Luxembourg. — Son arrivée à Utrecht. — Vaines tentatives pour rompre la barrière des inondations. — Visite de la duchesse de Mecklembourg. — Ses démêlés conjugaux. — Elle gouverne seule la principauté de Mecklembourg. — Brusque réveil de son mari.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

— Isabelle prisonnière à Schwerin. — Intervention de Louis XIV. — Elle s'arrête à Utrecht à son retour en France. — Triomphe de sa persistante beauté. 200

CHAPITRE IX

Le peuple de Hollande se décourage et aspire à la paix. — Guillaume s'y oppose et fait prévaloir sa volonté. — Reprise des hostilités. — Condé est envoyé en Flandre, et Luxembourg reprend le commandement de l'armée de Hollande. — Entrée en scène de la coalition. — Louvois semble déconcerté par cette situation nouvelle. — Ses tergiversations. — Mécontentement de Condé et de Luxembourg. — Forces insuffisantes laissées à ce dernier. — Brusque investissement de Naerden par le prince d'Orange. — Importance de cette ville. — Le gouverneur du Pas. — Marche de Luxembourg. — Impossibilité de secourir immédiatement la place. — Capitulation imprévue de du Pas. — Indignation du duc de Luxembourg. — Colère non moins grande de la cour de France. — Arrestation et procès de du Pas. — Étrangeté de sa conduite. — Sa condamnation. — Sa mort. — Luxembourg cherche une rencontre avec le prince d'Orange ; celui-ci se dérobe. — Tort irréparable causé par la prise de Naerden. — Enthousiasme universel en Hollande. 233

CHAPITRE X

Luxembourg reçoit l'ordre d'évacuer la Hollande. — Motifs de ce brusque abandon. — Colère du public français. — Inquiétude des alliés du Roi. — Luxembourg et les plénipotentiaires du congrès de Cologne. — Mesures prises en vue de l'évacuation. — Départ d'Utrecht et marche en retraite. — Arrivée sans encombre à Maëstricht. — Le prince d'Orange barre la grande chaussée de la Meuse. — Vaine tentative de Luxembourg pour gagner les Ardennes. — Situation critique. — Violente émotion à la cour de France. — Envoi d'une armée de secours avec Turenne et Condé. — Luxembourg prétend se dégager tout seul. — Piège qu'il tend au prince d'Orange. — Jonction avec le corps de Schomberg. — Le stathouder renonce à la partie. — L'armée rentre en France sans obstacle. — Retour du duc à la Cour. — Accueil qui lui est fait 262

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE XI

Situation de la France après deux années de campagnes. — La coalition des puissances. — Le Roi fait tête à toute l'Europe. — Luxembourg en Franche-Conté. — Condé le réclame en Flandre. — Le système du *roulement*. — Luxembourg mis au même rang que Rochefort et Fourilles. — Lettres violentes qu'il écrit à Louvois. — Son refus d'obéir. — Cabale qu'il suscite contre le ministre de la Guerre. — Menaces de ce dernier. — La soumission ou la disgrâce. — Luxembourg est contraint de céder. — Bataille de Séneffe. — Rôle qu'y joue Luxembourg. — Il s'empare des bagages hollandais. — La Maison du Roi à la ravine de Fayt. — Luxembourg et Chavagnac. — Sept heures d'immobilité sous le feu. — La maison du Roi détruite. — Fin de la campagne de 1674 288

CHAPITRE XII

Lassitude générale de l'Europe. — Avances de Louis XIV au prince d'Orange. — Obstination de ce dernier à continuer la guerre. — Ouverture de la campagne. — Mort de Turenne. — Luxembourg est fait maréchal de France et commandant en chef de l'armée de Flandre. — Sentiments du public. — Joie du nouveau maréchal. — Son désir ardent de faire parler de lui. — Attitude expectante que lui impose Louvois. — Défaite de Créqui à Konz-Saarbrück. — Le Roi et Louvois redoublent de prudence. — « Partie de barres » entre Luxembourg et le prince d'Orange. — Débuts militaires de Villars. — Habile stratégie de Luxembourg. — Guillaume d'Orange renonce à la partie. — Séparation des armées. — Luxembourg mal satisfait de sa première campagne. 317

CHAPITRE XIII

Retraite définitive de Condé. — Les candidats à sa succession. — Luxembourg nommé au commandement de l'armée d'Allemagne. — Danger de cet emploi. — Projet des Allemands sur Philisbourg. — Situation particulière de cette

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

place de guerre. — Une faute capitale de Rochefort aggrave encore la situation. — Avertissements réitérés de Luxembourg. — Opiniâtreté de Louvois. — Succès de la campagne de Flandre. — Le Roi songe à prendre le commandement de l'armée d'Allemagne. — Luxembourg consulté à ce sujet. — Son opinion confirmée par l'affaire de la cense d'Urtebise. — Courage personnel de Louis XIV. — Nécessité de renforcer puissamment l'armée d'Allemagne. — Mauvaise volonté de Louvois. — Comparaison des armées de Luxembourg et du duc de Lorraine. — Manœuvres de ce dernier pour empêcher la jonction du corps expédié de Flandre. — Combat de Saint-Jean-des-Choux. — Mort du comte de Hamilton. — Succès de la jonction des corps français. — Retraite des Impériaux sur Strasbourg. — Reproche fait à Luxembourg sur son immobilité à Saverne. — Investissement de Philisbourg. — Le Roi et Condé se résignent d'avance à la perte de la ville. — Luxembourg seul s'insurge contre cette nécessité. 340

CHAPITRE XIV

Le siège de Philisbourg par l'armée impériale. — Lettre du gouverneur du Fay. — Luxembourg se détermine à tenter le secours. — Position formidable de l'armée impériale. — Plan imaginé par le maréchal pour faire une diversion sur Strasbourg. — Refus brutal de Le Tellier, — Luxembourg raillé à Versailles. — Ses hésitations tombent; il marche sur Philisbourg. — Anxiété violente à la cour de France. — Luxembourg devant Philisbourg. — Le bois infranchissable. — Tentatives de secours par le Rhin. — Les machines incendiaires. — Échecs de toutes ces entreprises. — Luxembourg ordonne la retraite. — Ses lettres à la Cour. — Résistance héroïque de Philisbourg. — La capitulation. — Irritation patriotique en France. — Déchaînement contre le maréchal. — Louvois s'abstient de le défendre. — Refroidissement des deux amis. — L'affaire de Montbéliard. — Luxembourg prend la ville « par un assaut de compliments ». 377

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE XV

Luxembourg chargé de préparer le siège de Valenciennes. — Louis XIV au camp. — Assaut donné aux ouvrages extérieurs de la place. — Luxembourg dirige cette attaque. — Initiative audacieuse des mousquetaires du Roi. — Valenciennes prises par une poignée d'hommes. — Le maréchal profite de la circonstance et assure la conquête de la ville. — Surprise et gratitude du Roi. — Blocus de Saint-Omer par l'armée de Monsieur. — Approche inattendue du prince d'Orange. — Le Roi envoie Luxembourg assister son frère. — Bataille de Cassel. — Prise de l'abbaye de Peene par le maréchal. — Manœuvre du prince d'Orange. — Luxembourg enfonce l'aile droite hollandaise. — Villars et Chamlay. — Victoire générale de l'armée française. — Le maréchal s'empare de tout le bagage de Guillaume. — Il est mis à la tête de l'armée de Flandre. — Période d'expectative. — Le prince d'Orange investit Charleroi. — Louvois au camp de Luxembourg. — Attente d'une bataille. — Le stathouder lève brusquement le siège. — Louvois s'oppose à tout combat. — Différend à ce propos entre le ministre et le maréchal. — Leur brouille déguisée. — Dissensions entre les alliés à la suite de l'échec de Charleroi. — Embarras financiers de Luxembourg 417

CHAPITRE XVI

Mariage du prince d'Orange. — Influence de cet événement sur la politique anglaise. — Charles II entre dans la coalition. — Louis XIV sous les murs de Gand. — Racine et Boileau le suivent au camp. — Origine de leur liaison avec Luxembourg. — Prise de Gand et d'Ypres. — Avances de Louis XIV aux États Généraux. — Luxembourg aux portes de Bruxelles. — Suspension tacite des hostilités. — Le blocus de Mons. — Conférences à ce sujet entre le maréchal et les délégués des États. — La trêve inopinément rompue. — Préparatifs des alliés pour le secours de Mons. — Le comte du Montal et le baron de Quincy. — Luxembourg se rapproche de Mons. — Mouvement offensif du Prince d'Orange. — Les deux armées en présence. — La paix subitement signée à Nimègue 466

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE XVII

La nouvelle du traité de Nimègue est apportée au camp français. — L'ennemi n'en offre pas moins la bataille. — Luxembourg se décide à accepter la rencontre. — Allégations du prince d'Orange au sujet de son ignorance de la paix. — Ce qu'il en faut penser. — Positions respectives des deux armées. — Abandon, avant la bataille, du quartier général français. — Étrange tactique de Guillaume. — Premier combat du côté de Saint-Denis. — Résultat indécis de la lutte. — Second combat vers le Casteau. — Succès du prince d'Orange. — Il se croit déjà victorieux. — Luxembourg se prépare à livrer un troisième combat. — Attaque générale des lignes hollandaises. — Héroïsme des troupes du Roi. — Reprise du village de Casteau. — Luxembourg et Guillaume dans la mêlée. — Roqueservières et son régiment de transfuges. — Défaite du prince d'Orange. — L'armée du Roi sous les murs de Mons. — Conférence avec le marquis de Grana. — Entrevue de Luxembourg et du prince d'Orange. — Indignation générale contre le stathouder. — Luxembourg et les gazetiers. — Dernière phase de la campagne. — Querelle de Tallart et du comte d'Auvergne. — Luxembourg retourne à Versailles. — État d'esprit du maréchal au terme de la guerre de Hollande 492

APPENDICE 539

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 714-1-02. — (Encre Lorilleux)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

RETURN TO → CIRCULATION DEPARTMENT
202 Main Library

LOAN PERIOD 1 HOME USE	2	3
4	5	6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS
Renewals and Recharges may be made 4 days prior to the due date.
Books may be Renewed by calling 642-3405.

DUE AS STAMPED BELOW

JUN 9 1987
June 10, 1988
Renewed by phone
Due July 15, 1989.
Renewed by phone:
Due August 10, 1990.
AUTO DISC JUL 3 1 1990

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
BERKELEY, CA 94720

FORM NO. DD6,

Google

Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA